SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : NOS 30 NANARS ASSUMÉS

NUMÉRO DOUBLE JUILLET/AOÛT 116 PAGES

MAD MOVIES

PLUS FORT DU CINEMA

LES NETTOYEURS SONT DE RETOUR !

MEN IN BLACK II

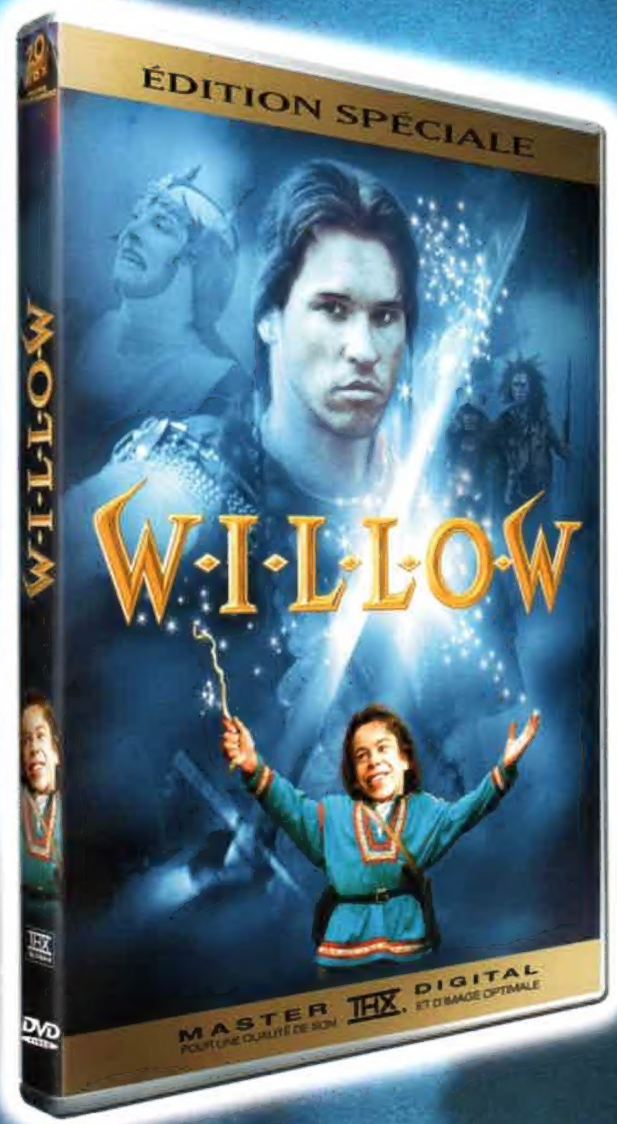
LA GRANDE INVASION

★ JASON X MASSACRE DANS LES ÉTOILES ★ JEEPERS CREEPERS LA MÉLODIE DU DÉMON ★ LE RÈGNE DU FEU LA FUREUR DES DRAGONS ★ ARAC ATTACK LA CHARGE DES ARAIGNÉES GÉANTES ★ DOG SOLDIERS LA NUIT DES LOUPS GAROUS

★ L'ÉTÉ DE TOUTES LES SÉRIES B ★

★ MES CHERS VOISINS DU RIFIFI CHEZ LES BARJOS ★ REQUIEM RÈGLEMENT DE COMPTE AU COUVENT

SORCIERS, MONSTRES, DRAGONS... DÉCOUVREZ L'AUTRE CHEF-D'OEUVRE DE L'HEROIC FANTASY EN DVD VIDEO !



PAR LES CINÉASTES LÉGENDAIRES GEORGE LUCAS & RON HOWARD

BONUS DVD

- Commentaire audio de Warwick DAVIS
- Documentaire : « WILLOW : les coulisses d'une aventure »
- Reportage sur les effets spéciaux : " Du morf au morphing ".
- Teasers cinéma
- Bande-annonce
- 8 spots TV
- Galerie d'images

Produit et écrit par le maître de la science fiction George LUCAS et réalisé par Ron HOWARD, Willow est un film fantastique qui vous plonge dans un monde de magie, de créatures étranges et d'aventures. Avec plus de 2h30 de bonus pour découvrir les coulisses du tournage & des effets spéciaux, et une qualité du son et de l'image certifiée THX®, Willow est un DVD incontournable!

A LUCASFILM LTD. PRODUCTION OF A FILM BY RON HOWARD "WILLOW"
STARRING VAL KILMER JOANNE WHALLEY WARWICK DAVIS BILLY BARTY JEAN MARSH STORY BY GEORGE LUCAS
MUSIC COMPOSED BY JAMES HORNER SCREENPLAY BY BOB DOLMAN EXECUTIVE PRODUCER GEORGE LUCAS PRODUCED BY NIGEL WOOLL DIRECTED BY RON HOWARD

20th Century Fox HOME ENTERTAINMENT TM

Dolby et DD sont des marques de la Dolby Laboratories Licensing Corporation.

THX Digitally Mastered

LUCASFILM Ltd

TM & © 1988, 2001 LUCASFILM LTD. (LFL). All Rights Reserved. In Association with MAGIC ENTERTAINMENT. © 2002 Twentieth Century Fox Home Entertainment Inc. All Rights Reserved.

RETOUR VERS LE FUTUR ?

Au début des années 90, on pouvait voir les amateurs de séries B et Z porter le deuil. À cette époque, la majorité des salles de quartier, comme le Ritz, le Trianon, l'Hollywood Boulevard ou encore l'Agora, fermaient leurs portes (Guy Giraud le soulignait au détour de son texte « La fin du bis » dans le n° 142 de Mad Movies) pour laisser place à des supermarchés et autres soldeurs en tout genre. Lors de cette décennie, les blockbusters se sont progressivement mis à occuper les salles en masse, ne laissant plus aucune place aux films plus mineurs, de toute façon rejetés par les réseaux de distribution classiques. Désormais, il fallait se rendre au vidéo-club le plus proche pour se farcir un **Toxic Avenger** ou un **Killer Crocodile**. Ce qui entraîna par la même occasion une baisse de qualité dans la production de ces petits films, leurs auteurs les pré-formatant dorénavant pour le petit écran par souci de rentabilité. Pourtant, dans les années 80, le cinéma Bis partageait encore de manière équitable les écrans avec les films de majors hollywoodiens auxquels ils tenaient tête.

Surtout lors des mois de juin/juillet/août, où l'on pouvait voir débouler une avalanche de films de seconde zone. Ainsi, au cours de l'été 1982 sortaient coup sur coup **Cannibal Ferox**, **Blue Holocaust**, **L'Avion de l'apocalypse**, **Cauchemars à Daytona Beach**, **La Galaxie de la terreur**, **Kung-Fu zombie**, **Parasite**, **L'Île de L'enfer cannibale** ou encore **Épouvante sur New York** pour ne citer que ceux-là. L'année suivante, **La Reine de la magie noire**, **Le Feu de la vengeance**, **La Guerre du fer**, **Horrible**, **Horror Star**, **Yor le chasseur du futur**, **Crime au cimetière étrusque**, **Vaincre ou mourir**, **De si gentils petits monstres**, **Frères de sang** et **Evil Dead** avaient eux aussi accès aux salles obscures. On pouvait alors voir, sans même se rendre dans un cinéma de quartier, mais tout simplement en achetant son billet dans une salle UGC, un film comme **2020 Texas Gadiators** de Joe D'Amato, avec son affiche montrant un cow-boy armé d'un bazooka futuriste menacé par le pistolet laser d'un Iroquois en bonne place aux côtés de celles d'**Indiana Jones et le temple maudit** et des **Ripoux** de Claude Zidi. Une belle époque pendant longtemps révolue, qui semble néanmoins connaître une sorte de revival en cette année 2002, puisque la période estivale que nous traversons abonde dans ce sens. Cet été, un seul blockbuster pointera son nez dans les salles (**Men In Black II** qui, de plus, baigne dans la culture série B), encadré par une bonne dizaine de films « populaires » : **Jason X**, **Jeepers Creepers**, **Dog Soldiers**, ainssi que **Requiem** et **Bloody Mallory** qui s'inscrivent tous deux dans la collection « Bee movies » que produit la société française Fidélité, sans oublier **Arac Attack**, un bel hommage aux films de monstres des années 50 (au même titre que **Tremors**) auquel Warner a tout de même octroyé un budget de 30 millions de dollars ! Faut-il voir là un retour en force de l'esprit série B pour le futur ? En tout cas, on peut l'espérer... Quoi qu'il en soit, à Mad, on trépigne déjà, on se dit que dans les mois à venir, on va sacrément se marrer !

Damien Granger

P.S. : Pour répondre aux lecteurs qui nous ont écrit en masse concernant la « suppression » du cahier Impact, qu'ils se rassurent ! Impact n'a pas du tout disparu mais a été définitivement intégré au sein de Mad Movies par souci d'améliorer sa formule et de ne plus ghettoïser un genre en fin de magazine. **Windtalkers**, le nouveau film de John Woo, trouvera ainsi sa place aux côtés de **Minority Report** dans notre numéro de septembre. Numéro pour lequel on vous réserve d'ailleurs une petite surprise... Dans l'immédiat, bonnes vacances !

ATTENTION, nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634

Rédaction, Administration : 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Rédacteur en chef adjoint** : Rafik Djoumi **Secrétaire de rédaction** : Arnaud Bordas **Rédaction** : Cédric Delelée, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions** : Alexandre Bustillo, Yannick Dahan, Anne-Laure Gauberthier, Christophe Lemaire, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Julien Sévéon, Erich Vogel **Correspondant aux Etats-Unis** : Didier Allouch **Conception graphique** : Isabel Ferreira/Atipik **Photogravure** : Start Plus. Imprimé en France/Printed in France. **Commission paritaire** : N° 59956 ISSN : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution**
Publicité : Marylène Tavares Tél. : 01 44 635 633 Fax : 01 44 635 634 **Abonnements et commandes d'anciens numéros** : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Remerciements** : Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Sophie Bataille, Marie Anne Benardais, Laure Boulignat, Daniel Bouteiller, Agence Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Valeria Ciezar, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Laurence Granec, François Guerrar, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Emilie Maison, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Karine Ménard, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Naomi, Céline Petit, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, Hélène Sitbon, Valérie Taillefer, Sabine Theilier, Uncut Movies, Ursi Van der Herten, François Vila, Akinhola Wazi, Emmanuelle Zinggeler.
Directeur de la publication : Benjamin Cohen Editeur : **Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - 17 rue Rodier, 75009 Paris **RCS Paris** : B 394 412 928. **Principal actionnaire** : Fairway sarl

SOMMAIRE 144

30 LE RÈGNE DU FEU
Dans le futur, le monde est dévasté par une armée de dragons cracheurs de feu ! Cédric Delelée a déjà armé son épée Dolorès pour le combat, mais on lui rappelle que les armes à feu, c'est quand même plus efficace…

Jason X

34 BROCÉLIANDE
Un ex de Starfix, Doug Headline, se lance dans la grande aventure du long-métrage. Quoi de plus logique qu'un autre ancien de Starfix, Christophe Lemaire, pour faire un rapport sur le tournage de ce film de monstre s'inspirant d'une légende celtique.

Jeepers Creepers

38 MEN IN BLACK
Stéphane Moïssakis est persuadé d'être noir et s'est même proposé pour remplacer Will Smith. En remerciement pour sa proposition, Barry Sonnenfeld l'a fait jouer un des asticots dans une séquence qu'il a ensuite coupé au montage. Lot de consolation : il a eu le droit au papier de preview (la rédaction n'ayant pas encore vu le film pour cause de délais de bouclage), qu'il a partagé avec Anne-Laure Gauberthier pour les SFX. Critique dans le prochain numéro…

Arac attack

46 JEEPERS CREEPERS
C'est certain, **Jeepers Creepers** se prête à l'analyse. Sigmund Djoumi nous sort donc un de ses bon gros papiers dont il a le secret, intelligent et tout… Tellement même, qu'on se demande si c'est pas sa femme psy qui l'a écrit. Anne-Laure, quant à elle, s'en est allé psychanalyser Victor Salva et interroger Brian Penikas concernant les maquillages.

Dossier 30 nanars assumés

54 JASON X
«C'est un concept super malin» nous sort Stéphane. *«Oui, oui, bouge pas, le monsieur en blanc va venir te chercher…»* lui a-t-on répondu. Mais pour faire plaisir à sa mère, on l'a laissé faire la critique. Notre Jason du tableau de cotation, Didier Allouch, s'est quant à lui chargé des interviews de James Isaac (réalisateur) et Kane Hodder (acteur).

60 REQUIEM
C'est l'été des Bee Movies avec deux films : **Requiem** et **Bloody Mallory**. Le premier valant plus le coup que le second, Anne-Laure s'en allé interviewer son réalisateur Hervé Renoh tandis qu'Arnaud Bordas affiche un certain mécontentement envers **Bloody Mallory**.

66 DOG SOLDIERS
Même s'il se rase le crâne (en ces périodes de chaleurs, on le comprend), Julien Sévéon n'en est pas moins un ami des grosses bêtes touffues. Forcément, **Dog Soldiers**, il trouve ça au poil… ah ! ah ! ah ! Critique, Interview de Neil Marshall et Bob Keen, respectivement réalisateur et superviseur des SFX, par ses bon soins.

70 ARAC ATTACK
Anne-Laure aime bien les grosses bestioles aussi mais elle, c'est surtout pour les pattes, on sait pas trop ce que ça lui fait, mais bon… Du coup, elle est partie interviewer le staff SFX de Centropolis, la boîte de Roland Emmerich, et en est revenue toute émoustillée. La coquine…

74 MES CHERS VOISINS
Rafik aime les réalisateurs barbus et bien portants, c'est connu… Ce mois-ci, il soumet donc Alex De La Iglesia à la question pour sa comédie bombesque qui, par un coup de chance insensé, sort enfin en France. Puisqu'on vous dit que c'est en Espagne que ça se passe !

78 30 ANS - NOS 30 NANARS ASSUMÉS
Cette première moitié d'année ayant été relativement exceptionnelle, il fallait trouver une belle parade à tous ces films de qualités. Après moult brainstormings, la rédaction a décidé de parler d'Albert Pyun, Steven Seagal, **Mortal Kombat 2** ou encore **Howard the Duck**, histoire de rétablir la balance…

87 MAD'GAZINE
Stéphane nous recase du McTiernan en DVD pour changer, Yannick reste toujours la tête dans les étoiles avec une preview de la série ***Firefly*** tandis que Rafik ne rendra pas ses textes tant qu'il n'aura pas fini le jeu **Pikmin** trois fois (pour bien tout comprendre). Pendant ce temps là, Arnaud pète les plombs sur *Hellboy*… Voilà, voilà…

112 FILM DÉCRYPTÉ
Bertrand Rougier n'aime que les films qui se prennent la tête, ou alors, ceux où y'a des nichons, à la limite. Le **Metropolis** de Fritz Lang n'étant ni l'un, ni l'autre, on se demande comment il a fait pour adorer… En tout cas, avec la sortie du Rin Taro, il nous semblait normal qu'il revienne sur ce monument.

RUBRIQUES
3 Édito / 6 Courrier des Lecteurs / 8 Notules Lunaires
13 Pin-Up / 14 Notules Asiatiques
16 Le Seigneur des anneaux / 18 Festival / 20 Y a un truc
22 Dans les griffes du cinéphage / 28 Avis chiffrés
29 Abonnement / 102 Anciens numéros / 104 Mad in France
107 Fantastic Guide / 114 Petites annonces

LE DVD QUI VA VOUS HANTER

Des décors effrayants, des effets spéciaux qui vont vous faire froid dans le dos et une interactivité surprenante : 13 Fantômes la révélation (portraits des fantômes), commentaire audio du réalisateur, making of, films annonces...

13ème RUE
LA CRAINE ACTION ET SUSPENSE

SKYROCK
PREMIER SUR LE NET
www.skyrock.com

COLUMBIA TRISTAR
DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

COURRIER DES LECTEURS

COMMENT NOUS ÉCRIRE ? Par courrier : Mad Movies, Courrier

LA CRITIQUE INCROYABLEMENT VIRULENTE ET AGRESSIVE QUE NOUS AVIONS PUBLIÉ AU SUJET DES AVENTURES DE ROCKY ET BULLWINKLE N'A PROVOQUÉ AUCUNE RÉACTION (À L'EXCEPTION D'UN ÉCUREUIL). BIZARREMENT, CELLE D'ÉPISODE 2 NOUS A VALU SON FLOT D'INDIGNATIONS, DONT NOUS AVONS CONSERVÉ LES PLUS ARGUMENTÉES (LES SEULES EN FAIT) ET SURTOUT LES PLUS POLIES. COMME QUOI, IL EST DES ICÔNES SACRÉES AUXQUELLES IL EST STRICTEMENT INTERDIT DE TOUCHER... RAISON DE PLUS POUR NE PAS SE PRIVER !

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

1982-2002

Bon sang, quelle belle année pour l'amateur de fantastique que je suis ! Et dire que l'on en est encore qu'à la moitié ! Je me suis déjà gonfré **Versus**, **Avalon**, **Rollerball**, **L'Échine du Diable** et aussi **Monstres et Cie**, et encore **L'Attaque des clones**...
La « blockbusterisation » du fantastique et de la science-fiction aurait presque fait penser à une agonie du genre. Quand je pense à la ribambelle de slashers médiocres, à **La Maison de l'horreur**, à la bande annonce de **Tomb Raider** ou l'affiche de **Resident Evil**, ce que McTiernan subit avec **Rollerball**, George Lucas qui troque la simplicité de sa première trilogie pour une intrigue entre John Grisham et un soap brésilien, ça m'ennuie. Lorsque je me rends compte que les figures mythiques se perdent, que l'émotion se dilue, je déprime. Voilà qu'à 25 ans, je risquais de devenir nostalgique ! Où étaient les Snake Plissken, les Sam Lowry, les Ripley et les Sarah Connor du XXIème siècle ? Mais, mais, mais... **Ghost of Mars** m'a regonflé à bloc. **La Communauté de l'anneau** m'a enthousiasmé. J'ai ressenti des plaisirs cinéphiliques que je désespérais de retrouver (et j'ai oublié de vous parler du **Voyage de Chihiro** !! Quel blaireau je fais !). Et rien qu'à penser à l'avenir tout proche (**Spider-Man** !! **Blade II** !! **Les Deux tours** !! Putain !!!), j'en ai les yeux tout humides d'émotion. J'exagère à peine.
Et merci à vous, à votre passion, votre engagement, votre fidélité d'esprit, vos infos... 30 ans, le bel âge !

Nunzio Cusmano (Metz)

Cher Nunzio,
Merci de nous confirmer que nous ne sommes pas les seuls à délirer ces derniers temps sur la cascade de bons films fantastiques. C'est bien simple, on n'avait pas vu ça depuis 1982 ! Depuis septembre dernier, on s'est mangé en pleine poire **A.I.**, **Ghosts of Mars**, **Les Autres**, **La Communauté de l'anneau**, **From Hell**, **Versus**, **Chihiro**, **Rollerball**, **Metropolis**, **Avalon**, **Monstres et Cie**, **Jeepers Creepers**, **Mes chers voisins**, **L'Échine du Diable**, **Blade II**, **Spider-Man**... *dans une semaine nous découvrirons* **Minority Report** *et* **Men in Black II**. *Bref, autant dire qu'on ne débande plus depuis neuf mois, et ce n'est pas prêt de s'arrêter apparemment. Or, aussi surprenant que cela puisse paraître, cette jouissance nous est très violemment reprochée par certains lecteurs, pas aussi convaincus que nous de vivre une période exceptionnelle. Est-il besoin de le rappeler, c'était exactement le cas pour l'ancienne équipe, durant le dernier âge d'or, en 1982. Quant à tes illustrations, elles nous ont en effet suffisamment plues au point de les publier!*

1962-2002

Salut Mad, mon vieux pote de toujours, je t'écris à H - 5 de l'avant-première de **Spider-Man**. Les superlatifs se bousculent déjà dans mon esprit acquis à la cause de ce chef-d'oeuvre annoncé : érectif, jouissif... Ca fait un an et demi que j'attends ce moment. L'instant où mes yeux vont s'écarquiller tel un gamin de 5 ans devant une énorme glace à la fraise. Une larme de joie perlera-t-elle sur ma joue gonflée par le sourire béat qu'affichera mon visage ? **Spider-Man** ne peut être que parfait. Sam Raimi, que dis-je, Monsieur Raimi est un génie ! (À croire que seul Mad Movies était au courant !). À 22 ans, il renouvelle tout un genre en un seul film : **Evil Dead**. En 1990, il nous démontre qu'il est non seulement un virtuose de la caméra mais également un cinéaste plus qu'inventif en nous scotchant avec sa version bourrine de Jeckyll et Hyde (**Darkman**). En 1997 et 2000, il prouve à qui n'y croyait pas qu'il est un excellent directeur d'acteurs avec **Un plan simple** et **Intuitions**. Ajoutons à ceci l'amour d'un réalisateur pour le personnage principal (Peter Parker) et nous obtenons la meilleure adaptation BD jamais réalisée (et tout ça sans l'avoir vu !!!).

Aurélien Mazuir (Clermont-Ferrand)

Cher Aurélien,
Eh ho ! T'as oublié **Mort ou vif** *dans ta liste ! Bon sinon, ne fais pas la même erreur que nous. Arrête de t'enflammer sur des films que tu n'as pas vu. Arrête de faire confiance aux bons cinéastes. N'attends rien ! Va voir des films avec des glaçons dans le slip et le coeur endormi... nan, j'déconne Aurélien. Bienvenue à Madmovizland !*

PAS BEAU RAFIK !

Ne vois point de rancœur ou d'animosité dans cette épître, mais il me faut dans l'heure répondre à la critique de Maître Rafik sur **AOTC** (**Star Wars Épisode II**, quoi...).

Bon. Raf, ton article était super bien écrit, super bien documenté et super poilant mais tu y distilles une certaine dose de mauvaise foi qu'il me dérange de percevoir dans ta prose. On sent bien que tu t'es fait plaisir à l'écrire (masochisme ?), mais tout de même ! Les pauvres rebelles dont tu parles sont toute une armée, soutenus par la guilde du commerce et adeptes de la mise à mort en public ! Quant à l'attaque de Yoda et Cie, elle se justifie amplement pour sauver les autres jedi... mais le plus beau, c'est que tout ça est orchestré par Palpatine ! Donc, idéologiquement, ça se tient : la République est minée de l'intérieur par un délire sécuritaire. C'est tout à l'honneur de Lucas d'oser montrer comment les plus sages peuvent se faire avoir; et comment, avec les meilleures intentions, on en arrive à l'Empire. Quant à Obi-Wan « humilié » par des gamins, ça aussi, ça s'explique : tout comme la gardienne des archives, Kenobi a du mal à seulement envisager que quelqu'un ait pu volontairement effacer les coordonnées de la planète (confiance aveugle dans la République). Owen et Bery ont rencontré Anakin dans cet épisode, ils vont sûrement plus le cotoyer dans le IIIème. Kenobi boit du jus de Jawa ? Et alors, à l'armée, on mange bien du pâté de soldat sans être cannibale ! Etc...
Par contre, je suis d'accord quant au découpage du film, et j'ai toujours du mal à supporter les images de synthèse. Quoique, avec cet épisode, on a gagné en repères visuels. Enfin, puisque je vois que vos avis chiffrés sont variés, j'aurais aimé une critique positive pour contrebalancer (ça n'aurait rien retiré à la qualité de la tienne, Raf). Allez, donnez lui sa chance au George ! Peut-être qu'on verra Bobba Fett et

Han Solo copains comme cochons chez les Stormtroopers dans l'**Épisode III**...

Iscalon Melletar (Angers)

Lecteur assidu depuis le n°49, ce qui m'amène, c'est la petite chronique incendiaire, lapidaire et sans équivoque de **L'Attaque des clones**. Oh, je sais, vous vous dites encore un qui parle de ce film. Je ne vais pas le descendre ni le couronner de gloire, juste donner une réaction à l'article de Rafik.
D'une part, cet article est basé sur quelqu'un faisant son job, essayant d'avoir un regard objectif sur la situation. Le problème, mon petit Rafik, c'est que tu n'a plus dix ans. Tous les gosses de cet âge ayant vu le film ont adoré, et se passent bien de savoir si la scène où Anakin se fait un plaisir de découper en rondelles l'homme des sables est sabrée. Je ne connais pas ton âge, mais je crois que si l'ancienne trilogie fonctionnait si bien, c'est que tu l'as vue avec tes yeux de gosse, pas avec ceux d'un critique. Cette différence me permet de dire que tu as absolument cherché à trouver des failles et des défauts partout. (...) Je pense que cet épisode est bon. Meilleur que le premier penseront certains. Différent en tout cas. Donc, mon petit Rafik, range ta panoplie de scribe et regarde comme un gosse, pas comme un journaliste. Et ta chronique sera peut-être différente.

Walter Bizeaud (Bordeaux)

Chers vous tous,
Bon, désolé de briser un fantasme persistant, mais la vérité est que j'avais catégoriquement refusé d'écrire la moindre ligne sur **Épisode 2**, *des mois avant sa sortie. Arnaud devait se charger de la critique. Or, suite à la consternation provoquée par la vision du film, mes collègues ont jugé qu'en tant qu'ancien fan accro, j'étais le plus à même d'amener des éléments de réflexion plutôt qu'une bête descente en flèche. Très sincèrement,* **AOTC**, *je m'en bats la couenne. Si j'ai accepté cette tâche, c'était uniquement pour pouvoir enfin parler du cas Gary Kurtz qui, lui par contre, me passionne, et dont personne ne parle depuis 20 ans à ma grande stupéfaction ! Je pense que si la critique s'était juste « contentée » de descendre le film, elle n'aurait pas provoqué de réactions aussi vives. Car, dans le flot de réactions outragées qui ont accompagné sa publication (par courrier et sur le site) c'est bien son ancrage dans des informations et des déductions concrètes (le vrai Lucas ne serait-il pas Gary Kurtz ?) qui ont rendu cette critique « insupportable », car difficile à contre-argumenter sans informations solides.*
Je n'attendrai pas l'épisode 181 pour me demander si le 2 est un bon film ou pas, et je ne sucerai pas plus mon pouce devant un **Star Wars** *que devant* **Le Géant de fer** *ou* **1001 pattes** *(qui, eux, n'ont pas besoin « d'âme d'enfant » pour s'imposer comme de grands films). Mon travail de critique exige que je me base sur la réflexion la plus poussée, la plus informée, à la recherche d'une vérité, et non pas d'un simple « sentiment » de spectateur. Lorsque je découvrais* **Star Wars Holiday Special** *à 8 ans, j'avais déjà la sensation que Lucas me « pissait à la raie ». J'ai cumulé depuis suffisament d'informations pour comprendre ce qui s'est passé entre 1978 et 1983, et mon texte se voulait d'abord et avant tout un début d'enquête à ce sujet. Aussi je recommande vivement aux anglicistes d'aller jeter un œil à l'interview de Gary Kurtz faite par FilmThreat, à l'adresse http://www.filmthreat.com/Interviews.asp?File=InterviewsOne.asp&Id=8, où il parle entre autres de SA vision de* **La Revanche du Jedi** *(et non pas Retour) ainsi que des épisode 1, 2 et 3 tels qu'ils étaient pensés à l'époque. De quoi faire frémir tout amoureux originel de la saga. Et voyez également les propos incroyables d'Irvin Kershner, à l'adresse http://www.filmscoremonthly.com/articles/1998/25_Jun-I_Met_Irvin_Kershner_Tonight.asp, selon qui le véritable maître d'oeuvre de* **L'Empire contre-attaque** *est bel et bien Gary Kurtz.*
Au-delà des goûts prononcés pour tel ou tel film, notre travail de journaliste, c'est d'abord de vous amener ce genre d'informations, des débuts de réflexion, des éléments concrets que, la plupart du temps, vous ne trouverez pas ailleurs. Mais c'est bien pour cela que vous achetez Mad, non ?
Merci d'avoir pris la peine de suivre cette longue réponse.

Rafik

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 3 JUILLET

CONCOURS

JEU GRATUIT SANS OBLIGATION D'ACHAT

JEEPERS CREEPERS

50 LOTS À GAGNER

25 AFFICHETTES
25 TEE-SHIRTS

www.cinecollector.com

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 03/07/2002 au 16/08/2002, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 16/08/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris**. Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles.
Les gagnants des lots seront déterminés par les 50 premières bonnes réponses reçues avant la clôture du jeu et seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **25 affichettes** et **25 tee-shirts Jeepers Creepers**. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.
La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 16/08/2002. Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

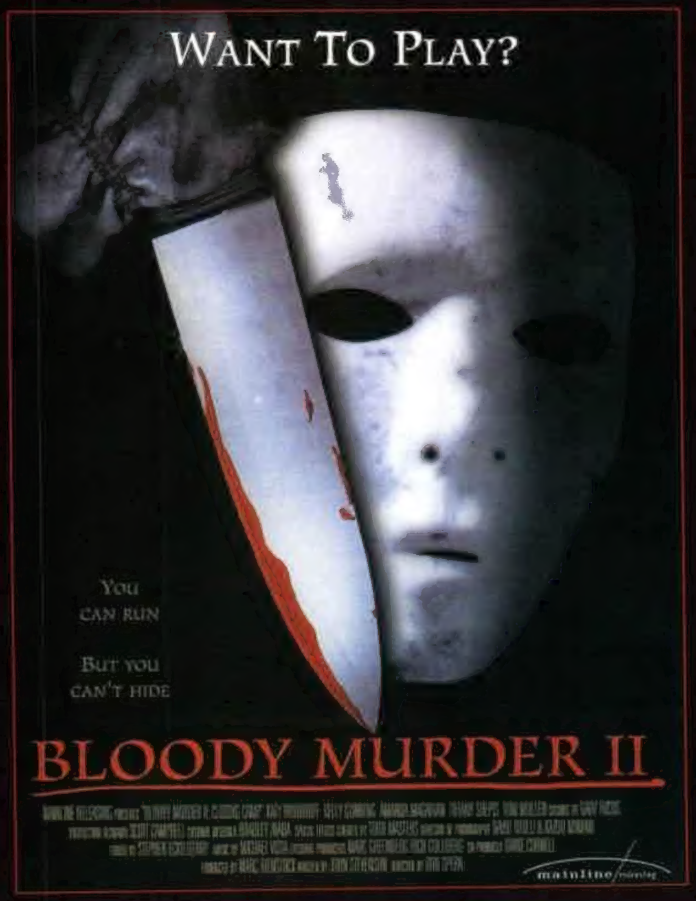
COCHEZ LA BONNE RÉPONSE ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE : **MAD MOVIES** CONCOURS BLOOD OMEN 2 - 17 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
CODE POSTAL ..... VILLE ..... TEL. .....

QUESTION : JEEPERS CREEPERS EST UN FILM DE :
☐ A. OTTO PREMINGER ☐ B. VICTOR SALVA ☐ C. PIERRE TCHERNIA

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.



■ Tout le monde connaît Jason Voorhees et Michael Myers, mais qui se souvient de Trevor Moorhouse? Trevor Moorhouse, c'était le tueur pas très finaud caché derrière un masque de hockey et armé d'une tronçonneuse (à vous de retrouver ses influences...) qui s'amusait à terroriser des moniteurs de colos (tiens donc?) dans le **Bloody Murder** de Ralph Portillo. Cinq années se sont écoulées depuis. Le camp Placid Pines (qui ne doit pas être très loin de celui de Cristal Lake sur la carte) va bientôt être fermé, pour cause de mauvaise réputation, par un nouveau groupe de moniteurs dont fait partie la jeune Jenny, bien angoissée à l'idée de revenir sur les lieux du drame qui a vu disparaître son frère Jason le bien nommé. Et, comme par hasard, les meurtres recommencent... Serait-ce Trevor Moorhouse venu prendre sa revanche, ou le frangin Jason bien décidé à assumer un prénom lourd de conséquence dans un slasher-movie? Mystère, mystère... Réalisé par Bob Spera (le premier **Witchcraft** et le toujours inédit **Leprechaun in the Hood**, avec Ice-T!), **Bloody murder 2: Closing Camp** a toutes les cartes en main pour devenir une bonne grosse série Z bien soporifique.

■ Depuis quelques nuits, la petite ville tranquille de Los Lobos subit les attaques sauvages et meurtrières de ce qui semble être des coyotes. Sa meilleure amie ayant mystérieusement disparue, la jeune Rhonda mène une petite enquête qui la conduira rapidement au Lycan Institute (bien vu!) de la ville. Et si sa meilleure amie était tout simplement devenue un loup-garou? Rhonda se voit donc obligée d'affronter la bête et de dévoiler au grand jour son sombre secret.

KILLJOY 2: DELIVERANCE FROM EVIL
ÇA VA SLASHER !

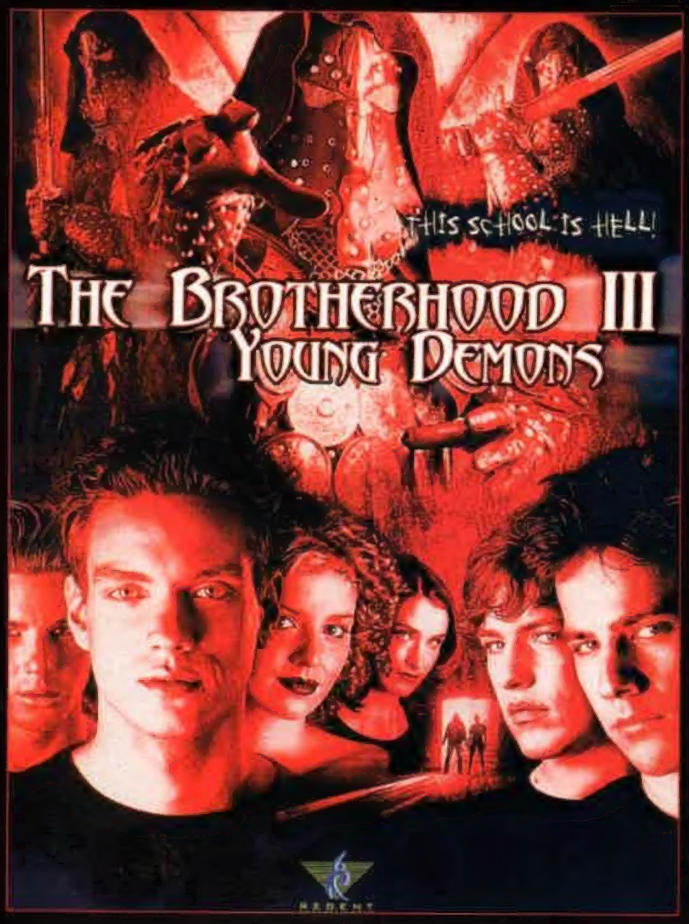
Sorti il y a deux ans sur le marché vidéo américain, **Killjoy** (voir Mad 139) est devenu rapidement, malgré sa médiocrité, un des hits les plus rentables pour Full Moon. Une suite était donc inévitable et pas forcément très attendue. Mais, bonne nouvelle! Selon les premiers échos, **Killjoy 2: Deliverance from Evil** transcende l'original et serait une excellente série B bien gore et très fun. Pourtant rien de très novateur dans cette histoire écrite par Douglas Snauffer (déjà responsable de celle de **Witchouse 2: Blood Coven**), qui voit un groupe de cinq délinquants et leurs éducateurs partis retaper une vieille maison pour en faire un centre de réhabilitation, se perdre en chemin et croiser celui du Killjoy, un boogeyman issu d'une légende urbaine. L'intérêt est ailleurs. Dans sa réalisatrice par exemple: la débutante Tammi Sutton (productrice de **Witchouse 3: Demon Fire** et actrice dans plusieurs productions Full Moon) crie haut et fort à qui veut bien l'entendre son amour pour le fantastique et l'horreur. Motivée de pouvoir apporter sa modeste contribution au genre, elle n'hésite pas à tourner dans des conditions difficiles (12 pages de script sont shootées par jour) et à solliciter les services de maquilleurs confirmés comme Robert Hall de la compagnie Almost Human Effect (les séries ***Buffy*** et ***Angel***) pour donner un nouveau visage terrifiant à son monstre qu'elle décrit elle-même comme une version du clown de **Poltergeist** sous stéroïdes. Elle assure, la petite Tammi, et en plus elle est mignonne. La classe!

Killjoy 2: Deliverance from Evil et son clown maléfique issu d'une légende urbaine. A gauche: Debbie Rochon, décidément l'actrice la plus prolifique du Z californien.

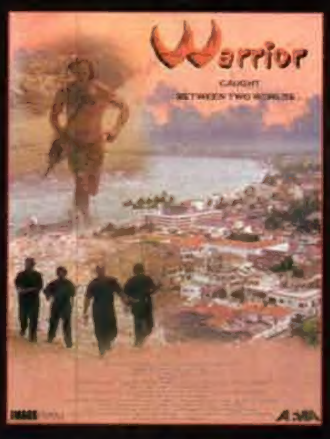
Alexandre BUSTILLO

Réalisé par J.S. Park pour Immortal Pictures et Entertainment Factory, **Sisterhood of the Shewolf** (dont l'histoire entretient d'étroits rapports avec le très bon **Ginger Snaps**, un autre film lycanthrope au féminin) mise avant tout sur un casting de pin-ups très alléchantes: la scream-queen Beverly Lynne (**Demon's Kiss**), Katie Lohmann (miss Avril chez Playboy), Donna Philipson (**Yonggary**), Carmen Perez (**Blair Witch 2**) et Taimie Lynn Hannum (**Shadow Watchers**). Bark at the moon boys!

■ Alors que les deux épisodes précédents restent toujours inédits en France malgré leur succès indéniable sur les chaînes payantes et le marché vidéo américain, l'inépuisable et définitivement culte David DeCoteau nous balance dans les gencives le troisième chapitre de sa saga **Brotherhood**, à savoir **Young Demons** (préalablement titré **Wolves of Wall Street**, désormais un autre film du même DeCoteau avec Eric Roberts et des loups-garous), toujours produit sous la bannière Rapid Heart Pictures. Une université américaine abrite en son sein une société secrète de joueurs qui, une fois les cours terminés, s'adonne aux jeux de rôles grandeur nature. Mais une mystérieuse force plane dans les couloirs déserts et transforme ces jeux innocents en parties de massacre lorsqu'elle vient posséder les âmes des joueurs, qui deviennent alors aussitôt des démons. Il ne tient plus qu'aux élèves de s'unir et de faire face à ce pouvoir maléfique qui menace de les détruire à jamais. Jeunes éphèbes (Kris Turner, Paul Andrich, David Johnson) et magie noire sont donc au programme du nouveau film (pas franchement excitant sur le papier, faut l'avouer) du prince de la série Z californienne.



■ Réalisé par Will Harper pour Palisades Productions et Imageworks Ent., **Warrior** s'annonce comme une relecture de l'histoire de Moïse, matinée de sorcellerie vaudou. Sur l'île de Vanuatu, le fils d'un dieu vaudou vient de naître et voit sa destinée toute tracée: tuer Mootin, sa diabolique sœur aînée. Craignant cette dernière, les parents adoptifs du jeune sauveur le jette à la mer, dans l'espoir qu'il disparaisse à tout jamais. Sauvé par le patriarche d'une tribu secrète d'indiens mexicains, l'enfant grandit pour devenir Dreadmon (Vince Klyn, vu dans **Cyborg** et **Point Break**), un être surhumain développant des pouvoirs psychiques et physiques. Aidé par son père adoptif et guidé par une voix intérieure, il se met alors à la recherche de sa véritable identité et du secret de sa naissance. Une quête qui ne tardera pas à se transformer en bataille pour sauver sa terre adoptive, menacée par un puissant cartel de barons de la drogue mené par Lord Kingpin Eldoron (Ron Josephs, vu dans **Navy Seals** et **Scarface**), lui-même contrôlé par l'impitoyable Mootin. À première vue, Warrior s'impose comme une version burnée de l'*Ancien Testament*.



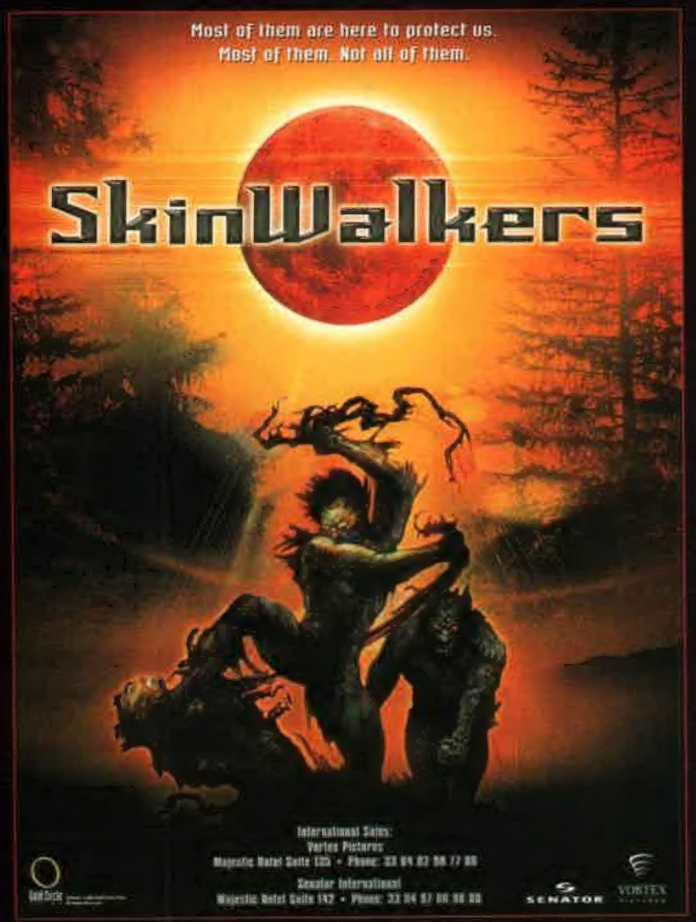
HOUSE OF THE DEAD
LA RAVE DES MORTS-VIVANTS

Après **Street Fighter**, **Mortal Kombat**, **Tomb Raider** et **Resident Evil**, c'est au tour du jeu d'arcade de Sega, **House of the Dead**, de connaître une adaptation au cinéma. Moins codifié que **Tomb Raider** ou **Resident Evil** dans l'inconscient collectif des joueurs (qui sont aussi et avant tout les plus gros consommateurs de films de genre), **House of the Dead** est une adaptation pas trop risquée permettant une relecture en quasi-totale liberté de l'histoire par les scénaristes. Ici, il n'est pas question d'une unité gouvernementale proche des ***X-Files*** (ce qui est le cas dans le jeu) mais d'un groupe de lycéens partis faire une rave sur une île bien mystérieuse. Ils ne tarderont pas à faire connaissance avec une horde de morts-vivants affamés (ce qui est bien plus dangereux qu'un exta coupé à la mort aux rats) et se verront obliger de se cacher dans une maison (la maison des morts, bien entendu) dans l'espoir de survivre à la nuit d'horreur qui s'annonce.

House of the Dead : l'influence Resident Evil n'est pas loin.

Réalisé par Uwe Boll (**Blackwoods** et **Sanctimony**, deux direct-to-video avec Michael Paré correctement emballés), d'après un script de Mark A. Altman (la série ***Free Entreprise***) et de Dave Park (le sympathique **Les Morts haïssent les vivants**) et filmé à Vancouver pour un budget total de 12 millions de dollars, **House of the Dead** (qui se paye le luxe d'avoir à son bord l'acteur Jurgen Prochnow, vu dans **L'Antre de la folie** et **La Forteresse noire**) n'est que le début d'une gigantesque offensive lancée par Sega qui débouchera en cas de succès sur une éventuelle trilogie au cinéma, un nouveau jeu d'arcade (à prévoir sur consoles nouvelle génération, il va sans dire) et une série télé. Si tout se passe comme prévu, le zombie sera très tendance en 2003.

Alexandre BUSTILLO



■ Après le très attendu **Jason X** (qui déchire tout, soit dit en passant), Jim Isaac (déjà responsable à l'époque d'un **Horror Show** de très bonne mémoire) s'attelle à la mise en chantier de **Skinwalkers**. Depuis la nuit des temps, la confrérie des loups-garous est divisée en deux castes: une progressiste (ses membres vivent parmi les humains et essayent de les épargner) et une conservatrice (ses monstres vivent dans les tréfonds de la forêt et se nourrissent de chair fraîche). Le jour où une ancienne prophétie devient réalité, les deux clans doivent s'affronter dans une lutte fratricide dont l'enjeu est un curieux petit enfant. On peut faire confiance à Jim Isaac pour nous fournir un authentique B-movie bien gore et bien nerveux. À suivre de très près donc…

■ La Holy Angel School est abandonnée depuis des années, suite à un terrible incendie qui fit de nombreuses victimes. Trahison, jalousie et vengeance étaient à la base de cette tragédie. Une équipe de télévision spécialisée dans le documentaire et dirigée par un agent d'Hollywood avide de pouvoir et d'argent se retrouve mandatée par une des survivantes du carnage afin de faire la lumière sur toute la vérité. Une vérité bien sombre dissimulée sous les cendres encore fumantes de l'imposante bâtisse… Réalisé par Ian David Diaz (déjà responsable de deux segments de l'anthologie **Dead Rooms**) pour les Canadiens d'Avriofilmworks, **Fallen Angels** nous permet de retrouver deux gueules incontournables de l'inédit vidéo, à savoir Jeff Fahey (**Darkman 3**, **Bodyparts**) et cette vieille trogne de Michael Ironside (**Starship Troopers**, **Omega Code**). C'est déjà ça de pris!

■ Après **Bloody Murder 2**, l'autre slasher du mois s'appelle **Ax'em** et ne semble pas vouloir prétendre à autre chose que de pomper, et ce de façon totalement décomplexée, ses glorieux aînés que sont **vendredi 13** et **Blair Witch**. Alors attention au pitch de la mort: Michael et ses amis s'en vont passer un week-end en forêt, dans la vieille maison de son grand-père. Mais (ben oui, comme souvent, il y a un mais, sinon l'intérêt du film serait tout de suite moindre) un jeune détraqué répondant au doux nom d'Harry arpente les sentiers de la forêt dans l'espoir de

foutre sa hache dans la tronche du premier crétin venu. Pas de chance pour Michael et ses potes! Réalisé par Mike Mfume (ceci dit, il devrait penser à arrêter), **Ax'em** a malgré tout le mérite d'avoir un slogan sympathique: « *la forêt va être réveillée par les cris de ses victimes!* ». Encore un film qui va faire du bruit!

■ Et maintenant, le hot-movie du mois! Seduction Cinema, la firme préférée de notre rédac'chef, s'accapare un classique de la science-fiction (le roman *La Machine à explorer le temps* de Wells) et l'accommode à sa sauce érotico-fantastique. Une des pouliches de l'écurie Seduction Cinema, la nouvelle venue Kelli Summers, endosse l'uniforme (pas pour longtemps, rassurez-vous) de Miss Manners, une scientifique du 31ème siècle venant juste de découvrir le secret du voyage dans le temps. Un voyage qui lui permettra de découvrir des sensations physiques inconnues de l'espèce humaine et de connaître des aventures érotiques à travers diverses époques. Réalisé par Johnny Crash, **The Erotic Time Machine** (qui s'annonce beaucoup plus fun

que le sinistre remake de Simon Wells) est dans la parfaite lignée d'**Erotic Witch Project**, de **Playmate of the Apes** ou encore de **Sexy 6th Sense**, les autres productions olé-olé de cette bien sympathique boîte. Les habituelles Darian Caine, Misty Mundae, Katie Jordon et Debbie Rochon complètent la distribution.

■ Après **Cradle of Fear** et **Through Eyes of the Dead Uncut**,

THE GATHERING
SEPTIÈME SENS

Après **Sleepy Hollow** (glop!) et **L'Élue** (pas glop!), la très brune et très mignonne Christina Ricci revient au genre pour les besoins du nouveau film de Brian Gilbert (**Jamais sans ma fille**, bonjour les références!), **The Gathering**.

De nos jours, dans la campagne anglaise, des agriculteurs déterrent les ruines d'une église datant du premier siècle après Jésus-Christ. Seule une remarquable et sinistre fresque est intacte. Au même moment, une jeune randonneuse américaine (Ricci) visitant l'Angleterre sac au dos, se retrouve impliquée bien malgré elle dans un accident de voiture. Après avoir accepté l'aide de la conductrice, la jeune femme commence à avoir de sérieuses hallucinations et

Christina Ricci dans The Gathering.

Lords of Chaos déboule pour le plus grand plaisir des hardos, qui sont la plupart du temps de gros consommateurs de films d'horreur (et de bière, me dit-on à l'oreille). Le film se base sur un livre réel traitant du Black Metal norvégien et met en scène la plupart de ses leaders. Sans compromis, brutal et extrêmement gore, **Lords of Chaos** est le nouveau film de Todd Sheets, un habitué du film ultra violent tourné en vidéo sans aucun budget comme **Zombie Rampage**, **Bloodthirsty Cannibal Demons** ou encore **Violent New Breed**. Ce gentil taré qui n'hésite pas à se qualifier d'auteur s'explique sur son dernier rejeton : « **Lords of Chaos** *est un retour au vrai film d'horreur. Le plus effrayant sur ce film est qu'il est très réaliste et basé sur des faits réels. Beaucoup de chanteurs de Black Metal norvégien se sont retrouvés en taule après avoir brûlé des églises par exemple. Ces événements peuvent arriver. Ces personnes existent. Mon but était de faire un film proche de* **Cannibal Holocaust** *et* **Tueurs nés** *!* » Reste plus qu'à patienter pour voir s'il a réussi. Up the irons!

■ Subterano, c'est le nom d'un jeu virtuel mortel qui, dans un futur incertain, oblige Conrad et Stone, deux guerriers épris de liberté, à se battre au milieu d'un groupe pourchassé par un maître du jeu particulièrement vicieux et sadique. Réalisé par l'acteur/réalisateur Esben Storm (acteur dans **Pandemonium** et réalisateur de plusieurs épisodes de la série ***Dragon Chronicles***), **Subterano** est une petite série Z qui louche grave sur le succès de **Matrix** et qui risque de ne jamais venir se

semble persuadée d'être traquée par de mystérieuses ombres. Un étrange don semble alors naître en elle, lui ordonnant de se rendre à l'église, qui abriterait dans sa fresque une légende ancestrale liée à la crucifixion du Christ. Tourné intégralement sur place (donc en Angleterre) pour un budget de 18 millions de dollars alloué par la boîte de productions Granada Films (déjà responsable de **The Hole**, la bonne surprise de l'été 2001) d'après un script d'Anthony Horowitz (**Diamond's Edge**), **The Gathering** pourrait créer la surprise malgré son histoire pas franchement révolutionnaire. Pour s'en convaincre, rappelons-nous qu'**Intuitions** (qui mêlait fantastique et ruralité) n'avait rien de très excitant sur le papier et que le résultat sur pellicule était à tomber. Mais d'un autre côté, Brian Gilbert n'est pas Sam Raimi. Qui vivra verra, donc.

Alexandre BUSTILLO

Flashes

● John Frankenheimer s'est désisté du tournage de la préquelle de **L'Exorciste** pour cause de maladie. Le planning ne change pas (début des prises de vues le 1er septembre) et les producteurs lui cherchent donc un remplaçant. Et pourquoi pas William Peter Blatty ? L'écrivain/réalisateur nous avait fait bien paniquer avec le troisième opus de la série...

● Dark Castle s'apprête à produire **Gothika**, une ghost-story basée sur un pitch du scénariste et réalisateur Sebastian Gutierrez (**Judas Kiss**, **She Creature**) : une psychiatre se réveille comme patiente dans son propre asile.

● Quelques news de **Destination finale 2** de David Ellis, qui nous promet plus d'action, dont une scène de carambolage mémorable sur l'autoroute. A.J. Cook et Michael Landes répondent présent pour se faire traquer par la faucheuse et Tony Todd reprend le rôle de Mr Bludworth, le croque-mort qui en sait plus qu'il n'y paraît.

● Ce gros tâcheron de Gore Verbinski (le pas attendu du tout remake américain du terrifiant **Ring**) devrait diriger l'adaptation au cinéma des « Pirates des Caraïbes » (d'après l'attraction Disney) avec le fric de Bruckheimer. Des galions qui explosent comme le WTC... vous en rêviez ? Jerry va le faire !

○ Un slasher scandinave, ça vous dit ? Mais non, rigolez pas, c'est très sérieux, ça s'appelle **Camp Slaughter** (un camp d'été dans la neige ? Ça promet, avec des bikinis en poils de yack) et ça va se tourner cet été pour un budget d'un million de dollars.

○ Moonstone Entertainment et la compagnie anglaise Selton Potter vont produire 6 remakes, sous le nouveau label Curzon House of Horrors : **Crime and Punishment**, **Le Bossu de Notre-Dame**, **La Chute de la maison Usher**, **Toolbox Murders**, **Faust et Dr Jekyll & Mr Hyde**. Le label serait également impliqué dans **Lawrence Fankhauser's Death**, le nouveau Tobe Hooper.

○ Maintenant qu'il est pété de thunes, depuis que **Spider-Man** est devenu le succès que l'on sait, Sam Raimi (associé avec son pote Rob Tapert) se met à produire des petits films d'horreurs. Dirigé par Eric Kripke pour un budget plutôt confortable compris entre 18 et 20 millions de dollars, **The Boogeyman** sera le premier titre à sortir de cette nouvelle usine à rêves.

○ La chaîne Sci-Fi Channel annonce la mise en chantier de **Saint Sinner**, une histoire de démonologie se passant au 19ème siècle et écrite par Clive Barker.

○ Julian Richards (**Darklands**) réalise **The Last Horror Movie**, où une bande de jeunes se fait traquer par un projectionniste devenu fou dans un cinéma abandonné. Ça va charcler à coups de colleuse.

○ Suite au succès du premier opus, Neil Marshall envisage de réaliser **Dog Soldiers 2**. Une équipe de télé se rend en forêt pour rechercher les soldats disparus et ne tarde pas à rencontrer les loups-garous responsables de leurs disparitions. Gare à la pleine lune !

● **Solace**, ça vous dit rien ? C'est tout simplement la séquelle de **Seven** qu'envisage sérieusement de produire la New Line. Exit le personnage de Brad Pitt (part) piquer une tête, c'est l'été), l'histoire tournera essentiellement autour de Somerset (le personnage de Morgan Freeman), qui se verra confronter pour l'occasion à un tueur doté de pouvoirs psychiques. Rien de très excitant pour l'instant donc.

● Elijah Wood, le hobbit préféré de Djoumi, serait sur les rangs pour interpréter le héros décapité de **Mort the Dead Teenager**, une adaptation d'un comics Marvel que réaliserait Dean Paraskevopoulos pour Maverick Films.

● Après avoir fait le singe, ce doux dingue de Tim Burton revient à des choses plus personnelles avec **Big Fish**, l'histoire d'un garçon qui s'évertue à reconstituer la vie de son père mourant. Ça a pas l'air très gai tout ça...

COMIC BOOK MOVIES

THE HULK

Juste histoire de faire monter la pression, on vous passe une photo du tournage de **The Hulk** (avec Eric Bana et Jennifer Connelly). Ang Lee termine actuellement les prises de vue dans les rues de San Fransisco (on parle d'ailleurs d'un monstrueux climax sur le Golden Gate Bridge). Miam!

DEATHLOCK

Tiré du comics qui a inspiré **Terminator**, **Deathlock** est actuellement en pré-production. Affiche-teaser ci-dessus.

X-MEN 2

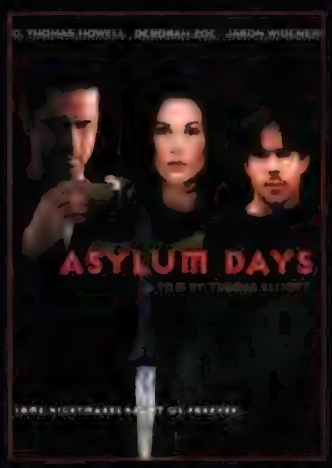
Le casting du nouveau Bryan Singer s'étoffe : on annonce Alan Cumming (**Spy Kids**) dans le rôle de Diablo (alias The Nightcrawler), la petite Katie Stuart (***The Crow - Stairway to Heaven***) en Kitty Pride et Kelly Hu (**Le Roi Scorpion**) en Lady Deathstrike. Reste à pourvoir le rôle de Colossus, qui sera dans le film

HELLBOY

Ron Perlman sera donc Hellboy. Guillermo Del Toro a en outre déclaré qu'il verrait bien Jean Reno ou Gary Oldman dans le rôle de Raspoutine, John Hurt dans celui du professeur Bruttenholm et Kevin Spacey pour la voix de Abe Sapien (qui serait donc un personnage en image de synthèse). Allez, vite, ça tourne!

promener sur les étagères de nos vidéo-clubs.

■ Certains cauchemars nous hantent à jamais. Laurie Cardell (Deborah Zoe, vue dans **Road Trip**, une sucrerie dont raffole le père Moïssakis) est là pour en témoigner. Pour une grosse majorité du public, elle est une star, une actrice adulée vivant son rêve hollywoodien, mais pour le scénariste Daniel Devine (Jason Widener, de la série télé ***Undressed***), elle est carrément le centre de l'univers. Quand Nathan (C. Thomas Howell, le jeune héros de **Hitcher**, le film avec la barrique de bière préférée de Lord Delelée), le frère abandonné de Daniel sort de prison, personne n'imagine l'horreur qu'il apporte avec lui. Et la belle Laurie de voir ses pires cauchemars d'enfance refaire surface pour la hanter à jamais. Produit et réalisé par Thomas Elliot, **Asylum Days** n'affiche aucune autre prétention que de venir vous divertir un soir d'ennui dans un quelconque programme à la Hollywood Night où sexe frileux, psychologie de bas étage et satanisme de bazar font souvent bon ménage.

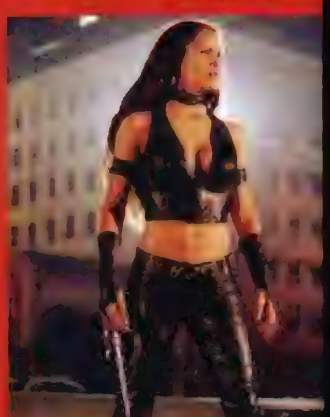


San HELVING

DAREDEVIL

Du nouveau sur le **Daredevil** de Mark Steven Johnson dont nous vous parlions dans le n°143. En l'occurrence les premières photos d'Elektra, du Tireur et du Caïd, respectivement interprétés par Jennifer Garner, Colin Farrell et Michael Clarke Duncan (photos ci-dessous).

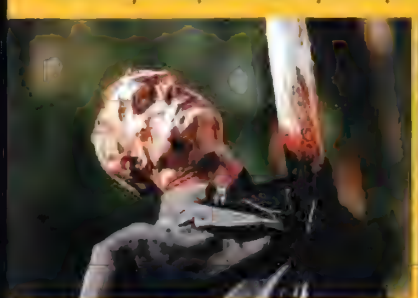
Arnaud BORDAS

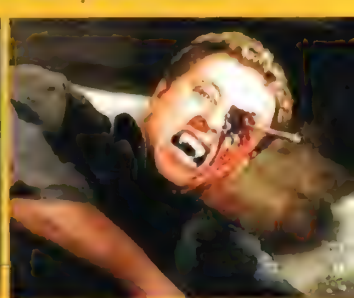


DRACULA 2 : ASCENSION
LE (VAM)PIRE EST À VENIR

Très faible relecture du mythe initié par le romancier Bram Stocker, le **Dracula 2001** produit par Wes Craven et réalisé par le canadien Patrick Lussier se verra très prochainement gratifié de deux séquelles tournées simultanément.

Dracula 2 : Ascension prend donc une nouvelle direction dans l'histoire pour s'attarder sur un groupe d'étudiants en médecine qui, après avoir découvert le corps d'un vampire dans la morgue de leur université, décide de faire des recherches génétiques sur son sang avec à la clé, une bourse d'études mirifique de 5 millions de dollars. Ce n'est pas trop s'avancer que de prétendre que les étudiants risquent d'être rapidement confrontés à la malédiction séculaire du vampirisme.





Dans Dracula 2 : Ascension, les vampires ont la vie dure!

Toujours réalisé par Patrick Lussier, **Dracula 2 : Ascension** a déjà le mérite de s'offrir un casting de série B de luxe : Jason Scott Lee (**Soldier**) cache ses muscles sous la défroque du père Uffizi, Jason London (**Carrie 2**) vient promener sa gueule de jeune premier, le légendaire Roy Scheider (**Les Dents de la mer**) accède carrément au statut de cardinal et ce gros buveur de Guinness de Rutger Hauer est apparemment convié à la fin du film à prendre la relève du prince des ténèbres (joué ici par Stephen Billington) pour les besoins de **Dracula 3 : Resurrection**, la seconde séquelle, qui le verra endosser pour la deuxième fois de sa carrière (souvenez-vous **Buffy**, le film) la panoplie du chef des vampires. Lord Delelée affûte déjà ses pieux, histoire d'en découdre avec toutes les goules qui se gausseraient de ce choix artistique assez casse-gueule. La guerre des vampires commence début 2003.

Alexandre BUSTILLO

JULIE K SMITH

« QUAND J'ÉTAIS JEUNE, JE RÊVAIS DE POSER POUR PLAYBOY »

Née le 18 août 1967 à Nuremberg, en Allemagne, Julie K. Smith passe son enfance au Nord de New York avant de voyager à travers les États-Unis pour suivre son père, militaire de carrière. Lorsqu'elle arrive en Californie, Julie se retrouve immédiatement liée au milieu du showbiz. *« Je joue la comédie depuis que je suis gosse. Je fais du théâtre depuis mon plus jeune âge. Mais pour être tout à fait honnête, ce n'est pas le métier d'actrice qui m'a poussé à m'installer à Los Angeles. J'avais beaucoup d'amis qui faisaient déjà du cinéma en espérant devenir des stars, mais ces raisons ne m'ont jamais motivée. Je préfère largement faire les choses par plaisir. En fait, j'ai très tôt été fascinée par les belles femmes et en particulier les magazines comme Playboy qui, à mes yeux, nous mettent intelligemment en valeur. Le truc, c'est qu'à 12 ans, j'avais déjà des seins énormes. Je me suis réveillée un matin, et ils étaient là ! Le pire, c'est que j'étais en quelque sorte un garçon manqué à cette époque. J'adorais jouer avec les mecs, eux aussi d'ailleurs, mais pas de la même manière, si vous voyez ce que je veux dire. Au début, je détestais ma poitrine, qui m'embarrassait. Puis j'ai appris à l'assumer, avec l'idée qu'elle me permettrait peut-être un jour de réaliser mon rêve, d'avoir ma place dans un magazine de charme, au milieu de toutes ces belles filles ».* Quelques temps plus tard, Julie K. Smith se rend à Beverly Hills et prend rendez-vous avec Hugh Heffner, l'année de ses 17 ans, afin de faire des essais de photos pour Playboy. Entre temps, elle part en Grèce pour tourner la comédie **Pretty Smart** avec Patricia Arquette, et décide d'y rester un an pour prendre le temps de réfléchir au futur. *« Normalement, tout devait se passer comme sur des roulettes. J'aurai eu mes 18 ans lorsque les photos auraient été publiées. Mais j'ai finalement décidé d'appeler Playboy pour leur dire que je ne souhaitais plus qu'elles paraissent, que je venais de me découvrir une nouvelle vocation, être actrice, et que je comptais bien persévérer dans cette voie. C'est ironique, non ? ».* En revenant de Grèce, Julie accepte alors de jouer dans cinq films, parmi lesquels **Hardbodies**, **Mankillers**, **Angel 3** et **Le Dernier samaritain**, sur le plateau duquel elle fait la connaissance de Julie Strain, qui devient aussitôt sa meilleure amie. *« Mais nos scènes ont été coupées ! J'avais le rôle de la copine d'un des joueurs, mais comme ils ont considérablement raccourci son rôle, le mien a tout simplement sauté. Quand je pense qu'on s'est investi deux semaines sur ce projet, ça me déprime… »* Quelque temps plus tard, après avoir volontairement renoncé à son statut de Playmate dans Playboy, Julie passe chez l'ennemi et devient Penthouse Pet. *« J'ai finalement aussi travaillé pour Playboy, mais je ne les aime pas, même si j'ai beaucoup appris de mon expérience chez eux, de leur hypocrisie. Je ne partage pas du tout leur façon de voir les choses. Déjà, ils emploient des filles qui sont à peine majeures, et en plus, ils les paient avec des queues de cerise. Les gens de Penthouse travaillent en famille et sont beaucoup plus professionnels. Leur magazine s'adresse à des personnes adultes qui sont saines d'esprit, pas à des pervers ! »*

Durant sa carrière, Julie K. Smith aura essayé d'accéder à plusieurs reprises aux productions hollywoodiennes (**Batman Forever**, où elle sera finalement évincée au profit de Drew Barrymore, et **Showgirls**, auquel sa participation se limitera finalement à l'entraînement d'Elizabeth Berkley) pour finir par apparaître dans bon nombre de séries B comme **The Wasp Woman**, **Midnight Tease 2** ou encore **The Process**, dont plusieurs avec sa copine Julie Strain, à savoir **Sorceress 2**, **The Bare Wench Project**, et surtout dans une série de films produits et réalisés par le couple Andy et Arlene Sidaris : **Dallas Connection**, **Day of the Warrior** et **Return to Savage Beach**. *« Je ferais un film pour Andy où il veut, quand il veut ! J'adore travailler avec lui. Andy et Arlene sont les personnes les plus adorables que je connaisse. C'est sûr, ils ne font pas les films les plus intelligents du monde, mais au moins, ils en sont conscients. D'ailleurs, Andy m'amuse beaucoup à ce sujet. Sur un tournage, il vient régulièrement me voir, me prend à part, et me dit : « Julie, tu fais beaucoup trop d'efforts là. Je ne te demande pas de jouer la comédie. Laisse ça aux Julia Roberts et autre Nicole Kidman. Contente-toi d'enlever ton soutien-gorge correctement, bordel ! ». C'est tout Andy, ça. Il s'éclate à faire ses petits films dans son coin. C'est le Russ Meyer de notre époque ! J'adorerai jouer dans un film de Russ Meyer. D'ailleurs, si j'avais assez d'argent, je produirais volontiers son prochain film rien que pour m'octroyer un rôle important. Mais j'ai entendu dire qu'il avait une nouvelle égérie actuellement. Elle s'appelle Pandora Peaks. Et même si j'ai une poitrine énorme, là, franchement, je ne fais pas le poids ! »*

Damien GRANGER

NOTULES ASIATIQUES

par Julien SÉVÉON

L'actualité du cinéma asiatique étant à la fois incontournable et fourmillante, il nous a semblé opportun de créer cette rubrique, que vous retrouverez désormais chaque mois dans Mad Movies. Un seul homme pouvait relever un tel challenge : notre Sensaï Julien Sévéon.

■ Le vent commence à tourner en Asie. Après le Japon, Hong Kong, la Corée du Sud et la Thaïlande, le pays dans l'œil du cyclone en actuellement l'Inde. Simple folie ou intérêt sincère ? En tout cas, les films indiens ont fait leur grande entrée cette année à Cannes (sans faire en sélection officielle qu'au marché), en particulier **Devdas**, dans le charme de l'actrice principale - Miss Univers au passage, oui, bien que ça - n'a laissé personne de marbre. On aura l'occasion de revenir dans de prochains numéros sur des films bien typés, comme l'excellent thriller **AKS The Reflection** (dont les scènes de danses sont tout simplement parmi les plus sexy de l'histoire du cinéma) l'aventure mythologico-fantastique **Devi** ou encore le film d'horreur **The Eyes**. Seul regret, une vie entière ne nous suffira jamais pour faire le tour de ce cinéma vraiment unique...

■ On espérait le voir à Cannes sur grand écran, mais hélas, **Suriyothai**, une magnifique épopée historique made in Thaïlande n'a pas fait partie de la sélection

officielle. Et on se demande bien pourquoi, le film ayant effectivement tout fait pour plaire : des décors et des costumes somptueux, des intrigues riches en rebondissements, des acteurs et actrices charismatiques... Et la petite touche en plus (du moins pour l'aspect marketing), c'est que Francis Ford Coppola, qui adore le film (il prédit qu'il va devenir un classique mondial), s'était occupé lui-même de faire un remontage plus court afin de satisfaire aux demandes du marché international. Bref, avec le nom du célèbre réalisateur américain associé à **Suriyothai**, on peut raisonnablement être sûr que l'on entendra de nouveau parler de ce film bientôt... Pour Cannes 2003, qui sait ?

■ **Angulimala**, actuellement en tournage en Thaïlande, s'annonce comme un grand film épique au croisement de **Bang Rajan** (pour la violence) et **Samsara** (pour la thématique religieuse). Cette célèbre histoire bouddhiste raconte la vie d'Angulimala, tueur en série à l'époque du Bouddha, qui pensait qu'en assassinant mille hommes, il pourrait atteindre le Nirvana. Au fil de ses actions, et de ses meurtres, il va petit à petit réaliser qu'il s'est trompé... Gros budget dans lequel on retrouvera notamment la superbe actrice mi-colombienne mi-Sicilo-Malucche déjà vu dans **Les Larmes du tigre noir** (que l'on attend toujours sur les écrans français). **Angulimala** devrait sortir à la fin de l'année en Thaïlande.

■ Fini les rumeurs. C'est désormais bien officiel, les DVD de la Shaw Brothers vont voir le jour à Hong Kong à partir de juillet. Au

GMT

GMT est une nouvelle compagnie de distribution et de production Thaï en pleine croissance. Sa spécialité : le cinéma de genre avant tout, mais aussi des romances (**Kwan Riam**) et du cinéma plus grand public. Et question genre, GMT a du beau matériel à nous offrir, à commencer par la délirante comédie horrifique **Body Jumper** de Haemarn Cheatamee. L'histoire tourne autour d'un fantôme traditionnel local, Pop, qui a la sale hab'tude de manger les reins de ses victimes. Plusieurs étudiants se rendent bientôt compte que c'est l'une de leurs amies qui a été possédée et qui tue ceux qui ont le malheur de lui tourner le dos... Car effectivement, Pop s'empare des reins humains en effectuant des fist-fuckings mortels ! Le film carbure à la dérision (on appréciera la mise en boîte de **Scream** où le tueur masqué est dans le film un simple voleur de petite culotte) et fait quelques clins d'œils bien sentis à d'autres grands succès locaux (**Bang Rajan** et **Bangkogk Dangerous**). En résumé, une heure et demie de bonheur rigolard ! Moins réussi mais possédant quelques scènes très sympathiques, **Heaven's 7** de Chalerm Wongpin est une version Thaï et humoristique des **12 Salopards**. Un commando d'anciens militaires acceptent une mission visant à arrêter un convoi militaire américain sensé transporté des trésors pillés au Vietnam. Mais ils vont bientôt réaliser que le contenu du convoi est un peu différent... Le film commence par une présentation jouissive et très bédé des différents personnages, avant de partir véritablement à l'attaque de son sujet. Des hauts et des bas, le film en a pas mal, mais voir les Américains relégués aux rôles de méchants reste un plaisir suffisamment peu commun pour être savouré à sa juste valeur !

Demonic Beauty, de Top Bunluerit, et **Tigress of King River** de Bhandit Rittakol (qui avait réalisé l'année dernière **Moon Hunters**, un superbe film sur des contestataires Thaïs qui prirent le maquis au Vietnam) sont deux autres productions GMT qui devraient sortir dans les mois qui viennent. On se retrou-

programme de ce premier arrivage des plus attendus, on pourra retrouver **Come Drink With Me** de King Hu, **The Heroic Ones** de Chang Cheh, le violent **Kiss of Death** de Ho Meng Hua (qui fait fantasmer votre serviteur depuis des années), ou, dans un autre domaine **Girl With the Long Hair** un film erotique de l'un des maitres du genre Ho Fan. La première année verra pres de 150 titres sortant aussi bien en VHS qu'en VCD et DVD. A votre portemonnaie !

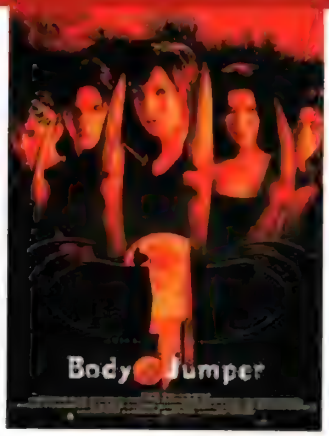
Pour l'instant, l'idée en est seulement à son développement mais **Raining in the Mountain**, le chef d'œuvre de King Hu, devrait être refait à Hong Kong durant l'année à venir. Reste à savoir qui va bien pouvoir s'attaquer à un travail aussi colossal.

The Era of Vampires, une production Tsui Hark tourné par le guère inspiré Wellson Chin (**Tamagotchi**, **24 Hours Ghost Story**) devrait sortir incessamment sous peu dans l'ex-colonie anglaise. L'histoire tourne autour de quatre guerriers, adversaires acharnés du mal, qui luttent contre des hordes de vampires. Le scénario complet n'est honnêtement pas des plus alléchants, les premières images sont mouvementé mais attrayantes... Mais il vaut mieux, neanmoins rester sur ses gardes avec Hark, car on ne sait jamais ce que le big-boss de la Film Workshop est capable de nous sortir de son chapeau !

La suite de **Visible Secret** (chronique très positivement dans les précedentes notules), sobrement intitulé **Visible Secret 2**, devrait voir le jour bientôt à Hong Kong. On retrouvera de nouveau Eason Chan dans le rôle principal mais c'est Abe Kwong, scénariste du premier opus, qui s'occupera de la réalisation. Ann Hui se contentant d'un rôle de productrice.

Le nouveau Kiyoshi Kurosawa se nomme **Forest** et son tournage commencera en décembre en Corée du Sud. Selon les producteurs, le film sera un mélange de **Charisma** et de **Blair Witch**. Le tout assaisonné à la sauce action. Une petite touche de comédie viendra parfaire le tout pour ce film que Kurosawa veut très différent de ce qu'il a pu faire auparavant.

Au moment où vous lirez ces lignes, **Champion** de Kwak Kyung-taek (réalisateur de la grandiose épopée matheux **Friends**) devrait être sorti en Corée du Sud. Ce film retrace le parcours de l'un des plus grands champions de boxe coréen - et une légende tout court du Noble Art - qui mourut sur le ring lors d'un combat pour le titre de Champion du Monde. C'est Yoo Oh-sung (**Attack the Gas Station**, **Friends**) qui interprète le rôle principal.



ve dans le premier face à un autre fantôme local bien typique : une tête volante prolongée par des entrailles. Un démon qui a déjà fait les beaux jours de nombreuses productions locales et qui bénéficiera ici d'effets numériques pour le mettre en scène. Le second est quant à lui un film d'aventures où une tigresse, réincarnation d'une femme tuée brutalement durant la guerre, protège un éléphant aux pouvoirs magiques, convoité par des chasseurs. Les premières scènes visionnées laissent en tout cas présager du meilleur. Enfin, une dernière petite note pour signaler que le nouveau film de Chatrichalerm Yukol (**Suriyothai**, voir news), **Hey ! Kid and Shit Man** (un film se passant durant la guerre du Vietnam, avec un déserteur et un orphelin) sera aussi produit par GMT. Une compagnie à suivre de très prêt, donc.

THE EYE

On a enfin pu voir ce film d'horreur des frères Pang (Oxide et Danny pour les intimes), coproduction entre Hong Kong et la Thaïlande, que l'on attendait depuis un an (voir précedentes Notules Asiatiques). Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le résultat fût au niveau de notre attente.

Mann est aveugle depuis son plus jeune âge. Grâce à une greffe de la cornée réussie, elle récupère cependant petit à petit la vue. Mais avec cette vision retrouvée, Mann se met à apercevoir des gens que seule elle semble voir. Puis c'est son propre environnement qu'elle ne reconnaît plus. D'abord doutant de sa propre santé mentale, Mann doit cependant se rendre compte qu'elle peut voir des fantômes...

Ce court résumé peut indubitablement faire penser à **Sixième Sens**. Mais à la différence du film de Shyamalan, **The Eye** fait peur. Vraiment peur. Tous ceux présents dans la salle lors de l'unique projection du film à Cannes pourront en témoigner. A ce niveau, le film est parfaitement en phase avec les meilleurs exemples de la nouvelle vague horrifique asiatique, genre **Ring** et compagnie. Mise en scene léchée mais jamais vulgairement esthétisante, utilisation de la musique et des bruits tout simplement terrifiante, montage dynamique... Tout est mis en œuvre pour nous maintenir dans un climat de peur à la fois psychologique et physique. Et de nouveau, on se retrouve confronté au double effet kiss-cool de l'horreur asiatique : la peur que l'on ressent en regardant le film, durant les scènes « chocs », et la peur que l'on éprouve en rentrant chez soi, en repensant à certains passages qui ne peuvent fonctionner qu'une fois notre esprit détaché du rythme de l'intrigue.

C'est bien simple, les frères Pang sont désormais à compter parmi les réalisateurs asiatiques les plus convoités des producteurs et distributeurs internationaux. Deuxième film en commun, après le très réussi **Bangkok Dangerous**, deuxième reussite (sans compter leurs expériences solos, notamment **One Take Only** de Oxide), on n'a sûrement pas fini d'entendre parler de ce duo magique. Vous pourrez d'ailleurs bientôt juger par vous-mêmes du talent de ces deux Hong Kongais, **The Eye** ayant été acheté pour la France et une sortie étant peut-être à escompter d'ici la fin de l'annee.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

EPISODE 17

Le Gouffre de Helm (1ère partie)

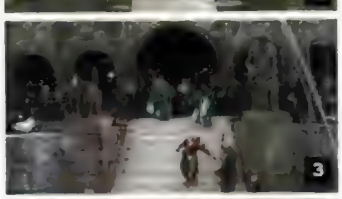
« *Ceux qui trouvaient* **La Communauté de l'anneau** *très spectaculaire n'ont probablement pas la moindre idée de ce qui les attend avec* **Les Deux tours** *!* ». Avec un large sourire malicieux qui lui illumine le visage, Richard Taylor, grand manitou du studio d'effets spéciaux WETA, a l'air bien sûr de lui. Et pour cause, l'homme a pu voir en images le fruit d'un travail de longue haleine que son équipe avait débuté bien en amont du tournage de la trilogie : la fameuse bataille du gouffre de Helm.

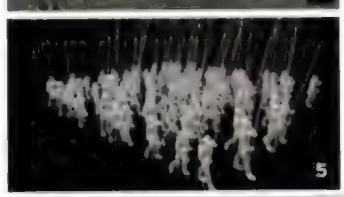
Plus qu'une quête, la saga du **Seigneur des anneaux** raconte une guerre, une transfiguration cathartique de ce que J.R.R. Tolkien avait pu vivre comme traumatisme dans les tranchées de la Première Guerre Mondiale. Alors que **La Communauté de l'anneau** mettait en place les éléments (la menace plane, les alliances se forment), **Les Deux tours** nous font pénétrer de plein fouet dans le grand conflit qui oppose les forces en présence. La première grande bataille se tient au Fort de Helm, refuge construit dans une enclave, où les soldats rohirrim font face à l'armée Huruk-hai de Saroumane. Venant de la cité d'Edoras, le roi Theoden (Bernard Hill, ex-capitaine du **Titanic**), accompagné par Aragorn, Legolas, Gimli, et rejoints plus tard par Gandalf le Blanc, vont opposer, sur plusieurs jours, une résistance farouche et quasi-désespérée face à l'ennemi surnuméraire, avant qu'un élément aussi boisé qu'inattendu ne change le cours des événements. Selon la première estimation d'Aragorn, l'armée de Saroumane compte quelques 10 000 combattants. Dès lors que Jackson s'était lancé dans l'adaptation jugée impossible de l'œuvre de Tolkien, il était évident à ses yeux que rien ni personne ne pourrait excuser une révision à la baisse des effectifs. Si les visions démesurées de Tolkien ne pouvaient être traduites telles quelles à l'écran, l'entreprise serait condamnée à l'échec. Ainsi, les toutes premières images-tests que le réalisateur diffusa auprès du staff de New Line (voir Impact n°82) comptaient déjà quelques plans de foule du Gouffre de Helm, obtenues grâce au logiciel Massive, développé par l'équipe de Taylor. Prenant le relais d'ILM qui, sur la série des ***Indiana Jones Chronicles***, était parvenu à démultiplier numériquement les figurants, le logiciel de WETA octroie à ces figurants numériques une intelligence artificielle qui leur fait prendre des initiatives. Chaque élément sait se déplacer sans interférer avec les autres, adapter sa marche aux reliefs du terrain, et surtout se choisir un opposant et entamer le combat. Cette « gestion des foules » par intelligence artificielle a déjà des applications étonnantes dans l'univers vidéo-ludique (**L'Odyssée de Munch**, **Pikmin**) et Massive promet de pousser le challenge encore plus loin. La première application concrète de cet effet était visible dans le faux documentaire de Jackson, **Forgotten Silver**, diffusé en Nouvelle-Zélande en 1996, ce qui donne une vague idée du temps et des efforts consentis au perfectionnement de Massive. Mais le grand public aura déjà eu un avant-goût de cette gestion des foules au travers de la bataille de la dernière alliance qui ouvrait **La Communauté de l'anneau** (séquence réalisée in extremis après un allongement budgétaire consenti par New Line).

Il ne s'agit pourtant pas d'appuyer sur un bouton « grosse bataille » pour nous garantir une telle séquence, et l'équipe de Richard Taylor se méfie judicieusement du recours au tout numérique. Ainsi, Helm aura d'abord fait l'objet d'un énorme travail de maquette (photo 2 et 3), soigneusement filmées par l'équipe de WETA avant calcul de parallaxe et incrustation de figurants numériques (photo 4). Si du côté des forces du bien, le gros de la figuration est assuré à même le plateau, l'armée de Saroumane met largement à contribution le logiciel Massive. Après avoir pré-programmé diverses routines sur un échantillon d'orques numériques (photo 5), il ne reste plus qu'à les envoyer, littéralement, au cœur de la bataille en surveillant et modifiant, si besoin est, le moindre de leurs comportements (photo 6).

Pour donner du corps à cette foule sans transiter par des solutions numériques, Jackson et son équipe se sont rendus, en février dernier, à un grand match de cricket opposant la Nouvelle-Zélande à l'Angleterre. Durant la mi-temps, le réalisateur (aujourd'hui star incontournable et trésor national) s'est offert le luxe d'enregistrer les clameurs des 25 000 spectateurs en présence, les faisant frapper du pied en cadence sur les gradins (bonjour les vibrations !) et en faisant diffuser sur l'écran géant les paroles d'un chant guerrier Huruk-hai, que la foule a repris en chœur avec conviction. L'armée de Saroumane aura donc la voix de supporters Néo-zélandais. Ceux d'entre vous qui ont vu en salles la bande-annonce des **Deux tours** diffusée depuis deux mois ont déjà un aperçu plus que convaincant du résultat...

Rafik DJOUMI





Prochain épisode : Au cœur de la bataille + Présentation de Gollum.

LA PLUS GRANDE AVENTURE JAMAIS CONTÉE

DVD 1

Le film en Version Originale 5.1 Dolby Ex et en Version Française 5.1 DD

Les sous-titres français et anglais

DVD 2

2h30 de suppléments (v.o.s.t.) dont 3 Making-of et en exclusivité les coulisses du 2ème volet de la trilogie : "Les Deux Tours" (10')

METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEW LINE CINEMA

TFI VIDEO

mcm

NRJ HIT MUSIC only !

EN VENTE EN VHS ET DVD VIDEO LE 7 AOÛT 2002

CANNES 2002

POUR BEAUCOUP, CANNES SE RÉSUME À UNE PALME D'OR, À QUELQUES FILMS D'AUTEUR TERRIBLEMENT CHIANTS EN COMPÉTITION ET À PLUSIEURS SÉLECTIONS PARALLÈLES QUI N'INTÉRESSENT PRESQUE PLUS PERSONNE. POURTANT, QUAND ON Y REGARDE D'UN PEU PLUS PRÈS ET QU'ON DAIGNE SE PENCHER SUR CE QU'ON APPELLE LE MARCHÉ DU FILM, CANNES, C'EST AUSSI L'ENDROIT OÙ L'ON PEUT VOIR JÉSUS-CHRIST SE BASTONNER AVEC DES VAMPIRES LESBIENNES, JEAN-CLAUDE VAN DAMME SAUVER LE MONDE POUR LA ÉNIÈME FOIS, ET MÊME UNE POIGNÉE DE VRAIS BONS FILMS, COMME SECOND NAME, MAY ET SLASH.

Comme chaque Marché du Film qui se respecte, cette édition 2002 de Cannes comportait son lot de (très) mauvais films (dont on ne vous parlera même pas, par politesse), mais aussi d'agréables surprises.

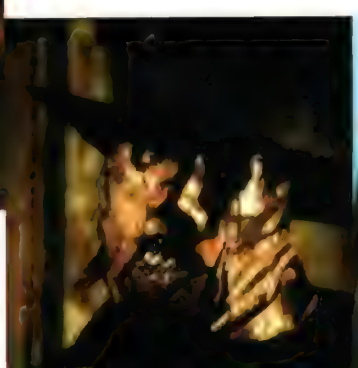
Comme **Second Name**, pour commencer. Une production Filmax qui s'inscrit dans la Fantastic Discovery, une nouvelle filiale créée par Julio Fernandez pour mettre en avant les premiers films de jeunes réalisateurs débutants. Mis en scène par Paco Plaza, **Second Name**, tout comme **La Secte sans nom**, est l'adaptation d'un roman de Ramsey Campbell. Suite au suicide inexpliqué de son père, Daniella Logan décide d'enquêter sur la vie de celui-ci afin de trouver un élément de réponse qui expliquerait son acte. Sa mère, internée dans un hôpital psychiatrique pour folie aiguë, ne saurait lui venir en aide. Ni même la police d'ailleurs, dont l'investigation au sujet d'un homme étrange qui persécute Daniella, afin de lui révéler un mystérieux secret, ne porte pas ses fruits. En poussant un peu plus ses recherches, Daniella va découvrir un homme différent de celui qu'elle connaissait, un homme cruel et dangereux, dont les relations avec un culte religieux aux mœurs ouvertement malsaines pourraient remettre en cause l'existence même de la jeune femme… Parfaitement maîtrisé en termes de mise en scène et d'écriture, et superbement interprété (surtout par Erica Prior dans le rôle de Daniella), **Second Name** est un thriller psychologique sans cesse à la limite du fantastique, complexe et intense, qui vient prouver, une fois encore, après **Ouvre les yeux**, **La Secte sans nom** et plus récemment **L'Échine du Diable**, que le cinéma de genre espagnol est définitivement à surveiller de très très près.

De son côté, pour son premier long-métrage écrit et réalisé en solo, après avoir co-signé le court-métrage **All Cheerleaders Die**, Lucky McKee s'en sort pas mal non plus. Il livre avec **May** une relecture du mythe de Frankenstein qui donne lieu à un film d'une rare beauté, tapissé d'un fond de poésie macabre que ne renieraient pas Dario Argento et Roman Polanski. May (Angela Bettis, tout simplement géniale, et déjà vue dans **Une vie volée**), une jeune femme introvertie et maladivement timide suite à une enfance difficile, travaille dans une clinique vétérinaire et compte pour seule amie et confidente une horrible poupée qu'elle conserve dans une vitrine depuis son plus jeune âge. Rejetée par tous les garçons qu'elle croise, et donc tout aussi malheureuse en amour qu'en amitié, May tombe sous le charme de Polly (Anna Farris, la petite brune de **Scary Movie 1** et **2**), une secrétaire lesbienne qui finira par la trahir, comme tous les autres. May décide alors de se fabriquer l'ami idéal à partir de morceaux de cadavres de son entourage… Très influencé par les *Tales from the Crypt* et autre *Shock SuspenStories* publiés par E.C. Comics, **May** affiche la même affinité pour les histoires simples qui tournent soudainement au cauchemar et vont crescendo dans l'horreur pure, jusqu'au final, assez trash mais jamais glauque, plus volontiers émouvant et touchant.

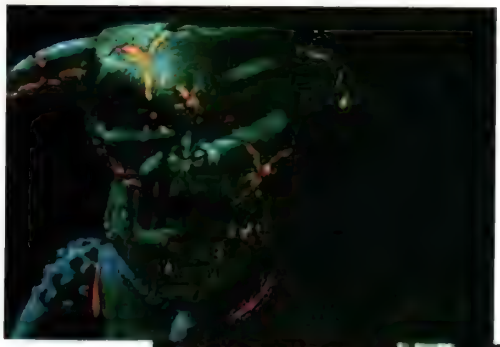
Pour son sixième film en tant que réalisateur, Neal Sundstrom, qui s'était porté coupable par le passé d'un **Hurlements 5** on ne peut plus honteux, remonte considérablement la pente et atteint un niveau qu'on qualifiera de très acceptable. **Slash** (cf. Notules du Mad n°142) est ainsi d'une efficacité exemplaire pour un slasher de série B destiné à une exploitation limitée au marché de la vidéo. Alors qu'il joue avec son groupe de rock dans un vieux bar glauque à souhait, Joseph « Mac » MacDonald reçoit la visite d'un étrange visiteur qui l'informe que son père, Jeremiah MacDonald, lui demande de venir assister aux funérailles de sa tante, qui auront lieu non loin de la ferme familiale. D'abord réticent, Mac finit par accepter l'invitation et retourne dans la maison où il a grandi en compagnie de ses amis, qui sont immédiatement étonnés par les manières assez rustres de leur hôte. Lors de l'enterrement, l'illuminée du village s'empresse d'avertir l'assemblée que la malédiction Macdonald plane toujours sur la région, que les « moissons du sang » vont reprendre leur cours. Le soir même, Keith, un des membres du groupe de Mac disparaît mystérieusement sans laisser de trace. Le lendemain, c'est au tour de Carl de se volatiliser comme par magie, non sans laisser derrière lui une cassette vidéo le montrant se faire massacrer par un homme déguisé en épouvantail… S'il y a deux choses à retenir de **Slash** c'est, d'abord, la prestation de Steve Railsback, excellent et totalement habité par son personnage de paysan névrosé, bien meilleur encore que dans le similaire **Ed Gein**, qui lui avait pourtant valu un prix d'interprétation au Festival de Sitges. Ensuite, il faut également saluer le bon sens des producteurs, qui n'ont pas hésité à faire de **Slash** un film d'horreur sérieux, sans humour aucun, jusque dans la brutalité des meurtres, très démonstratifs.

Damien GRANGER

Ci-dessous, de gauche à droite :
L'affiche de May, premier film surprenant de Lucky McKee, le tueur de Slash, un très bon film d'horreur signé Neal Sundstrom et Erica Prior dans Second Name, un thriller psychologique d'une efficacité exemplaire produit par Filmax.



PINATA : SURVIVAL ISLAND
(OVERSEAS FILMGROUP - DE DAVID & SCOTT HILLENBRAND)



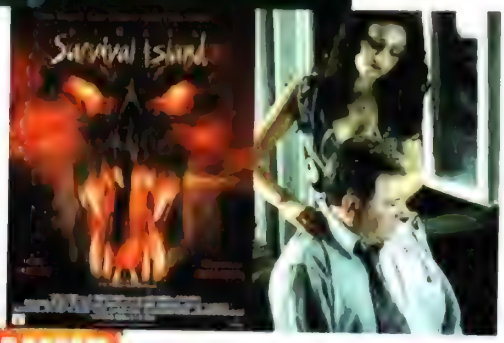
Auteurs du déjà très divertissant **King Cobra**, les frères David et Scott Hillenbrand font encore plus fort avec **Pinata : Survival Island**, dans lequel un Pinata vivant (une statue indienne qui symbolise la vengeance) prend un malin plaisir à démastiquer de jeunes écervelés venus participer à des jeux idiots sur une île déserte. L'histoire, qu'elle soit cohérente ou pas, n'est ici qu'un prétexte à une succession de scènes gore et rigolotes (le Pinata se transforme régulièrement en têtard volant pour pourchasser ses victimes avant de leur fracasser le crâne d'un bon coup de massue) et c'est tant mieux ! La très jolie Jaime Pressly (**Poison Ivy 3, Sex Academy**) et Nicholas Brendon (de la série ***Buffy***) tiennent le haut de l'affiche de cette série B totalement déjantée.

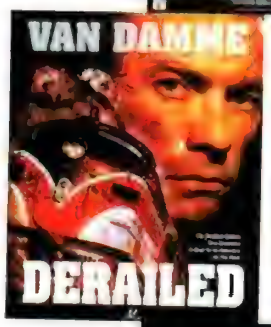
DERAILED (NU IMAGE - DE BOB MISIOROWSKI)

Toujours pour Nu Image, mais sans Ringo Lam derrière la caméra (c'est Bob Misiorowski, réalisateur de **Shark Attack**, qui dirige), Jean-Claude Van Damme, qui a dû prendre au moins 15 kilos depuis Replicant, à tel point qu'il n'arrive même plus à lever décemment la guibole pour kicker ses adversaires, revient avec **Derailed**, une sorte de remake de **Piège à grande vitesse**, où il est question de terroristes en possession d'un virus super mortel. Force est de constater que Bob Misiorowski ne recule devant rien, surtout lors de cette collision de trains électriques qui se conclue par un stock-shot d'explosion d'usine ! À l'arrivée, malgré la présence au générique de Tomas Arana (**Gladiator**) et de Laura Elena Harring (la brune de **Mulholland Drive**), **Derailed** est un film tout pourri qui ne parvient jamais à être suffisamment nul pour devenir drôle. Navrant.

JESUS-CHRIST VAMPIRE HUNTER
(ODESSA FILMWORKS - DE LEE GORDON DEMARBRE)

Avant la projection de son film, le réalisateur est venu préciser aux spectateurs qu'il ne s'agissait pas d'une production Troma tant il serait en effet facile, et même logique, d'associer les deux. De nos jours, Jésus, qui se rase la barbe, se coupe les cheveux et se perce les oreilles dès la première bobine, afin de passer inaperçu, s'associe à des curetons punk (!) et à Santo (!!) pour combattre une bande de vampires lesbiennes. Et c'est parti pour 90 minutes de combats filmés en accéléré, de gore amateur, de gags bien gras et de comédie musicale : Un film bien trop long, mais hilarant quand même.





Ci-dessus :
La créature de Pinata : Survival Island, une statue indienne qui prend vie et s'en va charcler du teenager sur une île déserte, et Mila Kunis et William Shatner, les deux personnages au centre de l'intrigue de l'insipide American Psycho 2.

AMERICAN PSYCHO 2
(LIONS GATE FILMS - DE MORGAN J. FREEMAN)

S'il voit cette (fausse) suite, Bret Easton Ellis va se fâcher vraiment tout rouge ! Unique survivante de l'odyssée sanglante de Patrick Bateman, Rachael Newman (Mila Kunis, de la série ***That 70's Show***) a développé une certaine fascination pour les serial killers. Étudiante assidue, elle compte bien devenir l'assistante personnelle ET la maîtresse attitrée du Dr Daniels (le gros William Shatner), un ancien profiler du FBI reconverti dans l'enseignement, quitte à trucider tous ceux qui se trouveront sur son chemin. Slasher indigeste aux allures de téléfilm produit par M6, **American Psycho 2** semble tout destiné à une exploitation directe en vidéo. Et encore...

SCHOOL KILLER
(DEAPLANETA - DE CARLOS GIL)

Assistant réalisateur ou réalisateur de seconde équipe sur **La Vallée de Gwangi**, **Indiana Jones et le temple maudit**, **Delta Force** et autre **Highlander 2**, Carlos Gil, jusque-là abonné aux séries télé, réalise avec **School Killer** son premier long-métrage. Slasher paranormal espagnol, **School Killer** montre une bande de jeunes allant faire la fête dans une école qui fut fermée quelques années plus tôt, après qu'un agent de sécurité ait dessoudé plusieurs étudiants sans qu'on ne le retrouve jamais, bla bla bla... Terriblement soporifique malgré quelques efforts certains de mise en scène, **School Killer** vaut surtout pour la présence de Paul Naschy, le Christopher Lee du cinéma ibérique *(Ah c'est sûr qu'il ferait un très bon méchant dans **Star Wars Épisode 3** !... - ndlr)*.

EXHUMÉS DE LA CRYPTE MAD MOVIES, LES NUMÉROS COLLECTORS 27 & 28

OFFRE EXCEPTIONNELLE RÉSERVÉE AUX 100 PREMIERS, le cachet de la poste faisant foi. 13 € L'EXEMPLAIRE, FRAIS DE PORT COMPRIS.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** : ☐ n°27 ☐ n°28
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL ..... VILLE .....
PAYS .....

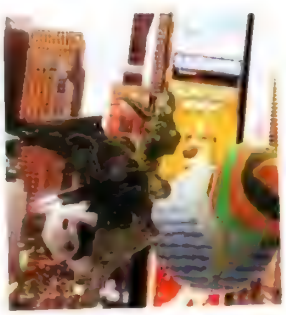
Date d'expiration : ☐☐/☐☐ (Mois/Année)

Date/Signature obligatoire

par Anne-Laure GAUBERTHIER

John Dykstra l'homme qui fait val

PLUS QU'UN TECHNICIEN, JOHN DYKSTRA EST UNE VÉRITABLE STAR DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS, ET CE DEPUIS SON TRAVAIL VISIONNAIRE SUR **LA GUERRE DES ÉTOILES**. DEVENU FREE LANCE APRÈS QUE SA SOCIÉTÉ APOGEE AIT FERMÉ SES PORTES DANS LE DÉBUT DES ANNÉES 90, DYKSTRA S'EST MIS AU SERVICE DE PROJETS MONUMENTAUX AVEC UN RÉSULTAT TOUJOURS SURPRENANT. ET CE N'EST PAS **SPIDER-MAN** QUI FAILLIT À LA RÈGLE.



Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : John Dykstra (à droite) discute avec Sam Raimi sur le plateau de Spiderman.

Willem Dafoe costumé en Green Goblin dans le scanner de Gentle Giant (La Communauté de l'Anneau).

Rendu filaire du personnage synthétique.

Rendu avec ombres.

Le résultat à l'écran, après l'ajout des textures.

CONCEPTEUR

Je suis crédité en tant que concepteur des effets visuels, et non pas superviseur. La raison en est simple : j'ai conçu de A à Z les effets spéciaux et suis donc, en quelque sorte, le réalisateur de ces séquences. Mais les syndicats ne m'auraient jamais permis d'être crédité en tant que tel. Pourtant, mon travail s'apparente vraiment à celui du metteur en scène. Et je ne pense pas que c'est Sam qui me contredira. Surtout qu'officieusement, j'étais aussi le réalisateur de seconde équipe.

TIMING

Ce genre de film demande deux ans à fabriquer. Du coup, le script est un document vivant qui s'adapte continuellement pour ne pas sembler obsolète. Le film aurait d'ailleurs été très différent si nous l'avions sorti, comme cela était initialement prévu, en décembre 2001. Ce problème de mutation perpétuelle se pose aussi pour les effets spéciaux. Quand vous commencez un film de cette envergure, il ne faut pas se contenter des choses que l'on peut faire au début de la production. Il faut voir au-delà sinon, quand votre film sortira, vous vous retrouverez avec un résultat dépassé. Ce qui fait que, lorsque l'on commence un film comme **Spider-Man**, on n'arrête pas de faire des promesses qu'on ne sait comment tenir. C'est assez stressant. D'autant plus que la charge de travail augmente toujours dans le courant de la production.

SPI

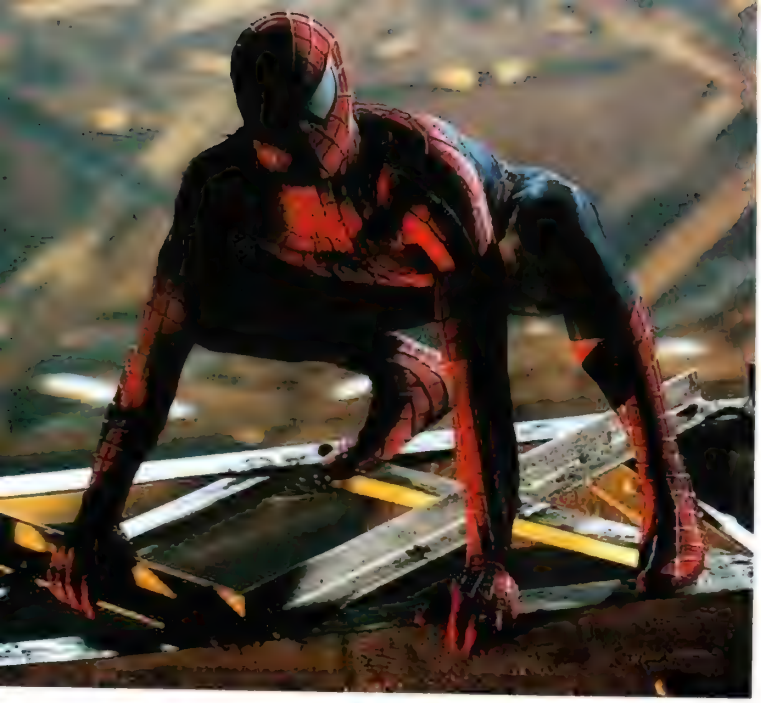
Si nous avons travaillé avec SPI, Sony Picture Imageworks, c'est d'abord parce que cette société appartient à Columbia. Je n'avais pas le choix. Ceci dit, j'avais déjà travaillé avec eux sur **Stuart Little** et je savais qu'ils étaient capables de relever le défi de **Spider-Man**. SPI s'est occupé des personnages numériques, très complexes, de **Spider-Man**. Pour tous les autres travaux des effets visuels (effacement de câbles, compositing, tournage de maquettes), nous avons fait appel à des prestataires extérieurs.

PRÉCÉDENTS

Si mon travail sur **Spider-Man** doit se rapprocher de ce que j'ai pu faire auparavant, c'est de **Stuart Little**, plus que des doublures numériques d'acteurs dans les **Batman** de Schumacher. D'ailleurs, désormais, je m'intéresse plus à la création de personnages numériques qu'aux effets spéciaux purs. De plus, un des avantages de travailler avec des grosses compagnies comme SPI, c'est qu'il y a des échanges entre les différents projets sur lesquels la société est engagée. En l'occurrence, nous avons bénéficié des innovations de **L'Homme sans ombre**, mais aussi du travail de Rob Legato sur les doublures numériques d'**Harry Potter à l'école des sorciers**.

TESTS

Nous avons réalisé plusieurs essais, et notamment un test montrant **Spider-Man** grimper sur un mur. Nous avons fait deux prises : l'une avec le cascadeur, l'autre avec la doublure numérique. Quand nous avons montré ce test aux exécutifs, ils ont râlé : *« On voit bien que ce n'est pas Tobey*



Page de gauche : Dessin conceptuel de Miles Teves pour le Bouffon Vert.

Ci-contre à gauche : La doublure Chris Daniels sur la réplique en studio du Queensboro Bridge.

Ci-contre à droite : Un aperçu de l'animatic de SPI pour la scène de poursuite.

Dessin conceptuel de Wil Rees pour la scène sur le Chrysler Building.

er Spidey

Maguire » nous ont-ils dit *« c'est un cascadeur, c'est trop évident »*. Or il s'agissait de notre doublure numérique. Nous avons alors su que nous étions sur la bonne voie.

ANIMATION

Le comics a été utilisé pour prendre des références sur les postures des personnages. Maintenant, la difficulté de l'animation était d'amener le personnage dans cette pose et de la lui faire quitter, sans que le personnage ne semble « prendre la pose » justement. Mais les vignettes des comics sont, de par leur nature, très mélodramatiques, et il était tout à notre avantage de les utiliser. Spider-Man est un personnage complexe à animer parce qu'il porte un masque. La personnalité de l'acteur ne transparaît donc que dans son langage corporel. Et retranscrire ce langage corporel dans l'animation du personnage n'a pas été simple. Ces personnages virtuels prennent un temps incroyable à fabriquer, parce que vous passez la moitié de votre temps sur 98 % de leur fabrication et pour les deux pour cent restants, vous allez passer une autre moitié du temps de fabrication. Tout est dans la finition.

11 SEPTEMBRE

Lorsque nous avons réalisé les effets spéciaux pour le teaser dans lequel **Spider-Man** capturait un hélicoptère dans une immense toile tendue entre les Twin Towers, nous ne savions pas encore si cette scène figurerait ou pas dans le montage final. Les événements ont décidé pour nous : après la tragédie du 11 septembre, nous avons pensé qu'il serait trop douloureux pour les New-yorkais de revoir cette scène. Maintenant, dans le film même, nous n'avons rien changé. Les Twin Towers sont toujours dans le New York du film. On peut les voir dans le reflet de l'œil de Spider-Man, ou encore dans le plan final.

MANHATTAN

Les modèles réduits sont d'un usage limité. Il est notamment difficile de les éclairer pour leur donner une apparence de prise de vue en extérieur. Nous avons donc décidé de construire des portions de Manhattan en images de synthèse parce que cette technique nous donnait plus de flexibilité. Ces décors numériques sont bourrés de détail, nous avons rajouté quantité de rouilles, des milliers de crottes de pigeon... Et, évidemment, nous avons truffé ces décors numériques d'œufs de pâques. Mais je ne vous en révélerai aucun, vous devrez scruter les décors pour les repérer.

SPIDER SENSE

Finalement, le « spider sense » s'est défini par lui-même : nous n'avions qu'à interpréter ce qu'il signifiait vraiment pour Peter Parker. En l'occurrence, nous sommes arrivés à la conclusion suivante : le « spider sense » permet d'analyser de manière extrêmement rapide une situation donnée pour en repérer le danger. Nous avons donc utilisé le « time expansion » que vous avez pu voir dans d'autres films (**Matrix** par exemple – ndlr), avec cette différence néanmoins : en ce qui nous concerne, vous observez plusieurs éléments différents durant le plan. C'est un type des effets spéciaux, je ne me souviens plus qui, qui a eu l'idée de rajouter une mouche dans ce plan.

COULEURS

Au début du projet, Sam avait peur que le personnage ne s'accorde pas avec le véritable New York, il avait peur que le costume bleu et rouge jure avec la grisaille de la ville. Nous avons donc « amélioré » le look habituel de New York. Ce qui consistait parfois à des choses très simples, comme de tourner aux « heures magiques » comme le coucher ou le lever du soleil. Mais nous avons aussi souvent ajouté beaucoup de couleurs à nos prises de vue, par des affiches ou des décorations diverses. L'autre chose difficile, a été de négocier avec la saleté de la ville. Il fallait en mettre suffisamment pour que la ville semble réaliste et pas trop pour ne pas détruire notre vision idéalisée de Manhattan.

JUGEMENT

On a toujours des regrets sur certains aspects du résultat final. Vous avez déjà écrit un article dont vous étiez satisfait à 100 %, vous ? Et bien nous c'est pareil. On est toujours très critique sur son propre travail, il ne faut pas croire l'inverse. Nous avons beaucoup appris sur ce film, mais je pense que, vu les objectifs très ambitieux que nous nous étions fixés, nous pouvons être très satisfaits.

SYNTHÈSE

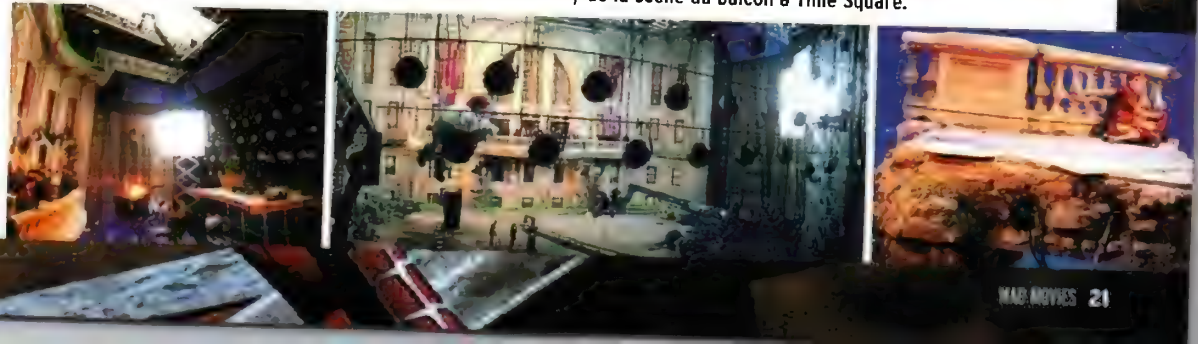
Mon plan préféré est le dernier. Il représente vraiment la combinaison de tout ce que nous avons fait sur ce film. Déjà, il reflète très bien la personnalité du personnage, il montre clairement qui est devenu Peter Parker. Ce plan mélange ensuite des prises de vues en extérieur (le passage à travers les taxis) avec une ville numérique. Enfin, le public a vraiment l'impression, je pense, d'être Spider-Man durant ce long mouvement de caméra qui a un vrai impact physique sur lui. Dans les salles, on peut entendre les gens reprendre leur souffle à ce moment.

FUTUR

Normalement, je n'ai pas vraiment le droit de le dire, mais, oui, je viens de signer pour **Spider-Man 2**.

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure Gauberthier

Ci-dessous :
Trois instantanés du tournage sur le plateau 27 des studios Sony de la scène du balcon à Time Square.



SCOOBY-DOO
CU-CULTE

Scooby-Doo est l'adaptation d'une série animée culte produite en 1969 par les studios Hanna-Barbera. Premier DA américain mélangeant aventure et humour non-sensique, la série connut un rapide et immense succès aux USA, ce dernier perdurant jusqu'au début des années 80 (le show possède toujours 2 millions de fidèles sur Cartoon Network). Le froussard Scooby-Doo est donc devenu le héros de plus de 300 épisodes. Mais c'est seulement en 1994 que les producteurs Charles Roven et Richard Suckle commencèrent à développer l'adaptation cinématographique du dessin animé, le groupe Turner Picture ayant acheté les droits des personnages inventés par William Hanna et Joseph Barbera (ca sent bon la séquelle, ça). Cependant, à la vision du film réalisé par Raja Gosnell (**Maman je m'occupe des méchants**, **Big Mamma**, **College Attitude**), on doit légitimement s'interroger sur l'intérêt d'une telle démarche…

Deux ans après avoir dissout la Mystère & Cie, Scooby-Doo et ses amis Sammy (Matthew Lillard), Fred (Freddie Prinze Jr), Daphné (Sarah Michelle Gellar) et Véra (Linda Cardellini) se retrouvent sur Spooky Island pour enquêter au sujet d'une cascade d'incidents paranormaux dans l'immense parc d'attractions de Spring Break. L'excentrique Emile Mondavarious (Rowan Atkinson), le maître de l'île, craint que le site ne soit réellement hanté, ce qui a un effet désastreux sur sa fréquentation…

Comme le confirme ce synopsis, Raja Gosnell a vraiment tenté de reproduire l'esprit de ***Scooby-Doo***. Or, le serial véhiculait des valeurs beatnik et hédonistes qui, en plein cœur de l'Amérique de Nixon et de Reagan pouvaient être méprises par la jeunesse pour ses propres idéaux politiques. 33 ans plus tard, la démarche a complètement perdu son pouvoir de subversion. En cherchant à caricaturer l'une des séries animées les plus délibérément crétines et fauchées jamais produites aux USA, Raja Gosnell atteint involontairement (il est certes coutumier du fait) le niveau zéro du cinéma. Il n'y a pas plus de mouvements, d'écriture, d'effets spéciaux ou de mise en scène dans le film de Gosnell que dans la série dessinée par Iwao Takamoto. Or, si la totale absence de moyens faisait rire les spectateurs bien barrés sur petit écran, l'obtention du même résultat au cinéma en dépensant plusieurs millions de dollars possède plutôt des vertus crispantes. En voulant bêtement faire vibrer la fibre nostalgique des éternels adolescents tout en cherchant à séduire les gosses, Raja Gosnell a accouché d'un film prétexte, rejeton infâme et bidon de **Ghostbusters** et **Pokemon**, qui tente de vendre les pires horreurs en les faisant passer pour des chefs-d'œuvre « arty ». Finalement, ce qui séduit dans **Scooby-Doo**, ce sont la prestation de Matthew Lillard (très mauvais acteur jamais dans le bon ton, qui ici est logiquement parfait dans le rôle de Sammy) et l'humour caca-prout (le cousin de notre héros de chien, Scrappy-Doo, urine sur Buffy). À réserver aux cinéphiles pervers (on en connaît mais on ne dévoilera pas leur nom)…

Bertrand ROUGIER

USA.2001. RÉAL.: RAJA GOSNELL. SCÉN.: JAMES GUNN D'APRÈS LE DESSIN ANIMÉ CRÉÉ PAR WILLIAM HANNA ET JOSEPH BARBERA. DIR. PHOT.: DAVID EGGBY. MUS.: DAVID NEWMAN. SPFX: RHYTM & HUES. PROD.: CHARLES ROVEN ET RICHARD SUCKLE POUR VILLAGE ROADSHOW PRODUCTIONS/MOSAÏC MEDIA GROUP/WARNER BROS PICTURES. INT.: SARAH MICHELLE GELLAR, FREDDY PRINZE JR, MATTHEW LILLARD, ROWAN ATKINSON, LINDA CARDELLINI… DIST.: WARNER BROS. DUR.: 1H27. SORTIE LE 10 JUILLET 2002.

INVINCIBLE
ÇA VA COGNER !

Ou un de plus longtemps à quoi s'en tenir sur ce que raconte le cinéma de Walter Hill depuis bientôt trente ans. Entre **Johnny Handsome**, **Trespass**, **Extreme prejudice**, **Double detente**, **Dernier recours**… il se malgré cela passer pour un vrai Pygmalion, le Walter pour ces longueurs de la peau : il a quand même su refaire avec des gamines appelées Sam Rockwell ou John Hawkes. Et bien non… Il continue de faire son petit cinéma dans son coin sans vraiment parvenir au niveau pro et on pleure pour lui… Indéboulonnable, le Walter ! Aussi, après l'épisode adolescent (le sous-estimé) de **Supernova**, Walter Hill s'est décidé à revenir avec **Invincible**, vers un genre qui lui porte chance puisqu'il lui a permis de réaliser son meilleur film à ce jour (**Le Bagarreur**, en 1975 avec Charles Bronson et James Coburn). Le film de compète ? Et à bien regarder, on peut se dire que le nouveau **Invincible** en est une bonne surprise.

George Chuvalo (Vinq Rhames), champion du monde de boxe poids lourd, en cavale pour viol et incarcéré dans une cité pourrie où il organise des combats clandestins, va tenter le défi de sa vie : se mesurer à Monroe Hawkes (Wesley Snipes), champion incontesté des poids lourds et idole de ses compagnons d'infortune.

Bien sûr, le scénario suscite quelques réserves de la part de Walter, même dans la manière de filmer les combats des deux monstres sacrés pour la plupart en plans moyens peu lisibles. Si **Invincible** force tout de même la sympathie, il le doit à son scénario bateau, rempli de flashbacks et à ses personnages esquissés par un casting judicieusement choisi où brillent notamment Peter Falk en vieux sadant radoteur qui attire – lui aussi – une belle galerie de personnages, Michael Rooker en chef mafieux ripoux, Wes Studi en entraîneur au grand cœur et Vinq Rhames en vrai de vrai. Et si on soupçonne Vinq Rhames de vouloir jouer Sidney Poitier, on trouve la performance de Vinq Rhames boule de bagnole impressionnante, et saluons celle de Wesley Snipes, décidément incroyable en boxeur déchu, force tranquille qui traverse le film de manière presque fantomatique, à l'instar d'un Clint Eastwood dans **L'Évadé d'Alcatraz**.

Voilà, voilà. Et bien, vous êtes fixé : si vous voulez passer une bonne soirée entre potes et voir un chouette film de mec à l'ancienne, prenez votre ticket pour **Invincible** sans rechigner. C'est du bon gros Walter, ça sent le cambouis et ça cogne pas de pain !

PS : Rumeurs en cas qu'il y ait un prochain Walter Hill à venir, on a entendu parler d'un remake de **Rapide Blade**. Ça pourrait être pas mal… Ou pas. En tout cas, on le saura bientôt. Le pire, c'est que ça pourrait être pas mal… Le pire !

Arnaud BORDAS

UNDISPUTED (LA TOTE KING). RÉAL.: WALTER HILL. SCÉN.: DAVID GILER ET WALTER HILL. D'APRÈS UNE IDÉE DE CHARLES CLARK. PROD.: DAVID GILER, WALTER HILL, JOHN KILVOY, ANDREW SUGERMAN POUR MILLENNIUM FILMS, INC. MOSLEY SNIPES, VING RHAMES, PETER FALK, MICHAEL ROOKER, JON SEDA. FINAL CUT. DIST.: SIDEWARD. SORTIE LE 17 JUILLET 2002.

BRUISER
ROMERO PERD LA FACE

On imagine sans mal votre stupeur en constatant que le dernier film de George Romero est relégué au Cinéphage. Pas d'interview carrière ou de texte de fond, juste une malheureuse critique pour traiter du dernier opus d'un des plus grands maîtres du fantastique. Ce choix éditorial reflète pourtant l'embarras que les fans de la première heure ont pu ressentir à la vision de **Bruiser**. Car le génie qui donna le La du cinéma d'horreur pendant presque deux décennies, se révèle ici un homme abattu, vidé et fatigué.

Le pitch était pourtant propice à ces paraboles sociales dont le réalisateur a su si bien se faire le chantre à travers, notamment, sa trilogie des morts-vivants. Nous y suivons en l'occurrence la métamorphose d'Henry Creedlow (Jason Flemyng), yuppie raté dont l'existence frustrante se répercute de façon inattendue sur sa propre apparence. Le pauvre bougre se réveille en effet un matin, privé de visage, ou plutôt recouvert d'un masque blanc presque dénué de traits distinctifs. Dépouillé mais aussi libéré de son identité, l'homme va laisser éclater les rancœurs et la haine accumulées au cours des années.

On a beau penser à Gogol (sa nouvelle *Le Nez* notamment), à Alan Moore (il y a quelque chose de *V pour Vendetta* dans **Bruiser**) et à plusieurs grandes figures du fantastique (Le Fantôme de l'opéra, ouvertement cité durant le final), rien n'y fait : le film se liquéfie dans sa critique lourdingue du conformisme capitaliste. Romero a certes un message à faire passer, probablement une histoire à raconter, mais le cœur, lui, n'y est plus. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, visuellement, **Bruiser** tient plus du polissage télévisuel, que du brûlot brut d'un indépendant passionné. Et voir ce réalisateur, jadis si viscéral, privé de la hargne et de la fougue qui l'animaient, est un spectacle attristant. Reste quelques brèves reliques de ce que fut cet homme brisé par le système. On pense notamment à ce plan bref mais inoubliable qui voit Henry Creedlow se griffer le visage alors qu'il tente de retirer son masque. Un instantané de génie qui ne fait que souligner à quel point George Romero manque aujourd'hui au fantastique.

Anne-Laure GAUBERTHIER

ETATS-UNIS. 2000. RÉAL. ET SCEN. : GEORGE A. ROMERO. MUS. : DONALD RUBINSTEIN. DIR. PHOT. : ADAM SWICA. PROD. : BEN BARENHOLTZ, PETER GRUNWALD, ALLEN SHORE ET MARTIN WALTERS POUR FACELESS LLC ET LE STUDIO CANAL +. INT. : JASON FLEMYNG, PETER STORMARE, LESLIE HOPE, NINA GARBIRAS, ANDREW TARBET... DUR. : 1H39. DIST. : BAC FILMS. SORTIE LE 10 JUILLET 2002.

LE 51E ÉTAT
BLACK LABEL

Elmo McElroy (Samuel L. Jackson) est un chimiste de talent qui met sur le marché anglais une nouvelle substance illicite de son cru en espérant toucher le pactole qui le mettra à l'abri du besoin. Sur ses traces, un caïd nommé Le Lézard (Meat Loaf) charge la jolie Dakota (Emily Mortimer) de l'éliminer tandis que le plus gros caïd de Liverpool engage Felix (Robert Carlyle) l'ex-fiancé de celle-ci, pour veiller sur Elmo et sa précieuse formule. Avec un tel panier de crabes les choses dégénèrent très vite, on s'en doute.

On pourrait taxer **Le 51e état** d'opportunisme surfant sur la vague des récentes comédies policières du type **Arnaque, crime et botanique**. La comparaison est évidente, tant par l'univers décrit (le milieu des gangsters anglais) que par le principe qui oppose divers protagonistes dans un jeu de mensonges et de petites trahisons violentes et prétendument humoristiques. Mais la grande différence réside dans ce refus du cynisme qui caractérise les films de Guy Ritchie. Ronny Yu aime suffisamment ses personnages pour savoir les rendre touchants, notamment le duo Felix/Dakota dont l'attachante histoire d'amour est révélatrice du feeling léger du film. Avec un tel parti pris, on retiendra forcément plus facilement une galerie de protagonistes pittoresques que les maigres séquences d'action pourtant rondement menées, et pour voir Ronny Yu pleinement s'éclater, on attendra le hour **Freddy vs. Jason** pour lequel il vient de signer. Mais l'un dans l'autre, c'est bel et bien au réalisateur que l'on doit cet agréable spectacle du samedi soir aussitôt vu, aussitôt oublié. Et Samuel L. Jackson dans tout ça ? Et bien égal à lui-même, on peut dire que le kilt lui va vraiment très bien !

Stéphane MOÏSSAKIS

THE 51ST STATE. USA/CANADA/GRANDE-BRETAGNE. 2001. RÉAL. : RONNY YU. SCÉN. : STEL PAVLOU. DIR. PHOT. : POON HANG-SANG. MUS. : HEADRILLAZ. PROD. : ANDRAS HAMORI, DEATON MCLEAN, JONATHAN DEBIN, DAVID PUPKEWITZ POUR MOMENTUM FILMS/ALLIANCE/FIFTY FIRST FILM. INT. : SAMUEL L. JACKSON, ROBERT CARLYLE, EMILY MORTIMER, RHYS IFANS, RICKY TOMLINSON... DUR. : 1H31. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 10 JUILLET 2002.

Interview Samuel L. Jackson

MISTER COOL EN PERSONNE DÉFEND LE 51E ÉTAT, UN FILM QU'IL A TENTÉ DE PORTER SUR SES ÉPAULES DEPUIS MAINTENANT CINQ ANS. INTERPRÈTE DE PLUSIEURS RÔLES MYTHIQUES, SAMUEL L. JACKSON REVIENT BRIÈVEMENT SUR SA CARRIÈRE ET LES RAISONS POUR LESQUELLES IL FAIT CE MÉTIER. TOUJOURS AUSSI CLASSE...

Vous recevez le script de la part d'un fan et vous le produisez, c'est plutôt rare à Hollywood, non ?

Ah bon, vous trouvez ? Moi je reçois des scripts de partout. Ça passe par mon agent, ma boîte de production, ça dépend. Les gens dans la rue veulent me parler de scripts, et même le coursier qui livre mon eau m'en a laissé un une fois ! Ça arrive tous les jours, à diverses personnes influentes donc on ignore combien de films se sont montés suite à ses méthodes. Mon agent m'a fait lire le script du **51e état**, sachant que je suis fan de l'humour britannique. Et j'ai beaucoup apprécié la qualité d'écriture concernant les personnages, surtout le mien. C'est quelqu'un qui a un dernier business à faire et qui cherche à en savoir plus sur ses origines. On a mis cinq ans à monter ce projet et à réunir les fonds nécessaires. On a même dû réécrire le script pour baisser le coût du film, autrefois plus chargé en action. Mais je suis très content du résultat final. Il y a une bonne dynamique de couple avec Robert Carlyle, et Ronny Yu a mis tout son savoir-faire dans le film.

***Le sidekick ici, c'est Robert Carlyle, alors qu'en général, c'est vous, que ce soit dans* Die Hard 3, Au revoir à Jamais *ou même* Star Wars...**

Oui, je suis le sidekick de Yoda ! (rires). À vrai dire, tout le monde est le sidekick de Yoda dans **Star Wars**. Mais vous savez, c'est un choix conscient parfois. Je me dirige vers les rôles les plus intéressants et il arrive que ce soient ceux-là. Moi, j'adore le Mitch d'**Au revoir à jamais**. Sur le papier déjà, il était hilarant.

Le 51e état pourrait créer une franchise, non ?

C'est vrai que si le film marche bien aux Etats-Unis (il y sort cet automne - ndlr), on pourrait en faire une suite. N'importe quel film pourrait donner une franchise. Paramount n'a pas exprimé le souhait de faire une suite à **Shaft** mais ça aussi, ça me plairait bien. Je me suis énormément amusé sur le tournage du premier, malgré mon anxiété à l'idée de prendre la relève de Richard Roundtree. Comme il est dans le film, tout va bien. Si je faisais une suite à **Shaft**, ce serait surtout pour rectifier une erreur du premier film, très importante à mes yeux : la sexualité du personnage.

Y-a-t-il des films dont vous n'êtes pas très fier ?

Je n'en renie aucun. A une époque, je cherchais du travail pour payer les rentes et le résultat n'était pas toujours glorieux mais je ne regrette rien. Ça rejoint ce qu'on disait sur les franchises. Les acteurs se créent souvent des franchises pour être sûrs de pouvoir revenir à des films qui auront du succès. Moi je suis déjà content de pouvoir travailler et je pense que maintenant, je n'ai plus trop de soucis à me faire. J'essaie juste de faire des films qui me plaisent avant tout. L'autre jour, je croise Andy Vajna, le producteur de **Die Hard 3**, qui me demande si on pourrait convaincre Bruce Willis de faire un quatrième **Die Hard**. Je lui dis que je ne sais pas, mais que moi je suis partant. Juste parce que j'adore cette franchise. À chaque fois qu'un des films passe à la télé, je le regarde jusqu'au bout !

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS.

SHAOLIN SOCCER
MÉDAILLE DE BONZE

L'un des plus gros hits hong-kongais de ces dernières années arrive en force chez nous. On devrait s'en réjouir, vu la qualité du film... Sauf que la version qui nous est « offerte » est tronquée de plus de vingt minutes. Une mauvaise surprise que l'on doit à nos bons amis de Miramax.

Shaolin Soccer, retitré pour l'Occident **Kung Fu Soccer** (ça cogite dur chez les attachés marketing de Miramax!), est certainement l'une des meilleures réussites de Stephen Chow, la plus grand star cinéma de Hong Kong, avec Jackie Chan. Inconnu de par chez nous, ce qui est fort regrettable, vu le talent comique de l'homme, Stephen Chow est la rencontre improbable entre Bruce Lee, un homme que Chow idolâtre, Michael Hui, le plus grand acteur comique hong-kongais des années 80, et les Monty Python. Un mélange détonnant qui a donné le type d'humour particulier que Chow manipule, « molétau » ou humour non-sensique. Bref, avoir rigolé à s'en déchirer les joues sur des films comme **Fight Back to School**, **Love on Delivery** ou encore **Fist of Fury 1991** (où Chow affronte, dans un combat d'anthologie, un adversaire à coup de crachats!), on ne pouvait que se réjouir de voir enfin ce grand maître de l'humour tordu débarquer chez nous.

Mais la fête aura été de courte durée. Dès les premières images du film on se rend effectivement compte qu'il y a un problème: des scènes ont été coupées. C'est d'abord la très jolie scène animée d'ouverture qui a disparu, ensuite la discussion dans les vestiaires avant le match puis le lynchage de Golden Legs qui a été adoucie... Tout ça rien que dans les toutes premières minutes! Ce n'est donc qu'un début et tout au long du film on constate avec effarement que de nombreux autres passages ont subi le même sort. Le plus aberrant, c'est qu'une scène qui n'avait pas été gardée pour le cut final (celle de la première rencontre entre Chow et Vicky Zhao, l'experte de Tai Chi, où tout le monde se met soudainement à danser et chanter) a été remise dans cette version... mais en en coupant à nouveau plusieurs secondes!

Ce n'est pas la première fois qu'une major américaine se permet de charcuter un film étranger dont ils ont acquis les droits. On se souvient bien du sort réservé aux sorties locales de **Rumble in the Bronx**, **Black Mask** ou encore **My Father is a Hero**. Mais trop c'est trop. Imaginez donc deux secondes qu'un producteur français se permette de couper et remonter à sa guise le dernier Spielberg ou Cameron? Vous imaginez ce que cela pourrait donner? Procès sur procès de la part des producteurs, réalisateurs ou syndicats du cinéma ricain qui n'admettraient pas que l'on ose toucher à leurs produits. Par contre, que l'on remonte un film de « bridés » afin qu'il puisse convenir aux exigences Politiquement Correctes de la majorité bien pensante des USA, personne ne s'en émeut. Car les coupes de **Shaolin Soccer** découlent bien souvent d'une logique PC: humour jugé trop « dur » (durant la première bagarre, Chow fait vomir un de ses adversaires: résultat, on coupe; puis un autre voyou prend une position de kung fu tout en pétant: on coupe aussi; lorsque Vicky se présente maquillée devant Chow, celui-ci lui balance que son maquillage horrifique ne lui fait pas peur: et on coupe de même) ou violence « extrême » (le lynchage de Fung lors de la scène d'ouverture; le tabassage de Chow et son compère après leur court récital...). Des scènes qui ne sont en tout état de cause aucunement choquantes et dont l'extraction enlève une grande partie du piment au film. **Shaolin Soccer** approche normalement les deux heures, on sent donc bien aussi que ces nombreuses coupes servent à faire du film un produit plus facilement consommable d'une heure et demie - et tant pis si les spectateurs veulent voir le film complet...

Afin que cesse cette politique du remontage sauvage, il faut donc boycoter cette sortie dont, au final, personne ne veut dans cet état. Grâce au DVD et à la commande en ligne sur Internet, vous pouvez de toute façon profiter du film complet: un très beau DVD hong-kongais sous titré anglais existe, fourmillant de suppléments (scènes coupées, bêtisier, making of, effets spéciaux...) et tournant aux alentours de 100 francs. Le choix est simple... **Julien SÉVÉON**

SIU LAM JUK KAU. HONG KONG. 2001. RÉAL. ET SCÉN.: STEPHEN CHOW ET LIK-CHI LEE. DIR. PHOT.: PAK-HUEN KWEN ET TING WO KWONG. MUS.: RAYMOND WONG. PROD.: KWOK-FAI YEUNG POUR STAR OVERSEAS ET UNIVERSE ENTERTAINMENT. INT.: STEPHEN CHOW, VICKI ZHAO, MAN TAT NG, YIN TSE, YUT FEI WONG... DUR.: 1H51 DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 21 AOÛT 2002.

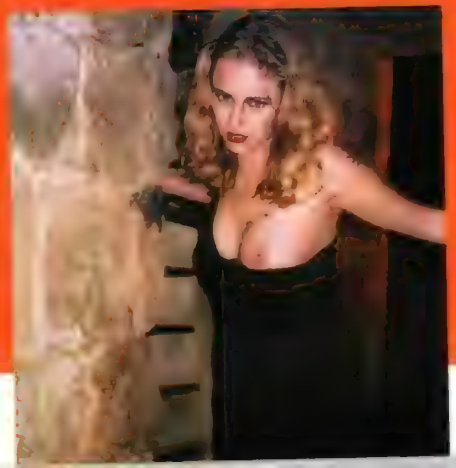
LA FIANCÉE DE DRACULA
ROLLIN, TON UNIVERS IMPROBABLE

Envers et contre tout, Jean Rollin, le Eric Rohmer du gothique hexagonal, continue de tourner des films de vampires. Après **Les Deux orphelines vampires**, voici donc **La Fiancée de Dracula**, réalisé il y a trois ans avec un budget anémique, comme à l'accoutumée dans un style daté des seventies.

Le film commence dans un cimetière, aux abords duquel se sont postés un vieux grigou médium et son assistant. Partis à la recherche de la dépouille du comte Dracula, ils guettent les déambulations nocturnes des Parallèles, des humains disciples du prince des ténèbres. Déboulent alors un nain costumé en bouffon et une vampire blafarde qui lui plante ses crocs dans la gorge, morsure qu'il accueille avec extase. Les voyeurs surgissent et interrogent le nain qui les met sur la piste de la Reine des Parallèles, promise à Dracula. Dans leur quête, ils vont croiser une blonde dépoitraillée qui danse près d'une tour en ruines et dévore des bébés dans une grotte, des nonnes cloîtrées dans un hôtel particulier qui jouent au bilboquet, fument le cigare, se font des papouilles et se mettent des cuissonnoirs sur la tête, une ex-star du porno fièrement juchée sur un étalon hennissant et Dracula, déguisé en garçon de café, planqué dans une horloge sur une plage normande.

À cet étalage de scènes improbables au rythme languissant, il faut ajouter des dialogues consternants dits par des acteurs dont la maîtrise ébahi (si ce n'est la blonde gironde qui joue l'Ogresse). Interviennent alors les éléments-clés qui font que le cinéma de Rollin est aujourd'hui considéré comme poétique: son attirance jamais démentie pour l'érotisme saphique, son penchant pour le gore et son amour du cadre soigné propice à composer des images que n'auraient pas désavoué Mario Bava ou Lucio Fulci. Tout cela, on le retrouve dans **La Fiancée de Dracula**, via des nonnes décadentes, de la chair mastiquée, un cœur arraché qui palpite encore, des décors naturels joliment éclairés, l'apparition très gothique de Brigitte Lahaie ou encore une sacrifiée ligotée nue à une digue et fouettée par les vagues en furie. Dire que c'est de la poésie, c'est un peu du foutage de gueule. Mais difficile de trouver film plus « autre » et plus underground.

Cédric DELELIS



FRANCE. 1999. RÉAL. & SCÉN.: JEAN ROLLIN. DIR. PHOT.: NORBERT MARTGING-SINTES. MUS.: PHILIPPE D'ARAM. PROD.: LES FILMS ABC/ AVIA PARIA/ GOLD FILMA ROMA. INT.: CYRILLE ISTE, BRIGITTE LAHAIE, CÉLINE MAUGE, MAGALIE AGUADO, BERNARD MUSSON... DUR.: 1H30. DIST.: BOOMERANG PRODUCTIONS. SORTIE LE 14 AOUT 2002.

TOP CHRONOS
TOP CRÉTIN

Top Chronos est co-produit par Nickelodeon. Connus pour leurs excellentes séries animées pour gniards (***Les Razmockets***, ***La Famille Delajungle***), les dirigeants tchèques de la firme se sont sentis pousser des ailes suite au succès des deux opus ciné des ***Razmockets***. Après s'être aventurés sur le terrain de l'image de synthèse avec le très nul **Jimmy Neutron**, les voilà qui financent leur premier film live.

D'après eux, **Top Chronos** se doit d'être un film pour « jeune ». Mais c'est quoi le « jeune » au fait? Tout d'abord, d'après **Top Chronos** le « jeune » aime la musique. D'où une tripotée de tubes utilisés n'importe comment (c'est tout juste si on n'entend pas du Hard californien sur une scène d'émotion). Le « jeune » aime bien **Matrix** également. Alors va pour plein de plans avec du « time expansion ». Mais le « jeune » aime rigoler aussi. D'où gags, avec deux sidekicks qui tentent d'être aussi crispants que Matthew Lillard (laissez tomber les mecs, il est imbattable). Enfin, le « jeune » aime bien les sports branchés (le héros fait vachement bien du biker-extreme-kite-blade) et l'aventure (quelques espions qui n'aiment pas les jeunes et hop, l'affaire est dans le sac).

Bref, c'est dire si **Top Chronos** ne ménage pas ses efforts pour se donner des airs d'adolescent branchouille. Las, ce film n'est qu'un pitoyable vieux beau.

Anne-Laure GAUBERTHIER

ÉTATS-UNIS. 2002. RÉAL.: JONATHAN FRAKES. SCÉN.: ROB HEDDEN, J. DAVID DTEM ET DAVID N. WAISS. MUS.: JAMSHIELD SHARIFI. DIR. PHOT.: TIM SUHRSTEDT. SPFX.: MICHAEL FINK POUR CINESITE. PROD.: GALE ANNE HURD ET JULIA PISTOR POUR VALHALLA MOTION PICTURES ET NICKELODEON MOVIES. INT.: JESSE BRADFORD, PAULA GARCES, FRENCH STEWART, MICHAEL BIEHN, ROBIN THOMAS... DUR.: 1H34. DIST.: UIP. SORTIE LE 14 AOÛT 2002.

CHINA STRIKE FORCE
PETIT FILM ROUGE

Beaucoup disent que la rétrocession de Hong Kong à la Chine n'a rien changé. C'est pourtant faux: première preuve, la qualité des productions locales qui n'a pas cessé de chuter depuis 1997. Un fait grandiosement démontré par **China Strike Force**.

Alors que Hollywood essaie désespérément de copier ce qui se fait (ou se faisait) à Hong Kong, l'ancienne colonie britannique, par un retournement de situation comme seule l'Histoire nous en réserve, se met à singer ce qui se fait dans les studios américains. **China Strike Force** est une tentative commerciale affligeante visant à séduire à la fois le public local et international, d'où la présence de Mark Dacascos - l'acteur que l'on prend pour une star en France mais qui est surtout connu aux States pour ses Zérios - et Coolio, chanteur commercial de Rap.

L'histoire tourne autour de deux agents chinois, interprétés par le chanteur-acteur Aaron Kwok (**Storm Riders**) et le petit nouveau Leehom Wang, et leur enquête/mission divine visant à écarter hors d'état de nuire un méchant gangster (Marc Dacascos) et son associé (Coolio). Premier bon point, avec une histoire aussi simple, le spectateur est au moins sûr de ne pas attraper de maux de tête.

Stanley Tong, qui nous avait donné deux des plus grands Jackie Chan de la dernière décennie, **Supercop** et **Rumble in the Bronx**, est tombé au plus bas avec ce film. Non seulement l'intrigue est ennuyeuse au possible (d'ailleurs peut-on vraiment parler d'intrigue quand on devine à l'avance tout ce qui va se passer?) et les acteurs mauvais, mais surtout le film véhicule des idées racistes difficilement digérables. Comme vous aurez remarqué, les méchants du film sont donc un eurasien et un noir. Et que font ces deux méchants basanés? Ils essaient d'inonder le saint et pur pays qu'est la Chine de drogues très dangereuses et très nocives pour la santé. Pourtant, les très gentils mafieux locaux font tout pour s'opposer à ce plan diabolique. Mais Dacascos et Coolio sont tellement sournois et pervers que rien n'y fait. Qui sera donc capable de sauver le divin Empire du Milieu de l'influence néfaste des étrangers?

China Strike Force est une glorification de la Chine Pop' (le genre de propagande que l'on imaginait tout de même mal avant 1997), de ses habitants et de ses mafieux, et un appel au level de bouclier vis à vis des étrangers qui pourrissent la société locale. Transposé deux secondes dans le contexte français, **China Strike Force** ferait un super film de propagande pour le FN.

Alors c'est bien beau que les distributeurs français s'intéressent (avec dix ans de retard) au cinéma de Hong Kong, encore faudrait-il qu'ils sortent des films potables. Et malgré la chute de qualité, il y a encore suffisamment de films intéressants produits dans la petite ville pour satisfaire tout le monde...

Julien SÉVÉON

LEI TING ZHAN JING. HONG KONG. 2000. RÉAL.: STANLEY TONG. SCÉN.: STANLEY TONG ET STUART WHITNEY. DIR. PHOT.: JEFFREY C. MYGATT. MUS.: NATHAN WANG. PROD.: ANDRE E. MORGAN, STANLEY TONG ET BARBIE TUNG POUR ASTORIA FILMS, CMC MAGNETICS CORPORATION, CHINA INTERNATIONAL ENTERTAINMENT LIMITED ET GOLDEN HARVEST COMPANY. INT.: AARON KWOK, NORIKA FUJIWARA, COOLIO, MARK DACASCOS, LEE-HOM WANG. DIST.: [illegible]. SORTIE LE [illegible].

CRIMES ET POUVOIR
FAUX PROCÈS

Depuis les succès (américains surtout) du **Collectionneur** et de **Double jeu**, Ashley Judd semble s'être autoproclamée nouvel émissaire féministe à Hollywood. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'elle postule pour le rôle de Catwoman qu'habitait Michelle Pfeiffer chez Burton. Rien de surprenant, non plus, à sa présence dans le dernier film de Carl Franklin.

Inspiré d'un roman, paraît-il palpitant, **Crimes et pouvoir** retrace le combat d'une brillante avocate (Ashley, donc) pour défendre son mari (James Caviezel) lors d'un procès militaire. Comme si le service juridique de la Grande Muette ne lui donnait pas assez de mouron, un horrible doute quant à l'innocence de son cher et tendre s'insinue dans cette épineuse affaire.

À la lumière de ses choix de carrière, on voit donc ce qui a pu attirer Ashley dans ce combat d'une femme à poigne contre des armées de couillards misogynes. Problème: avec ses archétypes, son script cousu de câbles blancs et ses rebondissements éventés, le film sombre en cinq minutes dans une fadeur assommante. À tel point, qu'on s'attend à ce que Franklin justifie la débâcle par l'alibi ultime: « *inspiré d'une histoire vraie* ». Même pas ! Un retournement final débile annihile la minuscule crédibilité du film, tout en entérinant bien profond le fait que **Crimes et pouvoir** ne peut être qu'un scénario original... Enfin, façon de parler. Certes, on ne saura condamner la volonté d'Ashley de militer en faveur du droits des femmes. Mais tant qu'à pondre un tract, autant éviter le film à message flasque.

Anne-Laure GAUBERTHIER

HIGH CRIMES. ÉTATS-UNIS. 2002. RÉAL.: CARL FRANKLIN. SCÉN.: YURI ZELSTER ET CARY BICKLEY D'APRÈS LE ROMAN DE JOSEPH FINDER. MUS.: GRAEME REVELL. DIR. PHOT.: THEO VAN DE SANDE. PROD.: JESSE BEATON, NAOMI DESPRES, LISA HENSON, DENNIS E. JONES, ARNON MILCHAN ET JANET YANG POUR EPSILON, MANIFEST FILM, MONARCH PICTURES, NEW REGENCY PICTURES. INT.: ASHLEY JUDD, MORGAN FREEMAN, JAMES CAVIEZEL, ADAM SCOTT, AMANDA PEET... DUR.: 1H55. DIST.: UFD. SORTIE LE 10 JUILLET 2002.

LE POIDS DE L'EAU
À LA DÉRIVE

Même s'il ne restera que médiocrement dans la longue liste de films que l'on classera habituellement dans ces colonnes, il nous semblait juste de dire un mot sur **Le Poids de l'eau** tant simplement parce qu'il s'agit du dernier film de Kathryn Bigelow, réalisatrice chérie de la rédaction pour le talent indéniable dont elle a su faire montre dans **Aux frontières de l'aube** et **Point Break** (et pour ses qualités physiques également, convenons-en chacun nos collègues traîtres).

On comprend assez vite qu'avec **Le Poids de l'eau**, Bigelow a voulu faire son film d'auteur. Loin du style énergique qui est le sien et des sujets virils qu'elle affectionne habituellement, elle s'est donc lancée dans cette histoire complexe, celle d'une femme photographe qui perd l'un après l'autre son mari, son beau-frère et l'aide de ce dernier, pour s'enfuir sur les eaux d'un triple meurtre commis dans une petite île de Nouvelle-Angleterre un siècle plus tôt, parmi une petite communauté de pêcheurs acrimonieux. Peu à peu, sentant que son enquête progresse et qu'elle s'identifie de plus en plus à l'héroïne autrefois du massacre, la femme oublie de se battre...

Enfin, le croirez-vous, c'est beaucoup dire. La vérité, c'est que cette histoire de meurtres à travers le temps qui fond le fantastique dans sa version douce) devient assez rapidement ennuyeuse, tant les liens entre les deux époques parallèles semblent factices. Même si l'on reconnaît à Josh Lucas (qui a tenté de lancer Kristen Bigelow à travers le personnage peut pas Catherine McCormack, le film s'avère bien souvent fade et mal rythmé, et ce particulièrement dans la partie contemporaine du récit. La partie se situant au XIXe siècle, elle, apparaît plus soignée dans sa dramaturgie et permet même au chat qui Adrian Brody (**Aliens**, **La Momie**) de chiader quelques belles séquences. Hélas, le désespoir ces passées, et le fait que Bigelow se sente obligée de filmer ses scènes psychologiques en gros plan télé n'arrange rien. Bref, une déception. Mais bon, ce qui l'on pardonne toujours ses erreurs à une jolie femme, un sérial quand même sans inquiéter son conseil après, **8-19**, un film de vampires qui sortira chez nous à la rentrée. Vous Kathryn !

Arnaud BORDAS

THE WEIGHT OF WATER USA 2000. RÉAL.: KATHRYN BIGELOW. SCÉN.: ANNE BURNS ET CHRISTOPHER KOLE. D'APRÈS LE ROMAN D'ANITA SHREVE. DIR. PHOT.: CHRIS MENGES. MUS.: DAVID BYRNE, PHILIP GLASS, JOHN KING, SIOUXSIE. AVEC SARAH POLLEY, CATHERINE MCCORMACK, JOSH LUCAS, ELIZABETH DEBICKI, SEAN BEAN, SARAH POLLEY, KATHRYN BIGELOW, ARNAUD DESPLECHIN, SARAH POLLEY, KATHRYN BIGELOW. PROD.: JANE HAMSHER, DON MURPHY, KATHRYN BIGELOW. DIST.: PATHÉ. SORTIE LE 3 JUILLET 2002.

BAD COMPANY
TOO BAD

Joel Schumacher serait-il le poissard d'Hollywood, une sorte d'ersatz du Pierre Richard de **La Chèvre**? Après avoir ruiné la franchise la plus lucrative de la Warner (merci **Batman & Robin**), décrédibilisé Robert De Niro pour deux décennies (merci **Personne n'est parfaite**) ou encore tenté de s'essayer au Dogme 95 de Lars Von Trier (selon ses dires) au point que plus personne ne veuille le suivre (merci **Tigerland**), le voilà qui offre à Jerry Bruckheimer son premier gros bide depuis longtemps! Et encore, on ne parle pas de son **Phone Booth** qui doit sortir depuis maintenant un an... Faut dire aussi que **Bad Company** ne partait pas du bon pied, en proposant un Anthony Hopkins (64 ans tout de même, le petit père) dans le rôle de Gaylord Oakes, agent de la CIA et homme d'action accompli... Faites chauffer la suspension d'incrédulité! Quoi qu'il en soit, ce dernier vient de perdre son partenaire Kevin (Chris Rock) dans une sombre affaire menaçant la sécurité nationale. Pour mener à bien sa mission, il entraîne Jake, le frère jumeau de Kevin (Chris

DOMMAGE COLLATÉRAL
DOMMAGE, OUAIS...

On a retrouvé un film d'Arnold Schwarzenegger tourné entre **Commando** et **Le Contrat**! En effet, de par son sujet et son traitement, **Dommage collatéral** aurait très bien pu être fait durant les glorieuses eighties. Il aurait même pu être un de ses gros cartons dont on se demande ce que le public a pu leur trouver à l'époque. Il est en tout cas fort probable que Schwarzy choisisse ses scripts de la même manière qu'il s'occupe de sa promo, c'est à dire en tentant de flatter un public qu'il croit encore à sa botte, prêt à tout pour suivre la moindre de ses aventures. Hors, il se trouve que ses vrais gros succès sont ceux qui ne gravitaient pas forcément autour de sa personne uniquement, mais plutôt d'un concept alléchant, bien utilisé, auquel il était affilié (**Total Recall**, les **Terminator** et même **Conan le Barbare**). Comme le pitch de **Dommage collatéral** ne propose rien de franchement alléchant (le voilà à la poursuite des terroristes, responsables de la mort de sa famille, à travers la jungle colombienne) et que la superstar s'adjoint les services du faiseur Andrew Davis (**Le Fugitif** mais également deux Steven Seagal, rappelons-le), on comprendra l'échec du film ainsi que sa qualité toute relative. L'un des gros problèmes de **Dommage collatéral** est donc de jouer à mort sur cette envie présumée de ce que le public pourrait attendre du film. Il s'agit ainsi de respecter un cahier des charges dans lequel la star ne sera jamais à court de punchlines, où les explosions sont mises en valeur (au détriment de l'implication émotionnelle, lors de la mort de la famille du héros), et où les vilains, bien que possédant une mince facette humaine, vont crever comme des charognards de la pire espèce. En l'état, ces vieilles recettes permettent peut-être au film de rester le meilleur de Schwarzy depuis **True Lies**, mais ce n'est qu'une maigre consolation vue la qualité des films proposés dans l'entre-deux (**L'Effaceur**, **La Fin des temps**, **À l'aube du sixième jour**... Pouah!!!). Dernier détail assez hallucinant: suite aux répercussions du 11 septembre dernier, l'équipe marketing a du revoir la promo du film et a décidé de rajouter des explosions partout sur l'affiche du film! Décidément, y'en a qui font tout à l'envers!

Stéphane MOÏSSAKIS

COLLATERAL DAMAGE. USA. 2001. RÉAL.: ANDREW DAVIS. SCÉN.: DAVID ET PETER GRIFFITHS. DIR. PHOT.: ADAM GREENBERG. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: STEVEN REUTHER & DAVID FOSTER POUR BEL-AIR ENTERTAINMENT/HACIENDA PRODUCTIONS/WARNER BROS. INT.: ARNOLD SCHWARZENEGGER, FRANCESCA NERI, ELIAS KOTEAS, CLIFF CURTIS, JOHN LEGUIZAMO... DUR.: 1H51. DIST.: PATHÉ. SORTIE LE 3 JUILLET 2002.

Rock again), afin de pouvoir négocier le rachat d'un missile à un groupe de terroristes bien suspicieux. L'affaire n'est pas aisée tant Jake n'a rien à voir avec Kevin... d'où gags!

On reproche souvent aux productions Bruckheimer un montage ultra-cut desservant la logique interne du film, mais arrivé à ce point, ça devient carrément de la rigolade: la moitié des séquences n'ont pas le temps de se finir! Forcément, un tel parti pris, qui sent le remontage à plein nez, empêche toute forme de cohérence, que ce soit au niveau des gags (qui tombent donc tous à plat, tout en étant pas drôles) comme au niveau de l'action (déjà anéantie par la notion d'espace limitée de Schumacher). Quelques belles idées (comme un gunfight dans un hôtel à la géographie particulière) sont donc anéanties par l'intention d'aller toujours plus vite (ici, ça se résume à « passer à autre chose ») pour ne pas ennuyer le spectateur. Manque de bol, il ne se passe tellement rien dans **Bad Company** que ce n'est pas un excité de l'Avid qui va nous sortir du marasme ambiant. Et si Bruckheimer n'a pas volé son bide, le voilà qui retourne vers son poulain Michael Bay pour un ultime **Bad Boys 2**: histoire de prouver une énième fois que con peut bien rimer avec bon...

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: JOEL SCHUMACHER. SCÉN.: JASON RICHMAN ET MICHAEL BROWNING. DIR. PHOT.: DARIUSZ A. WOLSKI. MUS.: TREVOR RABIN. PROD.: JERRY BRUCKHEIMER & MIKE STENSON POUR JERRY BRUCKHEIMER FILMS ET TOUCHSTONE PICTURES. INT.: ANTHONY HOPKINS, CHRIS ROCK, MATTHEW MARSH, GABRIEL MACHT, KERRY WASHINGTON... DIST.: GAUMONT BUENA VISTA INTERNATIONAL. DUR.: 1H57. SORTIE LE 17 JUILLET 2002.

SUEURS

UN GÉNIE, DEUX ASSOCIÉS, UNE CLOCHE

Dans le but de rejoindre la côte en un temps donné, afin de livrer une cargaison qui lui rapporterait la bagatelle de 16 millions de dollars, Noh (Joaquim de Almeida, décidément parfait) se décide à engager le pilote expérimenté Harvey (Jean-Hughes Anglade) et son mécano Victor (Cyrille Thouvenin), ainsi que cette gachette facile de Simon (Sagamore Stévenin), qui est chargé de veiller sur le bien être de l'équipe. Pour parvenir à ses fins, l'équipe va devoir traverser un gigantesque désert en camion, mettant ainsi leur vie en danger au moindre instant. Comme si ça ne suffisait pas, chacun y va de sa petite trahison, jusqu'à ce que l'affaire dégénère en règlements de comptes.

Sur le papier, **Sueurs** avait tout du concept solide, à l'ancienne, qui aurait pu se payer (toutes proportions gardées) une certaine parenté avec **Le Salaire de la peur** et autres films où la topographie des lieux présente un danger constant. Mais même si le scénario n'exploite pas franchement la foultitude de rebondissements que l'on pourrait attendre, rien n'aurait pu rehausser la mise en image décidée par Louis-Pascal Couvelaire. Passées les premières minutes, où l'on se rend compte d'un réel effort au niveau du cadre, le réalisateur manque à peu près toutes ses tentatives. Que les personnages présentés soient déjà de fieffés idiots qui n'en manquent pas une pour horripiler le spectateur (limite si Sagamore Stevenin ne nous fait pas « le cri le plus agaçant du monde », à la **Dumb and Dumber**), passe encore. Mais les enjeux sont limités par une mise en image parfaitement incongrue, dans laquelle les scènes d'actions sont filmées en gros plans (pour la plupart) et les scènes dites d'expositions sont cadrées larges. Un peu comme si Simon West s'essayait à un remake de **Mad Max 2**! Et même si la photogénie du désert fait son affaire, on reste dans la plus pure esthétique télévisuelle qui ne surprendra que ceux qui ne savent pas que Louis-Pascal Couvelaire possède un lourd passif publicitaire. Pas étonnant qu'on le retrouve aux côtés de Luc Besson au générique de **Michel Vaillant**, donc...

Stéphane MOÏSSAKIS

FRANCE. 2001. RÉAL.: LOUIS-PASCAL COUVELAIRE. SCÉN.: LOUIS-PASCAL COUVELAIRE, BENOÎT PHILIPPON & MICHAEL COOPER. DIR. PHOT.: MICHEL ABRAMOWICZ. MUS.: PASCAL LAFA. PROD.: SAMUEL HADIDA & LESLIE JEAN PORTER POUR DAVIS FILMS. INT.: JEAN-HUGUES ANGLADE, JOAQUIM DE ALMEIDA, CYRILLE THOUVENIN, SAGAMORE STÉVENIN, NOZHA KHOUANDRA... DUR.: 1H43. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 24 JUILLET 2002.

LA SOMME DE TOUTES LES PEURS

L'ADDITION S'IL VOUS PLAÎT...

Lorsque Mace Neufeld, producteur des trois premières aventures cinématographiques de Jack Ryan (**A la poursuite d'Octobre Rouge**, **Jeux de guerre**, **Danger immédiat**), après avoir tenté de reconduire Philip Noyce à son poste de réalisateur pour la troisième fois, choisit finalement, à l'automne 2000, de confier la réalisation de **La Somme de toutes les peurs** au mollasson Phil Alden Robinson, le projet semble pour le moins mal barré. En effet, comment le réalisateur d'un petit film de fantôme sirupeux à souhait (**Jusqu'au bout du rêve**) et d'un thriller d'espionnage gériatrique (**Les Experts**) pouvait-il bien tenir les rênes d'un blockbuster traitant des possibilités d'une guerre totale entre les Etats-Unis et la Russie? Pourtant, après le « boulot » accompli par Noyce sur les deux précédents films, il semblait difficile de faire pire. Et bien justement, Robinson fait mieux que son collègue. Un peu mieux.

L'histoire tourne, en gros, autour d'une ogive nucléaire égarée puis récupérée par une organisation néo-nazie, laquelle organisation va profiter de cette acquisition pour manipuler les gouvernements américain et russe, et les forcer à basculer dans une escalade guerrière pouvant mener le Monde au bord du chaos. Comme d'habitude, Jack Ryan, jeune et brillant analyste de la CIA, va tenter de convaincre ses supérieurs de ce qu'il est seul à entrevoir.

Après la bouillie filmique que nous avait donc servie le sieur Noyce (surtout l'exécrable **Jeux de guerre**), il est donc relativement agréable d'assister à un spectacle certes peu original mais néanmoins regardable. Si Ben Affleck est, comme d'habitude, fadot au possible, le reste de la distribution, constitué de solides seconds rôles (parmi lesquels rayonne l'impérial Morgan Freeman), se charge de donner de l'épaisseur à l'intrigue. Si l'on ajoute à cela un score grandiose (signé Jerry Goldsmith, faut dire...), une scène d'ouverture très réussie, une séquence aussi spectaculaire que surprenante en plein milieu du film, et une réalisation académique qui remplit le cahier des charges, on comprendra que **La Somme de toutes les peurs** se laisse visionner sans trop de problèmes. Simplement, pour comprendre ce que peut être un grand thriller d'espionnage (où subtilité des enjeux dramatiques rime avec virtuosité de la mise en images), il faudra retourner voir l'insurpassable **Octobre Rouge** de John McTiernan.

Arnaud BORDAS

THE SUM OF ALL FEARS. USA. 2001. RÉAL.: PHIL ALDEN ROBINSON. SCÉN.: PAUL ATTANASIO ET DANIEL PYNE D'APRÈS LE ROMAN DE TOM CLANCY. DIR. PHOT.: JOHN LINDLEY. MUS.: JERRY GOLDSMITH. PROD.: MACE NEUFELD POUR PARAMOUNT PICTURES. INT.: BEN AFFLECK, MORGAN FREEMAN, JAMES CROMWELL, LIEV SCHREIBER, ALAN [illegible]. DUR.: [illegible]. SORTIE LE [illegible] JUILLET 2002.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
ARAC ATTACK					3 Ça ne laisse pas de trace, mais ça ne mange pas de pain non plus.	4 Un très bon hommage dans l'esprit de **Tremors**, mais quelque peu répétitif.		1 Moi, perso, je préfère Shaq Attack.	
BLADE II	6 Celui qui a eu l'idée d'embaucher Del Toro pour cette suite est un génie.	6 Furieux et émouvant. Del Toro in the sky with diamonds !	5 Le **Aliens** du film gothique. Éblouissant.	6 Bon sang, c'est tellement bon que ça doit être mauvais pour la santé !	6 Le film jouissif par excellence. Del Toro est un dieu.	6 **Blade II** est à **Blade** ce que **Aliens** était à **Alien**. Le pied !	6 Un « what-the-fuck-movie » comparable au choc **Mad Max 2** en son temps.	5 Enfin un film de vampire qui respecte le cahier des charges gothic-punk. Cool !	
BLOODY MALLORY		0 Un épisode de *Buffy* réalisé par Jean Rollin. Résultat : insupportable.			1 Où est l'intérêt ?	1 Même Troma aurait eu honte de ce truc !	0 Pendant ce temps-là, des cinéastes qui ont du talent attendent leur heure...	2 Il fallait oser associer le film Z et *Buffy*. Mais la mayonnaise ne prend pas.	
DOG SOLDIERS		0 Quand ils veulent, ils nous sortent un bon film de loup-garou...				3 Franchement pas génial, mais efficace.	1 Et encore... c'est bien pour le concept...	1 Les films de loup-garou sont trop souvent comme **Dog Soldiers** : bâclés.	
JASON X	4 Quatre, c'est juste pour faire plaisir au chef. Le film ne vaut pas ça, même si l'idée est sympa.	4 Mieux que **Star Wars** et **Star Trek** réunis : Jason dans l'espace !		3 Bon esprit, même quand on aime pas le baseball.	4 Gore, drôle, inventif... un trio forcément gagnant.	6 Si vous ne devez voir qu'UN film cet été...	4 J'ai toujours été fan de Didier Allouch !	2 Il existerait (sérieusement) plusieurs versions du film. J'ai pas dû voir la bonne.	
JEEPERS CREEPERS	5 De l'horreur à l'ancienne, bourrée de sous-entendu. Étonnant !	5 Le pétochemovie de l'année.	4 De la bonne série B jouissive et déviante.	5 LE film Mad Movies qu'on a pas eu entre 1985 et 1990.	6 Le mixe parfait entre efficacité de film de genre et cauchemars insondables d'auteur. Un petit miracle.	5 Un très bon film, avec le plus beau monstre du bestiaire fantastique.	4 Un bon film de monstres tellement impudique qu'il en devient troublant.	5 Fable pour enfants destinée à faire peur aux adultes. Excellent !	
METROPOLIS				5 Un gros problème de narration, certes, mais quelle claque visuelle !	5 Une direction artistique divine au service d'un conte sans surprise et superbe à la fois.		5 Apocalypse cool...	5 Le crime (de lèse-majesté) était presque parfait	
MES CHERS VOISINS	5 Vive **Alex De La Iglesia**, le réal le plus fou et le plus drôle de la planète.	5 **Alex De La Iglesia** invente le vaudeville-survival. Dantesque !	4 De la Iglesia mériterait d'être aussi connu que Del Toro !	5 Une version enragée de **La Garçonnière**, shootée à la De Palma.	5 Un film qui sort des tripes.	5 **Alex De La Iglesia** est vraiment fou. C'est bien pour ça qu'on l'aime !	5 Une comédie VRAIMENT réalisée ! Autant dire que ça fait du bien...	4 Un bon moyen de réconcilier les réfractaires avec le vaudeville !	
REQUIEM					3 Très imparfait, certes, mais surtout encourageant.	5 Un hommage vibrant aux polars (italiens) des années 70.	1 De belles intentions à défendre mais le résultat est exécrable.		
SAMOURAÏS	2 Caricatural, bête et assez mal foutu. Désolé...				1 Aussi vilain que les **Taxi**, le racisme (volontaire) et la mysoginie en moins.	1 Pour les combats de Philip Kwok, seul intérêt du film.	0 Ça m'étonnerait qu'il y ait un futur John Woo pour s'inspirer de ce **Samouraïs**-là.	1 Le film devait être un ovni. On ne sait donc pas d'où il vient ni où il va. Dommage.	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	4 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau.	6 La rencontre d'un auteur et de son sujet. Total chef d'œuvre !	6 Quand voir un film devient une sensation orgasmique.	6 Au-delà du fantasme...	5 Plutôt assez génial malgré une légère déception.	5 Je l'avoue, j'y croyais pas. Mais quel film !	6 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie.	
SPIDERMAN	6 Un film d'une rare et délicieuse innocence, fait avec les yeux d'un gamin ébahi.	6 Tout simplement LE plus grand film de super-héros jamais ré-a-li-sé !	5 Je ne suis pas fan de super-héros, mais quel script ! Et quels acteurs !	5 Pur fun de blockbuster, totale honnêteté de film intimiste.	6 Une adaptation à fleur de peau, à ranger juste à côté du **Superman** de Donner.	6 Entre **Darkman** et **Intuitions**, Sam Raimi nous offre 2 heures de bonheur.	6 L'une des plus belles histoires contée par l'un des meilleurs. Équation simple...	6 Raimi jongle avec les stéréotypes et les transforme en oeuvre d'art. Zéro faute.	
STAR WARS II L'ATTAQUE DES CLONES	4 Sans doute le meilleur **Star Wars** depuis **L'Empire contre-attaque**.	1 Le pire de tous les épisodes. Et encore, j'me retiens...	5 Le meilleur **Star Wars** depuis **L'Empire**, le plus drôle depuis **L'Aventure des Ewoks**.	1 Et encore, c'est bien parce qu'il y a des sabres-laser.	1 Lucas essaye de sauver les meubles, mais ne parvient qu'à couler (définitivement ?) la saga.		0 Génial, j'ai retrouvé mon âne de vieux !	3 Ni mis en scène, ni monté, ni découpé. Heureusement, le film fourmille d'idées.	

« Mrdggx oifijjw qsjq hhjqh lkjxdf dqjkqahmlifr **Mad Movies** frpuvxgeg abonnement... »

Jason Voorhees

Choisissez la durée de votre abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque ❑ par carte banquaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **6 mois** (**6 numéros**) :
20 € au lieu de 25,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 1 ancien n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le n° de **Mad Movies** ou le n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros**) :
31 € au lieu de 47,30 €, prix au numéro (**-33 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **2 ans** (**22 numéros**) :
52 € au lieu de 94,60 €, prix au numéro (**-45 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 3 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

_____ _____ _____ _____

Date d'expiration : _____
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :

- Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
- Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :

6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

LE RÈGNE DU FEU

DE ROB BOWMAN

LES MONSTROPHILES FRUSTRÉS PAR LE SPECTACLE INSIPIDE D'UN **CŒUR DE DRAGON** OU D'UN **DONJONS & DRAGONS** VONT POUVOIR ENFIN ASSOUVIR LEURS ENVIES DE BESTIOLES LÉGENDAIRES. DOTÉ D'UN SCRIPT SINGULIER, D'UN CASTING SOLIDE ET D'UN FAISEUR EFFICACE DERRIÈRE LA CAMÉRA, **LE RÈGNE DU FEU** A TOUT POUR DÉBOUCHER SUR UNE RÉUSSITE SURPRENANTE.

OPÉRATION

Il y a encore des gens qui sont persuadés que les dragons ont véritablement existé. Tant mieux, puisque c'est vrai : dans toute légende, il y a un fond de vérité, et celle des dragons est la seule qui n'ait point été modifiée. Oui, les dragons ont vécu. Non, ils n'ont pas disparu, puisque les réveiller suffirait à anéantir la race humaine. C'est pour cette simple et unique raison que leur sommeil est respecté depuis un roman passé, et qu'il n'est que rarement évoqué, si ce n'est dans des écrits considérés comme païens ou de pure fiction. Car ces êtres qu'on dit fabuleux n'ont acquis leur somptueuse majesté que grâce à une puissance de feu inimaginable et à une volonté d'éradication totale. Aujourd'hui, un film lève le voile et prédit une guerre inévitable. Son titre : **Le Règne du feu**. Son objectif : nous préparer à un affrontement titanesque. Mais si les dragons sont les maîtres du feu, les hommes, eux, ont percé le secret de l'acier… et ont évolué jusqu'à devenir l'animal le plus redoutable qui soit.

UN PROJET ALLÉCHANT

Le triomphe du **Seigneur des anneaux** aura eu un effet considérable, outre l'offrande du spectacle le plus vertigineux de mémoire de spectateur : celui de relancer les projets relatifs à la fantasy, genre ô combien littéraire mais longtemps ignoré sur grand écran. Logique : pour ne citer que des auteurs récents, une seule page des écrits de Robert Jordan ou de Tad Williams est impossible à mettre en images tant elle est transcendée par une écriture à la fois poétique, cérébrale et sensitive (à moins de s'appeler Peter Jackson, mais il ne va pas faire ça toute sa vie ou Rafik Djoumi, mais pour l'instant il n'a pas le budget adéquat. Surtout n'hésitez pas à investir…). Créature emblématique de cette prose parfois alambiquée mais foisonnante, le dragon fut quant à lui assez mal servi par les quelques tentatives cinématographiques d'en faire un monstre crédible. Seul Disney y parvint, avec ce somptueux **Dragon du Lac de Feu**, production épique, sombre et trop adulte, où la bête était une pure merveille digne de rivaliser avec celui, animé, de **La Belle au Bois Dormant**. Survinrent longtemps après un **Cœur de dragon** pitoyable (avec un dragon saint-bernard bavard), sa suite télévisée bizarrement plus réussie (avec un méchant dragon assez flippant), et un **Donjons & Dragons** de récente et sinistre mémoire (hormis Bruce Payne en pleine crise de cabotinage déshinibé, comme dans **Highlander Endgame** c'est dire !). Bref, on n'espérait plus rien, et il fallait se rabattre sur les romans d'Anne McCaffrey pour étancher sa soif. C'était sans compter sur **Le Règne du feu**, un projet plus qu'excitant : carrément exaltant. Imaginez un mélange entre **Aliens, Quand les aigles attaquent, Mad Max 2** et bien entendu, **Le Dragon du Lac de Feu**. L'image est bien imprimée ? Vous avez alors une vague idée de ce que devrait être un film qui s'annonce comme une œuvre unique en son genre.

À la base, il y a d'abord une histoire, écrite par Gregg Chabot et Kevin Peterka. Deux garçons imaginatifs, comme on peut en juger à l'évocation de leurs autres scripts actuellement en attente de production : **The Ghosts of October**, d'abord, où des criminels incultes en pleine guerre de Sécession prétendent de l'énorme incendie qui ravagea Chicago en 1871 pour tenter de récupérer de l'or confédéré planqué dans la ville ; **In a Dark Wood** ensuite, qui conte l'histoire de Robin des Bois du point de vue du shérif de Nottingham. Des références louables (**De l'or pour les braves**, Richard Thorpe) des sujets plus qu'excitants, une propension marquée à relire l'histoire sous un angle inédit, bref on est ici en présence d'auteurs faisant preuve d'une fraîcheur et d'une culture qui ne sont pas franchement répandues dans le milieu scénaristique actuel. Celle du **Règne du feu** s'inscrit dans une lignée identique. Lisez plutôt.

LES CRÉATURES DE LA DESTRUCTION

Londres, de nos jours. Karen Abercrombie, ingénieur spécialisée dans le forage des sous-sols de la ville, s'occupe de l'installation d'une nouvelle ligne de métro. Tandis qu'elle explo

DRAGON

re les souterrains, son fils Quinn, un petit bonhomme âgé de douze ans, l'attend sagement à l'entrée du tunnel. À la tête d'une équipe d'ouvriers, Karen découvre alors une mystérieuse caverne qu'ils entreprennent d'explorer. Mal leur en prend : il s'agit en fait de l'antre d'une bête préhistorique dont l'agressivité sème la mort et la désolation dans les rangs des intrus. Karen parvient pourtant à s'échapper. Quinn voit alors sa maman surgir à l'air libre… et mourir sous ses yeux calcinée par une boule de feu vomie des profondeurs

Vingt-cinq ans plus tard, le monde a été dévasté par la descendance du monstre exhumé par Karen. Les dragons, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, appliquent la politique de la terre brûlée au point que les poumons de l'homme sont encrassés par la fumée, que leurs bottes foulent un sol en cendres et que le ciel est obscurci par les silhouettes terrifiantes de sauriens ailés dont la gueule éructe des torrents de flammes. Parvenu à l'âge adulte, Quinn est devenu le leader d'un clan réfugié dans un château médiéval et, avec l'aide de ses hommes, forme une unité de combattants du feu chargée de protéger les champs de blé qui sont les seuls moyens de subsistance de l'espèce humaine, dont les os carbonisés jonchent le paysage au point de s'être erigés en montagnes noires. Cette poche de résistance n'a pas échappé aux dragons. L'un d'entre eux, un reptile doué d'une intelligence contre-nature, s'attaque à la récolte qu'il réduit à néant. Privés de nourriture, les hommes poussent Quinn à rejoindre Londres pour y détruire la mère de tous les dragons, surnommée Ashley. Celle-là même qui a fait de Quinn un orphelin. Celui-ci hésite, conscient de leur handicap. Car en effet, comment affronter des escadrilles de créatures crachant du feu, seulement armés de blindés datant de la seconde guerre mondiale, d'épées rouillées et de haches au tranchant émoussé ?

C'est alors qu'un convoi de troupes US qui s'est crashé sur le sol d'Albion vient chercher asile au château. Équipés d'armes nucléaires, d'un char d'assaut et d'un hélicoptère Apache chargé de missiles jusqu'à la gueule, ils sont commandés par Denton « Dragon Slayer » Van Zan. Un personnage dont le charisme martial renvoie au général Patton : audacieux, belliqueux, stratège accompli, il a transformé son unité en un commando de mercenaires qui vendent leurs services aux survivants des villes en ruines qu'ils traversent. Cet homme providentiel galvanise les disciples de Quinn, qui n'a d'autre choix que d'accepter de gagner la capitale pour y débusquer Ashley, aux côtés de soldats américains d'une agressivité revancharde gonflée à bloc. Quinn est pourtant persuadé qu'ils ne pourront en réchapper vivants, sentiment qui ne fait qu'attiser sa rivalité naissante avec un Van Zan assoiffé de sang et secondé par des hommes qui sont prêts à le suivre jusqu'à la mort. Commence alors une guerre épique où la bravoure doit faire face à la voracité aveuglante de dragons millénaires, capables de creuser des tunnels sous terre pour en surgir à tout instant et de fondre du ciel tels des rapaces éructant des jets de chaleur capables de mettre la chair à vif en une fraction de seconde… Contempler l'astre solaire, c'est se brûler les yeux jusqu'à devenir aveugle. Regarder le dragon, c'est s'exposer à un brasier qui vous enflamme jusqu'à ce qu'une simple brise suffise à emporter vos restes poussiéreux au gré du vent. Vous n'êtes plus rien, pas même des braises. Juste des cendres qui s'évaporent dans l'air, comme si vous n'aviez jamais existé *(Mais arrête Cédric ! Tu vas finir par coller une de ces pétoches aux lecteurs… - nath)*

UNE ÉQUIPE DE FEU

D'abord intitulé **When Heroes Goes Down**, le script du **Règne du feu** est exhumé courant 2000 par Spyglass Entertainment, qui le gardait rangé dans un tiroir depuis quatre ans. Une boîte intéressante que Spyglass, qui après avoir révélé Shyamalan avec **Sixième sens** et **Incassable**, monte la première adaptation cinoche du **Comte de Monte**

Cristo depuis un quart de siècle avec un réalisateur maudit (Kevin Reynolds) et des comédiens incontrôlables (Jim Caviezel, Guy Pearce), puis tente de relancer la carrière de Kevin Costner via un produit voué à l'échec mais en phase totale avec les préoccupations spirituelles d'un acteur aussi méprisé qu'il est digne (**Apparitions**). En toute logique hollywoodienne, **When Heroes Goes Down** subit un rewriting sauvage et devient, sous la plume de Matt Greenberg (**Halloween H20**, **Prophecy 2**), **Le Règne du feu**. Un titre féroce et ambitieux qui évoque furieusement la tradition scandinave, à la mesure du budget alloué au film puisque celui-ci avoisine tout de même les 100 millions de dollars. Dès lors, on est en présence d'un projet mastoc apte à nécessiter la présence d'un metteur en scène de renom. Que nenni ! **Le Règne du feu** est et reste un film de producteur, une histoire accrocheuse développée par des financiers aventureux mais avisés, d'autant qu'ils sont supervisés par le fameux Richard Zanuck (**Les Dents de la mer** et le remake de **La Planète des singes**) pour le compte de Fox (le film sera par contre distribué par Touchstone). C'est donc Rob Bowman qui est engagé. Un réalisateur compétent, certes, mais dont le CV se résume à un film sur le skate-board (**Airborne**), à de nombreux épisodes de ***X-Files*** et à l'excellente version ciné de ladite série. L'air de rien, il est bien entouré : le très doué Adrian Biddle (**Aliens**, **La Momie**) se charge de la photo, Nick Gillard, responsable des cascades sur **Star Wars Episode 1** et **2**, rempile au même poste, en plus de diriger la seconde équipe de réalisation. Le grand Wolf Kroeger (**Le Dernier des Mohicans**, **Le 13e guerrier**) s'occupe de la création des décors. Les effets spéciaux digitaux sont assurés par des dissidents de ***X-Files*** et de ***Millennium***, en l'occurrence des gens rompus à leur métier et forcément motivés par le défi qui leur est ici lancé. Quant à la musique, elle est confiée à Edward Shearmur (**La Mutante 2**), formé par Michael Kamen et récemment auteur du remarquable **Monte Cristo**, après que Bowman ait vainement tenté d'imposer Mark Snow, élément-clé des ambiances lourdes indissociables des séries de Chris Carter citées plus haut.

Concernant le casting, la liste s'avère étonnante puisqu'elle est finalement assez risquée, commercialement s'entend. Christian Bale, le tueur allumé d'**American Psycho**, révélé en gosse fasciné par les avions dans **Empire du soleil**, est le valeureux Quinn. Matthew McConaughey, comédien assez absent, devenu totalement halluciné dans **U-571** et **Emprise**, incarne Denton Van Zan. À leurs côtés se croisent la très belle Izabella Scorupco, ex-Bond girl rescapée du tournage extrême de **Vertical Limit**, et l'Écossais Gerard Butler, peu remarqué dans **Dracula 2001** mais carrément génial dans le téléfilm ***Attila***.

Prévu un temps dans un rôle secondaire, Arnold Schwarzenegger n'aura pu finalement se libérer, tournage de **Terminator 3** oblige. Et puis, bien sûr, il y a les dragons...

HUMAINS ET DRAGONS

Précision : on ne les verra pas beaucoup, du moins au début, où leur présence reste aussi énigmatique que celle des Wendols dans **Le 13e guerrier**, face à un commando qui rappelle les mercenaires de Martin dans **La Chair et le sang**. D'autant plus que si Saint Martin était fréquemment cité dans le chef-d'œuvre de Paul Verhoeven, Saint Georges, exterminateur de dragons devant l'Éternel, est l'ombre divine qui rôde sur **Le Règne du feu**, où il est abondamment évoqué. Jolies références, tout de même, sans oublier l'arrivée des troupes motorisées de Van Zan au château, qui renvoie à celle des SS de Kaempffer dans **La Forteresse noire** (où une « élite » est censée venir exterminer ce qui décime sa race). Les dragons, donc, sont avant tout des silhouettes de cauchemar. Des ombres mouvantes aux ailes de cuir, oracles de destruction dont la puissance est amplement évoquée par les ruines qui se dressent sur leur passage et par l'odeur de mort qui les empuantit, tel un parfum nauséabond vomi de l'enfer, prenant à la gorge ceux qui sont encore là pour le [illegible]

Tourné en Irlande, terre de légendes s'il en est, **Le Règne du feu** appartient à cette race de films en voie d'extinction dont on rêve la nuit, qui promettent des images prodigieuses comme filmées sur le vif, qui sont déjà, à la base, des projets d'une richesse incomparable en termes visuels et narratifs. C'est dans des histoires simples comme celle-ci que naissent les plus grandes épopées. Un film d'hommes, de bravoure et d'honneur, un clash décomplexé entre le Moyen Âge et un futur post-apocalyptique, un survival où la race humaine crache ses poumons et lutte jusqu'à la mort sur un sol transformé en fournaise par des demi-dieux dont les ombres plongent la terre dans les ténèbres. Un combat sans merci, une guerre où la mythologie affronte le réel, et dont les vainqueurs pourraient bien abriter en leur sein un héros digne de Sigurdr et Beowulf.

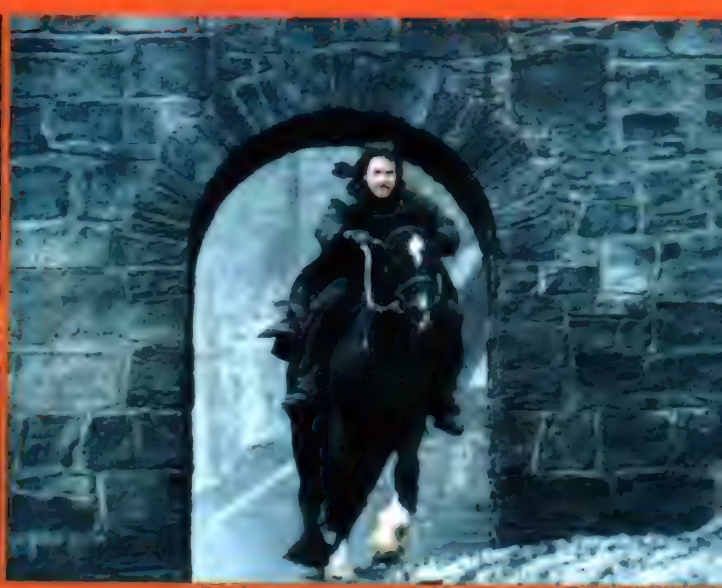
Avec **Minority Report**, **Le Règne du feu**, prévu chez nous le 21 août, s'impose comme le film le plus attendu de l'été, tout simplement parce qu'il promet démons et merveilles. C'est pas non plus tous les jours qu'on se rend au cinoche avec une trique chauffée à blanc, et là, par Crom, un tel souffle d'aventure qui se profile à l'horizon décuple un afflux sanguin apte à gonfler les plus rétifs !

Cédric BELFILS

Page de gauche :

Après avoir vu sa mère mourir calcinée par un dragon juste sous ses yeux alors qu'il avait 12 ans, Quinn Abercromby (Christian Bale) décide de se rendre à Londres pour exterminer leur reine-mère, surnommée Ashley, et ainsi assouvir son désir de vengeance.

Le petit groupe de survivants mené par Quinn est rejoint par Denton « Dragon Slayer » Van Zan (Matthew McConaughey), leader d'un commando de mercenaires équipés d'armes nucléaires, d'un char d'assaut et d'un hélicoptère chargé de missiles qui l'accompagneront vers Londres pour débusquer Ashley.



Ci-dessus :
Sur la route qui les mène vers la capitale, Quinn et Denton croise des peuplades retranchées dans des cavernes et de nombreuses villes en ruine jonchées de cadavres carbonisés par le feu sacré des dragons.

QUAND UN EX DE STARFIX RENCONTRE UN EX DE STARFIX, DE QUOI PARLENT-ILS ? DE CINOCHE ÉVIDEMMENT ! CHRISTOPHE LEMAIRE EST DONC PARTI ENQUÊTER SUR LE TOURNAGE DU PREMIER LONG-MÉTRAGE DE DOUG HEADLINE, **BROCÉLIANDE**, UNE HISTOIRE DE FORÊT MYSTÉRIEUSE QUI RISQUE FORT DE FAIRE SON PETIT EFFET À SA SORTIE.

BROCÉLIANDE
DE DOUG HEADLINE

Au fond des bois

Après Nicolas Boukhrief (**Va mourire**, **Le Plaisir et ses petits tracas**), Christophe Gans (**Crying Loup**, **Le Pacte du Freeman**) et en attendant François Cognard (**Chronique des années de baise**, en tournage cet automne. « *Les journalistes qui se pointent seront obligés de se dépoiler sur le plateau !* » dixit François), Doug Headline est le troisième larron de Starfix à passer derrière la caméra avec le thriller fantastique **Brocéliande**. Pendant quelques années, Doug a donc hanté les pages du magazine culte où il a déliré immodérément sur des centaines de pelloches comme **Halloween 3** (« *Un film qui mérite d'être réhabilité* »), **L'Inspecteur Harry** (« *T'en fais pas Harry. T'es pas le seul à souhaiter un monde*

meilleur. ») ou **Staying Alive** (« *Un film construit avec une armature en béton.* » Doug, voyons !), suite pourrie de **La Fièvre du samedi soir** qu'il n'a pas hésité à mettre en couverture du n° 9 dans un accès de folie incontrôlée. On en a bien ri depuis.

Après le cocon Starfix (notre mère nourricière à tous), Doug est parti piger à Actuel et Rock & Folk, a écrit un bouquin élégant et passionné sur son héros de toujours James Stewart, a monté la boîte de BD Zenda où il a publié les cultissimes *Watchmen* et *V pour Vendetta*, puis est rentré à Canal Plus, période pré-Messier (la meilleure !). Sur la chaîne cryptée, Doug a réalisé quelques documentaires cinéphiliques (John Cassavetes, Bernard Blier, Lino Ventura, Jeanne Moreau, Claude Chabrol…) dont un cultissime **Les Deniers du culte**, reportage déjanté sur la série B et Z américaine qui lui a permis de discuter le bout de gras avec quelques idoles de Damien Granger comme Jack Hill, Larry Cohen, David Friedman, Joe Dante, Forrest Ackerman ou Barbara Steele. Depuis, Headline a fait son nid à la boîte d'éditions Rivages, où il a traduit quelques romans noirs ainsi qu'une épaisse et excellente biographie de Clint Eastwood, une autre de ses idoles. Jusqu'au jour où l'envie lui est venue de faire un film, un peu sur le tard d'ailleurs : « *C'est la vision de* **Crying Freeman** *qui a produit un grand choc en moi. Avant, je pensais qu'il était impossible de faire de purs films de genre en France comme nous avions tous envie à l'époque de Starfix. En fait, je n'ai pas essayé de faire du cinéma pendant presque quinze ans !* ».

Adrénalysé par le film de son pote Gans, Doug s'attèle en février 1998 à la réalisation d'un court-métrage tourné en vidéo avec des amis italiens et quelques anciens camarades de Starfix (François Cognard, Benoit Lestang et Christophe Lemaire. Moi, donc !) : **Le Jour des corbeaux**. Tourné en trois jours avec dix milles malheureuses balles, ce mini-règlement de compte entre tueurs dans la province française était une manière pour Doug de rendre hommage aux westerns italiens qu'il chérit, notamment dans ses cadrages évoquant les meilleurs Sergio (Léone, Sollima, Corbucci) ou dans sa musique empruntée à un western spaghetti obscur des sixties : « *C'était rigolo, mais tout de même pas très sérieux !* ». Allez Doug, case donc nous ça en bonus caché dans le futur DVD de **Brocéliande** !

Doug s'attèle ensuite à l'écriture de nombreux scénarii couillus comme **La Princesse du sang**, adapté d'un roman inachevé de son père (l'écrivain Jean-Patrick Manchette). **Fatale**, les aventures d'une femme tueur à gages ou encore

Les cadrages et les éclairages de Brocéliande rappellent plus volontiers les giallos, ces thrillers italiens des années 60 et 70, et les films d'horreur de Dario Argento que les slashers contemporains. Niveau casting, Doug Headline s'est entouré d'actrices et d'acteurs français tels que Cylia Malki et Cédric Chevalme, dont c'est pour la plupart le premier film de genre, mais aussi, de Vernon Dobtcheff (ci-dessous), un vétéran qui compte plus de 150 films à son palmarès, de M. Butterfly au Monstre des oubliettes, en passant par Condorman et la série *Les Brigades du tigre* !

cet autre film d'action situé à Cuba dans les années 50 qui faillit se faire avec Gérard Pirès aux commandes. Oups !
Mais le projet qui lui tenait le plus à cœur était **Séance de minuit**, un hommage au cinéma bis italien et aux fans du genre, qui failli être tourné avec la même équipe que **Le Jour des corbeaux**. Sur les conseils de quelques copains (dont Cognard et Boukhrief), Doug envoie ce dernier script au producteur Eric Névé (**Dobermann**, **Le Petit Poucet**) qui lui demande de trouver des sujets de films de genre allant du western à la science-fiction. Doug recrute alors le camarade Benoît Lestang (voir encadré) avec lequel il écrit **Brocéliande**, dont la première version sera jetée à la poubelle parce que *« trop bavarde, trop chère et trop longue »*. Après de multiples réécritures, l'histoire finit par aboutir au cas d'une étudiante en archéologie qui fait face à une étrange conspiration, tout en enquêtant sur des événements bizarres se déroulant sur son campus. Doug : *« Plus d'un tiers de l'action se déroule dans la forêt mythique de Brocéliande, avec un imaginaire celtique composé de druides, de cérémonies sacrificielles et même d'un monstre ! À la base,* **Brocéliande** *était un pur film de commande qui devait lorgner du côté de* **Vendredi 13/Scream/Promenons-nous dans les bois**, *mais au final, on a beaucoup détourné le script puisque ni Benoît, ni moi n'avions réellement envie de faire un slasher basique. »*.
Doug et Benoît écrivent donc pendant sept mois jusqu'à ce que le résultat satisfasse Eric Névé et les producteurs de chez Pathé. Tout en restant dans un créneau de production léger (aux alentours de trente millions), le budget de **Brocéliande** reste donc supérieur aux séries B de Fidélité comme **Requiem**, **Maléfique** et **Un jeu d'enfants**.
En mars, Doug donne le premier coup de manivelle de **Brocéliande** dont le tournage se déroule dans un calme olympien, sans retard, sans crises de nerfs, sans voilage de pellicule et sans slip sur la tête (n'importe quoi là !). Pour Doug, un seul but : *« Faire un film qui ait de la gueule, qui soit beau à regarder, en cinémascope et avec des effets spéciaux à l'ancienne »*. Pas trop de numérique donc, si ce n'est quelques trucages virtuels made in Mac Guff Ligne (**Le Petit poucet**, **Irréversible**).
Dans la cité universitaire du sud de Paris où Doug tourne une des nombreuses scènes de campus, l'ambiance est au giallo. Les cadrages et les éclairages évoquant plus les polars italiens des années 60/70 et les films d'horreurs de Dario Argento plutôt que les épisodes cafardeux de ***Pause café*** avec Véronique Jeannot. Le sourire en coin (du fait d'être là, de faire un film de genre, de rendre hommage à sa propre cinéphilie), Doug dirige une ribambelle de jeunes comédiennes tonifiantes. L'équivalent français - qui sait ? - de Jamie Lee Curtis dans **Halloween** ou de Courteney Cox dans **Scream**. Des actrices françaises dont certaines se retrouvent confrontées pour la première fois à un film de genre tel Cylia Malki (**La Fille de Keltoum** de Mehdi Charef)), Alice Taglioni (**La Bande du drugstore** de François Armanet) et surtout la très glamoureuse Elsa Kikoïne, fille du grand réalisateur bis Gérard Kikoïne (**Dr Jekyll et Mister Hyde** avec Anthony Perkins, quand même !), qu'une bonne moitié des lecteurs de Mad voudront certainement épouser. Côté acteurs, Mathieu Simonet (**La Bande du drugstore**), Cédric Chevalme (***Fabien Montale*** où il jouait l'adjoint de Delon), Alexis Loret (**Les Visiteurs en Amérique**, re-oups !) et, dans le second rôle d'un professeur spécialiste en histoire celtique, un certain Vernon Dobtcheff, un des seconds rôles les plus demandés du monde, avec 154 films au compteur allant du **Prof** d'Alexandre Jardin à **M. Butterfly** de Cronenberg en passant par des épisodes télés d'***Highlander*** et des ***Brigades du tigre*** ainsi qu'**Au nom de la rose**, **Condorman**, le dernier **Indiana Jones** et surtout le grotesquement sympa **Le Monstre des oubliettes**, film d'épouvante anglais cafardeux des années 70 qui a rayé ses bobines sur le vieux projecteur usé du Brady. Tout pour plaire à la cinéphilie totale de Doug Headline : *« Dans le rôle de Vernon, je voulais au départ Christopher Lee, pour son élégance, son austérité et pour ma passion immodérée pour le vieux cinéma fantastique anglais. Mais depuis qu'il a fait son come-back dans* **Star Wars** *et* **Le Seigneur des anneaux**, *il est devenu intouchable. J'ai pensé aussi à l'ex-star des westerns, polars et peplums italiens Giuliano Gemma pour le rôle d'un prof sympathique (tenu finalement par André Wilms). Mais comme son agent nous a demandé une fortune colossale, on a préféré laisser tomber ! »*.
Courant avril, l'équipe se retrouve dans un immense studio du Nord de Paris pour la deuxième partie du film, la plus fantastique, celle qui se déroule sous la forêt de **Brocéliande**. Sur place, on se croirait transporté dans un bon vieux Roger Corman des sixties grâce aux doigts de fée (ou du diable ?) du décorateur Frank Benezech (ex-assistant sur le premier **Astérix** et **La Cité des enfants perdus**) qui a reconstitué grandeur nature d'immenses galeries souterraines où certains protagonistes errent avec un flambeau à la main entre deux nappes de brouillard. Quelques jours plus tard au même endroit, le même Benezech a carrément

Ci-dessous :
Un bref aperçu du monstre de Brocéliande, conçu par Jean-Christophe Spadaccini et Denis Gastou, une sorte de guerrier mort-vivant dont la partie faciale, créée en animatronique, rappelle à la fois la créature rasta de Predator et l'extra-terrestre baveux d'Alien.

Les deux héros de Brocéliande pris au piège dans l'antre du monstre, un décor constitué d'ossements humains construit par Frank Benezech.

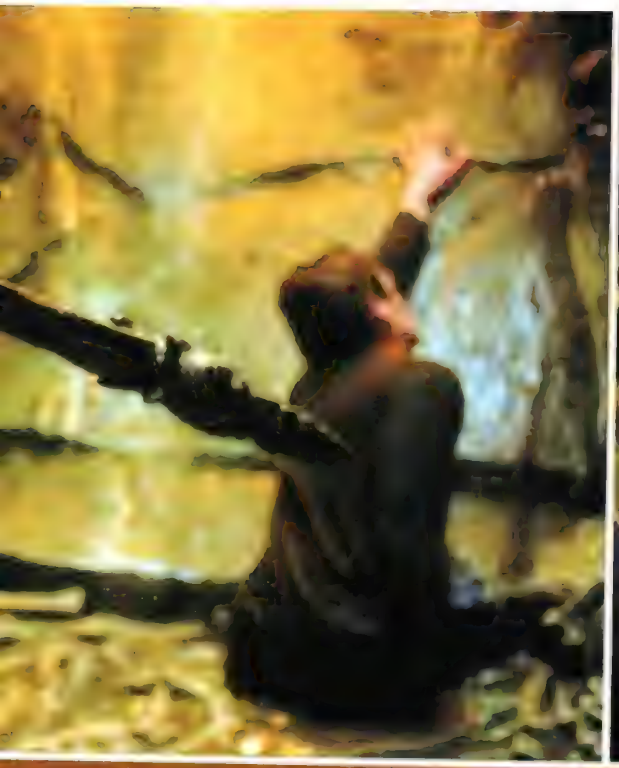
construit une impressionnante nécropole, un véritable pied-à-terre du diable constitué d'ossements humains qui n'aurait pas déplu au croquemitaine de **Jeepers Creepers** et dans lequel rôde un monstre conçu par Jean-Christophe Spadaccini et Denis Gastou. Pour Doug, il s'agit probablement *« du premier-film-français-avec-un-monstre-qui-n'est-pas-en-image-de-synthèse »*. Impossible donc de ne pas entrer dans une érection prolongée face à ce super guerrier mort-vivant dont la partie faciale créée en animatronique évoque à la fois la créature rasta de **Predator** et l'extra-terrestre baveux d'**Alien**. L'ambiance de tournage, elle, est toujours bonne. Surtout grâce aux vannes hilarantes et/ou désespérantes de Benoît Lestang (qui prend l'accent canadien en boucle jusqu'à épuiser tout le casting et l'équipe technique) et aux imitations particulièrement convaincantes d'Alain Delon par Cédric Chevalme.

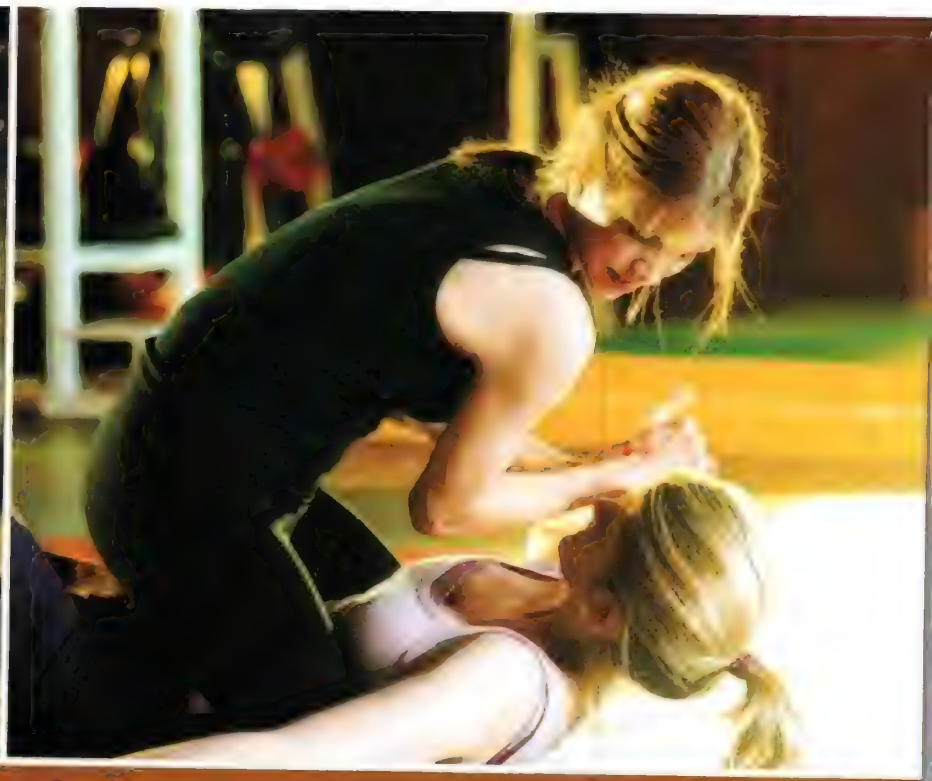
Après le dernier jour de tournage (le 7 mai), Doug attaque le montage en compagnie de Sébastien Prangère, un as du raccord dans le mouvement à qui l'on doit les bandes annonces remuantes des vidéos HK et une grosse partie du montage du **Pacte des loups**. C'est donc sur la post-production de **Brocéliande** que Doug commence à voir apparaître ses propres références cinéphiliques : *«...comme ce plan d'une fille regardant à travers des rideaux que j'ai dû emprunté inconsciemment à* **L'Effroyable secret du Professeur Hichock** *(film d'épouvante nécrophile culte des années 60 réalisé par Riccardo Freda) lorsque Barbara Steele mate un spectre qui erre dans le jardin. J'ai même été vérifier sur ma cassette pour voir si c'était pareil »*. Même les références amicales abondent également dans le casting, puisqu'on retrouve dans de petits rôles le producteur Eric Névé (qui se fait zigouiller dans la deuxième bobine), le scénariste du **Pacte des loups** Stéphane Cabel ou l'écrivain culte Valério Evangelisti, le Stephen King italien dont Doug a traduit les livres chez Rivages et qui apparaît dans le rôle d'un druide bien plus douteux que Panoramix.

En attendant la sortie de **Brocéliande**, programmée pour le 23 octobre, il ne reste plus qu'une chose à souhaiter à Mister Doug : *« Que la force du cinéma bis soit avec toi ! »*.

Christophe LEMAIRE

Ci-dessous, en position de force, l'actrice principale de Brocéliande, Elsa Kikoïne, interprète une étudiante en archéologie qui fait face à une étrange conspiration tout en enquêtant sur des événements bizarres se déroulant sur son campus. Dans la vie de tous les jours, Elsa n'est autre que la fille du cinéaste Gérard Kikoïne, à qui l'on doit des films érotiques tels que La Clinique des fantasmes et Prisons très spéciales pour femmes, mais aussi Dr Jekyll et Mr Hyde avec Anthony Perkins !





BENOÎT LESTANG

C'est en 1977, à l'âge de douze ans, que Benoît Lestang mouille sa petite culotte en tête (déjà !) en découvrant **Suspiria** au festival du Rex. Depuis, l'envie de faire du cinéma et des effets spéciaux lui a tellement titillé les couougnettes qu'il inaugure à l'âge de 17 ans la rubrique « Ciné-Fan » dans le n°22 de Mad Movies. Époque bénie, où il explique à de jeunes lecteurs imberbes comment jongler avec les colorants chimiques afin de devenir un petit « King of the Gore ». Grâce à un pote bossant dans un vidéo club (le futur critique nazo Christophe Lemaire), Benoît rencontre l'ex-journaliste Alain Petit (**Creepy**, **Vampirella**), qui le présente au cinéaste culte Jean Rollin. Épaté par les travaux de Benoît, le réalisateur des **Raisins de la mort** l'engage en 1982 sur **La Morte-vivante** : *« Lorsqu'aux rushes, j'ai vu le résultat de ma première goge tranchée, j'ai cru que ma carrière était déjà finie ! »*. Contrairement à ses prédictions, Benoît est devenu depuis le plus grand spécialiste en effets spéciaux de toute la Gaule profonde. On lui doit entre autres le visage boursouflé de Patrick Timsit dans **Quasimodo Del Paris**, le nez allongé de Daniel Auteuil sur **Le Bossu**, le bras atrophié de Vincent Cassel dans **La Pacte des loups** et même un Christophe Lemaire grimé en grenouille romantique pour une couverture de Pig Gadget. Mais Benoît tâte aussi du vrai cinéma Z, comme le mythique **La Revanche des mortes-vivantes** de Pierre B. Reinhart : *« Le producteur était si pingre que, pour le maquillage d'une des mortes-vivantes, il ne m'a commandé qu'une seule main en décomposition. Ce qui a donné ce résultat absurde à l'écran. »*.

Comme Doug, Benoît s'essaie aux scénarii pendant quelques années, dont l'écriture d'un tous Evil Dead (qu'il ne savait pas « sous » à l'époque), qui manque d'être produit de peu. Après avoir retrouvé Doug (qu'il avait connu pendant la période Starfix, où il officiait comme pigiste sur le tournage du court **Le Jour des corbeaux**, Benoît décide de s'associer avec lui pour écrire, écrire et encore écrire. Jusqu'au jour où débarque le producteur Eric Névé : *« Doug et moi avions passé des années à confectionner des scripts qu'on essayait de vendre, alors que là c'était une commande de la production. Le rêve ! »*. Le scénario de **Brocéliande** terminé, Benoît continue de s'impliquer dans le film en réalisant le making-of avec Boris Caumeau, en dirigeant la seconde équipe et en confectionnant quelques petits effets gore. En attendant avec angoisse (il vomit matin, midi et soir) la sortie de **Brocéliande**, Benoît est donc reparti à « Latexland » (son atelier donc) pour une production TF1 (**Les Enquêtes d'Eloise Rome**, Houlà !) et sur le prochain film de Graham Guit.

C. L.

ILS SONT DE RETOUR ET NOUS, ON EST SUPER CONTENT ! WILL SMITH ET TOMMY LEE JONES REPRENNENT LEURS RÔLES D'HOMMES EN NOIR DEVANT LA CAMÉRA DE BARRY SONNENFELD POUR UN OPUS QUI SE VEUT DANS LA DROITE LIGNÉE DU PRÉCÉDENT, MAIS VERSION «PLUS». PLUS DE MONSTRES, PLUS D'EFFETS SPÉCIAUX, PLUS DE GAGS, PLUS DE ROMANCE... BREF : PLUS MIEUX QUOI ! VÉRIFICATION LE 7 AOÛT PROCHAIN.

MEN IN BLACK II

DE BARRY SONNENFELD

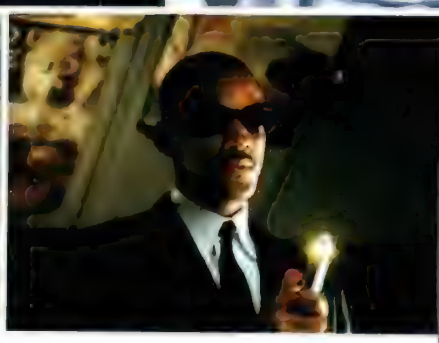
BLACK ATTITUDE

Ci-dessus :
Corn Face, comme son nom l'indique, doit beaucoup au plant de maïs légèrement éclaté. À l'origine, en le voyant, Will Smith s'écriait : *« Celui-ci a mangé trop de spaghettis et les a vomies »*. La réplique fut coupée au montage, mais Rick Baker avait déjà opté pour le look culinaire.

Été 1997 : Steven Spielberg crée sa propre concurrence en réalisant **Le Monde perdu** et en produisant **Men In Black**. Si aucun des deux films n'aura à souffrir du succès de l'autre, la préférence du public ira largement aux hommes en noir, assurant ainsi au film réalisé par Barry Sonnenfeld la première place du podium annuel. Comme la logique hollywoodienne l'entend, une suite à cette adaptation du comics finalement peu populaire de Lowell Cunningham est prévue dès que les statistiques du premier week-end au box office déboulent sur le bureau des caïds de la Columbia. Avec 85 millions de dollars rapportés en trois jours, ceux-ci ne prennent pas franchement de risque et réitèrent une proposition de contrat à l'ensemble de l'équipe du film. C'est là que le bât blesse. Avant de signer le contrat le liant à **Men In Black**, Will Smith n'avait que le succès de **Bad Boys** pour se faire mousser. Mais au terme de ce fameux week-end du 4 juillet 1997, le voilà portant sur ses épaules les cartons consécutifs d'**Independence Day** et de ce **Men In Black**. Si la Columbia désire le voir rempiler sous le costume de l'agent J, la facture risque d'être salée. La star exige 20 millions de dollars et un intéressement de 20 % sur les recettes de la suite. Comme si cela ne suffisait pas, Tommy Lee Jones décide de se mettre au même niveau que son partenaire, considérant que le succès du film lui est tout autant imputable. Si l'on rajoute le salaire et les intéressements de Barry Sonnenfeld, le budget atteint déjà les 50 millions de dollars avant même que le premier tour de manivelle ait été effectué. Et un remboursement direct n'est pas à l'ordre du jour puisque la Major devra donc attendre d'avoir payé ses « partenaires ». Bref, si la Columbia veut faire une affaire, le film devra rapporter au minimum 400 millions de dollars dans le monde entier pour se rembourser. Sachant qu'une séquelle rapporte généralement 1/3 des recettes de l'original (587 millions de dollars dans le cas de **Men In Black**), le tour n'est pas joué ! Un bataillon d'avocats est donc mis en place pour voir ce qu'il est possible de faire. Pendant ce temps, le duo Sonnenfeld/Smith s'en va collaborer sur **Wild Wild West** pour la Warner, avec le peu de succès que

EFFETS SPÉCIAUX

Les extrémités animatroniques d'un alien sont testées par les techniciens de Cinovation avant des télécommandes qui donneront vie à la créature. À droite Rick Baker inspecte la même bestiole, cette fois recouverte d'une peau en silicone, sur le décor du QG des Men In Black.



l'on sait… Sans que l'on sache vraiment à quel niveau les arrangements ont pu se faire avec la Columbia, il est certain qu'un tel bide (à peine 200 millions sont rentrés dans les poches de la Warner, pour un coût de 170) a dû calmer les ardeurs…

TROMPE L'ŒIL

Mais une fois les prises de tête financières mises de côté, il faut bien se mettre à l'œuvre pour retrouver l'esprit de l'original et livrer une suite digne d'intérêt. Le personnage de Tommy Lee Jones ayant été « flashé » à la fin du premier opus (il a donc perdu sa mémoire et ne se rappelle pas avoir été un homme en noir), le spectateur pourra se demander quelle sera la ruse pour le faire revenir. Sonnenfeld s'explique : *« Pour qu'un film ait une séquelle, il faut qu'il obtienne un succès considérable. Il est donc tout à fait exceptionnel que l'on m'ait offert de réaliser la suite de* **Men In Black** *le week-end précédant la sortie du film. Dès lors, le principal problème qui se posait était de pouvoir réintégrer le personnage de Tommy Lee Jones dans l'intrigue, car à la fin du premier film, il se fait effacer la mémoire et retourne à la vie civile. Or, personne ne pouvait envisager un nouveau long-métrage sans le duo formé par les agents J et K. Finalement, nous avons décidé d'inverser leurs rôles. Quand le film commence, Will est devenu le meilleur agent des Men In Black, comme Tommy en son temps. Aussi, à l'instar de Tommy, Will souffre de la solitude liée à sa fonction et à son rang, car il ne trouve personne à qui se confier et aucun partenaire à sa hauteur. Évidemment, dès que Tommy va reprendre du service, la situation va évoluer. Mais le nouveau statut de Will va créer des frictions, notamment quand Tommy va recommencer à taquiner Will et à le traiter comme un petit garçon ».* Effet rare pour un blockbuster de cette importance, ce qui attire véritablement les foules dans la franchise **Men In Black**, c'est bel et bien l'alchimie du duo K/J. Plus encore qu'une comédie de science fiction, **Men In Black** est une comédie de situation. À ce titre, la bande-annonce du premier film, proprement excitante en termes d'exploration de l'univers proposé, se

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : À la douane du QG des MIB, cet alien n'avait soi-disant rien à déclarer.

Pas vraiment hard-rockeuse ni Zulu, Serleena s'apprête ici à utiliser certains de ses sales pouvoirs griffus.

Z (Rip Torn) n'est pas très rassuré par la présence de Serleena sur terre.

Le fameux flasher qui efface toute mémoire immédiate des témoins embarrassants.

Rick Baker (à gauche) discute avec John Andrew Berton (au milieu) de dessins conceptuels pour les créatures de Men In Black II. Le premier, à la tête de la compagnie Cinovation, a repris le poste qu'il occupait déjà sur Men In Black et qui lui a valu l'Oscar des meilleurs maquillages. Le second, un des piliers d'ILM, passe de superviseur des effets digitaux sur MIB à superviseur des effets spéciaux visuels sur MIB II

C'est Eric Brevig tenait ce poste sur le premier film). Si ILM reste le principal prestataire de SFFX numériques sur MIB II, un nombre impressionnant de sociétés les a rejoints. On retrouvera aussi le Tippett Studio, Sony Pictures Imageworks, Rhythm & Hues et Illusion Arts. Enfin, comme pour le premier MIB, Rick Baker a sous-traité une partie des créatures animatroniques à la société de Bart J. Mixer, MEFX.

Insigne honneur, Rick Baker fait une double apparition dans MIB II, une en tant qu'agent, l'autre maquillé en Alien. Couturier du fait, Baker avait déjà fait une apparition (maquillé) dans La Planète des singes, Le Grinch, Thriller, Série noire pour une nuit blanche, La Guerre des étoiles, sans oublier quelques vingtièmes siècles, dans les films de John Landis notamment. John Berton fera également une apparition, mais seulement en tant qu'alien.

révélait être mensongère sur un point : le film n'a jamais tenté de jouer dans la catégorie des blockbusters vindicatifs qui proposent le spectacle absolu de l'été. On se rappellera qu'à la sortie d'**Armageddon**, prototype même des machines de guerres dont on vient de parler, le père Sonnenfeld est allé féliciter son réalisateur Michael Bay en lui soufflant à l'oreille qu'il devait en avoir une bien grosse ! Non, ce qui fait la force de **Men In Black** auprès du public est bel et bien ses renvois humoristiques fondés sur l'opposition entre les personnages de Will Smith et Tommy Lee Jones. Barry Sonnenfeld aura ainsi réussi une véritable comédie basée sur un rythme métronomique, musical même, tant le spectateur peut claquer des doigts avec la même régularité à chaque gag présenté ! On touche là au cœur même du film, son univers étant finalement surtout propice à générer du fun pur : *« Malgré l'imposant budget dont je disposais, j'ai toujours considéré* **Men In Black** *comme une vraie série B, un buddy movie »*, explique Barry Sonnenfeld. *« On y a rajouté plein de paillettes pour que cela ressemble à de la science-fiction. Mais cette dernière, tout comme les effets spéciaux, n'a jamais été qu'un leurre. Le film a en fait été conçu comme une authentique comédie, ce qui dans mon esprit n'a rien de péjoratif. Or, la bande dessinée originale possédait déjà tous les ingrédients nécessaires à la réalisation de ce miracle. En effet, elle mélangeait parfaitement trois éléments prépondérants de la culture populaire contemporaine : les espions, les monstres et les super-héros. Les Men in Black ne sont rien d'autre que des James Bond intergalactiques. Ils sont plus forts, mieux armés et surtout plus cools. Les gros flingues, les lunettes, les costards, l'humour à froid, l'opposition à la Laurel et Hardy, la musique… tout cela n'a qu'un seul but : être cool ! Ce sont ces détails qui ont plu au public. Les monstres qui ne sont jamais effrayants, et qui peuvent apparaître n'importe où, ont enthousiasmé les spectateurs, car cet élément exotique fascine les gosses et fait rire les adultes. Je le répète,* **Men In Black** *ce n'est pas de la science-fiction, mais un trip dépaysant. L'objectif du film était d'adopter un ton « black attitude » fédérateur. Il fallait réussir le même exploit que dans* **La Famille Addams** *qui, 100 minutes durant, rendait les Freaks sympathiques au public, ce qui est contraire à la réalité. La franchise* **Men In Black**, *c'est principalement du fantasme et de la comédie déguisée. »*

UNE TOUCHE DE FÉMINITÉ

Une fois cette composante assimilée, on conviendra aisément que la suite qui nous est proposée aujourd'hui se doit d'être de la même trempe afin de ne pas décevoir le public. Qu'en est il de l'intrigue de ce second opus ? *« Voici cinq ans maintenant, l'agent K a été neuralisé »* explique Sonnenfeld. *« Il ne possède plus de mémoire et ne se rappelle donc pas de son passé en tant que Men In Black. L'agent J est donc devenu le meilleur élément de l'agence et se retrouve face à une nouvelle menace qui pèse sur la Terre, menace basée sur un événement qui a eu lieu voici maintenant 25 ans, à l'époque ou l'agent K était encore actif. Cet événement du passé renferme des informations quant à la menace actuelle et seul K sait ce qu'il s'est réellement passé à*

EFFETS SPÉCIAUX

John Alexander enfile le tenue du prisonnier Jarra, un alien écrasé pour avoir volé de l'Opane (sic !). John Alexander est un habitué des rôles de monstres et l'un des collaborateurs les plus réguliers de Rick Baker depuis Greystoke. Dans le premier MIB, Alexander interprétait déjà Mikey, le mémorable premier alien du film.

Pose en deux temps du maquillage d'un alien selon une méthode éprouvée par le studio de John Vulich, Optic Nerve, sur les séries *Babylon 5* ou *Buffy*. En l'occurrence, l'acteur est d'abord recouvert d'une capuche en mousse de latex, puis les prothèses sont collées et vissées sur son visage.

Page opposée, de gauche à droite et de haut en bas : J et le nouvel objet de son cœur, Laura Vasquez (Rosario Dawson). Pour elle, il enfreindra l'une des lois les plus strictes des Men In Black : le flashage obligatoire des témoins.

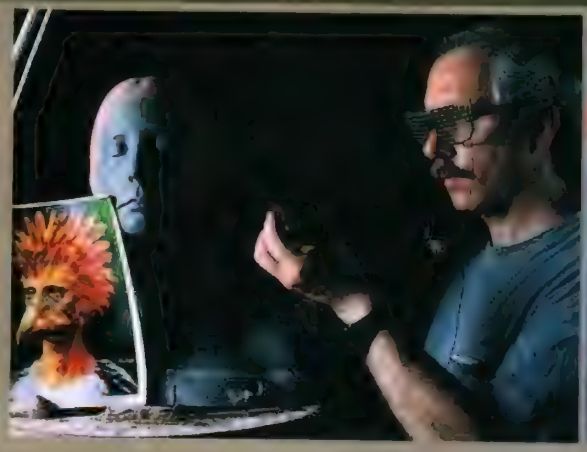
À la demande du public, Franck le bouledogue (voix en VO de Tim Blaney) revient en guest star et nous prouvera son amour de Gloria Gaynor.

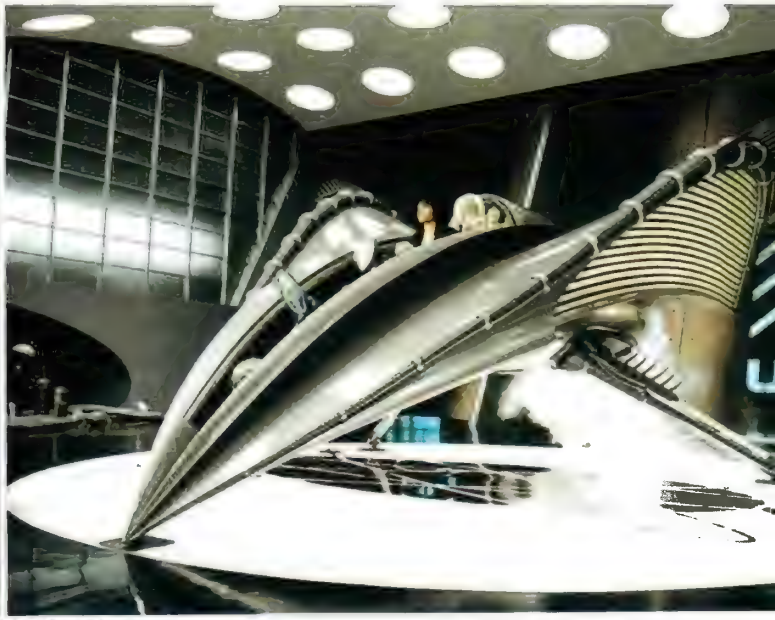
Rob Squid (aussi connu sur le chat Madmovies sous le nom de Mr Poulpe) est une nouvelle création visqueuse de Cinemation.

Jeebs (Tony Shalhoub), spécialiste des explosions de tête, est aussi de retour, ici aux côtés de K (Tommy Lee Jones). Contrairement aux apparences, ce dernier ne fume pas le narguilé !

Ci-contre : Après le départ de Famke Janssenn, c'est Lara Flynn Boyle qui incarne la nouvelle ennemie jurée des Men In Black, du moins sous sa forme humaine. Sous sa véritable apparence, la créature créée à la fois par Cinovation et I.L.M est décrite par l'actrice comme « *une sorte de racine qui serait un croisement entre un artichaut et une méduse* ». Pour info, le terme officiel employé par les Men In black est « *racine neuronale* ». Tout un programme, donc.

Sculpture puis pose des prothèses en mousse de latex des deux aliens appartenant au «peuple oiseau». Ces deux personnages sont interprétés par Mary Stein (pour la créature femelle, montage sur la photo de gauche) et Jeremy Howard (pour le mâle, maquillé sur la photo à droite). Les deux comédiens avaient déjà été métamorphosés par les équipes de Cinovation pour Le Grinch et Howard interprétera un autre alien dans MIB III.





l'époque. J doit donc déneuralisé K pour obtenir ces informations et il s'avère que ce procédé inverse est un peu plus complexe que d'appuyer sur le bouton du flasheur ! » Si la trame ne diffère pas tellement de l'original et que la donne est quelque peu renversée dans l'échelle de valeur des personnages (compte tenu du fait que Will Smith est désormais une plus grosse star que Tommy Lee Jones), Barry Sonnenfeld insiste sur le petit détail qui fait selon lui toute la différence : « *En fait, ce que je désirais, c'est que* **Men In Black II** *conserve les forces de l'opus précédent mais possède également une approche rafraîchissante. Pour cela, en plus de la complicité liant notre duo de héros, je souhaitais faire intervenir dans le scénario plus d'éléments féminins. L'une des rares critiques formulées à l'intention du premier film concernait son manque de féminité. C'est pourquoi j'étais ravi à la lecture du script de découvrir que le méchant serait une femme sexy vêtue de lingerie fine, Serleena. En plus, les spectatrices s'étaient un peu plaintes de l'absence de romance. Dans* **Men In Black II**, *elles seront ravies puisque pour combler sa solitude, l'agent J s'amourachera de Laura, dont il va refuser d'effacer la mémoire à la suite d'une mission. Il souhaite qu'elle se souvienne de lui et commence à avoir besoin d'une épaule sur laquelle se reposer. Sauver le monde ne doit pas être un métier facile…* » Exit donc la belle et classieuse Linda Fiorentino, et enter Lara Flynn Boyle et Rosario Dawson dans les rôles respectifs de Serleena et Linda. On ne perd rien au change…

LE 11 SEPTEMBRE

C'est en Juin 2001 que débute le tournage du film qui se situe simultanément à Los Angeles (plateaux et seconde équipe) et à New York (extérieurs). Dès son premier jour de tournage, Famke Jansenn (qui devait à l'origine incarner Serleena) quitte le plateau pour ne plus revenir, pour des raisons officielles de « *problèmes de santé dans sa famille* ». La rumeur veut qu'il s'agisse en fait d'un différent artistique entre l'actrice et le réalisateur. Mais ce n'est pas le plus gros problème que la production va rencontrer. Comme l'explique Robert Gordon, le scénariste assurant la relève d'Ed Salomon (à l'œuvre sur le premier opus, ce dernier est parti réaliser **Levity** avec Billy Bob Thornton et Kirsten Dunst) : « *Il y a encore plus d'aliens dans cet épisode que dans le premier. Ce n'est pas un élément scénaristique facile à gérer. Il est plus facile d'écrire quand on a une idée, même approximative, des acteurs qui vont jouer. La défection de Famke Janssen aurait pu être un sérieux handicap pour Barry. Heureusement, elle a été remplacée au pied levé par Lara Flynn Boyle, qui a parfaitement tenu son rôle. Dans* **Men In Black II**, *l'un des personnages phares est Frank, le chien qui parle. Il n'est pas habituel de se mettre à la place d'un cabot au sale caractère et qui doit faire rire. D'autant plus que Frank devient le troisième homme, le complément de J et K. Mais bien sûr, ce qui nous a posé le plus de problème, ce fut de gérer les scènes dans New York, surtout suite aux attentats du 11 septembre qui ont ruiné la plupart de nos efforts et ont nécessité la suppression et la réécriture de beaucoup de scènes. Le tournage a même été interrompu, car il avait lieu au même moment dans des rues voisines. Heureusement,* **Men In Black II** *est un film d'action où la cohérence géographique et celle de l'enchaînement des scènes entre elles n'est pas prépondérante. Fondamentalement, il s'agissait de mettre en valeur un duo comique, un peu comme dans un film d'Abbott et Costello, même si les producteurs souhaitaient passer le turbo en accélérant le rythme du récit. Mon travail fut donc de mettre en valeur les personnages et écrire des répliques cinglantes pour Will*

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Certains se contentent de l'appeller « Hey you », d'autres le surnomment « Dog Poop » soit, littéralement, crotte de chien. Une fois collé à vos basques, pas facile de s'en débarasser...

Laura Vasquez prend les commandes. Attention, ca va climaxer !

Impossible d'imaginer une séquelle sans le retour des worms, qui ici se prennent plus volontiers pour les 12 salopards que pour des branleurs caféinomanes.

EFFETS SPÉCIAUX

De gauche à droite :
Un des techniciens de Cinovation nettoie le visage en mousse de latex d'un des Worm Guy/Les Worm Guy en attente d'être peints/Les créatures sont animées par l'équipe qui passent derrière les fauteuils sur le photos lorsqu'elles sont stationnaires. Dès que des aliens se déplacent, ce sont les ordinateurs d'ILM qui prennent le relais.
Fait suffisamment rare pour être signalé : ce sont les quatre marionnettistes chargés de l'animation des créatures qui leur prêtent également leurs voix. À noter enfin que les Worm Guy sont les seuls aliens du premier film à avoir été créés totalement par les artistes de Cinovation.

Smith et Tommy Lee Jones. » Nul n'est effectivement sans savoir que la séquence d'ouverture et le climax se situaient en fait sur le World Trade Center, aujourd'hui mis à l'état de ruines par les attaques terroristes. Si la production se reporte sur le Chrysler Building, en quoi cela change-t-il l'intrigue du film ? « *Et bien il s'agira de la même séquence d'action, mais située dans un endroit différent, précise le maquilleur Rick Baker. La créature que nous avons designée et redesignée environ 4 ou 5 fois selon les changements du script, sera la même et agira de la même manière, mais dans un lieu différent.* » Comme quoi, dans ce genre d'histoire, ce sont bien les monstres qui s'en sortent toujours le mieux…

TOUJOURS PLUS

En parlant de bestiaire, sur une note plus légère, on se rappellera d'une anecdote concernant le premier **Men In Black** : alors en post-production du film, Barry Sonnenfeld se heurte au staff d'ILM lorsqu'il exige des perfectionnements sur les images de synthèses pour les créatures présentées. Ces derniers lui répondent qu'il est impossible de faire mieux jusqu'à ce que le réalisateur leur sorte un « *et bien on va voir ce qu'en pense notre producteur Steven Spielberg…* ». Et les artisans de reprendre le travail sans hésiter ! Il semble que ce genre de problèmes n'ait pas été à l'ordre du jour sur le plateau du deuxième opus, comme le précise à nouveau Rick Baker : « *Il y a encore plus d'effets spéciaux dans ce film que dans le précédent, mais créer tout ce bestiaire a été vraiment très amusant, surtout que ni Barry, ni Steven, ni aucun producteur ne sont intervenus dans les choix de mon équipe. Ce travail fut ainsi l'un des plus créatifs qu'il m'ait été donné de réaliser. Je me suis notamment beaucoup amusé pour confectionner les costumes des Worms, qui apparaissent dans une scène hilarante qui, je pense, est issue de la série animée ayant vu le jour il y a quelques années. Il y a aussi beaucoup d'effets spéciaux « à l'ancienne ». Il y a énormément d'acteurs dans les costumes et encore plus d'animatronics. En fait, peu d'aliens ont été conçus en images de synthèse, même si certains éléments ont été retouchés en post-production, puisque notre objectif était de produire un travail certes soigné, mais où la quantité était presque aussi importante que la qualité.* » Dans un autre registre de bestiaire, l'amateur éclairé pourra s'amuser à compter les caméos dans **Men In Black II** puisqu'apparaissent à l'écran Rick Baker (dans deux rôles différents, dont celui d'un alien), Bo Welch (le production designer du film), John Berton (le superviseur des effets visuels qui joue également un alien se divisant en plusieurs parties), Victoria Jones (la fille de Tommy Lee Jones), la productrice du film Stephanie Kemp (qui apparaissait déjà dans **Get Shorty**), Barry Sonnenfeld et également la pop-star Michael Jackson ! Au même titre que les caméos, le bestiaire d'aliens et l'alchimie entre les deux personnages principaux, le spectateur s'attend également à un tube interprété par Will Smith himself. Évidemment, ça ne loupe pas : « *Au moment d'accepter de tourner dans la séquelle de* **Men In Black**, *j'étais en Afrique du Sud avec Nelson Mandela* » raconte l'acteur. « *Quand on côtoie quelqu'un d'aussi grand, on lui demande forcément ce que l'on doit faire pour rendre le monde meilleur. Il m'a répondu que je devais rester moi-même, et ne surtout pas arrêter de faire rire les gens. Il m'a dit que le cinéma avait été un vrai moyen d'évasion au cours de sa détention. C'est dans cet état d'esprit que j'ai entamé le tournage de* **Men In Black II**. *Mais je ne savais pas si je devais m'investir autant sur la musique. Je ne voulais pas que l'on pense que je souhaitais tirer la couverture à moi. Barry m'a dit que c'était nécessaire pour véhiculer l'esprit « black attitude ». J'ai donc décidé de ne pas faire un album en entier mais une seule chanson, intitulée « Black Suits Comin (Nod Your Head) ». Elle a été enregistrée avec un orchestre de plus de 60 pièces. Elle se situe entre l'univers du Rap et celui du Rock. En fait, elle est à l'image du film, plus musclée.* » Voilà pour la note d'intention : on prend les mêmes, pour faire mieux ! Nous, on adhère sans problème…

Stéphane MOÏSSAKIS

(propos mis en forme par Bertrand ROUGIER)

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Venu de la planète Doldunn, où dominent les espèces végétales, Mosh Bulb (à gauche) a été incarcéré pour le meurtre d'un humain qui a tenté de voler ses graines. Le voilà en pourparlers avec Shark Mouth (droite), qui s'amusait à terroriser les baigneurs de Nouvelle Angleterre avant que J ne l'attrape.

Qui dit immigration intergalactique dit obligatoirement « recomposition de la cellule familiale ». Mais bon, y'a des limites.

Ancienne connaissance de Serleena qui a remarqué son aptitude à la surveillance, l'homme aux trois yeux a été chargé de guetter tout indice sur la lumière de Zartha.

Le plus impitoyable des duos du MIB est à nouveau reformé. La racaille intergalactique a intérêt à surveiller ses tentacules.

JEEPERS CREEPERS
DE VICTOR SALVA

SEXY BEAST

AMIS FANTASTICOPHILES COMPULSIFS, PRÉPAREZ-VOUS AU FILM D'HORREUR QUE VOUS RÊVIEZ DE VOIR À LA FIN DES ANNÉES 80. VÉRITABLE RETOUR À DES FORMULES USITÉES ET POURTANT JAMAIS EXPLOITÉES À FOND, **JEEPERS CREEPERS** CUMULE DES QUALITÉS PEU FRÉQUENTES : UNE AUTHENTIQUE SÉRIE B, UN VRAI FILM DE MONSTRE, UN SPECTACLE RÉELLEMENT RÉJOUISSANT, ET L'ÉCLOSION SOUDAINE D'UN RÉALISATEUR JUSQUE LÀ PLUTÔT RETENU. ET POUR NE RIEN GÂCHER, DERRIÈRE SES APPARENCES DE MONTAGNE RUSSE INOFFENSIVE, LE FILM SE RÉVÈLE ÊTRE UNE PLONGÉE VERTIGINEUSE DANS L'UNIVERS INTÉRIEUR D'UN HOMME TRÈS TROUBLÉ : VICTOR SALVA.

UN MONSTRE SUR LE DIVAN

EFFRAYANT, ANGOISSANT, DÉRANGEANT, **JEEPERS CREEPERS** EST BIEN LE «TEEN HORROR MOVIE» LE PLUS SUBTIL QUE L'ON AIT VU DEPUIS BELLE LURETTE. PROFONDEUR DES PERSONNAGES, INTRIGUE ÉVITANT HABILEMENT LES FIGURES IMPOSÉES, AMBIANCE PÉTOCHARDE À SOUHAIT : TOUT EST FAIT, DANS JEEPERS CREEPERS, POUR RASSASIER LE FANTASTICOPHILE, TOUT EN DÉMONTRANT AVEC BRIO QUE SÉRIE B ET FILM D'AUTEUR SONT LOIN D'ÊTRE INCOMPATIBLES.

Impossible d'évoquer les fondations sur lesquelles repose **Jeepers Creepers** sans évoquer les déboires judiciaires et médiatiques que connut son réalisateur et scénariste Victor Salva, et si possible considérer ces éléments en gardant la tête froide ! En effet, en 1995, à la sortie de la production Disney **Powder**, un jeune homme lança une campagne de boycott en rappelant que le réalisateur du film avait, en 1988, abusé de lui sexuellement, et purgé pour cela une peine de prison de 15 mois.

EXORCISME

Bien que Salva ait à la fois confessé sa faute, paye sa dette et soit entré en thérapie, la conjonction Disney/crime pédophile avait de quoi détonner et renvoyer le réalisateur vers un second bannissement social. Sur le tournage même de **Jeepers Creepers**, les écoles de Marion County insistèrent pour que le réalisateur se tienne à distance des habitations, et les trajets des bus scolaires furent même modifiés pour ne pas risquer de passer sur le plateau du film (!). Or, on ne le sait que trop bien, l'essentiel des crimes pédophiles sont commis par des personnes elles-mêmes victimes de ces abus. Et à ce titre, la carrière de Salva était jalonnée d'appels au secours, qu'il s'agisse de son court-métrage **Something in the Basement** ou du premier long **Clownhouse**, tous deux basés sur les terreurs enfantines, de **Powder** et son adolescent efféminé, introverti et mis à l'index, de **Bad Company** et son héros au lourd secret, victime d'un maître chanteur, ou encore **Rites of Passage** qui mêlait tout à la fois animosité père-fils, homosexualité, infidélité maritale et crime ! Déjà un beau pal-

Sur cette page, de gauche à droite et de haut en bas :

Le Creeper (Jonathan Breck) convoite le jeune Darry (Justin Long).

La dame aux chats (Eileen Brennan) repoussant les assauts du Creeper.

Trish (Gina Philips) et son frère Darry : deux ados à la personnalité complexe.

Le Creeper, une créature plus mystérieuse qu'elle n'en a l'air.

Darry dans l'antre du Creeper : brrr !...

marés de confessions auquel vient s'ajouter ce **Jeepers Creepers** qui établit des records de traumatismes passés transfigurés symboliquement. Jugez vous-mêmes : deux étudiants en vacances sur le chemin de la maison familiale. Darryl (Justin Long) conduit, tandis que sa sœur Trish (Gina Phillips) évoque sa vie sexuelle. À peine Darryl a-t-il fait état de sa gêne de voir ses sous-vêtements devenir roses après chaque lavage (!), qu'un camion sorti de nulle part vient violemment lui défoncer le derrière (!). Paniqué, Darryl se fasse faire et Trish lui enjoint de laisser passer la féroce bête mécanique. Intrigués par ce chauffard, les deux ados le suivent jusqu'à son antre. Là, en s'engouffrant dans un tuyau aussi sombre que malodorant (!), Darryl atterrit dans l'antre terrifiant et fascinant d'un sueur-artiste qui a dépossédé l'identité de ses victimes pour les transformer en statues sans vie (!). Le propriétaire des lieux les surprend et les prend en chasse. Les adolescents se réfugient dans un hameau et tentent d'alerter des habitants apathiques qui restent sourds à leurs appels effarés. Pire encore, Darryl découvre que le meurtrier s'est emparé de ses vêtements, et qu'il semble le traquer à l'odeur (!). Obligés de se confronter à lui, c'est Trish, la sœur aînée, qui prendra le volant pour passer et repasser sur le corps du sueur (!). Mais une terrible métamorphose s'opère alors…

SÉRIE B ET THÉRAPIE

Construit par paliers successifs, allant du thriller au fantastique le plus débridé, **Jeepers Creepers** fait éclater sa symbolique de manière plus violente après chaque coup de théâtre. D'abord un mini-remake de **Duel** rempli de répliques allusives, puis un film de boogey-man où les enjeux réels (corps/échappement-crime-identité) s'élaborent graphiquement. Après la séquence de métamorphose, l'œuvre vire au film de vampire appliquant à la lettre les composantes sexuelles du mythe, puis vire à l'onirisme (séquence sublime de la femme aux chats) pour enfin se transformer en survival désespéré, lorsqu'il devient évident que la « bête » ne désire que l'éphèbe Darryl et lui seul, quand bien même sa sœur plus mature tenterait de le protéger en criant : *« Prends-moi ! Je suis plus forte ! »*. À ce stade, ni le recours à des figures de l'assistance publique (la voyante) ni même les forces judiciaires (les flics tués en cabale) ne peuvent empêcher cette incarnation du désir pervers de s'emparer de sa victime et de la submerger littéralement. Le plan final viendra confirmer de manière cinglante à quel point le subconscient de Victor Salva a opéré une identification qui passe graduellement de la victime vers le monstre, pour les mêler en une seule et même entité.

Comme si cet aveu profond ne suffisait pas, le réalisateur emprunte l'essentiel de son rythme, de sa structure et de son esthétisme à des films bien définis dans le temps (**Hitcher**, **Hellraiser**, **Angel Heart**, **L'Emprise des ténèbres**, les **Freddy** etc…), très exactement entre 1986 et 1988, une période lourde de sens dans sa complexe biographie. Comme on le voit, derrière ses qualités formidables de spectacle vif, drôle, décomplexé et incroyablement bien charpenté, **Jeepers Creepers** confirme (un an après **Replicant**) en quoi la série B, lorsque, permet au travers de sa rigueur, sa rapidité d'exécution et son économie de moyens, d'étonnantes plongées dans les vertiges intérieurs de leurs auteurs, des auteurs qui, généralement, se refusent à porter cette étiquette.

Rafik Sigmund DJOUMI

USA. 2001. REAL. ET SCÉN. : VICTOR SALVA. DIR. PHOT. : DON E. FAUNTLEROY. MUS. : BENNETH SALVAY. PROD. : BARRY OPPER ET TOM LUSE POUR CINERENTA-CINEBETA ET AMERICAN ZOETROPE. INT. : GINA PHILIPS, JUSTIN LONG, JONATHAN BRECK, PATRICIA BELCHER, BRANDON SMITH… DUR. : 1H31. DIST. : BAC DISTRIBUTION. SORTIE LE 3 JUILLET 2002.

Ci-dessus :

Un plan fortement iconographique, comme en regorge Jeepers Creepers.

INTERVIEW VICTOR SALVA
SALVATEUR !

JEEPERS CREEPERS MARQUE LA RENAISSANCE D'UN RÉALISATEUR JADIS HANTÉ, AUJOURD'HUI DÉSINHIBÉ. PAR LA MÊME OCCASION, SALVA SE FAIT (ET NOUS FAIT) UN PLAISIR ÉNORME EN ŒUVRANT DANS LE « FILM DE MONSTRE », UN GENRE QUI A BERCÉ SON ENFANCE (IL A DÉCOUVERT **L'ÉTRANGE CRÉATURE DU LAC NOIR** À 10 ANS) ET QUI INFLUENÇA TOUTE SA FILMO. JOVIAL, FRANC, PASSIONNÉ (IL A PROFITÉ DE L'INTERVIEW POUR S'ABONNER À MAD MOVIES), SALVA A INTERROMPU PENDANT UNE PETITE HEURE LA PRÉ-PRODUCTION DE **JEEPERS CREEPERS 2** POUR ÉLUCIDER UNE PETITE PARTIE DES MYSTÈRES QUI ENTOURENT SON BIJOU.

Quelle fut la base du scénario de* Jeepers Creepers *?
Tout vient d'un fait divers relatant l'histoire d'un couple qui, en traversant la campagne, a vu un homme jeter dans un gros tuyau planté dans le sol un linge qui avait la forme d'un corps. Ce qui m'a particulièrement interpellé dans cette histoire, c'est que le couple découvrait cette scène étrange, en discutait, puis retournait sur les lieux du crime une fois qu'il avait réalisé qu'un corps pouvait être dissimulé dans ce drap. Je me suis aussitôt dit que, dans un film, la partie de l'histoire où les personnages reviennent sur leurs pas pour pénétrer le domaine de l'étranger serait absolument terrifiante, parce que nous aurions toujours peur que le propriétaire prenne les intrus en flagrant délit. J'ai alors changé le couple en un frère et une sœur et j'ai commencé à transformer le concept en film de monstre.

Et quand avez-vous incorporé la chanson à votre scénario ?
Très tôt. J'ai découvert cette chanson dans **Le Jour du fléau** (**Day of the Locust** – 1975) de John Schlesinger, et j'ai aussitôt pensé que ce titre étrange et dérangeant serait idéal pour un film de monstre. J'ai alors écouté attentivement la chanson, et j'ai réalisé combien les paroles pouvaient là encore conditionner idéalement un film d'horreur. C'est d'ailleurs la chanson qui m'a fourni la chute du film.

Jeepers Creepers s'apparente à un conte de fée noir...
Merci de le remarquer. Ce film est vraiment une fable glauque. Le Creeper est le croque-mitaine, et nos deux héros sont vraiment des Hansel et Gretel en puissance.

Les contes de fée relèvent souvent du domaine du rêve. Est-ce que vos cauchemars sont parfois une source d'inspiration, comme ça peut être le cas chez Dario Argento ou chez Wes Craven ?
Non, tout simplement parce que soit je ne me souviens pas de mes rêves, soit mes cauchemars se limitent aux dépassements de budget et autre non-respect du planning de tournage (rires). Peut-être d'ailleurs que si je ne fais pas ce genre de cauchemar, c'est parce que je réalise des films qui s'apparentent déjà à des cauchemars (rires).

Il y a justement une indéniable qualité cathartique dans ce film...
Ah oui ? Dites m'en plus, vous m'intéressez (rires).

C'est vous le responsable, c'est à vous d'en parler !
Non, non, j'adore entendre les gens parler de mes films et je vais vous dire pourquoi : je pense que le cinéma est un art, et que l'art est totalement interprétable. Je suis fasciné par la réaction du public à mes réalisations parce que chacun voit un film différent suivant sa propre vie. C'est avec votre expérience que vous faites un film, et je parle là du spectateur. Même mes meilleurs amis ont des interprétations totalement différentes de mes films.

Vous rejetez donc le fait que* Jeepers Creepers *ait été pour vous un film défouloir.
Non, pas du tout. Mais c'est ma cathar-sis, elle n'a de rapport qu'avec ma vie et quoi que l'on sache sur moi, je ne pense pas qu'elle parlera aux autres. C'est vrai que j'étais spécialement intéressé par le fait que mon monstre soit une créature vorace qui doive se nourrir pour... (un temps) Attendez, je vais voir si l'on parle de la même chose : voici ce qui est intéressant sur le monstre de **Jeepers Creepers**. Il doit détruire pour survivre. Il doit consommer des choses vivantes pour vivre. En ce sens, je pense sincèrement qu'il n'est pas différent de nous. C'est comme lorsque nous mangeons des vaches ou des crustacés. Le Creeper est tout simplement à la recherche de la meilleure partie de notre corps, la plus délicieuse, pour se régénérer.

Je pensais à quelque chose de, disons, plus charnel. Parce que le Creeper est un monstre qui me semble très sexuel...
J'espère bien qu'il l'est ! De toute façon, quoi que l'on dise ou pense, il y a quelque chose de très sexy dans le fait d'être dévoré vivant, d'être consumé. Dracula est un monstre sexy et le Creeper, c'est la même chose. Il y a une tension sexuelle très forte dans sa manière de renifler, tout est basé sur les phéromones. Je pense effectivement qu'il est sexy.

Vous êtes gay n'est-ce pas ?
Oui, depuis quelques années déjà, je suis un réalisateur ouvertement homosexuel.

Comment expliquez-vous cette attirance des réalisateurs gays pour le fantastique ? James Whale était homosexuel, Clive Barker aussi...
Ne vous fatiguez pas à les énumérer : tous les meilleurs réalisateurs de films d'horreur sont homos (rires) ! Je plaisante et je ne sais pas quelle est la connexion mais il doit certainement y en avoir une. Peut-être est-ce parce que s'avouer homo est déjà une expérience terrifiante en soi, que l'on se sent un temps profondément monstrueux. Mais la parenté doit être bien plus compliquée que je ne saurais l'expliquer.

Que s'est-il passé avec Lance Henriksen ?
Lance Henriksen devait être la créature. Je ne voulais pas qu'on

Sur cette double page :

Darry et Trish devant l'entrée du tunnel débouchant sur le repaire du Creeper.

Ci-dessous :

Le Creeper attaque à lui tout seul une voiture de flics : un joli carnage en perspective...

le crédite en tant que tel, suivant la mode des films de monstre classiques. J'adore le générique du **Frankenstein** de Whale, avec un point d'interrogation face au nom de la créature. En contrepartie, je lui avais promis un rôle crédité dans la station de police. Mais comme ça arrive souvent dans cette ville, les problèmes d'argent, les avocats et les différents intermédiaires font tout merder. Je pense que la créature aurait été très différente avec Lance dans le rôle.

Vos héros sont à l'opposé des archétypes en deux dimensions qui peuplent les mauvais slashers...

Ces films m'ennuient profondément, justement parce que les personnages n'y ont aucune épaisseur. Et puis, je ne pense pas que les gens soient très branchés ou cools dans des situations effrayantes. Quand ils ont peur, ils s'effondrent, tout simplement. Cela dit, dénicher des jeunes acteurs qui étaient prêts à s'engouffrer dans ces sentiments extrêmes n'a pas été une mince affaire. J'ai eu beaucoup de chance de trouver deux comédiens qui sachent si bien avoir peur, même si ça a été parfois dur, surtout avec Justin Long, qui est beaucoup moins un acteur de la méthode que Gina. J'ai pris un grand plaisir à planter des relations humaines auxquelles chacun pouvait s'identifier. Et si mes gamins étaient réalistes, tout le monde pouvait s'identifier à eux et mon film pouvait espérer devenir terrifiant, ce qui était vraiment mon but majeur pendant l'écriture : il fallait que ça me fasse peur, et que le gamin de treize ans qui est en moi ne puisse s'empêcher de lancer un *« whoa ! »* admiratif et effrayé en découvrant le film.

Est-ce que le studio a rechigné à ce que le film s'ouvre sur un dialogue aussi long ?

Oui, d'autant plus que cette scène était plus longue de trois minutes avant que les projections tests me forcent à réduire mon ouverture. Mais même après ces coupes, le studio a voulu que je raccourcisse un peu plus mon film ! Mais moi, j'adorais briser cette règle du genre qui consiste à ouvrir son film sur une scène choc, pour ensuite seulement présenter les personnages. Ça n'a pas été facile de faire avaler cette structure aux exécutifs. Ces gens-là n'ont toujours pas compris que chaque film a son propre rythme.

Parlez-nous de la scène de l'arrêt pipi...

Les gens vont croire que je suis un urophile ou quelque chose du genre (rire), mais ça n'a rien à voir. Voilà ce que j'aime dans cette scène : et d'une, encore une fois, c'est super réaliste. L'arrêt pipi pendant un long voyage en voiture est une chose que tout le monde connaît. Ensuite, j'aime la structure de la scène : on voit d'abord le mec pisser, ce qui est déjà assez étonnant, et puis on s'aperçoit ensuite seulement que la fille aussi est en train d'uriner dans le champ, ce qui est encore plus surprenant. Ça, c'est une scène que l'on n'a jamais vu auparavant !

Pourquoi avoir choisi ce coin reculé des États-Unis pour le décor de votre film ?

Nous recherchions un décor avec une ambiance pesante, ce que nous avons trouvé en Floride avec toutes ces lianes qui pendent des arbres par exemple, mais nous ne voulions pas nous rattacher à un lieu particulier des États-Unis, parce que je vous rappelle que mon credo était : ceci pourrait arriver à chacun de vous. C'est pour cette raison d'ailleurs que mon décorateur a modifié toutes les plaques d'immatriculation des voitures, afin que vous ne puissiez pas identifier l'état dans lequel se déroule l'histoire.

***Ce décor m'a beaucoup fait penser à certains survivals des années 70, comme* Massacre à la tronçonneuse.**

Croyez le ou non, mais je n'ai jamais vu ce film. C'est quand même fou que le fana de fantastique de quarante-quatre ans que je suis n'ait jamais vu ce classique. Et pourtant, vous n'êtes pas la première personne à me faire remarquer cette parenté. Alors je suis sacrément embêté maintenant, parce que si je visionne **Massacre à la tronçonneuse**, on va me taxer de copieur. L'une des solutions serait peut-être de voir tous ces films pour savoir précisément ce qui a déjà été fait.

***La censure n'a pas été tendre avec* Jeepers Creepers.**

Ils ont été carrément injustes, vous voulez dire. Je ne suis pas un grand fan du gore et j'ai coupé, excepté peut-être un ou deux plans, toutes les scènes sanglantes. Par contre nous avons boosté les effets sonores. Si bien que mon film est plus cruel que sanglant, je pense. Mais rien n'y a fait : il y a même un moment où ils voulaient nous classer NC-17 (le film est classé R, c'est-à-dire interdit aux moins de 17 ans non accompagnés - ndlr). J'y croyais pas ! Tout est suggéré ! De toute façon, je n'aime pas la MPAA. Comme bon nombre d'institutions politiques américaines, je pense qu'ils sont tous corrompus et n'ont d'estime que pour le pognon.

En parlant d'argent, comment expliquez-vous le succès américain de votre film ?

Je ne l'explique pas. Des fois, je me dis que c'est parce que le film renoue avec une tradition un peu oubliée, qui est celle du film de monstre. Mais je ne suis pas convaincu par cette explication. Je suis surpris que le film ait autant marché parce que personnellement, je ne suis pas satisfait de **Jeepers Creepers** : je trouve mon film trop court et frustrant. Il faut savoir qu'environ vingt pages du scénario ont été abandonnées à cause d'un manque de temps et d'argent. Le film n'aurait jamais dû s'arrêter au poste de police. Il y avait ensuite une poursuite qui impliquait à nouveau le camion du Creeper. Je pense que le public ne s'est pas aperçu de ce manque parce que personne ne savait que **Jeepers Creepers** devait être un film de monstre.

Quelle est aujourd'hui votre situation à Hollywood ?

Pour la première fois de ma carrière, grâce à **Jeepers Creepers**, je suis un réalisateur rentable. Si bien qu'après la suite de **Jeepers Creepers**, je ferai un film d'horreur pour Dreamworks. J'aimerais que ce soit l'Everest du film de fantômes ! Mais ne vous trompez pas : j'adorerais revenir à des films plus cools, comme **Powder**. Je veux devenir le réalisateur d'une multitude de genres différents. J'ai tellement d'histoires à raconter. J'ai en ce moment très peur de me retrouver cantonné dans le seul film de monstre.

Pensez-vous vraiment que* Jeepers Creepers *pourrait être décliné en franchise ?

Je sais en tout cas que MGM adorerait ça. Je ne sais pas comment je serai impliqué après le numéro 2 cependant.

C'est pourtant très dangereux de faire des suites à ce film qui repose en grande partie sur l'effet de surprise...

Je suis on ne peut plus d'accord avec vous. C'est pour cette raison que je vais encore plus m'efforcer de briser le moule de ce genre dans le 2. C'est aussi pour cette raison que l'on ne retrouvera dans la suite aucun des personnages du premier film, excepté le Creeper. C'est toujours pour cette raison que la situation sera totalement différente et bien plus effrayante. Et évidemment, la séquelle sera plus conditionnée par les personnages que par le monstre, même s'il y aura beaucoup plus de Creepers et que vous aurez l'occasion de les voir vraiment en action. Le film suivra le bus d'une équipe lycéenne de basket-ball qui se retrouve coincé dans un coin perdu des États-Unis. Ils tenteront de survivre aux Creepers qui prennent le véhicule d'assaut. Pour les monstres, le bus est comme une énorme boîte de bonbons : ils n'ont qu'à se servir pour trouver leur bonheur. Le personnage principal est un des membres de l'équipe et il est gay. Son inclinaison sexuelle lui vaut des alliés, mais surtout des ennemis. Les relations humaines seront très surprenantes, vous verrez.

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER

INTERVIEW BRIAN PENIKAS,
SUPERVISEUR DES SPFX DE MAQUILLAGE POUR MAKE-UP AND MONSTERS

LE LOOK DE LA MORT

BRIAN PENIKAS EST UN AMOUREUX FOU DES MONSTRES. LA PREUVE : SON SITE INTERNET, WWW.APEMANIA.COM, HOMMAGE VIBRANT AU TRAVAIL DE L'UN DE SES MAÎTRES, JOHN CHAMBERS, SUR **LA PLANÈTE DES SINGES.** FONDATEUR DU STUDIO MAKE-UP AND MONSTERS (**STIGMATA, MAN ON THE MOON**), IL EST AUJOURD'HUI FIER D'AVOIR DONNÉ NAISSANCE À L'UNE DES FUTURES ICÔNES DU BESTIAIRE FANTASTIQUE.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas :
Rodger Hunters, chef maquilleur, Jonathan Breck, monstre charismatique, et Brian Penikas, superviseur des maquillages.

Un des rares tests du maquillage du Creeper.

Un Jonathan Breck éreinté retire son costume après une très longue nuit de travail.

Justin Long sous le maquillage du Creeper.

Le Creeper dans toute sa splendeur. Les lentilles de contact rendaient Jonathan Breck aveugle.

Lorsque je suis arrivé sur le film, Victor Salva avait déjà beaucoup travaillé sur le design de la créature, qui devait être interprétée par Lance Henriksen. Le Creeper ressemblait alors plus à un type bizarre. Je me souviens surtout d'un dessin de Brad Parker qui montrait le Creeper torse nu, en jean, dans un grand champ.

Qui est Brad Parker ?
Initialement, c'est un storyboarder mais il a aussi fait des couvertures pour Famous Monsters, magazine qui traîne en permanence dans mon atelier. Comme vous pouvez vous en apercevoir, **Jeepers Creepers** était un authentique film de fans !

Vous avez apporté votre propre touche au design de la créature...
Oh oui ! Le script faisait par exemple allusion au fait que le Creeper avait des ailes de chauve-souris qui s'ouvraient sur le pourtour de son visage. Victor était très sensible sur cet effet. J'ai poussé le concept jusqu'au bout parce que les dessins de Brad ressemblaient trop, à mon goût, au Predator. J'ai finalement proposé cette sorte d'intérieur de pieuvre retournée. Victor est toujours ouvert aux suggestions. Quand il a vu les premières séances d'essayage du costume du Creeper par exemple, il a décidé de montrer la créature nue beaucoup plus longtemps. Normalement, nous ne devions la découvrir dans son entier qu'à la toute fin du film. C'est aussi moi qui ai eu l'idée de la créature qui marche comme une araignée au plafond du commissariat, et ce sont les cascadeurs qui ont ensuite réalisé l'effet. D'ailleurs, tous les départements ont travaillé main dans la main sur ce film. Je n'ai jamais vu ça.

Vu les délais qui vous étaient impartis, cette collaboration était salutaire, j'imagine...
Nous n'avons eu que six semaines et demie pour tout construire, ce qui est atrocement court. **Jeepers Creepers** fait partie de ces films où vous utilisez TOUT ce que vous allez construire. Pas question de faire des tests ou des essais avant. Dès que vous êtes engagés, c'est comme si l'on vous avait jeté dans un canon, que l'on vous propulsait dans les airs et que vous ne vous écrasiez que lorsque le film est terminé. Complètement sonné, vous vous demandez alors : *« Mais qu'est-ce qui vient de se passer ? »* (rires). Mais au final, je pense que cette précipitation est bénéfique pour le film. Il y a une énergie, une excitation que vous ne pouvez retrouver sur les projets de longue haleine.

Victor Salva vous a-t-il tout expliqué sur le Creeper ?
Victor est très secret là-dessus. Mais en réalité, je ne pense pas qu'il en sache beaucoup plus sur le monstre que nous et je crois que Victor voulait surtout faire un film effrayant, sans aucune explication.

Comment s'est déroulé le casting du remplaçant d'Henriksen ?
Victor me montrait des vidéos de l'acteur pressenti et je donnais mon aval. Mais très vite, nous nous sommes mis d'accord sur le choix de Jonathan Breck : son regard très intense nous a tout de suite convaincu. Son maquillage durait une heure et demie environ, puis nous avions besoin d'une bonne demi-heure pour lui faire enfiler le costume du Creeper. Lui, comme sa doublure, était super heureux avec le maquillage. Kevin Ball, la doublure, est même resté douze heures dans le costume à attendre que l'on vienne le chercher pour tourner ! On n'a toujours pas réussi à comprendre comment le mec a pu tenir aussi longtemps là-dedans. Il n'est même pas allé aux toilettes ! Je crois qu'il s'est vraiment pris au jeu : comme c'est un fan de comics, il s'est éclaté en prenant des postures de super vilain.

Le climat très humide de la Floride ne devait pas vous faciliter la tâche...
Vous pouvez le dire. Certaines pièces en mousse de latex se détérioraient rapidement ou ne pouvaient carrément pas être moulées. Parce que, comme nous n'avions pas eu le temps de tout construire à L.A., nous avions installé un labo sur le tournage pour terminer notre travail. Finalement, nous avons employé pour le Creeper de la mousse de latex, certes, mais aussi de la silicone, qui est un matériau plus résistant, et de la gélatine pour certaines parties de son visage.

Parlez-nous des corps qui tapissent l'antre du Creeper.
Nous avons moulé huit personnes différentes, dont Justin Long,

Dessin conceptuel de Brian Penikas.

puisqu'un moulage de son corps allait être nécessaire de toute façon pour la conclusion du film. Nous avons ensuite tiré un peu plus de cinq épreuves de chaque moule. Au final, nous avons réalisé quarante-huit faux corps pour cette scène. De plus, une fois arrivé en Floride, le décorateur Steven Raidler a contacté des musées de cire et leur a emprunté une quarantaine de corps supplémentaires pour finir d'habiller le décor.

Le budget réduit a-t-il été un problème ?
Oui, malheureusement. Alors que nous avions déjà bien attaqué notre travail, la production nous a téléphoné pour nous demander si nous pouvions revoir notre budget à la baisse. Par exemple, nous devions construire un faux bras pour une scène dans laquelle le Creeper « vole » la main d'un détenu. J'ai donc décidé d'embaucher un amputé de la main, et de me contenter d'une fausse main. Le problème, c'est que personne en Floride ne voulait jouer dans un film ! Ils étaient tous très suspicieux et avaient peur que leur entourage se moque d'eux. On a fini par trouver la perle rare, mais le mec avait un bras trop maigre : son amputation ne faisait pas vraie ! Résultat des courses : nous avons quand même dû faire un faux bras en entier et nous avons caché à la caméra le vrai bras de l'amputé.

Vous a-t-on demandé d'adoucir certaines choses vis-à-vis de la censure ?
En fait, ce sont les parties intimes du Creeper qui nous ont le plus embarrassés. Soit nous options pour une sculpture du type poupées de Ken et Barbie, soit nous faisions un pénis totalement monstrueux. On a fait des essais suivant cette dernière option, mais Victor a refusé tout net de montrer ça à l'écran. Finalement nous avons trouvé un compromis plus sage. Ce qui nous a sauvés, c'est que le Creeper est poilu, ce qui nous a permis de rester décent. Je pense que c'est une bonne chose que le Creeper possède une pilosité d'ailleurs, parce que ça nous permet de nous démarquer des archétypes du costume de monstre. De plus, ça donne du caractère à la créature, presque de la sensualité, surtout si l'on considère que le monstre possède des poils sur ses parties génitales, spécificité qu'il partage avec les humains.

Le monstre a d'ailleurs une sensualité dérangeante...
Vous l'avez remarqué aussi ? Franchement, on ne s'en est pas rendu compte en faisant le monstre, même si on a réalisé que quelque chose de bizarre se tramait quand Jonathan se mettait à renifler ses victimes. Le Creeper est un sacré petit coquin !

Vous ne pensez pas qu'il serait génial qu'il rejoigne les Movie Maniacs de Mc Farlane ?
Vous ne croyez pas si bien dire : Mc Farlane nous a contacté pendant le tournage du premier film pour acheter la licence. Croyez-le ou non, mais nous étions tellement obsédés par notre boulot que nous n'avons même pas pris le temps de donner suite à son appel ! Maintenant que **Jeepers Creepers 2** est en route, j'ai un rendez-vous demain matin à la MGM avec tous ces types pour discuter des produits dérivés. J'exigerai que ce soit un gars de mon studio qui sculpte la figurine du Creeper. C'est une promesse !

Special thanks to Brian - the man who never sleep - Penikas

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Test pour le visage du Creeper ouvert.

Scultpure en cours du visage ouvert du Creeper... ... et la version définitive.

Peinture du costume en mousse de latex du Creeper.

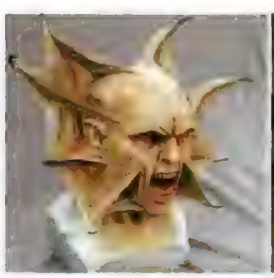
Jonathan Breck essaie pour la première fois le costume non peint du Creeper.

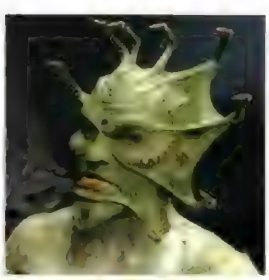
Deux moulages des corps en terre glaise destinés aux murs de l'antre du Creeper.

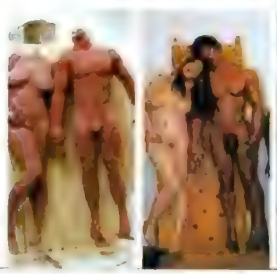
Les mêmes corps terminés.

Une des victimes du Creeper en stade terminal de maquillage.

Un aperçu de la collection de victimes du Creeper prêts à être fixés sur le décor.







Chromosome XXX

JASON X
DE JAMES ISAAC

VINGT ANS AU COMPTEUR, ET TOUJOURS BON PIED BON ŒIL, LA FRANCHISE VENDREDI 13. PREUVE EN EST CE DIXIÈME OPUS, UN SLASHER-SF QUELQUE PEU AGITÉ DE LA CARAFE, QUI MARQUE UNE ÉTAPE SUPPLÉMENTAIRE DANS LE PROCESSUS DE MYTHIFICATION DE SON HÉROS : L'INOXYDABLE JASON VOORHEES !

Il faut d'ores et déjà préciser que le principe de conception de **Jason X** est extraordinairement malin, à l'image de l'accroche du film : « *Evil Gets An Upgrade* » (Le Mal subit une révision). Tandis que son pote Michael Myers s'enferme à n'en plus finir dans des schémas basiques fomentés par de fausses idées neuves (dans le 8, il va massacrer des ados adeptes de l'Internet), Jason se retrouve hors de son élément, dans un futur lointain qui permet au réalisateur James Isaac de créer un univers fantasmé, réceptacle des différentes cultures que la science-fiction a englobé ces 20 dernières années. Ainsi le gros Jason, après un long sommeil cryogénique, se retrouve en 2455 dans un vaisseau spatial bourré de teenagers, moins crétins qu'à l'accoutumée (quoique…), et d'une technologie supra avancée qui va prendre son importance dans le film. Complètement dépassé par les événements, le Gros va évidemment foncer dans le tas. Comme le précisait Guillermo Del Toro (cf. Mad 143) : « *La culture populaire a suffisamment évolué pour qu'on puisse aujourd'hui combiner divers éléments (jeux vidéos, mangas, comic-book) de façon organique. Tout se mêle en un élément culturel de plus en plus cohérent* ». Et c'est très probablement de cette manière que James Isaac a pensé son concept en s'amusant à ramener une figure archétypale, mythique même, dans un contexte nouveau, imprégné de diverses références à ladite culture populaire. Le réalisateur déclare d'ailleurs que son maître à penser reste David Cronenberg, qui, mieux que quiconque, avait compris cette évolution culturelle (**Videodrome**). Constatation amusante : ce dernier fait une petite apparition dans **Jason X** pour se faire méchamment dégommer dès la première bobine. De là à dire qu'il s'agit d'une note d'intention, il n'y a qu'un pas à faire que nous franchissons sans aucun problème, vu la suite du métrage…

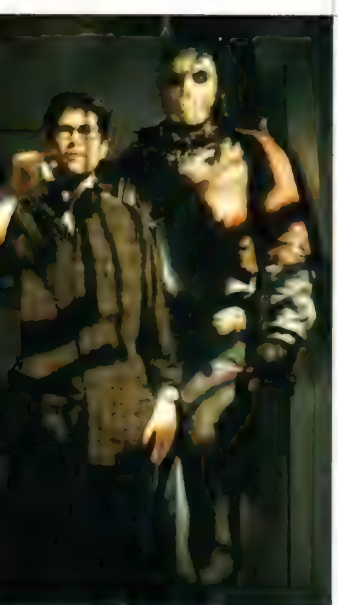
Car si le concept de **Jason X** est hautement malin, on ne peut pas en dire autant du film qui, dans une séquence de dialogue particulièrement révélatrice, fait dire à l'un de ses protagonistes : « *Il a un cerveau tellement minuscule qu'on se demande comment il peut utiliser ses fonctions motrices…* ». Une fois cette problématique posée, on comprendra qu'il est impossible de faire marche arrière d'autant que le réalisateur affirme directement son amour pour le Gros, en en faisant la star directe du film, à l'inverse des récents slashers qui prônent le teenager comme figure héroïque. Par marche arrière, on entend qu'il est désormais impossible de faire un film à la hauteur de son principe de base. **Jason X** sera donc un film uniquement centré sur Jason, ce qui est déjà ultra enthousiasmant. Placé au centre d'une série de séquences toutes plus jouissivement débiles les unes que les autres, le Gros se réveille ainsi à l'odeur de la luxure (véridique !), massacre des teenagers virtuels dans un environnement fictif sans comprendre ce qui lui arrive et renaît de ses cendres, tel un phénix, dans une armure de combat carrément empruntée au Terminator. Et encore, on ne parle pas d'un retour inattendu dans le Crystal Lake des glorieuses eighties ! Probablement pressé par des producteurs qui lui demandent de remplir le cahier des charges (en gros, un massacre toutes les dix minutes), James Isaac ne parvient malheureusement pas à dépasser l'idée de départ qui ne lui servira donc de prétexte qu'à quelques séquences gratinées. En soit, c'est déjà énorme, vue la médiocrité d'une série dont la popularité est entièrement due à sa figure principale. Mais c'est peu en regard des capacités que le concept laissait entrevoir. On regrettera ainsi le manque d'iconisation formelle de Jason (qui aura servi sur **Predator**, transformant ainsi un slasher de luxe en grande œuvre abstraite) ainsi que l'entêtement de ce cahier des charges qui empêche toute véritable dérive scénaristique. Mais bien évidemment, on comprend que ces exigences sont celles que le concept nous promettait. En l'état, **Jason X** s'avère être un super spectacle débilos qui ne tente jamais de péter plus haut que son cul. Et finalement, vu la somme des talents engagés, c'est déjà énorme…

Stéphane MOISSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: JAMES ISAAC. SCÉN. : TODD FARMER. DIR PHOT.: DERICK V. UNDERSCHULTZ. MUS.: HARRY MANFREDINI. PROD.: NOEL CUNNINGHAM, SEAN S. CUNNINGHAM *(RICHIE CUNNINGHAM, NON… JE DÉCONNE !)*, JAMES ISAAC & MARILYN STONEHOUSE POUR CRYSTAL LAKE ENTERNTAINMENT INC., FRIDAY X PRODUCTIONS & NEW LINE CINEMA. INT.: KANE HODDER, LEXA DOIG, PETER MENSAH, LISA RYDER, CHUCK CAMPBELL, MELYSSA ADE, JONATHAN POTTS, DAVID CRONENBERG… DUR.: 1H33. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 31 JUILLET 2002.

INTERVIEW JAMES ISAAC
LA MACHETTE ET LA CAMÉRA

RÉALISATEUR D'UN FAUX **HOUSE 3** (**THE HORROR SHOW** EN V.O.), JAMES ISAAC REVIENT DERRIÈRE LA CAMÉRA APRÈS UN BREAK DE 12 ANS. CE N'EST PAS POUR AUTANT QU'IL AURA CHÔMÉ PUISQU'ON POUVAIT LE RETROUVER DANS DIVERS GÉNÉRIQUES DE FILMS À DIVERS POSTES : RÉALISATEUR DE SECONDE ÉQUIPE (SUR **ALLÔ MAMAN, C'EST ENCORE MOI** ET **LES DÉMONS DU MAÏS 5**), RESPONSABLE DU DÉVELOPPEMENT (SUR **LE FESTIN NU**) OU ENCORE RESPONSABLE DES EFFETS SPÉCIAUX (SUR **EXISTENZ**). À LA TÊTE DE **JASON X**, IL SIGNE LE MEILLEUR **VENDREDI 13** À CE JOUR. VOUS ME DIREZ... C'ÉTAIT PAS DUR...



James Isaac et son pote Jason.

On dirait que* Jason X *est le plus gore des* vendredi 13. *Ceux des années 80 n'étaient pas aussi sanglants...

Je ne saurais dire si mon film est le plus sanglant de toute la série... On a pratiquement pu tout faire passer sans trop de problèmes. On l'a montré aux gens de la MPAA en se disant qu'on aurait à couper beaucoup de choses. Mais apparemment, ils se sont bien amusés durant la projection ; c'était un pré-montage assez grossier, et ils avaient l'air plutôt satisfaits du résultat : comprenez qu'ils ne nous ont pas demandé de couper beaucoup de choses. Par exemple, la scène où l'un des militaires se retrouve empalé sur la grosse vis durait une bonne minute, quelque chose de bien dégueulasse. On l'avait fait exprès pour être sûr de pouvoir en garder une partie et effectivement, ils nous ont demandé de raccourcir la séquence de quelques plans. Pour le type qui se fait couper en deux au niveau de la taille et qui continue de vivre, j'avais décidé de tourner la séquence sous tous les angles possibles, parce que je me suis dit que ça allait sauter et je voulais garder l'intensité de la scène intacte. Et pourtant, aucune coupe n'a été exigée pour cette scène ! Ils se sont exprimés sur la mort de David Cronenberg en arguant qu'il y avait trop de sang et qu'il fallait couper un peu. Ça ne m'a posé aucun problème puisqu'en fait, le sang en question avait été recréé en synthèse. Il a suffi de le retirer. On s'en est bien tiré en fait, mais je n'ai jamais su ce qui a facilité cette indulgence à notre égard. Laissez-moi vous dire que ces gens-là forment un groupe tout à fait bizarre. On ne sait pas qui ils sont et si ça se trouve, ils se retrouvent tous dans une cave et décident du sort d'un film. Mais allez savoir, ils ont été cléments avec nous plus que de raison. Comme la norme l'exige, nous devions leur fournir une copie du film, mais ce film a été tourné sur pellicule puis transféré en haute définition au moment du montage, pour être de nouveau transféré sur pellicule lors de la sortie. Nous n'avions donc aucune copie disponible, juste une VHS que nous leur avons envoyée. Ils ont ensuite rappelé, pour préciser qu'ils avaient bien aimé, et ils ne nous ont même pas demandé de couper des choses vraiment précises. Ils ont juste suggéré certaines parties du film, du bout des lèvres. On a dû tout faire nous-mêmes...

Jason X *est relativement différent des précédents opus. Vous vouliez marquer une différence ?*

C'était très important pour moi, c'est sûr ! Je voulais vraiment faire un film différent et fun autour du personnage de Jason. C'est très exactement ce que j'ai précisé au producteur Sean Cunningham et à Michael DeLuca chez New Line. L'idée, c'était de dévier de ce qui a été fait neuf fois auparavant et de dépenser un peu plus d'argent pour un meilleur rendu, qui engloberait des éléments de science-fiction, du cinéma d'action et de la comédie. Est-ce que c'était jouable ? Je n'en savais rien à l'époque, mais il est certain que ça allait dans le sens de ce que j'aime. Il fallait prendre quelques risques pour ne pas répéter une formule déjà trop usitée.

Vous pensez qu'il existe certaines conventions qu'on ne doit pas sacrifier dans un* vendredi 13 *?

Oui, bien sûr. Dès le départ, je voulais évoquer Crystal Lake, qui est un endroit incontournable dans cette série. Je voulais également rester fidèle aux caractéristiques de Jason, à ce qu'il

KANE HODDER MON BOUCHER, C'EST UN ARTISTE !

À LA FOIS CASCADEUR SUR DE GROS PROJETS (**LE DERNIER SAMARITAIN, SEVEN, SPAWN, DEMOLITION MAN**) ET FIGURANT NOTOIRE DANS DES SÉRIES B BURNÉES (**PRISON, BEST OF THE BEST, SCANNER COP 2** OU ENCORE **WISHMASTER**), KANE HODDER INCARNE ICI POUR LA QUATRIÈME FOIS NOTRE JASON D'AMOUR. CE QUI N'EST PAS ÉTONNANT FINALEMENT PUISQU'IL A ÉTÉ RECENSÉ COMME LE PLUS GROS BÉBÉ NÉ À AUBURN EN CALIFORNIE. FORCÉMENT DE BONNE AUGURE POUR INCARNER « LE GROS »...

C'est la quatrième fois de suite que vous enfilez le masque de Jason. Quel effet ça fait ?
Pour moi, Jason Voorhees est le personnage que j'ai eu le plus de plaisir à jouer. Il suffit juste que j'enfile son costume et instantanément, je cerne son caractère psychologique, ce qui n'est pas bien dur, vous en conviendrez. Non franchement, ça ne me demande pas beaucoup de préparations pour rentrer dans la peau de Jason Voorhees.

Et d'en sortir alors ?
Ah ça, c'est décevant ! Je dois enlever le masque et me comporter comme une personne normale, gentille. C'est tellement amusant de jouer la plus terrible incarnation du Mal quand on se retrouve sur le plateau. Sur **Jason X**, j'ai pris encore plus de plaisir parce que je joue deux personnages différents. Enfin, différents... Je ne dirais pas ça. Jason et Uber Jason sont bel et bien la même entité, mais je me suis assuré d'y apporter quelques différences subtiles, comme dans la façon de marcher. Uber Jason semble un peu moins lourdaud dans sa manière de bouger, ce qui est normal puisqu'il a été modifié, mécaniquement amélioré. J'espère que ces différences se remarquent dans le film car, en ce qui concerne le Jason d'origine, je ne change rien. Certes, le costume diffère de films en films, mais sa manière d'exécution est toujours la même.

À propos de costumes, celui du Uber Jason a l'air bien lourd à porter, non ?
Non, il n'était pas très lourd. Le vrai problème, c'est qu'il n'était surtout pas très souple. Ainsi, les parties mécaniques sur les bras et les jambes limitaient le mouvement et c'était donc plus difficile de jouer un Jason légèrement plus vif. Mais bon, je ne me plains pas puisque ce costume constitue également une des raisons pour lesquelles **Jason X** est, à mon sens, le meilleur des **vendredi 13** sur lesquels j'ai pu travailler. Les autres raisons sont le script bien sur, très riche en scènes fortes, et un humour décalé qui ne se moque jamais du personnage principal. (ah ? - ndlr)

Il paraît que vous vous êtes fait tatouer une marque représentative de Jason. C'est vrai ?
Je ne sais pas si ça vient de Jason mais je me suis fait tatouer le mot « Kill » sous ma lèvre inférieure, oui...

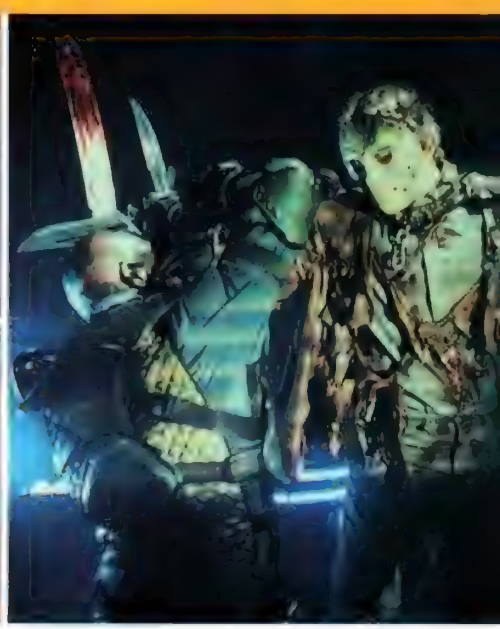
Pourquoi ?!?
Pourquoi ?!? (il rigole) Parce que j'aime interpréter ce personnage et que je me suis dit que ça plairait peut-être aux fans de savoir que je me suis fait faire ce tatouage pour honorer le travail de cette figure du Mal. Même moi, ça me plaît bien...

Mais ça a dû faire vachement mal non ?
Pas du tout... Je vous rappelle que mon premier métier reste celui de cascadeur, même si j'adore faire l'acteur, et forcément, je me suis mangé de plus belles raclées que ce simple petit tatouage de rien du tout...

On sait bien que Jason ne peut pas parler mais si c'était le cas, il dirait quoi ?
Il hurlerait : *« putain ! mais ça fait mal !!! »*, vu le nombre de coups qu'il s'est ramassé dans la tronche. Mais en fait, je pense que Jason ne parle jamais car il s'agit d'une figure monolithique. Il ne parle pas, n'écoute pas, il tue ! C'est sa raison d'être principale. Mieux, c'est sa seule raison d'être...

Et incarner Jason au jour le jour, c'est comment ?
Je fais tout pour m'amuser le plus possible. Rien que le fait de l'incarner m'amuse énormément. Mais j'en fais des tonnes sur le tournage, je mets tout le monde dans l'ambiance. Même sur la séquence la plus simple du monde, j'ajoute toujours mon petit grain de sel afin de ne pas souffrir de la routine et de donner une certaine image du personnage. Ainsi, pendant que la caméra tourne, il m'arrive de pousser un énorme cri, qui sera forcément coupé au montage, juste comme ça, pour m'amuser. Et même si je sais que ça ne sera pas filmé, j'aime bien aller voir mes partenaires et les surprendre d'un seul coup pour qu'ils se mettent à sauter au plafond. Un autre exemple : avec le costume de Uber Jason, on ne voit aucune partie de mon corps. Il m'est donc arrivé de rester immobile un bon moment en attendant qu'un visiteur sur le plateau vienne me toucher en pensant qu'il s'agissait d'un mannequin. À ce moment, je lui sautais dessus pour lui foutre une trouille bleue. Bon sang, je me marre bien en incarnant Jason !

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS



représentait. Je n'ai jamais voulu rire de lui, ni de la franchise, mais plutôt rire avec lui. Et surtout, je voulais absolument retrouver Kane Hodder dans le rôle car Kane connaît Jason. Je dirais même plus : il est Jason ! Du moins, il est persuadé d'être Jason, ce qui fait très peur ! (rires) Il vous a dit qu'il avait un « Kill » tatoué sous la lèvre inférieure ? Bref, j'essayais de savoir ce qui se passait dans sa tête durant tout le tournage, ne serait-ce qu'à travers les expressions de son visage, mais Kane ne lâchait jamais son masque ! Quoi qu'il en soit, Kane prend le rôle de Jason très au sérieux et j'ai dû me plier, sans trop forcer d'ailleurs, à ce point de vue. Nous avons donc passé beaucoup de temps à parler de ce que Jason ferait ou ne ferait pas. Et encore, sur le plateau, il m'arrivait de m'emporter et d'expliquer aux techniciens et aux acteurs la scène que j'avais en tête en précisant bien : *« Jason va rentrer par ici, va décapiter untel, tomber par terre... »* ou je ne sais quoi encore. Je faisais mon petit speech, puis Kane venait me voir, se baissait pour se mettre à ma hauteur et lâchait calmement : *« Jason ne ferait jamais ça »*. Et moi de lui répondre : *« oui ok, tu as raison »* en me retenant de trembler ! (rires).

À propos du costume, la décision de le changer vient de vous ?
C'est-à-dire que je ne me suis pas mis en tête de le changer pour le plaisir. J'ai l'impression que dans l'épisode précédent, Jason s'était alourdi. On voyait le haut de son crane chauve, il avait une allure plus pataude et je voulais le rendre plus puissant, plus évocateur du mal. Nous avons donc décidé de garder les chaînes qui l'emprisonnent au début du film comme partie intégrante du costume à cause des effets de la cryogénisation. Pour être honnête, je le préfère ainsi. Grâce au talent de Stephan Dupuis, qui je pense est l'un des meilleurs maquilleurs au monde, nous avons pu redonner au personnage une certaine crédibilité, qui avait été quelque peu endommagée sur les plus récents des épisodes précédents.

Photos de cette page : Sitôt réveillé, ce bon vieux Jason (Kane Hodder) va avoir du fil à retordre avec les habitants du vaisseau spatial, et notamment (à gauche) avec l'androïde Kay-Em 14 (Lisa Ryder).

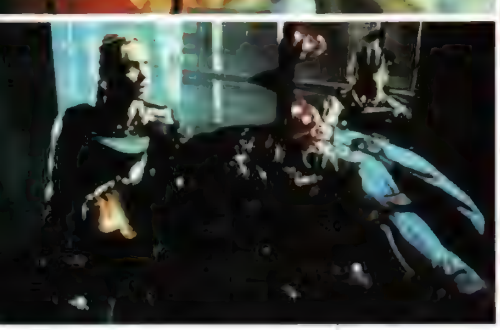
Pourquoi avoir situé le film en 2455 ?
Pour pouvoir faire ce que je veux ! Comme je vous l'ai dit auparavant, l'idée principale est de pouvoir changer de direction, amener le personnage vers d'autres horizons. Il n'y a que dans le futur, à l'intérieur même d'un vaisseau spatial, que je pouvais créer un environnement virtuel que je renverrais à Jason pour le voir réagir différemment. De plus, il me semble qu'un tel concept pourrait permettre à Sean Cunningham, ou à quiconque prendra la relève, de partir sur de nouvelles bases pour un éventuel onzième film qu'ils peuvent faire avec le Jason habituel ou même le Uber Jason. Mon principe était surtout de mixer les éléments pour voir ce qui en résulte.

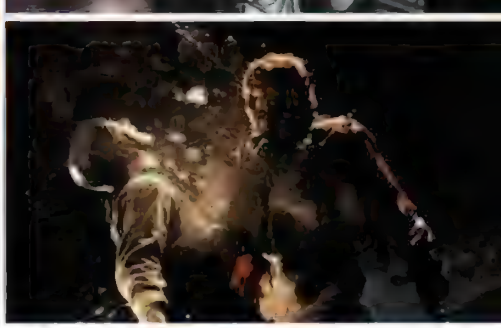
***Avec* Jason X, *on dirait que vous ne tenez pas compte de* Jason va en Enfer...**
Non, je ne dirais pas ça. Prenez le générique d'ouverture de mon film. Il s'agit clairement de mon interprétation de l'Enfer avec des mouvements de caméra amples qui révèlent que l'on se trouve en fait dans le corps de Jason, qui lui-même se retrouve enchaîné... C'est très allégorique bien sûr, mais c'est ma manière de faire le lien avec l'épisode précédent, de montrer qu'on extirpe Jason de l'Enfer pour une nouvelle aventure.

Le concept spatial est hautement gonflé tout de même : vous auriez pu livrer le pire film au monde...
Oui c'est vrai, j'y ai pensé. Posez les conditions dans ces termes-là : *« Jason dans l'espace »*. Évidemment, ça sonne complètement con, à l'écoute. Mais en changeant d'époque, je pouvais éventuellement dépasser le cliché standard du jeune adolescent glandeur, fumeur de pétards, qui ne cherche qu'à tirer des coups et attend finalement son heure comme le reste du casting. La différence, c'est que les ados de mon film sont au courant très très vite de ce qui se passe et ils ne tentent pas seulement de survivre. Alors que leur environnement particulier se désagrège petit à petit, ils essayent de rentrer chez eux. Il y a des règles dans un **vendredi 13**, c'est sûr : les ados doivent pour la plupart se faire massacrer. Mais quitte à faire ça, autant essayer de rendre le tout plus intéressant, et d'une certaine manière plus original dans le contexte d'un film d'horreur.

On parlait du costume tout à l'heure, mais quelle est l'histoire derrière celui de Uber Jason ?
À la base, mon scénariste Todd Farmer et moi avions en tête de montrer les ados en train de construire un robot ou une arme technologique qui leur permettrait de tuer Jason de manière radicale. Puis, nous voulions que celui-ci ressuscite de manière spectaculaire. Nous avons pensé à cette nanotechnologie que nous avons décidé de montrer dès le début avec la blessure de Rowan, en forme d'amorce pour la résurrection de Jason. En ce qui concerne le costume, je voulais un design puissant, sexy même, mais très fidèle au masque de Jason. J'ai lancé ces idées à Stephan, qui a produit quelques dessins qui ont donné ce look : un mélange entre la chair humaine et le métal. Je voulais également que le costume puisse refléter la lumière, pour pouvoir également créer des jeux d'ombres et instaurer une certaine ambiance.

Vous n'avez pas eu peur que ça paraisse trop propre ?
Je n'y ai jamais vraiment pensé en ces termes-là. Mais c'est vrai que nous avons créé une sorte de contraste avec le Jason organique, sale, lié aux environnements qui l'entourent comme le fameux lac. Je ne voulais pas donner une énième variation de ce look-là. On a peut-être pris un risque dans le sens où nous nous sommes attaqués à une institution qui possède ses fans hardcore et qu'il ne fallait surtout pas fâcher. Mais nous avons décidé que cela valait le coup de tenter ce risque et nous n'avons pas reçu de plaintes jusqu'ici.





Sur cette page :
De la découverte de son corps cryogénisé à sa transformation en Uber Jason , le « Gros » de Crystal Lake va laisser une fois de plus un nombre impressionnant de macchabées dans son sillage.

Page de droite :
Le fringuant et redoutable Uber Jason dans toute la splendeur de sa renaissance.

Durant la fin de l'ère Paramount de la série, la variété des armes durant les meurtres était constante alors que dans votre film, Jason utilise surtout sa machette. C'est un retour aux sources ?
Exactement ! Je voulais revenir à ce qui représentait Jason au tout début. Jason et sa machette, c'est très précisément l'image que nous avons du personnage en tant qu'icône. C'est pourquoi j'ai fait les choses très simplement : Jason baisse les yeux, il tombe sur une très belle machette et paf... c'est reparti ! Aussi, je ne voulais pas qu'il utilise d'autres objets forcément, mais surtout les éléments qui l'environnent, comme dans cette scène où Jason plonge la tête d'une jeune étudiante dans le gel cryogénique et la casse ensuite sur un coin de table. C'est idiot, mais lorsque l'on fait ce genre de films, il y a un moment où vous devez vous poser sur une chaise et vous prendre la tête entre les mains et réfléchir à un énième meurtre original ! Nous en avions trouvé d'autres très sympas, mais le budget ou la complexité du maquillage ne nous ont pas permis de les accomplir. Mais bon, je n'ai pas tenté de battre le record de la série en termes de meurtres, cela m'aurait complètement distrait de mon but premier : raconter une histoire. Kane lui, faisait une liste de tous les meurtres et un jour, il est venu me voir avec un air assez satisfait : *« Tu sais Jim,* **Jason X** *est le* **vendredi 13** *dans lequel il y a le plus de meurtres »*. Je l'ai regardé avec ma tête levée en lui répondant : *« Ok... cool... »*, en essayant toujours de dissimuler ma chair de poule !

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

REQUIEM
DE HERVÉ RENOH

FRENCH CONNECTION

APRÈS **UN JEU D'ENFANTS**, L'ANTHOLOGIE DE SÉRIES B PRODUITE PAR FIDÉLITÉ PRODUCTIONS, ET BAPTISÉE À RAISON « BEE MOVIES », NOUS LIVRE CET ÉTÉ DEUX NOUVEAUX PETITS FILMS D'HORREUR TOURNÉS À L'ÉCONOMIE : **REQUIEM** ET **BLOODY MALLORY**. LE PREMIER PRÉTEND SE RAPPROCHER D'UNE SORTE DE **USUAL SUSPECTS** MYSTIQUE TANDIS QUE LE DEUXIÈME, NETTEMENT MOINS BON ET DONC CHRONIQUÉ EN CATIMINI EN FIN D'ARTICLE, SE PRÉSENTE SOUS LA FORME D'UN FILM DE MONSTRES LOUFOQUE. HÉLAS, BIEN PLUS QUE L'ÉCONOMIE DES MOYENS, C'EST CELLE DES TALENTS QUI SEMBLE ÊTRE LA MARQUE DE CETTE COLLECTION. ÉTAT DES LIEUX PLUS OU MOINS MITIGÉ.

SYNOPSIS

Marcus (Moussa Maaskri), criminel endurci incarcéré après avoir été dénoncé par un des membres de son gang, s'évade de prison avec trois complices et trouve refuge dans un monastère cistérien coupé du monde. Un huis-clos infernal et meurtrier s'installe alors entre les évadés et les moines qu'ils retiennent en otage, auxquels s'ajoute une jeune femme, Carla, qui s'est arrêtée pour la nuit. La tension monte progressivement entre les différentes parties, surtout que Christian (Patrick Dell'Isola), homme d'église au passé trouble, ne compte pas se laisser faire. Comme on dit, l'habit ne fait pas le moine...

CANTIQUE DE LA RACAILLE

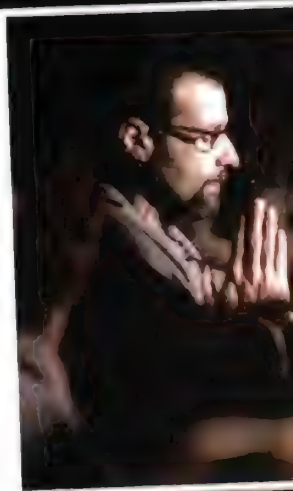
MYSTIQUE ET VIOLENT, REQUIEM VÉHICULE INDÉNIABLEMENT UN UNIVERS PROPRE À SON RÉALISATEUR, HERVÉ RENOH. NÉANMOINS, UNE FOIS DE PLUS, ON EST EN PRÉSENCE D'UN FILM DE GENRE FRANÇAIS DONT LES INTENTIONS TRANSPARAISSENT ASSEZ MAL À L'ÉCRAN.

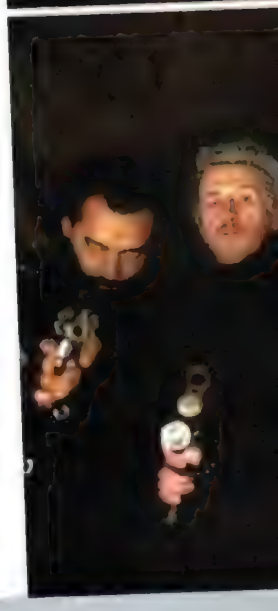
Avant de souligner les qualités et les défauts du premier film d'Hervé Renoh, une mise au point nous semble nécessaire. Car le concept même des Bee Movies obéit à une contradiction qui risque de jouer contre la série. Le paradoxe de **Requiem** se résume à deux chiffres. Alors que le budget total du film tourne autour d'un ridicule 1,30 millions d'euros, sa promotion avoisinera les 700 000 euros, soit un budget promotionnel équivalent à une production d'au moins 10 millions d'euros. Chose logique lorsque l'on considère que le film sortira (et là encore on notera l'absurde disproportion de ce chiffre) sur près de 150 copies. Pour dire les choses autrement : ces authentiques séries B en termes de production, possèdent la couverture médiatique et marchande de séries A de haut standing. Cette exploitation contre-nature de la collection a de grandes chances de faire beaucoup de mal aux Bee Movies et en particulier à **Maléfiques** et **Requiem**, les deux plus petits budgets de la série. Aurions-nous la même exigence si nous découvrions ces films comme ils devraient l'être, lors d'une diffusion en double programme par exemple ? Probablement pas. Surtout qu'à une époque où un **Arack Attack** à 50 millions de dollars est qualifié de «bis» (y compris par la Mad Team), le terme «série B» a totalement perdu sa valeur sémantique. Impossible, donc, de parler de **Requiem** sans remettre les choses à leur place. Dont acte.

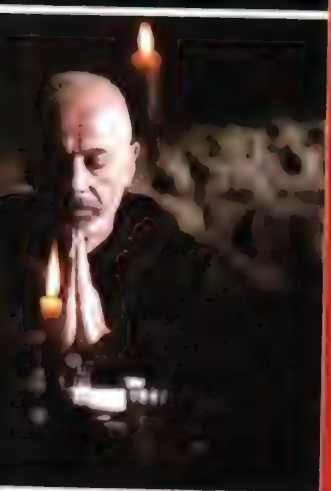
Pour le reste, nous ne saurions trop vous conseiller de lire l'interview du réalisateur : vous y constaterez à quel point les conditions de production peuvent affecter le résultat final. Vous y noterez aussi la somme impressionnante de courage et de ténacité qu'Hervé Renoh a dû déployer pour que son film existe. Ceci dit, **Requiem** est loin d'être exempt de défauts. Si l'on voudra bien excuser la mise en scène brouillonne, on aura par contre plus de mal à justifier le scénario très prévisible (même si le réalisateur s'en défend, le film fut vendu en partie par Fidélité et Canal + Écriture comme une version monastique d'**Usual Suspects**) et une baisse de rythme au milieu du film due, en grande partie, à un discours souvent pompeux sur la religion. Non pas que ce qu'Hervé Renoh déclare sur le sujet soit particulièrement crétin, faux, dérangeant, ou que sais-je encore. Mais il arrive trop souvent qu'il se trompe de priorité, utilisant sa thématique religieuse trop comme une fin, pas assez comme un moyen. **Requiem** semble alors pêcher par prétention, un défaut qui risque d'être rédhibitoire pour nombre de ses spectateurs. Pourtant, dans le cas contraire, en particulier lors d'une première bobine et d'un final mystiques à souhait, **Requiem** ne manque ni de saveur, ni d'énergie. On sent d'ailleurs le réalisateur habité par ce film qui rappelle dans ses meilleurs moments certains polars frondeurs que l'Italie a commis dans les années 70. Des films bruts, malpolis et qui sacrifiaient tout à l'adrénaline. Autant dire, des qualités très appréciables qui méritent amplement toute notre indulgence de militants du genre.

Anne-Laure GAUBERTHIER

FRANCE. 2001. RÉAL. ET SCÉN.: HERVÉ RENOH. DIR. PHOT.: GILLES ARNAUD. MUS.: JÉRÔME COULLET. PROD.: MARC MISSONIER ET OLIVIER DELBOSC POUR FIDÉLITÉ PRODUCTIONS, MARS FILMS, FILM OFFICE ÉDITIONS. INT.: PATRICK DELL'ISOLA, JULIE-ANNE ROTH, MOUSSA MAASKRI, JO PRESTIA, MARC CHAPITEAU... DUR.: 1H35. DIST.: MARS FILMS. SORTIE LE 14 AOÛT 2002.







INTERVIEW HERVÉ RENOH
AU NOM DU PÈRE, DU BIS ET DU SAINT ESPRIT

ÉLEVÉ À LA DURE ÉCOLE DE L'ASSISTANAT, HERVÉ RENOH A RÉALISÉ QUELQUES PUBS ET COURTS-MÉTRAGES, DONT **L'ENNEMI** AVEC DENIS LAVANT, AVANT D'ÉCRIRE ET DE METTRE EN SCÈNE **REQUIEM**, SON PREMIER FILM, QU'IL DÉFEND AVEC LUCIDITÉ ET ENTHOUSIASME.

Comment es-tu arrivé sur la collection des Bee Movies ?
J'avais contacté Canal + pour plusieurs projets de longs et ils trouvaient mes histoires très chouettes, mais trop chères. Quand la collection des Bee Movies s'est créée, ils m'ont donc demandé si je pouvais écrire un scénario qui exigerait peu de moyens. Les Bee Movies sont au départ une démarche très commerciale de la part de Fidélité. Ce n'est, en soi, pas du tout condamnable, si ce n'est qu'il y a derrière ce projet une idée assez étriquée de ce que doit être un film commercial pour jeune. Il y a actuellement en France une confusion entre le film de genre et le Teen Movie. Or, avec **Requiem**, je voulais faire un film 100 % de genre, mais qui soit adulte. Il a fallu lutter avec Fidélité pour qu'ils acceptent ce concept.

Je trouve justement certaines pointes d'humour déplacées. C'est la production qui les a imposées ?
Non. Il y avait même plus d'humour noir dans le scénario et nous en avons beaucoup coupé au montage. Je ne sais pas trop quoi penser de l'humour de **Requiem** avec le recul... Il y a des gags purement visuels et un peu bizarres qui fonctionnent bien, mais c'est vrai que j'aime moins tout ce qui passe par les dialogues. Quant aux doutes de Fidélité sur les possibilités commerciales de **Requiem**, ils se sont surtout répercutés sur la production pure. Ainsi, deux semaines avant le tournage, nous ne savions toujours pas si le film allait ou pas se faire. **Requiem** a failli être stoppé en cours de route également, lorsque la production s'est aperçue qu'au bout de deux semaines de tournage, j'avais utilisé la totalité de la pellicule prévue pour tout le film. Nous tournions alors trente plans par jour et ils ont alors compris que le film, avec ses 2300 plans montés, allait dépasser son budget en postproduction. Mais malgré tout, je persiste à penser que je suis un miraculé, puisqu'au départ **Requiem** devait être tourné en DV. Heureusement, Kodak a sorti sa nouvelle caméra 16mm, la Minima, et avec leur support, nous avons pu tourner le film en pellicule. Mais à dix jours du tournage, nous batailions encore pour que le film ne soit pas en DV.

Combien a coûté Requiem ?
Le film s'est fait avec des clopinettes, en l'occurrence quelque chose comme huit millions de francs. Plus concrètement, ça signifie que nous avons tourné en trente jours, avec une équipe de dix-huit personnes. Ça signifie aussi qu'une grande partie du film a été faite caméra à l'épaule, tout simplement parce que nous avions zéro machinerie sur le tournage. On a juste bricolé un steadycam avec l'assistant opérateur. Nous avons aussi dû couper beaucoup de choses en cours de tournage. Les Bee Movies t'apprennent à aller à l'essentiel, faute de quoi tu ne peux pas mettre en boîte ton film. Ainsi, des flash-backs qui expliquaient ce que le héros vivait entre le casse et son arrivée au monastère ont été retirés du script. Du coup, certains points du scénario sont devenus obscurs. J'ai aussi fait beaucoup de sacrifices sur mon découpage. Nous tournions tellement à l'économie que nous comptions les impacts de balles qui touchaient les murs. Nous étions, littéralement, à deux ou trois balles près. La fusillade de fin, par exemple, a été tournée en deux heures. Il n'y a donc pas le dixième de ce que je voulais faire. Malgré tout, j'assume **Requiem** complètement, avec ses défauts et ses qualités. Ce que j'aime dans ce film, c'est son énergie. Et cet atout est aussi dû aux conditions de tournage.

Le film a toujours était aussi violent ?
Le film est méchant, pas violent. Dès le début, je voulais déstabiliser le spectateur en montrant avec le viol puis le meurtre de la petite fille, que tout pouvait arriver dans **Requiem**. La mort d'un enfant est intéressante d'un point de vue narratif au cinéma parce que c'est encore un tabou. Et dès que l'on brise ce tabou, on acquiert une grande puissance auprès du spectateur qui s'attend alors à tous les extrêmes. Si une chose a beaucoup évolué pendant l'écriture, c'est le dénouement. Nous avons eu énormément de discussions pour savoir, par exemple, qui était Goliath. D'ailleurs, Gilles Adrien, mon directeur de la photo, me répétait sur le tournage : *« Je ne comprends pas le scénario, mais c'est pas grave*

parce que mon film préféré est **Le Faucon maltais**, *et c'est le genre d'histoire que personne ne comprend totalement ».*

Pourtant ta fin est extrêmement didactique...
Je ne suis pas d'accord. Pour moi, cette fin est moins conçue dans la perspective d'expliquer la révélation que dans l'espoir de provoquer une émotion. J'ai tenté d'utiliser le flash-back non pas comme un outil narratif, mais comme un outil dramatique, presque un gimick visuel.

As-tu conscience que cette fin, faute d'option quant au coupable, est très prévisible ?
Ce n'est définitivement pas le point fort du film. En même temps, ce n'est pas un vrai problème parce que **Requiem** est un faux whodunit. Ce qui tient à mon avis le spectateur en haleine, ce n'est pas de savoir qui a fait le coup, mais plutôt comment tout cela va se résoudre. Et tout est relatif. Le grand public, par exemple, est surpris par la fin.

Tu parles de projection-test ?
Oui, j'ai fait une projection-test pendant le montage et une à la fin de la post production. C'était passionnant. J'ai l'impression que le spectateur aujourd'hui est spécialement apte à décoder toutes les feintes narratives, mais que le plaisir qu'il peut ressentir sur des films de ce genre se situe ailleurs. Ça tient plus du sensitif que du cérébral. Ce qui correspond d'ailleurs à ma définition du cinéma de genre, un cinéma qui parle plus aux tripes qu'à l'intellect. Le public est toujours prêt à suspendre son cynisme si on l'emmène dans des sensations très fortes. J'ai ainsi essayé d'obtenir dans **Requiem** une écriture cinématographique abstraite, de travailler sur le côté poétique, plus que pragmatique, du film.

Ce qui explique ton emploi de faux raccords par exemple...
Ou encore l'utilisation parfois de flous...

Travaille-t-on ce genre de réalisation en amont ?
Oui, tout à fait, même si ce sont des effets qui se créent surtout au montage. J'ai fait beaucoup de storyboards très détaillés. Nous indiquions même les intentions de lumière, les dominantes de couleurs... Mais une fois que je les ai faits, je les ai rangés dans un carton pour me jeter totalement dans l'énergie du tournage. Ce qui est amusant, c'est qu'au final tu reviens à ta première impulsion. Ainsi, j'ai ressorti mes storyboards au début du montage, et je me suis aperçu que je les avais suivis très fidèlement malgré moi.

Ce parti pris d'écriture cinématographique me semble très dangereux pour un premier film.
Sauf que je travaillais avec un monteur aguerri et que j'ai moi-même une grande expérience du montage. Jean De Garigues, le monteur, est un génie. Je suis revenu du tournage persuadé que certaines séquences n'étaient pas montables. Mais Jean est allé chercher des plans qui appartenaient à d'autres scènes pour combler des manques et il a fait un boulot incroyable. On a bidouillé plein de choses en post-production, comme les voix des flics que nous avons rajoutées en Off pour expliquer des choses que nous n'avons pas pu tourner.

Et j'imagine que vous n'aviez pas droit aux retakes...
Fidélité a quand même accepté de nous payer une journée de retakes, mais elle a surtout servi à la scène de bagarre finale entre Christian et Marcus. Cette scène a été tournée en quatre fois ! La première fois, à cause du mauvais temps, tout le système de flamme qui entourait le crucifix était bousillé. La deuxième fois, une partie du décor avait été démontée. Nous ne pouvions donc tourner qu'un seul des axes nécessaires. Un mois plus tard, nous avons tenté de mettre la scène en boîte à côté du décor de la prison, mais les acteurs étaient tellement épuisés (c'était la fin du tournage) qu'ils se sont blessés dès la deuxième prise et nous avons dû arrêter le tournage. Enfin, j'ai comblé tant bien que mal les manques pendant la quatrième cession de tournage qui a eu lieu en studio.

Parle-nous de la musique...
Jérôme Coullet a tout fait dans une cave sous-équipée, en trois semaines, pendant que nous réalisions le mixage. Nous mixions la journée et la nuit j'allais chez lui pour travailler sur la musique. Mais tout le film a été fabriqué comme ça. Les effets spéciaux visuels par exemple ont été faits avec rien. Ce sont deux directeurs techniques de **Vidocq** qui ont monté leur boîte, Froggy, et ils ont accepté de nous faire un devis défiant toute concurrence parce que nous étions leur premier long. Ils ont retouché une centaine de plans dans le film.

Les plans 100 % numériques du monastère et de la prison avaient été décidés dès le début ?
Non, pas du tout. Mais le décor du monastère était trop petit pour des plans larges en situation, il faisait quelque chose comme dix mètres par douze. Même chose pour la prison, qui est en pleine ville. Je pense qu'au final, ces plans accentuent le caractère gothique du film.

Où as-tu tourné ?
Le monastère dans lequel nous avons filmé appartient à un propriétaire privé. D'ailleurs, le seul jour où il est venu sur le tournage, c'était lors de l'égorgement du moine sur l'autel. Il y a eu une sévère discussion avec lui pour que nous puissions continuer à filmer dans sa propriété. C'était un lieu habité, vraiment, et des choses bizarres se sont passées sur ce lieu de tournage, comme de très nombreux accidents. Tous les acteurs ont été blessés. Par exemple, nous mettions dans les flingues un peu d'acide pour que le canon fume. C'était la seule solution que nous pouvions nous offrir, mais elle était dangereuse. Et lors d'une prise, l'acide a atterri dans l'œil d'un

acteur. Il est passé à deux doigts de devenir définitivement borgne !

J'ai eu un problème avec ton discours sur la religion...

Ce qui m'intéresse, c'est de faire coexister plusieurs niveaux de lecture. Même si un film comme **Requiem** doit fonctionner surtout sur les tripes, j'aime l'idée que le cérébral ne soit pas en reste. En l'occurrence, je voulais poser la question qui est, pour moi, le fondement du scepticisme religieux : devant l'évidence du Mal, comment peut-on conserver la foi ? Je l'ai fait d'une façon sérieuse, peut-être trop didactique, peut-être même très naïve. Les théologiens ont probablement dépassé depuis longtemps ce débat qui, malgré tout, me tient vraiment à cœur.

Mais ne t'es-tu jamais demandé si ce débat risquait d'être déplacé ?

C'est un équilibre difficile à trouver. Je pense qu'il y a des moments où on y arrive très bien, notamment avec le personnage de la femme, parce que tout passe dans des répliques très courtes. À l'inverse, je pense que nous sommes trop explicites dans les scènes avec Rafik. Mais je ne voulais surtout pas que le discours sur la religion passe être récupéré par des nouvances fascisantes. C'est-à-dire que je ne devais pas limiter mon message à la religion chrétienne et j'avais envie d'enfoncer le clou très tardivement. D'autant que les hasards du casting ont fait que Marcus, le méchant, était joué par Moussa Maaskri, qui est Arabe. Maintenant, mon film reste avant tout, un divertissement.

Une scène comme celle du « tunnel » n'a pu être réalisée que par une personne mystique. Vrai ?

Oui, ça correspond à mon vécu. Ce film cherche à savoir si une renaissance est possible, un thème qui appartient totalement aux codes du film de genre. Nous sommes proches des mythes du western par exemple. Pour la petite histoire, j'ai grandi en Italie, et j'ai été élevé par des religieux extrêmement sévères. Ça explique peut-être certaines choses.

Justement, est-ce que des autorités religieuses ont participé au film ?

J'ai consulté un moine et j'ai fait aussi des recherches sur la prison. Ces rencontres m'ont beaucoup apporté. Plus un film est barré, plus, je pense, il doit avoir des ancrages très profonds dans la réalité. La vie monastique telle que décrite dans **Requiem** reste une réalité aujourd'hui. De plus, sur le tournage même, nous avons bénéficié de l'aide d'un curé du coin qui nous a prêté énormément d'accessoires pour habiller les décors. Maintenant, je pense que le film peut être très choquant pour les religieux, notamment parce que pour eux le rituel, la forme, est aussi importante que le fond. Je ne suis pas d'accord avec cette idée... Excepté en matière de cinéma. Mais c'est peut-être parce que le cinéma est ma religion.

Propos recueillis par Anne-Laure GALBERSTADT

BLOODY MALLORY ● CRITIQUE

ZÈDE MOVIE

VOULU COMME UN DÉMARQUAGE FRANÇAIS DE LA SÉRIE TÉLÉ *BUFFY*, BLOODY MALLORY REPRÉSENTE LA QUINTESSENCE DU FILM NON-FAIT, PARTANT DANS TOUTES LES DIRECTIONS SANS JAMAIS ARRIVER NULLE PART. RÉSOLUMENT INDÉFENDABLE.

C'est malheureux à dire (et encore plus à écrire) mais **Bloody Mallory** constitue un nouvel exemple de la paralysie créative qui caractérise le renouveau actuel du cinéma de genre français. Annoncé comme le premier grand film de monstre hexagonal, le film de Julien Magnat est à l'arrivée un objet hirsute et mal foutu, tout juste digne d'un gros Z mexicain des années 80. Dès les premières minutes du film, on assiste ainsi, l'air interdit, à un spectacle totalement incohérent et très vite, on en vient à se demander comment d'importantes structures de production ont pu investir les yeux fermés dans un scénario pareil.

Bloody Mallory, jeune femme ayant assisté à la possession de son mari par un démon le soir même de ses noces, fait désormais partie d'une organisation gouvernementale secrète, chargée de traquer et de détruire les entités diaboliques peuplant nos belles contrées. Secondée par la petite Talking Tina (une gamine télépathe) et par l'exubérante Vena Cava (une drag-queen bardée d'explosifs), Mallory va devoir résoudre une nouvelle énigme : retrouver le Pape, qui a été kidnappé par une horde de goules.

Une telle intrigue appelait d'entrée un traitement potache, à mi-chemin entre le film amateur et la parodie. Pourtant, il n'en est rien. Du début à la fin, le film est une accumulation de tout ce qu'il ne faut pas faire : des gags poussifs (une brute épaisse plongée dans la lecture de Picsou Magazine), un discours prétendument satirique (la caricature des instances religieuses est tellement énorme et simpliste qu'elle ne ferait même pas bondir la bigote la plus acharnée), des situations déconcertantes (Mallory discutant avec une chauve-souris enfermée dans un sac), des dialogues affligeants (et qui atteignent le point de non-retour quand ils touchent aux interrogations existentielles de Mallory), des personnages crispants au possible, servis par des acteurs complètement livrés à eux-mêmes... La liste est longue, très longue. Enfin, unique composante susceptible a priori de rattraper le naufrage, la réalisation se fait remarquer par son inexistence la plus totale. Malgré une enveloppe de 14 millions de francs et des moyens techniques qui essaient de se la jouer (le film a été tourné en Super 16 puis kinescopé en 35 mm), Julien Magnat ne semble faire aucun effort pour insuffler un tant soit peu d'énergie à son métrage. L'exemple le plus flagrant étant la manière systématique qu'il a de ne pas filmer les séquences de combat : un personnage amorce un coup de pied dans un plan et son adversaire se retrouve aussitôt par terre dans le plan suivant. Entre les deux, pas la moindre présence d'un insert sur le coup porté, et au final, aucun impact visuel. Le film entier fonctionne ainsi, sur ce principe de renoncement, jusqu'aux effets spéciaux, affreusement inexploités : le « terrifiant » Berserker, lors d'une scène où il pourchasse les héros, se résume ainsi à un museau et quelques dents filmés en gros plans tremblotants. Maladroit sans être touchant, ridicule sans être marrant, parfois prétentieux, la plupart du temps ennuyeux, **Bloody Mallory** ne sert finalement qu'à constater une évidence que nos compatriotes ne semblent pas avoir assimilée (du moins pas encore) : faire un film d'horreur ne s'improvise pas. Cette propension à croire que le film va se faire tout seul nous montre, une fois de plus, que même ses thuriféraires français les plus passionnés n'éprouvent pas de respect réel et profond pour le cinéma de genre. « *Ça viendra* » clame une petite voix de plus en plus inaudible...

Arnaud BORDAS

FRANCE. 2001. RÉAL.: JULIEN MAGNAT. SCÉN.: JULIEN MAGNAT ET STÉPHANE KAZANDJIAN. DIR. PHOT.: NICOLAS DUCHENE. MUS.: KENJI KAWAÏ. PROD.: MARC MISSIONNIER, OLIVIER DELBOSC ET ÉRIC JEHELMANN POUR FIDÉLITÉ PRODUCTIONS, ALQUIMIA, MARS FILMS, FILM OFFICE. INT.: OLIVIA BONAMY, JEFF RIBIER, VALENTINA VARGAS, ADRIA COLLADO, LAURENT SPIELVOGEL... DUR.: 1H34. DIST.: MARS FILMS. SORTIE LE 17 JUILLET 2002.

DOG SOLDIERS
DE NEIL MARSHALL

CHIENS DE GUERRE

SOYONS HONNÊTE, À MAD, ON AIME PAS TROP DOG SOLDIERS. NÉANMOINS, POUR UNE FOIS QUE JULIEN SÉVÉON, NOTRE SPÉCIALISTE DU CINÉMA ASIATIQUE, S'ENTHOUSIASMAIT POUR UN FILM ANGLO-SAXON, ON A DÉCIDÉ DE RANGER NOS ARGUMENTS, DE LUI LAISSER CARTE BLANCHE. ET DE DONNER LA PAROLE À NEIL MARSHALL, RÉALISATEUR DU FILM, ET AU LÉGENDAIRE BOB KEEN, RESPONSABLE DES EFFETS SPÉCIAUX. C'EST PAS TOUS LES JOURS QU'ON VOIT UN FILM DE LOUPS-GAROUS MADE IN ENGLAND !

Une nuit de pleine lune, une maison isolée dans les bois, des militaires paniqués et une horde de loups-garous affamés : voilà bien de quoi réveiller les ardeurs des passionnés de cinéma de genre.

Si vous êtes un amoureux du cinéma d'horreur tel qu'on le pratiquait il y a une ou deux décennies, alors **Dog Soldiers** est fait pour vous. Un film qui est loin d'être révolutionnaire - là n'est d'ailleurs pas son propos - mais qui se révèle être une bonne série B, sans prétention aucune, sincère dans son approche et au final extrêmement divertissante. Un film assez anachronique actuellement, vu que les petites productions horrifiques des années 90 ont eu salement tendance à jouer à fond la carte de la dérision, avec tout ce qu'il faut d'humour potache pour lycéens, de clins d'œil pompeux et de happy ends grangnan. Neil Marshall, pour qui c'est le premier film, dirige son escapade horrifique avec un sérieux qui fait plaisir à voir, malgré la présence, il faut croire incontournable, de deux ou trois gags qui viennent alourdir l'action. L'histoire, simpliste au possible, montre un groupe de militaires s'amusant à faire la guerre dans les splendides Highlands d'Écosse. Mais leurs petites aventures de gamins attardés ne tardent pas à dégénérer lorsqu'ils découvrent un campement militaire entièrement saccagé et maculé de sang, ainsi qu'un survivant, incapable d'aligner plus de deux mots. Lorsque la nuit tombe, les apprentis guerriers sont soudainement attaqués par des bêtes gigantesques. C'est la fuite à travers les bois, et la petite équipe se retrouve miraculeusement sauvée par une conductrice et sa jeep qui passait par là. Direction la maison de la charmante demoiselle qui leur fait rapidement un topo de la situation : c'est la pleine lune et les créatures qui rôdent dehors ne sont rien de moins que des loups-garous. La nuit promet d'être longue...

Né de l'initiative des producteurs d'Hellraiser, Dog Soldiers est le film d'horreur anglais qui aura connu le plus gros succès lors de son exploitation en Grande-Bretagne, avec 2 millions de livres sterling de recettes au box office à ce jour.

Qu'il est agréable de se retrouver devant un film sentant bon les années 70 et 80. Un film qui nous renvoie vers quelques-uns des meilleurs exemples de l'époque, **Hurlements** et **Peur Bleue** en tête *(voilà un rapprochement entre un chef d'œuvre et un navet assumé dont nous te laissons l'entière responsabilité, mon cher Julien - ndlr)*, voir aussi des œuvres un peu plus anciennes comme **La Nuit des morts vivants**, auquel la dernière partie du film fait bien entendu ouvertement référence. Un mélange de survival, genre bien en vogue il y a une quinzaine d'années, de grosse action pétaradante et d'horreur gore. Marshall n'hésite effectivement jamais à verser des hectolitres de sang, n'oubliant pas par la même occasion l'aspect grand-guignolesque, ou du moins délirant, du gore. Même si **Dog Soldiers** ne restera probablement pas dans les annales du genre, cela n'empêchera sûrement pas le public de prendre son pied devant un film aux intentions aussi sympathiques.

Julien SEVÉON

GB/LUXEMBOURG 2001 RÉAL ET SCEN. NEIL MARSHALL DIR. PHOT. SAM MCMURDY MUS. MARK THOMAS SFX MAQUILLAGES : BOB KEEN. PROD. CHRISTOPHER FIGG ET TOM REEVE POUR KISMET ENTERTAINMENT GROUP, LUXEMBOURG FILM FUND, THE CAROUSEL PICTURE COMPANY, THE NOEL GAY MOTION PICTURE COMPANY ET THE VICTOR FILM COMPANY. INT. SEAN PERTWEE, KEVIN MCKIDD, EMMA CLEASBY, LIAM CUNNINGHAM, THOMAS LOCKYER. DUR. : 1H49. DIST. SND. SORTIE LE 14 AOÛT 2002.

NEIL MARSHALL TOURNE AVEC LES LOUPS

APRÈS TROIS SCÉNARIOS ET UN COURT FILMÉ À LA FIN DE SES ÉTUDES (UN FILM D'ACTION AVEC DES ZOMBIES), NEIL MARSHALL S'ATTAQUE AVEC DOG SOLDIERS À SON PREMIER LONG MÉTRAGE : UN FILM DE LOUPS-GAROUS SAIGNANT ET PLEIN D'ACTION. UN PREMIER PAS DERRIÈRE LA CAMÉRA QUI LAISSE PRÉSAGER UN CERTAIN RENOUVEAU DU CINÉMA DE GENRE ANGLAIS.

Les soldats découvrent le corps d'une vache, atrocement mutilé, et se demandent tous ensemble : « Mais que fait Brigitte Bardot ? ».

Malgré leur entrainement draconien, les militaires n'étaient pas préparés à affronter un ennemi aussi sauvage que les loups-garous qui peuplent les contrées sauvages d'Écosse où ils ont été envoyés en manœuvre !

N'était-ce pas risqué, pour votre premier film, de vous attaquer à un monstre aussi connu et déjà vu que le loup garou ?
Le loup-garou est mon monstre préféré. Selon mon point de vue, il n'y a pas eu de bons films de loups-garous depuis la fin des années 70/début des années 80. J'adore par exemple **Le Loup-garou de Londres**. La suite, par contre, **Le Loup-garou de Paris**, a été une énorme déception. Il y a aussi eu des films comme **La Compagnie des loups**, une très belle réussite, mais qui n'est pas vraiment un film de loups-garous. Il y a effectivement eu beaucoup de films dédiés à ce monstre, mais il y en a eu encore plus sur les vampires, et cela n'a jamais empêché personne de continuer à en tourner. Dans **Dog Soldiers**, je n'ai pas pris le point de vue de l'humain qui se transforme en loup-garou, comme c'est souvent le cas, j'ai pris le point de vue des victimes.

Cela faisait longtemps que l'on n'avait pas vu un pur film d'horreur provenant d'Angleterre, n'aviez-vous pas peur d'effrayer les producteurs ou de ne pas attirer le public ?
Je n'avais pas vraiment peur, mais le film a effectivement mis du temps à se faire. Les producteurs n'étaient pas très chauds pour s'embarquer dans un film d'horreur. On a proposé le scénario à de nombreuses compagnies, beaucoup de gens nous ont dit aimer l'histoire, mais ils n'étaient pas prêts à le financer. Puis Christopher Figg, le producteur d'**Hellraiser**, est arrivé et a tout de suite été intéressé par le projet.
Je ne sais pas pourquoi les producteurs étaient aussi frileux. Après tout, l'horreur a connu sa période de gloire en Angleterre par le passé. Même le public en demande depuis le succès de **Scream**.
Dog Soldiers n'a pas été un succès phénoménal mais il a très bien marché, et c'est d'autant plus étonnant qu'il n'y avait aucune star. Par contre on n'a pas attiré un très grand public féminin, suite à tous les articles qui ne parlaient que du sang et des tripes que l'on pouvait voir !

Justement, la censure anglaise est très stricte. Avez-vous dû calmer vos appétits sanglants ?
Non, on a été entièrement libre. On s'attendait à ce que le film soit interdit aux moins de 18 ans, mais il n'a finalement été interdit qu'aux moins de 15 ans. Et en plus, aucune coupe n'a été nécessaire !

Votre film démarre un peu comme une mise en boîte de l'armée, puis finit par une véritable glorification de l'uniforme. Au final, Dog Soldiers est-il un film pro ou anti-armée ?
J'ai essayé de faire un film pro-soldats d'une certaine façon. La fraternité qui les unit, l'héroïsme de ces hommes sont des aspects qui m'intéressent beaucoup. Je ne voulais pas me moquer d'eux ; s'ils semblent amusants, c'est grâce à leur caractère particulier, pas à cause de leur uniforme. C'est un film pro-soldats, sur ces individus, pas pro-armée. Il y a une différence.

Dog Soldiers rappelle à la fois Hurlements pour les loups-garous et La Nuit des morts vivants pour l'attaque de la maison. Est-ce que ces films ont joué une quelconque influence lors de l'écriture du scénario ?
C'est bizarre, mais je n'ai jamais vu **La Nuit des morts vivants**. J'ai bien vu **Zombie** et **Le Jour des morts vivants**, mais jamais le premier opus. Cette idée de la maison assiégée découle plus de films comme **Assaut**, **Zulu** ou **Rio Bravo**. Par contre, pour les loups garous, **Hurlements** a effectivement joué un rôle, en particulier dans leur image, même si nous l'avons reformulé à notre sauce.

Le film débute vraiment comme un film d'horreur et s'oriente rapidement vers l'action pure.
Je suis un fan de ces deux genres. James Cameron les a très bien mixés en faisant **Aliens**. Je voulais mélanger l'action et l'horreur, parce que, égoïstement, c'est exactement le genre de film que je veux voir.

Le ton très premier degré du film nous renvoie aux productions horrifiques des années 70 et 80 où le genre était pris très au sérieux. Êtes-vous nostalgique de cette époque ?
Absolument. C'est l'époque où j'ai commencé à regarder ce genre de films. J'avais alors 10 ans. Ça m'a inspiré pour devenir réalisateur. Les films de l'époque étaient honnêtes, ce qui n'est plus le cas maintenant. Certains critiques anglais ont écrit que mon film était *« old fashioned »*, ce qui est, pour moi, le plus grand des compliments.

On retrouve aussi un peu l'esprit des films de monstres des années 50, où l'on devait attendre la fin pour pouvoir apercevoir l'horrible créature.
Oui, absolument. La meilleure forme d'horreur reste celle que votre imagination peut créer. Le fait de ne pas montrer les loups-garous était donc parfaitement voulu. **Les Dents de la mer** et de nombreux autres films fonctionnent exactement sur ce constat, il faut garder quelque chose d'excitant pour la fin.

Malgré le sérieux de l'histoire, vous avez incorporé quelques gags, plutôt bienvenus, dans le film.
C'est de l'humour noir, lié aux personnages et aux situations qu'ils vivent. L'humour procure un contraste très intéressant avec l'horreur, il permet de créer une certaine confusion auprès du public, ce qui le fera d'autant plus sursauter lorsque l'on reviendra aux scènes horrifiques.

Dog Soldiers est votre véritable premier métrage. Qu'y a-t-il eu de plus difficile à faire ?
C'est une question difficile car j'ai vraiment adoré tout le travail de tournage. Le plus dur a sûrement été de réunir l'argent. Et on a aussi eu des conditions météorologiques catastrophiques. Mais le fait d'être sur le plateau, de tourner le film, c'est vraiment ce que je voulais. Les acteurs se sont investis dans le projet à 200 %. Toute l'équipe était vraiment super. Le tournage s'est passé sans souci durant les six semaines... si l'on met de côté le temps !

Vous avez d'autres films d'horreurs en projets ?
Il y en a un en projet, mais mon prochain film sera différent. L'histoire se passera trente ans après la mort du Roi Arthur, ce sera une sorte de thriller moyenâgeux. Mais j'ai plein d'autres projets, de SF, d'horreur, même un western. J'adore le cinéma de genre, pas seulement l'horreur.

Propos recueillis et traduits par Julien SÉVÉON

INTERVIEW BOB KEEN

MONSTRES À POILS

BOB KEEN, RESPONSABLE DE LA CRÉATION DES LOUPS-GAROUS SUR **DOG SOLDIERS**, A UN PARCOURS DES PLUS ÉTONNANTS. À 18 ANS, IL SE RETROUVE COMME APPRENTI SUR **STAR WARS** AVANT D'ENCHAÎNER PAR LA SUITE SUR DE NOMBREUX CLASSIQUES HORRIFICO-FANTASTIQUES DES ANNÉES 80 ET 90, DONT NOTAMMENT LES DEUX SUITES DE **LA GUERRE DES ÉTOILES**. SON PARCOURS L'A AMENÉ À DEVENIR UN PROCHE COLLABORATEUR DE CLIVE BARKER, À TRAVAILLER SUR DES FILMS COMME **DARK CRYSTAL**, **KRULL**, **HIGHLANDER 1** ET **2**, **ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE**, **CANDYMAN**, **RONIN** ET DE NOMBREUX AUTRES. RETOUR SUR LA CARRIÈRE DU BONHOMME.

Même réfugiés dans une maison isolée au fond des bois, les militaires continuent à subir les assauts des loups-garous. Ici, Cooper (Kevin McKidd) est attaqué par surprise par un des monstres alors qu'il soignait un de ses amis, grièvement blessé.

Vous étiez très jeune quand vous avez commencé à travailler dans le cinéma. Votre première expérience était sur* Star Wars. *Comment vous êtes-vous retrouvé sur ce film ?

Je sortais tout juste de l'école. Aucun de ceux qui travaillaient avec moi sur le film ne savait de quoi il parlait, on pensait que c'était une histoire de gars qui passaient leur temps à courir dans des couloirs ! On a plutôt eu un choc quand on a vu le résultat final.

C'est en fait le père d'un ami d'école qui travaillait sur le film. J'ai toujours voulu travailler dans les effets spéciaux. Tout petit, je voulais être magicien. Un jour, j'avais six ans, mon père m'a emmené voir **Thunderbirds** et je me suis rendu compte que les magiciens modernes, c'étaient ceux qui faisaient les effets spéciaux.

Je n'ai eu qu'un minuscule aperçu de ce qu'était ce travail sur **Star Wars**. Je devais vraiment apprendre le metier, alors je suis retourné étudier et je suis devenu un apprenti « model maker ».

***Vous avez ensuite travaillé sur* Superman, Alien *et* L'Empire contre-attaque.**

Je suis vraiment rentré dans le monde du cinéma avec **L'Empire contre-attaque**. J'y ai rencontré à cette époque Nick Maley, qui est devenu un ami et un partenaire de travail. On a travaillé ensemble pendant sept ans sur des films comme **La Forteresse noire**, **Lifeforce**... Jusqu'à **Highlander** en fait. Nick avait commencé à travailler sur le film, mais rien n'allait comme il voulait. Et au milieu du tournage, il est tombé malade. Je l'ai alors remplacé, on a dû tout refaire. Puis j'ai eu une offre de la 20th Century Fox pour travailler sur **Aliens**. Je n'ai pas été jusqu'au bout du film, car en plein tournage, on m'a passé le scénario d'un jeune réalisateur nommé Clive Barker. L'histoire était très étrange. J'ai rencontré Clive, et on a travaillé ensemble pendant 6 mois, avant même que quiconque n'arrive sur le tournage. C'était sûrement l'expérience créative la plus intéressante et la plus agreable que j'ai eu. On s'affrontait dans des tournois de ping-pong mental, où Clive lançait une idée, sur laquelle il fallait rebondir... Ce film a démarré une relation durable, et j'ai ensuite travaillé sur **Hellraiser 2** et **3**, **Cabal**... C'était une très bonne période.

On a lancé notre propre compagnie, qui s'appelait Image Animation et qui maintenant se nomme Image Effects, parce que l'on ne fait pas tant d'animation que ça. C'est là que j'ai rencontré Neil Marshall. Neil est le premier jeune réalisateur que je rencontre qui soit aussi concentré, tout comme Clive. Neil savait exactement ce qu'il voulait, mais il ne savait pas comment y arriver. On a travaillé sur le concept des loups-garous, on a exploré leurs styles, leurs possibilités. Le film a été tourné au Luxembourg, on a eu un emploi du temps inflexible, on tournait tous les jours de nombreux plans. Je suis très fier du film.

Vous avez été en effet associé avec Clive Barker. Est-ce que vous vous retrouvez dans son univers personnel ?

L'univers de Clive est brillant. Il a des pensées très noires, comme tout le monde après tout. La différence, c'est qu'il est assez honnête pour reconnaître qu'il les a. Son mode de pensée est très intéressant à visiter. Ces films actuels sont beaucoup plus intenses, plus fous. Il aborde de nouvelles idées.

Il y avait une première version de **Cabal** qui était vraiment extraordinaire, elle a été faite avant que les studios ne mettent leur nez dedans. Le film se concentrait plus sur les Nightbreed, qui étaient vraiment montrés différemment. On regrette vraiment de ne pas avoir gardé une copie de cette version... Les cadres n'ont pas compris le film, ils l'ont saboté. Je ne sais pas si le matériel original existe encore. Probablement... Il faudrait quelqu'un pour tout remettre en place.

Qui a eu l'idée du look de Pinhead ?

Clive et moi. L'idée de base était différente, mais à cause du temps et de l'argent limité, nous avons accouché de ce résultat-là. On faisait des essais de costumes sur Doug Bradley, on prenait ces mesures et alors que je traçais des traits sur sa tête, Clive a dit que c'était exactement ça. En fait Pinhead doit beaucoup à Doug Bradley, à sa façon de jouer, à son approche du personnage.

***En 1983, vous avez travaillé sur le superbe* La Forteresse noire.**

C'était une expérience très intéressante de travailler avec Michael Mann. Il a une imagination fantastique. Le problème, c'est qu'il changeait souvent d'idées, alors on devait tout refaire. On a créé six ou sept versions du monstre que l'on n'a pas vues à l'écran. Son idée de la créature était difficile à mettre en scène, il

voulait un être sombre qui vive entouré de fumée noire. On a travaillé pendant dix mois, six jours par semaine. Au bout d'un moment, on se retrouve dans un état second. J'ai pris un mois de repos après le tournage, et même là je ne réussissais pas à récupérer. Le tournage a été vraiment épuisant.

C'est dommage que le film ait été charcuté.
Oui, la version cinéma est incroyablement plus courte. Le film de Michael devait tourner autour des trois heures. Il y a eu tellement de coupes, c'est vraiment dommage. Il y a une version longue qui a un peu circulé durant quelques festivals. Peut-être que l'on pourra voir un jour un director's cut en DVD...

***Un autre film marquant des années 80 sur lequel vous avez travaillé, c'est* Lifeforce.**
Tobe Hooper est fou ! Il est vraiment barré ! Il se baladait avec son gros cigare, me demandant de balancer cinquante morts pour telle scène. À ma grande surprise, tout ce que l'on a fait s'est retrouvé dans le montage final. Généralement, on ne voit que 30 % de notre travail, mais là, Hooper voulait tout ! C'était vraiment super de bosser avec lui. Il a vraiment un esprit tordu. C'était très amusant. C'est en tout cas l'un des films sur lesquels je me suis le plus éclaté.

***Votre travail vous a aussi amené à travailler sur le très spécial* Inseminoïd.**
C'était avec Nick Maley, qui avait notamment écrit le scénario. Peu de gens ont vu ce film en fait. C'est Run Run Shaw qui l'a financé (oui, oui, Mr Shaw Brothers ! - ndlr). **Inseminoïd** a été tourné très rapidement en 18 ou 19 semaines (rires). On a tourné dans des grottes souterraines, qui font des dizaines de kilomètres de long. C'était durant un été caniculaire, mais en bas, il faisait un froid glacial. On était en combinaison polaire et dès que l'on sortait, il fallait se dévêtir rapidement, tellement il faisait chaud ! Le film était très ambitieux pour son budget. Mais avec la séquence de viol et les morts très violentes, le film a un côté assez dérangeant, ce qui explique peut-être pourquoi peu de gens l'ont vu (rires) !

Et il y a aussi* Hardware, *un petit film de science-fiction très novateur.
J'adore ce film. C'est l'œuvre d'un autre réalisateur débutant, Richard Stanley. On n'avait pas d'argent du tout, à tel point que **Hellraiser** passerait presque pour un gros budget, comparé à ce film ! Stanley est vraiment un réalisateur sous-estimé. Pourtant il a tout : l'imagination, l'énergie... C'est vraiment dommage que l'on ne lui ait pas laissé l'occasion de faire d'autres films comme ça.

Votre travail vous a aussi amené sur* Event Horizon, *qui est l'un des meilleurs films d'horreur des années 90.
Event Horizon est le plus gros budget sur lequel j'ai eu l'occasion de travailler. C'est une sorte d'histoire de maison hantée dans l'espace. Le film va assez loin, il a définitivement un côté très novateur. **Event Horizon** est aussi ce que j'appelle un film de « survivors ». On a vraiment été jusqu'au bout de nous mêmes durant le tournage. On se tapait des journées de 22 heures. Les conditions étaient très dures.

L'idée de créer un film gothique dans l'espace était très judicieuse.
C'était l'idée du réalisateur. Il voulait créer une sorte de cathédrale dans l'espace. L'ampleur des effets spéciaux était vraiment gigantesque, car on a créé de nombreux éléments en taille réelle. Cela rend bien l'impression de petitesse des acteurs qui se trouvent à l'intérieur. Le travail des SFX a vraiment été fascinant, même si l'expérience fut exténuante.

Vous avez par ailleurs réalisé sept films.
Mon premier film est arrivé en fait alors que j'étais sur **L'Histoire sans fin.** C'est en travaillant en tant que réalisateur de seconde équipe ou réalisateur des effets spéciaux que j'ai pris goût à ce travail. C'est un challenge très différent. J'ai fait plusieurs films pour enfants (**To Catch a Yeti** entre autres), puis j'ai tourné mon premier film d'horreur, **Proteus.** Je me dis que je pourrais faire beaucoup mieux maintenant, me concentrer plus sur les personnages notamment. Je ne pouvais pas changer les dialogues. Maintenant, ça n'arriverait plus (rires) !

***Avant de travailler sur* Dog Soldiers, *vous aviez déjà créé un loup-garou pour* Waxwork. *Ceux de* Dog Soldiers *font par contre immanquablement penser à* Hurlements.**
On avait décidé de créer une sorte d'image horrifique universelle. J'avais effectivement commencé à jouer avec cette idée de loup-garou sur **Waxwork.** On voulait créer des êtres rapides, bâtis comme des coureurs de fonds, sans la moindre trace de graisse. Neil savait depuis le début que son film n'était pas un film sur les loups-garous mais un film qui parle de l'ennemi à nos portes. Ça aurait pu être les Japonais durant la Seconde Guerre Mondiale. Ce qui l'intéressait plus, c'était les gens qui se retrouvent confrontés à cette situation.

Malgré les similitudes avec* Hurlements, *le design des loups-garous est plutôt novateur.
J'admire effectivement beaucoup **Hurlements**, mais on a essayé de faire ce que personne n'avait fait auparavant. On voulait des loups-garous rapides et agressifs, des sortes de super loups-garous, très grands, avec une touche **Hurlements.**
La tête des loups-garous était très complexe. Il y avait 26 moteurs à l'intérieur. On a fait des tonnes de recherches sur les dents. Pour la forme corporelle de ces créatures, on a essayé de mixer sur un ordinateur un homme et un loup pour voir quels éléments pouvaient ressortir. Si l'on avait eu plus d'argent, on aurait crée une louve-garou, avec six tétons. Peut-être pour la suite...

Il va donc y avoir une suite ?
Je n'ai jamais dis ça (rires) !

Les loups-garous se déplacent comme dans une sorte de ballet. Était-ce votre idée ?
En fait ce sont des danseurs qui se trouvent sous les costumes, parce qu'il nous fallait des gens avec une certaine grâce et qui soient en même temps très secs. Ça a été difficile de trouver les bonnes personnes pour pouvoir jouer les loups-garous. Si l'on avait pris des cascadeurs, ils se seraient déplacés comme des cascadeurs. Non pas que j'ai quoi que ce soit contre eux, mais ce n'est pas ce que l'on recherchait (rires) ! Il a cependant fallu reformater leur gestuelle, car on avait parfois l'impression qu'ils dansaient trop ou que leurs mouvements devenaient beaucoup trop élégants. Il fallait qu'ils restent terrifiants, que l'on perçoive bien l'aspect animal du loup.

Propos recueillis et traduits par Julien SÉVÉON

A gauche :
Les militaires fouillent la maison où ils se sont barricadés dans ses moindres recoins pour s'assurer qu'aucun loup-garou n'a réussi à y pénétrer.

Ci-dessous :
Megan (Emma Cleasby), consciente que des loups-garous rôdent dans la forêt, croise la route des militaires et les invite à venir se réfugier chez elle après qu'ils aient découvert le campement dévasté d'un autre bataillon.

Les loups-garous de Dog Soldiers rappellent ouvertement ceux de Hurlements. Le réalisateur Neil Marshall souhaitaient qu'ils soient rapides et élégants dans leurs mouvements, tout en conservant un aspect proprement terrifiant.

ARAC ATTACK
DE ELLORY ELKAYEM

Arachnofolie

DES ARAIGNÉES PARTOUT ! C'EST LE CONCEPT FORT PEU NOVATEUR DE LA NOUVELLE PRODUCTION EMMERICH/DEVLIN. ON ESPÉRAIT UN BON GROS FILM DE MONSTRE À L'ANCIENNE. RÉSULTAT : LE SPECTATEUR PEU EXIGEANT POURRA TROUVER SON BONHEUR DANS CETTE HORRIBLE INVASION CERTES SYMPATHIQUE MAIS EXEMPTE DE TOUT DÉBORDEMENT.

Lorsque Chris McCormick (David Arquette) retourne dans la petite ville d'Arizona qui l'a vu grandir, il retrouve un pays moribond. La faute en incombe à un maire vénal et magouilleur (Leon Rippy) qui a fait construire, contre quelques juteux pots de vin, un centre commercial fatal pour le centre ville. Mais le politicien véreux ne s'arrête pas en si bon chemin et stocke en douce, contre une enveloppe conséquente, quelques bidons de produits chimiques. Comme de bien entendu, le contenu des bidons en question se déverse aux abords d'un élevage d'araignées lors d'un accident. Les vilains insectes grossissent jusqu'à une taille conséquente, et se mettent en tête d'attaquer la petite ville qui ne peut plus compter que sur le courage de Chris et de la shérif Sam Parker (Kari Wurher).

Arac Attack est certes l'œuvre d'un fan du genre, puisque le réalisateur Ellory Elkayem, en est à son troisième film de monstre (quand même). Mais c'est avant tout une production Emmerich/Devlin, avec ce que cela comporte de petits avantages et de grands inconvénients. Les avantages, on les connaît : un bon rapport qualité prix (le film est gavé d'effets spéciaux), un niveau technique tout à fait honorable (avec une mention spéciale pour la photo et les bestioles synthétiques), un sens du casting plutôt brillant et une efficacité digne des petits artisans ricains des eigh-

ties. Passons aux inconvénients. Première déception pour les cinéphages décadents que nous sommes tous : le film est d'une sagesse assez déconcertante pour un bon monster movie. Pas une goutte de sang, pas de cadavres à moitié digérés, pas de monstre délirant de trente mètres de haut en guise de boss final et, en prime, un petit discours anti-nicotine (une grande première pour ce grand fumeur d'Emmerich). Nous espérions tous assister à un **Nuit des chauve-souris/Anaconda** cossu. Nous nous retrouvons avec un sous-**Gremlins** (pour être très méchant) ou un nouveau **Tremors** (pour être plutôt gentil). Car une fois de plus, Emmerich et Devlin s'inspirent moins des séries B des années 50, que des descendants eighties de ces classiques signés Bert I. Gordon ou Jack Arnold. Forcément, l'hommage sent un peu le réchauffé. Autre gros problème coutumier du tandem terrible d'**ID4** : le manque d'imagination. Comme tous les films issus de leur collaboration (**Stargate** excepté), **Arac Attack** en donne bêtement pour son argent. Entendez par là que des araignées, vous allez en bouffer un paquet : elles se comptent par centaines, dévorent (proprement donc) de l'humain à tour de patte, explosent dans des gerbes de couleur chatoyantes au moindre coup de feu et détruisent des voitures, des grilles de supermarché, des autruches... Bref, c'est l'abondance. Problème : ce foisonnement est contrebalancé par un script peu inventif qui grille toutes ses cartouches dès la première heure. Une fois parvenu à ce stade, **Arac Attack** nous a présenté toutes ses araignées, démontré toutes leurs aptitudes et détaillé toutes leurs méthodes de chasse. Ne reste plus qu'à attendre le final forcément explosif, et les quelques gags éparpillés ici et là, et le tour est malheureusement joué. Une baisse de régime d'autant plus dommage que le script carré nous exposait une galerie d'archétypes souvent savoureux sur un rythme soutenu dans sa première partie. Ceci dit, il reste très plaisant de se laisser avoir par cette petite arnaque profondément sympathique. C'est l'été, que diable !

Anne-Laure GAUBERTHIER

EIGHT LEGGED FREAKS. ÉTATS-UNIS. 2002. RÉAL.: ELLORY ELKAYEM. SCÉN.: JESSE ALEXANDER, RANDY KORNFIELD ET ELLORY ELKAYEM. MUS.: JOHN OTTMAN. DIR. PHOT.: JOHN BARTLEY, ASC, CSC. SPFX VISUELS : THOMAS DADRAS ET KAREN GOULEKAS POUR CFX. SPFX MAQUILLAGES : BILL " SPLAT " JOHNSON PROD.: DEAN DEVLIN, ROLAND EMMERICH, BRUCE BERMAN, KELLY VAN HORN POUR CENTROPOLIS, ELECTRIC, VILLAGE ROADSHOW ET WARNER BROS. INT.: DAVID ARQUETTE, KARI WUHRER, SCOTT TERRA, DOUG E. DOUG, SCARLETT JOHANSSON, LEON RIPPY... DUR.: 1H38. DIST.: WARNER. SORTIE LE 31 JUILLET 2002 .

Photos de la double page, de gauche à droite et de haut en bas :
Le maire (Leon Rippy), Pete Willis (rick Overton) et Sam Parker (Kari Wuhrer) face aux arachnides géants.

Une des scènes dite de la « mer d'araignée » qui fit passer quelques nuits blanches aux techniciens de CFX, et plus spécialement aux responsables du composite.

Chris Mc Cormick (David Arquette) et Harlan Griffith (Doug E. Doug) sous les assauts de la tarentule dans la caravane-station de radio d'Harlan.

SPIDER-MEN

PAOLO MOSCATELLI ET ABRA GRUPP

SUR LES EFFETS SPÉCIAUX D'ARAC ATTACK

ON A DÉJÀ PU REMARQUER LE TRAVAIL DE PAOLO MOSCATELLI EN TANT QUE SUPERVISEUR DES IMAGES DE SYNTHÈSE SUR **PEUR BLEUE** DE RENNY HARLIN ET **THE PATRIOT** DE ROLAND EMMERICH, FILM À L'OCCASION DUQUEL IL REJOINT LES RANGS DE LA SOCIÉTÉ CRÉÉE PAR EMMERICH ET DEAN DEVLIN LORS DE **GODZILLA**, CENTROPOLIS FX. ABRA GRUPP, RESPONSABLE DU COMPOSITE SUR **ARAC ATTACK**, A OCCUPÉ LES MÊMES FONCTIONS AU SEIN DE CENTROPOLIS SUR **GODZILLA**, **PASSÉ VIRTUEL**, **STUART LITTLE** OU ENCORE **THE PATRIOT**. POUR **ARAC ATTACK**, TOUS LES DEUX ONT TRAVAILLÉ SOUS LA DIRECTION DE LA «FEMME DE FER» DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS, LA REDOUTABLE ET RESPECTÉE KAREN GOULEKAS. UNE FOIS LES PLANS TRUQUÉS DU FILM D'ELLORY ELKAYEM BOUCLÉS, LES DEUX TECHNICIENS ONT ENCHAÎNÉ SUR **WILLARD**, REMAKE D'UN FILM D'HORREUR DES ANNÉES 70 DANS LEQUEL UN HOMME DRESSE DES CENTAINES DE RATS POUR CONDUIRE UNE REVANCHE PERSONNELLE.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Les araignées envahissent le centre commercial dans l'une des nombreuses scènes de foules numériques d'Arack Attack. CFX est allé jusqu'à incruster plus de 200 araignées numériques dans les plans les plus complexes du film.

Le fils du maire, joué par le comédien allemand Matt Czuchry, tente d'échapper à la gigantesque reine des araignées, une créature spécialement difficile à animer à cause de sa taille gigantesque.

L'acteur Leon Rippy brandit l'un des membres d'araignée créé par le maquilleur Bill « Splat » Johnson.

AGENDA

Paolo Moscatelli : J'ai entendu parler pour la première fois d'**Arac Attack** en mai 2000. Pendant les huit mois suivants, nous nous sommes lancés dans une intense et longue période de recherches. En tout, j'ai travaillé vingt mois sur ce film, pour un total de deux cents un plans truqués.

Abra Grupp : Pour ma part, j'ai commencé à travailler sur **Arac Attack** en février 2001 et j'ai bouclé mes plans en mars 2002. Le fait que la date de sortie du film ait été repoussée [de janvier à l'été 2002 - ndlr] nous a donné davantage le temps de peaufiner nos trucages. Nous avons surtout pu ajouter des détails sur l'animation faciale des créatures.

Paolo : Plus nous avancions dans notre travail, plus le réalisateur nous demandait *« plus d'araignées, de plus en plus proches de la caméra »*. Ce qui pour nous se traduisait par *« plus de temps à passer sur l'animation et sur les rendus de nos créatures en synthèse »*.

Abra : Malgré cette exigence sans cesse croissante, peu de plans truqués sont arrivés en dernière minute, ce qui est très rare pour une production hollywoodienne. Cela vient en partie du fait que, très tôt dans la production, nous avons réalisé une première ébauche de tous nos plans en basse résolution. Rapidement, Ellory Elkayem a pu obtenir une idée assez précise du résultat final, et il a même pu exploiter cette première ébauche lors de quelques projections tests. Ce premier montage nous a permis d'éviter un grand nombre de mauvaises surprises plus tard dans la postproduction.

Paolo : Mais de toute façon, même si par chance vous n'avez pas une surcharge de travail pendant la postproduction, vous aurez toujours l'occasion de travailler encore plus avec ce que nous appelons à Centropolis des « plans CBB » [pour Could Be Better = pourrait être mieux - ndlr].

PRÉPARATION

Abra : J'ai vraiment grandi avec ces bandes d'horreur campy à la **Tarantula**, et autres Bert I. Gordon. Et nous nous sommes reportés à ces séries B pour certains concepts de réalisation. Nous leur avons piqué par exemple des angles de caméra particulièrement bien conçus. Les choses bien designées ne se démodent jamais. En outre, les producteurs recherchaient vraiment ce style de look de série B. Le truc, c'était de parvenir à obtenir des effets aussi réalistes que possibles, sans trahir l'aspect cheap et artisanal de ces productions. L'équilibre n'a pas toujours été facile à trouver, d'autant que dans le genre, depuis les arachnides de **Starship Troopers**, l'exigence du public est vraiment énorme.

Paolo : Outre les traditionnels storyboards, nous avons réalisé des Animatics pour la scène dans laquelle des motards sont chassés par des araignées sauteuses, parce que c'était une séquence spécialement difficile à concevoir sans savoir précisément quel serait l'apport des effets visuels. De plus, nous avons réalisé tôt dans la production plusieurs cycles d'animation pour chaque race d'araignée, histoire d'être fin prêts quand la production attendrait son grand rush. Les cycles montraient les araignées en train de marcher, de courir, de sauter ou de tuer. Il nous suffisait ensuite d'enchaîner ces cycles pour obtenir très rapidement une première ébauche de l'animation. Pendant la fabrication de ces cycles, nous avons également pu repérer très vite quelles seraient les créatures qui allaient nous donner le plus de problèmes. En l'occurrence, la grande tarentule fut difficile à animer : il fallait que ses mouvements soient suffisamment lents pour lui fournir une masse conséquente, et suffisamment rapides pour qu'elle attrape sans mal ses proies.

LE LOOK

Paolo : Nous nous sommes limités à cinq espèces d'araignées : la tarentule, l'araignée cracheuse, l'araignée sauteuse, la tisseuse circulaire, l'araignée trappe. Initialement, nous avions opté pour une approche très scientifique du design des arachnides. Nous comptions nous baser sur des livres de biologie, sur des films documentaires et sur des tonnes de photos. Mais en cours de réalisation, nous avons ajouté quelques traits morphologiques bien dégoûtants pour accentuer leur look terrifiant. Nous nous sommes en particulier attachés à rendre leurs mandibules spécialement repoussantes et menaçantes. Ceci dit, nous n'avons pas non plus eu trop besoin d'exagérer, et si vous les observez à travers une loupe, vous constaterez que les araignées ont vraiment l'air de monstres au look complètement déjanté. C'est notre excellent superviseur des modèles 3D, Bret Saint Clair, qui a modélisé de A à Z les créatures. Nous avons envoyé ensuite nos créatures à Bill « Splat » Johnson, le superviseur des maquillages [chef maquilleur sur **Boxing Helena**, **The Patriot** et assistant de Stephan Dupuis sur **Robocop 3** – ndlr], pour que ses cadavres d'araignées correspondent parfaitement à nos bestioles numériques.

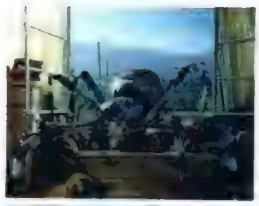
CENSURE

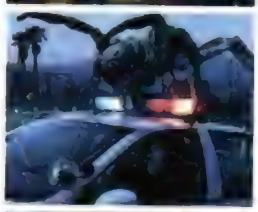
Abra : Les directives concernant la censure étaient très précises et strictes : il ne pouvait y avoir absolument aucune pénétration d'un être humain par une araignée.
Paolo : Nous nous sommes donc énormément restreints sur les attaques des araignées. Vous ne verrez pas d'humain blessé dans **Arac Attack**, sinon nous n'aurions jamais obtenu une classification PG-13 [interdit aux enfants de moins de treize ans non accompagnés – ndlr]. Par contre, comme le sang des araignées est vert-jaune, nous pouvions nous défouler un maximum sur la mort des monstres, et comme vous l'avez vu, nous ne nous sommes pas gênés. Ces trucages étaient d'ailleurs souvent très difficiles à réaliser. Je pense en particulier à un effet spécial numérique montrant une tisseuse circulaire qui explose en gros plan, avec tous les débris de sa carcasse retombant sur le sol. Nous nous sommes faits quelques cheveux blancs sur ces images ! Bill « Splat » Johnson et les gens des effets spéciaux physiques ne se sont chargés des araignées que lorsqu'elles sont immobiles, c'est-à-dire mortes. Il en allait de même pour leurs entrailles : ils ont fabriqué des litres de sang d'arachnides (en réalité une mixture à base de purée de pois et de pommes !) pour en recouvrir les acteurs ou les décors. Mais dès qu'une araignée explose à l'écran, elle est estampillée à 100 % Centropolis, sang et viscères compris.

LA MER D'ARAIGNÉES

Abra : Les plans montrant ce que nous avons surnommé la « mer d'araignées », à savoir les scènes avec une foule d'arachnides géantes cernant le centre commercial ou coursant les humains dans les mines, ont été très difficiles à réaliser à cause du nombre de petits caches nécessaires. À chaque fois que nous pensions en avoir terminé avec ces satanés plans, nous repérions un petit détail oublié. Une araignée passait à travers un obstacle, il manquait une réflexion, une personne tombait sans qu'aucune araignée ne s'en saisisse... Bref, chaque araignée représentait en elle-même toutes les difficultés d'un seul plan composite. Sachant que certaines de ces scènes comportent plus de deux cents araignées, je vous laisse imaginer la galère !
Paolo : Pour parvenir à réaliser ces scènes, nous travaillons la foule d'araignées par couches successives, puis nous les réunissions dans le composite final. Nous pensions pouvoir utiliser abondamment dans ces plans les cycles d'animation que Kevin Lee avait réalisés pendant la période de développement, mais très vite cette méthode s'est révélée très peu effective : un élément de décor, un figurant humain, une interaction avec une autre araignée numérique nous empêchaient de nous contenter de ces animations préprogrammées. Nous avons alors dû animer à la main la grande majorité de ces créatures, ce qui nous a donné un sacré surplus de travail. Sachez aussi que nous n'avons jamais utilisé de caméra pilotée par ordinateur. Tous les mouvements de caméra des plans truqués ont été repérés par ordinateur en postproduction.

Dans les cinq photos ci-dessous, les araignées sont des créatures 100 % virtuelles crées par l'équipe de CFX. À noter que la scène de poursuite entre les motos tout terrain et les araignées sauteuses (photo du bas) fut la seule à avoir été pré-visualisée en animatique, des story-board conçus en synthèse 3-D.





TRAPPE

Abra : Pour les effets spéciaux dans lesquels les araignées trappes s'emparent de leurs proies, nous avons mélangé le numérique avec des effets spéciaux physiques. Sur le tournage, les techniciens des effets spéciaux physiques avaient creusé des trous là où les personnages devaient être aspirés par les araignées. Les cascadeurs doublant les victimes portaient un harnais, lui-même relié à un câble qui les conduisait dans le trou. Au moment opportun, nous tirions le câble et le cascadeur était précipité dans le gouffre. En post production nous effacions le câble et ajoutions notre araignée et la trappe en 3D. Ce genre de mélange entre le physique et le virtuel est, lorsqu'il est bien fait, toujours très convaincant.
Abra : Parfois nous nous contentions de suivre les indications du storyboard ou les directives que le réalisateur donnait sur le plateau pour l'animation des monstres. Mais la grande majorité des actions de nos araignées virtuelles a été ajustée tout au long du montage et de la post production.

BEST-OF

Paolo : Mon plan préféré est celui montrant un gars qui essaie de sauver ses fesses en montant dans son camion. Une araignée trappe défonce alors la porte de son véhicule, pendant qu'une autre se saisit du conducteur. C'est un plan bourré d'action, où les effets mécaniques (la porte était arrachée par un câble lors des prises de vue) se mélangent parfaitement bien avec l'animation numérique, et où la double interaction rend le plan, je trouve, particulièrement dynamique.
Abra : J'adore la scène dans laquelle la tarentule attaque la caravane. L'échelle de la créature, comme son interaction avec la caravane et la voiture de police fonctionnent très bien. Et puis cette scène a vraiment le goût de ces films de monstre de la vieille école. J'adore également la séquence du début dans laquelle Tom Noonan montre à son jeune ami les araignées enfermées dans des aquariums, parce qu'elle mélange des vraies araignées et des araignées virtuelles. Et je vous mets au défi de différencier les numériques des réelles.

Special Thanks to Diane St Clair, Paolo Moscatelli and Abra Grupp.

Propos recueillis, traduits et mis en forme par Anne-Laure GAUBERTHIER

La communau

LE CINÉMA ESPAGNOL N'ARRÊTE PLUS DE NOUS SURPRENDRE CES DERNIERS TEMPS. DERNIER AVATAR EN DATE DE CE QUE L'ON PEUT RAISONNABLEMENT APPELER UNE NOUVELLE VAGUE IBÉRIQUE, **MES CHERS VOISINS** VIENT CONFIRMER AVEC ÉCLAT LE TALENT INCONTESTABLE ET PROTÉIFORME DE SON AUTEUR, ALEX DE LA IGLESIA, AU TRAVERS D'UN VAUDEVILLE LOUFOQUE ET VIREVOLTANT QUI, N'AYONS PAS PEUR DES MOTS, DÉCHIRE LA RACE DE SA MÈRE.

Le dernier essai fantastique d'Alex De La Iglesia remonte au **Jour de la Bête** en 1995. Entre-temps, notre homme a affiné son style, augmenté ses moyens de production, et est devenu à peu de choses près le réalisateur le plus populaire de son pays. C'est donc en toute logique cette période d'explosion que les distributeurs français ont décidé de boycotter gaiement, en envoyant le tétanisant **Perdita Durango** (« sidequel » de **Sailor & Lula** qui atomise son modèle) prendre la poussière sur les étagères des vidéo-clubs, et en boudant purement et simplement le sublime **Muertos de Risa**, une fable historico-hystérique à la **Guerre des Rose**, accessoirement l'une des meilleures comédies de situation de ces vingt dernières années.

En leur temps, **Action mutante** et **Le Jour de la Bête** affichaient les désirs d'un fanboy élevé au biberon du cinoche d'exploitation. Mais la rencontre avec Almodóvar, producteur de son premier film, allait développer chez De La Iglesia un net penchant pour l'Esperpento, ce mode dramatique qui consiste à voir l'Espagne comme une déformation grotesque de la civilisation européenne. Il emprunterait donc à Pedro ses excès (de couleurs, de gestuelle, de « gueules » et de répliques) en les faisant transiter par une maîtrise technique infiniment plus sûre et plus élégante (un peu comme si McTiernan s'appropriait l'univers marqué d'un Tim Burton). **Muertos de Risa** et **Mes chers voisins** sont les purs produits de cette fusion. Le premier devait énormément aux expériences personnelles de son auteur (voir interview), le second serait avant tout un exercice de style, calé sur une histoire typique de siège physique et psychologique.

Julia (Carlen Maura), agent immobilier, frustrée par sa petite existence, décide de passer une soirée dans l'appartement luxueux qu'elle tente de vendre. Une fuite d'eau à l'étage supérieur va lui faire découvrir le cadavre décomposé de son voisin, ainsi que les quelques millions de pesetas que le vieux planquait dans sa cuisine. Julia décide de s'emparer de l'argent, sans se douter que la « communauté » de l'immeuble surveille ses moindres faits et gestes. Ces gens bien comme il faut sont prêts à tout pour empêcher cet argent de quitter l'édifice. Julia est dorénavant leur prisonnière…

Avec un postulat aussi linéaire, quasi-théâtral et propre à tous les développements, **Mes chers voisins** admet d'emblée son artificialité, son jeu de références à une multitude de cinématographies, et en profite pour étaler sans honte un patchwork de citations. Tourné quasi-exclusivement dans un décor

té de l'Hispano

Page de gauche : Julia (Carmen Maura) découvre l'appartement renfermant le pactole qui va lui pourrir la vie.

Page de droite : La communauté des voisins, un concentré hautement explosif de rancœurs, de jalousie et d'avidité.

d'immeuble qui renvoie à certains films fantastiques décalés (**Le Locataire** et **Delicatessen**), le film débute par rien moins qu'un hommage aux travellings d'ouvertures de Luc Besson (gloups), pour fort heureusement enchaîner sans tarder avec un petit clin d'œil gorissime, suivi d'un générique à la Saul Bass (notons au passage l'excellent score elfmanien de Roque Baños). Boosté par son jeu d'influences, conscient d'œuvrer à la fois dans les attentes de son public populaire et dans ses désirs de cinéaste cinéphile, Alex De La Iglesia jongle avec joie, et non sans danger, avec la marque des plus grands, de la précision rythmique et esthétique d'un Billy Wilder (le ballet des parapluies dans la scène d'ouverture, la soirée des voisins, la lente descente vers la folie) à l'hommage appuyé à Alfred Hitchcock (le cliffhanger final) en passant par les effets grossissants d'un Brian De Palma sans oublier au passage une allusion inattendue à **Matrix**. Bref, De La Iglesia s'amuse et joue les amuseurs publics, fait du coude aux spectateurs de sa génération (un geek déguisé en Dark Vador se masturbe à sa fenêtre et sent la « force » monter en lui) et des clins d'œil à leurs parents (le casting cumule d'anciennes gloires aujourd'hui oubliées). L'un dans l'autre, le cinéaste n'est pas dupe de sa condition, à la fois satisfait par les largesses de son métier, le luxe dont il bénéficie, mais également prisonnier d'un box-office local qui acclame ses comédies, et ses comédies seulement. Bref, au même titre que son héroïne, De La Iglesia sent confusément qu'il aimerait partir ailleurs avec ses budgets sous le bras, mais il ignore à vrai dire à quoi cet ailleurs correspond. Il lui reste l'option du pétage de plomb, sur place, ce qu'apparemment il vient d'entamer avec son « western marmitaco » **800 balles**. Et sachant qu'il projette à la suite un film de pirates outrancier, on ne peut que lui souhaiter à vie cette « prison populaire » où bouillonne sa créativité.

Certes, dans le maelström actuel du cinéma espagnol, on trouvera toujours plus provocant qu'Alex (Julio Medem, Bigas Luna), plus esthétisant (Nacho Cerdà), plus porté vers l'efficacité hollywoodienne (Alejandro Amenabár, Jaume Balagueró) ou plus glorieux sur le marché international (Pedro Almodóvar). Mais personne ne semble, mieux que lui, synthétiser ce renouveau, et cumuler toutes les qualités de ses confrères.

Oui, Alex De La Iglesia est le plus complet des cinéastes espagnols contemporains, et peut-être même de toute l'Europe. Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Rafik DJOUMI

Perdita Durango : édité en VHS version française par FPE (montage intégral), en DVD zone 2 anglais sous le titre **Dance With the Devil** (censuré).
Muertos de Risa : édité en DVD zone 2 espagnol par Mangafilms (sous titres anglais).

LA COMUNIDAD. ESPAGNE. 2000. RÉAL.: ALEX DE LA IGLESIA. SCÉN.: JORGUE GUERRICA ECHEVERRÍA ET ALEX DE LA IGLESIA. DIR. PHOT.: KIKO DE LA RICA. MUS.: ROQUE BAÑOS. PROD.: ANDRES VICENTE GÓMEZ POUR LOLAFILMS. INT.: CARMEN MAURA, EDUARDO ANTUÑA, MARÍA ASQUERINO, JESÚS BONILLA, MARTA FERNÁNDEZ MURO... DIST.: LOLISTAR. DUR.: 1H45. SORTIE LE 3 JUILLET 2002.

INTERVIEW

ALEX DE LA IGLESIA
NOTRE CHER VOISIN

PRIVÉ DE SES PLUS GROS FILMS (**PERDITA DURANGO** N'EST SORTI QU'EN VIDÉO ET **MUERTOS DE RISA** DEMEURE SCANDALEUSEMENT INÉDIT), LE PUBLIC FRANÇAIS N'A PAS EU LA CHANCE D'ASSISTER À L'EXPLOSION D'ALEX DE LA IGLESIA DEPUIS **LE JOUR DE LA BÊTE**. DOMMAGE, CAR À TRAVERS LUI, L'EUROPE PROUVE QU'IL N'Y A PAS QU'EN NOUVELLE-ZÉLANDE QUE DES CINÉASTES FOUS, ISSUS DE L'ÉCOLE DU GORE, PEUVENT PARVENIR À MATURITÉ DE TON ET DE STYLE, TRAUMATISER LE BOX-OFFICE LOCAL ET RAFLER LES PRIX ACADÉMIQUES SANS SE TRAHIR LE MOINS DU MONDE.

Ci-dessus :
Alex De La Iglesia et son actrice Carmen Maura. Ils se sont tellement bien entendus sur le plateau de **Mes chers voisins** qu'ils vont remplier ensemble pour **800 balles**.

À droite, de haut en bas : Julia se rebiffe et organise la riposte contre ses inquiétants voisins.

L'immeuble devient une véritable jungle, parcourue de pièges mortels, comme cet ascenseur que devait emprunter Julia.

Photos sur la page de droite :
La tension monte et, très vite, cède la place à la violence, transformant un vaudeville insolite en authentique survival.

Vous êtes en train de finir le montage de* 800 balles. *Pouvez-vous nous en parler ?

800 balles est ce que j'appelle un Marmitaco Western (recette de cuisine basque) par opposition au Western Spaghetti. Ce genre de film se tournait beaucoup en Espagne, et le genre a totalement disparu. Mais les décors et les seconds couteaux de cette grande période demeurent. Dans le film, ces acteurs spécialisés survivent aujourd'hui en faisant un show plutôt médiocre pour touristes allemands. Ils se battent, font des faux duels, tombent des toits, des chevaux. Néanmoins, ils sont heureux au cœur de cette ville stupide, car ils vivent dans un western et c'est tout leur univers. Arrive un beau jour la nouvelle propriétaire, Carmen Maura, qui va tenter de détruire cette ville pour transformer le terrain en parc d'attractions moderne. Cette nouvelle rend les occupants de la ville complètement fous (à force de tomber des toits et des chevaux, ils étaient déjà un peu toqués) et ils décident d'acheter 800 balles pour remplacer leurs balles à blanc et défendre leur ville contre les forces de l'ordre, la transformant en véritable fort assiégé. Dans un sens, puisque Carpenter s'inspirait du western en faisant **Assaut**, c'est un juste retour des choses que je fasse un western, même comique, qui ait tant à voir avec **Assaut**. Et cette idée de types prisonniers d'une chimère, du passé, qui se défendent du monde extérieur, me plaît bien. En fait, si le film comporte encore plus d'instants comiques que mes précédents, il est aussi en un sens beaucoup plus dramatique, étant donné cette situation désespérée.

Mes chers voisins ***est déjà désespéré quand même. On imagine mal en France une comédie populaire qui osciller entre situation, burlesque et gore, avec une actrice de premier plan...***

En Espagne, tant que tes films fonctionnent bien, il n'y a pas de problème. La censure te fiche une paix royale. Je pourrais très bien faire un film ultra-sanglant, ou même faire du porno si ça me prenait ! Le seul censeur, c'est le public. Pour ce qui est de l'actrice, Carmen Maura me semblait tout simplement la seule grande actrice du pays à pouvoir tenir ce rôle à cheval entre l'humour et la terreur, être à la fois Bette Davis et Carol Lombard. Alors si les actrices françaises n'osent pas ce genre de choses, c'est dommage...

Quand on voit* Muertos de Risa *et* Mes chers voisins, *on a tendance à penser que vous êtes un des rares aujourd'hui, à avoir bénéficié des grandes leçons de Billy Wilder, en ce qui concerne la structure, le rythme d'une comédie.

Hola... Je sais pas... (visiblement gêné)... Billy Wilder quand même... Je suis sous le choc là. Non, non, je ne suis qu'un misérable. Billy Wilder c'est un des créateurs du langage cinématographique. Moi, je ne suis qu'un clown dans la machine à laver (référence à une pub espagnole dont Alex a tiré le titre de son roman *Payasos en la lavadora* - ndlr).

Vous avez travaillé avec le producteur Andrès Vicente Gómez du Jour de la Bête jusqu'à Mes chers voisins. Mais 800 balles s'est fait sans lui. Vous êtes fâchés ?

En quelque sorte. Andrès est un super producteur, et nous avons passé ensemble des années irremplaçables. Nous devions

faire ensemble **La Trampa de Fu Manchu**. Pendant trois ans, Jorge Guerricaechevarría et moi-même avons élaboré 80 versions du script avec la collaboration de David Newman (**Bonnie & Clyde**, **Le Reptile**, **Superman**). C'est une comédie d'action, à vocation internationale, avec tournage à Rome, New York, Shangaï. Nous avions fait les repérages. Tout était prêt. Il ne manquait plus qu'un casting d'acteurs mondialement connus. Antonio Banderas était intéressé par le rôle du détective Smith, et je voulais Alan Rickman dans le rôle de Fu Manchu. Malgré cela, Andrès n'a pas trouvé l'argent. Nous voulions 20 millions de dollars et il n'en a trouvé que 10. Alors, on s'est un peu engueulé et je suis parti monter ma propre boîte.

Il y a une rumeur comme quoi Lolafilms a proposé le projet à un autre réalisateur.

De toute façon oui, **Fu Manchu** appartient à Andrès. Il peut très bien le faire avec un autre s'il le désire. En attendant, avec Panico Films, on va faire nos propres trucs, et les faire bien.

On ne peut s'empêcher de penser que* Perdita Durango *était une tentative de percer sur le marché américain, et que ce film particulièrement extrême a effrayé ses distributeurs. En bref, est-ce que ce fut une expérience malheureuse ?

Je n'ai jamais vu ce film comme un échec en tout cas. Andrès adorait le film, et comprenait très bien ce que je cherchais à faire. Il n'avait pas du tout peur de l'ultra-violence, bien au contraire. Il pensait même que cet extrémisme apporterait quelque chose de différent, de fou, qui le distinguerait et lui donnerait ses chances commerciales. C'est un film où les héros sont des tueurs, où les « méchants » sont des adolescents innocents, où le spectateur se sent complice des actes de véritables psychopathes. Et c'est ce qui m'intéressait : rompre avec une certaine logique propre au cinéma américain dans sa manière de traiter les vilains. Et puis, basse vengeance, dans **Perdita Durango**, tous les imbéciles, les lâches, les victimes sont américains. Seuls les hispaniques y ont du charisme. En fait, le film a très bien fonctionné, sauf en Espagne. Hélas, beaucoup de pays l'ont méchamment coupé (en Angleterre notamment - ndlr).

Ce que je trouve « amusant », c'est que le film est une « sidequel » de* Sailor & Lula, *qui était vendu en son temps comme

Dans cette colonne, les premières photos de 800 balles, le faux western qu'Alex De La Iglesia est en train de tourner dans le sud de l'Espagne. Un univers balisé, des tronches burinées, un ton entre comédie outrancière et tragédie contemporaine, et au milieu de tout ça, le père Alex et sa caméra. Y'a bon !

un film « fou et violent ». Or, en étant 100 fois plus fou et violent,* Perdita Durango *semble totalement dépasser ses fonctions, ses limites commerciales pourrait-on dire.

Beaucoup de gens me disent ça effectivement. Mais nous nous sommes rendus compte que le roman reposait énormément sur des personnages ayant existé, notamment ce tueur adepte des rites sataniques qu'interprète Javier Bardem. Et nos recherches nous ont menés sur la piste de celle qui pourrait être la vraie Perdita Durango, une étudiante d'Austin ayant mal tourné. Il se trouve que la réalité dépasse largement la fiction, et nous n'avons rien inventé, ni le trafic de fœtus entre le Mexique et les États-Unis, ni le cannibalisme, ni la prise d'otages des deux jeunes américains. Rendez-vous compte qu'après avoir avalé leur breuvage d'os humains bouillis, ils allaient tranquillement en classe ! Charles Manson, à côté, c'était un enfant de chœur. De plus, ces personnages étaient étonnamment respectés dans les environs où ils ont sévi ; on les considérait presque comme des Robin des Bois. S'il n'y avait pas eu l'affaire de ces deux américains, ils continueraient aujourd'hui leurs rites et leurs horreurs.

Et vous enchaînez avec cette comédie noire qu'est* Muertos de Risa*, qui, derrière ses apparences de farce cynique, retrace d'une manière absolument non didactique, tout un pan de l'histoire récente de l'Espagne et de ses médias.

Oui, ma vision de l'histoire en tout cas, d'après mes propres souvenirs. J'étais content de l'expérience de **Perdita Durango**, mais l'accueil en Espagne n'a pas été aussi bon que ce qu'on imaginait. Certains critiques reprochaient au film de les avoir secoués, stressés, d'être sordide, alors que c'est exactement la note d'intention. Comme s'ils se plaignaient qu'une comédie les fasse rire ! Bref, l'opinion du public et des critiques m'importe, mais en l'occurrence, j'avais fait exactement ce que je voulais et cela me suffisait. Par contre, j'ai extrêmement souffert sur **Muertos de Risa**, dont le thème était trop proche de moi. C'est mon rapport à la vie, au cinéma, aux gens de ce métier, qui y est dépeint. Le film décrit le milieu dans lequel j'évolue, les affres du carriérisme, de la jalousie et ce qu'elle peut engendrer comme mal, notamment vis-à-vis de ceux qu'on aime ou qu'on admire. Les conditions de production n'étaient pas non plus les meilleures possibles, le tournage avait lieu très loin de Madrid, et la conjonction de tout cela a rendu l'expérience difficile.

Ça c'est fascinant ! Le résultat est incroyablement vivace et régénérant. Comment peut-on faire un film en étant aussi mal et lui conférer autant d'énergie positive ?

Je l'ignore ; ça reste un mystère. **Mes chers voisins** s'est fait dans les conditions opposées. On tournait dans un décor construit juste à côté de chez moi, avec des acteurs de théâtre émerveillés que le cinéma s'intéresse de nouveau à eux, tellement rodés qu'ils comprenaient immédiatement ce que j'attendais d'eux, désireux de bien faire. C'étaient des conditions idéales. À vrai dire, j'étais tellement bien dans ma peau que j'étais persuadé, du coup, que le film serait raté !

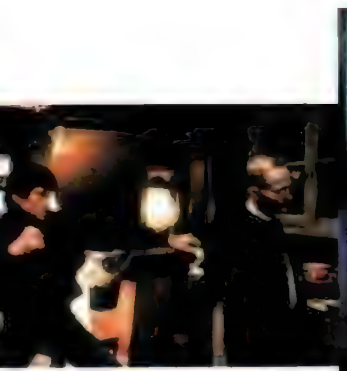
Vous êtes presque prisonnier aujourd'hui de votre image d'amuseur public, et du succès de vos comédies. Et quelque part, on vous « refuse » des projets comme* Fu Manchu *pour cause budgétaire.* Mes chers voisins *raconte le calvaire d'une femme qui, avec une énorme somme d'argent entre les mains, est prisonnière d'un groupe de messieurs et mesdames tout-le-monde. La « Comunidad », c'est votre public ?

Oui. Chaque film est comme une fuite en avant. J'ai l'impression qu'un grand monstre est en train de me poursuivre, et il m'obsède. Ce grand monstre, c'est l'ennui, l'ennui de la vie. Et d'ailleurs, Billy Wilder aussi disait ça ! Chaque film, du coup, est comme une palissade que l'on placarde contre la vie, où l'on s'assure d'avoir quelque chose à faire et éviter ainsi de se faire manger par la vie. Le film fini, il faut se dépêcher de trouver une autre palissade pour survivre. Et on a l'obligation de se surprendre soi-même en plus de divertir les autres. Le style n'existe pas en soi. C'est en revoyant ses propres films qu'on y découvre des récurrences, une même voix, qui est l'expression de votre personne et dont vous ignoriez la présence. J'aimerais bien pouvoir m'étonner moi-même en faisant un film froid, psychologique, qui aille contre ma nature et contre ce que le public attend de moi. On me demande sans arrêt de refaire un film comme **Le Jour de la Bête**. Je sais que j'en suis parfaitement capable, et que je pourrais même le refaire en bien mieux, mais ce serait compromettre mon mouvement de fuite. Par contre, je ne pourrais jamais faire un film qui ne déborde pas d'émotions. Ça, c'est impossible.

Propos recueillis par Rafik DJOUMI et traduits par Victoria SAEZ

ON CONTINUE NOTRE SÉRIE SPÉCIALE 30E ANNIVERSAIRE, DÉSORMAIS MYTHIQUE. POUR L'OCCASION, ON A DÉCIDÉ DE FLINGUER DÉFINITIVEMENT NOTRE RÉPUTATION DANS LE MILIEU, EN VOUS CONCOCTANT UN FLORILÈGE DES PIRES FILMS DE LA CRÉATION. 30 FILMS IN-DÉ-FEN-DA-BLES, 30 PERLES DÉVIANTES QUI NOUS ARRACHENT DES CRIS DE BONHEUR À CHAQUE VISION, 30 OVNIS QUE VOUS NE TROUVEREZ JAMAIS DANS LA VIDÉOTHÈQUE D'UN CINÉPHILE RESPECTABLE ET QUI, SOYEZ EN SÛRS, NE SERONT JAMAIS CHRONIQUÉS DANS LES COLONNES DE TÉLÉRAMA (OU ALORS PAS AVEC LE MÊME ENTHOUSIASME). AVANT !

NOS 30 NANARS ASSUMÉS



REMO, SANS ARME ET DANGEREUX
(1985) DE GUY HAMILTON

Vous me faites marrer avec **Matrix**. Comme si, quinze ans avant le hit des Wachowski, un film occidental n'avait pas déjà intégré la « suspension d'incrédulité » du cinéma asiatique. Ce précurseur, c'est **Remo**, avec dans le rôle-titre l'acteur le plus sympa du monde, Fred Ward. On y voyait déjà ce dernier adopter des philosophies orientales, se risquer dans des défis casse-cou dignes des cascadeurs hongkongais (la scène de la statue de la Liberté) et même inventer le bullet time. Alors bien entendu, en 1985, le numérique n'existait pas encore et les acteurs devaient se contenter de bouger leur tête très vite pour nous faire croire à leur pouvoir. Et alors ? Je vois pas où est le problème...

J.D.

MORTAL KOMBAT 2
(1997) DE JOHN R. LEONETTI

Le premier était B, le second sera Z, c'est ainsi ! Le réalisateur John R. Leonetti dispose d'un budget deux fois supérieur à l'original et livre un rendu trois fois inférieur. De quoi le sacrer génie du bis foirasse, surtout quand il s'agit de cadrer des monstres aux faciès caoutchouteux sur des transparences bien transparentes, ou encore de filmer des combats en plaçant la caméra de l'autre côté de l'action. Le plaisir jouissif se décuple véritablement lorsque les personnages lancent des punchlines toutes plus débilos les unes que les autres (*« Je lui ai grillé le cul ! »*) et que le réalisateur se laisse aller à filmer un combat de catch féminin dans la boue. Un futur classique moi je vous dis !

S.M.

LABYRINTH
(1986) DE JIM HENSON

Ce devait être *Alice au pays des merveilles* par l'équipe de **Dark Crystal**, soit un véritable rêve pour tout amateur de fantasy. Il en est sorti David Bowie chantant avec des gnomes, et une adolescente branchée accompagnée d'un nain urologue. Explications ? Le producteur a fait modifier en amont la plupart des éléments scénaristiques (Bowie était l'amant de la jeune fille) et a lui-même tout remonté de A à Z, en convaincant le réalisateur que c'était « pour son bien ». Reste l'énergie des animateurs d'Henson et les gags prout prout de Terry Jones pour sauver l'honneur... À propos : **Dark Crystal** était le bébé de Gary Kurtz (**Star Wars**, **L'Empire contre attaque**), **Labyrinth**, celui de George Lucas (**Le Retour du Jedi**, **Au temps de la guerre des étoiles**, **Howard the Duck**).

R.D.

KING KONG 2
(1986) DE JOHN GUILLERMIN

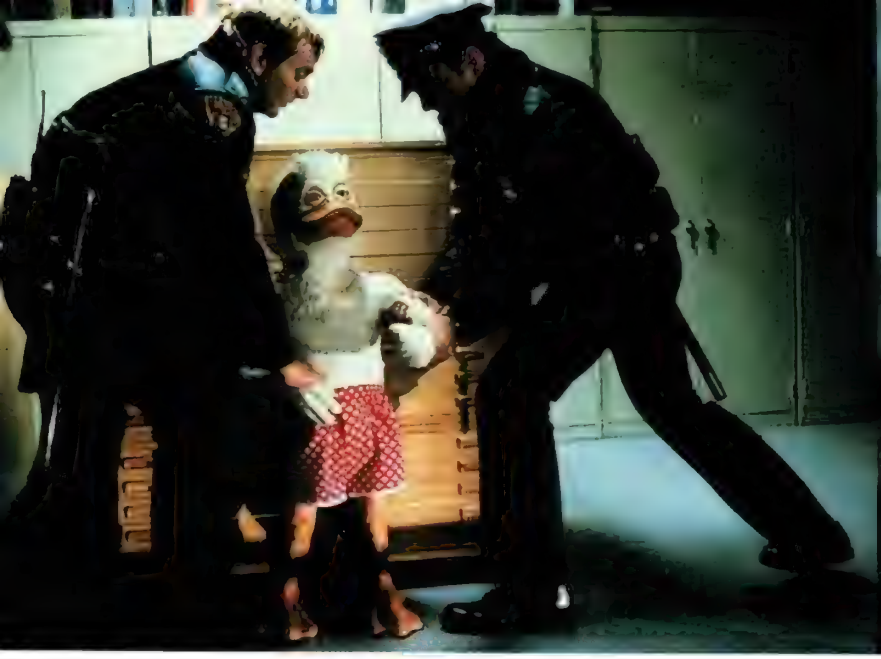
Si le remake foireux de 1976, produit par Dino De Laurentiis, avait su rester dans les limites de la décence, en 1986, notre rital mégalo décide de produire cette suite improbable, qui explose définitivement les limites du n'importe quoi, aidé en cela par les effets spéciaux crapoteux du non moins mégalo Carlo Rambaldi. Le gros Kong est opéré du cœur par Linda Hamilton dans une scène de billard valant son pesant de bananes, puis, regonflé à bloc, s'en va saillir une immense Lady Kong à la poitrine opulente, dans une forêt en plastique cernée de tanks Playmobil. Passé un tel degré de débilité, on tutoie carrément le sublime !

A.B.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
(1978) DE RALPH BAKSHI

Quand on découvre, à un très jeune âge, le dessin animé de Bakshi, sans avoir jamais entendu parler de Tolkien, l'esprit opère un tri inconscient, zappe la qualité graphique honteuse, les partis pris minimalistes (3 péquenots à la bataille d'Helm's Deep, un Balrog à peine plus terrifiant qu'un ours) pour ne retenir que la stupéfiante force mythologique du récit original. Pauvre Bakshi, spécialiste des paris impossibles et des emmerdes financières, abandonné par ses producteurs dans cette entreprise démente d'adapter les 2/3 de la trilogie en un seul film complètement fauché. Malgré une succession de foirages artistiques et commerciaux, il y a de la vraie noblesse dans ses ambitions jamais concrétisées.

R.D.



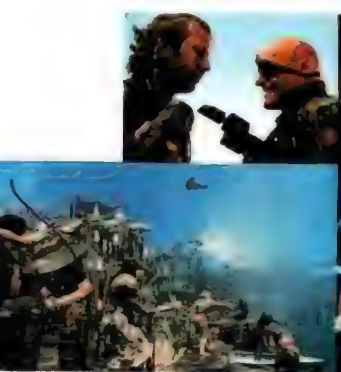
HOWARD THE DUCK (1986) DE WILLARD HUYCK

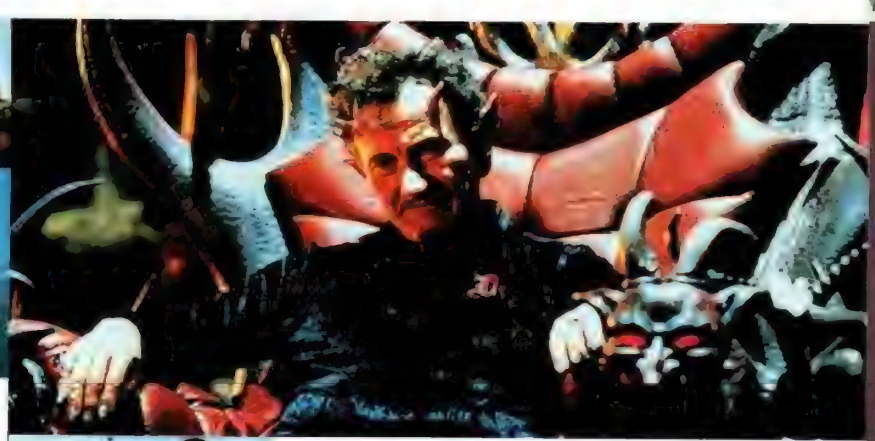
« *Mais comment a-t-on pu financer un truc pareil ?* » C'est la question qui revient le plus souvent vis-à-vis des films schtarmbouzes à budget démesuré (mes préférés). Dans le cas d'**Howard the Duck**, les pontes d'Universal ont une excuse en béton : **Star Wars**. Quand vous avez en face de vous l'homme qui a créé, avec un budget dérisoire, LE « plus grand phénomène interplanétaire inattendu de tous les temps », vous la fermez et vous dîtes « oui », y compris lorsqu'il vous parle d'un canard de l'espace obsédé sexuel et guitariste de rock qui sauve le monde des griffes d'un crustacé géant avaleur d'univers ! C'est George Lucas, l'homme qui a donné à la Fox et à Paramount des franchises plus que juteuses. Il doit savoir de quoi il parle. Voilà comment Universal a balancé 30 millions dans son « blockbuster » au moment même où, pour la moitié de cette somme, la concurrence préparait **Aliens**. Imaginez l'embarras ! Celui du pauvre scénariste Willard Huyck, catapulté réalisateur malgré lui, dont la carrière a été stoppée net, celui du compositeur John Barry qui s'oppose toujours à l'édition de sa musique aussi hilarante que nulle, celui de l'acteur Jeffrey Jones, qui livrait pourtant une prestation mémorable (un scientifique possédé par l'esprit du méchant, qui annonce pendant tout le film la fin du monde alors que personne ne l'écoute !). Imaginez l'embarras de Phil Tippet, qui oublie étrangement ce titre dès qu'il parle de sa carrière, et pour finir, imaginez l'embarras de la caissière qui me criait : « *Encore vous ? Mais pourquoi vous retournez voir cette merde, enfin ?* ».

R.D.

ANACONDA (1997) DE LUIS LLOSA

Comment prendre un scroll de série Z à peine digne d'un tâcheron italien pour le transformer en grosse prod' ? En engageant des stars parbi ! Bien que Jennifer Lopez, Ice Cube et cette trouche de cuir de Jon Voight répondent présent à l'appel, **Anaconda** reste un Z grand cru, entièrement redevable au « talent » de Luis Llosa. Passe encore que le bestiau fasse du saut à l'élastique avec ses victimes et n'en finisse pas de crever, mais lorsque Jon Voight, à l'article de la mort, continue de cabotiner sévère (il fait une œillade à la Lopez) et que le réalisateur tente des plans improbables (vue subjective de l'intérieur de l'estomac du reptile), impossible de rester de marbre. Une merveille ! S.M.





WATERWORLD (1995)DE KEVIN REYNOLDS

L'un des films qui ont participé à la chute de Kevin Costner, jadis enfant chéri de l'Amérique. Mais il est vrai qu'un projet ayant pour héros un mutant aquatique en liberté, qui boit son pipi pour se désaltérer et qui flanque des coups de rame aux femmes pour les jeter à la flotte, avait peu de chance de trouver son public. Pourtant, ce **Mad Max** océanique aux décors impressionnants regorge de superbes scènes d'action propulsées par une musique flamboyante et s'orne d'un final carrément émouvant. Vivement que la version longue, diffusée sur le câble en plein écran, soit éditée dans un beau DVD.

C.D.

LITTLE NICKY (2000) DE STEVEN BRILL

Scénario immuable de film schtarmbouze : un type enchaîne les cartons avec des budgets inexistants. On lui file une montagne de fric les yeux fermés et il pète les plombs. S'il n'a jamais vraiment percé sur le marché français, Adam Sandler, aux USA, c'était du 100 millions cash, voire plus. D'où l'idée de le laisser aux commandes d'une comédie fantastique hors de prix qui allait, à n'en pas douter, renvoyer **Men In Black** dans une autre galaxie. Seulement voilà : sans argent, Adam Sandler devait s'en remettre entièrement à ses semi-improvisations verbales héritées du ***Saturday Night Live***, et ça les américains adorent. Mais avec autant de sousous (80 millions tout de même, soit plus que **X-Men**), il allait enfin pouvoir concrétiser ses visions d'artiste avant-gardiste les plus folles, entendez par là des corbeaux géants sodomites, des diables avec des nichons sur la tête pelotés par des ersatz de Chewbacca, des curés débonnaires qui prêchent la débauche avec les pieds dans une pizza, Harvey Keitel gigotant sans bras ni jambes, Tarantino en prédicateur aveugle qui se mange des poteaux, Henry Winkler alias Fonzi bouffé par des guêpes (2 fois !), un bouledogue se saoulant la gueule avec des strip-teaseuses... Stupéfaction et consternation totale à la projection de presse ! Dans le silence macabre, on n'entend plus que les éclats de rire ininterrompus des deux crétins de Mad Movies au premier rang. L'embarras est tel que même les attachées de presse ne voudront jamais croire que nous avions « *réellement aimé ça* » !

R.D.

OZONE (1986) DE MATT DEVLEN

Film 100 % paysan tourné entre potes pour à peine 5 000 dollars dans la maison et le champ de la mère du réalisateur, **Ozone** cumule des dialogues improvisés au jour le jour, des acteurs recrutés sur leur incompétence et des zombies bariolés à outrance. Les auteurs poussent même le bouchon jusqu'à filmer un protagoniste en train de pisser en plan fixe pendant cinq bonnes minutes. Certains appellent ça du foutage de gueule. Moi j'vous le dis mes p'tits gars, ça sent bon le gros Z cinq étoiles !

D.G.

L'ÎLE DU DR MOREAU (1996) DE JOHN FRANKENHEIMER

« Il reste un grand film à faire avec le roman d'H.G. Wells » nous annonçait dernièrement un Bordas les lunettes sur le pif et la pipe au bord des lèvres. Cause toujours l'asticot, la New Line aura frappé fort en cette année 1996, avec cette version trasho-mongolo-foireuse de **L'Île du Dr. Moreau** pleine de bestiaux handicapés du faciès. Commencé par Richard Stanley, très vite parti communier avec la nature, ce chef d'œuvre de non-cinéma sera terminé par John Frankenheimer, qui s'est très rapidement refusé à faire une seconde prise pour chaque plan tourné, l'avantage étant de pouvoir inclure un bêtisier directement dans le film, comme dans cette séquence censément très sérieuse où un David Thewlis (dans le rôle d'Edward Douglas) secoue un Val Kilmer pété à la schnouf ! Mais évidemment, des séquences anthologiques de la sorte, **L'Île du Dr. Moreau** en regorge à la pelle : Marlon Brando, dans le rôle-titre (du Docteur hein, pas de l'île, bande de médisants !), portant un fez réfrigérant sur la tête, que sa fille adoptive remplit amoureusement de glaçons, ou encore le même en train d'entamer un canon au piano avec son petit animal domestique incarné par le nabot Nelson de la Rosa (Ratman !!!). Une séquence parodiée dans **Austin Powers 2** par ailleurs… N'oublions pas de parler du final complètement malade, rappelant **Les Feebles** de Peter Jackson, durant lequel les humanimaux prennent les tromblons pour exprimer leur colère avec violence. On en passe et des meilleures bien sûr, mais sachez également que ce film comporte des hommes déguisés en singes. Ah oui, forcément, ça donne envie…

S.M.

LA SOUPE AUX CHOUX (1981) DE JEAN GIRAULT

Bien sûr, le roman de René Fallet traitait clairement de la peur et de l'incompréhension des paysans face à la percée de la modernisation qui se déroulait sous leurs yeux et le film de Jean Girault (**Pouic-Pouic**, **Les Charlots font l'Espagne**, un génie quoi !) respecte en quelque sorte cette aspect social mais franchement, est-ce de notre faute si l'on retient surtout la séance de pets du duo De Funès/Carmet ou encore le langage « bullesque » de cette bonne vieille Denrée incarnée avec passion par ce sympathique Jacques Villeret ? Non, bien évidemment, c'est naturel… c'est aussi ça, être un humain. Ainsi, le Glaude et le Bombé se retrouvent un soir de belle lune à lâcher furets sur furets sans savoir qu'ils lancent en fait des appels soniques vers Oxo, une planète inconnue du système solaire, et se retrouvent bien fins lorsqu'ils voient débarquer un de ses ambassadeurs qu'ils surnomment aussi sec la Denrée (ça s'invente pas, merde !). Ce dernier goutte la soupe aux choux des deux vieux et en ramène un échantillon sur sa planète. En guise de remerciement, la Denrée ressuscite la Francine, la femme du Glaude, morte dix ans plus tôt. Les ennuis commencent, d'autant plus que le maire veut raser leur petit bout de terre pour construire un parc d'attractions. Mais derrière la bêtise crasse de son humour à deux balles, **La Soupe aux choux** cache un véritable cœur d'or qui nous permet de nous attacher aux personnages. On se ferait presque prendre au piège si le plan final (le trio de zouaves, complètement pompette, s'envole vers Oxo) ne nous rappelait pas la condition nanaresque du film. Et oui, même les plus grands nanars recèlent des perles d'émotion…

S.M.

PIRANHA 2 - LES TUEURS VOLANTS (1981) DE JAMES CAMERON

James Cameron, dans nos 30 nanars assumés ! Étonnant, non ? Et pourtant, même si l'on y retrouve certaines petites touches typiquement cameroniennes (Lance Henriksen, l'héroïne farouche…), **Piranha 2** est un nanar de la plus belle espèce. Des poissons carnivores qui se mettent à voler, des gourdasses décervelées et peu vêtues, des séquences gore surréalistes (une pouascaille volante, planquée dans un macchabée, sort de sa cachette et fout le bronx dans la morgue)… C'est monstrueusement nul, mais nom d'un chien, c'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de se taper un navet signé par la main d'un grand.

A.B.

KAMIKAZE (1986) DE DIDIER GROUSSET

Des nanars, la filmographie de Luc Besson en compte un bon paquet. Et quel que soit le poste qu'il occupe ! Mais aucun n'arrive à la cheville de **Kamikaze**, sur lequel il officiait en tant que producteur et co-scénariste. Très sincèrement, cette histoire de vieux fonctionnaire au chômage et alcoolique qui prend plaisir à dégommer des speakerines idiotes en direct depuis son appartement vaut son pesant de cacahuètes ! Surtout que dans le rôle, Michel Galabru assure un max, et nous fait mourir de rire lorsqu'il sort ses nombreux *« salooope ! »* avec son style inimitable. Pris au premier degré, le scénario de **Kamikaze** pourrait passer pour le plus fasciste jamais écrit, mais dans ce contexte, c'est le pied !

D.G.

RICOCHET (1991) DE RUSSELL MULCAHY

Denzel Washington, ex-flic devenu procureur émérite, est harcelé par John Lithgow, un psychopathe revanchard qu'il avait mis sous clé quelques années auparavant. Sur cette base, Lithgow livre une prestation énorme déblatérant des punch-lines bien vulgos et passant son temps à se recoiffer d'un air onctueux, tandis que Mulcahy (qui sortait juste de **Highlander 2**) fait virevolter sa caméra au p'tit bonheur, pour filmer des scènes toutes chantes, comme celle où, en pleine prison d'état, un tournoi de gladiateurs (le sous-texte homo du film est très très appuyé) oppose des taulards vêtus de costumes tailles dans des bottins (!). Crétinos et survolté, donc jouissif.

A.B.

AU TEMPS DE LA GUERRE DES ÉTOILES* (1978) DE DAVID ACOMBA ET STEVE BINDER

Vous avez 8 ans. Vous avez vécu de plein fouet le traumatisme **Star Wars** un an auparavant, et TF1 vous propose un épisode inédit supervisé par George Lucas en personne, avec le casting du film ! Le rêve ! Jusqu'à ce que vous découvriez maman Chewbacca préparant un steak de bantha pour l'anniversaire de papa, Leia chantant (faux) une berceuse sur le thème principal, un vilain soldat impérial brisant

de rage le jouet de bébé Chewbacca (qui s'enfuit et manque de se casser la gueule), des chanteurs disco miniatures et tout bleus, des comiques de [illegible] qui tournent par la tête, etc… A 8 ans, horrifié, vous criez *« Plus jamais ça »* ! Et pourtant, 20 ans plus tard, vous découvrez **Épisode 1**.

R.D.

(*) Lucas a fait supprimer toute copie de ce monument, et fait fermer les sites qui proposent de le visionner. Dépêchez vous de le télécharger pendant qu'il est temps, à l'adresse [illegible]

CONGO (1995) DE FRANK MARSHALL

À quoi reconnaît-on un vrai nanar jouissif ? Au type qui se déguise en singe et qui fait le zozo pendant tout le film ! Parfaitement madame, c'est comme ça et pas autrement ! Forcément, à ce niveau, **Congo** se pose carrément là. Ici, le singe est une femelle et se nomme Amy. Et Amy est très intelligente, puisqu'elle parle d'une voix synthétique en faisant plein de gestes de singes, boit du martini qu'elle rote de contentement, sans compter qu'elle fume les cigares du baroudeur Ernie Hudson, qui ne se demande pas ce qu'il fout là puisqu'il n'est pas à son premier cachet-on près. Lorsqu'il s'agit d'aller retrouver le brave Bruce Campbell qui s'est perdu dans la jungle, elle répond présent à l'appel et s'en va avec une équipe pleine de chercheurs pour le retrouver. Mais le Congo est un pays très dur, avec plein de guerres civiles tout le temps, plein de méchants politiciens très corrompus et plein de porteurs noirs qui ont très peur dans la jungle et espèrent que l'homme blanc les protègera avant qu'ils ne tombent d'une falaise. Et aussi la jungle est très grande et pleine de falaises alors ils tombent souvent et du coup, pas facile de trouver Bruce Campbell en portant soi-même ses valises. En plus, un méchant Tim Curry cherche à tromper tout le monde pour s'enrichir et comme c'est pas très bien filmé le Congo, ben faut le faire pour s'y retrouver. Mais à la fin, tout va bien parce que des mecs déguisés en singes blancs se font dégommer la gueule à coups de rayons lasers qui découpent la viande et que y'a un message de paix et d'écologie. Et moi je suis content, j'ai perdu la moitié de mon cerveau… Trop bien !

S.M.

LES PRÉDATEURS DE LA NUIT (1988) DE JESUS FRANCO

Lorsque Jess Franco s'amuse à remaker **Les Yeux sans visage** de Franju avec son pote René Chateau et un bon casting international de bisseux (Helmut Berger, Brigitte Lahaie, Chris Mitchum, Caroline Munro, Telly Savalas, Anton Driffing, Florence Guérin, Howard Vernon et encore plein d'autres), inutile de préciser que la poésie de l'original n'est pas au rendez-vous ! Franco, la poésie, il en a rien à carrer. Il préfère largement filmer ses actrices en porte-jarretelles, foutre des coups de perceuse dans la poire de ses acteurs, leur arracher la peau du visage avec beaucoup de complaisance et même enfoncer une seringue dans l'œil de Stéphane Audran. Ça tombe bien, nous aussi ! D.G.

HOLLYWOOD CHAINSAW HOOKERS (1988) DE FRED OLEN RAY

En préparant la liste de ce dossier, toute l'équipe de Mad s'est demandée pourquoi je n'y avais pas mis **L'Invasion des cocons** de Fred Olen Ray. Pff… Ce que personne ne semble comprendre, c'est qu'à mes yeux, **L'Invasion des cocons** est un VRAI bon film. Par contre, le même Olen Ray s'est en effet rendu coupable d'un authentique nanar de grand cru avec **Hollywood Chainsaw Hookers**, l'histoire de putes qui font partie d'une secte vouant un culte aux tronçonneuses. Il faut voir Michelle Bauer, entièrement nue, coiffée d'un bonnet de bain, recouvrir de plastique un portrait d'Elvis avant de découper en morceau sa victime ! Olen Ray se vante d'avoir tourné ce film en moins de deux jours… Mais c'est donc ça ! D.G.

HARLEY DAVIDSON & L'HOMME AUX SANTIAGS (1991) DE SIMON WINCER

Le pur concept improbable : Réunir deux stars sur le retour, leur coller une panoplie tendance Village People, leur donner des noms à coucher par terre et les mettre dans une situation périlleuse à base de nouvelles drogues, de vilains costards-cravates qui dealent et d'hommes de mains recouverts de longs manteaux de cuirs blindés au kevlar ! Mickey Rourke est donc Harley Davidson et Don Johnson incarne Marlboro. Ces deux meilleurs amis du monde se retrouvent ainsi en 1996 et tentent de sauver le bar de leur enfance, qui menace de fermer pour cause d'expiration de bail. Ils décident donc de monter un casse ensemble pour récupérer le fric nécessaire et se plantent en piquant du « rêve de cristal », la nouvelle drogue tendance qui s'injecte dans les yeux ! Forcément, lorsqu'il faut monter un chantage contre les dealers, qui ne rigolent pas, ils font moins les malins, d'autant que leur équipe se fait démonter aussi sec. À ce niveau, **Harley Davidson et l'homme aux santiags** se transforme en buddy-movie dégénéré dans lequel les deux stars tentent de prendre la pose « Madmaxienne » mais finissent plus par ressembler à ce bon vieux Johnny, se pestant à la gueule via des bons mots rigolisants du type *« cher ami, je la porte assez grosse pour que tu l'ais dans l'os ! »*. On atteint carrément le nirvana lorsque cette bonne trogne de Robert Ginty (l'Exterminator, les mecs !), en pilote d'hélicoptère, joue du tromblon devant un immeuble en verre et que le sort du bad guy se joue à cause d'une santiag trouée (!!!). Forcément, ça laisse des bons souvenirs !

S.M.

SIMON SEZ
(1999) DE KEVIN ELDERS

Génialissime dans l'art d'être nul lors de sa prestation aux côtés de Jean-Claude Van Damme dans **Double Team**, Dennis Rodman revient en solo et se surpasse pour les besoins de **Simon Sez**. Malgré tout, ce n'est pas lui qu'on retiendra le plus dans cette espèce de bordel entièrement bricolé en freestyle. Il se fait largement voler la vedette par Macro et Micro, deux moines péteurs et amateurs de disco, par Filip Nikolic des 2 Be 3, qui dévale les rues de Nice à bord d'un caddie de supermarché et surtout par l'« humoriste » Dane Cook qui, lors d'une scène, rentre dans le cadre pour faire une imitation du raptor de **Jurassic Park** et en ressort aussitôt. Il ne manquait plus que les faux rires de sitcom ! Un film digne du pire Max Pecas, et donc génial.

D.G.

BATTLEFIELD EARTH
(2000) DE ROGER CHRISTIAN

Ron L. Hubbard, à ses heures perdues, était un grand comique : il faut en effet avoir un sens de l'humour en béton pour écrire un roman racontant l'histoire d'une race de grandes quignes rastas aérodynamiques qui envahissent la Terre. Le réalisateur Roger Christian l'a bien compris et se met au niveau en penchant sa caméra au moindre plan (à moins qu'il soit pied-bot). Quant à John Travolta et Forest Whitacker, grands fans de l'Hubbard, ils incarnent à merveille les Simpsons du futur dans les rôles respectifs d'Homer et Barney, les piliers de comptoir buvant de la pisse bleutée. Et George Lucas, qui aime bien rire, adore cette adaptation. Il a bien raison !

S.M.

LE JUSTICIER DE NEW YORK (1985) DE MICHAEL WINNER

Troisième volet de la mythique série du **Justicier dans la ville**, **Le Justicier de New York** est l'ultime fleuron d'un genre qui fit les beaux jours du polar américain dans la période 1970-1985 : le film d'autodéfense. Un genre passionnant en soi, n'en déplaise aux peine-à-jouir qui stigmatisent le fascisme larvé de ces films-là tout en bavant devant les expéditions punitives d'un Batman. Pour devenir accro, c'est pas difficile : il suffit de tomber en arrêt devant l'affiche démentielle du 3e **Justicier**. Le monolithique Charles Bronson y brandit une énorme mitrailleuse Browning sur fond de Grosse Pomme en feu. Après, il ne vous reste plus qu'à voir l'objet en question. Et là, mes enfants, c'est carrément l'extase ! 1h30 de violence surréaliste, où Bronson démastique du loubard sous les acclamations des vieux du quartier. Le flic du coin (cette vieille ganache de Ed Lauter) vient sermonner un peu Charlie, mais vu que le Charlie, il a un argumentaire en béton (c'est normal, c'est quand même Bronson, merde !), le flic tombe d'accord avec lui. Et ça repart de plus belle ! Comme tout le monde est avec lui (les vioques, les flics, les clodos, les chats de gouttière…), Bronson décide de terminer sa croisade en déblayant le chef des marlous au lance-roquettes, et à bout portant siou plaît, pour être bien sûr qu'il est mort, le salopiot. Et le tout filmé au grand angle par Mister Michael Winner, qui avait résolument abandonné le registre de la violence sèche propre aux deux premiers volets de la saga pour verser dans la surenchère cartoonesque. Un certaine idée du bonheur…

A.B.

TERRAIN MINÉ (1994) DE STEVEN SEAGAL

Avant 1994, Steven Seagal faisait déjà de grands films humanitaires, comme **Justice sauvage** ou **Désigné pour mourir**, à base d'explosions de grosses putes au riot gun et de rastas décapités à coups de manchettes. Mais lorsque notre saumon agile passe derrière la caméra pour faire son **Citizen Kane** à lui, il enterre carrément tous ses efforts précédents. Faut dire, il triche aussi… On le retrouve ainsi dans la peau de Forest Taft, un mec qui ne se chie pas dessus quand ça pète derrière lui. Dans l'idée de sauver la banquise et ses habitants, Forest Seagal marrave les salopiots qui déversent du pétrole dans l'océan en leur cassant les bras en 53 morceaux. Laissé pour mort le cul sur la glace, il se réveille chez les Inuits qui lui apprennent le respect de la vie, de la mort, de la nature et des ours. Une fois la leçon assimilée, Steven Taft repart, gonflé à bloc, pour encore plus déchirer la façade des hommes du méchant Michael Caine. Et Steven Seagal d'enquiller les dialogues anthologiques dans la bouche des mercenaires qui traquent notre héros : « *Tonto, tu me gardes cette porte comme si c'était le pucelage de ta sœur !* », « *Et je vais te fourrer ce flingue dans le cul et te faire sauter la cervelle* » ou encore « *Ce type, tu le laisses à poil sur la banquise, le lendemain, tu le retrouves au bord de ta piscine, les poches bourrées de pesos, en train de tringler ta femme le sourire plein la gueule !* ». Et après un final apocalyptique où Steven Gump bousille une usine de pétrole tout seul avec ses petits bras, le réalisateur qu'il est nous assène un vrai message d'amour de la nature en dénonçant le complot des grands industriels qui nous cachent qu'il existe des voitures fonctionnant à l'électricité ! Voilà ce que j'appelle un vrai film d'auteur, nardin imouk !

S.M.

FLASH GORDON (1980) DE MIKE HODGES

Lorsque l'on parle de **Flash Gordon**, il est de bon ton de rappeler qu'avant d'écrire **La Guerre des étoiles**, George Lucas voulait adapter la bédé démente d'Alex Raymond, mais que Dino De Laurentiis lui avait damé le pion en acquérant les droits d'adaptation à prix d'or. Cette anecdote trop fameuse explique que **Flash Gordon** soit considéré à tort comme un pauvre démarquage yankee de **Star Wars**. Une méprise que la musique de Queen (qui fait montre d'un art déjà consommé du sampling), ou le réjouissant cabotinage d'un casting presque entièrement anglais ont fortifié. Mais en réalité, cette énorme production De Laurentiis est un authentique produit italien. Baroque à souhait, joyeusement sexy (la chaste princesse Aura de la bédé est transformée en nymphomane qui couche avec papa et trompe sans vergogne son Prince Barin de mari), excessif, d'un mauvais goût et d'une vulgarité superbement ostentatoires, le **Flash Gordon** version eighties est une boursouflure qu'il faut ranger quelque part entre le **Diabolik** de Mario Bava, **Star Crash** de Luigi Cozzi et Federico Fellini. On ne s'étonnera d'ailleurs pas de trouver l'un des plus fidèles collaborateurs du réalisateur de Casanova, Danilo Donati, en tant qu'ensemblier et costumier. On ne s'étonnera pas non plus d'apprendre que De Laurentiis a tenté pendant très longtemps de convaincre Fellini (qui définissait déjà son **Satyricon** comme un film de science-fiction) de réaliser ce film. Revoyez **Flash Gordon** avec en tête sa réelle nationalité. Vous allez découvrir un nouveau film.

J.D.

VIRUS CANNIBALE (1981) DE BRUNO MATTEÏ

On aimerait bien cataloguer Bruno Matteï « plus mauvais réalisateur au monde », mais cette distinction est condamnée à l'échec sémantique dans la mesure où l'homme a atteint, par sa seule mise en scène, un niveau inégalé dans l'humour involontaire et décalé. Un conducteur de jeep, censé être dans la jungle mais filmé dans la banlieue de Naples, c'est le niveau 1 du ratage. Lorsque le conducteur tourne la tête à gauche et qu'on enchaîne sur un plan de singe acrobate tiré d'un documentaire, c'est le niveau 2. Lorsque le conducteur tourne la tête dans l'autre sens, et qu'on enchaîne sur un plan de gerboise australienne en train de faire des petits bonds, on a sauté d'un coup vers les niveaux 5, 6 et 7, de véritables parenthèses spatio-temporelles que seuls les grands philosophes et Bruno Matteï ont pu atteindre un jour. **Virus Cannibale** cumule tellement de « ratages » d'un plan à l'autre, avec une telle gradation dans le n'importe quoi, qu'on hésite en fait entre la « poésie naïve », le « génie conceptuel reptilien » ou simplement la folie. Quel homme aurait l'idée de filmer un toboggan en pleine jungle sans la moindre explication ? Un mercenaire, sosie du chanteur Dave, en chapeau haut de forme et tutu rose qui chante « Singin' in the Rain » en se faisant tuer (moment dramatique psychologique) ? Sa voisine de palier zombifiée se faisant kicker par un des acteurs ? Non, franchement, Matteï est un génie, un bienfaiteur de l'humanité même, si tant est que le rire soit le propre de l'humanité. À ce propos, si vous n'avez jamais réveillé un immeuble à coups d'éclats de rire, c'est que vous n'avez jamais montré **Virus Cannibale** à la fiancée d'Olivier Desbrosses. R.D.

PIÈGE À HONG-KONG (1998) DE TSUI HARK

Une conjonction explosive d'éléments sous tension. 1/ un réalisateur de premier plan, expérimental, un tantinet marxisant, enragé à l'idée de devoir « faire ses preuves » pour des capitalistes américains, 2/ une star épuisé par ses abus de substances illicites, qui ne comprend plus ce qu'il fait et s'en remet au cinéaste de génie pour sauver sa carrière, 3/ un spécialiste des rôles de side-kick insupportables qu'on a placé là dans l'espoir de rajouter quelques « touches d'humour », 4/ Hong Kong, la ville de tous les excès... Voilà comment Tsui Hark, dans un premier temps, va faire subir à Van Damme les pires humiliations : chanter de la pop chinoise idiote avec le sourire, être filmé en mode super deformed (à la ***Collège Fou Fou Fou***), porter le jogging de Mario David (prof de muscu dans les comédies de Louis de Funès, qui furent des cartons en Asie), se faire fouetter les fesses avec une anguille, etc... le tout au travers d'un film à la mise en scène tout à la fois incroyable d'audace et incroyablement nulle (plan subjectif de pied rentrant dans une godasse, caméra filant dans les circuits téléphoniques pour imager les coups de fil), monté sur un script totalement incompréhensible (pourquoi Paul Sorvino meurt-il trois fois en une demi-heure ? Pourquoi une course de pousse-pousse avec des nains ?) le tout supervisé par personne et sorti sur le marché sans aucun ménagement. A posteriori, on constate avec stupéfaction que Tsui Hark expérimentait là ce qui allait le mener à la bombe **Time and Tide**, et que l'OVNI vandammesque demeure, après plusieurs visions, toujours aussi vivifiant et aussi drôle... à l'exception du side-kick comique bien sûr ! R.D.

CYBORG (1989) D'ALBERT PYUN

Le cas Albert Pyun est improbable. Tout le prédisposait à se faire un nom, à se bâtir une carrière en or 24 carats. Et malgré tout, que nenni ! Pourtant, le bonhomme a quand même commencé en tant qu'assistant d'Akira Kurosawa. Tout ça pour quoi ? Pour pondre le sous heroïc fantasy **L'Épée sauvage**, la comédie post-apocalyptique **Le Dernier missile**, le slasher universitaire **Campus** et enfin **Cyborg**, son **Mad Max** à lui. Dans ce dernier, Jean-Claude Van Damme, alors au firmament de sa carrière, est un combattant émérite dont la famille a été exterminée par une bande de sauvages. Tout en les cartonnant lorsqu'il croise leur chemin, il lutte aux côtés de quelques survivants pour trouver un antidote à l'épidémie qui ravage la Terre. Van Damme s'en donne à cœur joie et fait son cacou à la moindre occasion : un grand écart facial par-ci (entre deux murs, à plusieurs mètres de hauteur !), des poses kung-fu inutiles par-là. Le reste du casting est un concours de sales trognes, comme si les acteurs, à l'exception des brutes Vincent Klyn et Ralph Moeller, avaient été recrutés derrière les barreaux. Le scénario est d'une incohérence à toute épreuve et les combats tombent comme des cheveux sur la soupe à rythme régulier. Comme par miracle, même avec trois sous et quelques bouts de taule en poche, Pyun arrive à faire un film qui ressemble à un western spaghetti de seconde zone. Y'a pas à dire, il assure grave Albert ! D.G.

Dossier réalisé par Arnaud BORDAS, Cédric DELELÉE, Rafik DJOUMI, Julien DUPUY, Damien GRANGER et Stéphane MOÏSSAKIS

LES MAÎTRES DE L'UNIVERS (1987) DE GARY GODDARD

Dans le style concept inédit, **Les Maîtres de l'univers** se pose un peu là. Le film n'est en effet adapté ni d'un roman, d'une bédé ou de trading cards, mais de jouets ! Une telle audace inspire déjà le respect. Alors, évidemment, les cinéphiles hautins auront tôt fait de se gausser de l'inanité d'une telle source. On leur rétorquera que le film de Gary Goddard se livre à un audacieux et rare mélange des genres (seul **Krull** et le très cool **Yor** d'Antonio Margheriti avaient tenté une telle mixture), soutenu par le savoir faire du truqueur Richard Edlund et le visuel souvent inventif des designers William Stout et Moebius. J.P.

HIGHLANDER ENDGAME (2000) DE DOUGLAS AARNIOKOSKI

Depuis le temps que Christophe Lambert souhaitait « *retrouver le romantisme du premier* **Highlander** », il y est enfin parvenu. Ce quatrième volet reprend tous les éléments qui ont fait le succès de l'original : les paysages écossais, les flash-backs, une belle histoire d'amitié, un bad-guy dingo, une musique accrocheuse, et le romantisme, donc. Y sont adjoints des emprunts à la série télé amenés par la présence d'Adrian Paul, très convaincant dès qu'il manie l'épée. Résultat, on obtient le meilleur film de la série depuis le premier. Il existe trois montages différents : l'américain, l'européen et enfin un excellent director's cut disponible en DVD Zone 1. There can be only one ! C.D.

STAR WARS

JABBA ET LEIA
sont vendus séparément

© Lucasfilm Ltd.

METAL GEAR II

Toute l'actualit
des objets collecto
de l'été, pour le
fans de Star War
McFarlane, les Muppets o
Bruce Lee et des nouvelle
résines en import US

BOUTIQUE - 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS
M°PLACE DE CLICHY
OUVERT : LUNDI 14H-20H • DU MARDI AU SAMEDI 11H-20H

VENTE PAR CORRESPONDANCE :
LUNDI 14H-20H DU MARDI AU VENDREDI 11H-12H30
et 14H-20H AU 01 42 70 83 93 • email : serviceclients-videopole@wanadoo.fr

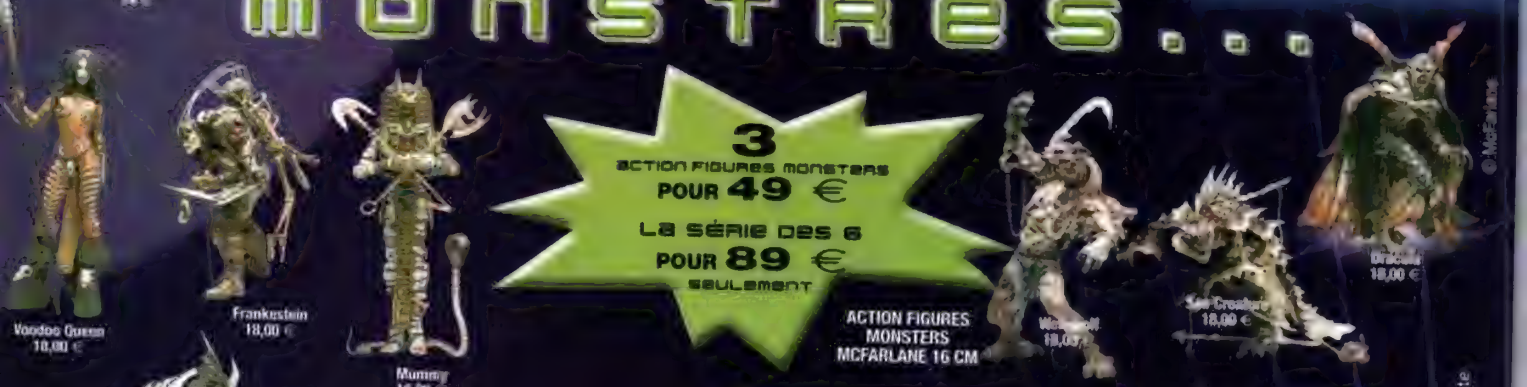
DE PRODUITS DÉRIVÉS

VIDEOPOLE

HOME CINEMA — DVD — PRODUITS DÉRIVÉS

SPIDER-MAN

MONSTRES...



SPAWN

* Prix valable pour toute commande d'une série complète passée avant le 31 juillet 2002

PRÉCOMMANDE DISPO FIN JUILLET

Renvoyez ce bon de commande à : VIDEOPOLE - 19 Rue Pasteur 92300 LEVALLOIS PERRET

PRODUITS	REF.	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

FRAIS DE PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO sous 2 à 3 jours à reception de votre commande (dans la limite des stocks disponibles). Voir ci-dessous.

SOUS-TOTAL

Frais de port et d'emballage

TOTAL A PAYER

Montant de votre commande TTC	Frais de port TTC* (conditionnement, assurance, livraison compris)
- de 30€	5.5€
de 30 à 150€	7.5€
+ de 150€	14.5€

*valable pour la France métropolitaine. Autres déstinations : nous consulter

☐ chèque JE JOINS MON RÉGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE

☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

MM7/02

NOM :..... PRÉNOM :.....

ADRESSE :.....

CODE POSTAL :..... VILLE :.....

TEL :..... NÉ(E) LE :..... e.mail :.....

Je désire recevoir le catalogue été 2002 ☐

Je désire être informé des prochaines offres Vidéopole ☐

Je désire être informé par e.mail de l'ouverture du site internet de vidéopole ☐

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 14 AOUT

JEU GRATUIT
DOG SOLDIERS

50 LOTS À GAGNER

LES 50 GAGNANTS RECEVRONT UNE INVITATION AU CINÉMA POUR 2 PERSONNES + 1 TEE-SHIRT

COCHEZ LA BONNE RÉPONSE ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE : **MAD MOVIES** - JEU BLADE II - 17 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM ..... ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE ..... TEL .....

QUESTION : DANS LA LISTE SUIVANTE, QUEL FILM N'EST PAS UN FILM DE LOUP-GAROU ?

☐ A/ WOLF ☐ B/ LE PACTE DES LOUPS ☐ C/ LE LOUP-GAROU DE LONDRES

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, organisé du 05/07/2002 au 20/07/2002 par CPF, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 20/07/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris.** Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles.

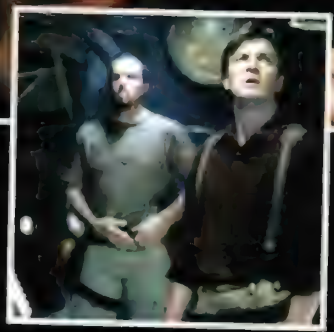
Les gagnants des lots seront déterminés par les 50 premières bonnes réponses reçues avant la clôture du jeu et seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **50 places de cinéma pour 2 personnes et 50 tee-shirts.** Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour chacun des lots gagnés.

La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable des pertes ou retards de courrier pour les réponses ou les lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 20/07/2002. Conformément à la loi informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

« Payback time ! »



sommaire

#88 DVD
McTiernan, **La Communauté de l'anneau**, Verneuil, Stuart Gordon, Brian Yuzna, Carpenter. Désolé, mais l'actualité DVD est aussi monomaniaque que nous, alors on en rajoute une couche avec joie.

#96 TÉLÉ MANIAC
Le créateur de ***Buffy*** s'envoie dans l'espace. Yannick Dahan est allé fouiner dans le projet ***Firefly***, mais trouve pour l'instant que ça manque cruellement de pyjamas.

#97 ANIME NATION
Si l'on en croit Bertrand Rougier, ***Big O*** pourrait très bien être le premier anime nippon trop occidental pour le public japonais. Ça éveille la curiosité.

#98 PLAYMAD
Tous mimis tout cracras les Pikmin. Mais méfiez-vous pourtant, car derrière l'innocence se cache la nouvelle création d'un visionnaire : Shigeru Miyamoto.

#99 TOP GOODIES
Nouvelle fournée des Movie Maniacs, une cinquième série qui mêle Sarah Connor à la nouvelle création de Clive Barker. Du grand standing.

#100 MELOMAD
Le retour des légendes Jerry Goldsmtih et John Williams. Victoire par K.O. assez inattendue de l'un sur l'autre, et explication en détail des défauts apparents du perdant

#101 SANG D'ENCRE
N'en pouvant plus d'attendre le **Hellboy** de Del Toro, Arnaud s'est jeté sur la traduction française de la bédé mythique, tout en feuilletant de son moignon libre l'entretien fleuve de John Carpenter, et en se faisant réciter le *Mr X* de Peter Straub. Bon sang mais calmez-le !

MC TIERNAN'S TOUCH (NOMADS, PREDATOR, SPEED & ROLLERBALL)

Après le commentaire audio de **Piège de cristal** (chroniqué dans le Mad 140), on attendait forcément celui de **Predator** comme une nouvelle démonstration de force. Autant le dire tout de suite, il n'en est rien. En effet, John McTiernan nous en apprendra finalement plus sur les problèmes de production (et dieu sait s'il y en a eu) que sur son propre dessein de mise en scène, même si au détour de certaines scènes majeures (la fusillade détruisant un pan entier de jungle), il se laisse aller à quelques explications particulières, mais surtout d'ordre thématique. D'une certaine manière, le projet lui aurait échappé des mains sur certains points (il semblerait que la fusillade du camp soit uniquement l'œuvre de la seconde équipe), même s'il a pu rattraper certaines de ses erreurs durant la période où le tournage a été interrompu pour plusieurs mois. Venant du circuit indépendant avec **Nomads** (qui vient de sortir en zone 1 chez MGM en VOST), McTiernan avoue clairement avoir fait un acte politique avec **Predator**, tentant ainsi une percée dans l'univers des majors et tout ce que cela comporte de compromission. Le Making of (intitulé « S'il peut saigner, on peut le tuer ») revient d'ailleurs sur le problème principal de la production au moment du tournage : ce foutu **Predator**. Des images d'archives nous montre le premier design conçu, un croisement entre un mollusque et le chanteur Carlos. Bref, pas de quoi la ramener tant le film courrait à la catastrophe. Appelé à la rescousse, Stan Winston composera le fabuleux concept que l'on connaît aujourd'hui (certaines des idées lui auront d'ailleurs été soufflées par James Cameron himself). Mais ne nous leurrons pas : même dans l'état, le Predator aurait pu souffrir d'une mise en images ridicule et à ce niveau, c'est bel et bien le travail de McTiernan qu'il faut congratuler ainsi que la persévérance de Joel Silver, qui l'aura imposé à la tête du film, ayant vu son potentiel sur un **Nomads** qui, finalement, fonctionnait lui aussi sur les mêmes principes d'abstraction et d'iconisation (à un moindre niveau il est vrai).

Un autre des éléments que **Nomads** et **Predator** partagent, et qui sera exploré de nouveau par le réalisateur avec **Rollerball**, sera la mise en abyme globale du film par le traitement de l'image. Explications : si on accepte la mise en scène comme une forme de langage, dont le découpage serait la grammaire, on découvre que les thématiques des films sont abordées par le biais d'un écran, quel qu'il soit. Qu'il s'agisse de l'appareil photo de Pommier/Brosnan dans **Nomads**, la vision thermique du **Predator** ou encore les renvois aux principes télévisuelles dans **Rollerball** (notamment dans la séquence en infra-rouge), chaque élément renvoie au spectateur une image faussée de ce qu'il attend. Le massacre de Dutch/Schwarzenegger ne sera perçu qu'à travers les yeux du Predator tout comme l'ensemble de l'imagerie « spectacle » de **Rollerball**, qui nous renvoie clairement notre beauferie à la gueule (on voulait voir du bourrin, nous voilà servis !). Entre les deux films, une forme de cynisme se sera clairement installée, mais jamais au détriment de la forme, comme certains peuvent l'entendre. **Rollerball** reste clairement un film estampillé John McTiernan, d'autant plus que c'est bel et bien un remontage effectué par ses soins que nous avons pu voir en salles. Le récent DVD Zone 1 propose d'ailleurs la version R du film, agrémentée de quelques plans violents (le sang sur les visages avait été effacé numériquement) et de quelques séquences de transitions manquantes. Le film ne change pas tellement dans son propos mais s'en sort mieux au niveau du travail psychologique de certains des personnages (Aurora en premier).

Une dernière mise en parallèle, pour le moins troublante, nous est suggérée par l'actualité DVD. McT affirme, dans le commentaire audio de **Die Hard 3**, avoir travaillé un temps sur le projet **Speed** avant de passer la main, chose confirmée par le producteur du film sur le commentaire audio de la nouvelle édition collector parue chez FPE (par ailleurs très orientée promo). On remarque ainsi les nombreuses similitudes entre le Keanu Reeves du film de Jan De Bont et le Chris Klein de McTiernan (même morphologie aux traits fins et élancés, même attitude type surfeurs et surtout, même carrière pré-action puisque Reeves était surtout

Ci-dessus : Nomads et Predator, de John McTiernan. En bas, à gauche : Speed, de Jan De Bont, projet sur lequel McT avait un temps travaillé.

connu pour les comédies **Bill and Ted**). S'il est évident que McT recherchait ce type de personnalité pour son Jonathan Cross (allant même jusqu'à proposer le rôle à Keanu Reeves, qui l'a refusé), on se demande quelle a été son influence sur l'actioner de Jan De Bont, tant certaines idées (la vision du bad guy Dennis Hopper, à travers de multiples caméras) se rejoignent. Cela expliquerait bien la qualité du film, en opposition avec les autres films de De Bont, mais bon, c'est bien connu : à Hollywood, tout se conserve, rien ne se perd !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - COMMENTAIRE SOUS-TITRÉ - MAKING-OF - FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES - PORTRAIT DU PREDATOR - GALERIE DE PHOTOS (SUR **PREDATOR**) - COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - INTERVIEWS - SCÈNES INTÉGRALES - GALERIE PHOTOS - MAKING-OF - NOTES DE PRODUCTION - SCÉNARIO - CLIP MUSICAL - BANDE ANNONCE ET TV SPOTS (SUR **SPEED**).

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VOST ET VF CANADIENNE DE **ROLLERBALL**) ET 2.0 (VOST DE **NOMADS**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTE - CLIP VIDÉO - DESCRIPTIF - BANDES ANNONCES (SUR **ROLLERBALL**) - BANDE ANNONCE (SUR **NOMADS**).

HEROÏC FANTASY, LA SUITE

(LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU & LEGEND - DIRECTOR'S CUT)

Pour peu que vous ne l'ayez remarqué, une mutation essentielle semble avoir touché Hollywood ces trois dernières années, et touche à l'assimilation de ce qu'on appelait il y a peu la sous-culture, aujourd'hui rebaptisée culture populaire. Il aura suffi que les studios se peuplent doucement d'un staff né dans les années 60 et 70, pour qu'instamment, fleurissent des adaptions réellement ambitieuses et respectueuses de divers comic books et, dans le cas qui nous interesse, d'un film d'heroic fantasy aux allures de classique imposant et parfaitement oscarisable. Il y a 16 ans de cela, Ridley Scott se heurtait aux pires résistances, à des montagnes d'incompréhension, alors qu'il tentait de monter ce rêve fou qu'était **Legend**. Aujourd'hui, Peter Jackson bénéficie d'un soutien sans condition pour mener à bien un pari largement plus insensé. 16 ans d'attente auront été nécessaires aux fans que nous sommes pour pouvoir enfin contempler la vision originelle de Scott (même si elle demeure partielle, étant donné la disparition d'une séquence-clé). À peine quelques mois, pour que le volet de Jackson se voit offrir deux montages et deux éditions DVD, dont la plus simple qui nous parvient en ce mois d'août est déjà très largement « spéciale ». Sur le DVD de **Legend**, Scott, meurtri, en vient à expliquer comment il fut l'artisan de sa propre annihilation, et massacra son propre chef-d'œuvre pour répondre aux besoins supposés de son époque. Ce sera l'occasion pour le public français de découvrir avec effroi, sur le deuxième disque, ce montage américain vomitif qui restait jusqu'alors une simple évocation (l'Europe eut heureusement droit au « compromis » qui a récemment été édité en Zone 2). Une décision qui acheva de transformer le visionnaire qu'il était en simple exécutant, dès son film suivant et jusqu'à aujourd'hui. Cruelle ironie, c'est le succès de ses récentes compromissions qui assure à **Legend** cette renaissance inespérée. De son côté, Jackson, gâté par un succès cosmique et quelques prix aussi multiples que bienvenus, a d'emblée droit à SA propre édition, le méga-coffret 4 DVD qui sortira en novembre. L'édition dite « simple » (désolé, mais là, le terme mérite les guillemets), en plus de nous garantir le montage salle (nous n'y avons pas si souvent droit en cas de director's cut), nous révèle en filigrane la dévotion de New Line envers son enfant prodige. Les trois documentaires principaux, ainsi que la quinzaine de featurettes annexes (celles du site officiel qui précédèrent la sortie) ont beau être frappé du sceau « promotionnel », ils sont quasiment tous axés autour du réalisateur. Fait rarissime qui prouve sa canonisation. Ceci n'empêchera nullement Jackson de reconnaître en quoi le travail de Scott et de son chef-op Alex Thomson, rappelant celui du tandem Michael Powell/Jack Cardiff, a pavé la voie esthétique de **LOTR** dans sa retranscription à l'écran et en mouvement d'une imagerie jusque-là réservée aux enluminures de beaux livres de conte. Et d'ailleurs, si le DVD de **Legend** garantira aux 99 % d'entre vous qui ne l'ont pas découvert en salles (hé hé) un véritable choc esthétique, le DVD de **LOTR** vous fera également réaliser avec stupéfaction que l'essentiel des copies salles étaient bien loin de rendre justice à la véritable qualité éthérée, parfois diaphane, du film de Jackson.

PS : notons que **LOTR** est devenu à ce point un enjeu commercial, que chaque doc prend soin de pixeliser la moindre marque presente à l'écran !

Rafik Djoumi

DVD ZONE 2 **LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU**
ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 EX (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST ET VF) : 3 DOCUMENTAIRES - 15 FEATURETTES - BANDES ANNONCE - SPOTS TV - VIDEO CLIP - PRÉSENTATION DES **DEUX TOURS**.

DVD ZONE 1 **LEGEND**
ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9) 5.1 (VOST) SUR LES DEUX VERSIONS. SUPPLÉMENTS (VO) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING-OF - SCORE ISOLÉ DE TANGERINE DREAM - ARCHIVES DE DEUX SÉQUENCES PERDUES - STORYBOARDS - VIDEO CLIP - BANDES ANNONCE - CLIPS TV - PHOTOS.

CONTAMINATION

D'ANTHONY HICKOX

On ne le dira jamais assez, Anthony Hickox est l'un des réalisateurs les plus doués de sa génération. Fils du mythique Douglas Hickox (entré dans la légende avec **Théâtre de sang**, où Vincent Price assassinait huit critiques de théâtre en s'inspirant des pièces de Shakespeare) et frère aîné d'un James bien décidé à perpétuer l'héritage cinématographique familial (voir **Bloodsurf**, dans ce numéro), Anthony Hickox fait une entrée fracassante dans le petit monde de la série B bien torchée en 1988 avec le very gory **Waxwork**. Suit une flopée de titres qui confirment rapidement tout le bien qu'on pouvait penser de ce réalisateur capable de mêler le film de vampires au western (**Sundown**), de ressusciter une franchise foireuse (**Warlock 2**), d'amener Pinhead et ses potes cénobites vers un délire très comics (**Hellraiser 3**) ou de parodier **La Maison du Diable** et **Alien** (Waxwork 2). Après **Full Eclipse**, son film de loups-garous super-héros, il tombe un peu en disgrâce aux yeux de la presse spécialisée. Son adaptation de **Prince Valiant** laisse tout le monde de marbre, se plante lamentablement au box-office et condamne par la même occasion ses films futurs au purgatoire. La sortie ce mois-ci de **Contamination**, son 14e film, sonne ainsi comme une revanche.

Joseph Muller (Peter Weller, émouvant et juste), chercheur au chômage en plein divorce, provoque accidentellement dans un laboratoire hongrois, la fuite d'un virus mortel. En cavale, contaminé et contagieux par simple contact, Joseph Muller devient rapidement l'homme le plus recherché du pays. Une chasse à l'homme s'organise, menée par David Withman (William Hurt), un spécialiste américain en quête de rédemption après la mort de sa femme qui ne tardera pas à se heurter aux derniers relents de la guerre froide.

Les années passent, le talent d'Hickox demeure. Il s'évertue et réussit à dépeindre des personnages réels et attachants, soigne ses images (rarement la beauté des pays de l'Est n'a été si bien mise en avant) et en profite pour dénoncer sans détour la vénalité des grands groupes pharmaceutiques. Un auteur, Hickox ? Peut-être, mais avant tout un cinéaste précieux au savoir faire indéniable. Reste plus qu'à voir si **Last Run** et **Federal Protection**, ses deux nouveaux films, viennent confirmer cette très bonne impression.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ALLEMAGNE/USA. 2000. RÉAL.: ANTHONY HICKOX. INT.: WILLIAM HURT, PETER WELLER, KATJA WOYWOOD, MICHAEL BRANDON, NATASCHA MCELHONE... FORMAT 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 2.0 (VF) ET 5.1 (VO). DIST.: FILM OFFICE.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Claws of steel

DE WONG JING

Le cinéma de Hong Kong n'est plus celui que l'on a connu avant la rétrocession de 1997. Aussi, la mission de cette collection lancée par Christophe Gans (également réalisateur à ses heures perdues) était de rappeler, en ces temps de mode asiatique (merci **Matrix**, merci **Tigre et Dragon**), quels sont les chefs d'œuvre de cette cinématographie autrefois barrée, donc réjouissante. Si **The Killer**, **Zu** et **Fist of Legend** se sont imposés d'eux-mêmes, autant dire tout de suite que ce **Claws of Steel** mange les pissenlits par la racine. Connu internationalement sous le titre de **Last Hero in China**, ce film réalisé par Wong Jing (le Jean-Marie Poiré asiatique) conte une aventure du célèbre Wong Fei Hung mais sous le mode de la comédie débile et surtout débilitante. Et si ce n'est la présence de Jet Li dans le rôle du fameux docteur, rien ne rappèle la magnificence des réalisations de Tsui Hark (la série des **Il était une fois en chine**, bien sûr). Entre cadres mous et gags foirasses, **Claws of Steel** est proposé dans une copie limpide mais sans suppléments. Le film intègre donc la prestigieuse collection, probablement dans un pur souci de rentabilité (Jet Li fait vendre), et si c'est ce qui permet aux éditions prochaines de **À toute épreuve** (en septembre prochain) et **The Blade** (un peu plus tard) de sortir, on ne va pas s'en plaindre. Amen !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS.

Verneuil à l'honneur

(MÉLODIE EN SOUS-SOL & UN SINGE EN HIVER)

TF1 Vidéo se décide enfin à ressortir ces deux chefs d'œuvre que sont **Un singe en hiver** et **Mélodie en sous-sol** dans des éditions DVD dignes de ce nom. **Mélodie en sous-sol**, jusqu'ici disponible dans une pitoyable édition colorisée, se retrouve donc paré de ses magnifiques atours de polar noir et blanc. Film de casse implacable et élégant, servi par deux acteurs inoubliables (Gabin et Delon), un scénario en béton armé (Simonin/Audiard) et une musique entêtante, cette œuvre reste encore aujourd'hui époustouflante, par la manière qu'a Verneuil d'axer le déroulement de l'intrigue sur la perception qu'ont les gangsters de leur environnement. À tel point que le spectateur pourra s'amuser à dessiner un plan assez détaillé du casino à l'issu de la projection. Du grand art ! **Un singe en hiver**, lui, en plus de démontrer l'éclectisme de son auteur, prouve sa capacité à parfaitement gérer un parti pris instable, à savoir raconter l'histoire d'amitié entre deux alcooliques (Gabin et Belmondo) sous forme de tragi-comédie désenchantée, où une émotion à fleur de peau le dispute à un sens de la bouffonnerie quasiment héroïque. Les deux éditions sont présentées dans de superbes masters, avec des suppléments passionnants, où interviennent notamment Jacques Bar (producteur) et Claude Pinoteau (assistant réalisateur). Du grand art, j'vous dis...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.0 ET 5.1 ARKAMYS ET MONO. SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES.

HORRORVISION

DE DANNY DRAVEN

Nouveau lieu de hantise à la mode, le Net est au centre de l'histoire de ce **Horrorvision**, réalisé par le jeunot Danny Draven (**Hell Asylum, Cryptz**).

Scénariste débutant en pleine négociation avec Miramax, Dez (Jake Leonard, sosie troublant de Bruce Campbell) arrondit ses fins de mois en jouant les webmasters pour des sites pornos. Écumant le Net avec assiduité, comme certaines personnes de la rédaction le font avec les bars et les tripots de la capitale, il ne tarde pas à se connecter sur Horrorvision.com, un site pirate et extrême, condamnant ses malheureux visiteurs à une mort cérébrale et digitale. Sa copine ne tardant pas à en faire les frais (dans une scène mémorable, où notre héros benêt s'empresse d'appeler une ambulance en la voyant se faire digitaliser et aspirer par son ordinateur), Dez se retrouve bien malgré lui à la tête d'une croisade contre Manifesto, le mal virtuel responsable de ce foutoir... Le petit Draven aime le genre et pille ouvertement ses références à visage découvert : son pseudo (Daniel Hageman de son vrai nom) et la bande originale indus/néo-métal de son film (excellente au demeurant) montrent que **The Crow** a sûrement été pour lui un gros choc passionnel ; le mentor black du héros est le bodysnatcher du Morpheus de **Matrix** ; le monstre final semble sortir tout droit du **Hardware** de Richard Stanley et les boules de métal agressives nous ramènent sans détour à la belle époque des **Phantasm** de Don Coscarelli. Un cocktail old school/new school pas si désagréable que ça, malgré l'absence totale d'ambition. À l'instar de **Witchouse 2**, le DVD d'Horrorvision nous propose un très bon making-of rempli de scènes de tournage, de conceptions d'effets-spéciaux et d'interviews. À la vue de ces images, une évidence s'impose : le manque de moyens de l'entreprise est totalement compensé par un amour entièrement dévoué au genre et à la serie Z bricolée entre amis en particulier. L'esprit Full Moon par définition.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL.: DANNY DRAVEN. INT.: JAKE LEONARD, MAGGIE ROSE FLECK, JOSH COVITT, JAMES BLACK...TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE - FILMOGRAPHIES - MAKING OF (30 M 55 S) - TEASER FULL MOON. DIST.: WARNER.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

CONFLITS SUR PELLICULE

(LA CANNONIÈRE DU YANG TSE, LA GRANDE ÉVASION, LES CHIENS DE GUERRE, L'EXPRESS DU COLONEL VON RYAN, UNDER FIRE, L'OMBRE D'UN GÉANT, UN HOMME DE FER)

L'avalanche de films de guerre que vient de lâcher l'éditeur FPE dans nos bacs (sans le moindre ménagement pour nos bourses de compulsifs notoires) explicite le sens même que l'on donne en ces pages au mot « genre ». Car sans atteindre forcément l'infinie richesse du western, le film de guerre offre ici l'amplitude de ses thèmes et tonalités à travers des œuvres qui s'inscrivent chacune entièrement dans sa définition rigoureuse. Si l'on retire de la liste l'emblématique **Grande évasion**, qui réunit à lui seul la quasi-totalité des constantes, on cherchera en vain le trait d'union entre les autres titres. Qu'est ce qui rapproche de purs véhicules académiques pour stars installées, tels que **L'Ombre d'un géant** ou **L'Express du Colonel Von Ryan**, de ce film de gang déguisé qu'est **Les Chiens de guerre**, joyeuse œuvre de voyous burnés qui suit difficilement les traces d'un **Dernier train du Katanga** ? Y-a-t-il un rapport entre le magnifique **La Canonnière du Yang Tse** (son sens du spectacle post-David Lean, sa tonalité douce-amère, son sentiment de désespoir) et l'ultra-politisé **Under Fire**, charge furieuse contre l'interventionnisme impérialiste US ? À vrai dire oui. Il y en a un, et il s'appelle Maître Goldsmith, qui signe ici deux de ses meilleures partitions, exécutant prestigieux sur le film de Wise, et quasiment co-réalisateur sur celui de Spottiswoode. Mais même sa démarche musicale prouverait à elle seule le grand écart entre ces deux œuvres qui se réclament pourtant du même modèle (la romance impossible sous les canons de l'histoire). Tous ces titres combinent en fait deux autres « genres » bien définis : le film épique et/ou romantique, et le cinéma d'action. Ce qui nous fait d'autant plus regretter la disparition totale d'un autre sous-genre pourtant autrefois prisé : le film de soldats (que John Woo tente de ressusciter avec **Windtalkers**). Fleuron de ce courant, l'étonnant **Un homme de fer** d'Henry King, cumule la chronique propre au sous-genre (ici une base aérienne anglaise durant les premiers raids en Europe) avec des portraits psychologiques bluffants de réalisme et de crudité. Le caractère généralement fantasque, voire fantaisiste, du film de guerre hollywoodien (sauf exception génialo-spielbergienne) est ici balayé au profit d'une étude vertigineuse de l'âme même du conflit, de sa raison d'être. À redécouvrir.

Rafik DJOUMI

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 1.37, 1.85, 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **LA GRANDE EVASION**) 4.0 ET 2.0 (VO ET VF DE **LA CANNONIÈRE DU YANG TSE**) 2.0 ET 1.0 (POUR LE RESTE). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES (SUR **LA GRANDE ÉVASION**) COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES RADIOPHONIQUES (SUR **LA CANNONIÈRE DU YANG TSE**) - BANDES ANNONCES (POUR LE RESTE).

STAR TREK NEXT GENERATION SAISON 2 Vanick Dahan ayant fait son superbe coming out le mois dernier, on ne va pas le commenter : « mais putaing les gars, c'est génial cette série ! ». La saison 2 vient de sortir pour tous ceux qui sont d'accord avec lui. (Paramount)

BARTON FINK La Palme d'or des tranches Coen (comme l'éditeur, mais sans le H et avec pas de cheveux) sort en catimini, sans supplément aucun mais pour le modique somme de 15 euros. Forcément, on ne va pas pleurer, malgré une compression approximative. (TF1 Vidéo)

LES SEIGNEURS Recette pour le grand « petit film » de Philip Kaufman. 15 Euros pour découvrir cette merveille nostalgique qui range du côté des bad boys des années 50/60, c'est franchement rien. Vivement consulté pour la suite ! (TF1 Vidéo)

HIGHLANDER 2 Il s'agit ici du remontage américain d'époque, toujours aussi bordélique mais sans le climax dans les étoiles. Pas de panique, le film reste toujours aussi con et maintenant que la pluie est passée (c'est ça, la suite d'Highlander ?!?), bien vous pouvez toujours le coller dans vos navets assumés. Mais faut l'assumer hein ! (TF1 Vidéo)

BLOW Cette édition compte une pléthore de suppléments chiadés pour ce film laborieux, traitant des conséquences diverses et malheureuses de la drogue sur la vie de George Jung, plus gros trafiquant des années 70, interprété ici par Johnny Depp. À noter : le réalisateur Ted Demme est mort le 13 janvier dernier des suites d'une crise cardiaque due à l'absorption de cocaïne. (Metropolitan)

LE CHASSEUR Le dernier film de Steve McQueen. Pas nécessairement une perle, mais le charisme de la star fait toujours, 22 ans après sa disparition, son effet dans ce petit polar alors encore empreint d'une touche formelle propre aux seventies. On ne boude pas son petit plaisir... (Paramount)

SCRATCH Un incroyable documentaire sur les figures importantes de la scène Hip Hop dont font partie les interviewés, tels que Mix Master Mike (des Beastie Boys) ou encore Afrika Bambaataa. À découvrir pour se rendre compte à quel point cette culture aura pris son importance dans le cinéma urbain d'aujourd'hui. De toute façon, si vous matez pas, une horde de Damien Granger viendra vous raser les parties génitales en guise de punition ! À vous de voir vous êtes prévenus... (Metropolitan)

THE TERROR/DEMENTIA 13 Jamais de votre vie et dévédéphile vous ne verrez une copie du The Terror de Roger Corman aussi dégueulasse. À côté, cela pas bien réjouissante du Dementia 13 de Coppola fait figure de beauté picturale. Un double programme tellement hideux qu'il en deviendrait presque collector pour tester votre matériel dans le sens inverse ! (Sony Music)

LE VERDICT Sidney Lumet pas aussi en forme que dans 12 hommes en colère, mais la performance de Paul Newman vaut largement le détour. Bonnement mené et avec un Bruce Willis en figurant chevelu (à vous de le trouver). Que demande le peuple ? (FPE)

THE SCORE Un thriller réalisé par le mec qui fait la voix de Yoda et Miss Piggy ? Et oui ! Et sans pour autant nous coller le vertige suspense de la mort, Frank Oz nous prouve bien la versatilité de son talent avec ce véhicule pour stars (De Niro, Norton, Brando) sympathiquement branlé, qui évite de justesse la mention « thriller pour papa ». (FPE)

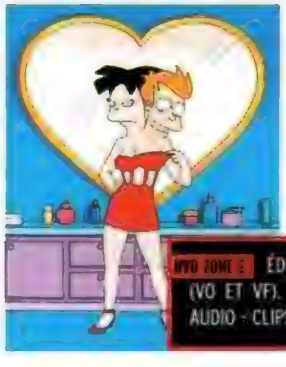
L'UNIVERS DE MATT GROENING

(*FUTURAMA* SAISON 1 & *LES SIMPSON* SAISON 2)

Si l'on devait illustrer par l'exemple les bienfaits du garde-fou en territoire scénaristique, on n'hésiterait pas à mettre côte à côte ces deux séries du même auteur Matt Groening. Conçue au départ comme une issue à l'univers « étriqué » des ***Simpson***, la série ***Futurama*** s'était garantie, à travers l'anticipation, un univers sans aucune barrière et aucun frein aux délires de son équipe. Il en résulte une écriture qui adopte presque inconsciemment le processus inverse de celle des ***Simpson***, basant l'intitulé de chaque épisode sur un gag, une idée loufoque ou symbolique, en tentant a posteriori d'en épuiser les possibilités humoristiques. La série des ***Simpson***, de par sa texture « réaliste » et contemporaine, oblige ses créateurs à définir avant tout un récit structuré, c'est-à-dire une situation, avant même d'y glisser le premier gag. Le résultat est éloquent. ***Les Simpson*** (à travers notamment cette saison 2 et la suivante) est un modèle de comédie de situation sous format sériel, alors que ***Futurama*** ressemble plus à un patchwork anarchique de blagues potaches. Pourtant, à même créateurs, même humour. Les deux séries ont beau partager ce mélange surprenant d'iconoclasme et de conservatisme,

Futurama s'avère bien vite un piège à créativité. D'ailleurs, au fil des épisodes, l'équipe de Matt Groening abandonnera le « tout-anticipation » pour loucher de plus en plus vers une version modernisée des ***Simpson***, faisant même de son principal acteur comique (le robot Bender) un démarquage voyant d'Homer. À la lumière de cette explication, les commentaires audio respectifs de ces deux coffrets se chargent d'apporter la touche finale. Celui des ***Simpson***, résolument dénué de toute info ou anecdote, est une merveilleuse partie de déconne entre potes, où la verve humoristique d'un Jim Brooks (scénariste de la série ***Taxi*** d'Andy Kaufman, et récemment réalisateur de **Pour le pire et pour le meilleur**) éclate au grand jour. À l'inverse, durant celui de ***Futurama***, les auteurs semblent redécouvrir leur travail d'un œil critique, et notamment sur la structure, tout en réagissant peu à leurs propres gags. Et l'évocation constante des ***Simpson*** en tant que phénomène culturel n'arrange franchement pas l'ambiance.

Rafik DJOUMI



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - CLIPS - FEATURETTES.

The unknown

DE MICHAEL HJORTH

Un **Blair Witch** suédois, ça vous dit ? Même s'il restera une date dans l'histoire du cinéma, force est de constater que le film de Myrick et Sanchez n'est plus vraiment à la mode aujourd'hui. Peu importe, le réalisateur Michael Hjorth (un baroudeur de la série télé suédoise) compte bien réitérer l'exploit des deux petits malins ricains et nous refait le coup du reportage-vérité filmé à l'arrache.

Un reportage axé sur un groupe de cinq biologistes partis faire des analyses dans une forêt détruite par un gigantesque incendie. La découverte d'un étrange fœtus calciné va rapidement entraîner nos héros dans une spirale de peur, de violence et... d'ennui pour le spectateur.

On bavarde beaucoup dans **The Unknown**. On bavarde dans une caravane, sous une tente, autour d'un barbecue ou encore en disséquant un fœtus qui ressemble beaucoup plus à un gigot d'agneau qu'à un rejeton du monstre indescriptible de **The Thing** comme le prétend la jaquette. Rallumez vos torches, la grande flippe n'est pas au rendez-vous. Le seul moment d'ambiance est à créditer au générique final, où défilent des dessins d'arbres et de ronces menaçants. Bref, **The Unknown** vient gentiment se ranger aux côtés d'**In the Woods** et de **The Last Broadcast**, les deux rejetons les plus connus de **Blair Witch**, et nous prouve que la sorcière de Burkitsville détient toujours le monopole de la terreur forestière moderne.

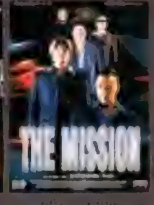
Alexandre BUSTILLO

DVD INCONNU SUÈDE. 2000. RÉAL. : MICHAEL HJORTH. INT. : JACKOB ERICKSON, MARCUS PULM, TOMAS TIVEMARK, AN-SUFIE RASE... FORMAT : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). DIST. : TF1. DISPONIBLE EN VHS ET DVD

LA FUREUR DES JUSTES

([illegible] & [illegible])

Deux des plus fortes personnalités hong-kongaises à ne pas encore avoir déserté l'ex-colonie britannique se retrouvent ainsi en complète opposition formelle alors que les éditions françaises de leurs films sortent au même moment. Si **Time and Tide** et **The Mission** restent deux polars survoltés, leurs traitements diffèrent on ne peut plus clairement. Le premier fait montre d'une maestria filmique proprement hallucinante, faite de mouvements de caméra traquant sans cesse la forme la plus expérimentale, tandis que le second cache bien son jeu en jouant d'une immobilité qui se révèle toujours, au dernier moment, dévastatrice. Dans les deux cas, le spectacle proposé fourmille d'idées à la seconde et déclenche une certaine furie émotionnelle d'une intensité rare. **Time and Tide** a beau être proprement incompréhensible narrativement parlant, il annonce le retour de son Tsui Hark de réalisateur au panthéon des sages qui contemplent la nature humaine (à la manière de **Green Snake**). A contrario, **The Mission** nous montre un Jonnie To moins expressif qu'à la période **Lifeline**, mais dont l'optique est bien celle de contenir une rage qui ne s'exprimera que par brefs instants, la rendant ainsi proprement palpable. Notons que le commentaire audio de Tsui Hark présent sur l'édition Zone 1 de **Time and Tide** a disparu dans sa traversée de l'Atlantique. Il était là, puis pouf ! Il a disparu... Pas cool.



Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT & TF1 VIDEO. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE TIME AND TIDE) 4.1 ET 2.0 (VO ET VF DE **THE MISSION**). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDE ANNONCE – FILMOGRAPHIES (SUR **TIME AND TIDE**) INTERVIEW - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES – GALERIE DE PHOTOS (SUR **THE MISSION**).

BLOODSURF

DE JAMES D.R. HICKOX

Son frère ayant lâché la série B horrifique pour des œuvres plus matures et réfléchies (voir **Contamination**), James D.R. Hickox reprend le flambeau (qu'il avait déjà vaillamment entretenu avec **Children of the Corn 3**, un très bon film rempli de meurtres sadiques et de monstres tentaculaires) avec **Bloodsurf**, un monster movie nostalgique des productions italiennes des années 80 comme **Apocalypse** dans l'océan rouge et autres **Alligator**.

Une bande de jeunes surfeurs arrive en Thaïlande avec une seule idée en tête : « rider » au milieu des requins. Cet exploit, vu dans ***Jackass*** (une émission américaine où des kids sont prêts à faire les pires conneries du monde, même les plus dangereuses, au nom du fun), va vite tourner court avec l'intervention d'un gigantesque crocodile qui, après avoir bouffé les requins, aimerait bien se taper nos amis les surfeurs comme dessert.

Malgré quelques fautes de goûts liées à l'étroitesse du budget (les stockshots), **Bloodsurf** est une aubaine pour l'amateur éclairé et nous dresse une galerie de portraits sortis d'une autre dimension : alors que tout le monde copule sauvagement, le bellâtre de service préfère aller se faire une vague plutôt qu'une meuf, un vieux loup de mer alcoolique se prend pour le capitaine Achab et deux pin-ups se caressent les seins pour appâter le monstre. Le monstre ? Parlons-en de ce fameux crocodile. Réalisé par l'incontournable (eu égard à son ventre élevé à la Budi) John Carl Buechler, la bestiole n'hésite pas à sauter comme un dauphin hors de l'eau pour bouloter un trafiquant de drogues à l'hygiène douteuse, à avaler directement un mec et sa planche, à bouffer les jambes d'un autre qui ne seront plus reliées à son torse que par son intestin grêle et à bondir d'arbres en arbres dans un final hilarant. Devant un tel programme, le spectateur ébahi se rendra rapidement compte que James Hickox vient simplement d'inventer la machine à remonter le Z. Elle marche et le voyage s'impose.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2000. RÉAL. : JAMES D.R. HICKOX. INT. : ARCHIE ADAMOS, SUSAN AFRICA, KATE FISCHER, JOE WEST... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE. DIST. : UNIVERSAL. DISPONIBLE EN VHS ET DVD

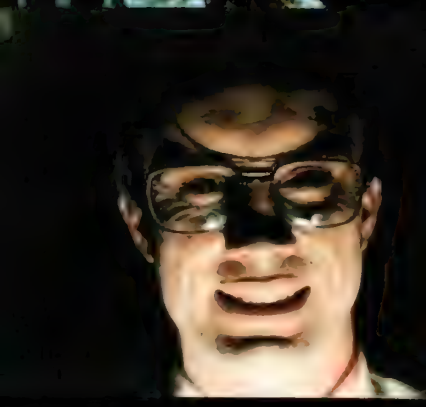
La maison des damnés

DE JOHN HOUGH

Dans la grande saga des maisons hantées au cinéma, le film de John Hough fait partie des bonnes surprises. Le script de Richard Matheson (déjà à la barre de celui de **Duel**) déblatère consciencieusement le cahier des charges imputable au genre (portes qui claquent, poltergeists, possessions et atmosphère gothique) mais avec assez de respect et de premier degré pour que le film fonctionne à merveille. Assez rare en vidéo, l'édition en DVD de **La Maison des damnés** est donc une très bonne nouvelle, même si les puissances des ténèbres se sont bien gardées de nous offrir une interactivité autre qu'une petite bande-annonce.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : 20TH CENTURY FOX. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.



RE-ANIMATOR

DE STUART GORDON

Si la qualité d'un supplément se mesure à son apport sur la perception et la connaissance que l'on peut avoir d'un film, alors on peut sans craindre dire que les bonus de cette toute nouvelle édition de **Re-Animator** sont parmi les meilleurs qu'il nous ait été donné de voir. Le commentaire audio de Stuart Gordon et les interviews vidéos révèlent en effet que ce que nous connaissons depuis toujours comme un sommet de gore et d'humour burlesque a bien failli être un film d'horreur très sérieux comme il en pullulait au milieu des années 80, étant même envisagé au départ comme une anthologie télévisée, plus fidèle à Lovecraft dans l'esprit que le produit fini. Nul doute que l'ambiance de franche camaraderie, perceptible dans le commentaire de Brian Yuzna et des acteurs, a grandement contribué à modifier la nature initiale du projet. Les scènes coupées et rallongées viennent entériner cet état de fait, la plupart des segments retirés du montage final étant beaucoup plus sérieux ou terrifiques que le reste du métrage. Au vu de la qualité de ces suppléments, difficile de concevoir comment l'éditeur Elite a pu autant de mal à passer le cap du Laserdisc. Les fans du film seront en tout cas ravis par ce DVD, à la copie irréprochable (exception faite d'un changement de couche un peu brutal) qui leur permettra de patienter tranquillement en attendant **Beyond Re-Animator**, troisième volet de la série, prévu pour très bientôt, avec Brian Yuzna à la barre.

Mathieu CAILLET

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ELITE ENTERTAINMENT. TRANSFERT : 1.85 (16/9). SON : 5.1, DTS ET 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : 2 COMMENTAIRES AUDIO - SCORE ISOLÉ - INTERVIEWS VIDÉOS - SCÈNES COUPÉES ET RALLONGÉES - ANALYSE DE LA MUSIQUE - STORYBOARDS - GALERIES DE PHOTOS - BANDES-ANNONCES ET SPOTS TV - FILMOGRAPHIES.

Batman le film

DE LESLIE H. MARTINSON

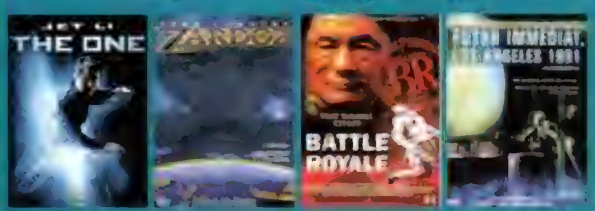
On en parlait le mois dernier dans notre dossier comics et le voilà qui déboule en DVD : **Batman le film** est enfin disponible dans notre belle contrée, et dans une copie proprement sublime qui plus est ! Rhaaa Lovely ! On en apprend pas forcément des masses sur le commentaire audio du dynamic duo Adam West et Burt Ward, si ce n'est que, contrairement aux idées reçues, ce film n'a pas inspiré la série télé mais qu'il a été au contraire conçu entre les deux premières saisons de celle-ci, suite à son succès fracassant. Au départ, c'est l'inverse qui était prévu, pour pouvoir imposer la série, qui n'en a pas eu besoin. Si le reste du commentaire se concentre en anecdotes de plateau, il est amusant de constater à quel point les acteurs, en bons forains, se prêtent au jeu et retrouvent, parfois l'espace d'un instant, la peau de leur personnage respectif pour en offrir toujours plus à l'auditeur. Si le film se suffit bien évidemment à lui-même, c'est un plus non négligeable. Pur produit sixties, jusque dans son esthétique outrancière et le jeu sur-caricatural des acteurs (mention au regretté Burgess Meredith, l'entraîneur des **Rocky**, dans le rôle du Pingouin), **Batman le film** et la série qui l'a engendré, restent toujours victimes d'une incompréhension aberrante : beaucoup de spectateurs le jugent encore au premier degré, ce malgré la note d'intention du générique (« ce film est dédié aux amoureux de l'absurde »). Comme dirait le caped crusader lui-même, d'un air pincé : « Oh les vilains p'tits monstres ! ».

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTES - BANDES ANNONCES - GALERIE DE PHOTOS.

VISIONS DU FUTUR

(BATTLE ROYALE, FUTUR IMMÉDIAT, THE ONE, ZARDOZ)



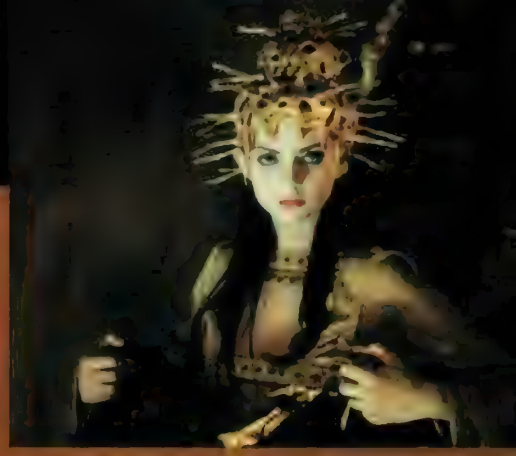
Zardoz, **The One**, **Futur immédiat** et **Battle Royale**. Quatre films qui, en apparence, n'ont rien à voir les uns avec les autres, mais qui pourtant conditionnent leur traitement en fonction d'une donnée de base : l'anticipation. Imaginer un futur proche, ses radicalisations comme ses utopies, à l'aune des dérives du temps présent, telle a toujours été la force du cinéma américain (et du cinema japonais contemporain, comme en témoignent les films de Tsukamoto ou de Kiyoshi Kurosawa). Un cinéma qui a su distiller de nombreuses interrogations au sein de genres ultra codés, faciles d'accès, où le spectacle apparent cautionne les choix idéologiques posés en filigrane. Ce fut le cas de **Starship Troopers**, de **Rollerball**, comme celui de **The One**, de **Futur immédiat** ou de **Battle Royale**, qui sortent ce mois-ci en DVD dans des éditions (soyons francs) pas franchement transcendantales. Sans jamais atteindre l'intelligence des premiers, ces films (très) bancals ont au moins le mérite d'interpeller en surface certains concepts ou de se poser en pamphlets audacieux.

Postulat sociologique (intégration, racisme, tolérance) dans le mauvais **Futur immédiat** de Graham Baker qui, au travers du buddy-movie, imagine l'immigration d'aliens sur notre planète. Concept métaphysique, celui du multivers (piqué à la littérature heroïc fantasy de Moorcock et Zelazny) dans le bourrin et plutôt fun **The One** de James Wong, où divers avatars d'un même être parcourent l'espace-temps pour s'affronter. Pamphlet culturel ultra-violent, enfin, avec le barbare **Battle Royale** de Kinji Fukasaku, qui imagine une société japonaise facho obligeant ses enfants à s'entretuer. Seul **Zardoz**, ovni intellectuel (et ultra kitsch !!) questionnant un monde soumis à ses croyances mythologiques, sort du lot, son orientation étant plus masturbatoire que divertissante. Bref, critique d'un retour à la barbarie ou prétexte conceptuel à des films de genre pas vraiment folichons, ces films caractérisent assez bien la norme de l'anticipation au cinéma : une audace (**Battle Royale**) pour beaucoup de timidité (**The One** et **Futur immédiat**). **Zardoz** reste à part, car son intelligence est à la mesure de sa mise en image : étrange, hors norme, rare. À noter enfin, qu'hormis les nombreuses featurettes sur les excellents SFX de **The One**, ces éditions ne proposent, au mieux, qu'un commentaire audio. C'est pas génial (écouter James Wong, ça vous intéresse ?) mais c'est déjà ça...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT, FPE, M6 VIDÉO. TRANSFERT 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **THE ONE** ET **BATTLE ROYALE**) 4.1 (VO ET VF DE FUTUR IMMÉDIAT) 3.0 ET 2.0 (VO ET VF DE **ZARDOZ**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO DU RÉAL - FEATURETTES (SUR **THE ONE**) COMMENTAIRE AUDIO (SUR **ZARDOZ**) FEATURETTES (SUR **FUTUR IMMÉDIAT**) JEU - MAKING OF - FEATURETTE (SUR **BATTLE ROYALE**).

Ci-dessous, de gauche à droite : Zardoz, Futur immédiat et The One. En haut : Battle royale.



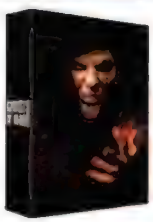
DAGON

DE STUART GORDON

« C'est dans un état bien particulier que j'écris ces mots, puisque cette nuit je ne serai plus. »
C'est sur cette phrase que s'ouvre *Dagon*, la courte nouvelle (9 pages) écrite par Lovecraft et tirée du recueil du même nom, recueil précieux puisque composé essentiellement de nouvelles inédites (*Le Clergyman maudit*, *La Malédiction de Sannath* ou encore *L'Etrange maison haute dans la brume*) et de pages poétiques inconnues (*Celephais*, *La Quête d'Iranon*). **Dagon**, le film, n'a lui quasiment rien à voir avec la nouvelle puisqu'il est en fait adapté d'une autre nouvelle de Lovecraft : *Cauchemar sur Innsmouth*.
Dagon résonne comme une corne de brume dans les ténèbres, annonçant le retour de Stuart Gordon, l'un des cinéastes les plus importants pour le genre et épaulé pour l'occasion par la désormais incontournable Fantastic Factory.
Mouillant au large des côtes espagnoles, un voilier de plaisance se retrouve piégé au milieu d'une gigantesque tempête. Devant fuir, ses occupants échouent dans le petit port de pêche d'Imboca, une paisible localité en apparence seulement, puisqu'elle abrite les adorateurs de Dagon, une divinité assyro-babylonienne, adorée successivement à Sumer, à Akkad puis chez les Philistins.
Se servant de la peau humaine pour dissimuler leur monstrueuse identité, les membres de cette secte païenne considèrent l'arrivée de ces étrangers comme une bénédiction et une opportunité d'acquérir de la chair fraîche. Battue par les vents et la pluie, la petite ville d'Imboca se referme comme un coquillage sur ces visiteurs, les condamnant à une lente et sombre agonie...
Stuart Gordon, la résurrection ! Un peu mis sur la touche depuis quelques années, le mythique réalisateur de **Re-Animator**, de **From Beyond** et de **Dolls** fait un come-back fracassant avec un vrai film d'horreur, au sens noble du terme. Rarement un film n'a été autant en osmose, de par ces images (avec un final esthétiquement parfait, nous renvoyant sans détour aux scènes sous-marines d'**Inferno** de Dario Argento), avec une littérature fantastique et envoûtante où les légendes se racontent à la lueur des lampes-tempêtes, où les monstres se dissimulent dans les ténèbres et le brouillard pour mieux surprendre et où le spectateur/lecteur se surprend à fantasmer sur pareille aventure, quelque en soit le prix à payer.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ESPAGNE/USA 2000. RÉAL : STUART GORDON. INT : EZRA GODDIN, FRANCISCO RABBAL, RAQUEL MERONO, UXIA BLANCO, JOSÉ LIFANTE... IMAGE : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). DIST. : STUDIO CANAL.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD



GHOSTS OF MARS

DE JOHN CARPENTER

Reprenant la majorité des suppléments disponibles sur l'édition Zone 1, en y rajoutant de maigres choses, le **Ghosts of Mars** édité par Film Office fait la part belle à John Carpenter. Logique, dans le sens où le réalisateur est plus reconnu chez nous qu'aux États-Unis, malgré son nom qui précède à chaque fois les titres de ses films. En effet, le metteur en scène apparaît à chaque fois très brièvement pour présenter les featurettes présentes et en résumer le contenu en une phrase. Ici, la star, ce n'est ni Ice Cube, ni Natasha Henstridge, mais bel et bien Big John.
Cette évidence est par ailleurs entérinée par la présence d'un bouquin (chroniqué dans le Sang d'encre de ce numéro) et la B.O. du film, items uniquement présents sur la version collector du film. S'ils ne vous intéressent pas, autant se reporter à l'édition prestige, qui contient donc deux DVD. On y retrouve ainsi le commentaire audio du réalisateur, assisté par la bombasse Natasha Henstridge, complètement transfigurée dans le film, mais ici très limitée au niveau de la conversation (Rafik D., de Paris, vous en dira quelque chose !). On apprend donc rien de bien précis sur le film, mais entendre le réalisateur draguer ouvertement sa star principale est toujours chose amusante. Cependant, bien que le disque 2 propose diverses featurettes (sur le tournage, les SFX et le scoring du film), rien ne pourra empêcher la déception quant à une compression on ne peut plus hasardeuse. Si vous êtes pointilleux de ce côté-là, autant se reporter sur le Zone 1, codé R.C.E., si toutefois vous pouvez le lire (Rafik D., de Paris, vous en dira aussi quelque chose !).

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FILM OFFICE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING-OF - FEATURETTES - FILMOGRAPHIES - GALERIE DE PHOTOS, DESIGNS ET AFFICHES - BANDES ANNONCES.

Firefly

➜ par Yannick DAHAN

QUAND LE CRÉATEUR DE *BUFFY* LAISSE TOMBER SA DONZELLE PRÉ PUBÈRE POUR IMAGINER UN FUTUR TRAGIQUE EN PROIE AUX AFFRES DE LA GUERRE, ON PEUT DÉCEMMENT ESPÉRER UNE SÉRIE AU POTENTIEL ÉNORME...OU BIEN LE CONTRAIRE

Une bande d'ados permanentés, des histoires de lycée aussi captivantes que celles de ***Beverly Hills*** et des fights chancelants contre des vampires, auxquels on ne peut décemment pas croire. Qui aurait pu, à l'origine, imaginer qu'une série comme ***Buffy*** puisse un jour devenir un tel phénomène cathodique ? Personne, qui plus est si l'on a eu la « chance » de voir le nanar dont elle est l'adaptation. Pourtant, les faits sont là, et malgré les réticences qu'elle peut à juste titre inspirer, ***Buffy*** est une série qui cartonne. Les scénarios chaque fois plus sombres et complexes, qui ont su extrapoler sur un postulat de base plutôt limité, y sont sans doute pour beaucoup. Mais c'est avant tout la personnalité de son créateur, Joss Whedon, et son implication totale tout au long de la série, qui a pu assurer à ***Buffy*** une certaine cohérence.

Aussi est-on contraint d'aborder son nouveau projet, intitulé ***Firefly***, avec des sentiments contradictoires. Une certaine méfiance bien sûr, car Joss Whedon compte à son actif les scénarios peu reluisants de **Alien Resurrection** (sic) et de **Titan A.E** (re-sic !), et parce que sa série-phare ne gravite, après tout, qu'autour d'un ersatz de Britney Spears donnant des coups de tatane avec la grâce sibylline d'un Van Damme sous somnifères. Mais un peu d'espoir quand même, car le succès de ***Buffy*** permet désormais à Whedon de concrétiser un projet bien plus ambitieux.

Prévu à l'origine pour 2003, puis finalement programmé sur Fox Network pour octobre 2002, suite à l'abandon (décidé récemment) de la série ***Dark Angel*** produite par James Cameron, ***Firefly*** est un projet que Joss Whedon mûrit depuis deux ans. L'action se déroule 400 ans dans le futur, au lendemain d'une gigantesque guerre civile, et se concentre sur les péripéties d'un vaisseau marchand nommé Serenity. À son bord, des hommes et des femmes rescapés du conflit, qui essaient tant bien que mal de survivre, acceptant toutes sortes de boulots, même illicites, pourvu que leur vaisseau ne s'arrête jamais de voyager. Mais entre les planètes liées à l'Alliance galactique et celles qui délimitent désormais la Nouvelle Frontière, la route n'est pas toujours sûre...

Malgré ce postulat de SF guerrière, ***Firefly***, comme toute bonne série qui se respecte, traite en réalité de questions psychologiques, historiques et philosophiques. Joss Whedon ne cache d'ailleurs pas ses motivations premières, Firefly se posant en version futuriste de la bataille de Gettysburg et de la Reconstruction qui s'en suivit : *« je voulais que ce soit l'histoire d'un homme qui a combattu avec les Sudistes, qui a perdu et qui désormais n'aime plus personne. Cette série ne s'intéresse pas à ceux qui ont fait l'Histoire mais à ceux que l'Histoire a piétinés. Elle s'intéresse à leurs vies, à leur combat, et à leur quête d'identité dans un monde de ténèbres »*. Une série futuriste, plombée par les conséquences d'une guerre chaotique, avec des personnages meurtris, tristes et désenchantés, qui sont prêts à tout pour assurer leur survie ? Damned, on n'avait jamais vu ça ! Certes, l'axiome de départ ressemble étrangement à celui de ***Babylon 5***, sauf que l'équipage en question n'est pas impliqué dans les décisions étatiques. Loin des guerres de généraux, ***Firefly*** s'intéresse à des hommes simples, à ces pions, spectateurs des grands événements du monde, qui paient pour les erreurs des autres. C'est dans ces enjeux d'un quotidien impossible, phagocyté par l'empreinte indélébile d'une guerre dont ils sont les victimes oubliées, que ***Firefly*** prélève sa substantifique moelle.

Bien entendu, tout ça est très joli sur le papier, mais encore faut-il que Whedon développe un univers visuel à la mesure de son concept. Certains seront sans doute rassurés car c'est quasiment toute l'équipe de ***Buffy*** et ***Angel*** qui s'y colle (ouais, super chouette, top fun !!). Des scénaristes aux cascadeurs, en passant par le directeur artistique, les responsables de ***Firefly*** font quasiment tous partie de la famille Whedon. Un petit nouveau cependant : la société Radium, qui devra mettre en boîte les nombreux effets spéciaux de la série. Rien que sur le pilote, réalisé par Joss Whedon lui-même, plus de 80 plans digitaux seront nécessaires (des plans de vaisseaux bien sûr, mais aussi d'êtres synthétiques), ce qui laisse augurer du meilleur en termes de spectaculaire ampoulé. De toute évidence, rien n'a encore filtré (le pilote de deux heures est en cours de finalisation), mais comme Mad Movies est une pépinière d'investigateurs en herbe (et ouais !!), nous avons réussi à dégotter sur le Net quelques vidéos pirates, de courtes durées certes, mais assez éloquentes pour jauger des effets visuels. Verdict : ambitieux mais trop numérique. À moins d'avoir assisté à des premières ébauches, les mouvements des vaisseaux, comme le look des paysages, participent du syndrome **Star Wars** : trop propres pour être honnêtes !

Reste alors le casting, plutôt rassurant au regard de la horde californienne qui se balade dans ***Buffy***. Malgré une ex de ***Beverly Hills***, Rebecca Gayhart, c'est une pléthore de jeunes acteurs en provenance du cinéma qui occuperont les postes clé : Adam Baldwin (le GI ramboesque de **Full Metal Jacket**, plus tout jeune, c'est vrai !), Alan Tyduk (l'écuyer débile de **Chevalier**) ou encore Nathan Fillion (**Il faut sauver le soldat Ryan**) dans le rôle principal, celui du capitaine désabusé du vaisseau Serenity. Projet ambitieux doté de moyens conséquents et d'une équipe qui a fait ses preuves (***Buffy*** cartonne, ça m'énerve !), **Firefly** doit désormais passer le cap de l'audience ricaine. Mais quand on sait que la Fox vient de demander à Whedon de retourner le pilote (8,7 millions de dollars quand même !) parce qu'il privilégiait la psychologie à l'action, on se dit que c'est pas gagné...

Site Internet : http://www.fox.com/firefly/
Diffusion : octobre aux États-Unis. Inconnue en France.

→ par Bertrand ROUGIER

Big O

DEPUIS PLUS DE VINGT ANS LA SUNRISE PRODUIT CHAQUE ANNÉE UNE SÉRIE DE «ROBOTS» QUI DÉBAROQUE SUR LES PETITS ÉCRANS NIPPONS AU MOMENT DE LA RENTRÉE DES CLASSES. L'EXPÉRIENCE AIDANT, LES EXÉCUTIFS DE LA VÉNÉRABLE SOCIÉTÉ SEMBLAIENT PARFAITEMENT MAÎTRISER LE CONCEPT DE CETTE FRANCHISE ATYPIQUE, JUSQU'AU JOUR OÙ ILS DÉCIDÈRENT DE LAISSER LES COUDÉES FRANCHES À QUATRE FOUS FURIEUX...

En dépit de la médiocrité de certains shows télé, les grands studios japonais parviennent toujours à assurer la rentabilité de leurs produits grâce à des politiques de mercatiques efficaces. Malgré ses évidentes qualités artistiques, **Big O** faillit pourtant être l'une des exceptions à la règle. Il faut dire qu'en laissant à Satô Keichii, Katayama Kazuyoshi (le réalisateur de **Big O**), Yamashita Akihiko et Konaka Chiaki la direction d'un projet destiné au grand public, les experts-comptables prenaient des risques évidents. Les trois premiers trublions cités furent respectivement mecha-designer, directeur de l'animation et character-designer de la formidable série d'OAV **Giant Robo** (dont les 7 épisodes sont désormais disponibles en version française). Quant à Konaka Chiaki, qui est ici chargé du script et des dialogues, sa réputation s'est considérablement accrue depuis qu'il a collaboré à la conception de **Lain**. Sur le plan de la construction et des obsessions thématiques, **Big O** ressemble donc énormément au monument de la « science-fiction rétro » qu'est **Giant Robo**.

Malheureusement pour les producteurs, les consommateurs d'OAV, public exigeant de connaisseurs et d'acheteurs compulsifs, n'ont finalement que peu de points communs avec les téléphages, public familial et consensuel. Aussi, faire débarquer **Big O** (show blindé de références aux comic books et privé de gimmicks marchands – Pin-Up, ados, bestioles, trucs mignons – dans un marché déjà saturé de « Transformers ») sur le canal crypté « wowow » semblait être un pari très risqué. Rien ne préparait vraiment les spectateurs à ce qu'ils allaient voir : un ersatz de Batman bourré de talent et d'imagination.

Or, bien que, pour des raisons historiques évidentes, la société japonaise soit perméable à la culture yankee, la bédé US n'est jamais parvenue à s'imposer dans l'archipel, car la production de mangas dépasse largement, notamment en terme quantitatif, les standards américains. Logiquement, **Big O** fut interrompue prématurément après la diffusion du treizième épisode.

Roger Smith (= Bruce Wayne) est un négociateur (= un justicier) qui tente de garder son identité secrète tout en déjouant les plans des malfrats. Milliardaire, il est aidé dans sa tâche par Norman (= Alfred), un majordome zélé. Mais il est également secondé par un jeune compagnon passablement cynique et émancipé, R. Dorothy (= Robin), qu'il a rencontré au hasard de l'une de ses missions. Amateur de gadgets en tout genre, doté d'une intelligence rare et d'une forme physique hors du commun, Roger poursuit les bandits en Griffon (- Batmobile), lorsqu'il n'emploie pas le réseau de galeries souterraines reliant son manoir à la grande cité...

Il y a deux différences principales entre l'univers de Batman et celui de **Big O**. D'abord, les « super-vilains » de la série nippone jouent dans un registre plus étendu (gros robots, monstres, fantômes du passé) que ceux du comics américain. Ensuite, l'intrigue de **Big O** s'articule autour d'une idée singulière et vraiment très amusante : la population de Paradigm City a perdu la mémoire de tout événement survenu il y a plus de trente ans. Cet artifice scénaristique confère à **Big O** la dimension d'une œuvre de science-fiction « classique » et un canevas vraiment dense, qui offre un contraste saisissant avec la fausse nonchalance de l'intrigue (et des héros).

Malheureusement, les emprunts à ***Mission : Impossible***, aux séries B américaines et à la série ***Batman Beyond*** (conçue en partie au Japon), mixés à l'utilisation de figures majeures issues de **Lupin III**, **Kishin Heidan** et **Steam Detectives** ont rendu le show trop spécifique et référencé pour séduire les masses nippones. Au final, ce sont paradoxalement les qualités de **Big O** qui ont conduit à son éviction prématurée de la petite lucarne nippone. Les freaks occidentaux devraient au contraire se laisser séduire par ce melting-pot composé de nombreux ingrédients directement issus de leur culture. Pour preuve, d'un point de vue technique, l'aplat est privilégié à tout autre mode de colorisation et les décors sont ébauchés avec un nombre de traits réduits, proches de la ligne claire. De plus, au niveau de la narration, on retrouve dans **Big O** beaucoup d'idées issues de la littérature anglo-saxonne, dont des emprunts directs à *Caves of Steel* d'Isaac Asimov...

Pour vendre la série au Japon, les similitudes de construction et d'enjeux entre **Big O** et le manga *Metropolis* de Tezuka furent mises en avant (voir numéro précédent). Affirmer que ce compliment n'est pas usurpé devrait suffire pour exciter votre curiosité. Non ?

Les illustrations de cette page :
© Sunrise/Courtesy of Dynamic Vision.

Big O, une sorte de relecture de l'univers de Batman où les gros robots tiennent une place importante.

NEWS

→ par Rafik DJOUMI

Pikmin

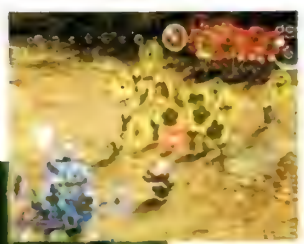
NINTENDO / GAMECUBE

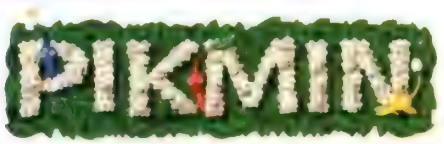
QUAND LE PARRAIN INCONTESTÉ DU JEU VIDEO DECIDE DE LANCER UNE FRANCHISE, IL EST TEMPS D'OUVRIR GRAND NOS YEUX ET NOS OREILLES. AVEC PIKMIN, MYAMOTO INVENTE LE JEU ADULTE ENFANTIN AUSSI SIMPLE D'ACCES QUE COMPLEXE DANS SES FONDEMENTS

Voilà plus de vingt ans que Shigeru Miyamoto fait office de parrain officiel de l'univers vidéoludique, avec la rare satisfaction de ne pas avoir eu à attendre la mort pour entrer dans la légende. Non content d'avoir inventé, presque malgré lui, le concept de game-artist, à une époque où le videogame ne connaissait que des programmeurs, il s'est fait connaître des occidentaux pour avoir insulté notre légendaire ethnocentrisme, le jour où une enquête très officielle révéla que les créations de « Mr Nintendo » (Mario, Donkey Kong, Zelda, Yoshi, Luigi, etc...) étaient plus connues de nos têtes blondes que Mickey ou Donald. Mais pour les autres game-artist qui le suivent depuis le début, Miyamoto est d'abord et avant tout une sorte de Méliès de la console. S'il n'est pas à l'origine de concepts déterminants (à la **Space Invaders**, **Tetris**, **Doom** ou **Sim**), il a systématiquement contribué à dévoiler le paysage derrière le petit muret, faisant mûrir le jeu de plate-forme vers le concept d'aventure (la saga **Mario**), prouvant que l'addition des genres donnait un produit plutôt qu'une somme (**Zelda**), sans parler d'un soin maniaque qui fait les cauchemars de ses associés (**Mario 64**, premier jeu de l'ancienne console Nintendo, n'a pas trouvé un seul challenger en six ans !). Car en tant que directeur du département développement de Nintendo, Miyamoto, (toujours « simple » employé malgré l'empire qu'il a assuré à la compagnie) a aussi la charge de prouver les capacités techniques de chaque produit maison. Alors qu'on attendait raisonnablement que Mario contribue une nouvelle fois à lancer la nouvelle console Nintendo, c'est son cousin Luigi qui s'accommoda modestement de cette tâche à travers un jeu de plate-forme old fashion (**Luigi's Mansion**). Mais c'est au travers de l'inattendu **Pikmin** que l'offensive Miyamoto prend vraiment forme. Plutôt que de chercher à convaincre des capacités graphiques du Gamecube (d'autres jeux s'en chargeront), cet expert du ludique avant tout, attaché à la simplification maximale de la jouabilité, s'est attelé au genre adulte par excellence qu'est le jeu de stratégie en temps réel, réputé pour la complexité de sa manipulation, et d'en faire ici un produit d'appel grand public.

Le postulat est d'une confondante simplicité. Après un crash sur une planète étrange, les pièces de votre vaisseau ont été dispersées dans une forêt aux proportions démesurées. Vous avez assez d'oxygène pour une durée de trente jours. Pour vous aider à rassembler et réparer les éléments du vaisseau, vous n'avez d'autre choix que de vous en remettre à une étrange espèce mi-animale mi-végétale, les Pikmins, que vous pouvez planter et reproduire jusqu'à obtenir de véritables petites armées aussi craquantes que disciplinées, et les assigner à des tâches spécifiques en gérant à la fois votre temps, vos troupes et les activités respectives.

Comme on le voit, a priori, le concept suit plus ou moins la voie tracée par les Sim et autres Warcraft qui ont fait les grandes heures du PC. La gestion des groupes bénéficie des récentes avancées, visuellement stupéfiantes, qui ont déjà trouvé leurs applications sur Xbox avec **L'Odyssée de Munch**, et à niveau nettement plus complexe dans les SFX du **Seigneur des anneaux**. Très vite, votre écran est peuplé d'une centaine de Pikmins interagissant avec le plus grand naturel en toute individualité, bénéfice de l'intelligence artificielle qui modifie a vitesse grand V notre rapport aux jeux vidéo dans leur ensemble.





Or, c'est justement à travers cette I.A. que Miyamoto explore une voie révolutionnaire, puisque la gestion de vos sentiments va très vite avoir une place prépondérante dans le gameplay. Récemment, le jeu de Sony, **Ico**, avait fait très fort en nous plongeant dans un univers à la **Prince of Persia**, où le véritable enjeu n'était pas tant de sauver notre peau que de protéger une jeune fille. Les développeurs étaient parvenus à déclencher, chez l'essentiel des joueurs, un rapport affectif et paternaliste bluffant pour cette création virtuelle, et à en faire le moteur réel du jeu. **Pikmin** pousse ce concept encore plus loin. Tout a été soigneusement étudié pour créer un véritable rapport sentimental envers vos créatures. Elles sont mimi, elles ont une confiance aveugle en vous, veulent vous aider, et vous devez passer du temps à les observer, à les comprendre pour mieux les utiliser. Or, il vous sera quasiment impossible de réussir votre mission sans sacrifier quelques-uns de vos bons-hommes, et écouter ensuite les pleurs déchirants de leurs camarades. La pure « stratégie » en prend dès lors un coup, au profit d'une gestion de vos propres sentiments.

Si tous les joueurs n'ont pas la patience et l'organisation mentale pour gérer des tableaux et des données multiples à la **Sim** ou à la **Warcraft**, tout le monde a des sentiments ! C'est par ce biais que Miyamoto transforme en un tournemain le jeu de stratégie en véritable produit grand public et pose une nouvelle condition à notre rapport à la « fiction » du jeu. L'attachement sentimental à Mario était avant tout le fait de l'égocentrisme (Mario est le joueur). L'attachement sentimental à un personnage de film résulte d'un phénomène de projection. Mais l'interaction qui unit le joueur à ses Pikmins est d'un tout nouvel ordre, et ne lasse pas de fasciner et d'effrayer en même temps. Que **Pikmin** soit né de l'imagination de développeurs japonais, traditionnellement animistes, n'a du coup rien d'étonnant. Miyamoto résume à sa manière cette vision de son travail : *« Les consoles sont les matrices d'une nouvelle interactivité créative »*. L'homme emploie à bon escient le terme « créatif », plutôt que « artistique », conscient qu'ici, tout se joue à double sens, de ses créations vers le public et inversement. On savait qu'avec **Pikmin**, la légende du videogame nous préparait un jeu craquant, zen et grand public. On ignorait par contre qu'il nous conduirait aux rives du questionnement philosophique !

➜ par Numa RODA-GIL

Movie Maniacs 5
LE RETOUR DES CLASSIQUES

LA NOUVELLE GAMME MOVIE MANIACS DE CHEZ MC FARLANE TOYS ARRIVE À LA FIN DE L'ÉTÉ. IL EST DONC GRAND TEMPS DE FAIRE DE LA PLACE SUR VOS ÉTAGÈRES...

Pour la cinquième fois, les designers se sont encore surpassés pour produire une série de jouets qui va un peu nous faire oublier les vagues **Episode 2** et **Spider-Man** qui occultent depuis quelques mois le reste de l'actualité des produits dérivés.

La grande force de cette nouvelle gamme Movie Maniacs est qu'elle est justement libérée de l'actualité cinématographique. Mis à part la figurine Tooth Fairy tirée du film du même nom, que nous ne connaissons pas encore, l'assortiment se concentre sur des grands classiques. Cette fois-ci, c'est Ridley Scott et James Cameron qui sont à la fête...

Pour accompagner le T-1000 et le Schwarzie sortis dans la série précédente, arrivent maintenant Sarah Connor et le très attendu T-800. La figurine de Sarah ressemble à s'y méprendre à l'actrice. Les sculpteurs se sont vraiment lâchés en proposant deux têtes différentes pour ce personnage. La version avec la casquette évoque totalement la scène où, tourmentée par ses cauchemars, Linda Hamilton va tout défoncer chez Cyberdine. Rarement, un simple jouet aura réussi à retrouver l'esprit d'une scène clé d'un film aussi mythique que **Terminator**. De son côté, le T-800 s'annonce comme la figurine ultime. Après les tentatives rigolotes de Kenner au début des années 90 avec sa gamme Terminator bêtement ciblée sur les enfants, les collectionneurs étaient restés sur leur faim. À part une ou deux maquettes japonaises hors de prix et surtout introuvables, aucun endoskelette digne de ce nom n'était disponible. Les premières photos de l'action figure ressemblent à s'y méprendre à des photos de promotion du film. On croirait véritablement voir un des robots grandeur nature construits par l'équipe de Winston pour les scènes d'introduction de **T2**. Bien sûr, la figurine manquera sûrement un peu d'articulations (point faible des jouets Mc Farlane) mais vos GI Joes n'ont qu'à bien se tenir. Si dans la prochaine gamme, ils nous sortent un John Connor et un cadavre de Dyson, on pourra préparer **T3** dans notre salon sans attendre l'été 2003 !

L'autre point fort des Movie Maniacs série 5 est la figurine de Darkness, le diable de **Legend**. Quand on se remémore l'apparition de ce démon dans le film de Ridley Scott, on s'aperçoit que c'est la seule chose qui n'a pas vieilli dans cette production. Sortir ce jouet aujourd'hui, c'est rendre hommage à une équipe qui, à l'époque, s'était donné un mal de chien pour rendre crédible ce « big bad guy ». L'acteur n'arrivait pas à garder l'équilibre sur ses sabots, les cornes en fibres de verre tombaient sans arrêt... Dans le montage final, les plans avec le diable sont souvent furtifs, pour masquer tous ces problèmes. Maintenant, grâce à cette figurine ultra fidèle aux designs originaux, on peut enfin profiter pleinement de ce monstre devenu au fil du temps une des icônes du cinéma fantastique.

Harcelés par les fans et les collectionneurs, les responsables des licences chez Mc Farlane ont enfin réussi à décrocher les autorisations pour sortir les incontournables Alien et Predator. Pour fêter ça, ils ont décidé d'inaugurer la licence avec un coffret de luxe où l'on retrouvera les deux extraterrestres en pleine discussion musclée. Le film **Alien versus Predator**, souvent évoqué mais ne voyant décidément pas le jour, ce somptueux coffret nous permettra d'attendre encore en relisant nos bons vieux comics de chez Dark Horse. Il y a fort à parier que comme pour **Terminator**, les prochaines séries Movie Maniacs étofferont leur collection avec d'autres modèles, d'autant plus que H.R. Giger collabore maintenant avec la marque. À suivre de très près, donc.

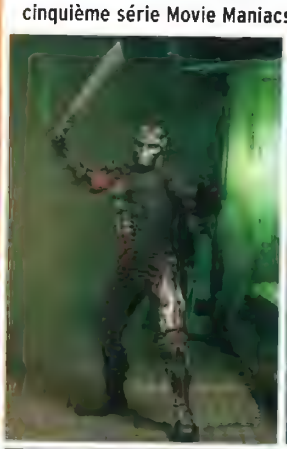
Les deux dernières figurines sont le Wishmaster, tiré de la production de Wes Craven et le nouveau Jason. Le Wishmaster ayant le même style « Hard Rock » que les comics Mc Farlane, il ressemble à un énième Spawn. De son côté, le Jason nous dévoile le nouveau look de notre serial killer préféré. Aïe ! L'emblématique masque de hockey a disparu au profit d'un look technoïde totalement éloigné de ce que l'on avait l'habitude de voir traîner autour de Crystal Lake. Un nouveau look que vous pourrez découvrir dès le 31 juillet dans **Jason X**, dixième **Vendredi 13** du nom.

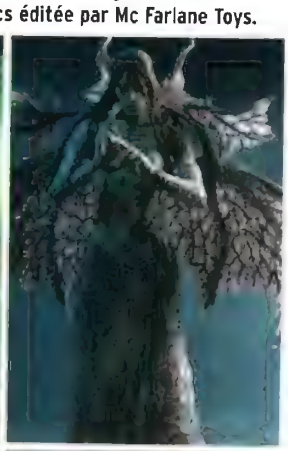
Pour finir, comme l'année dernière, la gamme est accompagnée d'une figurine de 40 centimètres reprenant un des modèles de la série précédente. Cette année, nous avons droit à Edward Scissorhands. Ultra fidèle au film de Burton, ce jouet, sans être un must, mérite une place dans votre collection, malgré sa taille imposante. Des rumeurs avaient annoncé un Arnold à la même échelle, mais on ne voit rien venir...

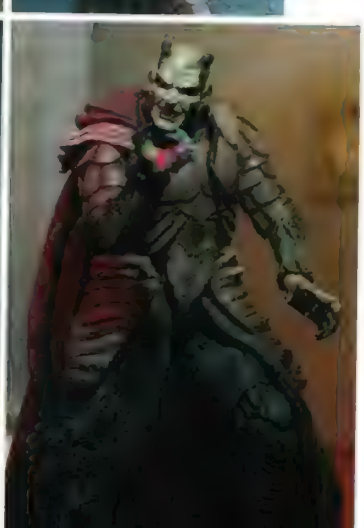
Bref, encore une fois, Mc Farlane Toys nous aura calmé. Vivement la prochaine fournée !

(Ces jouets sont disponibles à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tel. : 01 40 51 82 55)

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Darkness, Uber Jason, Tooth Fairy, les deux versions de Sarah Connor, le T-800 et le Wishmaster, les nouvelles figurines de la cinquième série Movie Maniacs éditée par Mc Farlane Toys.







→ par Rafik DJOUMI

L'Âge de glace

David Newman (Varese)

À côté d'un Randy qui beugle à mourir chez Pixar, et d'un Thomas qui frise un peu souvent la pose, le plus complet des descendants du grand Alfred Newman demeure David, et il serait de toute évidence l'illustrateur officiel des dessins animés Fox (voir **Anastasia**) si le studio en produisait plus de deux par décennie. Marchant sur les traces du duo Powell/Gregson-Williams qui œuvre pour les productions Pixar, le score de **L'Âge de glace** finit, et c'est étonnant, par trouver ses marques les plus intéressantes dans ses passages les plus sombres ou les plus mélancoliques (les tigres ou les humains). Autant d'accès élégants ou explosifs qui nous font regretter que David n'ait jamais retrouvé le panache qu'il avait autrefois conféré au **Fantôme du Bengale**. (34 MN)

L'Échine du diable

Javier Navarrete (Milan)

Connaissant les goûts décalés de Guillermo Del Toro, on pourrait penser sans peine qu'il a vu le premier film du compositeur Javier Navarrete, **Tras el Cristal**, duel sordide et volontiers sado-maso entre un docteur nazi et son patient pré-ado. Une œuvre barrée qui faisait déjà grand cas d'une musique omniprésente. Toujours est-il qu'au-delà d'un sordide de surface, **L'Échine du Diable** est d'abord et avant tout un cri du cœur, et c'est en conséquence la mélancolie qui prédomine ici dans le score symphonique de Navarrete. Portée exclusivement par un thème de quatre notes descendantes, la musique se cherche avant tout des raisons d'être orchestrales plutôt que mélodiques, recours classique du film d'horreur, et de fantôme en particulier. Il en résulte un effet à l'image qui s'amenuise forcément à l'écoute du disque. L'auditeur s'en remettra donc à ses souvenirs pour retrouver le lit où ce score prend réellement toute son ampleur. (65 MN)

Mission évasion

Rachel Portman (Universal/Decca)

La surprise du moment. Malgré des efforts certains consentis sur **Pyromaniac's Love Story** ou **Pinnocchio**, on avait appris à ne plus rien attendre de Rachel Portman. Mais à une époque où toute tentative mélodramatique est confiée aux bons soins des programmeurs du studio Media Venture, il est toujours préférable de retrouver la riche culture orchestrale d'une ancienne étudiante de l'Université d'Oxford. Délicate, très chargée, dans la droite lignée d'un Vaughan Williams, l'écriture de Rachel souligne ici des éléments aussi basiques que la neige, la peur, le ressentiment, avec élégance, préciosité et efficacité. Le thème principal, d'une simplicité confondante (voir **L'Échine du Diable** plus haut), est ici tordu par de multiples expérimentations orchestrales, allant de l'extrême sécheresse à de grandes nappes de cordes chargées d'émotion. Pro et sans faute. (65 MN)

La Somme de toutes les peurs

Jerry Goldsmith (Elektra)

Après deux scores plus qu'embarrassants et très mal desservis par leurs éditions respectives (**Le Masque de l'araignée** et **The Last Castle**), le petit monde de la BOF se demandait s'il était temps d'enterrer sa plus grande légende. Il aura suffi de 6 minutes d'une aria latine céleste, portée par des chœurs graves et un orchestre sous influence (de **Lancelot**, **Mulan** et **Le 13ème guerrier** entre autres !) pour que notre maître à tous réintègre le trône qu'il n'aurait jamais dû quitter. La suite de l'album ne désemplit pas, tant Jerry s'amuse manifestement à parcourir tout un pan de son art (de **Air Force One** aux récents **Star Trek**) en mixant des éléments qu'on pourrait croire incompatibles. Voyez The Deal, où un thème emprunté à **Lionheart** est servi par des instruments nord-africains et une rythmique héritée de **Basic Instinct**. Mais la raison qui porte le compositeur à puiser ainsi dans le sac à malices le plus redouté de la confrérie musicale n'a, en définitive, rien de noble. L'an dernier, il annonçait d'emblée que, musicalement, ce nouveau Jack Ryan *«irait dans une direction résolument opposée aux deux derniers !»*, sous-entendu les deux seuls épisodes mis en musique par son ennemi de toujours, James Horner. OK, l'attitude n'est pas très sport, mais qui a dit que les artistes de haut rang devaient être de braves gars ? Le résultat est là. Imparable. Reconnaissons malgré tout que l'album ici présenté ne rend que partiellement justice à la furieuse débauche musicale qui parcourt le film. Mais bon, faute de grives… (49 MN)

L'Attaque des clones

John Williams (Sony Classical)

→ par Arnaud BORDAS et Éric VOGEL

Hellboy : Les Germes de la destruction

MIKE MIGNOLA - DELCOURT - 132 PAGES - 13,95 €

Initialement publiée chez Zenda, la saga *Hellboy* ressort chez Delcourt. À l'occasion de la sortie de ce quatrième tome, baptisé *Les Germes de la destruction*, un superbe coffret est également disponible, réunissant les quatre volumes déjà parus. S'il arrive donc en quatrième position dans l'ordre de parution, *Les Germes de la destruction* s'avère néanmoins parfait pour les néophytes pénétrant dans l'univers de Hellboy pour la première fois, puisqu'il narre les origines du héros.

Révélé au tournant des années 80 et des années 90, par des œuvres revisitant avec inspiration les grandes figures du comic book (*Gotham by Gaslight*, un Batman situé au XIXe siècle !) ou de la littérature (l'adaptation en bédé du **Dracula** de Coppola, meilleure que le film), le talent phénoménal de Mike Mignola a carrément explosé en 1994 avec la création de ce personnage unique qu'est Hellboy. Enfant-démon arraché à l'Enfer par les nazis, durant les dernières heures de la Seconde Guerre Mondiale, pour servir d'arme secrète contre les alliés, Hellboy est en fait recueilli par le gouvernement américain, élevé par le Professeur Bruttenholm et intégré à sa majorité au Bureau de la Défense et de la Recherche Paranormale. Il devient alors détective du surnaturel, passant le plus clair de son temps à enquêter sur des affaires mystérieuses et à combattre de monstrueuses créatures surgis d'endroits innommables. Il est secondé par l'étrange Abe Sapien, sorte d'être amphibie aux origines troubles, et par Elizabeth Sherman, jeune femme aux pouvoirs pyrotechniques dévastateurs.

Mixant avec maestria l'univers gothique et dépressif d'un Lovecraft et le dynamisme visuel d'un Jack Kirby (d'entrée de jeu, deux références écrasantes), Mignola plante un décor hautement original, et y parachute un personnage improbable, un démon ayant renié ses racines (ses cornes sont coupées), dur à cuire nonchalant et goguenard, dans la plus pure tradition du détective « hard boiled ». Le trait sobre et expressif, rehaussé par une maîtrise de l'encrage proprement stupéfiante, un sens du découpage confinant au génie et un art consommé de la pose « comics », Mignola sculpte des cases hallucinées, où le Hellboy livre des combats dantesques contre des créatures issues de divers récits ou croyances du monde entier (ses enquêtes l'emmènent ainsi en Écosse, en Amérique, au Japon, en Allemagne...). Vous l'aurez compris, *Hellboy* s'impose dès la première lecture comme un morceau de bravoure définitif et comme une référence majeure du comic book. Bref, une « *authentique œuvre d'art* » comme le souligne avec justesse le romancier Robert Bloch dans son excellente préface. On rappelle qu'en 2004 sortira l'adaptation sur grand écran, réalisée par Guillermo Del Toro, en étroite collaboration avec Mignola. Comme dirait Stéphane Moïssakis : « *Oh bon sang ! Ça va chier !* »...

A.B.

Mr X

PETER STRAUB - PRESSE POCKET - 697 PAGES - 7,50 €

Mr X est un pavé de sept cent pages, déconstruit dans tous les sens et ambigu en diable. Bref, un livre difficile à résumer. Disons juste qu'il s'agit d'un homme qui, à la mort de sa mère, décide d'enquêter sur sa famille et découvre qu'il a un frère jumeau. Pendant ce temps, un être maléfique vêtu de noir se rapproche dangereusement, bien décidé à le tuer. Comble du pire, ce dernier pourrait bien être ce père qu'il n'a jamais connu. L'enquête amorcée par le héros l'amènera toujours plus en arrière, dans les affaires sordides de sa famille, liées irrémédiablement à celles de la petite ville dans laquelle il est né. Bonne histoire, mais l'âme du roman est ailleurs, dans les superpositions hallucinées de divers points de vue, d'espaces temps et de mises en abymes. Sur son livre, l'auteur laissera délibérément planer l'ombre de Lovecraft. Son mystérieux Mr.X citera ainsi *L'abomination de Dunwich* et *L'affaire Charles Dexter Ward* comme références majeures, prenant les ouvrages du maître de Providence comme autant de prophéties qui lui sont adressées. Si Peter Straub en est à son quatorzième livre (rappelons qu'il en a aussi écrit un avec Stephen King), il fait toujours preuve d'un imaginaire et d'une audace très juvénile. Mais à force de multiplier les doubles, les faux-semblants et les complots de famille, le romancier rend commun ce qui semblait incroyable et perd en chemin un peu de notre attention. Mr. X reste un grand roman formaliste, impeccablement structuré, mais il lui manque un peu de cette horreur viscérale, indicible, que nous communiquent encore les grands classiques de Lovecraft.

E.V.

John Carpenter par John Carpenter

[illegible] - LE CINÉPHAGE - [illegible] PAGES - [illegible]

Créateur de la défunte revue Le Cinéphage (où notre Rafik Djoumi fit ses premières armes), Gilles Boulenger publie depuis quelques années, aux éditions du Cinéphage, une série de bouquins consacrée aux cinéastes que l'on aime. Après notamment *Tim Burton par Tim Burton* et *Le Petit livre de William Friedkin*, voici donc *John Carpenter par John Carpenter*. Le concept de l'ouvrage est assez simple : un long entretien passant en revue toute la carrière du cinéaste, film par film, précédé d'un bel avant-propos signé Tommy Lee Wallace, confrère et ami fidèle de Big John.

Les propos de Carpenter sont réellement passionnants et confirment la plupart du temps l'image que l'on se fait du bonhomme en regardant ses films. Alternant lucidité, pragmatisme, modestie, mais faisant également preuve d'une farouche détermination quant à ses desiderata artistiques, Carpenter apparaît tel qu'en lui-même : un créateur qui sait où il va, un vrai « tough guy ». « *Sa carrière est celle d'un survivant*, raconte Tommy Lee Wallace, *aussi dur et résistant que n'importe lequel de ses héros de cinéma, capable de triompher et d'affronter l'adversité la plus âpre.* » Et des problèmes, des désillusions, des malentendus, Carpenter en a rencontrés un certain nombre tout au long de sa carrière, comme il le raconte lui-même. Pourtant, il s'est toujours relevé, simplement parce qu'il avait une idée très précise de ce qu'il voulait faire et des priorités qui étaient les siennes. « *Les films fonctionnent mieux lorsqu'ils sont en mouvement*, explique-t-il, *quand une action se déroule, quand quelque chose se passe, quand il y a des conflits et des forces en opposition. C'est pour cela que les gens vont au cinéma.* » Y a-t-il meilleure définition du cinéma que nous défendons dans ces colonnes ?

À noter : cet ouvrage n'est pas disponible en librairie. Vous le trouverez joint à l'édition DVD collector Zone 2 (cf. rubrique DVD de ce numéro) de **Ghosts of Mars**.

A.B.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastiques / inf. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Peplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang (gore) / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / inf. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maitres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastique» / «**vendredi 13** / Frecambeau / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy le mythe» / «Langue : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les f.f. d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV **Freddy**...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «I.M : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy IV*** / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «La Malédiction» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones IV*** / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les f.f. de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garous» / **Wolf** / **Sous les Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / Entretien avec un Vampire / **Freddy 7** / Inuhiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. Carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes** / **Babe**...

100 Spécial 100 pages / ***X-Files*** / **Toy Story** / «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 Sp. 100 pages / ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maitre des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Supernaturels» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «Tromb»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier «Momies» / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bonnes secondes du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / Dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de 2 à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les différents visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'oeuvre oubliés»...

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **Dossier spécial 30 ans** «1972-2002 : Les années Mad» / **Star Wars 2** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la Cannon...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jesus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / ent. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...

16 Spécial Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'Inspecteur Harry» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzenegger, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

27 Dossier «Super Ninjas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Fesse»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Les hommes d'action»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Mens»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Operas» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Operas» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Actions : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «Bonnes»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophe»...

66 *X-Files* / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 *X-Files* / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Hexploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon : le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / *Oz* / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / Bmm / dossier «On les filles fi...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy & Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / MM 2000...

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Keanu / Way of the Gun...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90). Pour l'étranger : 5 € par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le mandat-international ou le paiement direct par carte bancaire.
Hors-série n°1 Carpenter. France : 7 € par exemplaire (participation aux frais de port incluse).
Dom-Tom et étranger : 9 € par exemplaire.

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** et/ou de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL ..... VILLE .....
PAYS .....

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Date d'expiration : |_|_|_|_|
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR WWW.MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89
90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101
102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113
114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125
126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137
138 139 140 141 142

Hors série n°1 Carpenter

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 27
29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41
42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 87 88 89

par Rafik DJOUMI

TOUJOURS LES MÊMES CONSIGNES POUR LES CINÉASTES EN HERBE QUI DÉSIRENT NOUS ENVOYER LEUR CRÉATION. ENVOYEZ À MAD VOS K7, ET MÊME, POUR CEUX QUI LE PEUVENT, VOS VCD, DVD OU AUTRES FICHIERS VIDÉO SUR CDR. MERCI ÉGALEMENT DE JOINDRE DES PHOTOS EXPLOITABLES DE VOS FILMS (ÇA FAIT GAGNER UN TEMPS PRÉCIEUX).

CARTONMAN ET LES FILLES

Sortez les poubelles et prenez garde, car Cartonman, le premier héros entièrement recyclable, arrive ! À travers trois mini-sketches qui empruntent presque inconsciemment à **Frankenstein** (en gros, Cartonman a le béguin pour une fifille et finit par la tuer), le réalisateur Laurent Hart, armé d'une DV, d'un compotaire et d'une quantité infinie d'effets, filtres et autres patches, transforme sa joyeuse déconne en un clip survolté, coloré, flashy, 3D, 2D, jeu de collages aux gags subliminaux, où le plan le plus long n'excède pas la milliseconde. Voilà un homme qui a manifestement été traumatisé par le générique de ***Rapido*** et l'intégrale de ***L'Œil du cyclone***. Il était donc inévitable que ses expérimentations ne finissent, un jour ou l'autre, par débarquer sur Canal Plus. Cette nouvelle série, **Cartonman et les filles**, fut donc produite avec l'assentiment de la chaîne et diffusée dans l'émission ***Midnight +***. Avec son concept déclinable à toutes les sauces, Laurent Hart s'est même permis de développer 12 jeux inspirés par son icône (dispos sur www.goa.com) et a présenté un pilote à la chaîne spécialisée Game One.

Laurent Hart – 01 42 93 70 94 – closer@club-internet.fr

CRIMES ET DÉGUISEMENTS

Dans quelle contrée latino-américaine le réalisateur Tristan Schulman est-il allé se réfugier ? Figurez-vous qu'il y a peu, je recevais son court-métrage **Crimes et déguisements**. Dans cette comédie plutôt bien balancée, en scope couleur siouplaît, on y voyait un amateur de slashers quelque peu désœuvré, qui décidait un soir, comme ça, de se revêtir d'une bure noire et d'un masque de squelette, et d'aller buter une de ses copines, non sans l'avoir auparavant harcelée au téléphone. Quelques jours plus tard avait lieu cette désastreuse affaire de meurtre screamesque à Nantes, qui nous valut une grosse diarrhée médiatico-décérébrée (au passage, je m'excuse auprès des auditeurs de RMC pour les banalités foudroyantes que j'ai pu y exprimer, mais bon bein, fallait voir les questions du journaliste aussi !). Bref, n'écoutant que mon devoir, je m'empressais de dénoncer Tristan Schulman aux autorités compétentes, de la police de la moralité aux instances du Vatican, car nous avions manifestement affaire ici à un terroriste moral qui, à l'instar de Wes Craven, corrompait notre belle jeunesse pleine de vie à travers des appels aux meurtres déguisés en comédies soi-disant loufoques et de fiction. Mais ça ne se passera pas comme ça… Abattons la bande à Schulman ! Supprimons Mad in France ! Brûlons le 17 rue Rodier ! Gasp, je m'emporte, avé mon ulcère se réveille…

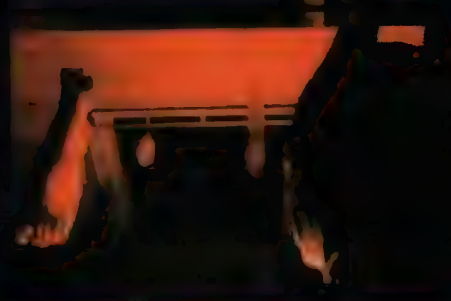
(c'est bon Tristan, tu peux revenir en France, c'était une blague)

Parano Films / Gulliver Productions – 5 bis cité Aubry 75020 Paris – 01 43 48 30 00

OSCILLATIONS

S'il fallait une preuve que les super-héros sont déclinables à quasiment toutes les sauces, on conseillerait vivement la vision d'**Oscillations**, et son Batman revu et corrigé par l'esthétique du serial-killer movie. Si ce moyen-métrage respecte la narration des films comics (présentation sociale à travers des flashs médiatiques, traumatisme passé du héros, rivalité, enquête, confrontation), tout y est soigneusement décalé par le parti pris visuel et sonore. Ainsi, le meurtre des parents de Bruce Wayne, l'Arkham Asylum, la cave du héros, son attitude de vigilante, le Joker et même une Batgirl versée dans le SM ou un Robin torturé, deviennent-ils instantanément des figures typiques des films craspecs à la **Henry - portrait of a serial killer** (mais je vous rassure, rien d'aussi dérangeant et gerbos que les drags queens de Joel Schumacher). Bref, l'idée est ingénieuse, et assez bien exploitée, quand bien même on regretterait un manque évident de moyens qui handicape l'ambition de l'entreprise (notamment à la prise de vue). Mais loin de condamner ce dernier point, on se réjouit de voir quelques petits malins comprendre ce que le format court peut offrir comme alternatives uniques au long. Notons pour finir quelques légers effets gore assurés par Jacques-Olivier Molon (**Bloody Mallory**) et un score «nine inch nailesque» qui complète ces festivités dépressives.

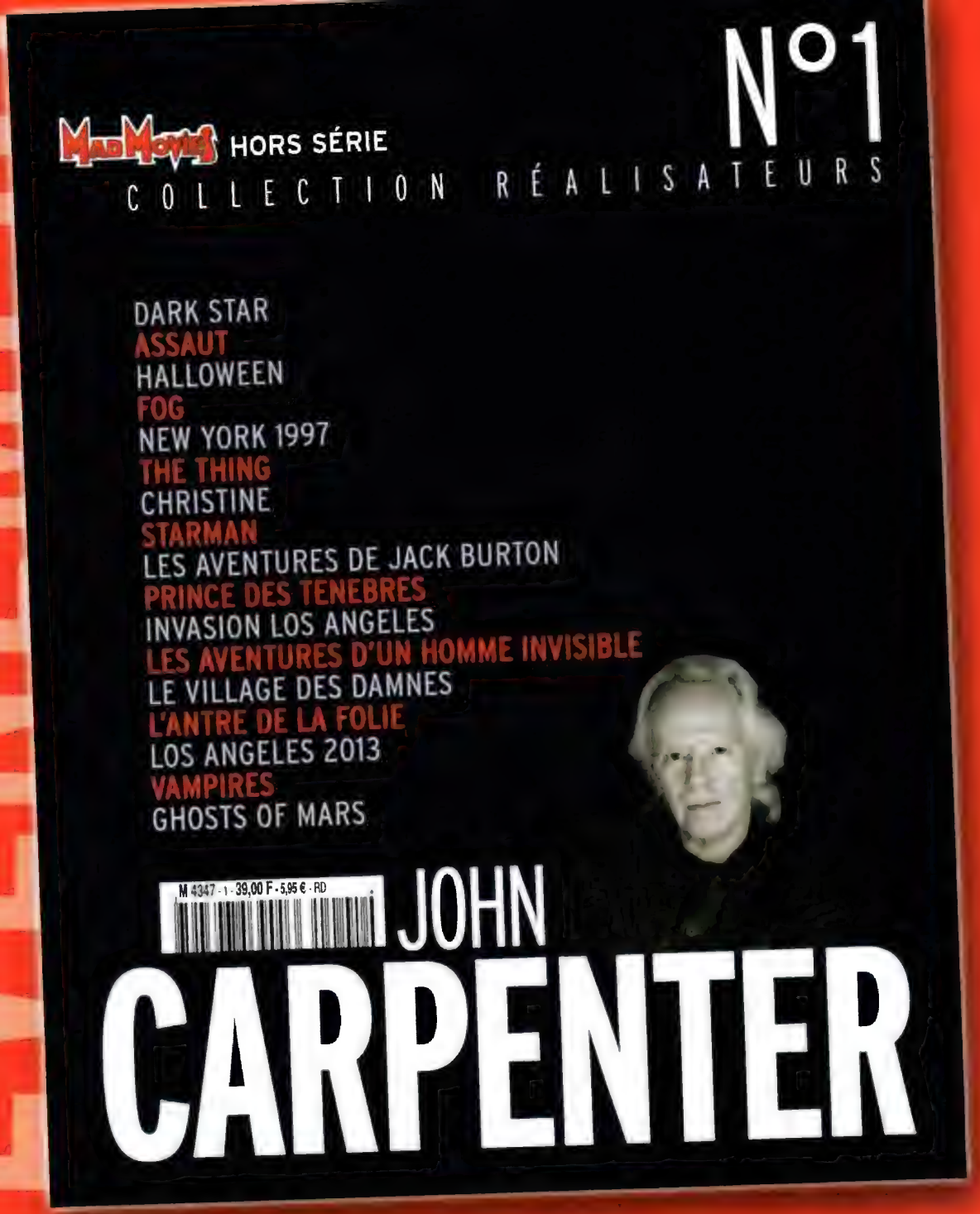
Arnaud Gautier – 28 rue Lesage 75020 Paris – 06 61 97 90 55 – levitriol@free.fr



vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez-nous : une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone)

Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

Vous cherchez une équipe technique ou artistique, proposez vos services dans le cadre du cinéma d'amateur : nous insérons vos petites annonces à la même adresse.



LE HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Pour commander découpez (ou photocopiez) le bon de commande remplissez-le et envoyez-le avec votre règlement à l'adresse suivante

D.I.P.
MAD MOVIES HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris cedex 19

UNCUT MOVIES présente

Vous serez littéralement hypnotisé et horrifié par le bain de sang et le festin anthropophage qui se déroulera sous vos yeux ! Par pitié, munissez-vous d'un sac à vomi avant de regarder ce film ! Une production TROMA (THE TOXIC AVENGER, TERROR FIRMER) qui renvoie LA NUIT DES MORTS-VIVANTS à un simple conte pour enfants !

SKINNED ALIVE est un film gore époustouflant qui présente la plus belle famille de tarés que l'on ait vue depuis MASSACRE À LA TRONCONNEUSE et LA COLLINE A DES YEUX. SKINNED ALIVE est présenté dans une *édition collector* comprenant le film dans sa version intégrale remasterisée et le making of d'une durée de 35 minutes.

"Un hommage très dénudé aux films de Mario Bava et de Dario Argento."
- Mad Movies

PSYCHOS IN LOVE est une œuvre définitivement culte qui vous hantera pour des nuits et des nuits à venir...

Scènes érotiques extrêmes, meurtres gore, viols barbares et nécrophilie sont au programme de ce film choc.

SITE INTERNET

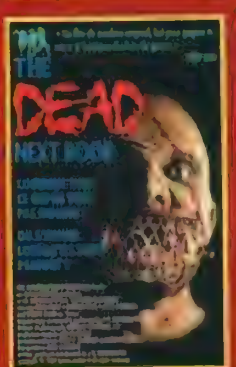
http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

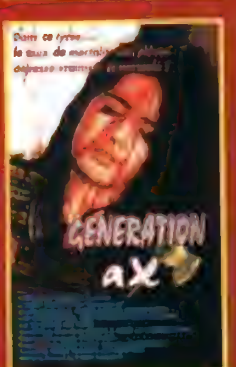
LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

L'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma.

Une œuvre hyper sanglante destinée à satisfaire les amateurs de gore les plus exigeants.

"Tout l'esprit TROMA rassemblé dans un seul film. Indispensable au néophyte."
- Mad Movies





Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPECIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ GENERATION aX
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*

** Déconseillé aux moins de 16 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

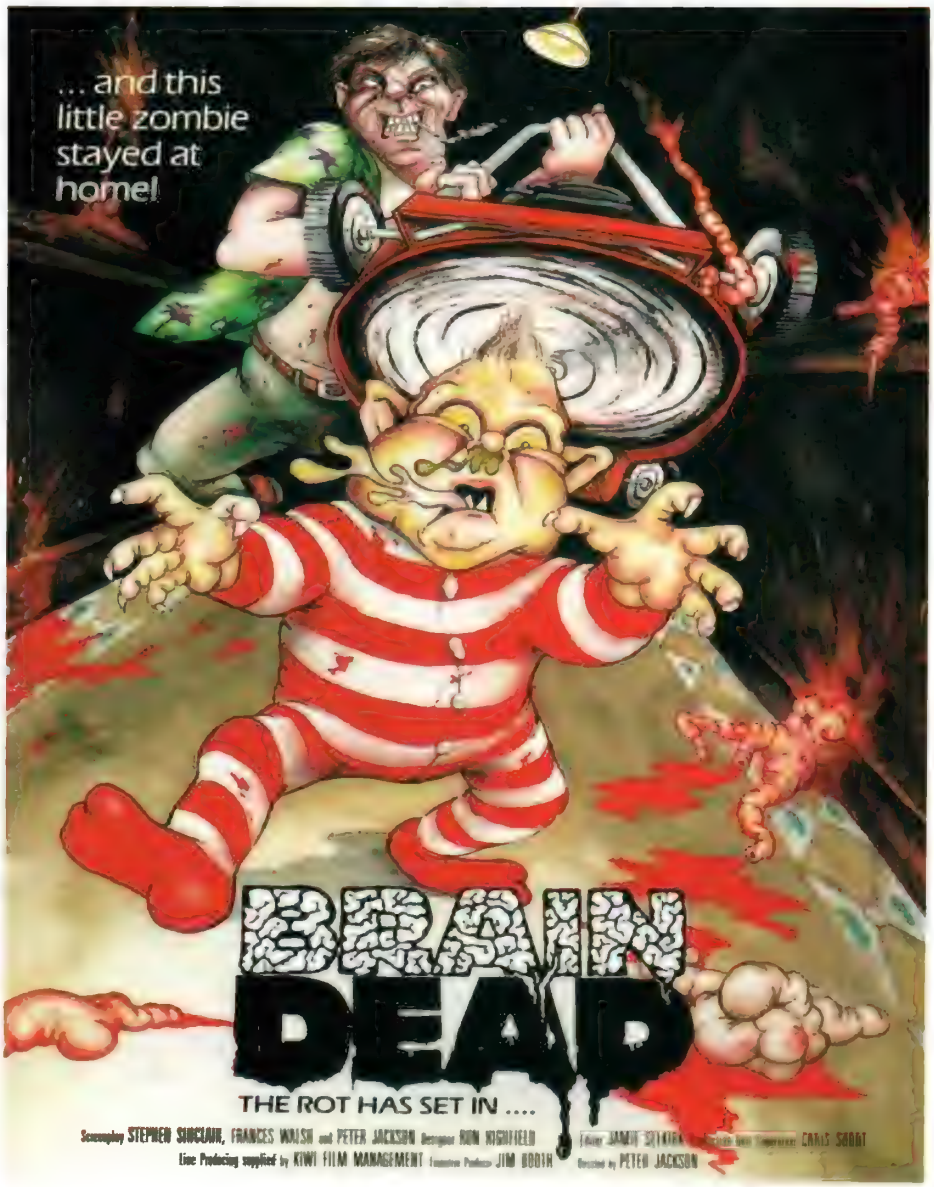
Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 29



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BRAIN OF BLOOD

OU **THE CREATURE'S REVENGE**, OU **THE BRAIN**. 1971. RÉAL.: AL ADAMSON. SCÉN.: JOE VAN RODGERS, KANE W. LYNN. INT.: KENT TAYLOR, GRANT WILLIAMS, REED HADLEY, REGINA CARROLL, VICKI VOLANTE, ANGELO ROSSITO. PROD.: SAM SHERMAN, AL ADAMSON, HEMISPHERE. USA.

Un savant fou s'ingénie à transplanter le cerveau d'un leader du Proche-Orient décédé dans la tête d'un colosse défiguré (traduction : maquillé grave !). À long terme, il pense ainsi prendre le contrôle des nations arabes, et plus si affinités. Le producteur Sam Sherman conçut l'idée de ce script audacieux après la mort de l'Egyptien Nasser survenue l'année précédente, mais n'octroie que fort peu de moyens à son réalisateur Al Adamson, auteur de nanars insur-

Brain of Blood et son monstre à la tête en plâtre...

montables (voir aux titres **Blood of Dracula's Castle** et **Blood of Ghastly Horror**). Le dialogue pèse lourd, les péripéties manquent, l'humour involontaire plane assez grave, et seule une interprétation plus référentielle que véritablement talentueuse motivera l'intérêt du fantasticophile impénitent : Kent Taylor (**The Day Mars Invaded Earth**, **The Crawling Hand**, **Phantom from 10 000 Leagues**), John Bloom, dans le rôle du monstre (**Amok**, **L'Homme à deux têtes**, **Dracula Versus Frankenstein**, du même Adamson), Angelo Rossito, le nain à la fabuleuse carrière (de **Freaks** à **Mad Max 3**), et jusqu'à Grant Williams, « L'Homme qui rétrécit » en personne.

THE BRAIN SMASHER... A LOVE STORY

VID.: **LE LOTUS ROUGE**. 1993. RÉAL. ET SCÉN.: ALBERT PYUN. INT.: ANDREW DICE CLAY, TERI HATCHER, BRION JAMES, YUJI OKUMOTO, DEBORAH VAN VALKENSBURGH. PROD.: TOM KARNOWSKY, KING ROAD ENTERTAINMENT/WETHERLY PRODUCTIONS. USA.

Un videur de boîte de nuit, tellement féroce qu'on le surnomme « The Brain Smasher », protège une jolie top model (Teri Hatcher) traquée par une bande de yakusas hystériques. L'objet de la poursuite : un mystérieux lotus rouge censé contenir « la clé de l'ultime pouvoir » tellement recherchée. Une comédie d'action menée tambour battant par Albert Pyun, qui s'inspire là assez visiblement des **Aventures**

de Jack Burton. Avec au générique une certaine Queen Kong (qui ne serait autre que la trop méconnue Dee Booher).

THE BRAIN THAT WOULD'NT DIE

1962. RÉAL. ET SCÉN.: JOSEPH GREEN, D'APRÈS REX CARLTON. INT.: HERB EVERS, BRUCE BRIGHTON, VIRGINIA LEIGH, ADELE LAMONT, DORIS BRENT. PROD.: REX CARLTON, MORT LANDSBERG, AIP. USA.

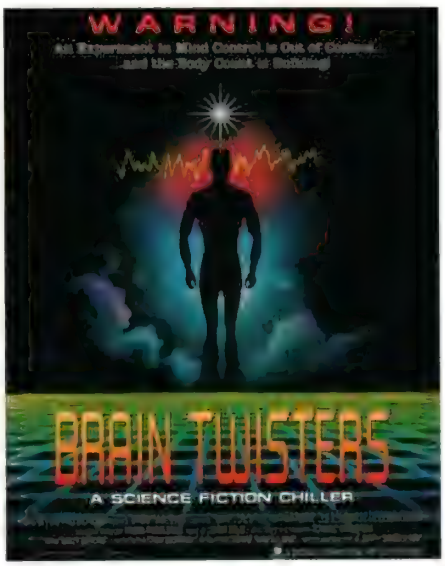
Si chacun s'accorde à faire remonter les origines du gore au **Blood Feast** d'Herschell Gordon Lewis, chacun serait bien surpris de découvrir cette curiosité datant de l'année précédente, mais déjà annonciatrice d'un **Re-animator** tout aussi pervers et délirant. Dans sa clinique privée, un chirurgien expérimente sur ses patients des transplantations d'organes obtenus dans des cimetières, ceci au grand désespoir de son médecin de père en appelant à la stricte déontologie. Lorsque sa copine finit décapitée par accident, il récupère sa tête qui, branchée à une machinerie complexe, survit

dans un liquide nutritif et se plaint fort de son nouvel état. Grâce à l'aide d'un horrible mutant, fruit d'une expérience ratée, mais qu'elle contrôle par télépathie, la jeune moitié (enfin... presque !) élimine son amant sur le point de lui greffer le corps d'une strip-teaseuse encore assez gironde. Perversion sexuelle, humour noir (le praticien scotche à un moment la bouche de la tête sectionnée, trop bavarde à son goût), cannibalisme, gore à outrance (bras arraché, gorge déchirée à pleines dents), sadisme permanent, et surtout conclusion inhabituelle où le monstre s'échappe avec la strip-teaseuse dans les bras, **The Brain that Would'nt Die** joue l'audace, la surprise et l'excentricité, à l'image de son « Craignos Monster » pas possible à tête de Toxic Avenger.

BRAIN TWISTERS

1991. RÉAL. ET SCÉN.: JERRY SANGIULIANO. INT.: TERRY LONDEREE, FARRAH FORKE, JOE LOMBARDO, DONNA BOSTANY. PROD.: DIANNE SANGIULIANO, CROWN INTERNATIONAL/HIGHLITE FILM. USA.

Un scientifique commandité par une organisation secrète conduit de science-fictionnelles expériences visant à s'emparer de la conscience des étudiants d'un campus, alors poussés aux pires excès : suicides, meurtres, ou bien simples hallucinations. L'étudiante Laurie Stevens, épaulée par l'enquêteur Frank Turi, parviendra à remettre les choses en ordre et les cerveaux en place. Petit suspense et maigres effets. (M90P.53).



BRAINDEAD

OU **DEAD ALIVE**. 1992. RÉAL.: PETER JACKSON. SCÉN.: JIM BOOTH, FRANCES WALSH, STEPHEN SINCLAIR. INT.: TIMOTHY BALME, IAN WATKIN, STUART DEVENIE, ELIZABETH MOODY, DIANA PENALVER, BRENDA KENDALL. PROD.: JIM BOOTH, WINGNUT FILMS. NOUVELLE-ZÉLANDE.

Sur le classique scénario prétexte des films de zombies des années 80 (un mal étrange affecte un ou plusieurs personnages qui progressivement contaminent les autres), Peter Jackson signe le plus efficace et le plus drôle des films gore. S'il s'inspire à l'évidence de George Romero, Sam Raimi, et surtout de Stuart Gordon, époque **Re-Animator**, l'auteur de **Bad Taste** et des **Feebles** sacrifie en fait au cartoon,

Braindead : Don Camillo chez les morts-vivants...

chaque effet spécial amenant invariablement son nouveau gag macabre. Zombies découpés au hachoir ou broyés à la tondeuse à gazon, instestins véloces s'enroulant autour des victimes, arrachage d'un cœur montré à sa propriétaire horrifiée, bébé-zombie sado-maso-farceur, moults corps écartelés et démembrés, curé-kick-boxer-mort-vivant et forniqueur (très fort-niqueur, même...), mais toujours illuminé par la foi (« *Au nom de Dieu, je vous botte le cul* » !), Jackson s'éclate à fond avant l'intimiste **Heavenly Creatures** et le célébré **Seigneur des anneaux.** Un bien bel exemple de polyvalence cinématographique. Prix des Effets Spéciaux, Prix de la Critique et Grand Prix au Festival d'Avoriaz 1993... par ailleurs dernier du nom. (M76P.41, M79P.45, M81P.37,M137P.30)

BRAINDRAINER

1998. RÉAL ET SCÉN.: MIKE LEGGE. INT.: PHIL FOUGERE, BRUCE HARDING, TODD MILLER, TONY FERREIRA, MICHELLE LEIBOWITZ, SYDELLE PITTAS, REBECCA TREDEAU. PROD.: MIKE LEGGE. USA.

« *Hold on to your skull* » clame l'affiche aux éventuels badauds, ce qui laisse supposer du sérieux. Mais en fait pas du tout, car **Braindrainer** trouve son inspiration du côté des nanars des années cinquante, revisités à la manière des cartoons à la *Rocky & Bullwinckle*. L'agresseur vient encore une fois de l'espace, sous la forme d'un météorite appliqué à sucer le cerveau des humains pour les abandonner ensuite à l'état de zombies. Un hypnotiseur illuminé (Mike Legge en personne) et une super méchante appelée Spider Woman (Michelle Leibowitz) imaginent aussitôt de domestiquer la mystérieuse roche afin de sou-

Brainscan : le Trickster, maitre du jeu...

mettre à leurs ordres la population et ainsi s'emparer du pouvoir. Gros délire, petit budget, mais bonne série Z dirigée, écrite, montée, produite et jouée par Mike Legge, collaborateur de quelques anthologies science-fictionnelles, **Creaturealm : Demons Wake, Alien Agenda : Under the Skin**, ou autres comédies horrifiques comme **Cut Throats** et encore **Stumped**, avec les spécialistes Roxanne Michaels et Debbie Rochon.

BRAINSCAN

1994. RÉAL.: JOHN FLYNN. SCÉN.: ANDREW KEVIN WALKER, D'APRÈS BRIAN OWENS. INT.: EDWARD FURLONG, FRANK LANGELLA, JAMIE MARSH, AMY HARGREAVES, CLAIRE RILEY DAVID HEMBLEN. PROD.: MICHAEL ROY, TRIUMPH/CORAL. USA

Venu du polar musclé (**Pacte avec un tueur, Justice sauvage, Haute sécurité**), John Flynn aborde le shocker pour ados fans de cyber-trucs, accros à leur console pour se consoler sans doute d'un monde réel encore plus lénifiant. Le « Brainscan », justement, les transporte dans un autre univers dont la particularité consiste à réveiller les mauvais instincts de l'utilisateur pour le pousser au meurtre. Inspiré par ce CD Rom interactif et son maître de jeu sarcastique, le Trickster, le jeune Mike (Edward Furlong) ne sait bientôt plus s'il évolue dans la réalité quotidienne ou bien dans sa représentation fictive, comme si par cette parabole John Flynn et son scénariste voulaient nous faire mesurer le danger des jeux électroniques tendant à virtualiser la violence et ainsi la normaliser à l'insu même de ses joueurs irresponsables. Un discours plutôt intolérant, jusqu'au final rationnel ramenant Mike à la stricte réalité des choses, libre alors d'effectuer de nouveaux choix. Game over !

BRAINSTORM

1982. RÉAL.: DOUGLAS TRUMBULL. SCÉN.: ROBERT SIZEL, PHILIP FRANK MESSINA, BRUCE JOEL RUBIN. INT.: CHRISTOPHER WALKEN, CLIFF ROBERTSON, JOE DORSEY, NATHALIE WOOD, LOUISE FLETCHER. PROD.: DOUGLAS TRUMBULL, J. F. PRODUCTION. DISTR.: CIC USA.

Maigre délire à la Trumbull, entre **2001, l'odyssée de l'espace** et **Silent Running**, assorti d'une métaphysique conclusive à la **Trou Noir** qu'on croirait sortie directe de chez Tonton Disney. Une équipe scientifique travaille sur un support

Brainstorm : l'émotion vraie en casque intégral...

capable d'enregistrer les émotions vécues par un cobaye pour les transmettre ensuite à d'autres utilisateurs au moyen d'un casque approprié. Luttes de pouvoirs, main-mise d'investisseurs projetant de futures applications militaires, étude de mœurs à travers le couple désuni Christopher Walken/Nathalie Wood, dérive catho d'une Louise Fletcher décédée planant aux cieux en compagnie de petits anges battant des ailes, le script fait tout ce qu'il peut pour hisser le sujet au niveau de ses somptueuses images et manifestement n'y parvient pas tout à fait.

THE BRAINSUCKER

1988. RÉAL. ET SCÉN.: HERB ROBINS. INT.: JONATHAN MIDDLEMAN, HERB ROBINS. PROD.: DAWN MIDDLEMAN. RAEDON. USA

Jonathan Middleman incarne le malheureux (mad ?) Max, un vagabond devenu tueur involontaire, suite aux expériences pratiquées sur lui par un docteur fou dans sa tête. Il se plaint à l'occasion de son triste sort à la caméra, avant de sacrifier à son nouveau vice d'enfoncer un gigantesque tire-bouchon dans la nuque de ses victimes. Vaille que vaille, un duo de flics (dont un Français !) s'attache à ses pas. Justice sera ainsi faite, mais à quel prix ? « *Le pire film de tous les temps* » annonce très sévère le site IMDB, apparemment peu convaincu par cette nouvelle tentative, il est vrai plutôt naïve, de l'auteur d'un **The Worm Eaters** (« le mangeur de vers ») tout aussi étonnant.

BRAINWAVES

OU **SHADOW OF DEATH**. 1982. RÉAL. ET SCÉN.: ULLI LOMMEL. INT.: KEIR DULLEA, PERCY RODRIGUES, SUZANNA LOVE, VERA MILES, TONY CURTIS, PAUL WILSON. PROD.: ULLI LOMMEL, MOTION PICTURE MARKETING. USA

Brainwaves, un peu comme le **Brainstorm** de Douglas Trumbull, aborde le thème du transfert d'énergie mentale d'un personnage à l'autre. Suzanna Love plongée dans le coma après un accident automobile reçoit en effet la mémoire d'une jeune morte et devient du même coup la proie du meurtrier de sa donneuse. Tony Curtis, shooté à mort durant le tournage, aux dires du réalisateur lui-même, incarne l'étrange Dr. Clavius, inventeur du révolutionnaire computer capable de transférer les esprits. Quant à la jolie victime, Corinne Alphen, il s'agit en fait de notre chère Corinne Wahl (**Equalizer 2000**, **Cheeseburger Film Sandwich**), une fois encore largement déshabillée.

BRANCALEONE S'EN VA-T-AUX CROISADES

1970. RÉAL.: MARIO MONICELLI. SCÉN.: AGE (AGENORE INCROCCI), UMBERTO SCARPELLI, MARIO MONICELLI. INT.: VITTORIO GASSMAN, ADOLFO CELI, STEFANIA SANDRELLI, LUIGI PROIETTI, GIANRICO TEDESCHI, BEBA LONCAR. PROD.: ALFREDO MELIDONI, MARIO CECCHI GORI, FAIR FILM/ONCIC. ITALIE.

La suite, quatre ans après, de **L'Armée Brancaleone** où Barbara Steele, à moitié nue, s'y faisait fouetter d'importance par Vittorio

Victorio Gassman fait les croisades dans L'Armée Brancaleone.

Gassman. Le final nous montrait Brancaleone en route pour les Croisades, et les mêmes scénaristes reprennent l'affaire en main sur le ton de la comédie satirique italienne avec l'intrusion cette fois de divers éléments fantastiques, dont une sorcière, un moine fanatique, la mort en personne, et Dieu lui-même aidant à l'occasion Brancaleone et sa petite troupe de tarés notoires. Le récit emprunte le ton de la chevalerie picaresque, à la manière du *Don Quichotte* de Cervantès, en ironisant au passage sur les superstitions populaires, le pouvoir inique des gens d'église et la manipulation des individus au nom même de leur foi inébranlable.

THE BRASS BOTTLE

1923. RÉAL.: MAURICE TOURNEUR. SCÉN.: FRED KENNEDY MYTON, D'APRÈS UNE PIÈCE DE F. ANSTEY. INT.: ERNEST TORRENCE, HARRY MYERS, ROY COLLINS, CLARISSA SELWYN, CHARLOTTE MERRIAM. PROD.: MAURICE TOURNEUR, FIRST NATIONAL. USA.

Après ses débuts en France où il s'attaque à des versions du **Mystère de la Chambre Jaune** (d'après Gaston Leroux), ou du **Système du Dr. Goudron et du Pr. Plume** (d'après Poe), Maurice Tourneur part aux Etats-Unis pour rivaliser avec les plus grands de l'époque, touchant à tout, et notamment au genre fantastique avec **The Blue Bird**, **Hand Of Peril**, **Trilby**, **Prunella** ou **The Undying Flame**... Il s'appuie là sur une œuvre de F. Anstey (Thomas Anstey Guthrie) ayant déjà inspiré en 1914 le cinéaste britannique Sidney Morgan pour un film au même titre. Comme dans le classique conte des *Mille et une nuits*, un génie découvert dans une lampe mystérieuse vient aider son heureux détenteur, aux prises ici avec un démon cyclopéen. Anstey devait rédiger en 1885 *The Tinted Venus*, lui aussi plusieurs fois adapté à l'écran, dont une version avec Ava Gardner dans le rôle de la statue de la déesse Vénus animée d'un souffle de vie (**Un caprice de Vénus**, 1948).

THE BRASS BOTTLE

VID.: **LA LAMPE MAGIQUE**. 1964. RÉAL.: HARRY KELLER. SCÉN.: OSCAR BRODNEY, D'APRÈS LA PIÈCE DE F. ANSTEY. INT.: TONY RANDALL, BURL IVES, KAMALA DEVI, BARBARA EDEN, PARLEY BAER. PROD.: ROBERT ARTHUR, UNIVERSAL/SCARUS. USA.

« Si vous avez trois vœux à formuler, que le premier soit de ne jamais regarder ce film » avertissait autrefois le très sévère John Stanley dans son ***Creature Features Movie Guide***. En fait, il exagère à peine, car ce classique récit d'un génie trouvé dans une bouteille n'est ni drôle ni véritablement féerique. Burl Ives interprète le Djinn (fort peu tonique !), victime depuis trois mille ans d'une sentence prononcée par le roi Salomon, et qui cherche par tous les moyens à remercier son providentiel libérateur (Tony Randall, rôle-titre dans **The Seven Faces of Dr. Lao**), mais pour lui attirer en définitive plus d'ennuis que de réels bienfaits. Estimant que *« Ce que l'on obtient trop aisément s'apprécie trop légèrement »* (la morale de l'histoire...), le héros demande au génie d'effacer tout souvenir de sa mémoire pour reprendre sa vie plus calme d'auparavant. Barbara Eden, qui joue ici la fiancée de Randall, sera dès l'année suivante un autre génie sorti d'une bouteille dans la série TV ***I Dream of Jeannie*** (en France : ***Jinny de mes Rêves***).

A BRAVE KING

YONGSA-WANG. 1976. RÉAL.: KWON YOUNG-SUN. SCÉN.: AN JUN-OH. INT.: BANG HEE-JEONG, KIM JONG-SUK. PROD.: LEE JEON-CHEOL, NAM A PICTURE CO. LTD. CORÉE DU SUD.

Afin de contrarier le projet de sa fille Su-jeong d'épouser le valeureux et aimé Ho-dong, le seigneur du royaume de Star déclare qu'il la donnera à celui qui apportera en son château un trésor. Ho-dong, détenteur d'une boîte magique, participe à cette quête, mais le rusé Wang Bang-wul, son rival, concocte un plan maléfique et remporte la victoire. Frustrés, Ho-dong et sa bien-aimée se réfugient dans la boîte magique qui les transporte à notre époque actuelle. Cette expérience provoque des événements heureux, ils apparaissent à la télé et y gagnent un prix. Ils décident alors de retourner à Star, qui est désormais sous le joug du félon Wang Bang-wul, délivrent le père de Su-jeong, et rétablissent la paix dans le royaume.

Brave New World : Mustapha Mond (Leonard Nimoy), grand contrôleur d'un monde inhumain.

BRAVE NEW WORLD

1980. RÉAL.: BURT BRINKERHOFF. SCÉN.: DORAN WILLIAM, D'APRÈS ALDOUS HUXLEY. INT.: KEIR DULLEA, BUD CORT, RON O'NEAL, KRISTOFFER TABORI, JULIE COBB, MARCIA STRASSMAN, JONELLE ALLEN. PROD.: JACQUELINE BABBIN, UNIVERSAL TELEVISION. USA.

Une première adaptation à la TV du célèbre et visionnaire *Brave New World* (*Le Meilleur des mondes*), qui reste, avec *Un bonheur insoutenable* d'Ira Levin, *1984* de George Orwell, ou *Une utopie moderne* d'H.G. Wells, un des grands manifestes de l'écrivain inquiet par la dérive de nos sociétés modernes vers l'oligarchie et l'uniformisation des citoyens. Huxley imagine un monde de l'an 2500 particulièrement pessimiste où l'amour, la culture, la famille, et jusqu'aux simples émotions ont disparu. Il y recommande une *« reconquête de la liberté dans une non-violence stoïque »* et dénonce les méfaits d'une science plus soucieuse d'asservir l'individu que de l'amener à la véritable connaissance. Ses héros, John Savage ou Bernard Marx (!), résistent, mais finiront pourtant broyés par le régime, effacés par le grand ordinateur de la mémoire collective.

BRAVE NEW WORLD

1998. RÉAL.: LESLIE LIBMA, LARRY WILLIAMS. TV. SCÉN.: DAN MAZUR, DAVID TAUSIK, D'APRÈS ALDOUS HUXLEY. INT.: PETER GALLAGHER, LEONARD NIMOY, TIM GUINEE, RYA KIHLSTEDT, SALLY KIRKLAND, KATIE DESHAN. PROD.: MICHAEL R. JOYCE, DAN WIGUTOW, STUDIOS UNIVERSAL PICTURES. USA.

Seconde adaptation télévisuelle du même roman d'Aldous Huxley, qui s'attache surtout à suivre l'amour interdit entre Leneena et le héros Bernard Marx (Peter Gallagher), jusqu'au final idyllique montrant le couple fuir cette société répressive pour élever leur enfant d'après l'ancienne méthode éducative. La portée politique de l'œuvre littéraire s'en trouve d'autant négligée, comme s'il fallait réduire la réflexion et la satire sociale, dès lors qu'on s'adresse au plus grand nombre à la télévision.

BRAZIL

1984. RÉAL.: TERRY GILLIAM. SCÉN.: TOM STOPPARD, CHARLES MC KEOWN, TERRY GILLIAM. INT.: JONATHAN PRYCE, JACK PURVIS, BRIAN MILLER, KIM GREIST, ROBERT DE NIRO, IAN HOLM, IAN RICHARDSON. PROD.: ARNON MILCHAN, TWENTIETH CENTURY FOX. DISTR.: FOX HACHETTE. GB.

Caricature féroce de la bureaucratie dominante (*« Si l'installation prenait feu, il faudrait que j'aille*

faire remplir un formulaire avant d'ouvrir le moindre robinet » se plaint le chauffagiste Robert de Niro), mais aussi de l'économie de marché (la pauvre veuve contrainte de régler les frais judiciaires inhérents à l'exécution de son mari jugé par erreur), **Brazil** nous conte l'éternelle histoire de l'individu épris de liberté, prisonnier d'un horrible régime politique. Tout comme le Winston Smith du roman de George Orwell, Sam Lowry, le héros, prend conscience de l'absurdité du système en découvrant l'amour, cette fois sous les traits d'une jeune marginale. S'il ne démonte pas les mécanismes du pouvoir, comme son modèle littéraire, il s'invente pour sa part un univers secret où ne l'atteindront jamais ses bourreaux : le rêve. Seul moyen d'évasion où, tel un archange, il vole au secours de sa promise menacée de tous les dangers. Entre ce paradis onirique et l'enfer de la réalité quotidienne, Gilliam brosse là une fresque cruelle et brillante, traversée de fulgurants tableaux visionnaires préfigurant nos sociétés actuelles, comme cette succession ininterrompue de panneaux publicitaires ornant le bord des routes, et cachant du même coup une nature désespérément morte. Un inquiétant chef-d'œuvre, déjà prémonitoire. (M34P.26, M58P.25,M100P.76,M134P.50).

BRASIL ANO 2000

1968. RÉAL. ET SCÉN.: WALTER LIMA JR. INT.: ANNECY ROCHA, IRACEMA DE ALENCAR, ENIO GONCALVES, MANFREDO COLASSANTI, RODOLFO ARENA, RAUL CORTEZ. PROD.: MAPA FILMES. BRÉSIL.

Toujours intéressant d'observer la façon dont les cinéastes voyaient l'an 2000 du fin fond de leurs années soixante, et combien il se trompaient sévères la plupart du temps. L'action se déroule dans la campagne brésilienne après la Troisième Guerre Mondiale et montre comment le pays tente de se reconstruire en appliquant une autre politique, tandis que les paysans dressent une fusée spatiale, désormais considérée comme un nouveau totem. Un rien nostalgique, mais tout de même fort optimiste, le récit fait la part belle à une musique colorée et aux nombreuses chansons typiques.

BREAKFAST OF ALIENS

1990. RÉAL.: DAVID LEE MILLER. SCÉN.: DAVID LEE MILLER, VIC DUNLOP. INT.: INDY SHRINER, VIC DUNLOP, DEBORAH HOBART, JOHN HAZELWOOD, STEVE FRANKEN. PROD.: BRIAN JAMES ELLIS, DAVID LEE MILLER, HEMDALE. USA.

Un livreur de pizzas passablement nigaud voit sa personnalité changer du tout au tout après l'absorption d'un minuscule extraterrestre tombé dans son bol de céréales. Cette possession par voie orale l'entraîne d'abord à diverses débauches, traitées sur le ton humoristique, car il s'agit d'une comédie, avant de le transformer en monstre visqueux à la recherche d'autres humains à convertir.

THE BREAKTROUGH

OU **THE LIFEFORCE EXPERIMENT**. VID.: **L'ULTIME EXPÉRIENCE**. 1993. RÉAL.: PIERS HAGGARD. TV. SCÉN.: MIKE HODGES, GERALD MACDONALD, D'APRÈS LE ROMAN DE DAPHNÉ DU MAURIER. INT.: DONALD SUTHERLAND, MIGUEL FERNANDES, MIMI KUZYK, VLASTA VRANA, CORIN NEMEK. PROD.: NICHOLAS CLERMONT, FILMLINE INTERNATIONAL/SCREEN PARTNERS, SCI-FI CHANNEL. GB/CANADA.

Bien que tiré du roman homonyme de Daphné du Maurier, *The Breakthrough* (en France, *La Brèche*), ce téléfilm semble singulièrement s'inspirer du **Brainstorm** de Douglas Trumbull revisité plus haut. Donald Sutherland, en savant hirsute, y manipule un appareillage complexe capable de visualiser les pensées de ses cobayes, et rêve de capturer l'énergie vitale des mourants à l'instant précis de leur passage dans l'au-delà (avec le classique tunnel lumineux apparaissant au moribond sur le point d'arpenter l'autre monde). La hardiesse du sujet n'empêche pas l'ennui de s'installer, aggravé par la lenteur du déroulement et la narration en voix off de Jessica (Mimi Kuzyk), une programmatrice à la solde de la CIA, qui commandite le projet et tente de détourner les recherches à des fins sans doute inavouables. La conclusion nous parle néanmoins d'une vie paisible après la mort, à la grande satisfaction morale de tous les protagonistes encore vivants. (M91P.49).

THE BREED

2001. RÉAL.: MICHAEL OBLOWITZ. SCÉN.: CHRISTOS N. GAGE, RUTH C. FLETCHER. INT.: ADRIAN PAUL, BOKEEM WOODBINE, PETER HALASZ, BAI LING, JAMES BOOTH, MING LO. PROD.: KELLI KONOP, STARZ ! PICTURES. USA.

Adrian Paul quitte un temps le plateau de la série ***Highlander*** pour ce film d'action produit par le câble, hésitant sans cesse entre **Blade** et **Dark City**. L'association de flics mal assortis qui fait généralement les bonnes histoires concerne cette fois un policier ordinaire (Bokeem Woodbine) et un flic-vampire, l'attendu Adrian Paul. À charge pour eux de combattre quelques vampires dissidents (dont le vilain Dr. Cross, joli nom pour un vampire !), au sein d'une communauté de suceurs de sang depuis longtemps intégrée à la population normale, un peu à la manière des extraterrestres de la série **Alien Nation** (**Futur immédiat** et ses suites). Tournage en Hongrie pour les décors gothiques, satire d'une dictature futuriste pour les implications politiques, et quelques bagarres chorégraphiées à la John Woo pour faire joli.

BREEDERS

1986. RÉAL. ET SCÉN.: TIM KINCAID. INT.: LANCE LEWMAN TERESA FARLEY, NATALIE O'CONNELL, MARK LEGAN, FRANCES RAINES, PAT RIZZOLINO. PROD.: CYNTHIA DEPAULA, TYCIN /EMPIRE. USA.

Tim Kincaid ne possède pas une once de génie, mais il s'en moque bien et préfère aligner les clichés d'usage toujours prétextes à déshabiller ses jolies actrices, tandis que le script assure le service minimum. Comme ici, où un curieux monstre insectoïde venu de l'espace s'évertue tout simplement à violer les vierges de rencontre dans le but d'assurer sa descendance sur notre planète. Avant l'attaque, les victimes, apparemment très coopératives, prennent leur douche, pratiquent l'aérobic en nu intégral,

s'apprêtent à se coucher, ou bien se livrent à d'autres activités fort dévêtues que le cinéaste saisit avec une rare complaisance en y mettant le temps qu'il faut. Ed French réussit là quelques sanglants effets de maquillage, Kincaid nous cadre une étonnante scène d'orgie dans un liquide visqueux garanti d'outre-espace, et le dialogue d'une banalité rare s'adresse surtout aux amateurs d'humour involontaire. *« C'est drôle, chaque viol a été très violent* (ce qui arrive plus souvent qu'on le pense, des spécialistes vous le confirmeront volontiers) *et le cerveau des victimes a fonctionné de façon intensive comme s'il n'avait plus rien d'humain »* s'étonne ainsi un médecin légiste. Une fulgurance cérébrale qui a manifestement épargné le scénariste, c'est déjà ça !

Breeders : l'affreux mutant, résultat d'amours contre-nature.

FRITZ LANG ÉTAIT UN MYSTIFICATEUR NÉ. SA CARRIÈRE DURANT, IL NIA SON APPARTENANCE À L'ÉCOLE EXPRESSIONNISTE, ALORS QU'IL EN RÉALISA L'UN DES CHEFS-D'ŒUVRE, **LES TROIS LUMIÈRES**. LES TRACES DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR L'EXPRESSIONNISME SUR LANG SONT BIEN SÛR VISIBLES DANS **METROPOLIS** (ÉCLAIRAGES DRAMATIQUES ET DYNAMIQUES, CADRAGES OBLIQUES, DÉCORS ARTIFICIELS OU GIGANTESQUES ÉCRASANT LES PERSONNAGES). AINSI, CE FILM APPARTIENT À LA FOIS PLEINEMENT À UNE ÉPOQUE ET À UN STYLE TOUT EN S'IMPOSANT COMME SON ABSOLUE NÉGATION, SA TRANSCENDANCE. DE CETTE CONTRADICTION NAQUIT UNE ŒUVRE D'UNE EXCEPTIONNELLE RICHESSE THÉMATIQUE, CONJOINTEMENT HANTÉE PAR LE DOUTE ET PORTÉE PAR UNE FOI INÉBRANLABLE DANS LE POUVOIR DE LA MISE EN SCÈNE.

Metropolis

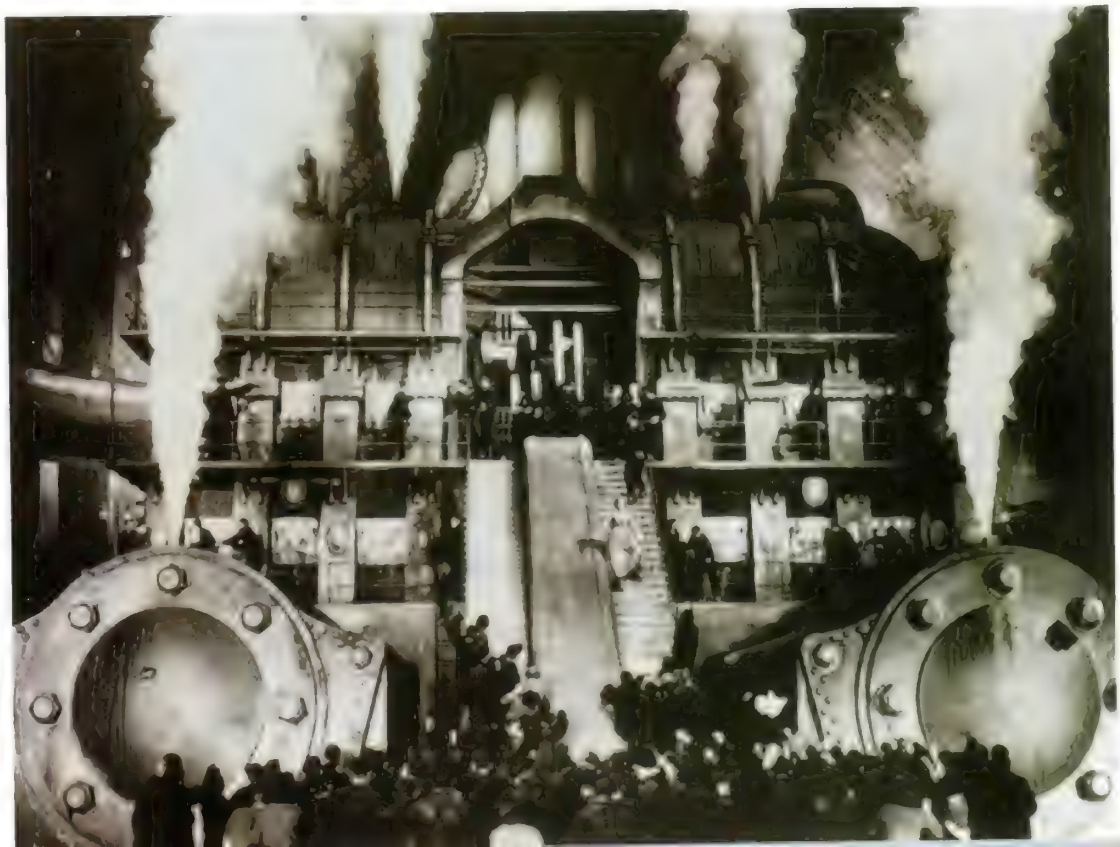
RÉSUMÉ

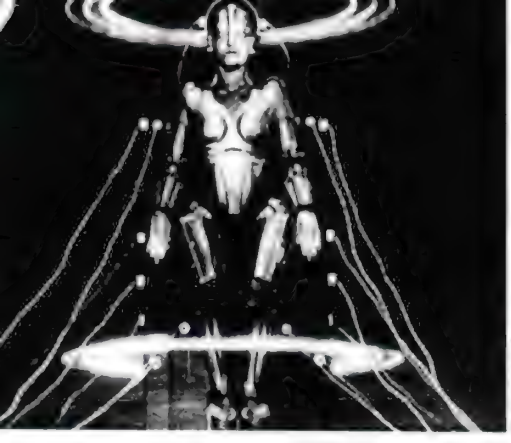
Freder, le fils du maître de Metropolis (Joh Fredersen) connaît une existence idyllique jusqu'au jour où il aperçoit une jeune femme venue de la cité ouvrière, Maria. En cherchant à la retrouver, Freder découvre que les manutentionnaires sont les esclaves soumis au « Dieu-Moloch », la machine qui insuffle la vie à la grande métropole. Maria leur promet qu'un médiateur viendra bientôt les délivrer de leur souffrance. Mais, elle est enlevée par Fredersen, qui fait créer un double mécanique de la jeune femme qu'il peut manipuler à sa guise. Il incite alors l'androïde à prêcher en faveur d'une révolte qu'il sait pouvoir briser, de manière à humilier la plèbe. Mais Fredersen perd le contrôle du robot pendant que les ouvriers détruisent les machines. Cette catastrophe provoque un déluge qui inonde la cité où vivent les enfants. Heureusement, Freder et Maria parviennent à les sauver. Metropolis est en ruine quand, sur le parvis de la cathédrale, Freder devient le médiateur entre le patronat (son père) et le peuple qui, ensemble, doivent rebâtir la grande cité.

Metropolis est le sommet de la politique de production « Pommer », où la liberté était octroyée à un créateur au-delà de toute considération économique. Pour preuve, le film ne fut achevé qu'au terme d'un marathon de deux ans qui épuisa 600 000 mètres de négatifs, 40 millions de marks-or et plus de 27 000 comédiens de toutes les nationalités.

INSUCCÈS

C'est lors du voyage d'affaires emmenant Lang et Pommer aux USA (1924) à bord du S.S. Deutschland que naquit l'idée de **Metropolis** (au moment où le port de New York apparut à l'horizon). Les deux hommes décidèrent alors qu'il s'agissait du film dont ils avaient besoin pour voler des parts de marché aux Américains. Lang gribouilla un premier jet du script dans les transports en commun US. Le scénario définitif fut rédigé par Thea Von Harbou 1/, médiocre romancière obsédée par les fantaisies mièvres et rétrogrades. Bien qu'elle pervertit le grand dessein de son époux, Thea savait comment conférer une dramaturgie cinématographique à la littérature populaire. Sa sensibilité fleur bleue était pleinement assumée par Lang, qui canalisait ses effusions négatives grâce à ses





talents de chef d'orchestre et d'architecte 2/ (les enfants blottis en pyramide autour de Maria).
Cependant, en dépit des efforts des deux artistes, **Metropolis** ne fut pas un succès immédiat et devint de surcroît rapidement désuet aux USA, où le son synchrone annihilait le cinéma muet. Pommer fut congédié et le studio Ufa entama sa lente agonie…
Pourtant, **Metropolis** marquait un progrès radical dans le domaine du filmage et des effets spéciaux. C'est ce long-métrage qui popularisa l'utilisation de la caméra mobile. Le métrage tout entier est un hymne à la passion et à la volonté artistique. Ce qui nous paraît aujourd'hui démodé ne doit pas occulter l'excellence de l'exécution technique. Le son a été visualisé avec une telle intensité que l'on a l'impression d'entendre le martèlement des machines et les sirènes des usines. Un demi-siècle avant **Star Wars**, des centaines de modèles réduits et animés évoluaient déjà entre les maquettes des gratte-ciel.

VISIONNAIRE

Chaque scène du film est une conjugaison optique et mécanique : surimpressions complexes (balle d'argent décrivant des cercles rapides autour du robot Maria), rétroprojecteur synchronisé à la caméra pour simuler les écrans de « télévisions » (qui n'avaient pas encore été inventés !). Pour l'explosion, lors de l'inondation grandeur nature des sous-sols, Lang voulait d'abord montrer le souffle et ensuite Freder rejeté en arrière par l'éclair. Pour cela il fit monter sa caméra sur une balançoire. Pendant le mouvement vers l'avant, Freder semble plaqué au mur. Au cours du retour en arrière, le spectateur perçoit l'explosion. Enfin, le procédé des miroirs de Shüfftan fournit à Lang des possibilités décoratives grandioses en lui permettant de doubler la taille de ses bâtiments (Lang affirma qu'ils étaient construits à l'échelle 1:1). Quant à l'androïde, sa carapace fut composée d'une solution de « bois plastique » malléable durcissant rapidement à l'air. Pour la fabriquer, Brigitte Helm fut soumise à un moulage en plâtre de son corps. Le « bois plastique » fut ensuite déposé sur le mannequin à l'aide de rouleaux à pâtisserie. Puis le matériau solidifié fut poli et laqué de manière à posséder une convaincante apparence métallique… De tels effets, il faut le signaler, durent à l'époque tous être inventés, Lang ayant personnellement mis la main à tous les trucages.
Cette débauche de pyrotechnie a éclipsé les monstres **Caligari** et **Nosferatu**, qui se sont effacés devant un autre cauchemar, celui de la modernité. Inspiré de Wells, le point de départ de l'intrigue de **Metropolis** n'est certes pas original. Lang laisse libre cours à son imagination, à son sens des foules et de la géographie en combinant des éléments dramatiques souvent empruntés à l'actualité, mais aussi à des œuvres de fiction (*Frankenstein*). Il a donc été accusé de multiples plagiats et de conclure en demi-mesure. La préfiguration des architectures du totalitarisme dans **Metropolis** ont même fait passer Lang pour le complice de l'idéologie nazie. Or, c'est confondre ce qui est montré et ce qui est dit. Sans cesse le cinéaste met en doute les constructions qu'il élabore et, en révélant que toute architecture est un piège (la demeure de Rotwang, la dictature, le mensonge, les thèses fascistes), il dévoile comment une entreprise des extrêmes et de la calomnie aboutit au désastre.
D'autre part, **Metropolis** est la ville symbolique par excellence. S'il existe une opposition verticale divisant, séparant les classes sociales, une opposition horizontale sépare le pouvoir technique et économique (les tours) du pouvoir spirituel (la cathédrale). Quant à l'usine, centre de la cité, organe vital, point nodal de la circulation, elle est explicitement comparée au Moloch, la divinité biblique qui dévore les victimes qu'on lui envoie en sacrifice.

COMPROMISSION

Lang fut particulièrement intéressé dans **Metropolis** par l'affrontement entre la magie, l'occultisme et la technologie. Mais il n'osa pas, à cause du public, approfondir cette thèse, ni exhiber son pandémonium. Pourtant, il avait rêvé, et filmé, des effets beaucoup plus puissants que ceux que nous connaissons. Au moment de la création du robot, des forces maléfiques étaient libérées de la cathédrale où les maintenait la foi catholique. Les ouvriers saccageaient alors non seulement les machines, mais aussi toute la production de ces dernières (voitures, horloges, immeubles). Quand les ingénieurs venaient réparer les dégâts, des gargouilles grimaçantes s'animaient et les prenaient d'assaut, attirées par les flammes des lampes à souder. Deux fins étaient également envisagées, le film devant se clore soit sur Fritz Rasp, rigide, vêtu de noir, incarnation d'une morale sévère, disant au prêtre tombé à genoux : *« remerciez le ciel »* ; soit sur Freder et Maria quittant en astronef le monde désormais condamné.
Au lieu de cela, **Metropolis** s'achève sur une poignée de main entre le capital et le travail. Cette réconciliation inadmissible dans la réalité est le moment le plus compromis de toute l'œuvre de Lang, qui subit sans doute l'influence de sa femme, mais aussi celle des cinéastes Russes et des romanciers anglais progressistes. *« Je suis très sévère envers mes films »*, avouait Lang. *« On ne peut plus dire maintenant que le cœur est le médiateur entre la main et le cerveau, car il s'agit d'un problème économique. Cette conclusion ne m'a jamais satisfait. c'est pourquoi je n'aime pas* **Metropolis** *»*. Toutefois, il ne faut pas oublier que dans la scène précédant l'épilogue, Lang montre des ouvriers déshumanisés avançant mécaniquement en rang, résignés à redevenir des esclaves.
Les camps de concentration hitlériens n'étaient pas des mines, mais des ruines. Le Führer fit d'une version corrompue de l'utopie de Lang (réunir le capital et les masses laborieuses) l'un de ses principaux instruments de propagande et de démagogie… Aujourd'hui, on peut affirmer que **Metropolis** a bouleversé l'histoire du septième art, notamment en lui offrant une raison critique, sociale et en repoussant ses limites techniques et narratives (la SF devint un genre majeur). Mais on doit surtout être troublé en constatant que si **Metropolis** avait été correctement décrypté en son temps, c'est carrément la face du monde qui aurait été transformée. Édifiant !

Bertrand ROUGIER

1/ Elle fut membre actif du parti Nazi, notamment suite à la fuite de Lang aux USA.
2/ Sa formation initiale

ALLEMAGNE. 1927. RÉAL.: FRITZ LANG. SCÉN.: FRITZ LANG ET THÉA VON HARBOU. DIR. PHOT.: KARL FREUND ET GUNTHER RITTAU. MUS.: GOTTFRIED HUPPERTZ. PROD.: ERICH POMMER POUR UNIVERSUM FILM A.G. INT.: ALFRED ABEL, GUSTAV FROHLICH, BRIGITTE HELM, RUDOLF KLEIN-ROGGE, FRITZ RASP... DUR.: 2H33. SORTI EN 1927.

UN HOMME LIBRE

En 1933, Lang fut convoqué devant Goebbels. Il se rendit au ministère de la Propagande en pantalon rayé, jaquette et col dur. *« Je suis navré »* lui dit Goebbels, *« mais nous avons dû confisquer votre film* (**Le Testament du Docteur Mabuse**), *nous n'en aimions pas la fin. Que le criminel devienne fou ne suffit pas, il faut qu'il soit détruit par le peuple. Par contre, Hitler a vu Metropolis. Il a décidé que vous seriez l'homme qui nous donnerait LE film Nazi... »*.
Pour dissuader Goebbels de l'enrôler, Lang affirma que sa mère était juive. Mécanisme de défense fou ! Mais Goebbels balaya l'objection : *« Ce qui est juif, nous en décidons »*. À peine rentré chez lui dans un état d'agitation extrême, Lang fila à la gare. Il prit une réservation sous un nom d'emprunt, compartiment fumeur, et embarqua pour Paris. Il cacha le magot qu'il avait dérobé à son épouse dans la cuvette des toilettes en le fixant avec du ruban adhésif...

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier
75009 Paris
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

■ Vds Mad Movies n°31, 43, 64 et L'Écran Fantastique du n°181 au 188. Prix à partir de 4 €. Georges au 06 81 65 27 02.

■ Collectionneur propose nombreux collectors sur la série *V* : les minis navettes en maquette, la poupée visiteur *(un peu gonflante cette poupée, d'ailleurs)*, les figurines espagnoles + nombreuses séries en vidéo anciennes et récentes. Liste disponible contre une enveloppe timbrée. Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Rech. VHS originales de **Toxic Avenger 1** et **2**, **Le Manoir de la terreur**, **Voix profondes**, **Frayeurs**, **L'Enfer des zombies** (V.I.). Thomas au 03 87 93 31 78.

■ Vds romans SF, heroïc fantasy, fantastique et policier, toutes collections, environ 200 titres. Échange possible. Liste complète contre 1 timbre. Emmanuel Brouillet, 17 Villa du Bel-Air, 75012 Paris.

■ Vds revues cinéma L'Écran Fantastique du n°1 au 200 - divers n° de Studio, liste sur demande. Jérôme Dupuis, Le Perpignan Bât. A1, 133 av Général Leclerc, 38200 Vienne.

■ Rech. Playstation 2 Magazine n°56, VHS originales de **Démons 1** et **2**. Vds revues Marvel France (X-Men, X-Force, Wolverine). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

■ Vds comics Lug/Semic/Aredit/Marvel France : Strange, Titans, Nova, RCM, Top BD, Spider-Man, X-Men, Daredevil, Captain America, Conan, Les Vengeurs... et pleins d'autres à bons prix. Rachid au 06 13 98 92 93.

■ Rech. jaquettes : **Terror Vision** (Vestron), **Amazonia** (UGC), **Stuff** (CBS), **Return to Horror High** (INP), **Prophéties** (CIC), **Ghost Town** (Fox PFC), **America 3000** (Vestron), **Terreur à domicile** *(ça résume assez bien la vie conjugale de Mme Djoumi, ce titre)* (Warner) et **Blood Feast** (Hollywood). Rémy Delpodio, 20 rue Croix de Régnuers, 13001 Marseille.

■ Vds affiche originale thaïlandaise du film **Une nuit en enfer** 15 €. Tel : 03 29 56 27 44.

■ Vds DVD zone 1 et 2, 15 € pièce, affiche ciné 1960 à 1995 lot/détail, 600 pièces, jeu photos, revues : Première, Starfix, EF, Ciné News, Mad Movies, Impact, Clap Mag/hors- séries, Studio + comics image, jaquette vidéo. Liste contre 4 timbres. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. Tel : 01 48 95 38 02.

■ Propose plus de 800 titres VHS tous genres confondus (bis italiens, giallo, horreur, fantastique, SF, manga...) à prix intéressants. Liste sur demande contre 1 timbre. Francis Perrin, 30 av du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

■ Vds films minables *(ça a le mérite d'être clair)* en K7 ou DVD tels que **T-Rex** ou **Maximum Overdrive**. Liste contre une enveloppe timbrée. César Léoni, rue Rouget de Lisle, 08000 Charleville-Mezières.

■ Rech. en excellent état revues Fantastyka n° 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. Michel Kerhom, 164 rue de Kervily, 29760 Penmarch. Tel : 02 98 58 80 89.

■ Vds les 5 premiers coffrets ***X-Files*** (saisons 1 à 5) en K7 vidéo (très bon état) ainsi que les 3 guides officiels. Tel : 06 14 04 41 72.

■ Vds DVD import horreur : **Nightmare City** (Umberto Lenzi), **Horror of Spider Island**, **Dead and Buried** (**Réincarnations**), **Re-Animator**, **Bloody Bird**, Hammer films et d'autres encore... Stéphane après 19 heures au 06 69 73 30 45 ou au 02 40 69 79 48.

■ Jeune maquilleuse cherche courts-métrages amateurs ou événements, performances... pour grossir son expérience. Si vous avez un projet me concernant, contactez-moi ! Sandrine Lacroix au 06 12 02 11 37 ou au 06 18 99 47 33.

■ Vds grand choix DVD 4 à 20 €, CD 6 à 10 € et K7 2 à 10 €. Liste sur demande. Prix selon quantité et port non compris. Tel : 01 46 20 55 34 (15 à 22h) ou e-mail madcine@aol.com.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Le gros Roger est vraiment insupportable. Dès qu'on le laisse tout seul, il fait des conneries, le gros Roger. On s'absente deux minutes, on revient et vlà-t'y pas qu'il a sali sa belle chemise toute neuve en renversant sa pizza dessus...
heu... comment ?... ah bon...
Et bien, en fait, on me signale que le gros Roger est mort...

Les cinq premiers à trouver le titre du film où figure notre ami recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 143 était **Blood Salvage** (USA - 1990), de Tucker Johnston. C'était tellement peu connu, que personne ne l'a reconnu (logique !). Cette fois-ci, ça devrait être un peu moins rongé-tête...

JOHN CARPENTER VOUS INVITE EN ENFER !

GHOSTS OF MARS

ÉDITION PRESTIGE 2 DVD

- Introduction de John Carpenter invité spécial du DVD français de *Ghosts of Mars*
- dts + DOLBY DIGITAL 5.1 sur la VF et la VOST
- Commentaire audio de John Carpenter et Natasha Henstridge (sous-titrée français)
- Making-of du film
- Making-of des effets spéciaux
- Les coulisses de l'enregistrement de la B.O.F.
- Les projets d'affiche
- Interviews...

COFFRET COLLECTOR LIMITÉ : LES 2 DISQUES DE L'ÉDITION PRESTIGE + LA B.O.F. + UN LIVRE INÉDIT

L'intégralité de la bande originale du film écrite et supervisée par John Carpenter
Featuring : ANTHRAX, STEVE VAI (le guitar-hero), BUCKETHEAD (Guns N'Roses)...
Près de 45 minutes de Heavy Metal.

JOHN CARPENTER PAR JOHN CARPENTER
Un livre inédit proposé pour la première fois en France.
Près de 300 pages d'entretiens illustrées de photos pour la plupart inédites, dans lesquelles John Carpenter parle de tous ses films, de *Dark Star* à *Ghosts of Mars*.

ÉGALEMENT DISPONIBLE EN VHS À PRIX CHOC !

13ème RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

CTV

www.ghostsofmars-ledvd.com

funmedia

eagle vision

UNIVERSAL

présentent

Bienvenue dans le Monde des Anneaux

LE GUIDE COMPLET du Seigneur des Anneaux

Un DVD ludique et pédagogique.

LA GEOGRAPHIE DE LA TERRE DU MILIEU, en images 3D et en animation digitale. L'HISTOIRE COMPLETE et les sources du Seigneur Des Anneaux richement illustrées de gravures des frères Hildebrant, de séquences filmées et d'animation. Des interviews de J.R.R. Tolkien qui lit des passages de Bilbo le Hobbit. Les commentaires d'éminents spécialistes, d'artistes, de musiciens sur la vie et l'œuvre de Tolkien et la place unique du Seigneur des Anneaux dans la littérature d'*héroic fantasy*.

Plus :

en CD, une balade musicale dans les paysages de la **Terre du Milieu** imaginée, composée et interprétée par Rick Wakeman.

PLUS DE DEUX HEURES DE PROGRAMMES

Présenté et sous-titré en français.

Sortie le lundi 5 Août

DVD VIDEO

SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : NOS 30 NANARS ASSUMÉS

NUMÉRO DOUBLE JUILLET/AOÛT 116 PAGES

MAD MOVIES

PLUS FORT DU CINEMA

LES NETTOYEURS SONT DE RETOUR !

MEN IN BLACK II

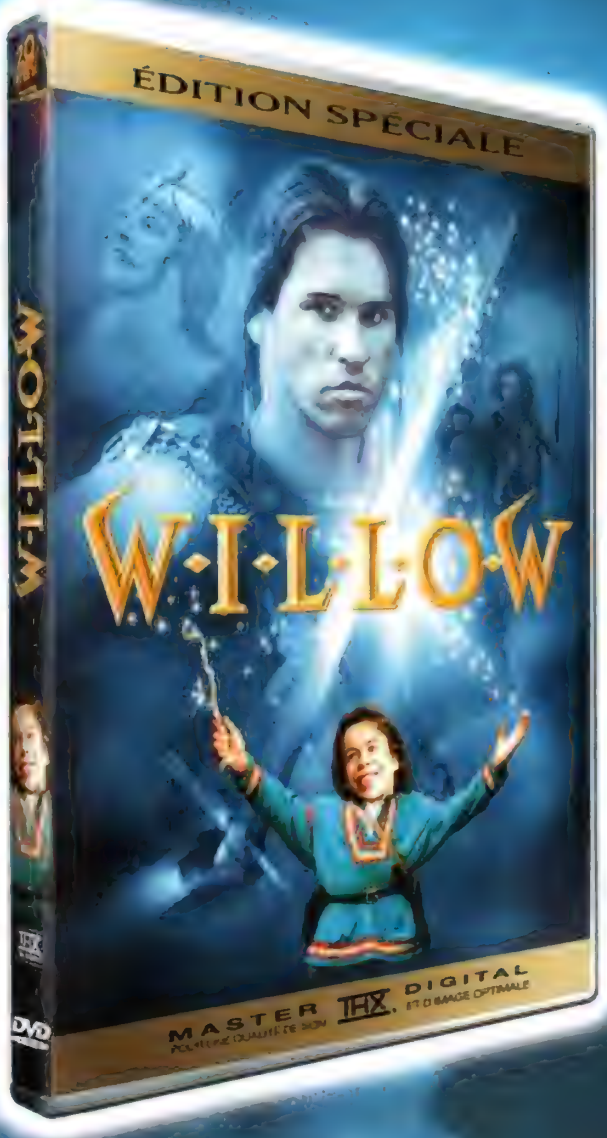
LA GRANDE INVASION

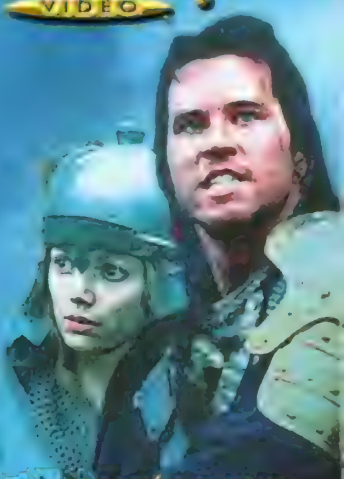
★ JASON X MASSACRE DANS LES ÉTOILES ★ JEEPERS CREEPERS LA MÉLODIE DU DÉMON ★ LE RÈGNE DU FEU LA FUREUR DES DRAGONS ★ ARAC ATTACK LA CHARGE DES ARAIGNÉES GÉANTES ★ DOG SOLDIERS LA NUIT DES LOUPS GAROUS

★ L'ÉTÉ DE TOUTES LES SÉRIES B ★

★ MES CHERS VOISINS DU RIFIFI CHEZ LES BARJOS ★ REQUIEM RÈGLEMENT DE COMPTE AU COUVENT

SORCIERS, MONSTRES, DRAGONS... DÉCOUVREZ L'AUTRE CHEF-D'OEUVRE DE L'HEROIC FANTASY EN DVD VIDEO !





PAR LES CINÉASTES LÉGENDAIRES GEORGE LUCAS & RON HOWARD

BONUS DVD

- Commentaire audio de Warwick DAVIS
- Documentaire : « WILLOW : les coulisses d'une aventure »
- Reportage sur les effets spéciaux : " Du morf au morphing "
- Teasers cinéma
- Bande-annonce
- 8 spots TV
- Galerie d'images

Produit et écrit par le maître de la science fiction George LUCAS et réalisé par Ron HOWARD, Willow est un film fantastique qui vous plonge dans un monde de magie, de créatures étranges et d'aventures. Avec plus de 2h30 de bonus pour découvrir les coulisses du tournage & des effets spéciaux, et une qualité du son et de l'image certifiée THX®, Willow est un DVD incontournable!

A LUCASFILM LTD. PRODUCTION A FILM BY RON HOWARD "WILLOW"
STARRING VAL KILMER JOANNE WHALLEY WARWICK DAVIS BILLY BARTY JEAN MARSH STORY BY GEORGE LUCAS
MUSIC COMPOSED BY JAMES HORNER EDITED BY BOB DOLMAN EXECUTIVE PRODUCER GEORGE LUCAS PRODUCED BY NIGEL WOOLL DIRECTED BY RON HOWARD

Dolby et DD sont des marques de la Dolby Laboratories Licensing Corporation

TM & © 1988, 2001 LUCASFILM LTD. (LFL). All Rights Reserved. In Association with © 2001 Twentieth Century Fox Home Entertainment Inc. All Rights Reserved.

RETOUR VERS LE FUTUR ?

Au début des années 90, on pouvait voir les amateurs de séries B et Z porter le deuil. À cette époque, la majorité des salles de quartier, comme le Ritz, le Trianon, l'Hollywood Boulevard ou encore l'Agora, fermaient leurs portes (Guy Giraud le soulignait au détour de son texte « La fin du bis » dans le n° 142 de Mad Movies) pour laisser place à des supermarchés et autres soldeurs en tout genre. Lors de cette décennie, les blockbusters se sont progressivement mis à occuper les salles en masse, ne laissant plus aucune place aux films plus mineurs, de toute façon rejetés par les réseaux de distribution classiques. Désormais, il fallait se rendre au vidéo-club le plus proche pour se farcir un **Toxic Avenger** ou un **Killer Crocodile**. Ce qui entraîna par la même occasion une baisse de qualité dans la production de ces petits films, leurs auteurs les pré-formatant dorénavant pour le petit écran par souci de rentabilité. Pourtant, dans les années 80, le cinéma Bis partageait encore de manière équitable les écrans avec les films de majors hollywoodiens auxquels ils tenaient tête. Surtout lors des mois de juin/juillet/août, où l'on pouvait voir débouler une avalanche de films de seconde zone. Ainsi, au cours de l'été 1982 sortaient coup sur coup **Cannibal Ferox**, **Blue Holocaust**, **L'Avion de l'apocalypse**, **Cauchemars à Daytona Beach**, **La Galaxie de la terreur**, **Kung-Fu zombie**, **Parasite**, **L'Île de L'enfer cannibale** ou encore **Épouvante sur New York** pour ne citer que ceux-là. L'année suivante, **La Reine de la magie noire**, **Le Feu de la vengeance**, **La Guerre du fer**, **Horrible**, **Horror Star**, **Yor le chasseur du futur**, **Crime au cimetière étrusque**, **Vaincre ou mourir**, **De si gentils petits monstres**, **Frères de sang** et **Evil Dead** avaient eux aussi accès aux salles obscures. On pouvait alors voir, sans même se rendre dans un cinéma de quartier, mais tout simplement en achetant son billet dans une salle UGC, un film comme **2020 Texas Gadiators** de Joe D'Amato, avec son affiche montrant un cow-boy armé d'un bazooka futuriste menacé par le pistolet laser d'un Iroquois en bonne place aux côtés de celles d'**Indiana Jones et le temple maudit** et des **Ripoux** de Claude Zidi. Une belle époque pendant longtemps révolue, qui semble néanmoins connaître une sorte de revival en cette année 2002, puisque la période estivale que nous traversons abonde dans ce sens. Cet été, un seul blockbuster pointera son nez dans les salles (**Men In Black II** qui, de plus, baigne dans la culture série B), encadré par une bonne dizaine de films « populaires » : **Jason X**, **Jeepers Creepers**, **Dog Soldiers**, ainssi que **Requiem** et **Bloody Mallory** qui s'inscrivent tous deux dans la collection « Bee movies » que produit la société française Fidélité, sans oublier **Arac Attack**, un bel hommage aux films de monstres des années 50 (au même titre que **Tremors**) auquel Warner a tout de même octroyé un budget de 30 millions de dollars ! Faut-il voir là un retour en force de l'esprit série B pour le futur ? En tout cas, on peut l'espérer... Quoi qu'il en soit, à Mad, on trépigne déjà, on se dit que dans les mois à venir, on va sacrément se marrer !

Damien Granger

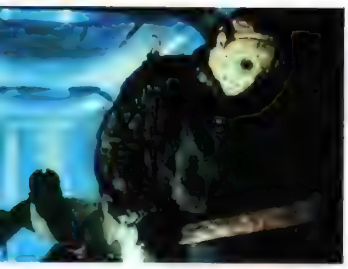
P.S. : Pour répondre aux lecteurs qui nous ont écrit en masse concernant la « suppression » du cahier Impact, qu'ils se rassurent ! Impact n'a pas du tout disparu mais a été définitivement intégré au sein de Mad Movies par souci d'améliorer sa formule et de ne plus ghettoïser un genre en fin de magazine. **Windtalkers**, le nouveau film de John Woo, trouvera ainsi sa place aux côtés de **Minority Report** dans notre numéro de septembre. Numéro pour lequel on vous réserve d'ailleurs une petite surprise... Dans l'immédiat, bonnes vacances !

ATTENTION, nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634

Rédaction, Administration : 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Rédacteur en chef adjoint** : Rafik Djoumi **Secrétaire de rédaction** : Arnaud Bordas **Rédaction** : Cédric Delelée, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions** : Alexandre Bustillo, Yannick Dahan, Anne-Laure Gauberthier, Christophe Lemaire, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Julien Sévéon, Erich Vogel **Correspondant aux Etats-Unis** : Didier Allouch **Conception graphique** : Isabel Ferreira/Atipik **Photogravure** : Start Plus. Imprimé en France/Printed in France. **Commission paritaire** : N° 59956 ISSN : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution**
Publicité : Marylène Tavares Tél. : 01 44 635 633 Fax : 01 44 635 634 **Abonnements et commandes d'anciens numéros** : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Remerciements** : Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Sophie Bataille, Marie Anne Benardais, Laure Boulignat, Daniel Bouteiller, Agence Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Valeria Ciezar, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Laurence Granec, François Guerrar, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Emilie Maison, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Karine Ménard, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Naomi, Céline Petit, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, Hélène Sitbon, Valérie Taillefer, Sabine Theillier, Uncut Movies, Ursi Van der Herten, François Vila, Akinhola Wazi, Emmanuelle Zinggeler.
Directeur de la publication : Benjamin Cohen Editeur : **Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - 17 rue Rodier, 75009 Paris **RCS Paris** : B 394 412 928. **Principal actionnaire** : Fairway sarl

SOMMAIRE 144

30 LE RÈGNE DU FEU
Dans le futur, le monde est dévasté par une armée de dragons cracheurs de feu ! Cédric Delelée a déjà armé son épée Dolorès pour le combat, mais on lui rappelle que les armes à feu, c'est quand même plus efficace…


Jason X

34 BROCÉLIANDE
Un ex de Starfix, Doug Headline, se lance dans la grande aventure du long-métrage. Quoi de plus logique qu'un autre ancien de Starfix, Christophe Lemaire, pour faire un rapport sur le tournage de ce film de monstre s'inspirant d'une légende celtique.

Jeepers Creepers

38 MEN IN BLACK
Stéphane Moïssakis est persuadé d'être noir et s'est même proposé pour remplacer Will Smith. En remerciement pour sa proposition, Barry Sonnenfeld l'a fait jouer un des asticots dans une séquence qu'il a ensuite coupé au montage. Lot de consolation : il a eu le droit au papier de preview (la rédaction n'ayant pas encore vu le film pour cause de délais de bouclage), qu'il a partagé avec Anne-Laure Gauberthier pour les SFX. Critique dans le prochain numéro…

Arac attack

46 JEEPERS CREEPERS
C'est certain, **Jeepers Creepers** se prête à l'analyse. Sigmund Djoumi nous sort donc un de ses bon gros papiers dont il a le secret, intelligent et tout… Tellement même, qu'on se demande si c'est pas sa femme psy qui l'a écrit. Anne-Laure, quant à elle, s'en est allé psychanalyser Victor Salva et interroger Brian Penikas concernant les maquillages.

Dossier 30 nanars assumés

54 JASON X
«C'est un concept super malin» nous sort Stéphane. *«Oui, oui, bouge pas, le monsieur en blanc va venir te chercher…»* lui a-t-on répondu. Mais pour faire plaisir à sa mère, on l'a laissé faire la critique. Notre Jason du tableau de cotation, Didier Allouch, s'est quant à lui chargé des interviews de James Isaac (réalisateur) et Kane Hodder (acteur).

60 REQUIEM
C'est l'été des Bee Movies avec deux films : **Requiem** et **Bloody Mallory**. Le premier valant plus le coup que le second, Anne-Laure s'en allé interviewer son réalisateur Hervé Renoh tandis qu'Arnaud Bordas affiche un certain mécontentement envers **Bloody Mallory**.

66 DOG SOLDIERS
Même s'il se rase le crâne (en ces périodes de chaleurs, on le comprend), Julien Sévéon n'en est pas moins un ami des grosses bêtes touffues. Forcément, **Dog Soldiers**, il trouve ça au poil… ah ! ah ! ah ! Critique, Interview de Neil Marshall et Bob Keen, respectivement réalisateur et superviseur des SFX, par ses bon soins.

70 ARAC ATTACK
Anne-Laure aime bien les grosses bestioles aussi mais elle, c'est surtout pour les pattes, on sait pas trop ce que ça lui fait, mais bon… Du coup, elle est partie interviewer le staff SFX de Centropolis, la boîte de Roland Emmerich, et en est revenue toute émoustillée. La coquine…

74 MES CHERS VOISINS
Rafik aime les réalisateurs barbus et bien portants, c'est connu… Ce mois-ci, il soumet donc Alex De La Iglesia à la question pour sa comédie bombesque qui, par un coup de chance insensé, sort enfin en France. Puisqu'on vous dit que c'est en Espagne que ça se passe !

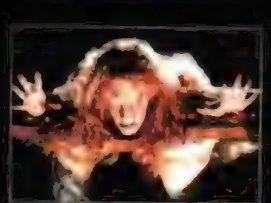
78 30 ANS - NOS 30 NANARS ASSUMÉS
Cette première moitié d'année ayant été relativement exceptionnelle, il fallait trouver une belle parade à tous ces films de qualités. Après moult brainstormings, la rédaction a décidé de parler d'Albert Pyun, Steven Seagal, **Mortal Kombat 2** ou encore **Howard the Duck**, histoire de rétablir la balance…

87 MAD'GAZINE
Stéphane nous recase du McTiernan en DVD pour changer, Yannick reste toujours la tête dans les étoiles avec une preview de la série ***Firefly*** tandis que Rafik ne rendra pas ses textes tant qu'il n'aura pas fini le jeu **Pikmin** trois fois (pour bien tout comprendre). Pendant ce temps là, Arnaud pète les plombs sur *Hellboy*… Voilà, voilà…

112 FILM DÉCRYPTÉ
Bertrand Rougier n'aime que les films qui se prennent la tête, ou alors, ceux où y'a des nichons, à la limite. Le **Metropolis** de Fritz Lang n'étant ni l'un, ni l'autre, on se demande comment il a fait pour adorer… En tout cas, avec la sortie du Rin Taro, il nous semblait normal qu'il revienne sur ce monument.

RUBRIQUES
3 Édito / 6 Courrier des Lecteurs / 8 Notules Lunaires
13 Pin-Up / 14 Notules Asiatiques
16 Le Seigneur des anneaux / 18 Festival / 20 Y a un truc
22 Dans les griffes du cinéphage / 28 Avis chiffrés
29 Abonnement / 102 Anciens numéros / 104 Mad in France
107 Fantastic Guide / 114 Petites annonces

LE DVD QUI VA VOUS HANTER



Des décors effrayants, des effets spéciaux qui vont vous faire froid dans le dos et une interactivité surprenante : 13 Fantômes la révélation (portraits des fantômes), commentaire audio du réalisateur, making of, films annonces...

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

SKYROCK
PARTOUT SUR LE NET
www.skyrock.com

DVD
GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

COURRIER DES LECTEURS

LA CRITIQUE INCROYABLEMENT VIRULENTE ET AGRESSIVE QUE NOUS AVIONS PUBLIÉ AU SUJET DES AVENTURES DE ROCKY ET BULLWINKLE N'A PROVOQUÉ AUCUNE RÉACTION (À L'EXCEPTION D'UN ÉCUREUIL). BIZARREMENT, CELLE D'ÉPISODE 2 NOUS A VALU SON FLOT D'INDIGNATIONS, DONT NOUS AVONS CONSERVÉ LES PLUS ARGUMENTÉES (LES SEULES EN FAIT) ET SURTOUT LES PLUS POLIES. COMME QUOI, IL EST DES ICÔNES SACRÉES AUXQUELLES IL EST STRICTEMENT INTERDIT DE TOUCHER... RAISON DE PLUS POUR NE PAS SE PRIVER !

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

1982-2002

Bon sang, quelle belle année pour l'amateur de fantastique que je suis ! Et dire que l'on en est encore qu'à la moitié ! Je me suis déjà gonfré **Versus**, **Avalon**, **Rollerball**, **L'Échine du Diable** et aussi **Monstres et Cie**, et encore **L'Attaque des clones**...
La « blockbusterisation » du fantastique et de la science-fiction aurait presque fait penser à une agonie du genre. Quand je pense à la ribambelle de slashers médiocres, à **La Maison de l'horreur**, à la bande annonce de **Tomb Raider** ou l'affiche de **Resident Evil**, ce que McTiernan subit avec **Rollerball**, George Lucas qui troque la simplicité de sa première trilogie pour une intrigue entre John Grisham et un soap brésilien, ça m'ennuie. Lorsque je me rends compte que les figures mythiques se perdent, que l'émotion se dilue, je déprime. Voilà qu'à 25 ans, je risquais de devenir nostalgique ! Où étaient les Snake Plissken, les Sam Lowry, les Ripley et les Sarah Connor du XXIème siècle ? Mais, mais, mais... **Ghost of Mars** m'a regonflé à bloc. **La Communauté de l'anneau** m'a enthousiasmé. J'ai ressenti des plaisirs cinéphiliques que je désespérais de retrouver (et j'ai oublié de vous parler du **Voyage de Chihiro** !! Quel blaireau je fais !). Et rien qu'à penser à l'avenir tout proche (**Spider-Man** !! **Blade II** !! **Les Deux tours** !! Putain !!!), j'en ai les yeux tout humides d'émotion. J'exagère à peine.
Et merci à vous, à votre passion, votre engagement, votre fidélité d'esprit, vos infos... 30 ans, le bel âge !

Nunzio Cusmano (Metz)

Cher Nunzio,
Merci de nous confirmer que nous ne sommes pas les seuls à délirer ces derniers temps sur la cascade de bons films fantastiques. C'est bien simple, on n'avait pas vu ça depuis 1982 ! Depuis septembre dernier, on s'est mangé en pleine poire **A.I.**, **Ghosts of Mars**, **Les Autres**, **La Communauté de l'anneau**, **From Hell**, **Versus**, **Chihiro**, **Rollerball**, **Metropolis**, **Avalon**, **Monstres et Cie**, **Jeepers Creepers**, **Mes chers voisins**, **L'Échine du Diable**, **Blade II**, **Spider-Man**... *dans une semaine nous découvrirons* **Minority Report** *et* **Men in Black II**. *Bref, autant dire qu'on ne débande plus depuis neuf mois, et ce n'est pas prêt de s'arrêter apparemment. Or, aussi surprenant que cela puisse paraître, cette jouissance nous est très violemment reprochée par certains lecteurs, pas aussi convaincus que nous de vivre une période exceptionnelle. Est-il besoin de le rappeler, c'était exactement le cas pour l'ancienne équipe, durant le dernier âge d'or, en 1982. Quant à tes illustrations, elles nous ont en effet suffisamment plues au point de les publier!*

1962-2002

Salut Mad, mon vieux pote de toujours, je t'écris à H - 5 de l'avant-première de **Spider-Man**. Les superlatifs se bousculent déjà dans mon esprit acquis à la cause de ce chef-d'oeuvre annoncé : érectif, jouissif... Ca fait un an et demi que j'attends ce moment. L'instant où mes yeux vont s'écarquiller tel un gamin de 5 ans devant une énorme glace à la fraise. Une larme de joie perlera-t-elle sur ma joue gonflée par le sourire béat qu'affichera mon visage ? **Spider-Man** ne peut être que parfait. Sam Raimi, que dis-je, Monsieur Raimi est un génie ! (À croire que seul Mad Movies était au courant !). À 22 ans, il renouvelle tout un genre en un seul film : **Evil Dead**. En 1990, il nous démontre qu'il est non seulement un virtuose de la caméra mais également un cinéaste plus qu'inventif en nous scotchant avec sa version bourrine de Jeckyll et Hyde (**Darkman**). En 1997 et 2000, il prouve à qui n'y croyait pas qu'il est un excellent directeur d'acteurs avec **Un plan simple** et **Intuitions**. Ajoutons à ceci l'amour d'un réalisateur pour le personnage principal (Peter Parker) et nous obtenons la meilleure adaptation BD jamais réalisée (et tout ça sans l'avoir vu !!!).

Aurélien Mazuir (Clermont-Ferrand)

Cher Aurélien,
Eh ho ! T'as oublié **Mort ou vif** *dans ta liste ! Bon sinon, ne fais pas la même erreur que nous. Arrête de t'enflammer sur des films que tu n'as pas vu. Arrête de faire confiance aux bons cinéastes. N'attends rien ! Va voir des films avec des glaçons dans le slip et le coeur endormi... nan, j'déconne Aurélien. Bienvenue à Madmovizland !*

PAS BEAU RAFIK !

Ne vois point de rancœur ou d'animosité dans cette épître, mais il me faut dans l'heure répondre à la critique de Maître Rafik sur **AOTC** (**Star Wars Épisode II**, quoi...).

Bon. Raf, ton article était super bien écrit, super bien documenté et super poilant mais tu y distilles une certaine dose de mauvaise foi qu'il me dérange de percevoir dans ta prose. On sent bien que tu t'es fait plaisir à l'écrire (masochisme ?), mais tout de même ! Les pauvres rebelles dont tu parles sont toute une armée, soutenus par la guilde du commerce et adeptes de la mise à mort en public ! Quant à l'attaque de Yoda et Cie, elle se justifie amplement pour sauver les autres jedi... mais le plus beau, c'est que tout ça est orchestré par Palpatine ! Donc, idéologiquement, ça se tient : la République est minée de l'intérieur par un délire sécuritaire. C'est tout à l'honneur de Lucas d'oser montrer comment les plus sages peuvent se faire avoir; et comment, avec les meilleures intentions, on en arrive à l'Empire.
Quant à Obi-Wan « humilié » par des gamins, ça aussi, ça s'explique : tout comme la gardienne des archives, Kenobi a du mal à seulement envisager que quelqu'un ait pu volontairement effacer les coordonnées de la planète (confiance aveugle dans la République). Owen et Bery ont rencontré Anakin dans cet épisode, ils vont sûrement plus le cotoyer dans le IIIème. Kenobi boit du jus de Jawa ? Et alors, à l'armée, on mange bien du pâté de soldat sans être cannibale ! Etc...
Par contre, je suis d'accord quant au découpage du film, et j'ai toujours du mal à supporter les images de synthèse. Quoique, avec cet épisode, on a gagné en repères visuels.
Enfin, puisque je vois que vos avis chiffrés sont variés, j'aurais aimé une critique positive pour contrebalancer (ça n'aurait rien retiré à la qualité de la tienne, Raf). Allez, donnez lui sa chance au George ! Peut-être qu'on verra Bobba Fett et

Han Solo copains comme cochons chez les Stormtroopers dans l'**Épisode III**...

Iscalon Melletar (Angers)

Lecteur assidu depuis le n°49, ce qui m'amène, c'est la petite chronique incendiaire, lapidaire et sans équivoque de **L'Attaque des clones**. Oh, je sais, vous vous dites encore un qui parle de ce film. Je ne vais pas le descendre ni le couronner de gloire, juste donner une réaction à l'article de Rafik.
D'une part, cet article est basé sur quelqu'un faisant son job, essayant d'avoir un regard objectif sur la situation. Le problème, mon petit Rafik, c'est que tu n'a plus dix ans. Tous les gosses de cet âge ayant vu le film ont adoré, et se passent bien de savoir si la scène où Anakin se fait un plaisir de découper en rondelles l'homme des sables est sabrée. Je ne connais pas ton âge, mais je crois que si l'ancienne trilogie fonctionnait si bien, c'est que tu l'as vue avec tes yeux de gosse, pas avec ceux d'un critique. Cette différence me permet de dire que tu as absolument cherché à trouver des failles et des défauts partout. (...) Je pense que cet épisode est bon. Meilleur que le premier penseront certains. Différent en tout cas. Donc, mon petit Rafik, range ta panoplie de scribe et regarde comme un gosse, pas comme un journaliste. Et ta chronique sera peut-être différente.

Walter Bizeaud (Bordeaux)

Chers vous tous,
Bon, désolé de briser un fantasme persistant, mais la vérité est que j'avais catégoriquement refusé d'écrire la moindre ligne sur **Épisode 2**, *des mois avant sa sortie. Arnaud devait se charger de la critique. Or, suite à la consternation provoquée par la vision du film, mes collègues ont jugé qu'en tant qu'ancien fan accro, j'étais le plus à même d'amener des éléments de réflexion plutôt qu'une bête descente en flèche. Très sincèrement,* **AOTC**, *je m'en bats la couenne. Si j'ai accepté cette tâche, c'était uniquement pour pouvoir enfin parler du cas Gary Kurtz qui, lui par contre, me passionne, et dont personne ne parle depuis 20 ans à ma grande stupéfaction ! Je pense que si la critique s'était juste « contentée » de descendre le film, elle n'aurait pas provoqué de réactions aussi vives. Car, dans le flot de réactions outragées qui ont accompagné sa publication (par courrier et sur le site) c'est bien son ancrage dans des informations et des déductions concrètes (le vrai Lucas ne serait-il pas Gary Kurtz ?) qui ont rendu cette critique « insupportable », car difficile à contre-argumenter sans informations solides.*
Je n'attendrai pas l'épisode 181 pour me demander si le 2 est un bon film ou pas, et je ne sucerai pas plus mon pouce devant un **Star Wars** *que devant* **Le Géant de fer** *ou* **1001 pattes** *(qui, eux, n'ont pas besoin « d'âme d'enfant » pour s'imposer comme de grands films). Mon travail de critique exige que je me base sur la réflexion la plus poussée, la plus informée, à la recherche d'une vérité. et non pas d'un simple « sentiment » de spectateur. Lorsque je découvrais* **Star Wars Holiday Special** *à 8 ans, j'avais déjà la sensation que Lucas me « pissait à la raie ». J'ai cumulé depuis suffisament d'informations pour comprendre ce qui s'est passé entre 1978 et 1983, et mon texte se voulait d'abord et avant tout un début d'enquête à ce sujet. Aussi je recommande vivement aux anglicistes d'aller jeter un œil à l'interview de Gary Kurtz faite par FilmThreat, à l'adresse http://www.filmthreat.com/Interviews.asp?File=InterviewsOne.asp&Id=8, où il parle entre autres de SA vision de* **La Revanche du Jedi** *(et non pas Retour) ainsi que des épisode 1, 2 et 3 tels qu'ils étaient pensés à l'époque. De quoi faire frémir tout amoureux originel de la saga. Et voyez également les propos incroyables d'Irvin Kershner, à l'adresse http://www.filmscoremonthly.com/articles/1998/25_Jun-I_Met_Irvin_Kershner_Tonight.asp, selon qui le véritable maître d'oeuvre de* **L'Empire contre-attaque** *est bel et bien Gary Kurtz.*
Au-delà des goûts prononcés pour tel ou tel film, notre travail de journaliste, c'est d'abord de vous amener ce genre d'informations, des débuts de réflexion, des éléments concrets que, la plupart du temps, vous ne trouverez pas ailleurs. Mais c'est bien pour cela que vous achetez Mad, non ?
Merci d'avoir pris la peine de suivre cette longue réponse.

Rafik

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 3 JUILLET

CONCOURS

JEU GRATUIT SANS OBLIGATION D'ACHAT

JEEPERS CREEPERS

50 LOTS À GAGNER

25 AFFICHETTES
25 TEE-SHIRTS

www.cinecollector.com

Extrait du règlement Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 03/07/2002 au 16/08/2002, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 16/08/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris**. Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles.
Les gagnants des lots seront déterminés par les 50 premières bonnes réponses reçues avant la clôture du jeu et seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **25 affichettes** et **25 tee-shirts Jeepers Creepers**. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.
La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 16/08/2002. Conformement à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

MAD MOVIES

NOM PRÉNOM

ADRESSE

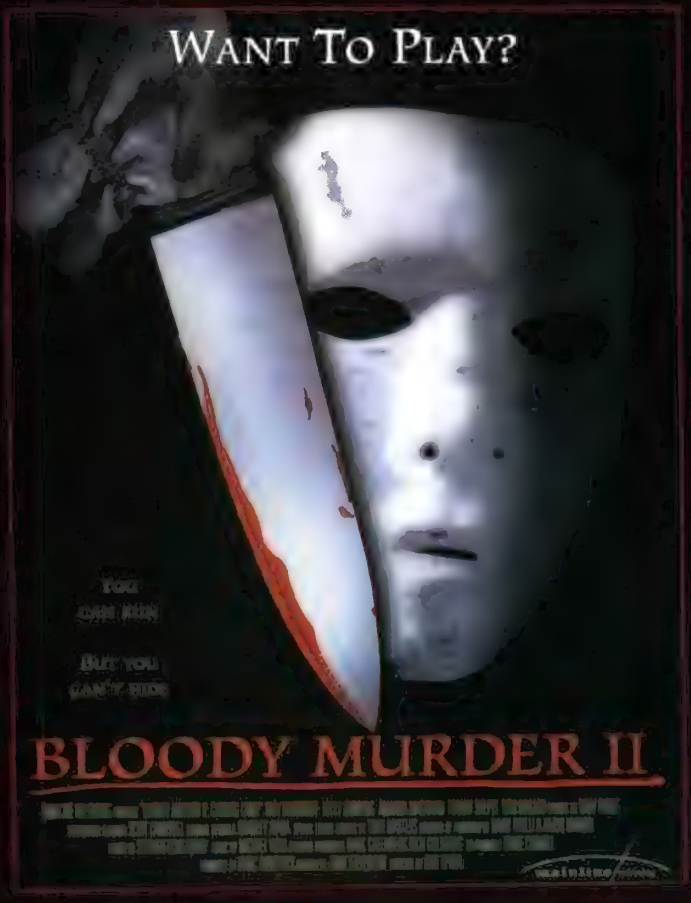
CODE POSTAL VILLE TEL

JEEPERS CREEPERS EST UN FILM DE :

A. OTTO PREMINGER B. VICTOR SALVA C. PIERRE TCHERNIA

NOTULES LUNAIRES

Au Mackinaw bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra pour être jamais. Toute l'information du Fantastique.

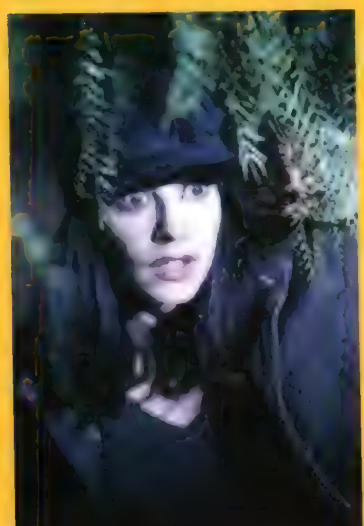


■ Tout le monde connaît Jason Voorhees et Michael Myers, mais qui se souvient de Trevor Moorhouse? Trevor Moorhouse, c'était le tueur pas très finaud caché derrière un masque de hockey et armé d'une tronçonneuse (à vous de retrouver ses influences...) qui s'amusait à terroriser des moniteurs de colos (tiens donc?) dans le **Bloody Murder** de Ralph Portillo. Cinq années se sont écoulées depuis. Le camp Placid Pines (qui ne doit pas être très loin de celui de Cristal Lake sur la carte) va bientôt être fermé, pour cause de mauvaise réputation, par un nouveau groupe de moniteurs dont fait partie la jeune Jenny, bien angoissée à l'idée de revenir sur les lieux du drame qui a vu disparaître son frère Jason le bien nommé. Et, comme par hasard, les meurtres recommencent... Serait-ce Trevor Moorhouse venu prendre sa revanche, ou le frangin Jason bien décidé à assumer un prénom lourd de conséquence dans un slasher-movie? Mystère, mystère... Réalisé par Bob Spera (le premier **Witchcraft** et le toujours inédit **Leprechaun in the Hood**, avec Ice-T!), **Bloody murder 2: Closing Camp** a toutes les cartes en main pour devenir une bonne grosse série Z bien soporifique.

■ Depuis quelques nuits, la petite ville tranquille de Los Lobos subit les attaques sauvages et meurtrières de ce qui semble être des coyotes. Sa meilleure amie ayant mystérieusement disparue, la jeune Rhonda mène une petite enquête qui la conduira rapidement au Lycan Institute (bien vu!) de la ville. Et si sa meilleure amie était tout simplement devenue un loup-garou? Rhonda se voit donc obligée d'affronter la bête et de dévoiler au grand jour son sombre secret.

KILLJOY 2: DELIVERANCE FROM EVIL
ÇA VA SLASHER !

Sorti il y a deux ans sur le marché vidéo américain, **Killjoy** (voir Mad 139) est devenu rapidement, malgré sa médiocrité, un des hits les plus rentables pour Full Moon. Une suite était donc inévitable et pas forcément très attendue. Mais, bonne nouvelle! Selon les premiers échos, **Killjoy 2: Deliverance from Evil** transcende l'original et serait une excellente série B bien gore et très fun. Pourtant rien de très novateur dans cette histoire écrite par Douglas Snauffer (déjà responsable de celle de **Witchouse 2: Blood Coven**), qui voit un groupe de cinq délinquants et leurs éducateurs partis retaper une vieille maison pour en faire un centre de réhabilitation, se perdre en chemin et croiser celui du Killjoy, un boogeyman issu d'une légende urbaine. L'intérêt est ailleurs. Dans sa réalisatrice par exemple: la débutante Tammi Sutton (productrice de **Witchouse 3: Demon Fire** et actrice dans plusieurs productions Full Moon) crie haut et fort à qui veut bien l'entendre son amour pour le fantastique et l'horreur. Motivée de pouvoir apporter sa modeste contribution au genre, elle n'hésite pas à tourner dans des conditions difficiles (12 pages de script sont shootées par jour) et a solliciter les services de maquilleurs confirmés comme Robert Hall de la compagnie Almost Human Effect (des séries ***Buffy*** et ***Angel***) pour donner un nouveau visage terrifiant à son monstre qu'elle décrit elle-même comme une version du clown de **Poltergeist** sous stéroïdes. Elle assure, la petite Tammi, et en plus elle est mignonne. La classe!



Killjoy 2: Deliverance from Evil et son clown maléfique issu d'une légende urbaine. A gauche: Debbie Rochon, décidément l'actrice la plus prolifique du Z californien.

Alexandre BUSTILLO

Réalisé par J.S. Park pour Immortal Pictures et Entertainment Factory, **Sisterhood of the Shewolf** (dont l'histoire entretient d'étroits rapports avec le très bon **Ginger Snaps**, un autre film lycanthrope au féminin) mise avant tout sur un casting de pin-ups très alléchantes: la scream-queen Beverly Lynne (**Demon's Kiss**), Katie Lohmann (miss Avril chez Playboy), Donna Philipson (**Yonggary**), Carmen Perez (**Blair Witch 2**) et Taimie Lynn Hannum (**Shadow Watchers**). Bark at the moon boys!

■ Alors que les deux épisodes précédents restent toujours inédits en France malgré leur succès indéniable sur les chaînes payantes et le marché vidéo américain, l'inépuisable et définitivement culte David DeCoteau nous balance dans les gencives le troisième chapitre de sa saga **Brotherhood**, à savoir **Young Demons** (préalablement titré **Wolves of Wall Street**, désormais un autre film du même DeCoteau avec Eric Roberts et des loups-garous), toujours produit sous la bannière Rapid Heart Pictures. Une université américaine abrite en son sein une société secrète de joueurs qui, une fois les cours terminés, s'adonne aux jeux de rôles grandeur nature. Mais une mystérieuse force plane dans les couloirs déserts et transforme ces jeux innocents en parties de massacre lorsqu'elle vient posséder les âmes des joueurs, qui deviennent alors aussitôt des démons. Il ne tient plus qu'aux élèves de s'unir et de faire face à ce pouvoir maléfique qui menace de les détruire à jamais. Jeunes éphèbes (Kris Turner, Paul Andrich, David Johnson) et magie noire sont donc au programme du nouveau film (pas franchement excitant sur le papier, faut l'avouer) du prince de la série Z californienne.

■ Réalisé par Will Harper pour Palisades Productions et Imageworks Ent., **Warrior** s'annonce comme une relecture de l'histoire de Moïse, matinée de sorcellerie vaudou. Sur l'île de Vanuatu, le fils d'un dieu vaudou vient de naître et voit sa destinée toute tracée: tuer Mootin, sa diabolique sœur aînée. Craignant cette dernière, les parents adoptifs du jeune sauveur le jette à la mer, dans l'espoir qu'il disparaisse à tout jamais. Sauvé par le patriarche d'une tribu secrète d'indiens mexicains, l'enfant grandit pour devenir Dreadmon (Vince Klyn, vu dans **Cyborg** et **Point Break**), un être surhumain développant des pouvoirs psychiques et physiques. Aidé par son père adoptif et guidé par une voix intérieure, il se met alors à la recherche de sa véritable identité et du secret de sa naissance. Une quête qui ne tardera pas à se transformer en bataille pour sauver sa terre adoptive, menacée par un puissant cartel de barons de la drogue mené par Lord Kingpin Eldoron (Ron Josephs, vu dans **Navy Seals** et **Scarface**), lui-même contrôlé par l'impitoyable Mootin. À première vue, Warrior s'impose comme une version burnée de l'*Ancien Testament*.

HOUSE OF THE DEAD
LA RAVE DES MORTS-VIVANTS

Après **Street Fighter**, **Mortal Kombat**, **Tomb Raider** et **Resident Evil**, c'est au tour du jeu d'arcade de Sega, **House of the Dead**, de connaître une adaptation au cinéma. Moins codifié que **Tomb Raider** ou **Resident Evil** dans l'inconscient collectif des joueurs (qui sont aussi et avant tout les plus gros consommateurs de films de genre), **House of the Dead** est une adaptation pas trop risquée permettant une relecture en quasi-totale liberté de l'histoire par les scénaristes. Ici, il n'est pas question d'une unité gouvernementale proche des ***X-Files*** (ce qui est le cas dans le jeu) mais d'un groupe de lycéens partis faire une rave sur une île bien mystérieuse. Ils ne tarderont pas à faire connaissance avec une horde de morts-vivants affamés (ce qui est bien plus dangereux qu'un exta coupé à la mort aux rats) et se verront obliger de se cacher dans une maison (la maison des morts, bien entendu) dans l'espoir de survivre à la nuit d'horreur qui s'annonce.

Réalisé par Uwe Boll (**Blackwoods** et **Sanctimony**, deux direct-to-video avec Michael Paré correctement emballés), d'après un script de Mark A. Altman (la série ***Free Entreprise***) et de Dave Park (le sympathique **Les Morts naissent les vivants**) et filmé à Vancouver pour un budget total de 12 millions de dollars, **House of the Dead** (qui se pave le luxe d'avoir à son bord l'acteur Jurgen Prochnow, vu dans **L'Antre de la folie** et **La Forteresse noire**) n'est que le début d'une gigantesque offensive lancée par Sega qui débouchera en cas de succès sur une éventuelle trilogie au cinéma, un nouveau jeu d'arcade (à prévoir sur consoles nouvelle génération, il va sans dire) et une série télé. Si tout se passe comme prévu, le zombie sera très tendance en 2003.

Alexandre BUSTILLO

House of the Dead : l'influence Resident Evil n'est pas loin.

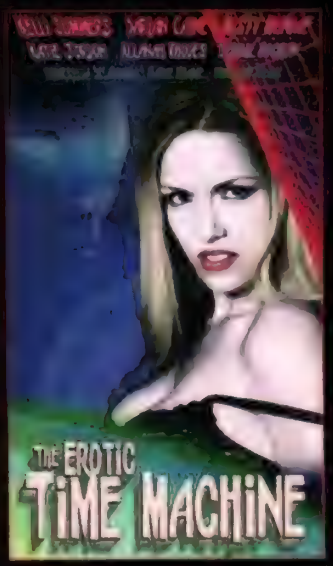
■ Après le très attendu **Jason X** (qui déchire tout, soit dit en passant), Jim Isaac (déjà responsable à l'époque d'un **Horror Show** de très bonne mémoire) s'attelle à la mise en chantier de **Skinwalkers**. Depuis la nuit des temps, la confrérie des loups-garous est divisée en deux castes: une progressiste (ses membres vivent parmi les humains et essayent de les épargner) et une conservatrice (ses monstres vivent dans les tréfonds de la forêt et se nourrissent de chair fraîche). Le jour où une ancienne prophétie devient réalité, les deux clans doivent s'affronter dans une lutte fratricide dont l'enjeu est un curieux petit enfant. On peut faire confiance à Jim Isaac pour nous fournir un authentique B-movie bien gore et bien nerveux. À suivre de très près donc…

■ La Holy Angel School est abandonnée depuis des années, suite à un terrible incendie qui fit de nombreuses victimes. Trahison, jalousie et vengeance étaient à la base de cette tragédie. Une équipe de télévision spécialisée dans le documentaire et dirigée par un agent d'Hollywood avide de pouvoir et d'argent se retrouve mandatée par une des survivantes du carnage afin de faire la lumière sur toute la vérité. Une vérité bien sombre dissimulée sous les cendres encore fumantes de l'imposante bâtisse… Réalisé par Ian David Diaz (déjà responsable de deux segments de l'anthologie **Dead Rooms**) pour les Canadiens d'Avrofilmworks, **Fallen Angels** nous permet de retrouver deux gueules incontournables de l'inédit vidéo, à savoir Jeff Fahey (**Darkman 3**, **Bodyparts**) et cette vieille trogne de Michael Ironside (**Starship Troopers**, **Omega Code**). C'est déjà ça de pris!

■ Après **Bloody Murder 2**, l'autre slasher du mois s'appelle **Ax'em** et ne semble pas vouloir prétendre à autre chose que de pomper, et ce de façon totalement décomplexée, ses glorieux aînés que sont **vendredi 13** et **Blair Witch**. Alors attention au pitch de la mort: Michael et ses amis s'en vont passer un week-end en forêt, dans la vieille maison de son grand-père. Mais (ben oui, comme souvent, il y a un mais, sinon l'intérêt du film serait tout de suite moindre) un jeune détraqué répondant au doux nom d'Harry arpente les sentiers de la forêt dans l'espoir de

foutre sa hache dans la tronche du premier crétin venu. Pas de chance pour Michael et ses potes! Réalisé par Mike Mfume (ceci dit, il devrait penser à arrêter), **Ax'em** a malgré tout le mérite d'avoir un slogan sympathique: « *la forêt va être réveillée par les cris de ses victimes!* ». Encore un film qui va faire du bruit!

■ Et maintenant, le hot-movie du mois! Seduction Cinema, la firme préférée de notre rédac'chef, s'accapare un classique de la science-fiction (le roman *La Machine à explorer le temps* de Wells) et l'accommode à sa sauce érotico-fantastique. Une des pouliches de l'écurie Seduction Cinema, la nouvelle venue Kelli Summers, endosse l'uniforme (pas pour longtemps, rassurez-vous) de Miss Manners, une scientifique du 31ème siècle venant juste de découvrir le secret du voyage dans le temps. Un voyage qui lui permettra de découvrir des sensations physiques inconnues de l'espèce humaine et de connaître des aventures érotiques à travers diverses époques. Réalisé par Johnny Crash, **The Erotic Time Machine** (qui s'annonce beaucoup plus fun



que le sinistre remake de Simon Wells) est dans la parfaite lignée d'**Erotic Witch Project**, de **Playmate of the Apes** ou encore de **Sexy 6th Sense**, les autres productions olé-olé de cette bien sympathique boîte. Les habituelles Darian Caine, Misty Mundae, Katie Jordon et Debbie Rochon complètent la distribution.

■ Après **Cradle of Fear** et **Through Eyes of the Dead Uncut**,

THE GATHERING
SEPTIÈME SENS

Après **Sleepy Hollow** (glop!) et **L'Elue** (pas glop!), la très brune et très mignonne Christina Ricci revient au genre pour les besoins du nouveau film de Brian Gilbert (**Jamais sans ma fille**, bonjour les références!). **The Gathering**.

De nos jours, dans la campagne anglaise, des agriculteurs déterrent les ruines d'une église datant du premier siècle après Jésus-Christ. Seule une remarquable et sinistre fresque est intacte. Au même moment, une jeune randonneuse américaine (Ricci) visitant l'Angleterre sac au dos, se retrouve impliquée bien malgré elle dans un accident de voiture. Après avoir accepté l'aide de la conductrice, la jeune femme commence à avoir de sérieuses hallucinations et

Christina Ricci dans The Gathering.

Lords of Chaos déboule pour le plus grand plaisir des hardos, qui sont la plupart du temps de gros consommateurs de films d'horreur (et de bière, me dit-on à l'oreille). Le film se base sur un livre réel traitant du Black Metal norvégien et met en scène la plupart de ses leaders. Sans compromis, brutal et extrêmement gore, **Lords of Chaos** est le nouveau film de Todd Sheets, un habitué du film ultra violent tourné en vidéo sans aucun budget comme **Zombie Rampage**, **Bloodthirsty Cannibal Demons** ou encore **Violent New Breed**. Ce gentil taré qui n'hésite pas à se qualifier d'auteur s'explique sur son dernier rejeton : « **Lords of Chaos** *est un retour au vrai film d'horreur. Le plus effrayant sur ce film est qu'il est très réaliste et basé sur des faits réels. Beaucoup de chanteurs de Black Metal norvégien se sont retrouvés en taule après avoir brûlé des églises par exemple. Ces événements peuvent arriver. Ces personnes existent. Mon but était de faire un film proche de* **Cannibal Holocaust** *et* **Tueurs nés** *!* » Reste plus qu'à patienter pour voir s'il a réussi. Up the irons!

■ Subterano, c'est le nom d'un jeu virtuel mortel qui, dans un futur incertain, oblige Conrad et Stone, deux guerriers épris de liberté, à se battre au milieu d'un groupe pourchassé par un maître du jeu particulièrement vicieux et sadique. Réalisé par l'acteur/réalisateur Esben Storm (acteur dans **Pandemonium** et réalisateur de plusieurs épisodes de la série ***Dragon Chronicles***), **Subterano** est une petite série Z qui louche grave sur le succès de **Matrix** et qui risque de ne jamais venir se

semble persuadée d'être traquée par de mystérieuses ombres. Un étrange don semble alors naître en elle, lui ordonnant de se rendre à l'église, qui abriterait dans sa fresque une légende ancestrale liée à la crucifixion du Christ. Tourné intégralement sur place (donc en Angleterre) pour un budget de 18 millions de dollars alloué par la boîte de productions Granada Films (déjà responsable de **The Hole**, la bonne surprise de l'été 2001) d'après un script d'Anthony Horowitz (**Diamond's Edge**), **The Gathering** pourrait créer la surprise malgré son histoire pas franchement révolutionnaire. Pour s'en convaincre, rappelons-nous qu'**Intuitions** (qui mêlait fantastique et ruralité) n'avait rien de très excitant sur le papier et que le résultat sur pellicule était à tomber. Mais d'un autre côté, Brian Gilbert n'est pas Sam Raimi. Qui vivra verra, donc.

Alexandre BUSTILLO

Flashes

● John Frankenheimer s'est désisté du tournage de la préquelle de **L'Exorciste** pour cause de maladie. Le planning ne change pas (début des prises de vues le 1er septembre) et les producteurs lui cherchent donc un remplaçant. Et pourquoi pas William Peter Blatty ? L'écrivain/réalisateur nous avait fait bien paniquer avec le troisième opus de la série...

● Dark Castle s'apprête à produire **Gothika**, une ghost-story basée sur un pitch du scénariste et réalisateur Sebastian Gutierrez (**Judas Kiss**, **She Creature**) : une psychiatre se réveille comme patiente dans son propre asile.

● Quelques news de **Destination finale 2** de David Ellis, qui nous promet plus d'action, dont une scène de carambolage mémorable sur l'autoroute. A.J. Cook et Michael Landes répondent présent pour se faire traquer par la faucheuse et Tony Todd reprend le rôle de Mr Bludworth, le croque-mort qui en sait plus qu'il n'y paraît.

● Ce gros tâcheron de Gore Verbinski (le pas attendu du tout remake américain du terrifiant **Ring**) devrait diriger l'adaptation au cinéma des « Pirates des Caraïbes » (d'après l'attraction Disney) avec le fric de Bruckheimer. Des galions qui explosent comme le WTC... vous en rêviez ? Jerry va le faire !

○ Un slasher scandinave, ça vous dit ? Mais non, rigolez pas, c'est très sérieux, ça s'appelle **Camp Slaughter** (un camp d'été dans la neige ? Ça promet, avec des bikinis en poils de yack) et ça va se tourner cet été pour un budget d'un million de dollars.

○ Moonstone Entertainment et la compagnie anglaise Selton Potter vont produire 6 remakes, sous le nouveau label Curzon House of Horrors : **Crime and Punishment**, **Le Bossu de Notre-Dame**, **La Chute de la maison Usher**, **Toolbox Murders**, **Faust et Dr Jekyll & Mr Hyde**. Le label serait également impliqué dans **Lawrence Fankhauser's Death**, le nouveau Tobe Hooper.

○ Maintenant qu'il est pété de thunes, depuis que **Spider-Man** est devenu le succès que l'on sait, Sam Raimi (associé avec son pote Rob Tapert) se met à produire des petits films d'horreurs. Dirigé par Eric Kripke pour un budget plutôt confortable compris entre 18 et 20 millions de dollars, **The Boogeyman** sera le premier titre à sortir de cette nouvelle usine à rêves.

○ La chaîne Sci-Fi Channel annonce la mise en chantier de **Saint Sinner**, une histoire de démonologie se passant au 19ème siècle et écrite par Clive Barker.

○ Julian Richards (**Darklands**) réalise **The Last Horror Movie**, où une bande de jeunes se fait traquer par un projectionniste devenu fou dans un cinéma abandonné. Ça va charcler à coups de colleuse.

○ Suite au succès du premier opus, Neil Marshall envisage de réaliser **Dog Soldiers 2**. Une équipe de télé se rend en forêt pour rechercher les soldats disparus et ne tarde pas à rencontrer les loups-garous responsables de leurs disparitions. Gare à la pleine lune !

● **Solace**, ça vous dit rien ? C'est tout simplement la séquelle de **Seven** qu'envisage sérieusement de produire la New Line. Exit le personnage de Brad Pitt (part) piquer une tête, c'est l'été), l'histoire tournera essentiellement autour de Somerset (le personnage de Morgan Freeman), qui se verra confronter pour l'occasion à un tueur doté de pouvoirs psychiques. Rien de très excitant pour l'instant donc.

● Elijah Wood, le hobbit préféré de Djoumi, serait sur les rangs pour interpréter le héros décapité de **Mort the Dead Teenager**, une adaptation d'un comics Marvel que réaliserait Dean Paraskevopoulos pour Maverick Films.

● Après avoir fait le singe, ce doux dingue de Tim Burton revient à des choses plus personnelles avec **Big Fish**, l'histoire d'un garçon qui s'évertue à reconstituer la vie de son père mourant. Ça a pas l'air très gai tout ça...

COMIC BOOK MOVIES

THE HULK

Juste histoire de faire monter la pression, on vous passe une photo du tournage de **The Hulk** (avec Eric Bana et Jennifer Connelly). Ang Lee termine actuellement les prises de vue dans les rues de San Fransisco (on parle d'ailleurs d'un monstrueux climax sur le Golden Gate Bridge). Miam!

DEATHLOCK

Tiré du comics qui a inspiré **Terminator**, **Deathlock** est actuellement en pré-production. Affiche-teaser ci-dessus.

X-MEN 2

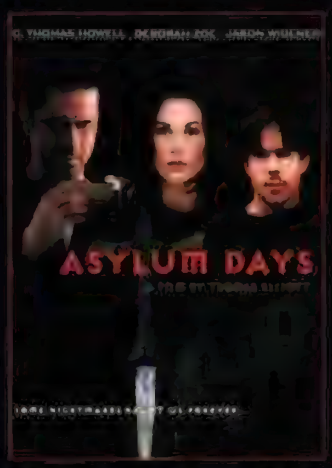
Le casting du nouveau Bryan Singer s'étoffe : on annonce Alan Cumming (**Spy Kids**) dans le rôle de Diablo (alias The Nightcrawler), la petite Katie Stuart (***The Crow - Stairway to Heaven***) en Kitty Pride et Kelly Hu (**Le Roi Scorpion**) en Lady Deathstrike. Reste à pourvoir le rôle de Colossus, qui sera dans le film

HELLBOY

Ron Perlman sera donc Hellboy. Guillermo Del Toro a en outre déclaré qu'il verrait bien Jean Reno ou Gary Oldman dans le rôle de Raspoutine, John Hurt dans celui du professeur Bruttenholm et Kevin Spacey pour la voix de Abe Sapien (qui serait donc un personnage en image de synthèse). Allez, vite, ça tourne!

promener sur les étagères de nos vidéo-clubs.

■ Certains cauchemars nous hantent à jamais. Laurie Cardell (Deborah Zoe, vue dans **Road Trip**, une sucrerie dont raffole le père Moïssakis) est là pour en témoigner. Pour une grosse majorité du public, elle est une star, une actrice adulée vivant son rêve hollywoodien, mais pour le scénariste Daniel Devine (Jason Widener, de la série télé ***Undressed***), elle est carrément le centre de l'univers. Quand Nathan (C. Thomas Howell, le jeune héros de **Hitcher**, le film avec la barrique de bière préférée de Lord Delelée), le frère abandonné de Daniel sort de prison, personne n'imagine l'horreur qu'il apporte avec lui. Et la belle Laurie de voir ses pires cauchemars d'enfance refaire surface pour la hanter à jamais. Produit et réalisé par Thomas Elliot, **Asylum Days** n'affiche aucune autre prétention que de venir vous divertir un soir d'ennui dans un quelconque programme à la Hollywood Night où sexe frileux, psychologie de bas étage et satanisme de bazar font souvent bon ménage.

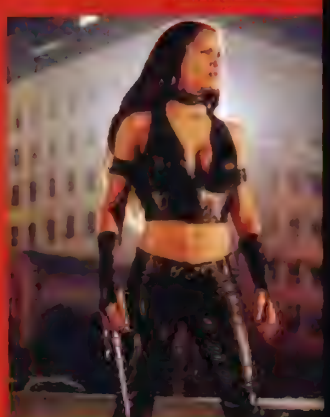


San HELVING

DAREDEVIL

Du nouveau sur le **Daredevil** de Mark Steven Johnson dont nous vous parlions dans le n°143. En l'occurrence les premières photos d'Elektra, du Tireur et du Caïd, respectivement interprétés par Jennifer Garner, Colin Farrell et Michael Clarke Duncan (photos ci-dessous).

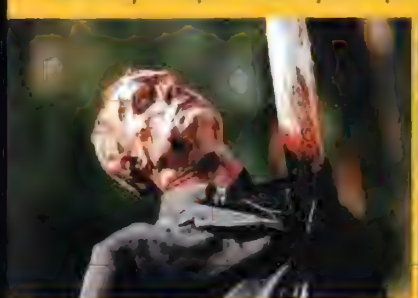
Arnaud BORDAS

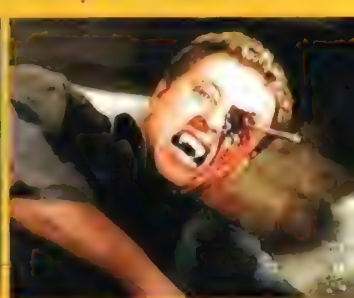


DRACULA 2 : ASCENSION
LE (VAM)PIRE EST À VENIR

Très faible relecture du mythe initié par le romancier Bram Stocker, le **Dracula 2001** produit par Wes Craven et réalisé par le canadien Patrick Lussier se verra très prochainement gratifié de deux séquelles tournées simultanément.

Dracula 2 : Ascension prend donc une nouvelle direction dans l'histoire pour s'attarder sur un groupe d'étudiants en médecine qui, après avoir découvert le corps d'un vampire dans la morgue de leur université, décide de faire des recherches génétiques sur son sang avec à la clé, une bourse d'études mirifique de 5 millions de dollars. Ce n'est pas trop s'avancer que de prétendre que les étudiants risquent d'être rapidement confrontés à la malédiction séculaire du vampirisme.





Dans Dracula 2 : Ascension, les vampires ont la vie dure!

Toujours réalisé par Patrick Lussier, **Dracula 2 : Ascension** a déjà le mérite de s'offrir un casting de série B de luxe : Jason Scott Lee (**Soldier**) cache ses muscles sous la défroque du père Uffizi, Jason London (**Carrie 2**) vient promener sa gueule de jeune premier, le légendaire Roy Scheider (**Les Dents de la mer**) accède carrément au statut de cardinal et ce gros buveur de Guinness de Rutger Hauer est apparemment convié à la fin du film à prendre la relève du prince des ténèbres (joué ici par Stephen Billington) pour les besoins de **Dracula 3 : Resurrection**, la seconde séquelle, qui le verra endosser pour la deuxième fois de sa carrière (souvenez-vous **Buffy**, le film) la panoplie du chef des vampires. Lord Delelée affûte déjà ses pieux, histoire d'en découdre avec toutes les goules qui se gausseraient de ce choix artistique assez casse-gueule. La guerre des vampires commence début 2003.

Alexandre BUSTILLO

JULIE K SMITH

« QUAND J'ÉTAIS JEUNE, JE RÊVAIS DE POSER POUR PLAYBOY »

Née le 18 août 1967 à Nuremberg, en Allemagne, Julie K. Smith passe son enfance au Nord de New York avant de voyager à travers les États-Unis pour suivre son père, militaire de carrière. Lorsqu'elle arrive en Californie, Julie se retrouve immédiatement liée au milieu du showbiz. *« Je joue la comédie depuis que je suis gosse. Je fais du théâtre depuis mon plus jeune âge. Mais pour être tout à fait honnête, ce n'est pas le métier d'actrice qui m'a poussé à m'installer à Los Angeles. J'avais beaucoup d'amis qui faisaient déjà du cinéma en espérant devenir des stars, mais ces raisons ne m'ont jamais motivée. Je préfère largement faire les choses par plaisir. En fait, j'ai très tôt été fascinée par les belles femmes et en particulier les magazines comme Playboy qui, à mes yeux, nous mettent intelligemment en valeur. Le truc, c'est qu'à 12 ans, j'avais déjà des seins énormes. Je me suis réveillée un matin, et ils étaient là ! Le pire, c'est que j'étais en quelque sorte un garçon manqué à cette époque. J'adorais jouer avec les mecs, eux aussi d'ailleurs, mais pas de la même manière, si vous voyez ce que je veux dire. Au début, je détestais ma poitrine, qui m'embarrassait. Puis j'ai appris à l'assumer, avec l'idée qu'elle me permettrait peut-être un jour de réaliser mon rêve, d'avoir ma place dans un magazine de charme, au milieu de toutes ces belles filles ».* Quelques temps plus tard, Julie K. Smith se rend à Beverly Hills et prend rendez-vous avec Hugh Heffner, l'année de ses 17 ans, afin de faire des essais de photos pour Playboy. Entre temps, elle part en Grèce pour tourner la comédie **Pretty Smart** avec Patricia Arquette, et décide d'y rester un an pour prendre le temps de réfléchir au futur. *« Normalement, tout devait se passer comme sur des roulettes. J'aurai eu mes 18 ans lorsque les photos auraient été publiées. Mais j'ai finalement décidé d'appeler Playboy pour leur dire que je ne souhaitais plus qu'elles paraissent, que je venais de me découvrir une nouvelle vocation, être actrice, et que je comptais bien persévérer dans cette voie. C'est ironique, non ? ».* En revenant de Grèce, Julie accepte alors de jouer dans cinq films, parmi lesquels **Hardbodies**, **Mankillers**, **Angel 3** et **Le Dernier samaritain**, sur le plateau duquel elle fait la connaissance de Julie Strain, qui devient aussitôt sa meilleure amie. *« Mais nos scènes ont été coupées ! J'avais le rôle de la copine d'un des joueurs, mais comme ils ont considérablement raccourci son rôle, le mien a tout simplement sauté. Quand je pense qu'on s'est investi deux semaines sur ce projet, ça me déprime… »* Quelque temps plus tard, après avoir volontairement renoncé à son statut de Playmate dans Playboy, Julie passe chez l'ennemi et devient Penthouse Pet. *« J'ai finalement aussi travaillé pour Playboy, mais je ne les aime pas, même si j'ai beaucoup appris de mon expérience chez eux, de leur hypocrisie. Je ne partage pas du tout leur façon de voir les choses. Déjà, ils emploient des filles qui sont à peine majeures, et en plus, ils les paient avec des queues de cerise. Les gens de Penthouse travaillent en famille et sont beaucoup plus professionnels. Leur magazine s'adresse à des personnes adultes qui sont saines d'esprit, pas à des pervers ! »*

Durant sa carrière, Julie K. Smith aura essayé d'accéder à plusieurs reprises aux productions hollywoodiennes (**Batman Forever**, où elle sera finalement évincée au profit de Drew Barrymore, et **Showgirls**, auquel sa participation se limitera finalement à l'entraînement d'Elizabeth Berkley) pour finir par apparaître dans bon nombre de séries B comme **The Wasp Woman**, **Midnight Tease 2** ou encore **The Process**, dont plusieurs avec sa copine Julie Strain, à savoir **Sorceress 2**, **The Bare Wench Project**, et surtout dans une série de films produits et réalisés par le couple Andy et Arlene Sidaris : **Dallas Connection**, **Day of the Warrior** et **Return to Savage Beach**. *« Je ferais un film pour Andy où il veut, quand il veut ! J'adore travailler avec lui. Andy et Arlene sont les personnes les plus adorables que je connaisse. C'est sûr, ils ne font pas les films les plus intelligents du monde, mais au moins, ils en sont conscients. D'ailleurs, Andy m'amuse beaucoup à ce sujet. Sur un tournage, il vient régulièrement me voir, me prend à part, et me dit : « Julie, tu fais beaucoup trop d'efforts là. Je ne te demande pas de jouer la comédie. Laisse ça aux Julia Roberts et autre Nicole Kidman. Contente-toi d'enlever ton soutien-gorge correctement, bordel ! ». C'est tout Andy, ça. Il s'éclate à faire ses petits films dans son coin. C'est le Russ Meyer de notre époque ! J'adorerai jouer dans un film de Russ Meyer. D'ailleurs, si j'avais assez d'argent, je produirais volontiers son prochain film rien que pour m'octroyer un rôle important. Mais j'ai entendu dire qu'il avait une nouvelle égérie actuellement. Elle s'appelle Pandora Peaks. Et même si j'ai une poitrine énorme, là, franchement, je ne fais pas le poids ! »*

Damien GRANGER

NOTULES ASIATIQUES

par Julien SÉVÉON

L'actualité du cinéma asiatique étant à la fois incontournable et fourmillante, il nous a semblé opportun de créer cette rubrique, que vous retrouverez désormais chaque mois dans Mad Movies. Un seul homme pouvait relever un tel challenge : notre Sensaï Julien Sévéon.

■ Le vent commence à tourner en Asie. Après le Japon, Hong Kong, la Corée du Sud et la Thaïlande, le pays dans l'œil du cyclone en actuellement l'Inde. Simple folie ou intérêt sincère ? En tout cas, les films indiens ont fait leur grande entrée cette année à Cannes (sans faire en sélection officielle qu'au marché), en particulier **Devdas**, dans le charme de l'actrice principale - Miss Univers au passage, oui, bien que ça - n'a laissé personne de marbre. On aura l'occasion de revenir dans de prochains numéros sur des films bien typés, comme l'excellent thriller **AKS The Reflection** (dont les scènes de danses sont tout simplement parmi les plus sexy de l'histoire du cinéma) l'aventure mythologico-fantastique **Devi** ou encore le film d'horreur **The Eyes**. Seul regret, une vie entière ne nous suffira jamais pour faire le tour de ce cinéma vraiment unique...

■ On espérait le voir à Cannes sur grand écran, mais hélas, **Suriyothai**, une magnifique épopée historique made in Thaïlande n'a pas fait partie de la sélection

officielle. Et on se demande bien pourquoi, le film ayant effectivement tout fait pour plaire : des décors et des costumes somptueux, des intrigues riches en rebondissements, des acteurs et actrices charismatiques... Et la petite touche en plus (du moins pour l'aspect marketing), c'est que Francis Ford Coppola, qui adore le film (il prédit qu'il va devenir un classique mondial), s'était occupé lui-même de faire un remontage plus court afin de satisfaire aux demandes du marché international. Bref, avec le nom du célèbre réalisateur américain associé à **Suriyothai**, on peut raisonnablement être sûr que l'on entendra de nouveau parler de ce film bientôt... Pour Cannes 2003, qui sait ?

■ **Angulimala**, actuellement en tournage en Thaïlande, s'annonce comme un grand film épique au croisement de **Bang Rajan** (pour la violence) et **Samsara** (pour la thématique religieuse). Cette célèbre histoire bouddhiste raconte la vie d'Angulimala, tueur en série à l'époque du Bouddha, qui pensait qu'en assassinant mille hommes, il pourrait atteindre le Nirvana. Au fil de ses actions, et de ses meurtres, il va petit à petit réaliser qu'il s'est trompé... Gros budget dans lequel on retrouvera notamment la superbe actrice mi-colombienne mi-Sicilo-Malucche déjà vu dans **Les Larmes du tigre noir** (que l'on attend toujours sur les écrans français). **Angulimala** devrait sortir à la fin de l'année en Thaïlande.

■ Fini les rumeurs. C'est désormais bien officiel, les DVD de la Shaw Brothers vont voir le jour à Hong Kong à partir de juillet. Au

GMT

GMT est une nouvelle compagnie de distribution et de production Thaï en pleine croissance. Sa spécialité : le cinéma de genre avant tout, mais aussi des romances (**Kwan Riam**) et du cinéma plus grand public. Et question genre, GMT a du beau matériel à nous offrir, à commencer par la délirante comédie horrifique **Body Jumper** de Haemarn Cheatamee. L'histoire tourne autour d'un fantôme traditionnel local, Pop, qui a la sale hab'tude de manger les reins de ses victimes. Plusieurs étudiants se rendent bientôt compte que c'est l'une de leurs amies qui a été possédée et qui tue ceux qui ont le malheur de lui tourner le dos... Car effectivement, Pop s'empare des reins humains en effectuant des fist-fuckings mortels ! Le film carbure à la dérision (on appréciera la mise en boîte de **Scream** où le tueur masqué est dans le film un simple voleur de petite culotte) et fait quelques clins d'œils bien sentis à d'autres grands succès locaux (**Bang Rajan** et **Bangkogk Dangerous**). En résumé, une heure et demie de bonheur rigolard ! Moins réussi mais possédant quelques scènes très sympathiques, **Heaven's 7** de Chalerm Wongpin est une version Thaï et humoristique des **12 Salopards**. Un commando d'anciens militaires acceptent une mission visant à arrêter un convoi militaire américain sensé transporté des trésors pillés au Vietnam. Mais ils vont bientôt réaliser que le contenu du convoi est un peu différent... Le film commence par une présentation jouissive et très bédé des différents personnages, avant de partir véritablement à l'attaque de son sujet. Des hauts et des bas, le film en a pas mal, mais voir les Américains relégués aux rôles de méchants reste un plaisir suffisamment peu commun pour être savouré à sa juste valeur !

Demonic Beauty, de Top Bunluerit, et **Tigress of King River** de Bhandit Rittakol (qui avait réalisé l'année dernière **Moon Hunters**, un superbe film sur des contestataires Thaïs qui prirent le maquis au Vietnam) sont deux autres productions GMT qui devraient sortir dans les mois qui viennent. On se retrou-

programme de ce premier arrivage des plus attendus, on pourra retrouver **Come Drink With Me** de King Hu, **The Heroic Ones** de Chang Cheh, le violent **Kiss of Death** de Ho Meng Hua (qui fait fantasmer votre serviteur depuis des années), ou, dans un autre domaine **Girl With the Long Hair** un film erotique de l'un des maitres du genre Ho Fan. La première année verra pres de 150 titres sortant aussi bien en VHS qu'en VCD et DVD. A votre portemonnaie !

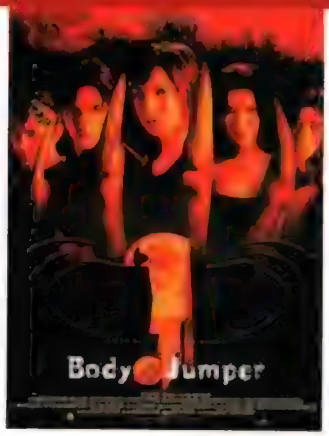
Pour l'instant, l'idée en est seulement à son développement mais **Raining in the Mountain**, le chef d'œuvre de King Hu, devrait être refait à Hong Kong durant l'année à venir. Reste à savoir qui va bien pouvoir s'attaquer à un travail aussi colossal.

The Era of Vampires, une production Tsui Hark tourné par le guère inspiré Wellson Chin (**Tamagotchi**, **24 Hours Ghost Story**) devrait sortir incessamment sous peu dans l'ex-colonie anglaise. L'histoire tourne autour de quatre guerriers, adversaires acharnés du mal, qui luttent contre des hordes de vampires. Le scénario complet n'est honnêtement pas des plus alléchants, les premières images sont mouvementé mais attrayantes... Mais il vaut mieux, neanmoins rester sur ses gardes avec Hark, car on ne sait jamais ce que le big-boss de la Film Workshop est capable de nous sortir de son chapeau !

La suite de **Visible Secret** (chronique très positivement dans les précedentes notules), sobrement intitulé **Visible Secret 2**, devrait voir le jour bientôt à Hong Kong. On retrouvera de nouveau Eason Chan dans le rôle principal mais c'est Abe Kwong, scénariste du premier opus, qui s'occupera de la réalisation. Ann Hui se contentant d'un rôle de productrice.

Le nouveau Kiyoshi Kurosawa se nomme **Forest** et son tournage commencera en décembre en Corée du Sud. Selon les producteurs, le film sera un mélange de **Charisma** et de **Blair Witch**. Le tout assaisonné à la sauce action. Une petite touche de comédie viendra parfaire le tout pour ce film que Kurosawa veut très différent de ce qu'il a pu faire auparavant.

Au moment où vous lirez ces lignes, **Champion** de Kwak Kyung-taek (réalisateur de la grandiose épopée matheux **Friends**) devrait être sorti en Corée du Sud. Ce film retrace le parcours de l'un des plus grands champions de boxe coréen - et une légende tout court du Noble Art - qui mourut sur le ring lors d'un combat pour le titre de Champion du Monde. C'est Yoo Oh-sung (**Attack the Gas Station**, **Friends**) qui interprète le rôle principal.



ve dans le premier face à un autre fantôme local bien typique : une tête volante prolongée par des entrailles. Un démon qui a déjà fait les beaux jours de nombreuses productions locales et qui bénéficiera ici d'effets numériques pour le mettre en scène. Le second est quant à lui un film d'aventures où une tigresse, réincarnation d'une femme tuée brutalement durant la guerre, protège un éléphant aux pouvoirs magiques, convoité par des chasseurs. Les premières scènes visionnées laissent en tout cas présager du meilleur. Enfin, une dernière petite note pour signaler que le nouveau film de Chatrichalerm Yukol (**Suriyothai**, voir news), **Hey ! Kid and Shit Man** (un film se passant durant la guerre du Vietnam, avec un déserteur et un orphelin) sera aussi produit par GMT. Une compagnie à suivre de très prêt, donc.

THE EYE

On a enfin pu voir ce film d'horreur des frères Pang (Oxide et Danny pour les intimes), coproduction entre Hong Kong et la Thaïlande, que l'on attendait depuis un an (voir précedentes Notules Asiatiques). Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le résultat fût au niveau de notre attente.

Mann est aveugle depuis son plus jeune âge. Grâce à une greffe de la cornée réussie, elle récupère cependant petit à petit la vue. Mais avec cette vision retrouvée, Mann se met à apercevoir des gens que seule elle semble voir. Puis c'est son propre environnement qu'elle ne reconnaît plus. D'abord doutant de sa propre santé mentale, Mann doit cependant se rendre compte qu'elle peut voir des fantômes...

Ce court résumé peut indubitablement faire penser à **Sixième Sens**. Mais à la différence du film de Shyamalan, **The Eye** fait peur. Vraiment peur. Tous ceux présents dans la salle lors de l'unique projection du film à Cannes pourront en témoigner. A ce niveau, le film est parfaitement en phase avec les meilleurs exemples de la nouvelle vague horrifique asiatique, genre **Ring** et compagnie. Mise en scene léchée mais jamais vulgairement esthétisante, utilisation de la musique et des bruits tout simplement terrifiante, montage dynamique... Tout est mis en œuvre pour nous maintenir dans un climat de peur à la fois psychologique et physique. Et de nouveau, on se retrouve confronté au double effet kiss-cool de l'horreur asiatique : la peur que l'on ressent en regardant le film, durant les scènes « chocs », et la peur que l'on éprouve en rentrant chez soi, en repensant à certains passages qui ne peuvent fonctionner qu'une fois notre esprit détaché du rythme de l'intrigue.

C'est bien simple, les frères Pang sont désormais à compter parmi les réalisateurs asiatiques les plus convoités des producteurs et distributeurs internationaux. Deuxième film en commun, après le très réussi **Bangkok Dangerous**, deuxième reussite (sans compter leurs expériences solos, notamment **One Take Only** de Oxide), on n'a sûrement pas fini d'entendre parler de ce duo magique. Vous pourrez d'ailleurs bientôt juger par vous-mêmes du talent de ces deux Hong Kongais, **The Eye** ayant été acheté pour la France et une sortie étant peut-être à escompter d'ici la fin de l'annee.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

EPISODE 17

Le Gouffre de Helm (1ère partie)

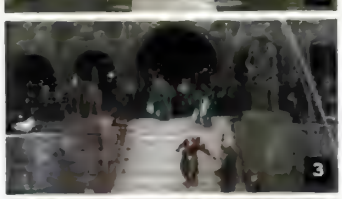
« *Ceux qui trouvaient* **La Communauté de l'anneau** *très spectaculaire n'ont probablement pas la moindre idée de ce qui les attend avec* **Les Deux tours** *!* ». Avec un large sourire malicieux qui lui illumine le visage, Richard Taylor, grand manitou du studio d'effets spéciaux WETA, a l'air bien sûr de lui. Et pour cause, l'homme a pu voir en images le fruit d'un travail de longue haleine que son équipe avait débuté bien en amont du tournage de la trilogie : la fameuse bataille du gouffre de Helm.

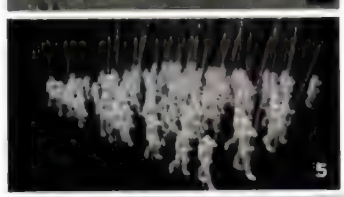
Plus qu'une quête, la saga du **Seigneur des anneaux** raconte une guerre, une transfiguration cathartique de ce que J.R.R. Tolkien avait pu vivre comme traumatisme dans les tranchées de la Première Guerre Mondiale. Alors que **La Communauté de l'anneau** mettait en place les éléments (la menace plane, les alliances se forment), **Les Deux tours** nous font pénétrer de plein fouet dans le grand conflit qui oppose les forces en présence. La première grande bataille se tient au Fort de Helm, refuge construit dans une enclave, où les soldats rohirrim font face à l'armée Huruk-hai de Saroumane. Venant de la cité d'Edoras, le roi Theoden (Bernard Hill, ex-capitaine du **Titanic**), accompagné par Aragorn, Legolas, Gimli, et rejoints plus tard par Gandalf le Blanc, vont opposer, sur plusieurs jours, une résistance farouche et quasi-désespérée face à l'ennemi surnuméraire, avant qu'un élément aussi boisé qu'inattendu ne change le cours des événements. Selon la première estimation d'Aragorn, l'armée de Saroumane compte quelques 10 000 combattants. Dès lors que Jackson s'était lancé dans l'adaptation jugée impossible de l'œuvre de Tolkien, il était évident à ses yeux que rien ni personne ne pourrait excuser une révision à la baisse des effectifs. Si les visions démesurées de Tolkien ne pouvaient être traduites telles quelles à l'écran, l'entreprise serait condamnée à l'échec. Ainsi, les toutes premières images-tests que le réalisateur diffusa auprès du staff de New Line (voir Impact n°82) comptaient déjà quelques plans de foule du Gouffre de Helm, obtenues grâce au logiciel Massive, développé par l'équipe de Taylor. Prenant le relais d'ILM qui, sur la série des ***Indiana Jones Chronicles***, était parvenu à démultiplier numériquement les figurants, le logiciel de WETA octroie à ces figurants numériques une intelligence artificielle qui leur fait prendre des initiatives. Chaque élément sait se déplacer sans interférer avec les autres, adapter sa marche aux reliefs du terrain, et surtout se choisir un opposant et entamer le combat. Cette « gestion des foules » par intelligence artificielle a déjà des applications étonnantes dans l'univers vidéo-ludique (**L'Odyssée de Munch**, **Pikmin**) et Massive promet de pousser le challenge encore plus loin. La première application concrète de cet effet était visible dans le faux documentaire de Jackson, **Forgotten Silver**, diffusé en Nouvelle-Zélande en 1996, ce qui donne une vague idée du temps et des efforts consentis au perfectionnement de Massive. Mais le grand public aura déjà eu un avant-goût de cette gestion des foules au travers de la bataille de la dernière alliance qui ouvrait **La Communauté de l'anneau** (séquence réalisée in extremis après un allongement budgétaire consenti par New Line).

Il ne s'agit pourtant pas d'appuyer sur un bouton « grosse bataille » pour nous garantir une telle séquence, et l'équipe de Richard Taylor se méfie judicieusement du recours au tout numérique. Ainsi, Helm aura d'abord fait l'objet d'un énorme travail de maquette (photo 2 et 3), soigneusement filmées par l'équipe de WETA avant calcul de parallaxe et incrustation de figurants numériques (photo 4). Si du côté des forces du bien, le gros de la figuration est assuré à même le plateau, l'armée de Saroumane met largement à contribution le logiciel Massive. Après avoir pré-programmé diverses routines sur un échantillon d'orques numériques (photo 5), il ne reste plus qu'à les envoyer, littéralement, au cœur de la bataille en surveillant et modifiant, si besoin est, le moindre de leurs comportements (photo 6).

Pour donner du corps à cette foule sans transiter par des solutions numériques, Jackson et son équipe se sont rendus, en février dernier, à un grand match de cricket opposant la Nouvelle-Zélande à l'Angleterre. Durant la mi-temps, le réalisateur (aujourd'hui star incontournable et trésor national) s'est offert le luxe d'enregistrer les clameurs des 25 000 spectateurs en présence, les faisant frapper du pied en cadence sur les gradins (bonjour les vibrations !) et en faisant diffuser sur l'écran géant les paroles d'un chant guerrier Huruk-hai, que la foule a repris en chœur avec conviction. L'armée de Saroumane aura donc la voix de supporters Néo-zélandais. Ceux d'entre vous qui ont vu en salles la bande-annonce des **Deux tours** diffusée depuis deux mois ont déjà un aperçu plus que convaincant du résultat...

Rafik DJOUMI





Prochain épisode : Au cœur de la bataille + Présentation de Gollum.

LA PLUS GRANDE AVENTURE JAMAIS CONTÉE

DVD 1

Le film en Version Originale 5.1 Dolby Ex et en Version Française 5.1 DD

Les sous-titres français et anglais

DVD 2

2h30 de suppléments (v.o.s.t.) dont 3 Making-of et en exclusivité les coulisses du 2ème volet de la trilogie : "Les Deux Tours" (10')

METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEW LINE CINEMA

TFI VIDEO

mcm

NRJ HIT MUSIC only !

EN VENTE EN VHS ET DVD VIDEO LE 7 AOÛT 2002

CANNES 2002

POUR BEAUCOUP, CANNES SE RÉSUME À UNE PALME D'OR, À QUELQUES FILMS D'AUTEUR TERRIBLEMENT CHIANTS EN COMPÉTITION ET À PLUSIEURS SÉLECTIONS PARALLÈLES QUI N'INTÉRESSENT PRESQUE PLUS PERSONNE. POURTANT, QUAND ON Y REGARDE D'UN PEU PLUS PRÈS ET QU'ON DAIGNE SE PENCHER SUR CE QU'ON APPELLE LE MARCHÉ DU FILM, CANNES, C'EST AUSSI L'ENDROIT OÙ L'ON PEUT VOIR JÉSUS-CHRIST SE BASTONNER AVEC DES VAMPIRES LESBIENNES, JEAN-CLAUDE VAN DAMME SAUVER LE MONDE POUR LA ÉNIÈME FOIS, ET MÊME UNE POIGNÉE DE VRAIS BONS FILMS, COMME SECOND NAME, MAY ET SLASH.

Comme chaque Marché du Film qui se respecte, cette édition 2002 de Cannes comportait son lot de (très) mauvais films (dont on ne vous parlera même pas, par politesse), mais aussi d'agréables surprises.

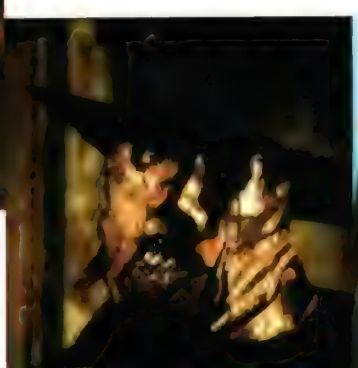
Comme **Second Name**, pour commencer. Une production Filmax qui s'inscrit dans la Fantastic Discovery, une nouvelle filiale créée par Julio Fernandez pour mettre en avant les premiers films de jeunes réalisateurs débutants. Mis en scène par Paco Plaza, **Second Name**, tout comme **La Secte sans nom**, est l'adaptation d'un roman de Ramsey Campbell. Suite au suicide inexpliqué de son père, Daniella Logan décide d'enquêter sur la vie de celui-ci afin de trouver un élément de réponse qui expliquerait son acte. Sa mère, internée dans un hôpital psychiatrique pour folie aiguë, ne saurait lui venir en aide. Ni même la police d'ailleurs, dont l'investigation au sujet d'un homme étrange qui persécute Daniella, afin de lui révéler un mystérieux secret, ne porte pas ses fruits. En poussant un peu plus ses recherches, Daniella va découvrir un homme différent de celui qu'elle connaissait, un homme cruel et dangereux, dont les relations avec un culte religieux aux mœurs ouvertement malsaines pourraient remettre en cause l'existence même de la jeune femme… Parfaitement maîtrisé en termes de mise en scène et d'écriture, et superbement interprété (surtout par Erica Prior dans le rôle de Daniella), **Second Name** est un thriller psychologique sans cesse à la limite du fantastique, complexe et intense, qui vient prouver, une fois encore, après **Ouvre les yeux**, **La Secte sans nom** et plus récemment **L'Échine du Diable**, que le cinéma de genre espagnol est définitivement à surveiller de très très près.

De son côté, pour son premier long-métrage écrit et réalisé en solo, après avoir co-signé le court-métrage **All Cheerleaders Die**, Lucky McKee s'en sort pas mal non plus. Il livre avec **May** une relecture du mythe de Frankenstein qui donne lieu à un film d'une rare beauté, tapissé d'un fond de poésie macabre que ne renieraient pas Dario Argento et Roman Polanski. May (Angela Bettis, tout simplement géniale, et déjà vue dans **Une vie volée**), une jeune femme introvertie et maladivement timide suite à une enfance difficile, travaille dans une clinique vétérinaire et compte pour seule amie et confidente une horrible poupée qu'elle conserve dans une vitrine depuis son plus jeune âge. Rejetée par tous les garçons qu'elle croise, et donc tout aussi malheureuse en amour qu'en amitié, May tombe sous le charme de Polly (Anna Farris, la petite brune de **Scary Movie 1** et **2**), une secrétaire lesbienne qui finira par la trahir, comme tous les autres. May décide alors de se fabriquer l'ami idéal à partir de morceaux de cadavres de son entourage… Très influencé par les *Tales from the Crypt* et autre *Shock SuspenStories* publiés par E.C. Comics, **May** affiche la même affinité pour les histoires simples qui tournent soudainement au cauchemar et vont crescendo dans l'horreur pure, jusqu'au final, assez trash mais jamais glauque, plus volontiers émouvant et touchant.

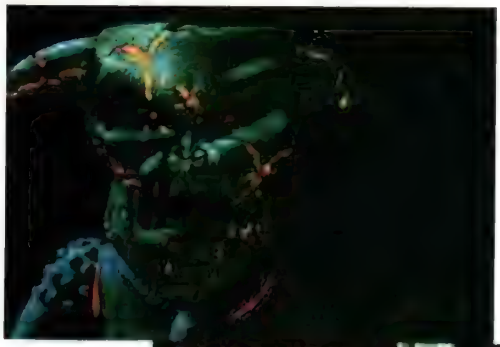
Pour son sixième film en tant que réalisateur, Neal Sundstrom, qui s'était porté coupable par le passé d'un **Hurlements 5** on ne peut plus honteux, remonte considérablement la pente et atteint un niveau qu'on qualifiera de très acceptable. **Slash** (cf. Notules du Mad n°142) est ainsi d'une efficacité exemplaire pour un slasher de série B destiné à une exploitation limitée au marché de la vidéo. Alors qu'il joue avec son groupe de rock dans un vieux bar glauque à souhait, Joseph « Mac » MacDonald reçoit la visite d'un étrange visiteur qui l'informe que son père, Jeremiah MacDonald, lui demande de venir assister aux funérailles de sa tante, qui auront lieu non loin de la ferme familiale. D'abord réticent, Mac finit par accepter l'invitation et retourne dans la maison où il a grandi en compagnie de ses amis, qui sont immédiatement étonnés par les manières assez rustres de leur hôte. Lors de l'enterrement, l'illuminée du village s'empresse d'avertir l'assemblée que la malédiction Macdonald plane toujours sur la région, que les « moissons du sang » vont reprendre leur cours. Le soir même, Keith, un des membres du groupe de Mac disparaît mystérieusement sans laisser de trace. Le lendemain, c'est au tour de Carl de se volatiliser comme par magie, non sans laisser derrière lui une cassette vidéo le montrant se faire massacrer par un homme déguisé en épouvantail… S'il y a deux choses à retenir de **Slash** c'est, d'abord, la prestation de Steve Railsback, excellent et totalement habité par son personnage de paysan névrosé, bien meilleur encore que dans le similaire **Ed Gein**, qui lui avait pourtant valu un prix d'interprétation au Festival de Sitges. Ensuite, il faut également saluer le bon sens des producteurs, qui n'ont pas hésité à faire de **Slash** un film d'horreur sérieux, sans humour aucun, jusque dans la brutalité des meurtres, très démonstratifs.

Damien GRANGER

Ci-dessous, de gauche à droite :
L'affiche de May, premier film surprenant de Lucky McKee, le tueur de Slash, un très bon film d'horreur signé Neal Sundstrom et Erica Prior dans Second Name, un thriller psychologique d'une efficacité exemplaire produit par Filmax.



PINATA : SURVIVAL ISLAND
(OVERSEAS FILMGROUP - DE DAVID & SCOTT HILLENBRAND)



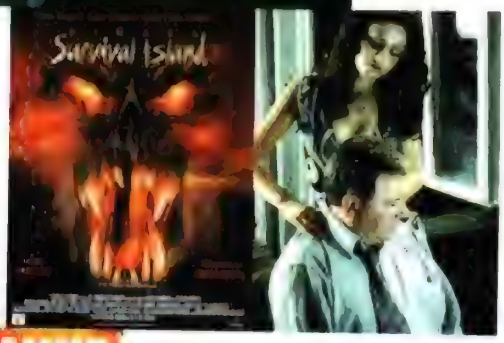
Auteurs du déjà très divertissant **King Cobra**, les frères David et Scott Hillenbrand font encore plus fort avec **Pinata : Survival Island**, dans lequel un Pinata vivant (une statue indienne qui symbolise la vengeance) prend un malin plaisir à démastiquer de jeunes écervelés venus participer à des jeux idiots sur une île déserte. L'histoire, qu'elle soit cohérente ou pas, n'est ici qu'un prétexte à une succession de scènes gore et rigolotes (le Pinata se transforme régulièrement en têtard volant pour pourchasser ses victimes avant de leur fracasser le crâne d'un bon coup de massue) et c'est tant mieux ! La très jolie Jaime Pressly (**Poison Ivy 3, Sex Academy**) et Nicholas Brendon (de la série ***Buffy***) tiennent le haut de l'affiche de cette série B totalement déjantée.

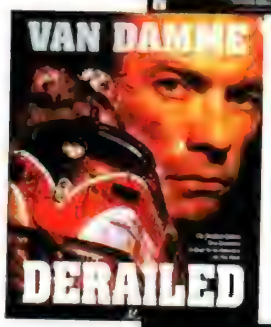
DERAILED (NU IMAGE - DE BOB MISIOROWSKI)

Toujours pour Nu Image, mais sans Ringo Lam derrière la caméra (c'est Bob Misiorowski, réalisateur de **Shark Attack**, qui dirige), Jean-Claude Van Damme, qui a dû prendre au moins 15 kilos depuis Replicant, à tel point qu'il n'arrive même plus à lever décemment la guibole pour kicker ses adversaires, revient avec **Derailed**, une sorte de remake de **Piège à grande vitesse**, où il est question de terroristes en possession d'un virus super mortel. Force est de constater que Bob Misiorowski ne recule devant rien, surtout lors de cette collision de trains électriques qui se conclue par un stock-shot d'explosion d'usine ! À l'arrivée, malgré la présence au générique de Tomas Arana (**Gladiator**) et de Laura Elena Harring (la brune de **Mulholland Drive**), **Derailed** est un film tout pourri qui ne parvient jamais à être suffisamment nul pour devenir drôle. Navrant.

JESUS-CHRIST VAMPIRE HUNTER
(ODESSA FILMWORKS - DE LEE GORDON DEMARBRE)

Avant la projection de son film, le réalisateur est venu préciser aux spectateurs qu'il ne s'agissait pas d'une production Troma tant il serait en effet facile, et même logique, d'associer les deux. De nos jours, Jésus, qui se rase la barbe, se coupe les cheveux et se perce les oreilles dès la première bobine, afin de passer inaperçu, s'associe à des curetons punk (!) et à Santo (!!) pour combattre une bande de vampires lesbiennes. Et c'est parti pour 90 minutes de combats filmés en accéléré, de gore amateur, de gags bien gras et de comédie musicale : Un film bien trop long, mais hilarant quand même.





Ci-dessus :
La créature de Pinata : Survival Island, une statue indienne qui prend vie et s'en va charcler du teenager sur une île déserte, et Mila Kunis et William Shatner, les deux personnages au centre de l'intrigue de l'insipide American Psycho 2.

AMERICAN PSYCHO 2
(LIONS GATE FILMS - DE MORGAN J. FREEMAN)

S'il voit cette (fausse) suite, Bret Easton Ellis va se fâcher vraiment tout rouge ! Unique survivante de l'odyssée sanglante de Patrick Bateman, Rachael Newman (Mila Kunis, de la série ***That 70's Show***) a développé une certaine fascination pour les serial killers. Étudiante assidue, elle compte bien devenir l'assistante personnelle ET la maîtresse attitrée du Dr Daniels (le gros William Shatner), un ancien profiler du FBI reconverti dans l'enseignement, quitte à trucider tous ceux qui se trouveront sur son chemin. Slasher indigeste aux allures de téléfilm produit par M6, **American Psycho 2** semble tout destiné à une exploitation directe en vidéo. Et encore...

SCHOOL KILLER
(DEAPLANETA - DE CARLOS GIL)

Assistant réalisateur ou réalisateur de seconde équipe sur **La Vallée de Gwangi**, **Indiana Jones et le temple maudit**, **Delta Force** et autre **Highlander 2**, Carlos Gil, jusque-là abonné aux séries télé, réalise avec **School Killer** son premier long-métrage. Slasher paranormal espagnol, **School Killer** montre une bande de jeunes allant faire la fête dans une école qui fut fermée quelques années plus tôt, après qu'un agent de sécurité ait dessoudé plusieurs étudiants sans qu'on ne le retrouve jamais, bla bla bla... Terriblement soporifique malgré quelques efforts certains de mise en scène, **School Killer** vaut surtout pour la présence de Paul Naschy, le Christopher Lee du cinéma ibérique *(Ah c'est sûr qu'il ferait un très bon méchant dans **Star Wars Épisode 3** !... - ndlr)*.

EXHUMÉS DE LA CRYPTE MAD MOVIES, LES NUMÉROS COLLECTORS 27 & 28

OFFRE EXCEPTIONNELLE RÉSERVÉE AUX 100 PREMIERS, le cachet de la poste faisant foi. 13 € L'EXEMPLAIRE, FRAIS DE PORT COMPRIS.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** : ☐ n°27 ☐ n°28
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL ..... VILLE .....
PAYS .....

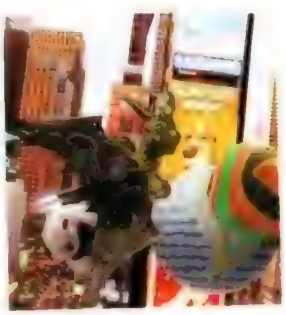
Date d'expiration : ☐☐/☐☐ (Mois/Année)

Date/Signature obligatoire

par Anne-Laure GAUBERTHIER

John Dykstra l'homme qui fait val

PLUS QU'UN TECHNICIEN, JOHN DYKSTRA EST UNE VÉRITABLE STAR DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS, ET CE DEPUIS SON TRAVAIL VISIONNAIRE SUR **LA GUERRE DES ÉTOILES**. DEVENU FREE LANCE APRÈS QUE SA SOCIÉTÉ APOGEE AIT FERMÉ SES PORTES DANS LE DÉBUT DES ANNÉES 90, DYKSTRA S'EST MIS AU SERVICE DE PROJETS MONUMENTAUX AVEC UN RÉSULTAT TOUJOURS SURPRENANT. ET CE N'EST PAS **SPIDER-MAN** QUI FAILLIT À LA RÈGLE.



Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : John Dykstra (à droite) discute avec Sam Raimi sur le plateau de Spiderman.

Willem Dafoe costumé en Green Goblin dans le scanner de Gentle Giant (La Communauté de l'Anneau).

Rendu filaire du personnage synthétique.

Rendu avec ombres.

Le résultat à l'écran, après l'ajout des textures.

CONCEPTEUR

Je suis crédité en tant que concepteur des effets visuels, et non pas superviseur. La raison en est simple : j'ai conçu de A à Z les effets spéciaux et suis donc, en quelque sorte, le réalisateur de ces séquences. Mais les syndicats ne m'auraient jamais permis d'être crédité en tant que tel. Pourtant, mon travail s'apparente vraiment à celui du metteur en scène. Et je ne pense pas que c'est Sam qui me contredira. Surtout qu'officieusement, j'étais aussi le réalisateur de seconde équipe.

TIMING

Ce genre de film demande deux ans à fabriquer. Du coup, le script est un document vivant qui s'adapte continuellement pour ne pas sembler obsolète. Le film aurait d'ailleurs été très différent si nous l'avions sorti, comme cela était initialement prévu, en décembre 2001. Ce problème de mutation perpétuelle se pose aussi pour les effets spéciaux. Quand vous commencez un film de cette envergure, il ne faut pas se contenter des choses que l'on peut faire au début de la production. Il faut voir au-delà sinon, quand votre film sortira, vous vous retrouverez avec un résultat dépassé. Ce qui fait que, lorsque l'on commence un film comme **Spider-Man**, on n'arrête pas de faire des promesses qu'on ne sait comment tenir. C'est assez stressant. D'autant plus que la charge de travail augmente toujours dans le courant de la production.

SPI

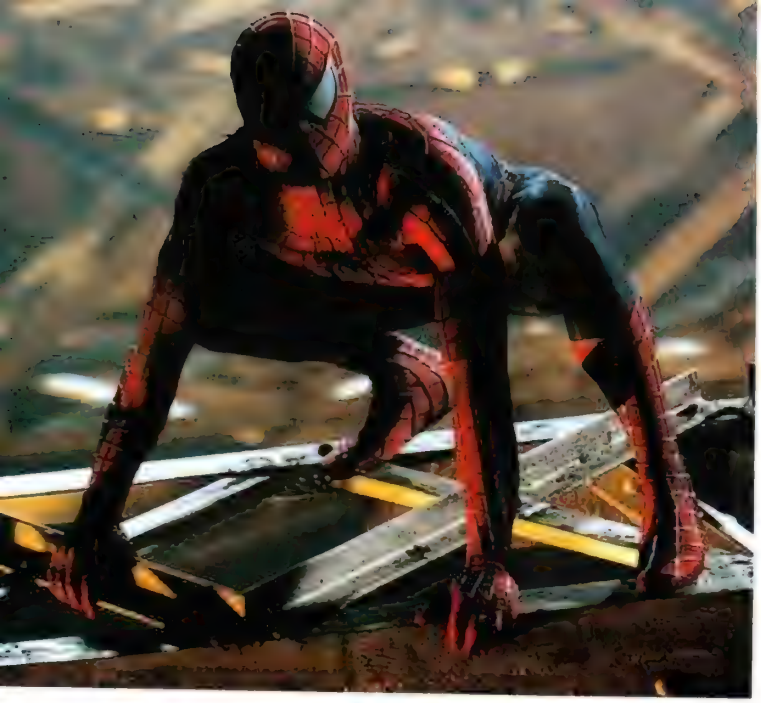
Si nous avons travaillé avec SPI, Sony Picture Imageworks, c'est d'abord parce que cette société appartient à Columbia. Je n'avais pas le choix. Ceci dit, j'avais déjà travaillé avec eux sur **Stuart Little** et je savais qu'ils étaient capables de relever le défi de **Spider-Man**. SPI s'est occupé des personnages numériques, très complexes, de **Spider-Man**. Pour tous les autres travaux des effets visuels (effacement de câbles, compositing, tournage de maquettes), nous avons fait appel à des prestataires extérieurs.

PRÉCÉDENTS

Si mon travail sur **Spider-Man** doit se rapprocher de ce que j'ai pu faire auparavant, c'est de **Stuart Little**, plus que des doublures numériques d'acteurs dans les **Batman** de Schumacher. D'ailleurs, désormais, je m'intéresse plus à la création de personnages numériques qu'aux effets spéciaux purs. De plus, un des avantages de travailler avec des grosses compagnies comme SPI, c'est qu'il y a des échanges entre les différents projets sur lesquels la société est engagée. En l'occurrence, nous avons bénéficié des innovations de **L'Homme sans ombre**, mais aussi du travail de Rob Legato sur les doublures numériques d'**Harry Potter à l'école des sorciers**.

TESTS

Nous avons réalisé plusieurs essais, et notamment un test montrant **Spider-Man** grimper sur un mur. Nous avons fait deux prises : l'une avec le cascadeur, l'autre avec la doublure numérique. Quand nous avons montré ce test aux exécutifs, ils ont râlé : *« On voit bien que ce n'est pas Tobey*



Page de gauche : Dessin conceptuel de Miles Teves pour le Bouffon Vert.

Ci-contre à gauche : La doublure Chris Daniels sur la réplique en studio du Queensboro Bridge.

Ci-contre à droite : Un aperçu de l'animatic de SPI pour la scène de poursuite.

Dessin conceptuel de Wil Rees pour la scène sur le Chrysler Building.

er Spidey

Maguire » nous ont-ils dit *« c'est un cascadeur, c'est trop évident »*. Or il s'agissait de notre doublure numérique. Nous avons alors su que nous étions sur la bonne voie.

ANIMATION

Le comics a été utilisé pour prendre des références sur les postures des personnages. Maintenant, la difficulté de l'animation était d'amener le personnage dans cette pose et de la lui faire quitter, sans que le personnage ne semble « prendre la pose » justement. Mais les vignettes des comics sont, de par leur nature, très mélodramatiques, et il était tout à notre avantage de les utiliser. Spider-Man est un personnage complexe à animer parce qu'il porte un masque. La personnalité de l'acteur ne transparaît donc que dans son langage corporel. Et retranscrire ce langage corporel dans l'animation du personnage n'a pas été simple. Ces personnages virtuels prennent un temps incroyable à fabriquer, parce que vous passez la moitié de votre temps sur 98 % de leur fabrication et pour les deux pour cent restants, vous allez passer une autre moitié du temps de fabrication. Tout est dans la finition.

11 SEPTEMBRE

Lorsque nous avons réalisé les effets spéciaux pour le teaser dans lequel **Spider-Man** capturait un hélicoptère dans une immense toile tendue entre les Twin Towers, nous ne savions pas encore si cette scène figurerait ou pas dans le montage final. Les événements ont décidé pour nous : après la tragédie du 11 septembre, nous avons pensé qu'il serait trop douloureux pour les New-yorkais de revoir cette scène. Maintenant, dans le film même, nous n'avons rien changé. Les Twin Towers sont toujours dans le New York du film. On peut les voir dans le reflet de l'œil de Spider-Man, ou encore dans le plan final.

MANHATTAN

Les modèles réduits sont d'un usage limité. Il est notamment difficile de les éclairer pour leur donner une apparence de prise de vue en extérieur. Nous avons donc décidé de construire des portions de Manhattan en images de synthèse parce que cette technique nous donnait plus de flexibilité. Ces décors numériques sont bourrés de détail, nous avons rajouté quantité de rouilles, des milliers de crottes de pigeon... Et, évidemment, nous avons truffé ces décors numériques d'œufs de pâques. Mais je ne vous en révélerai aucun, vous devrez scruter les décors pour les repérer.

SPIDER SENSE

Finalement, le « spider sense » s'est défini par lui-même : nous n'avions qu'à interpréter ce qu'il signifiait vraiment pour Peter Parker. En l'occurrence, nous sommes arrivés à la conclusion suivante : le « spider sense » permet d'analyser de manière extrêmement rapide une situation donnée pour en repérer le danger. Nous avons donc utilisé le « time expansion » que vous avez pu voir dans d'autres films (**Matrix** par exemple – ndlr), avec cette différence néanmoins : en ce qui nous concerne, vous observez plusieurs éléments différents durant le plan. C'est un type des effets spéciaux, je ne me souviens plus qui, qui a eu l'idée de rajouter une mouche dans ce plan.

COULEURS

Au début du projet, Sam avait peur que le personnage ne s'accorde pas avec le véritable New York, il avait peur que le costume bleu et rouge jure avec la grisaille de la ville. Nous avons donc « amélioré » le look habituel de New York. Ce qui consistait parfois à des choses très simples, comme de tourner aux « heures magiques » comme le coucher ou le lever du soleil. Mais nous avons aussi souvent ajouté beaucoup de couleurs à nos prises de vue, par des affiches ou des décorations diverses. L'autre chose difficile, a été de négocier avec la saleté de la ville. Il fallait en mettre suffisamment pour que la ville semble réaliste et pas trop pour ne pas détruire notre vision idéalisée de Manhattan.

JUGEMENT

On a toujours des regrets sur certains aspects du résultat final. Vous avez déjà écrit un article dont vous étiez satisfait à 100 %, vous ? Et bien nous c'est pareil. On est toujours très critique sur son propre travail, il ne faut pas croire l'inverse. Nous avons beaucoup appris sur ce film, mais je pense que, vu les objectifs très ambitieux que nous nous étions fixés, nous pouvons être très satisfaits.

SYNTHÈSE

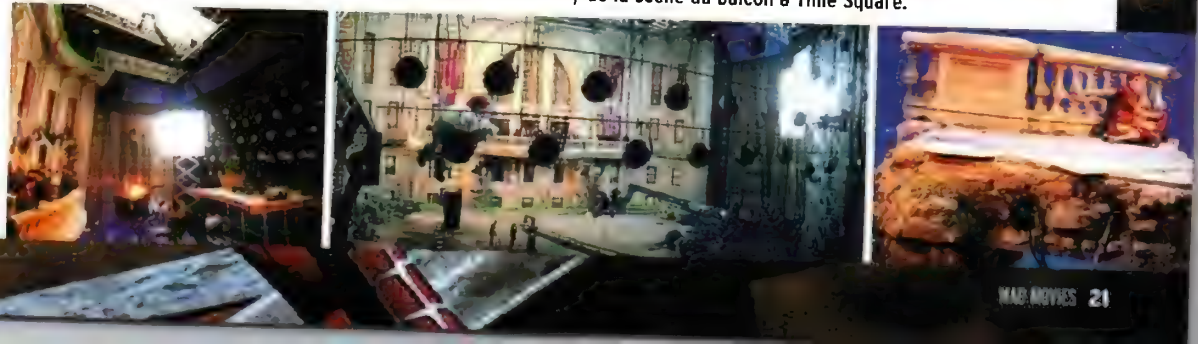
Mon plan préféré est le dernier. Il représente vraiment la combinaison de tout ce que nous avons fait sur ce film. Déjà, il reflète très bien la personnalité du personnage, il montre clairement qui est devenu Peter Parker. Ce plan mélange ensuite des prises de vues en extérieur (le passage à travers les taxis) avec une ville numérique. Enfin, le public a vraiment l'impression, je pense, d'être Spider-Man durant ce long mouvement de caméra qui a un vrai impact physique sur lui. Dans les salles, on peut entendre les gens reprendre leur souffle à ce moment.

FUTUR

Normalement, je n'ai pas vraiment le droit de le dire, mais, oui, je viens de signer pour **Spider-Man 2**.

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure Gauberthier

Ci-dessous :
Trois instantanés du tournage sur le plateau 27 des studios Sony de la scène du balcon à Time Square.



SCOOBY-DOO
CU-CULTE

Scooby-Doo est l'adaptation d'une série animée culte produite en 1969 par les studios Hanna-Barbera. Premier DA américain mélangeant aventure et humour non-sensique, la série connut un rapide et immense succès aux USA, ce dernier perdurant jusqu'au début des années 80 (le show possède toujours 2 millions de fidèles sur Cartoon Network). Le froussard Scooby-Doo est donc devenu le héros de plus de 300 épisodes. Mais c'est seulement en 1994 que les producteurs Charles Roven et Richard Suckle commencèrent à développer l'adaptation cinématographique du dessin animé, le groupe Turner Picture ayant acheté les droits des personnages inventés par William Hanna et Joseph Barbera (ca sent bon la séquelle, ça). Cependant, à la vision du film réalisé par Raja Gosnell (**Maman je m'occupe des méchants**, **Big Mamma**, **College Attitude**), on doit légitimement s'interroger sur l'intérêt d'une telle démarche…

Deux ans après avoir dissout la Mystère & Cie, Scooby-Doo et ses amis Sammy (Matthew Lillard), Fred (Freddie Prinze Jr), Daphné (Sarah Michelle Gellar) et Véra (Linda Cardellini) se retrouvent sur Spooky Island pour enquêter au sujet d'une cascade d'incidents paranormaux dans l'immense parc d'attractions de Spring Break. L'excentrique Emile Mondavarious (Rowan Atkinson), le maître de l'île, craint que le site ne soit réellement hanté, ce qui a un effet désastreux sur sa fréquentation…

Comme le confirme ce synopsis, Raja Gosnell a vraiment tenté de reproduire l'esprit de ***Scooby-Doo***. Or, le serial véhiculait des valeurs beatnik et hédonistes qui, en plein cœur de l'Amérique de Nixon et de Reagan pouvaient être méprises par la jeunesse pour ses propres idéaux politiques. 33 ans plus tard, la démarche a complètement perdu son pouvoir de subversion. En cherchant à caricaturer l'une des séries animées les plus délibérément crétines et fauchées jamais produites aux USA, Raja Gosnell atteint involontairement (il est certes coutumier du fait) le niveau zéro du cinéma. Il n'y a pas plus de mouvements, d'écriture, d'effets spéciaux ou de mise en scène dans le film de Gosnell que dans la série dessinée par Iwao Takamoto. Or, si la totale absence de moyens faisait rire les spectateurs bien barrés sur petit écran, l'obtention du même résultat au cinéma en dépensant plusieurs millions de dollars possède plutôt des vertus crispantes. En voulant bêtement faire vibrer la fibre nostalgique des éternels adolescents tout en cherchant à séduire les gosses, Raja Gosnell a accouché d'un film prétexte, rejeton infâme et bidon de **Ghostbusters** et **Pokemon**, qui tente de vendre les pires horreurs en les faisant passer pour des chefs-d'œuvre « arty ». Finalement, ce qui séduit dans **Scooby-Doo**, ce sont la prestation de Matthew Lillard (très mauvais acteur jamais dans le bon ton, qui ici est logiquement parfait dans le rôle de Sammy) et l'humour caca-prout (le cousin de notre héros de chien, Scrappy-Doo, urine sur Buffy). À réserver aux cinéphiles pervers (on en connaît mais on ne dévoilera pas leur nom)…

Bertrand ROUGIER

USA.2001. RÉAL.: RAJA GOSNELL. SCÉN.: JAMES GUNN D'APRÈS LE DESSIN ANIMÉ CRÉÉ PAR WILLIAM HANNA ET JOSEPH BARBERA. DIR. PHOT.: DAVID EGGBY. MUS.: DAVID NEWMAN. SPFX: RHYTM & HUES. PROD.: CHARLES ROVEN ET RICHARD SUCKLE POUR VILLAGE ROADSHOW PRODUCTIONS/MOSAÏC MEDIA GROUP/WARNER BROS PICTURES. INT.: SARAH MICHELLE GELLAR, FREDDY PRINZE JR, MATTHEW LILLARD, ROWAN ATKINSON, LINDA CARDELLINI… DIST.: WARNER BROS. DUR.: 1H27. SORTIE LE 10 JUILLET 2002.

INVINCIBLE
ÇA VA COGNER !

Ou un de plus longtemps à quoi s'en tenir sur ce que raconte le cinéma de Walter Hill depuis bientôt trente ans. Entre **Johnny Handsome**, **Trespass**, **Extreme prejudice**, **Double detente**, **Dernier recours**… il se malgré cela passer pour un vrai Pygmalion, le Walter pour ces longueurs de la peau : il a quand même su refaire avec des gamines appelées Sam Rockwell ou John Hawkes. Et bien non… Il continue de faire son petit cinéma dans son coin sans vraiment parvenir au niveau pro et on pleure pour lui… Indéboulonnable, le Walter ! Aussi, après l'épisode adolescent (le sous-estimé) de **Supernova**, Walter Hill s'est décidé à revenir avec **Invincible**, vers un genre qui lui porte chance puisqu'il lui a permis de réaliser son meilleur film à ce jour (**Le Bagarreur**, en 1975 avec Charles Bronson et James Coburn). Le film de compète ? Et à bien regarder, on peut se dire que le nouveau **Invincible** en est une bonne surprise.

George Chuvalo (Vinq Rhames), champion du monde de boxe poids lourd, en cavale pour viol et incarcéré dans une cité pourrie où il organise des combats clandestins, va tenter le défi de sa vie : se mesurer à Monroe Hawkes (Wesley Snipes), champion incontesté des poids lourds et idole de ses compagnons d'infortune.

Bien sûr, le scénario suscite quelques réserves de la part de Walter, même dans la manière de filmer les combats des deux monstres sacrés pour la plupart en plans moyens peu lisibles. Si **Invincible** force tout de même la sympathie, il le doit à son scénario bateau, rempli de flashbacks et à ses personnages esquissés par un casting judicieusement choisi où brillent notamment Peter Falk en vieux sadant radoteur qui attire – lui aussi – une belle galerie de personnages, Michael Rooker en chef mafieux ripoux, Wes Studi en entraîneur au grand cœur et Vinq Rhames en vrai de vrai. Et si on soupçonne Vinq Rhames de vouloir jouer Sidney Poitier, on trouve la performance de Vinq Rhames boule de bagnole impressionnante, et saluons celle de Wesley Snipes, décidément incroyable en boxeur déchu, force tranquille qui traverse le film de manière presque fantomatique, à l'instar d'un Clint Eastwood dans **L'Évadé d'Alcatraz**.

Voilà, voilà. Et bien, vous êtes fixé : si vous voulez passer une bonne soirée entre potes et voir un chouette film de mec à l'ancienne, prenez votre ticket pour **Invincible** sans rechigner. C'est du bon gros Walter, ça sent le cambouis et ça cogne pas de pain !

PS : Rumeurs en cas qu'il y ait un prochain Walter Hill à venir, on a entendu parler d'un remake de **Rapide Blade**. Ça pourrait être pas mal… Ou pas. En tout cas, on le saura bientôt. Le pire, c'est que ça pourrait être pas mal… Le pire !

Arnaud BORDAS

UNDISPUTED (LA TOTE KING). RÉAL.: WALTER HILL. SCÉN.: DAVID GILER ET WALTER HILL. D'APRÈS UNE IDÉE DE CHARLES CLARK. PROD.: DAVID GILER, WALTER HILL, JOHN KILVOY, ANDREW SUGERMAN POUR MILLENNIUM FILMS, INC. MOSLEY SNIPES, VING RHAMES, PETER FALK, MICHAEL ROOKER, JON SEDA. FINAL CUT. DIST.: SIDEWARD. SORTIE LE 17 JUILLET 2002.

BRUISER
ROMERO PERD LA FACE

On imagine sans mal votre stupeur en constatant que le dernier film de George Romero est relégué au Cinéphage. Pas d'interview carrière ou de texte de fond, juste une malheureuse critique pour traiter du dernier opus d'un des plus grands maîtres du fantastique. Ce choix éditorial reflète pourtant l'embarras que les fans de la première heure ont pu ressentir à la vision de **Bruiser**. Car le génie qui donna le La du cinéma d'horreur pendant presque deux décennies, se révèle ici un homme abattu, vidé et fatigué.

Le pitch était pourtant propice à ces paraboles sociales dont le réalisateur a su si bien se faire le chantre à travers, notamment, sa trilogie des morts-vivants. Nous y suivons en l'occurrence la métamorphose d'Henry Creedlow (Jason Flemyng), yuppie raté dont l'existence frustrante se répercute de façon inattendue sur sa propre apparence. Le pauvre bougre se réveille en effet un matin, privé de visage, ou plutôt recouvert d'un masque blanc presque dénué de traits distinctifs. Dépouillé mais aussi libéré de son identité, l'homme va laisser éclater les rancœurs et la haine accumulées au cours des années.

On a beau penser à Gogol (sa nouvelle *Le Nez* notamment), à Alan Moore (il y a quelque chose de *V pour Vendetta* dans **Bruiser**) et à plusieurs grandes figures du fantastique (Le Fantôme de l'opéra, ouvertement cité durant le final), rien n'y fait : le film se liquéfie dans sa critique lourdingue du conformisme capitaliste. Romero a certes un message à faire passer, probablement une histoire à raconter, mais le cœur, lui, n'y est plus. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, visuellement, **Bruiser** tient plus du polissage télévisuel, que du brûlot brut d'un indépendant passionné. Et voir ce réalisateur, jadis si viscéral, privé de la hargne et de la fougue qui l'animaient, est un spectacle attristant. Reste quelques brèves reliques de ce que fut cet homme brisé par le système. On pense notamment à ce plan bref mais inoubliable qui voit Henry Creedlow se griffer le visage alors qu'il tente de retirer son masque. Un instantané de génie qui ne fait que souligner à quel point George Romero manque aujourd'hui au fantastique.

Anne-Laure GAUBERTHIER

ETATS-UNIS. 2000. RÉAL. ET SCEN. : GEORGE A. ROMERO. MUS. : DONALD RUBINSTEIN. DIR. PHOT. : ADAM SWICA. PROD. : BEN BARENHOLTZ, PETER GRUNWALD, ALLEN SHORE ET MARTIN WALTERS POUR FACELESS LLC ET LE STUDIO CANAL +. INT. : JASON FLEMYNG, PETER STORMARE, LESLIE HOPE, NINA GARBIRAS, ANDREW TARBET... DUR. : 1H39. DIST. : BAC FILMS. SORTIE LE 10 JUILLET 2002.

LE 51E ÉTAT
BLACK LABEL

Elmo McElroy (Samuel L. Jackson) est un chimiste de talent qui met sur le marché anglais une nouvelle substance illicite de son cru en espérant toucher le pactole qui le mettra à l'abri du besoin. Sur ses traces, un caïd nommé Le Lézard (Meat Loaf) charge la jolie Dakota (Emily Mortimer) de l'éliminer tandis que le plus gros caïd de Liverpool engage Felix (Robert Carlyle) l'ex-fiancé de celle-ci, pour veiller sur Elmo et sa précieuse formule. Avec un tel panier de crabes les choses dégénèrent très vite, on s'en doute.

On pourrait taxer **Le 51e état** d'opportunisme surfant sur la vague des récentes comédies policières du type **Arnaque, crime et botanique**. La comparaison est évidente, tant par l'univers décrit (le milieu des gangsters anglais) que par le principe qui oppose divers protagonistes dans un jeu de mensonges et de petites trahisons violentes et prétendument humoristiques. Mais la grande différence réside dans ce refus du cynisme qui caractérise les films de Guy Ritchie. Ronny Yu aime suffisamment ses personnages pour savoir les rendre touchants, notamment le duo Felix/Dakota dont l'attachante histoire d'amour est révélatrice du feeling léger du film. Avec un tel parti pris, on retiendra forcément plus facilement une galerie de protagonistes pittoresques que les maigres séquences d'action pourtant rondement menées, et pour voir Ronny Yu pleinement s'éclater, on attendra le hour **Freddy vs. Jason** pour lequel il vient de signer. Mais l'un dans l'autre, c'est bel et bien au réalisateur que l'on doit cet agréable spectacle du samedi soir aussitôt vu, aussitôt oublié. Et Samuel L. Jackson dans tout ça ? Et bien égal à lui-même, on peut dire que le kilt lui va vraiment très bien !

Stéphane MOÏSSAKIS

THE 51ST STATE. USA/CANADA/GRANDE-BRETAGNE. 2001. RÉAL. : RONNY YU. SCÉN. : STEL PAVLOU. DIR. PHOT. : POON HANG-SANG. MUS. : HEADRILLAZ. PROD. : ANDRAS HAMORI, DEATON MCLEAN, JONATHAN DEBIN, DAVID PUPKEWITZ POUR MOMENTUM FILMS/ALLIANCE/FIFTY FIRST FILM. INT. : SAMUEL L. JACKSON, ROBERT CARLYLE, EMILY MORTIMER, RHYS IFANS, RICKY TOMLINSON... DUR. : 1H31. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 10 JUILLET 2002.

Interview Samuel L. Jackson

MISTER COOL EN PERSONNE DÉFEND LE 51E ÉTAT, UN FILM QU'IL A TENTÉ DE PORTER SUR SES ÉPAULES DEPUIS MAINTENANT CINQ ANS. INTERPRÈTE DE PLUSIEURS RÔLES MYTHIQUES, SAMUEL L. JACKSON REVIENT BRIÈVEMENT SUR SA CARRIÈRE ET LES RAISONS POUR LESQUELLES IL FAIT CE MÉTIER. TOUJOURS AUSSI CLASSE...

Vous recevez le script de la part d'un fan et vous le produisez, c'est plutôt rare à Hollywood, non ?

Ah bon, vous trouvez ? Moi je reçois des scripts de partout. Ça passe par mon agent, ma boîte de production, ça dépend. Les gens dans la rue veulent me parler de scripts, et même le coursier qui livre mon eau m'en a laissé un une fois ! Ça arrive tous les jours, à diverses personnes influentes donc on ignore combien de films se sont montés suite à ses méthodes. Mon agent m'a fait lire le script du **51e état**, sachant que je suis fan de l'humour britannique. Et j'ai beaucoup apprécié la qualité d'écriture concernant les personnages, surtout le mien. C'est quelqu'un qui a un dernier business à faire et qui cherche à en savoir plus sur ses origines. On a mis cinq ans à monter ce projet et à réunir les fonds nécessaires. On a même dû réécrire le script pour baisser le coût du film, autrefois plus chargé en action. Mais je suis très content du résultat final. Il y a une bonne dynamique de couple avec Robert Carlyle, et Ronny Yu a mis tout son savoir-faire dans le film.

***Le sidekick ici, c'est Robert Carlyle, alors qu'en général, c'est vous, que ce soit dans* Die Hard 3, Au revoir à Jamais *ou même* Star Wars...**

Oui, je suis le sidekick de Yoda ! (rires). À vrai dire, tout le monde est le sidekick de Yoda dans **Star Wars**. Mais vous savez, c'est un choix conscient parfois. Je me dirige vers les rôles les plus intéressants et il arrive que ce soient ceux-là. Moi, j'adore le Mitch d'**Au revoir à jamais**. Sur le papier déjà, il était hilarant.

Le 51e état pourrait créer une franchise, non ?

C'est vrai que si le film marche bien aux Etats-Unis (il y sort cet automne - ndlr), on pourrait en faire une suite. N'importe quel film pourrait donner une franchise. Paramount n'a pas exprimé le souhait de faire une suite à **Shaft** mais ça aussi, ça me plairait bien. Je me suis énormément amusé sur le tournage du premier, malgré mon anxiété à l'idée de prendre la relève de Richard Roundtree. Comme il est dans le film, tout va bien. Si je faisais une suite à **Shaft**, ce serait surtout pour rectifier une erreur du premier film, très importante à mes yeux : la sexualité du personnage.

Y-a-t-il des films dont vous n'êtes pas très fier ?

Je n'en renie aucun. A une époque, je cherchais du travail pour payer les rentes et le résultat n'était pas toujours glorieux mais je ne regrette rien. Ça rejoint ce qu'on disait sur les franchises. Les acteurs se créent souvent des franchises pour être sûrs de pouvoir revenir à des films qui auront du succès. Moi je suis déjà content de pouvoir travailler et je pense que maintenant, je n'ai plus trop de soucis à me faire. J'essaie juste de faire des films qui me plaisent avant tout. L'autre jour, je croise Andy Vajna, le producteur de **Die Hard 3**, qui me demande si on pourrait convaincre Bruce Willis de faire un quatrième **Die Hard**. Je lui dis que je ne sais pas, mais que moi je suis partant. Juste parce que j'adore cette franchise. À chaque fois qu'un des films passe à la télé, je le regarde jusqu'au bout !

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS.

SHAOLIN SOCCER
MÉDAILLE DE BONZE

L'un des plus gros hits hong-kongais de ces dernières années arrive en force chez nous. On devrait s'en réjouir, vu la qualité du film... Sauf que la version qui nous est « offerte » est tronquée de plus de vingt minutes. Une mauvaise surprise que l'on doit à nos bons amis de Miramax.

Shaolin Soccer, retitré pour l'Occident **Kung Fu Soccer** (ça cogite dur chez les attachés marketing de Miramax!), est certainement l'une des meilleures réussites de Stephen Chow, la plus grand star cinéma de Hong Kong, avec Jackie Chan. Inconnu de par chez nous, ce qui est fort regrettable, vu le talent comique de l'homme, Stephen Chow est la rencontre improbable entre Bruce Lee, un homme que Chow idolâtre, Michael Hui, le plus grand acteur comique hong-kongais des années 80, et les Monty Python. Un mélange détonnant qui a donné le type d'humour particulier que Chow manipule, « molétau » ou humour non-sensique. Bref, avoir rigolé à s'en déchirer les joues sur des films comme **Fight Back to School**, **Love on Delivery** ou encore **Fist of Fury 1991** (où Chow affronte, dans un combat d'anthologie, un adversaire à coup de crachats!), on ne pouvait que se réjouir de voir enfin ce grand maître de l'humour tordu débarquer chez nous.

Mais la fête aura été de courte durée. Dès les premières images du film on se rend effectivement compte qu'il y a un problème: des scènes ont été coupées. C'est d'abord la très jolie scène animée d'ouverture qui a disparu, ensuite la discussion dans les vestiaires avant le match puis le lynchage de Golden Legs qui a été adoucie... Tout ça rien que dans les toutes premières minutes! Ce n'est donc qu'un début et tout au long du film on constate avec effarement que de nombreux autres passages ont subi le même sort. Le plus aberrant, c'est qu'une scène qui n'avait pas été gardée pour le cut final (celle de la première rencontre entre Chow et Vicky Zhao, l'experte de Tai Chi, où tout le monde se met soudainement à danser et chanter) a été remise dans cette version... mais en en coupant à nouveau plusieurs secondes!

Ce n'est pas la première fois qu'une major américaine se permet de charcuter un film étranger dont ils ont acquis les droits. On se souvient bien du sort réservé aux sorties locales de **Rumble in the Bronx**, **Black Mask** ou encore **My Father is a Hero**. Mais trop c'est trop. Imaginez donc deux secondes qu'un producteur français se permette de couper et remonter à sa guise le dernier Spielberg ou Cameron? Vous imaginez ce que cela pourrait donner? Procès sur procès de la part des producteurs, réalisateurs ou syndicats du cinéma ricain qui n'admettraient pas que l'on ose toucher à leurs produits. Par contre, que l'on remonte un film de « bridés » afin qu'il puisse convenir aux exigences Politiquement Correctes de la majorité bien pensante des USA, personne ne s'en émeut. Car les coupes de **Shaolin Soccer** découlent bien souvent d'une logique PC: humour jugé trop « dur » (durant la première bagarre, Chow fait vomir un de ses adversaires: résultat, on coupe; puis un autre voyou prend une position de kung fu tout en pétant: on coupe aussi; lorsque Vicky se présente maquillée devant Chow, celui-ci lui balance que son maquillage horrifique ne lui fait pas peur: et on coupe de même) ou violence « extrême » (le lynchage de Fung lors de la scène d'ouverture; le tabassage de Chow et son compère après leur court récital...). Des scènes qui ne sont en tout état de cause aucunement choquantes et dont l'extraction enlève une grande partie du piment au film. **Shaolin Soccer** approche normalement les deux heures, on sent donc bien aussi que ces nombreuses coupes servent à faire du film un produit plus facilement consommable d'une heure et demie - et tant pis si les spectateurs veulent voir le film complet...

Afin que cesse cette politique du remontage sauvage, il faut donc boycoter cette sortie dont, au final, personne ne veut dans cet état. Grâce au DVD et à la commande en ligne sur Internet, vous pouvez de toute façon profiter du film complet: un très beau DVD hong-kongais sous titré anglais existe, fourmillant de suppléments (scènes coupées, bêtisier, making of, effets spéciaux...) et tournant aux alentours de 100 francs. Le choix est simple... **Julien SÉVÉON**

SIU LAM JUK KAU. HONG KONG. 2001. RÉAL. ET SCÉN.: STEPHEN CHOW ET LIK-CHI LEE. DIR. PHOT.: PAK-HUEN KWEN ET TING WO KWONG. MUS.: RAYMOND WONG. PROD.: KWOK-FAI YEUNG POUR STAR OVERSEAS ET UNIVERSE ENTERTAINMENT. INT.: STEPHEN CHOW, VICKI ZHAO, MAN TAT NG, YIN TSE, YUT FEI WONG... DUR.: 1H51 DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 21 AOÛT 2002.

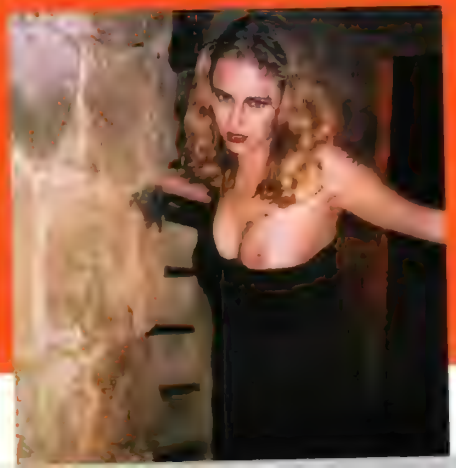
LA FIANCÉE DE DRACULA
ROLLIN, TON UNIVERS IMPROBABLE

Envers et contre tout, Jean Rollin, le Eric Rohmer du gothique hexagonal, continue de tourner des films de vampires. Après **Les Deux orphelines vampires**, voici donc **La Fiancée de Dracula**, réalisé il y a trois ans avec un budget anémique, comme à l'accoutumée dans un style daté des seventies.

Le film commence dans un cimetière, aux abords duquel se sont postés un vieux grigou médium et son assistant. Partis à la recherche de la dépouille du comte Dracula, ils guettent les déambulations nocturnes des Parallèles, des humains disciples du prince des ténèbres. Déboulent alors un nain costumé en bouffon et une vampire blafarde qui lui plante ses crocs dans la gorge, morsure qu'il accueille avec extase. Les voyeurs surgissent et interrogent le nain qui les met sur la piste de la Reine des Parallèles, promise à Dracula. Dans leur quête, ils vont croiser une blonde dépoitraillée qui danse près d'une tour en ruines et dévore des bébés dans une grotte, des nonnes cloîtrées dans un hôtel particulier qui jouent au bilboquet, fument le cigare, se font des papouilles et se mettent des cuissonnoirs sur la tête, une ex-star du porno fièrement juchée sur un étalon hennissant et Dracula, déguisé en garçon de café, planqué dans une horloge sur une plage normande.

À cet étalage de scènes improbables au rythme languissant, il faut ajouter des dialogues consternants dits par des acteurs dont la maîtrise ébahi (si ce n'est la blonde gironde qui joue l'Ogresse). Interviennent alors les éléments-clés qui font que le cinéma de Rollin est aujourd'hui considéré comme poétique: son attirance jamais démentie pour l'érotisme saphique, son penchant pour le gore et son amour du cadre soigné propice à composer des images que n'auraient pas désavoué Mario Bava ou Lucio Fulci. Tout cela, on le retrouve dans **La Fiancée de Dracula**, via des nonnes décadentes, de la chair mastiquée, un cœur arraché qui palpite encore, des décors naturels joliment éclairés, l'apparition très gothique de Brigitte Lahaie ou encore une sacrifiée ligotée nue à une digue et fouettée par les vagues en furie. Dire que c'est de la poésie, c'est un peu du foutage de gueule. Mais difficile de trouver film plus « autre » et plus underground.

Cédric DELELIS



FRANCE. 1999. RÉAL. & SCÉN.: JEAN ROLLIN. DIR. PHOT.: NORBERT MARTGING-SINTES. MUS.: PHILIPPE D'ARAM. PROD.: LES FILMS ABC/ AVIA PARIA/ GOLD FILMA ROMA. INT.: CYRILLE ISTE, BRIGITTE LAHAIE, CÉLINE MAUGE, MAGALIE AGUADO, BERNARD MUSSON... DUR.: 1H30. DIST.: BOOMERANG PRODUCTIONS. SORTIE LE 14 AOUT 2002.

TOP CHRONOS
TOP CRÉTIN

Top Chronos est co-produit par Nickelodeon. Connus pour leurs excellentes séries animées pour gniards (***Les Razmockets***, ***La Famille Delajungle***), les dirigeants tchèques de la firme se sont sentis pousser des ailes suite au succès des deux opus ciné des ***Razmockets***. Après s'être aventurés sur le terrain de l'image de synthèse avec le très nul **Jimmy Neutron**, les voilà qui financent leur premier film live.

D'après eux, **Top Chronos** se doit d'être un film pour « jeune ». Mais c'est quoi le « jeune » au fait? Tout d'abord, d'après **Top Chronos** le « jeune » aime la musique. D'où une tripotée de tubes utilisés n'importe comment (c'est tout juste si on n'entend pas du Hard californien sur une scène d'émotion). Le « jeune » aime bien **Matrix** également. Alors va pour plein de plans avec du « time expansion ». Mais le « jeune » aime rigoler aussi. D'où gags, avec deux sidekicks qui tentent d'être aussi crispants que Matthew Lillard (laissez tomber les mecs, il est imbattable). Enfin, le « jeune » aime bien les sports branchés (le héros fait vachement bien du biker-extreme-kite-blade) et l'aventure (quelques espions qui n'aiment pas les jeunes et hop, l'affaire est dans le sac).

Bref, c'est dire si **Top Chronos** ne ménage pas ses efforts pour se donner des airs d'adolescent branchouille. Las, ce film n'est qu'un pitoyable vieux beau.

Anne-Laure GAUBERTHIER

ÉTATS-UNIS. 2002. RÉAL.: JONATHAN FRAKES. SCÉN.: ROB HEDDEN, J. DAVID DTEM ET DAVID N. WAISS. MUS.: JAMSHIELD SHARIFI. DIR. PHOT.: TIM SUHRSTEDT. SPFX.: MICHAEL FINK POUR CINESITE. PROD.: GALE ANNE HURD ET JULIA PISTOR POUR VALHALLA MOTION PICTURES ET NICKELODEON MOVIES. INT.: JESSE BRADFORD, PAULA GARCES, FRENCH STEWART, MICHAEL BIEHN, ROBIN THOMAS... DUR.: 1H34. DIST.: UIP. SORTIE LE 14 AOÛT 2002.

CHINA STRIKE FORCE
PETIT FILM ROUGE

Beaucoup disent que la rétrocession de Hong Kong à la Chine n'a rien changé. C'est pourtant faux: première preuve, la qualité des productions locales qui n'a pas cessé de chuter depuis 1997. Un fait grandiosement démontré par **China Strike Force**.

Alors que Hollywood essaie désespérément de copier ce qui se fait (ou se faisait) à Hong Kong, l'ancienne colonie britannique, par un retournement de situation comme seule l'Histoire nous en réserve, se met à singer ce qui se fait dans les studios américains. **China Strike Force** est une tentative commerciale affligeante visant à séduire à la fois le public local et international, d'où la présence de Mark Dacascos - l'acteur que l'on prend pour une star en France mais qui est surtout connu aux States pour ses Zérios - et Coolio, chanteur commercial de Rap.

L'histoire tourne autour de deux agents chinois, interprétés par le chanteur-acteur Aaron Kwok (**Storm Riders**) et le petit nouveau Leehom Wang, et leur enquête/mission divine visant à écarter hors d'état de nuire un méchant gangster (Marc Dacascos) et son associé (Coolio). Premier bon point, avec une histoire aussi simple, le spectateur est au moins sûr de ne pas attraper de maux de tête.

Stanley Tong, qui nous avait donné deux des plus grands Jackie Chan de la dernière décennie, **Supercop** et **Rumble in the Bronx**, est tombé au plus bas avec ce film. Non seulement l'intrigue est ennuyeuse au possible (d'ailleurs peut-on vraiment parler d'intrigue quand on devine à l'avance tout ce qui va se passer?) et les acteurs mauvais, mais surtout le film véhicule des idées racistes difficilement digérables. Comme vous aurez remarqué, les méchants du film sont donc un eurasien et un noir. Et que font ces deux méchants basanés? Ils essaient d'inonder le saint et pur pays qu'est la Chine de drogues très dangereuses et très nocives pour la santé. Pourtant, les très gentils mafieux locaux font tout pour s'opposer à ce plan diabolique. Mais Dacascos et Coolio sont tellement sournois et pervers que rien n'y fait. Qui sera donc capable de sauver le divin Empire du Milieu de l'influence néfaste des étrangers?

China Strike Force est une glorification de la Chine Pop' (le genre de propagande que l'on imaginait tout de même mal avant 1997), de ses habitants et de ses mafieux, et un appel au level de bouclier vis à vis des étrangers qui pourrissent la société locale. Transposé deux secondes dans le contexte français, **China Strike Force** ferait un super film de propagande pour le FN.

Alors c'est bien beau que les distributeurs français s'intéressent (avec dix ans de retard) au cinéma de Hong Kong, encore faudrait-il qu'ils sortent des films potables. Et malgré la chute de qualité, il y a encore suffisamment de films intéressants produits dans la petite ville pour satisfaire tout le monde...

Julien SÉVÉON

LEI TING ZHAN JING. HONG KONG. 2000. RÉAL.: STANLEY TONG. SCÉN.: STANLEY TONG ET STUART WHITNEY. DIR. PHOT.: JEFFREY C. MYGATT. MUS.: NATHAN WANG. PROD.: ANDRE E. MORGAN, STANLEY TONG ET BARBIE TUNG POUR ASTORIA FILMS, CMC MAGNETICS CORPORATION, CHINA INTERNATIONAL ENTERTAINMENT LIMITED ET GOLDEN HARVEST COMPANY. INT.: AARON KWOK, NORIKA FUJIWARA, COOLIO, MARK DACASCOS, LEE-HOM WANG. DIST.: [illegible]. SORTIE LE [illegible].

CRIMES ET POUVOIR
FAUX PROCÈS

Depuis les succès (américains surtout) du **Collectionneur** et de **Double jeu**, Ashley Judd semble s'être autoproclamée nouvel émissaire féministe à Hollywood. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'elle postule pour le rôle de Catwoman qu'habitait Michelle Pfeiffer chez Burton. Rien de surprenant, non plus, à sa présence dans le dernier film de Carl Franklin.

Inspiré d'un roman, paraît-il palpitant, **Crimes et pouvoir** retrace le combat d'une brillante avocate (Ashley, donc) pour défendre son mari (James Caviezel) lors d'un procès militaire. Comme si le service juridique de la Grande Muette ne lui donnait pas assez de mouron, un horrible doute quant à l'innocence de son cher et tendre s'insinue dans cette épineuse affaire.

À la lumière de ses choix de carrière, on voit donc ce qui a pu attirer Ashley dans ce combat d'une femme à poigne contre des armées de couillards misogynes. Problème: avec ses archétypes, son script cousu de câbles blancs et ses rebondissements éventés, le film sombre en cinq minutes dans une fadeur assommante. À tel point, qu'on s'attend à ce que Franklin justifie la débâcle par l'alibi ultime: « *inspiré d'une histoire vraie* ». Même pas ! Un retournement final débile annihile la minuscule crédibilité du film, tout en entérinant bien profond le fait que **Crimes et pouvoir** ne peut être qu'un scénario original... Enfin, façon de parler. Certes, on ne saura condamner la volonté d'Ashley de militer en faveur du droits des femmes. Mais tant qu'à pondre un tract, autant éviter le film à message flasque.

Anne-Laure GAUBERTHIER

HIGH CRIMES. ÉTATS-UNIS. 2002. RÉAL.: CARL FRANKLIN. SCÉN.: YURI ZELSTER ET CARY BICKLEY D'APRÈS LE ROMAN DE JOSEPH FINDER. MUS.: GRAEME REVELL. DIR. PHOT.: THEO VAN DE SANDE. PROD.: JESSE BEATON, NAOMI DESPRES, LISA HENSON, DENNIS E. JONES, ARNON MILCHAN ET JANET YANG POUR EPSILON, MANIFEST FILM, MONARCH PICTURES, NEW REGENCY PICTURES. INT.: ASHLEY JUDD, MORGAN FREEMAN, JAMES CAVIEZEL, ADAM SCOTT, AMANDA PEET... DUR.: 1H55. DIST.: UFD. SORTIE LE 10 JUILLET 2002.

LE POIDS DE L'EAU
À LA DÉRIVE

Même s'il ne restera que médiocrement dans la longue liste de films que l'on classera habituellement dans ces colonnes, il nous semblait juste de dire un mot sur **Le Poids de l'eau** tant simplement parce qu'il s'agit du dernier film de Kathryn Bigelow, réalisatrice chérie de la rédaction pour le talent indéniable dont elle a su faire montre dans **Aux frontières de l'aube** et **Point Break** (et pour ses qualités physiques également, convenons-en chacun nos collègues traîtres).

On comprend assez vite qu'avec **Le Poids de l'eau**, Bigelow a voulu faire son film d'auteur. Loin du style énergique qui est le sien et des sujets virils qu'elle affectionne habituellement, elle s'est donc lancée dans cette histoire complexe, celle d'une femme photographe qui perd l'un après l'autre son mari, son beau-frère et l'aide de ce dernier, pour s'enfuir sur les eaux d'un triple meurtre commis dans une petite île de Nouvelle-Angleterre un siècle plus tôt, parmi une petite communauté de pêcheurs acrimonieux. Peu à peu, sentant que son enquête progresse et qu'elle s'identifie de plus en plus à l'héroïne autrefois du massacre, la femme oublie de se battre...

Enfin, le croirez-vous, c'est beaucoup dire. La vérité, c'est que cette histoire de meurtres à travers le temps qui fond le fantastique dans sa version douce) devient assez rapidement ennuyeuse, tant les liens entre les deux époques parallèles semblent factices. Même si l'on reconnaît à Josh Lucas (qui a tenté de lancer Kristen Bigelow à travers le personnage peut pas Catherine McCormack, le film s'avère bien souvent fade et mal rythmé, et ce particulièrement dans la partie contemporaine du récit. La partie se situant au XIXe siècle, elle, apparaît plus soignée dans sa dramaturgie et permet même au chat qui Adrian Brody (**Aliens**, **La Momie**) de chiader quelques belles séquences. Hélas, le désespoir ces passées, et le fait que Bigelow se sente obligée de filmer ses scènes psychologiques en gros plan télé n'arrange rien. Bref, une déception. Mais bon, ce qui l'on pardonne toujours ses erreurs à une jolie femme, un sérial quand même sans inquiéter son conseil après, **8-19**, un film de vampires qui sortira chez nous à la rentrée. Vous Kathryn !

Arnaud BORDAS

THE WEIGHT OF WATER USA 2000. RÉAL.: KATHRYN BIGELOW. SCÉN.: ANNE BURNS ET CHRISTOPHER KOLE. D'APRÈS LE ROMAN D'ANITA SHREVE. DIR. PHOT.: CHRIS MENGES. MUS.: DAVID BYRNE, PHILIP GLASS, JOHN KING, SIOUXSIE. AVEC SARAH POLLEY, CATHERINE MCCORMACK, JOSH LUCAS, ELIZABETH DEBICKI, SEAN BEAN, SARAH POLLEY, KATHRYN BIGELOW, ARNAUD DESPLECHIN, SARAH POLLEY, KATHRYN BIGELOW. PROD.: JANE HAMSHER, DON MURPHY, KATHRYN BIGELOW. DIST.: PATHÉ. SORTIE LE 3 JUILLET 2002.

BAD COMPANY
TOO BAD

Joel Schumacher serait-il le poissard d'Hollywood, une sorte d'ersatz du Pierre Richard de **La Chèvre**? Après avoir ruiné la franchise la plus lucrative de la Warner (merci **Batman & Robin**), décrédibilisé Robert De Niro pour deux décennies (merci **Personne n'est parfaite**) ou encore tenté de s'essayer au Dogme 95 de Lars Von Trier (selon ses dires) au point que plus personne ne veuille le suivre (merci **Tigerland**), le voilà qui offre à Jerry Bruckheimer son premier gros bide depuis longtemps! Et encore, on ne parle pas de son **Phone Booth** qui doit sortir depuis maintenant un an... Faut dire aussi que **Bad Company** ne partait pas du bon pied, en proposant un Anthony Hopkins (64 ans tout de même, le petit père) dans le rôle de Gaylord Oakes, agent de la CIA et homme d'action accompli... Faites chauffer la suspension d'incrédulité! Quoi qu'il en soit, ce dernier vient de perdre son partenaire Kevin (Chris Rock) dans une sombre affaire menaçant la sécurité nationale. Pour mener à bien sa mission, il entraîne Jake, le frère jumeau de Kevin (Chris

DOMMAGE COLLATÉRAL
DOMMAGE, OUAIS...

On a retrouvé un film d'Arnold Schwarzenegger tourné entre **Commando** et **Le Contrat**! En effet, de par son sujet et son traitement, **Dommage collatéral** aurait très bien pu être fait durant les glorieuses eighties. Il aurait même pu être un de ses gros cartons dont on se demande ce que le public a pu leur trouver à l'époque. Il est en tout cas fort probable que Schwarzy choisisse ses scripts de la même manière qu'il s'occupe de sa promo, c'est à dire en tentant de flatter un public qu'il croit encore à sa botte, prêt à tout pour suivre la moindre de ses aventures. Hors, il se trouve que ses vrais gros succès sont ceux qui ne gravitaient pas forcément autour de sa personne uniquement, mais plutôt d'un concept alléchant, bien utilisé, auquel il était affilié (**Total Recall**, les **Terminator** et même **Conan le Barbare**). Comme le pitch de **Dommage collatéral** ne propose rien de franchement alléchant (le voilà à la poursuite des terroristes, responsables de la mort de sa famille, à travers la jungle colombienne) et que la superstar s'adjoint les services du faiseur Andrew Davis (**Le Fugitif** mais également deux Steven Seagal, rappelons-le), on comprendra l'échec du film ainsi que sa qualité toute relative. L'un des gros problèmes de **Dommage collatéral** est donc de jouer à mort sur cette envie présumée de ce que le public pourrait attendre du film. Il s'agit ainsi de respecter un cahier des charges dans lequel la star ne sera jamais à court de punchlines, où les explosions sont mises en valeur (au détriment de l'implication émotionnelle, lors de la mort de la famille du héros), et où les vilains, bien que possédant une mince facette humaine, vont crever comme des charognards de la pire espèce. En l'état, ces vieilles recettes permettent peut-être au film de rester le meilleur de Schwarzy depuis **True Lies**, mais ce n'est qu'une maigre consolation vue la qualité des films proposés dans l'entre-deux (**L'Effaceur**, **La Fin des temps**, **À l'aube du sixième jour**... Pouah!!!). Dernier détail assez hallucinant: suite aux répercussions du 11 septembre dernier, l'équipe marketing a du revoir la promo du film et a décidé de rajouter des explosions partout sur l'affiche du film! Décidément, y'en a qui font tout à l'envers!

Stéphane MOÏSSAKIS

COLLATERAL DAMAGE. USA. 2001. RÉAL.: ANDREW DAVIS. SCÉN.: DAVID ET PETER GRIFFITHS. DIR. PHOT.: ADAM GREENBERG. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: STEVEN REUTHER & DAVID FOSTER POUR BEL-AIR ENTERTAINMENT/HACIENDA PRODUCTIONS/WARNER BROS. INT.: ARNOLD SCHWARZENEGGER, FRANCESCA NERI, ELIAS KOTEAS, CLIFF CURTIS, JOHN LEGUIZAMO... DUR.: 1H51. DIST.: PATHÉ. SORTIE LE 3 JUILLET 2002.

Rock again), afin de pouvoir négocier le rachat d'un missile à un groupe de terroristes bien suspicieux. L'affaire n'est pas aisée tant Jake n'a rien à voir avec Kevin... d'où gags!

On reproche souvent aux productions Bruckheimer un montage ultra-cut desservant la logique interne du film, mais arrivé à ce point, ça devient carrément de la rigolade: la moitié des séquences n'ont pas le temps de se finir! Forcément, un tel parti pris, qui sent le remontage à plein nez, empêche toute forme de cohérence, que ce soit au niveau des gags (qui tombent donc tous à plat, tout en étant pas drôles) comme au niveau de l'action (déjà anéantie par la notion d'espace limitée de Schumacher). Quelques belles idées (comme un gunfight dans un hôtel à la géographie particulière) sont donc anéanties par l'intention d'aller toujours plus vite (ici, ça se résume à « passer à autre chose ») pour ne pas ennuyer le spectateur. Manque de bol, il ne se passe tellement rien dans **Bad Company** que ce n'est pas un excité de l'Avid qui va nous sortir du marasme ambiant. Et si Bruckheimer n'a pas volé son bide, le voilà qui retourne vers son poulain Michael Bay pour un ultime **Bad Boys 2**: histoire de prouver une énième fois que con peut bien rimer avec bon...

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: JOEL SCHUMACHER. SCÉN.: JASON RICHMAN ET MICHAEL BROWNING. DIR. PHOT.: DARIUSZ A. WOLSKI. MUS.: TREVOR RABIN. PROD.: JERRY BRUCKHEIMER & MIKE STENSON POUR JERRY BRUCKHEIMER FILMS ET TOUCHSTONE PICTURES. INT.: ANTHONY HOPKINS, CHRIS ROCK, MATTHEW MARSH, GABRIEL MACHT, KERRY WASHINGTON... DIST.: GAUMONT BUENA VISTA INTERNATIONAL. DUR.: 1H57. SORTIE LE 17 JUILLET 2002.

SUEURS

UN GÉNIE, DEUX ASSOCIÉS, UNE CLOCHE

Dans le but de rejoindre la côte en un temps donné, afin de livrer une cargaison qui lui rapporterait la bagatelle de 16 millions de dollars, Noh (Joaquim de Almeida, décidément parfait) se décide à engager le pilote expérimenté Harvey (Jean-Hughes Anglade) et son mécano Victor (Cyrille Thouvenin), ainsi que cette gachette facile de Simon (Sagamore Stévenin), qui est chargé de veiller sur le bien être de l'équipe. Pour parvenir à ses fins, l'équipe va devoir traverser un gigantesque désert en camion, mettant ainsi leur vie en danger au moindre instant. Comme si ça ne suffisait pas, chacun y va de sa petite trahison, jusqu'à ce que l'affaire dégénère en règlements de comptes.

Sur le papier, **Sueurs** avait tout du concept solide, à l'ancienne, qui aurait pu se payer (toutes proportions gardées) une certaine parenté avec **Le Salaire de la peur** et autres films où la topographie des lieux présente un danger constant. Mais même si le scénario n'exploite pas franchement la foultitude de rebondissements que l'on pourrait attendre, rien n'aurait pu rehausser la mise en image décidée par Louis-Pascal Couvelaire. Passées les premières minutes, où l'on se rend compte d'un réel effort au niveau du cadre, le réalisateur manque à peu près toutes ses tentatives. Que les personnages présentés soient déjà de fieffés idiots qui n'en manquent pas une pour horripiler le spectateur (limite si Sagamore Stevenin ne nous fait pas « le cri le plus agaçant du monde », à la **Dumb and Dumber**), passe encore. Mais les enjeux sont limités par une mise en image parfaitement incongrue, dans laquelle les scènes d'actions sont filmées en gros plans (pour la plupart) et les scènes dites d'expositions sont cadrées larges. Un peu comme si Simon West s'essayait à un remake de **Mad Max 2**! Et même si la photogénie du désert fait son affaire, on reste dans la plus pure esthétique télévisuelle qui ne surprendra que ceux qui ne savent pas que Louis-Pascal Couvelaire possède un lourd passif publicitaire. Pas étonnant qu'on le retrouve aux côtés de Luc Besson au générique de **Michel Vaillant**, donc...

Stéphane MOÏSSAKIS

FRANCE. 2001. RÉAL.: LOUIS-PASCAL COUVELAIRE. SCÉN.: LOUIS-PASCAL COUVELAIRE, BENOÎT PHILIPPON & MICHAEL COOPER. DIR. PHOT.: MICHEL ABRAMOWICZ. MUS.: PASCAL LAFA. PROD.: SAMUEL HADIDA & LESLIE JEAN PORTER POUR DAVIS FILMS. INT.: JEAN-HUGUES ANGLADE, JOAQUIM DE ALMEIDA, CYRILLE THOUVENIN, SAGAMORE STÉVENIN, NOZHA KHOUANDRA... DUR.: 1H43. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 24 JUILLET 2002.

LA SOMME DE TOUTES LES PEURS

L'ADDITION S'IL VOUS PLAÎT...

Lorsque Mace Neufeld, producteur des trois premières aventures cinématographiques de Jack Ryan (**A la poursuite d'Octobre Rouge**, **Jeux de guerre**, **Danger immédiat**), après avoir tenté de reconduire Philip Noyce à son poste de réalisateur pour la troisième fois, choisit finalement, à l'automne 2000, de confier la réalisation de **La Somme de toutes les peurs** au mollasson Phil Alden Robinson, le projet semble pour le moins mal barré. En effet, comment le réalisateur d'un petit film de fantôme sirupeux à souhait (**Jusqu'au bout du rêve**) et d'un thriller d'espionnage gériatrique (**Les Experts**) pouvait-il bien tenir les rênes d'un blockbuster traitant des possibilités d'une guerre totale entre les Etats-Unis et la Russie? Pourtant, après le « boulot » accompli par Noyce sur les deux précédents films, il semblait difficile de faire pire. Et bien justement, Robinson fait mieux que son collègue. Un peu mieux.

L'histoire tourne, en gros, autour d'une ogive nucléaire égarée puis récupérée par une organisation néo-nazie, laquelle organisation va profiter de cette acquisition pour manipuler les gouvernements américain et russe, et les forcer à basculer dans une escalade guerrière pouvant mener le Monde au bord du chaos. Comme d'habitude, Jack Ryan, jeune et brillant analyste de la CIA, va tenter de convaincre ses supérieurs de ce qu'il est seul à entrevoir.

Après la bouillie filmique que nous avait donc servie le sieur Noyce (surtout l'exécrable **Jeux de guerre**), il est donc relativement agréable d'assister à un spectacle certes peu original mais néanmoins regardable. Si Ben Affleck est, comme d'habitude, fadot au possible, le reste de la distribution, constitué de solides seconds rôles (parmi lesquels rayonne l'impérial Morgan Freeman), se charge de donner de l'épaisseur à l'intrigue. Si l'on ajoute à cela un score grandiose (signé Jerry Goldsmith, faut dire...), une scène d'ouverture très réussie, une séquence aussi spectaculaire que surprenante en plein milieu du film, et une réalisation académique qui remplit le cahier des charges, on comprendra que **La Somme de toutes les peurs** se laisse visionner sans trop de problèmes. Simplement, pour comprendre ce que peut être un grand thriller d'espionnage (où subtilité des enjeux dramatiques rime avec virtuosité de la mise en images), il faudra retourner voir l'insurpassable **Octobre Rouge** de John McTiernan.

Arnaud BORDAS

THE SUM OF ALL FEARS. USA. 2001. RÉAL.: PHIL ALDEN ROBINSON. SCÉN.: PAUL ATTANASIO ET DANIEL PYNE D'APRÈS LE ROMAN DE TOM CLANCY. DIR. PHOT.: JOHN LINDLEY. MUS.: JERRY GOLDSMITH. PROD.: MACE NEUFELD POUR PARAMOUNT PICTURES. INT.: BEN AFFLECK, MORGAN FREEMAN, JAMES CROMWELL, LIEV SCHREIBER, ALAN [illegible]. DUR.: [illegible]. SORTIE LE [illegible] JUILLET 2002.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
ARAC ATTACK					3 Ça ne laisse pas de trace, mais ça ne mange pas de pain non plus.	4 Un très bon hommage dans l'esprit de **Tremors**, mais quelque peu répétitif.		1 Moi, perso, je préfère Shaq Attack.	
BLADE II	6 Celui qui a eu l'idée d'embaucher Del Toro pour cette suite est un génie.	6 Furieux et émouvant. Del Toro in the sky with diamonds !	5 Le **Aliens** du film gothique. Éblouissant.	6 Bon sang, c'est tellement bon que ça doit être mauvais pour la santé !	6 Le film jouissif par excellence. Del Toro est un dieu.	6 **Blade II** est à **Blade** ce que **Aliens** était à **Alien**. Le pied !	6 Un « what-the-fuck-movie » comparable au choc **Mad Max 2** en son temps.	5 Enfin un film de vampire qui respecte le cahier des charges gothic-punk. Cool !	
BLOODY MALLORY		0 Un épisode de *Buffy* réalisé par Jean Rollin. Résultat : insupportable.			1 Où est l'intérêt ?	1 Même Troma aurait eu honte de ce truc !	0 Pendant ce temps-là, des cinéastes qui ont du talent attendent leur heure...	2 Il fallait oser associer le film Z et *Buffy*. Mais la mayonnaise ne prend pas.	
DOG SOLDIERS		0 Quand ils veulent, ils nous sortent un bon film de loup-garou...				3 Franchement pas génial, mais efficace.	1 Et encore... c'est bien pour le concept...	1 Les films de loup-garou sont trop souvent comme **Dog Soldiers** : bâclés.	
JASON X	4 Quatre, c'est juste pour faire plaisir au chef. Le film ne vaut pas ça, même si l'idée est sympa.	4 Mieux que **Star Wars** et **Star Trek** réunis : Jason dans l'espace !		3 Bon esprit, même quand on aime pas le baseball.	4 Gore, drôle, inventif... un trio forcément gagnant.	6 Si vous ne devez voir qu'UN film cet été...	4 J'ai toujours été fan de Didier Allouch !	2 Il existerait (sérieusement) plusieurs versions du film. J'ai pas dû voir la bonne.	
JEEPERS CREEPERS	5 De l'horreur à l'ancienne, bourrée de sous-entendu. Étonnant !	5 Le pétochemovie de l'année.	4 De la bonne série B jouissive et déviante.	5 LE film Mad Movies qu'on a pas eu entre 1985 et 1990.	6 Le mixe parfait entre efficacité de film de genre et cauchemars insondables d'auteur. Un petit miracle.	5 Un très bon film, avec le plus beau monstre du bestiaire fantastique.	4 Un bon film de monstres tellement impudique qu'il en devient troublant.	5 Fable pour enfants destinée à faire peur aux adultes. Excellent !	
METROPOLIS				5 Un gros problème de narration, certes, mais quelle claque visuelle !	5 Une direction artistique divine au service d'un conte sans surprise et superbe à la fois.		5 Apocalypse cool...	5 Le crime (de lèse-majesté) était presque parfait	
MES CHERS VOISINS	5 Vive **Alex De La Iglesia**, le réal le plus fou et le plus drôle de la planète.	5 **Alex De La Iglesia** invente le vaudeville-survival. Dantesque !	4 De la Iglesia mériterait d'être aussi connu que Del Toro !	5 Une version enragée de **La Garçonnière**, shootée à la De Palma.	5 Un film qui sort des tripes.	5 **Alex De La Iglesia** est vraiment fou. C'est bien pour ça qu'on l'aime !	5 Une comédie VRAIMENT réalisée ! Autant dire que ça fait du bien...	4 Un bon moyen de réconcilier les réfractaires avec le vaudeville !	
REQUIEM					3 Très imparfait, certes, mais surtout encourageant.	5 Un hommage vibrant aux polars (italiens) des années 70.	1 De belles intentions à défendre mais le résultat est exécrable.		
SAMOURAÏS	2 Caricatural, bête et assez mal foutu. Désolé...				1 Aussi vilain que les **Taxi**, le racisme (volontaire) et la mysoginie en moins.	1 Pour les combats de Philip Kwok, seul intérêt du film.	0 Ça m'étonnerait qu'il y ait un futur John Woo pour s'inspirer de ce **Samouraïs**-là.	1 Le film devait être un ovni. On ne sait donc pas d'où il vient ni où il va. Dommage.	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	4 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau.	6 La rencontre d'un auteur et de son sujet. Total chef d'œuvre !	6 Quand voir un film devient une sensation orgasmique.	6 Au-delà du fantasme...	5 Plutôt assez génial malgré une légère déception.	5 Je l'avoue, j'y croyais pas. Mais quel film !	6 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie.	
SPIDERMAN	6 Un film d'une rare et délicieuse innocence, fait avec les yeux d'un gamin ébahi.	6 Tout simplement LE plus grand film de super-héros jamais ré-a-li-sé !	5 Je ne suis pas fan de super-héros, mais quel script ! Et quels acteurs !	5 Pur fun de blockbuster, totale honnêteté de film intimiste.	6 Une adaptation à fleur de peau, à ranger juste à côté du **Superman** de Donner.	6 Entre **Darkman** et **Intuitions**, Sam Raimi nous offre 2 heures de bonheur.	6 L'une des plus belles histoires contée par l'un des meilleurs. Équation simple...	6 Raimi jongle avec les stéréotypes et les transforme en oeuvre d'art. Zéro faute.	
STAR WARS II L'ATTAQUE DES CLONES	4 Sans doute le meilleur **Star Wars** depuis **L'Empire contre-attaque**.	1 Le pire de tous les épisodes. Et encore, j'me retiens...	5 Le meilleur **Star Wars** depuis **L'Empire**, le plus drôle depuis **L'Aventure des Ewoks**.	1 Et encore, c'est bien parce qu'il y a des sabres-laser.	1 Lucas essaye de sauver les meubles, mais ne parvient qu'à couler (définitivement ?) la saga.		0 Génial, j'ai retrouvé mon âne de vieux !	3 Ni mis en scène, ni monté, ni découpé. Heureusement, le film fourmille d'idées.	

« Mrdggx oifijjw qsjq hhjqh lkjxdf dqjkqahmlifr **Mad Movies** frpuvxgeg abonnement... »

Jason Voorhees

Choisissez la durée de votre abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque ❑ par carte banquaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **6 mois** (**6 numéros**) :
20 € au lieu de 25,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 1 ancien n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le n° de **Mad Movies** ou le n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros**) :
31 € au lieu de 47,30 €, prix au numéro (**-33 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **2 ans** (**22 numéros**) :
52 € au lieu de 94,60 €, prix au numéro (**-45 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 3 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

_____ _____ _____ _____

Date d'expiration : _____
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :

- Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
- Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :

6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

LE RÈGNE DU FEU

DE ROB BOWMAN

LES MONSTROPHILES FRUSTRÉS PAR LE SPECTACLE INSIPIDE D'UN **CŒUR DE DRAGON** OU D'UN **DONJONS & DRAGONS** VONT POUVOIR ENFIN ASSOUVIR LEURS ENVIES DE BESTIOLES LÉGENDAIRES. DOTÉ D'UN SCRIPT SINGULIER, D'UN CASTING SOLIDE ET D'UN FAISEUR EFFICACE DERRIÈRE LA CAMÉRA, **LE RÈGNE DU FEU** A TOUT POUR DÉBOUCHER SUR UNE RÉUSSITE SURPRENANTE.

OPÉRATION

Il y a encore des gens qui sont persuadés que les dragons ont véritablement existé. Tant mieux, puisque c'est vrai : dans toute légende, il y a un fond de vérité, et celle des dragons est la seule qui n'ait point été modifiée. Oui, les dragons ont vécu. Non, ils n'ont pas disparu, puisque les réveiller suffirait à anéantir la race humaine. C'est pour cette simple et unique raison que leur sommeil est respecté depuis un roman passé, et qu'il n'est que rarement évoqué, si ce n'est dans des écrits considérés comme païens ou de pure fiction. Car ces êtres qu'on dit fabuleux n'ont acquis leur somptueuse majesté que grâce à une puissance de feu inimaginable et à une volonté d'éradication totale. Aujourd'hui, un film lève le voile et prédit une guerre inévitable. Son titre : **Le Règne du feu**. Son objectif : nous préparer à un affrontement titanesque. Mais si les dragons sont les maîtres du feu, les hommes, eux, ont percé le secret de l'acier… et ont évolué jusqu'à devenir l'animal le plus redoutable qui soit.

UN PROJET ALLÉCHANT

Le triomphe du **Seigneur des anneaux** aura eu un effet considérable, outre l'offrande du spectacle le plus vertigineux de mémoire de spectateur : celui de relancer les projets relatifs à la fantasy, genre ô combien littéraire mais longtemps ignoré sur grand écran. Logique : pour ne citer que des auteurs récents, une seule page des écrits de Robert Jordan ou de Tad Williams est impossible à mettre en images tant elle est transcendée par une écriture à la fois poétique, cérébrale et sensitive (à moins de s'appeler Peter Jackson, mais il ne va pas faire ça toute sa vie ou Rafik Djoumi, mais pour l'instant il n'a pas le budget adéquat. Surtout n'hésitez pas à investir…). Créature emblématique de cette prose parfois alambiquée mais foisonnante, le dragon fut quant à lui assez mal servi par les quelques tentatives cinématographiques d'en faire un monstre crédible. Seul Disney y parvint, avec ce somptueux **Dragon du Lac de Feu**, production épique, sombre et trop adulte, où la bête était une pure merveille digne de rivaliser avec celui, animé, de **La Belle au Bois Dormant**. Survinrent longtemps après un **Cœur de dragon** pitoyable (avec un dragon saint-bernard bavard), sa suite télévisée bizarrement plus réussie (avec un méchant dragon assez flippant), et un **Donjons & Dragons** de récente et sinistre mémoire (hormis Bruce Payne en pleine crise de cabotinage déshinibé, comme dans **Highlander Endgame** c'est dire !). Bref, on n'espérait plus rien, et il fallait se rabattre sur les romans d'Anne McCaffrey pour étancher sa soif. C'était sans compter sur **Le Règne du feu**, un projet plus qu'excitant : carrément exaltant. Imaginez un mélange entre **Aliens, Quand les aigles attaquent, Mad Max 2** et bien entendu, **Le Dragon du Lac de Feu**. L'image est bien imprimée ? Vous avez alors une vague idée de ce que devrait être un film qui s'annonce comme une œuvre unique en son genre.

À la base, il y a d'abord une histoire, écrite par Gregg Chabot et Kevin Peterka. Deux garçons imaginatifs, comme on peut en juger à l'évocation de leurs autres scripts actuellement en attente de production : **The Ghosts of October**, d'abord, où des criminels incultes en pleine guerre de Sécession prétendent de l'énorme incendie qui ravagea Chicago en 1871 pour tenter de récupérer de l'or confédéré planqué dans la ville ; **In a Dark Wood** ensuite, qui conte l'histoire de Robin des Bois du point de vue du shérif de Nottingham. Des références louables (**De l'or pour les braves**, Richard Thorpe) des sujets plus qu'excitants, une propension marquée à relire l'histoire sous un angle inédit, bref on est ici en présence d'auteurs faisant preuve d'une fraîcheur et d'une culture qui ne sont pas franchement répandues dans le milieu scénaristique actuel. Celle du **Règne du feu** s'inscrit dans une lignée identique. Lisez plutôt.

LES CRÉATURES DE LA DESTRUCTION

Londres, de nos jours. Karen Abercrombie, ingénieur spécialisée dans le forage des sous-sols de la ville, s'occupe de l'installation d'une nouvelle ligne de métro. Tandis qu'elle explo

DRAGON

re les souterrains, son fils Quinn, un petit bonhomme âgé de douze ans, l'attend sagement à l'entrée du tunnel. À la tête d'une équipe d'ouvriers, Karen découvre alors une mystérieuse caverne qu'ils entreprennent d'explorer. Mal leur en prend : il s'agit en fait de l'antre d'une bête préhistorique dont l'agressivité sème la mort et la désolation dans les rangs des intrus. Karen parvient pourtant à s'échapper. Quinn voit alors sa maman surgir à l'air libre… et mourir sous ses yeux calcinée par une boule de feu vomie des profondeurs

Vingt-cinq ans plus tard, le monde a été dévasté par la descendance du monstre exhumé par Karen. Les dragons, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, appliquent la politique de la terre brûlée au point que les poumons de l'homme sont encrassés par la fumée, que leurs bottes foulent un sol en cendres et que le ciel est obscurci par les silhouettes terrifiantes de sauriens ailés dont la gueule éructe des torrents de flammes. Parvenu à l'âge adulte, Quinn est devenu le leader d'un clan réfugié dans un château médiéval et, avec l'aide de ses hommes, forme une unité de combattants du feu chargée de protéger les champs de blé qui sont les seuls moyens de subsistance de l'espèce humaine, dont les os carbonisés jonchent le paysage au point de s'être erigés en montagnes noires. Cette poche de résistance n'a pas échappé aux dragons. L'un d'entre eux, un reptile doué d'une intelligence contre-nature, s'attaque à la récolte qu'il réduit à néant. Privés de nourriture, les hommes poussent Quinn à rejoindre Londres pour y détruire la mère de tous les dragons, surnommée Ashley. Celle-là même qui a fait de Quinn un orphelin. Celui-ci hésite, conscient de leur handicap. Car en effet, comment affronter des escadrilles de créatures crachant du feu, seulement armés de blindés datant de la seconde guerre mondiale, d'épées rouillées et de haches au tranchant émoussé ?

C'est alors qu'un convoi de troupes US qui s'est crashé sur le sol d'Albion vient chercher asile au château. Équipés d'armes nucléaires, d'un char d'assaut et d'un hélicoptère Apache chargé de missiles jusqu'à la gueule, ils sont commandés par Denton « Dragon Slayer » Van Zan. Un personnage dont le charisme martial renvoie au général Patton : audacieux, belliqueux, stratège accompli, il a transformé son unité en un commando de mercenaires qui vendent leurs services aux survivants des villes en ruines qu'ils traversent. Cet homme providentiel galvanise les disciples de Quinn, qui n'a d'autre choix que d'accepter de gagner la capitale pour y débusquer Ashley, aux côtés de soldats américains d'une agressivité revancharde gonflée à bloc. Quinn est pourtant persuadé qu'ils ne pourront en réchapper vivants, sentiment qui ne fait qu'attiser sa rivalité naissante avec un Van Zan assoiffé de sang et secondé par des hommes qui sont prêts à le suivre jusqu'à la mort. Commence alors une guerre épique où la bravoure doit faire face à la voracité aveuglante de dragons millénaires, capables de creuser des tunnels sous terre pour en surgir à tout instant et de fondre du ciel tels des rapaces éructant des jets de chaleur capables de mettre la chair à vif en une fraction de seconde… Contempler l'astre solaire, c'est se brûler les yeux jusqu'à devenir aveugle. Regarder le dragon, c'est s'exposer à un brasier qui vous enflamme jusqu'à ce qu'une simple brise suffise à emporter vos restes poussiéreux au gré du vent. Vous n'êtes plus rien, pas même des braises. Juste des cendres qui s'évaporent dans l'air, comme si vous n'aviez jamais existé *(Mais arrête Cédric ! Tu vas finir par coller une de ces pétoches aux lecteurs… - nath)*

UNE ÉQUIPE DE FEU

D'abord intitulé **When Heroes Goes Down**, le script du **Règne du feu** est exhumé courant 2000 par Spyglass Entertainment, qui le gardait rangé dans un tiroir depuis quatre ans. Une boîte intéressante que Spyglass, qui après avoir révélé Shyamalan avec **Sixième sens** et **Incassable**, monte la première adaptation cinoche du **Comte de Monte**

Cristo depuis un quart de siècle avec un réalisateur maudit (Kevin Reynolds) et des comédiens incontrôlables (Jim Caviezel, Guy Pearce), puis tente de relancer la carrière de Kevin Costner via un produit voué à l'échec mais en phase totale avec les préoccupations spirituelles d'un acteur aussi méprisé qu'il est digne (**Apparitions**). En toute logique hollywoodienne, **When Heroes Goes Down** subit un rewriting sauvage et devient, sous la plume de Matt Greenberg (**Halloween H20**, **Prophecy 2**), **Le Règne du feu**. Un titre féroce et ambitieux qui évoque furieusement la tradition scandinave, à la mesure du budget alloué au film puisque celui-ci avoisine tout de même les 100 millions de dollars. Dès lors, on est en présence d'un projet mastoc apte à nécessiter la présence d'un metteur en scène de renom. Que nenni ! **Le Règne du feu** est et reste un film de producteur, une histoire accrocheuse développée par des financiers aventureux mais avisés, d'autant qu'ils sont supervisés par le fameux Richard Zanuck (**Les Dents de la mer** et le remake de **La Planète des singes**) pour le compte de Fox (le film sera par contre distribué par Touchstone). C'est donc Rob Bowman qui est engagé. Un réalisateur compétent, certes, mais dont le CV se résume à un film sur le skate-board (**Airborne**), à de nombreux épisodes de ***X-Files*** et à l'excellente version ciné de ladite série. L'air de rien, il est bien entouré : le très doué Adrian Biddle (**Aliens**, **La Momie**) se charge de la photo, Nick Gillard, responsable des cascades sur **Star Wars Episode 1** et **2**, rempile au même poste, en plus de diriger la seconde équipe de réalisation. Le grand Wolf Kroeger (**Le Dernier des Mohicans**, **Le 13e guerrier**) s'occupe de la création des décors. Les effets spéciaux digitaux sont assurés par des dissidents de ***X-Files*** et de ***Millennium***, en l'occurrence des gens rompus à leur métier et forcément motivés par le défi qui leur est ici lancé. Quant à la musique, elle est confiée à Edward Shearmur (**La Mutante 2**), formé par Michael Kamen et récemment auteur du remarquable **Monte Cristo**, après que Bowman ait vainement tenté d'imposer Mark Snow, élément-clé des ambiances lourdes indissociables des séries de Chris Carter citées plus haut.

Concernant le casting, la liste s'avère étonnante puisqu'elle est finalement assez risquée, commercialement s'entend. Christian Bale, le tueur allumé d'**American Psycho**, révélé en gosse fasciné par les avions dans **Empire du soleil**, est le valeureux Quinn. Matthew McConaughey, comédien assez absent, devenu totalement halluciné dans **U-571** et **Emprise**, incarne Denton Van Zan. À leurs côtés se croisent la très belle Izabella Scorupco, ex-Bond girl rescapée du tournage extrême de **Vertical Limit**, et l'Écossais Gerard Butler, peu remarqué dans **Dracula 2001** mais carrément génial dans le téléfilm ***Attila***.

Prévu un temps dans un rôle secondaire, Arnold Schwarzenegger n'aura pu finalement se libérer, tournage de **Terminator 3** oblige. Et puis, bien sûr, il y a les dragons...

HUMAINS ET DRAGONS

Précision : on ne les verra pas beaucoup, du moins au début, où leur présence reste aussi énigmatique que celle des Wendols dans **Le 13e guerrier**, face à un commando qui rappelle les mercenaires de Martin dans **La Chair et le sang**. D'autant plus que si Saint Martin était fréquemment cité dans le chef-d'œuvre de Paul Verhoeven, Saint Georges, exterminateur de dragons devant l'Éternel, est l'ombre divine qui rôde sur **Le Règne du feu**, où il est abondamment évoqué. Jolies références, tout de même, sans oublier l'arrivée des troupes motorisées de Van Zan au château, qui renvoie à celle des SS de Kaempffer dans **La Forteresse noire** (où une « élite » est censée venir exterminer ce qui décime sa race). Les dragons, donc, sont avant tout des silhouettes de cauchemar. Des ombres mouvantes aux ailes de cuir, oracles de destruction dont la puissance est amplement évoquée par les ruines qui se dressent sur leur passage et par l'odeur de mort qui les empuantit, tel un parfum nauséabond vomi de l'enfer, prenant à la gorge ceux qui sont encore là pour le [illegible]

Tourné en Irlande, terre de légendes s'il en est, **Le Règne du feu** appartient à cette race de films en voie d'extinction dont on rêve la nuit, qui promettent des images prodigieuses comme filmées sur le vif, qui sont déjà, à la base, des projets d'une richesse incomparable en termes visuels et narratifs. C'est dans des histoires simples comme celle-ci que naissent les plus grandes épopées. Un film d'hommes, de bravoure et d'honneur, un clash décomplexé entre le Moyen Âge et un futur post-apocalyptique, un survival où la race humaine crache ses poumons et lutte jusqu'à la mort sur un sol transformé en fournaise par des demi-dieux dont les ombres plongent la terre dans les ténèbres. Un combat sans merci, une guerre où la mythologie affronte le réel, et dont les vainqueurs pourraient bien abriter en leur sein un héros digne de Sigurdr et Beowulf.

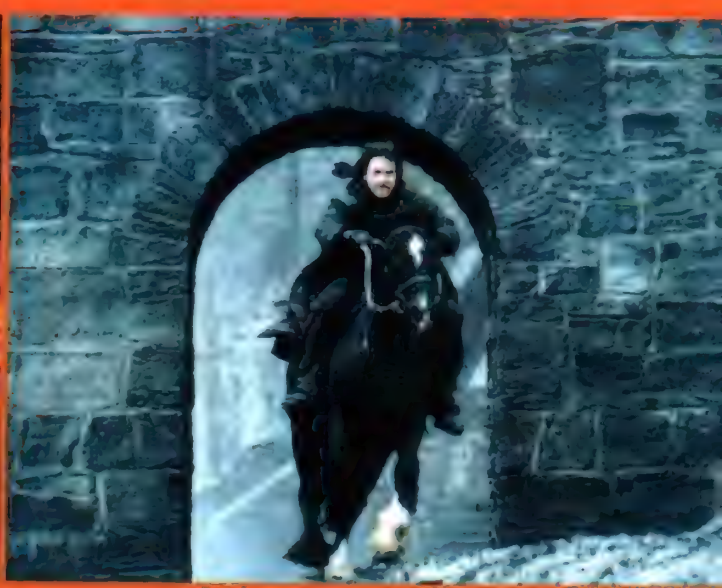
Avec **Minority Report**, **Le Règne du feu**, prévu chez nous le 21 août, s'impose comme le film le plus attendu de l'été, tout simplement parce qu'il promet démons et merveilles. C'est pas non plus tous les jours qu'on se rend au cinoche avec une trique chauffée à blanc, et là, par Crom, un tel souffle d'aventure qui se profile à l'horizon décuple un afflux sanguin apte à gonfler les plus rétifs !

Cédric BELFILS

Page de gauche :

Après avoir vu sa mère mourir calcinée par un dragon juste sous ses yeux alors qu'il avait 12 ans, Quinn Abercromby (Christian Bale) décide de se rendre à Londres pour exterminer leur reine-mère, surnommée Ashley, et ainsi assouvir son désir de vengeance.

Le petit groupe de survivants mené par Quinn est rejoint par Denton « Dragon Slayer » Van Zan (Matthew McConaughey), leader d'un commando de mercenaires équipés d'armes nucléaires, d'un char d'assaut et d'un hélicoptère chargé de missiles qui l'accompagneront vers Londres pour débusquer Ashley.



Ci-dessus :
Sur la route qui les mène vers la capitale, Quinn et Denton croise des peuplades retranchées dans des cavernes et de nombreuses villes en ruine jonchées de cadavres carbonisés par le feu sacré des dragons.

QUAND UN EX DE STARFIX RENCONTRE UN EX DE STARFIX, DE QUOI PARLENT-ILS ? DE CINOCHE ÉVIDEMMENT ! CHRISTOPHE LEMAIRE EST DONC PARTI ENQUÊTER SUR LE TOURNAGE DU PREMIER LONG-MÉTRAGE DE DOUG HEADLINE, **BROCÉLIANDE**, UNE HISTOIRE DE FORÊT MYSTÉRIEUSE QUI RISQUE FORT DE FAIRE SON PETIT EFFET À SA SORTIE.

BROCÉLIANDE
DE DOUG HEADLINE

Au fond des bois

Après Nicolas Boukhrief (**Va mourire**, **Le Plaisir et ses petits tracas**), Christophe Gans (**Crying Loup**, **Le Pacte du Freeman**) et en attendant François Cognard (**Chronique des années de baise**, en tournage cet automne. « *Les journalistes qui se pointent seront obligés de se dépoiler sur le plateau !* » dixit François), Doug Headline est le troisième larron de Starfix à passer derrière la caméra avec le thriller fantastique **Brocéliande**. Pendant quelques années, Doug a donc hanté les pages du magazine culte où il a déliré immodérément sur des centaines de pelloches comme **Halloween 3** (« *Un film qui mérite d'être réhabilité* »), **L'Inspecteur Harry** (« *T'en fais pas Harry. T'es pas le seul à souhaiter un monde*

meilleur. ») ou **Staying Alive** (« *Un film construit avec une armature en béton.* » Doug, voyons !), suite pourrie de **La Fièvre du samedi soir** qu'il n'a pas hésité à mettre en couverture du n° 9 dans un accès de folie incontrôlée. On en a bien ri depuis.

Après le cocon Starfix (notre mère nourricière à tous), Doug est parti piger à Actuel et Rock & Folk, a écrit un bouquin élégant et passionné sur son héros de toujours James Stewart, a monté la boîte de BD Zenda où il a publié les cultissimes *Watchmen* et *V pour Vendetta*, puis est rentré à Canal Plus, période pré-Messier (la meilleure !). Sur la chaîne cryptée, Doug a réalisé quelques documentaires cinéphiliques (John Cassavetes, Bernard Blier, Lino Ventura, Jeanne Moreau, Claude Chabrol…) dont un cultissime **Les Deniers du culte**, reportage déjanté sur la série B et Z américaine qui lui a permis de discuter le bout de gras avec quelques idoles de Damien Granger comme Jack Hill, Larry Cohen, David Friedman, Joe Dante, Forrest Ackerman ou Barbara Steele. Depuis, Headline a fait son nid à la boîte d'éditions Rivages, où il a traduit quelques romans noirs ainsi qu'une épaisse et excellente biographie de Clint Eastwood, une autre de ses idoles. Jusqu'au jour où l'envie lui est venue de faire un film, un peu sur le tard d'ailleurs : « *C'est la vision de* **Crying Freeman** *qui a produit un grand choc en moi. Avant, je pensais qu'il était impossible de faire de purs films de genre en France comme nous avions tous envie à l'époque de Starfix. En fait, je n'ai pas essayé de faire du cinéma pendant presque quinze ans !* ».

Adrénalysé par le film de son pote Gans, Doug s'attèle en février 1998 à la réalisation d'un court-métrage tourné en vidéo avec des amis italiens et quelques anciens camarades de Starfix (François Cognard, Benoit Lestang et Christophe Lemaire. Moi, donc !) : **Le Jour des corbeaux**. Tourné en trois jours avec dix milles malheureuses balles, ce mini-règlement de compte entre tueurs dans la province française était une manière pour Doug de rendre hommage aux westerns italiens qu'il chérit, notamment dans ses cadrages évoquant les meilleurs Sergio (Léone, Sollima, Corbucci) ou dans sa musique empruntée à un western spaghetti obscur des sixties : « *C'était rigolo, mais tout de même pas très sérieux !* ». Allez Doug, case donc nous ça en bonus caché dans le futur DVD de **Brocéliande** !

Doug s'attèle ensuite à l'écriture de nombreux scénarii couillus comme **La Princesse du sang**, adapté d'un roman inachevé de son père (l'écrivain Jean-Patrick Manchette). **Fatale**, les aventures d'une femme tueur à gages ou encore

Les cadrages et les éclairages de Brocéliande rappellent plus volontiers les giallos, ces thrillers italiens des années 60 et 70, et les films d'horreur de Dario Argento que les slashers contemporains. Niveau casting, Doug Headline s'est entouré d'actrices et d'acteurs français tels que Cylia Malki et Cédric Chevalme, dont c'est pour la plupart le premier film de genre, mais aussi, de Vernon Dobtcheff (ci-dessous), un vétéran qui compte plus de 150 films à son palmarès, de M. Butterfly au Monstre des oubliettes, en passant par Condorman et la série *Les Brigades du tigre* !

cet autre film d'action situé à Cuba dans les années 50 qui faillit se faire avec Gérard Pirès aux commandes. Oups !
Mais le projet qui lui tenait le plus à cœur était **Séance de minuit**, un hommage au cinéma bis italien et aux fans du genre, qui failli être tourné avec la même équipe que **Le Jour des corbeaux**. Sur les conseils de quelques copains (dont Cognard et Boukhrief), Doug envoie ce dernier script au producteur Eric Névé (**Dobermann**, **Le Petit Poucet**) qui lui demande de trouver des sujets de films de genre allant du western à la science-fiction. Doug recrute alors le camarade Benoît Lestang (voir encadré) avec lequel il écrit **Brocéliande**, dont la première version sera jetée à la poubelle parce que *« trop bavarde, trop chère et trop longue »*. Après de multiples réécritures, l'histoire finit par aboutir au cas d'une étudiante en archéologie qui fait face à une étrange conspiration, tout en enquêtant sur des événements bizarres se déroulant sur son campus. Doug : *« Plus d'un tiers de l'action se déroule dans la forêt mythique de Brocéliande, avec un imaginaire celtique composé de druides, de cérémonies sacrificielles et même d'un monstre ! À la base,* **Brocéliande** *était un pur film de commande qui devait lorgner du côté de* **Vendredi 13/Scream/Promenons-nous dans les bois**, *mais au final, on a beaucoup détourné le script puisque ni Benoît, ni moi n'avions réellement envie de faire un slasher basique. »*.
Doug et Benoît écrivent donc pendant sept mois jusqu'à ce que le résultat satisfasse Eric Névé et les producteurs de chez Pathé. Tout en restant dans un créneau de production léger (aux alentours de trente millions), le budget de **Brocéliande** reste donc supérieur aux séries B de Fidélité comme **Requiem**, **Maléfique** et **Un jeu d'enfants**.
En mars, Doug donne le premier coup de manivelle de **Brocéliande** dont le tournage se déroule dans un calme olympien, sans retard, sans crises de nerfs, sans voilage de pellicule et sans slip sur la tête (n'importe quoi là !). Pour Doug, un seul but : *« Faire un film qui ait de la gueule, qui soit beau à regarder, en cinémascope et avec des effets spéciaux à l'ancienne »*. Pas trop de numérique donc, si ce n'est quelques trucages virtuels made in Mac Guff Ligne (**Le Petit poucet**, **Irréversible**).
Dans la cité universitaire du sud de Paris où Doug tourne une des nombreuses scènes de campus, l'ambiance est au giallo. Les cadrages et les éclairages évoquant plus les polars italiens des années 60/70 et les films d'horreurs de Dario Argento plutôt que les épisodes cafardeux de ***Pause café*** avec Véronique Jeannot. Le sourire en coin (du fait d'être là, de faire un film de genre, de rendre hommage à sa propre cinéphilie), Doug dirige une ribambelle de jeunes comédiennes tonifiantes. L'équivalent français - qui sait ? - de Jamie Lee Curtis dans **Halloween** ou de Courteney Cox dans **Scream**. Des actrices françaises dont certaines se retrouvent confrontées pour la première fois à un film de genre tel Cylia Malki (**La Fille de Keltoum** de Mehdi Charef)), Alice Taglioni (**La Bande du drugstore** de François Armanet) et surtout la très glamoureuse Elsa Kikoïne, fille du grand réalisateur bis Gérard Kikoïne (**Dr Jekyll et Mister Hyde** avec Anthony Perkins, quand même !), qu'une bonne moitié des lecteurs de Mad voudront certainement épouser. Côté acteurs, Mathieu Simonet (**La Bande du drugstore**), Cédric Chevalme (***Fabien Montale*** où il jouait l'adjoint de Delon), Alexis Loret (**Les Visiteurs en Amérique**, re-oups !) et, dans le second rôle d'un professeur spécialiste en histoire celtique, un certain Vernon Dobtcheff, un des seconds rôles les plus demandés du monde, avec 154 films au compteur allant du **Prof** d'Alexandre Jardin à **M. Butterfly** de Cronenberg en passant par des épisodes télés d'***Highlander*** et des ***Brigades du tigre*** ainsi qu'**Au nom de la rose**, **Condorman**, le dernier **Indiana Jones** et surtout le grotesquement sympa **Le Monstre des oubliettes**, film d'épouvante anglais cafardeux des années 70 qui a rayé ses bobines sur le vieux projecteur usé du Brady. Tout pour plaire à la cinéphilie totale de Doug Headline : *« Dans le rôle de Vernon, je voulais au départ Christopher Lee, pour son élégance, son austérité et pour ma passion immodérée pour le vieux cinéma fantastique anglais. Mais depuis qu'il a fait son come-back dans* **Star Wars** *et* **Le Seigneur des anneaux**, *il est devenu intouchable. J'ai pensé aussi à l'ex-star des westerns, polars et peplums italiens Giuliano Gemma pour le rôle d'un prof sympathique (tenu finalement par André Wilms). Mais comme son agent nous a demandé une fortune colossale, on a préféré laisser tomber ! »*.
Courant avril, l'équipe se retrouve dans un immense studio du Nord de Paris pour la deuxième partie du film, la plus fantastique, celle qui se déroule sous la forêt de **Brocéliande**. Sur place, on se croirait transporté dans un bon vieux Roger Corman des sixties grâce aux doigts de fée (ou du diable ?) du décorateur Frank Benezech (ex-assistant sur le premier **Astérix** et **La Cité des enfants perdus**) qui a reconstitué grandeur nature d'immenses galeries souterraines où certains protagonistes errent avec un flambeau à la main entre deux nappes de brouillard. Quelques jours plus tard au même endroit, le même Benezech a carrément

Ci-dessous :
Un bref aperçu du monstre de Brocéliande, conçu par Jean-Christophe Spadaccini et Denis Gastou, une sorte de guerrier mort-vivant dont la partie faciale, créée en animatronique, rappelle à la fois la créature rasta de Predator et l'extra-terrestre baveux d'Alien.

Les deux héros de Brocéliande pris au piège dans l'antre du monstre, un décor constitué d'ossements humains construit par Frank Benezech.

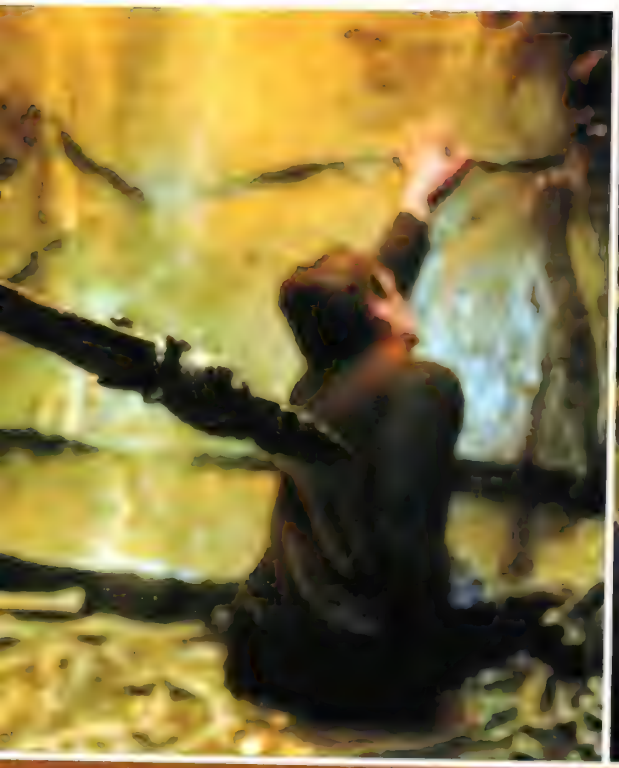
construit une impressionnante nécropole, un véritable pied-à-terre du diable constitué d'ossements humains qui n'aurait pas déplu au croquemitaine de **Jeepers Creepers** et dans lequel rôde un monstre conçu par Jean-Christophe Spadaccini et Denis Gastou. Pour Doug, il s'agit probablement *« du premier-film-français-avec-un-monstre-qui-n'est-pas-en-image-de-synthèse »*. Impossible donc de ne pas entrer dans une érection prolongée face à ce super guerrier mort-vivant dont la partie faciale créée en animatronique évoque à la fois la créature rasta de **Predator** et l'extra-terrestre baveux d'**Alien**. L'ambiance de tournage, elle, est toujours bonne. Surtout grâce aux vannes hilarantes et/ou désespérantes de Benoît Lestang (qui prend l'accent canadien en boucle jusqu'à épuiser tout le casting et l'équipe technique) et aux imitations particulièrement convaincantes d'Alain Delon par Cédric Chevalme.

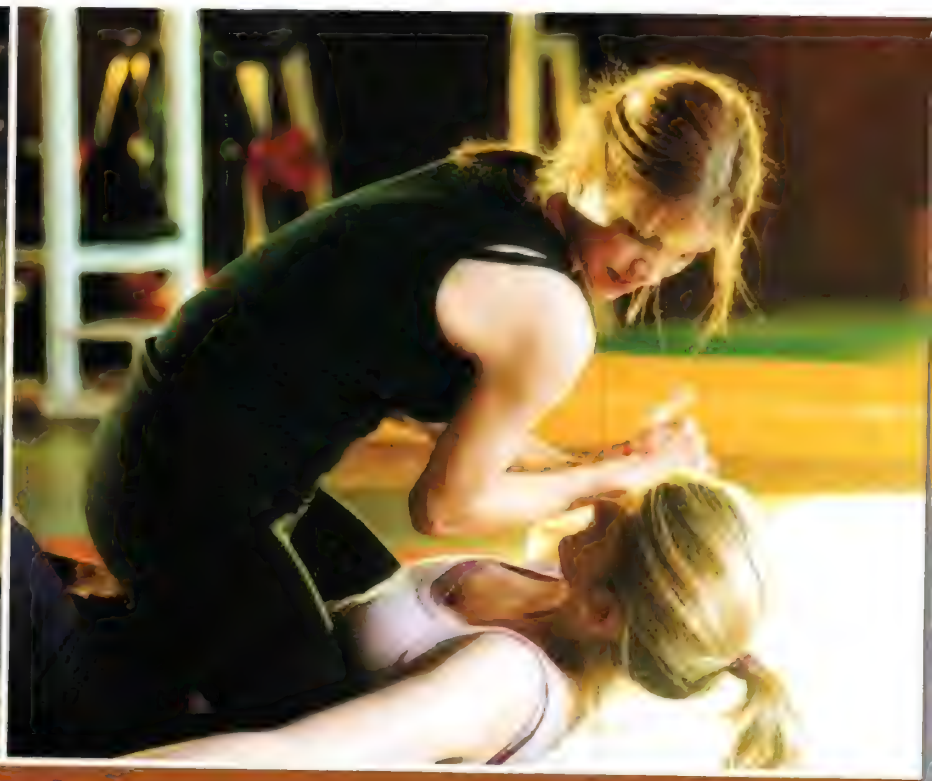
Après le dernier jour de tournage (le 7 mai), Doug attaque le montage en compagnie de Sébastien Prangère, un as du raccord dans le mouvement à qui l'on doit les bandes annonces remuantes des vidéos HK et une grosse partie du montage du **Pacte des loups**. C'est donc sur la post-production de **Brocéliande** que Doug commence à voir apparaître ses propres références cinéphiliques : *«...comme ce plan d'une fille regardant à travers des rideaux que j'ai dû emprunté inconsciemment à* **L'Effroyable secret du Professeur Hichock** *(film d'épouvante nécrophile culte des années 60 réalisé par Riccardo Freda) lorsque Barbara Steele mate un spectre qui erre dans le jardin. J'ai même été vérifier sur ma cassette pour voir si c'était pareil »*. Même les références amicales abondent également dans le casting, puisqu'on retrouve dans de petits rôles le producteur Eric Névé (qui se fait zigouiller dans la deuxième bobine), le scénariste du **Pacte des loups** Stéphane Cabel ou l'écrivain culte Valério Evangelisti, le Stephen King italien dont Doug a traduit les livres chez Rivages et qui apparaît dans le rôle d'un druide bien plus douteux que Panoramix.

En attendant la sortie de **Brocéliande**, programmée pour le 23 octobre, il ne reste plus qu'une chose à souhaiter à Mister Doug : *« Que la force du cinéma bis soit avec toi ! »*.

Christophe LEMAIRE

Ci-dessous, en position de force, l'actrice principale de Brocéliande, Elsa Kikoïne, interprète une étudiante en archéologie qui fait face à une étrange conspiration tout en enquêtant sur des événements bizarres se déroulant sur son campus. Dans la vie de tous les jours, Elsa n'est autre que la fille du cinéaste Gérard Kikoïne, à qui l'on doit des films érotiques tels que La Clinique des fantasmes et Prisons très spéciales pour femmes, mais aussi Dr Jekyll et Mr Hyde avec Anthony Perkins !





BENOÎT LESTANG

C'est en 1977, à l'âge de douze ans, que Benoît Lestang mouille sa petite culotte en tête (déjà !) en découvrant **Suspiria** au festival du Rex. Depuis, l'envie de faire du cinéma et des effets spéciaux lui a tellement titillé les couougnettes qu'il inaugure à l'âge de 17 ans la rubrique « Ciné-Fan » dans le n°22 de Mad Movies. Époque bénie, où il explique à de jeunes lecteurs imberbes comment jongler avec les colorants chimiques afin de devenir un petit « King of the Gore ». Grâce à un pote bossant dans un vidéo club (le futur critique nazo Christophe Lemaire), Benoît rencontre l'ex-journaliste Alain Petit (**Creepy**, **Vampirella**), qui le présente au cinéaste culte Jean Rollin. Épaté par les travaux de Benoît, le réalisateur des **Raisins de la mort** l'engage en 1982 sur **La Morte-vivante** : *« Lorsqu'aux rushes, j'ai vu le résultat de ma première goge tranchée, j'ai cru que ma carrière était déjà finie ! »*. Contrairement à ses prédictions, Benoît est devenu depuis le plus grand spécialiste en effets spéciaux de toute la Gaule profonde. On lui doit entre autres le visage boursouflé de Patrick Timsit dans **Quasimodo Del Paris**, le nez allongé de Daniel Auteuil sur **Le Bossu**, le bras atrophié de Vincent Cassel dans **La Pacte des loups** et même un Christophe Lemaire grimé en grenouille romantique pour une couverture de Pig Gadget. Mais Benoît tâte aussi du vrai cinéma Z, comme le mythique **La Revanche des mortes-vivantes** de Pierre B. Reinhart : *« Le producteur était si pingre que, pour le maquillage d'une des mortes-vivantes, il ne m'a commandé qu'une seule main en décomposition. Ce qui a donné ce résultat absurde à l'écran. »*.

Comme Doug, Benoît s'essaie aux scénarii pendant quelques années, dont l'écriture d'un tous Evil Dead (qu'il ne savait pas « sous » à l'époque), qui manque d'être produit de peu. Après avoir retrouvé Doug (qu'il avait connu pendant la période Starfix, où il officiait comme pigiste sur le tournage du court **Le Jour des corbeaux**, Benoît décide de s'associer avec lui pour écrire, écrire et encore écrire. Jusqu'au jour où débarque le producteur Eric Névé : *« Doug et moi avions passé des années à confectionner des scripts qu'on essayait de vendre, alors que là c'était une commande de la production. Le rêve ! »*. Le scénario de **Brocéliande** terminé, Benoît continue de s'impliquer dans le film en réalisant le making-of avec Boris Caumeau, en dirigeant la seconde équipe et en confectionnant quelques petits effets gore. En attendant avec angoisse (il vomit matin, midi et soir) la sortie de **Brocéliande**, Benoît est donc reparti à « Latexland » (son atelier donc) pour une production TF1 (**Les Enquêtes d'Eloise Rome**, Houlà !) et sur le prochain film de Graham Guit.

C. L.

ILS SONT DE RETOUR ET NOUS, ON EST SUPER CONTENT ! WILL SMITH ET TOMMY LEE JONES REPRENNENT LEURS RÔLES D'HOMMES EN NOIR DEVANT LA CAMÉRA DE BARRY SONNENFELD POUR UN OPUS QUI SE VEUT DANS LA DROITE LIGNÉE DU PRÉCÉDENT, MAIS VERSION «PLUS». PLUS DE MONSTRES, PLUS D'EFFETS SPÉCIAUX, PLUS DE GAGS, PLUS DE ROMANCE... BREF : PLUS MIEUX QUOI ! VÉRIFICATION LE 7 AOÛT PROCHAIN.

MEN IN BLACK II

DE BARRY SONNENFELD

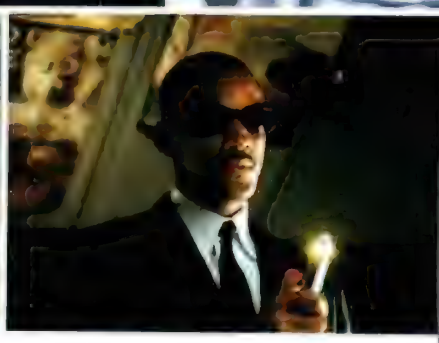
BLACK ATTITUDE

Ci-dessus :
Corn Face, comme son nom l'indique, doit beaucoup au plant de maïs légèrement éclaté. À l'origine, en le voyant, Will Smith s'écriait : *« Celui-ci a mangé trop de spaghettis et les a vomies »*. La réplique fut coupée au montage, mais Rick Baker avait déjà opté pour le look culinaire.

Été 1997 : Steven Spielberg crée sa propre concurrence en réalisant **Le Monde perdu** et en produisant **Men In Black**. Si aucun des deux films n'aura à souffrir du succès de l'autre, la préférence du public ira largement aux hommes en noir, assurant ainsi au film réalisé par Barry Sonnenfeld la première place du podium annuel. Comme la logique hollywoodienne l'entend, une suite à cette adaptation du comics finalement peu populaire de Lowell Cunningham est prévue dès que les statistiques du premier week-end au box office déboulent sur le bureau des caïds de la Columbia. Avec 85 millions de dollars rapportés en trois jours, ceux-ci ne prennent pas franchement de risque et réitèrent une proposition de contrat à l'ensemble de l'équipe du film. C'est là que le bât blesse. Avant de signer le contrat le liant à **Men In Black**, Will Smith n'avait que le succès de **Bad Boys** pour se faire mousser. Mais au terme de ce fameux week-end du 4 juillet 1997, le voilà portant sur ses épaules les cartons consécutifs d'**Independence Day** et de ce **Men In Black**. Si la Columbia désire le voir rempiler sous le costume de l'agent J, la facture risque d'être salée. La star exige 20 millions de dollars et un intéressement de 20 % sur les recettes de la suite. Comme si cela ne suffisait pas, Tommy Lee Jones décide de se mettre au même niveau que son partenaire, considérant que le succès du film lui est tout autant imputable. Si l'on rajoute le salaire et les intéressements de Barry Sonnenfeld, le budget atteint déjà les 50 millions de dollars avant même que le premier tour de manivelle ait été effectué. Et un remboursement direct n'est pas à l'ordre du jour puisque la Major devra donc attendre d'avoir payé ses « partenaires ». Bref, si la Columbia veut faire une affaire, le film devra rapporter au minimum 400 millions de dollars dans le monde entier pour se rembourser. Sachant qu'une séquelle rapporte généralement 1/3 des recettes de l'original (587 millions de dollars dans le cas de **Men In Black**), le tour n'est pas joué ! Un bataillon d'avocats est donc mis en place pour voir ce qu'il est possible de faire. Pendant ce temps, le duo Sonnenfeld/Smith s'en va collaborer sur **Wild Wild West** pour la Warner, avec le peu de succès que

EFFETS SPÉCIAUX

Les extrémités animatroniques d'un alien sont testées par les techniciens de Cinovation avant des télécommandes qui donneront vie à la créature. À droite Rick Baker inspecte la même bestiole, cette fois recouverte d'une peau en silicone, sur le décor du QG des Men In Black.



l'on sait… Sans que l'on sache vraiment à quel niveau les arrangements ont pu se faire avec la Columbia, il est certain qu'un tel bide (à peine 200 millions sont rentrés dans les poches de la Warner, pour un coût de 170) a dû calmer les ardeurs…

TROMPE L'ŒIL

Mais une fois les prises de tête financières mises de côté, il faut bien se mettre à l'œuvre pour retrouver l'esprit de l'original et livrer une suite digne d'intérêt. Le personnage de Tommy Lee Jones ayant été « flashé » à la fin du premier opus (il a donc perdu sa mémoire et ne se rappelle pas avoir été un homme en noir), le spectateur pourra se demander quelle sera la ruse pour le faire revenir. Sonnenfeld s'explique : *« Pour qu'un film ait une séquelle, il faut qu'il obtienne un succès considérable. Il est donc tout à fait exceptionnel que l'on m'ait offert de réaliser la suite de* **Men In Black** *le week-end précédant la sortie du film. Dès lors, le principal problème qui se posait était de pouvoir réintégrer le personnage de Tommy Lee Jones dans l'intrigue, car à la fin du premier film, il se fait effacer la mémoire et retourne à la vie civile. Or, personne ne pouvait envisager un nouveau long-métrage sans le duo formé par les agents J et K. Finalement, nous avons décidé d'inverser leurs rôles. Quand le film commence, Will est devenu le meilleur agent des Men In Black, comme Tommy en son temps. Aussi, à l'instar de Tommy, Will souffre de la solitude liée à sa fonction et à son rang, car il ne trouve personne à qui se confier et aucun partenaire à sa hauteur. Évidemment, dès que Tommy va reprendre du service, la situation va évoluer. Mais le nouveau statut de Will va créer des frictions, notamment quand Tommy va recommencer à taquiner Will et à le traiter comme un petit garçon ».* Effet rare pour un blockbuster de cette importance, ce qui attire véritablement les foules dans la franchise **Men In Black**, c'est bel et bien l'alchimie du duo K/J. Plus encore qu'une comédie de science fiction, **Men In Black** est une comédie de situation. À ce titre, la bande-annonce du premier film, proprement excitante en termes d'exploration de l'univers proposé, se

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : À la douane du QG des MIB, cet alien n'avait soi-disant rien à déclarer.

Pas vraiment hard-rockeuse ni Zulu, Serleena s'apprête ici à utiliser certains de ses sales pouvoirs griffus.

Z (Rip Torn) n'est pas très rassuré par la présence de Serleena sur terre.

Le fameux flasher qui efface toute mémoire immédiate des témoins embarrassants.

Rick Baker (à gauche) discute avec John Andrew Berton (au milieu) de dessins conceptuels pour les créatures de Men In Black II. Le premier, à la tête de la compagnie Cinovation, a repris le poste qu'il occupait déjà sur Men In Black et qui lui a valu l'Oscar des meilleurs maquillages. Le second, un des piliers d'ILM, passe de superviseur des effets digitaux sur MIB à superviseur des effets spéciaux visuels sur MIB II

C'est Eric Brevig tenait ce poste sur le premier film). Si ILM reste le principal prestataire de SFFX numériques sur MIB II, un nombre impressionnant de sociétés les a rejoints. On retrouvera aussi le Tippett Studio, Sony Pictures Imageworks, Rhythm & Hues et Illusion Arts. Enfin, comme pour le premier MIB, Rick Baker a sous-traité une partie des créatures animatroniques à la société de Bart J. Mixer, MEFX.

Insigne honneur, Rick Baker fait une double apparition dans MIB II, une en tant qu'agent, l'autre maquillé en Alien. Couturier du fait, Baker avait déjà fait une apparition (maquillé) dans La Planète des singes, Le Grinch, Thriller, Série noire pour une nuit blanche, La Guerre des étoiles, sans oublier quelques vingtièmes siècles, dans les films de John Landis notamment. John Berton fera également une apparition, mais seulement en tant qu'alien.

révélait être mensongère sur un point : le film n'a jamais tenté de jouer dans la catégorie des blockbusters vindicatifs qui proposent le spectacle absolu de l'été. On se rappellera qu'à la sortie d'**Armageddon**, prototype même des machines de guerres dont on vient de parler, le père Sonnenfeld est allé féliciter son réalisateur Michael Bay en lui soufflant à l'oreille qu'il devait en avoir une bien grosse ! Non, ce qui fait la force de **Men In Black** auprès du public est bel et bien ses renvois humoristiques fondés sur l'opposition entre les personnages de Will Smith et Tommy Lee Jones. Barry Sonnenfeld aura ainsi réussi une véritable comédie basée sur un rythme métronomique, musical même, tant le spectateur peut claquer des doigts avec la même régularité à chaque gag présenté ! On touche là au cœur même du film, son univers étant finalement surtout propice à générer du fun pur : *« Malgré l'imposant budget dont je disposais, j'ai toujours considéré* **Men In Black** *comme une vraie série B, un buddy movie »*, explique Barry Sonnenfeld. *« On y a rajouté plein de paillettes pour que cela ressemble à de la science-fiction. Mais cette dernière, tout comme les effets spéciaux, n'a jamais été qu'un leurre. Le film a en fait été conçu comme une authentique comédie, ce qui dans mon esprit n'a rien de péjoratif. Or, la bande dessinée originale possédait déjà tous les ingrédients nécessaires à la réalisation de ce miracle. En effet, elle mélangeait parfaitement trois éléments prépondérants de la culture populaire contemporaine : les espions, les monstres et les super-héros. Les Men in Black ne sont rien d'autre que des James Bond intergalactiques. Ils sont plus forts, mieux armés et surtout plus cools. Les gros flingues, les lunettes, les costards, l'humour à froid, l'opposition à la Laurel et Hardy, la musique… tout cela n'a qu'un seul but : être cool ! Ce sont ces détails qui ont plu au public. Les monstres qui ne sont jamais effrayants, et qui peuvent apparaître n'importe où, ont enthousiasmé les spectateurs, car cet élément exotique fascine les gosses et fait rire les adultes. Je le répète,* **Men In Black** *ce n'est pas de la science-fiction, mais un trip dépaysant. L'objectif du film était d'adopter un ton « black attitude » fédérateur. Il fallait réussir le même exploit que dans* **La Famille Addams** *qui, 100 minutes durant, rendait les Freaks sympathiques au public, ce qui est contraire à la réalité. La franchise* **Men In Black**, *c'est principalement du fantasme et de la comédie déguisée. »*

UNE TOUCHE DE FÉMINITÉ

Une fois cette composante assimilée, on conviendra aisément que la suite qui nous est proposée aujourd'hui se doit d'être de la même trempe afin de ne pas décevoir le public. Qu'en est il de l'intrigue de ce second opus ? *« Voici cinq ans maintenant, l'agent K a été neuralisé »* explique Sonnenfeld. *« Il ne possède plus de mémoire et ne se rappelle donc pas de son passé en tant que Men In Black. L'agent J est donc devenu le meilleur élément de l'agence et se retrouve face à une nouvelle menace qui pèse sur la Terre, menace basée sur un événement qui a eu lieu voici maintenant 25 ans, à l'époque ou l'agent K était encore actif. Cet événement du passé renferme des informations quant à la menace actuelle et seul K sait ce qu'il s'est réellement passé à*

EFFETS SPÉCIAUX

John Alexander enfile le tenue du prisonnier Jarra, un alien écrasé pour avoir volé de l'Opane (sic !). John Alexander est un habitué des rôles de monstres et l'un des collaborateurs les plus réguliers de Rick Baker depuis Greystoke. Dans le premier MIB, Alexander interprétait déjà Mikey, le mémorable premier alien du film.

Pose en deux temps du maquillage d'un alien selon une méthode éprouvée par le studio de John Vulich, Optic Nerve, sur les séries *Babylon 5* ou *Buffy*. En l'occurrence, l'acteur est d'abord recouvert d'une capuche en mousse de latex, puis les prothèses sont collées et vissées sur son visage.

Page opposée, de gauche à droite et de haut en bas : J et le nouvel objet de son cœur, Laura Vasquez (Rosario Dawson). Pour elle, il enfreindra l'une des lois les plus strictes des Men In Black : le flashage obligatoire des témoins.

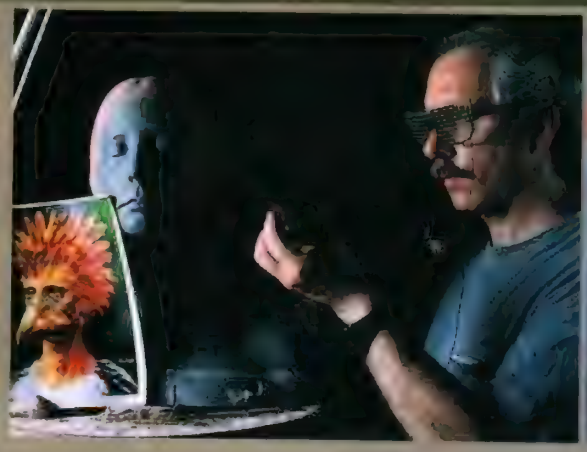
À la demande du public, Franck le bouledogue (voix en VO de Tim Blaney) revient en guest star et nous prouvera son amour de Gloria Gaynor.

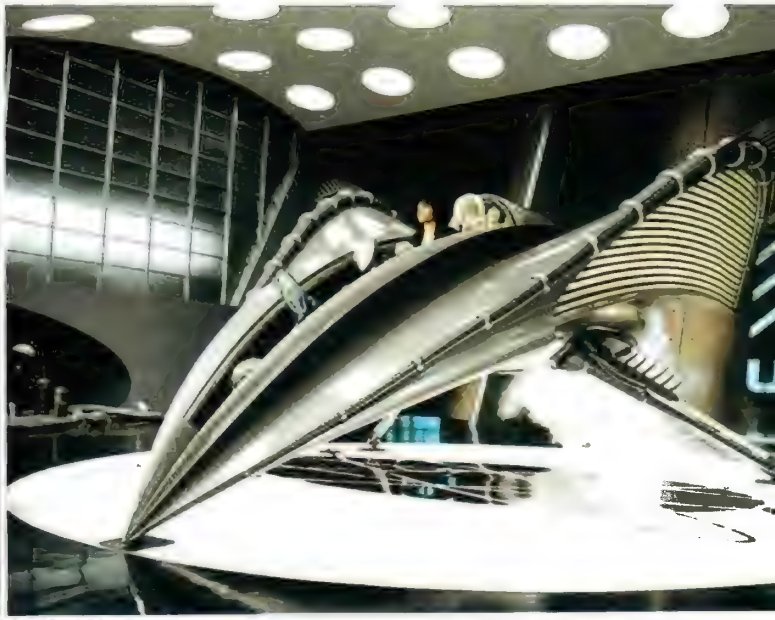
Rob Squid (aussi connu sur le chat Madmovies sous le nom de Mr Poulpe) est une nouvelle création visqueuse de Cinemation.

Jeebs (Tony Shalhoub), spécialiste des explosions de tête, est aussi de retour, ici aux côtés de K (Tommy Lee Jones). Contrairement aux apparences, ce dernier ne fume pas le narguilé !

Ci-contre : Après le départ de Famke Janssenn, c'est Lara Flynn Boyle qui incarne la nouvelle ennemie jurée des Men In Black, du moins sous sa forme humaine. Sous sa véritable apparence, la créature créée à la fois par Cinovation et I.L.M est décrite par l'actrice comme « *une sorte de racine qui serait un croisement entre un artichaut et une méduse* ». Pour info, le terme officiel employé par les Men In black est « *racine neuronale* ». Tout un programme, donc.

Sculpture puis pose des prothèses en mousse de latex des deux aliens appartenant au «peuple oiseau». Ces deux personnages sont interprétés par Mary Stein (pour la créature femelle, montage sur la photo de gauche) et Jeremy Howard (pour le mâle, maquillé sur la photo à droite). Les deux comédiens avaient déjà été métamorphosés par les équipes de Cinovation pour Le Grinch et Howard interprétera un autre alien dans MIB III.





l'époque. J doit donc déneuralisé K pour obtenir ces informations et il s'avère que ce procédé inverse est un peu plus complexe que d'appuyer sur le bouton du flasheur ! » Si la trame ne diffère pas tellement de l'original et que la donne est quelque peu renversée dans l'échelle de valeur des personnages (compte tenu du fait que Will Smith est désormais une plus grosse star que Tommy Lee Jones), Barry Sonnenfeld insiste sur le petit détail qui fait selon lui toute la différence : « *En fait, ce que je désirais, c'est que* **Men In Black II** *conserve les forces de l'opus précédent mais possède également une approche rafraîchissante. Pour cela, en plus de la complicité liant notre duo de héros, je souhaitais faire intervenir dans le scénario plus d'éléments féminins. L'une des rares critiques formulées à l'intention du premier film concernait son manque de féminité. C'est pourquoi j'étais ravi à la lecture du script de découvrir que le méchant serait une femme sexy vêtue de lingerie fine, Serleena. En plus, les spectatrices s'étaient un peu plaintes de l'absence de romance. Dans* **Men In Black II**, *elles seront ravies puisque pour combler sa solitude, l'agent J s'amourachera de Laura, dont il va refuser d'effacer la mémoire à la suite d'une mission. Il souhaite qu'elle se souvienne de lui et commence à avoir besoin d'une épaule sur laquelle se reposer. Sauver le monde ne doit pas être un métier facile…* » Exit donc la belle et classieuse Linda Fiorentino, et enter Lara Flynn Boyle et Rosario Dawson dans les rôles respectifs de Serleena et Linda. On ne perd rien au change…

LE 11 SEPTEMBRE

C'est en Juin 2001 que débute le tournage du film qui se situe simultanément à Los Angeles (plateaux et seconde équipe) et à New York (extérieurs). Dès son premier jour de tournage, Famke Jansenn (qui devait à l'origine incarner Serleena) quitte le plateau pour ne plus revenir, pour des raisons officielles de « *problèmes de santé dans sa famille* ». La rumeur veut qu'il s'agisse en fait d'un différent artistique entre l'actrice et le réalisateur. Mais ce n'est pas le plus gros problème que la production va rencontrer. Comme l'explique Robert Gordon, le scénariste assurant la relève d'Ed Salomon (à l'œuvre sur le premier opus, ce dernier est parti réaliser **Levity** avec Billy Bob Thornton et Kirsten Dunst) : « *Il y a encore plus d'aliens dans cet épisode que dans le premier. Ce n'est pas un élément scénaristique facile à gérer. Il est plus facile d'écrire quand on a une idée, même approximative, des acteurs qui vont jouer. La défection de Famke Janssen aurait pu être un sérieux handicap pour Barry. Heureusement, elle a été remplacée au pied levé par Lara Flynn Boyle, qui a parfaitement tenu son rôle. Dans* **Men In Black II**, *l'un des personnages phares est Frank, le chien qui parle. Il n'est pas habituel de se mettre à la place d'un cabot au sale caractère et qui doit faire rire. D'autant plus que Frank devient le troisième homme, le complément de J et K. Mais bien sûr, ce qui nous a posé le plus de problème, ce fut de gérer les scènes dans New York, surtout suite aux attentats du 11 septembre qui ont ruiné la plupart de nos efforts et ont nécessité la suppression et la réécriture de beaucoup de scènes. Le tournage a même été interrompu, car il avait lieu au même moment dans des rues voisines. Heureusement,* **Men In Black II** *est un film d'action où la cohérence géographique et celle de l'enchaînement des scènes entre elles n'est pas prépondérante. Fondamentalement, il s'agissait de mettre en valeur un duo comique, un peu comme dans un film d'Abbott et Costello, même si les producteurs souhaitaient passer le turbo en accélérant le rythme du récit. Mon travail fut donc de mettre en valeur les personnages et écrire des répliques cinglantes pour Will*

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Certains se contentent de l'appeller « Hey you », d'autres le surnomment « Dog Poop » soit, littéralement, crotte de chien. Une fois collé à vos basques, pas facile de s'en débarasser...

Laura Vasquez prend les commandes. Attention, ca va climaxer !

Impossible d'imaginer une séquelle sans le retour des worms, qui ici se prennent plus volontiers pour les 12 salopards que pour des branleurs caféinomanes.

EFFETS SPÉCIAUX

De gauche à droite :
Un des techniciens de Cinovation nettoie le visage en mousse de latex d'un des Worm Guy/Les Worm Guy en attente d'être peints/Les créatures sont animées par l'équipe qui passent derrière les fauteuils sur le photos lorsqu'elles sont stationnaires. Dès que des aliens se déplacent, ce sont les ordinateurs d'ILM qui prennent le relais.
Fait suffisamment rare pour être signalé : ce sont les quatre marionnettistes chargés de l'animation des créatures qui leur prêtent également leurs voix. À noter enfin que les Worm Guy sont les seuls aliens du premier film à avoir été créés totalement par les artistes de Cinovation.

Smith et Tommy Lee Jones. » Nul n'est effectivement sans savoir que la séquence d'ouverture et le climax se situaient en fait sur le World Trade Center, aujourd'hui mis à l'état de ruines par les attaques terroristes. Si la production se reporte sur le Chrysler Building, en quoi cela change-t-il l'intrigue du film ? « *Et bien il s'agira de la même séquence d'action, mais située dans un endroit différent, précise le maquilleur Rick Baker. La créature que nous avons designée et redesignée environ 4 ou 5 fois selon les changements du script, sera la même et agira de la même manière, mais dans un lieu différent.* » Comme quoi, dans ce genre d'histoire, ce sont bien les monstres qui s'en sortent toujours le mieux…

TOUJOURS PLUS

En parlant de bestiaire, sur une note plus légère, on se rappellera d'une anecdote concernant le premier **Men In Black** : alors en post-production du film, Barry Sonnenfeld se heurte au staff d'ILM lorsqu'il exige des perfectionnements sur les images de synthèses pour les créatures présentées. Ces derniers lui répondent qu'il est impossible de faire mieux jusqu'à ce que le réalisateur leur sorte un « *et bien on va voir ce qu'en pense notre producteur Steven Spielberg…* ». Et les artisans de reprendre le travail sans hésiter ! Il semble que ce genre de problèmes n'ait pas été à l'ordre du jour sur le plateau du deuxième opus, comme le précise à nouveau Rick Baker : « *Il y a encore plus d'effets spéciaux dans ce film que dans le précédent, mais créer tout ce bestiaire a été vraiment très amusant, surtout que ni Barry, ni Steven, ni aucun producteur ne sont intervenus dans les choix de mon équipe. Ce travail fut ainsi l'un des plus créatifs qu'il m'ait été donné de réaliser. Je me suis notamment beaucoup amusé pour confectionner les costumes des Worms, qui apparaissent dans une scène hilarante qui, je pense, est issue de la série animée ayant vu le jour il y a quelques années. Il y a aussi beaucoup d'effets spéciaux « à l'ancienne ». Il y a énormément d'acteurs dans les costumes et encore plus d'animatronics. En fait, peu d'aliens ont été conçus en images de synthèse, même si certains éléments ont été retouchés en post-production, puisque notre objectif était de produire un travail certes soigné, mais où la quantité était presque aussi importante que la qualité.* » Dans un autre registre de bestiaire, l'amateur éclairé pourra s'amuser à compter les caméos dans **Men In Black II** puisqu'apparaissent à l'écran Rick Baker (dans deux rôles différents, dont celui d'un alien), Bo Welch (le production designer du film), John Berton (le superviseur des effets visuels qui joue également un alien se divisant en plusieurs parties), Victoria Jones (la fille de Tommy Lee Jones), la productrice du film Stephanie Kemp (qui apparaissait déjà dans **Get Shorty**), Barry Sonnenfeld et également la pop-star Michael Jackson ! Au même titre que les caméos, le bestiaire d'aliens et l'alchimie entre les deux personnages principaux, le spectateur s'attend également à un tube interprété par Will Smith himself. Évidemment, ça ne loupe pas : « *Au moment d'accepter de tourner dans la séquelle de* **Men In Black**, *j'étais en Afrique du Sud avec Nelson Mandela* » raconte l'acteur. « *Quand on côtoie quelqu'un d'aussi grand, on lui demande forcément ce que l'on doit faire pour rendre le monde meilleur. Il m'a répondu que je devais rester moi-même, et ne surtout pas arrêter de faire rire les gens. Il m'a dit que le cinéma avait été un vrai moyen d'évasion au cours de sa détention. C'est dans cet état d'esprit que j'ai entamé le tournage de* **Men In Black II**. *Mais je ne savais pas si je devais m'investir autant sur la musique. Je ne voulais pas que l'on pense que je souhaitais tirer la couverture à moi. Barry m'a dit que c'était nécessaire pour véhiculer l'esprit « black attitude ». J'ai donc décidé de ne pas faire un album en entier mais une seule chanson, intitulée « Black Suits Comin (Nod Your Head) ». Elle a été enregistrée avec un orchestre de plus de 60 pièces. Elle se situe entre l'univers du Rap et celui du Rock. En fait, elle est à l'image du film, plus musclée.* » Voilà pour la note d'intention : on prend les mêmes, pour faire mieux ! Nous, on adhère sans problème…

Stéphane MOÏSSAKIS

(propos mis en forme par Bertrand ROUGIER)

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Venu de la planète Doldunn, où dominent les espèces végétales, Mosh Bulb (à gauche) a été incarcéré pour le meurtre d'un humain qui a tenté de voler ses graines. Le voilà en pourparlers avec Shark Mouth (droite), qui s'amusait à terroriser les baigneurs de Nouvelle Angleterre avant que J ne l'attrape.

Qui dit immigration intergalactique dit obligatoirement « recomposition de la cellule familiale ». Mais bon, y'a des limites.

Ancienne connaissance de Serleena qui a remarqué son aptitude à la surveillance, l'homme aux trois yeux a été chargé de guetter tout indice sur la lumière de Zartha.

Le plus impitoyable des duos du MIB est à nouveau reformé. La racaille intergalactique a intérêt à surveiller ses tentacules.

JEEPERS CREEPERS
DE VICTOR SALVA

SEXY BEAST

AMIS FANTASTICOPHILES COMPULSIFS, PRÉPAREZ-VOUS AU FILM D'HORREUR QUE VOUS RÊVIEZ DE VOIR À LA FIN DES ANNÉES 80. VÉRITABLE RETOUR À DES FORMULES USITÉES ET POURTANT JAMAIS EXPLOITÉES À FOND, **JEEPERS CREEPERS** CUMULE DES QUALITÉS PEU FRÉQUENTES : UNE AUTHENTIQUE SÉRIE B, UN VRAI FILM DE MONSTRE, UN SPECTACLE RÉELLEMENT RÉJOUISSANT, ET L'ÉCLOSION SOUDAINE D'UN RÉALISATEUR JUSQUE LÀ PLUTÔT RETENU. ET POUR NE RIEN GÂCHER, DERRIÈRE SES APPARENCES DE MONTAGNE RUSSE INOFFENSIVE, LE FILM SE RÉVÈLE ÊTRE UNE PLONGÉE VERTIGINEUSE DANS L'UNIVERS INTÉRIEUR D'UN HOMME TRÈS TROUBLÉ : VICTOR SALVA.

UN MONSTRE SUR LE DIVAN

EFFRAYANT, ANGOISSANT, DÉRANGEANT, **JEEPERS CREEPERS** EST BIEN LE «TEEN HORROR MOVIE» LE PLUS SUBTIL QUE L'ON AIT VU DEPUIS BELLE LURETTE. PROFONDEUR DES PERSONNAGES, INTRIGUE ÉVITANT HABILEMENT LES FIGURES IMPOSÉES, AMBIANCE PÉTOCHARDE À SOUHAIT : TOUT EST FAIT, DANS JEEPERS CREEPERS, POUR RASSASIER LE FANTASTICOPHILE, TOUT EN DÉMONTRANT AVEC BRIO QUE SÉRIE B ET FILM D'AUTEUR SONT LOIN D'ÊTRE INCOMPATIBLES.

Impossible d'évoquer les fondations sur lesquelles repose **Jeepers Creepers** sans évoquer les déboires judiciaires et médiatiques que connut son réalisateur et scénariste Victor Salva, et si possible considérer ces éléments en gardant la tête froide ! En effet, en 1995, à la sortie de la production Disney **Powder**, un jeune homme lança une campagne de boycott en rappelant que le réalisateur du film avait, en 1988, abusé de lui sexuellement, et purgé pour cela une peine de prison de 15 mois.

EXORCISME

Bien que Salva ait à la fois confessé sa faute, paye sa dette et soit entré en thérapie, la conjonction Disney/crime pédophile avait de quoi détonner et renvoyer le réalisateur vers un second bannissement social. Sur le tournage même de **Jeepers Creepers**, les écoles de Marion County insistèrent pour que le réalisateur se tienne à distance des habitations, et les trajets des bus scolaires furent même modifiés pour ne pas risquer de passer sur le plateau du film (!). Or, on ne le sait que trop bien, l'essentiel des crimes pédophiles sont commis par des personnes elles-mêmes victimes de ces abus. Et à ce titre, la carrière de Salva était jalonnée d'appels au secours, qu'il s'agisse de son court-métrage **Something in the Basement** ou du premier long **Clownhouse**, tous deux basés sur les terreurs enfantines, de **Powder** et son adolescent efféminé, introverti et mis à l'index, de **Bad Company** et son héros au lourd secret, victime d'un maître chanteur, ou encore **Rites of Passage** qui mêlait tout à la fois animosité père-fils, homosexualité, infidélité maritale et crime ! Déjà un beau pal-

Sur cette page, de gauche à droite et de haut en bas :

Le Creeper (Jonathan Breck) convoite le jeune Darry (Justin Long).

La dame aux chats (Eileen Brennan) repoussant les assauts du Creeper.

Trish (Gina Philips) et son frère Darry : deux ados à la personnalité complexe.

Le Creeper, une créature plus mystérieuse qu'elle n'en a l'air.

Darry dans l'antre du Creeper : brrr !...

marés de confessions auquel vient s'ajouter ce **Jeepers Creepers** qui établit des records de traumatismes passés transfigurés symboliquement. Jugez vous-mêmes : deux étudiants en vacances sur le chemin de la maison familiale. Darryl (Justin Long) conduit, tandis que sa sœur Trish (Gina Phillips) évoque sa vie sexuelle. À peine Darryl a-t-il fait état de sa gêne de voir ses sous-vêtements devenir roses après chaque lavage (!), qu'un camion sorti de nulle part vient violemment lui défoncer le derrière (!). Paniqué, Darryl se fasse faire et Trish lui enjoint de laisser passer la féroce bête mécanique. Intrigués par ce chauffard, les deux ados le suivent jusqu'à son antre. Là, en s'engouffrant dans un tuyau aussi sombre que malodorant (!), Darryl atterrit dans l'antre terrifiant et fascinant d'un sueur-artiste qui a dépossédé l'identité de ses victimes pour les transformer en statues sans vie (!). Le propriétaire des lieux les surprend et les prend en chasse. Les adolescents se réfugient dans un hameau et tentent d'alerter des habitants apathiques qui restent sourds à leurs appels effarés. Pire encore, Darryl découvre que le meurtrier s'est emparé de ses vêtements, et qu'il semble le traquer à l'odeur (!). Obligés de se confronter à lui, c'est Trish, la sœur aînée, qui prendra le volant pour passer et repasser sur le corps du sueur (!). Mais une terrible métamorphose s'opère alors…

SÉRIE B ET THÉRAPIE

Construit par paliers successifs, allant du thriller au fantastique le plus débridé, **Jeepers Creepers** fait éclater sa symbolique de manière plus violente après chaque coup de théâtre. D'abord un mini-remake de **Duel** rempli de répliques allusives, puis un film de boogey-man où les enjeux réels (corps/échappement-crime-identité) s'élaborent graphiquement. Après la séquence de métamorphose, l'œuvre vire au film de vampire appliquant à la lettre les composantes sexuelles du mythe, puis vire à l'onirisme (séquence sublime de la femme aux chats) pour enfin se transformer en survival désespéré, lorsqu'il devient évident que la « bête » ne désire que l'éphèbe Darryl et lui seul, quand bien même sa sœur plus mature tenterait de le protéger en criant : *« Prends-moi ! Je suis plus forte ! »*. À ce stade, ni le recours à des figures de l'assistance publique (la voyante) ni même les forces judiciaires (les flics tués en cabale) ne peuvent empêcher cette incarnation du désir pervers de s'emparer de sa victime et de la submerger littéralement. Le plan final viendra confirmer de manière cinglante à quel point le subconscient de Victor Salva a opéré une identification qui passe graduellement de la victime vers le monstre, pour les mêler en une seule et même entité.

Comme si cet aveu profond ne suffisait pas, le réalisateur emprunte l'essentiel de son rythme, de sa structure et de son esthétisme à des films bien définis dans le temps (**Hitcher**, **Hellraiser**, **Angel Heart**, **L'Emprise des ténèbres**, les **Freddy** etc…), très exactement entre 1986 et 1988, une période lourde de sens dans sa complexe biographie. Comme on le voit, derrière ses qualités formidables de spectacle vif, drôle, décomplexé et incroyablement bien charpenté, **Jeepers Creepers** confirme (un an après **Replicant**) en quoi la série B, lorsque, permet au travers de sa rigueur, sa rapidité d'exécution et son économie de moyens, d'étonnantes plongées dans les vertiges intérieurs de leurs auteurs, des auteurs qui, généralement, se refusent à porter cette étiquette.

Rafik Sigmund DJOUMI

USA. 2001. REAL. ET SCÉN. : VICTOR SALVA. DIR. PHOT. : DON E. FAUNTLEROY. MUS. : BENNETH SALVAY. PROD. : BARRY OPPER ET TOM LUSE POUR CINERENTA-CINEBETA ET AMERICAN ZOETROPE. INT. : GINA PHILIPS, JUSTIN LONG, JONATHAN BRECK, PATRICIA BELCHER, BRANDON SMITH… DUR. : 1H31. DIST. : BAC DISTRIBUTION. SORTIE LE 3 JUILLET 2002.

Ci-dessus :

Un plan fortement iconographique, comme en regorge Jeepers Creepers.

INTERVIEW VICTOR SALVA
SALVATEUR !

JEEPERS CREEPERS MARQUE LA RENAISSANCE D'UN RÉALISATEUR JADIS HANTÉ, AUJOURD'HUI DÉSINHIBÉ. PAR LA MÊME OCCASION, SALVA SE FAIT (ET NOUS FAIT) UN PLAISIR ÉNORME EN ŒUVRANT DANS LE « FILM DE MONSTRE », UN GENRE QUI A BERCÉ SON ENFANCE (IL A DÉCOUVERT **L'ÉTRANGE CRÉATURE DU LAC NOIR** À 10 ANS) ET QUI INFLUENÇA TOUTE SA FILMO. JOVIAL, FRANC, PASSIONNÉ (IL A PROFITÉ DE L'INTERVIEW POUR S'ABONNER À MAD MOVIES), SALVA A INTERROMPU PENDANT UNE PETITE HEURE LA PRÉ-PRODUCTION DE **JEEPERS CREEPERS 2** POUR ÉLUCIDER UNE PETITE PARTIE DES MYSTÈRES QUI ENTOURENT SON BIJOU.

Quelle fut la base du scénario de* Jeepers Creepers *?
Tout vient d'un fait divers relatant l'histoire d'un couple qui, en traversant la campagne, a vu un homme jeter dans un gros tuyau planté dans le sol un linge qui avait la forme d'un corps. Ce qui m'a particulièrement interpellé dans cette histoire, c'est que le couple découvrait cette scène étrange, en discutait, puis retournait sur les lieux du crime une fois qu'il avait réalisé qu'un corps pouvait être dissimulé dans ce drap. Je me suis aussitôt dit que, dans un film, la partie de l'histoire où les personnages reviennent sur leurs pas pour pénétrer le domaine de l'étranger serait absolument terrifiante, parce que nous aurions toujours peur que le propriétaire prenne les intrus en flagrant délit. J'ai alors changé le couple en un frère et une sœur et j'ai commencé à transformer le concept en film de monstre.

Et quand avez-vous incorporé la chanson à votre scénario ?
Très tôt. J'ai découvert cette chanson dans **Le Jour du fléau** (**Day of the Locust** – 1975) de John Schlesinger, et j'ai aussitôt pensé que ce titre étrange et dérangeant serait idéal pour un film de monstre. J'ai alors écouté attentivement la chanson, et j'ai réalisé combien les paroles pouvaient là encore conditionner idéalement un film d'horreur. C'est d'ailleurs la chanson qui m'a fourni la chute du film.

Jeepers Creepers s'apparente à un conte de fée noir...
Merci de le remarquer. Ce film est vraiment une fable glauque. Le Creeper est le croque-mitaine, et nos deux héros sont vraiment des Hansel et Gretel en puissance.

Les contes de fée relèvent souvent du domaine du rêve. Est-ce que vos cauchemars sont parfois une source d'inspiration, comme ça peut être le cas chez Dario Argento ou chez Wes Craven ?
Non, tout simplement parce que soit je ne me souviens pas de mes rêves, soit mes cauchemars se limitent aux dépassements de budget et autre non-respect du planning de tournage (rires). Peut-être d'ailleurs que si je ne fais pas ce genre de cauchemar, c'est parce que je réalise des films qui s'apparentent déjà à des cauchemars (rires).

Il y a justement une indéniable qualité cathartique dans ce film...
Ah oui ? Dites m'en plus, vous m'intéressez (rires).

C'est vous le responsable, c'est à vous d'en parler !
Non, non, j'adore entendre les gens parler de mes films et je vais vous dire pourquoi : je pense que le cinéma est un art, et que l'art est totalement interprétable. Je suis fasciné par la réaction du public à mes réalisations parce que chacun voit un film différent suivant sa propre vie. C'est avec votre expérience que vous faites un film, et je parle là du spectateur. Même mes meilleurs amis ont des interprétations totalement différentes de mes films.

Vous rejetez donc le fait que* Jeepers Creepers *ait été pour vous un film défouloir.
Non, pas du tout. Mais c'est ma cathar-sis, elle n'a de rapport qu'avec ma vie et quoi que l'on sache sur moi, je ne pense pas qu'elle parlera aux autres. C'est vrai que j'étais spécialement intéressé par le fait que mon monstre soit une créature vorace qui doive se nourrir pour... (un temps) Attendez, je vais voir si l'on parle de la même chose : voici ce qui est intéressant sur le monstre de **Jeepers Creepers**. Il doit détruire pour survivre. Il doit consommer des choses vivantes pour vivre. En ce sens, je pense sincèrement qu'il n'est pas différent de nous. C'est comme lorsque nous mangeons des vaches ou des crustacés. Le Creeper est tout simplement à la recherche de la meilleure partie de notre corps, la plus délicieuse, pour se régénérer.

Je pensais à quelque chose de, disons, plus charnel. Parce que le Creeper est un monstre qui me semble très sexuel...
J'espère bien qu'il l'est ! De toute façon, quoi que l'on dise ou pense, il y a quelque chose de très sexy dans le fait d'être dévoré vivant, d'être consumé. Dracula est un monstre sexy et le Creeper, c'est la même chose. Il y a une tension sexuelle très forte dans sa manière de renifler, tout est basé sur les phéromones. Je pense effectivement qu'il est sexy.

Vous êtes gay n'est-ce pas ?
Oui, depuis quelques années déjà, je suis un réalisateur ouvertement homosexuel.

Comment expliquez-vous cette attirance des réalisateurs gays pour le fantastique ? James Whale était homosexuel, Clive Barker aussi...
Ne vous fatiguez pas à les énumérer : tous les meilleurs réalisateurs de films d'horreur sont homos (rires) ! Je plaisante et je ne sais pas quelle est la connexion mais il doit certainement y en avoir une. Peut-être est-ce parce que s'avouer homo est déjà une expérience terrifiante en soi, que l'on se sent un temps profondément monstrueux. Mais la parenté doit être bien plus compliquée que je ne saurais l'expliquer.

Que s'est-il passé avec Lance Henriksen ?
Lance Henriksen devait être la créature. Je ne voulais pas qu'on

Sur cette double page :

Darry et Trish devant l'entrée du tunnel débouchant sur le repaire du Creeper.

Ci-dessous :

Le Creeper attaque à lui tout seul une voiture de flics : un joli carnage en perspective...

le crédite en tant que tel, suivant la mode des films de monstre classiques. J'adore le générique du **Frankenstein** de Whale, avec un point d'interrogation face au nom de la créature. En contrepartie, je lui avais promis un rôle crédité dans la station de police. Mais comme ça arrive souvent dans cette ville, les problèmes d'argent, les avocats et les différents intermédiaires font tout merder. Je pense que la créature aurait été très différente avec Lance dans le rôle.

Vos héros sont à l'opposé des archétypes en deux dimensions qui peuplent les mauvais slashers...

Ces films m'ennuient profondément, justement parce que les personnages n'y ont aucune épaisseur. Et puis, je ne pense pas que les gens soient très branchés ou cools dans des situations effrayantes. Quand ils ont peur, ils s'effondrent, tout simplement. Cela dit, dénicher des jeunes acteurs qui étaient prêts à s'engouffrer dans ces sentiments extrêmes n'a pas été une mince affaire. J'ai eu beaucoup de chance de trouver deux comédiens qui sachent si bien avoir peur, même si ça a été parfois dur, surtout avec Justin Long, qui est beaucoup moins un acteur de la méthode que Gina. J'ai pris un grand plaisir à planter des relations humaines auxquelles chacun pouvait s'identifier. Et si mes gamins étaient réalistes, tout le monde pouvait s'identifier à eux et mon film pouvait espérer devenir terrifiant, ce qui était vraiment mon but majeur pendant l'écriture : il fallait que ça me fasse peur, et que le gamin de treize ans qui est en moi ne puisse s'empêcher de lancer un *« whoa ! »* admiratif et effrayé en découvrant le film.

Est-ce que le studio a rechigné à ce que le film s'ouvre sur un dialogue aussi long ?

Oui, d'autant plus que cette scène était plus longue de trois minutes avant que les projections tests me forcent à réduire mon ouverture. Mais même après ces coupes, le studio a voulu que je raccourcisse un peu plus mon film ! Mais moi, j'adorais briser cette règle du genre qui consiste à ouvrir son film sur une scène choc, pour ensuite seulement présenter les personnages. Ça n'a pas été facile de faire avaler cette structure aux exécutifs. Ces gens-là n'ont toujours pas compris que chaque film a son propre rythme.

Parlez-nous de la scène de l'arrêt pipi...

Les gens vont croire que je suis un urophile ou quelque chose du genre (rire), mais ça n'a rien à voir. Voilà ce que j'aime dans cette scène : et d'une, encore une fois, c'est super réaliste. L'arrêt pipi pendant un long voyage en voiture est une chose que tout le monde connaît. Ensuite, j'aime la structure de la scène : on voit d'abord le mec pisser, ce qui est déjà assez étonnant, et puis on s'aperçoit ensuite seulement que la fille aussi est en train d'uriner dans le champ, ce qui est encore plus surprenant. Ça, c'est une scène que l'on n'a jamais vu auparavant !

Pourquoi avoir choisi ce coin reculé des États-Unis pour le décor de votre film ?

Nous recherchions un décor avec une ambiance pesante, ce que nous avons trouvé en Floride avec toutes ces lianes qui pendent des arbres par exemple, mais nous ne voulions pas nous rattacher à un lieu particulier des États-Unis, parce que je vous rappelle que mon credo était : ceci pourrait arriver à chacun de vous. C'est pour cette raison d'ailleurs que mon décorateur a modifié toutes les plaques d'immatriculation des voitures, afin que vous ne puissiez pas identifier l'état dans lequel se déroule l'histoire.

***Ce décor m'a beaucoup fait penser à certains survivals des années 70, comme* Massacre à la tronçonneuse.**

Croyez le ou non, mais je n'ai jamais vu ce film. C'est quand même fou que le fana de fantastique de quarante-quatre ans que je suis n'ait jamais vu ce classique. Et pourtant, vous n'êtes pas la première personne à me faire remarquer cette parenté. Alors je suis sacrément embêté maintenant, parce que si je visionne **Massacre à la tronçonneuse**, on va me taxer de copieur. L'une des solutions serait peut-être de voir tous ces films pour savoir précisément ce qui a déjà été fait.

***La censure n'a pas été tendre avec* Jeepers Creepers.**

Ils ont été carrément injustes, vous voulez dire. Je ne suis pas un grand fan du gore et j'ai coupé, excepté peut-être un ou deux plans, toutes les scènes sanglantes. Par contre nous avons boosté les effets sonores. Si bien que mon film est plus cruel que sanglant, je pense. Mais rien n'y a fait : il y a même un moment où ils voulaient nous classer NC-17 (le film est classé R, c'est-à-dire interdit aux moins de 17 ans non accompagnés - ndlr). J'y croyais pas ! Tout est suggéré ! De toute façon, je n'aime pas la MPAA. Comme bon nombre d'institutions politiques américaines, je pense qu'ils sont tous corrompus et n'ont d'estime que pour le pognon.

En parlant d'argent, comment expliquez-vous le succès américain de votre film ?

Je ne l'explique pas. Des fois, je me dis que c'est parce que le film renoue avec une tradition un peu oubliée, qui est celle du film de monstre. Mais je ne suis pas convaincu par cette explication. Je suis surpris que le film ait autant marché parce que personnellement, je ne suis pas satisfait de **Jeepers Creepers** : je trouve mon film trop court et frustrant. Il faut savoir qu'environ vingt pages du scénario ont été abandonnées à cause d'un manque de temps et d'argent. Le film n'aurait jamais dû s'arrêter au poste de police. Il y avait ensuite une poursuite qui impliquait à nouveau le camion du Creeper. Je pense que le public ne s'est pas aperçu de ce manque parce que personne ne savait que **Jeepers Creepers** devait être un film de monstre.

Quelle est aujourd'hui votre situation à Hollywood ?

Pour la première fois de ma carrière, grâce à **Jeepers Creepers**, je suis un réalisateur rentable. Si bien qu'après la suite de **Jeepers Creepers**, je ferai un film d'horreur pour Dreamworks. J'aimerais que ce soit l'Everest du film de fantômes ! Mais ne vous trompez pas : j'adorerais revenir à des films plus cools, comme **Powder**. Je veux devenir le réalisateur d'une multitude de genres différents. J'ai tellement d'histoires à raconter. J'ai en ce moment très peur de me retrouver cantonné dans le seul film de monstre.

Pensez-vous vraiment que* Jeepers Creepers *pourrait être décliné en franchise ?

Je sais en tout cas que MGM adorerait ça. Je ne sais pas comment je serai impliqué après le numéro 2 cependant.

C'est pourtant très dangereux de faire des suites à ce film qui repose en grande partie sur l'effet de surprise...

Je suis on ne peut plus d'accord avec vous. C'est pour cette raison que je vais encore plus m'efforcer de briser le moule de ce genre dans le 2. C'est aussi pour cette raison que l'on ne retrouvera dans la suite aucun des personnages du premier film, excepté le Creeper. C'est toujours pour cette raison que la situation sera totalement différente et bien plus effrayante. Et évidemment, la séquelle sera plus conditionnée par les personnages que par le monstre, même s'il y aura beaucoup plus de Creepers et que vous aurez l'occasion de les voir vraiment en action. Le film suivra le bus d'une équipe lycéenne de basket-ball qui se retrouve coincé dans un coin perdu des États-Unis. Ils tenteront de survivre aux Creepers qui prennent le véhicule d'assaut. Pour les monstres, le bus est comme une énorme boîte de bonbons : ils n'ont qu'à se servir pour trouver leur bonheur. Le personnage principal est un des membres de l'équipe et il est gay. Son inclinaison sexuelle lui vaut des alliés, mais surtout des ennemis. Les relations humaines seront très surprenantes, vous verrez.

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER

INTERVIEW BRIAN PENIKAS,
SUPERVISEUR DES SPFX DE MAQUILLAGE POUR MAKE-UP AND MONSTERS

LE LOOK DE LA MORT

BRIAN PENIKAS EST UN AMOUREUX FOU DES MONSTRES. LA PREUVE : SON SITE INTERNET, WWW.APEMANIA.COM, HOMMAGE VIBRANT AU TRAVAIL DE L'UN DE SES MAÎTRES, JOHN CHAMBERS, SUR **LA PLANÈTE DES SINGES.** FONDATEUR DU STUDIO MAKE-UP AND MONSTERS (**STIGMATA, MAN ON THE MOON**), IL EST AUJOURD'HUI FIER D'AVOIR DONNÉ NAISSANCE À L'UNE DES FUTURES ICÔNES DU BESTIAIRE FANTASTIQUE.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas :
Rodger Hunters, chef maquilleur, Jonathan Breck, monstre charismatique, et Brian Penikas, superviseur des maquillages.

Un des rares tests du maquillage du Creeper.

Un Jonathan Breck éreinté retire son costume après une très longue nuit de travail.

Justin Long sous le maquillage du Creeper.

Le Creeper dans toute sa splendeur. Les lentilles de contact rendaient Jonathan Breck aveugle.

Lorsque je suis arrivé sur le film, Victor Salva avait déjà beaucoup travaillé sur le design de la créature, qui devait être interprétée par Lance Henriksen. Le Creeper ressemblait alors plus à un type bizarre. Je me souviens surtout d'un dessin de Brad Parker qui montrait le Creeper torse nu, en jean, dans un grand champ.

Qui est Brad Parker ?
Initialement, c'est un storyboarder mais il a aussi fait des couvertures pour Famous Monsters, magazine qui traîne en permanence dans mon atelier. Comme vous pouvez vous en apercevoir, **Jeepers Creepers** était un authentique film de fans !

Vous avez apporté votre propre touche au design de la créature...
Oh oui ! Le script faisait par exemple allusion au fait que le Creeper avait des ailes de chauve-souris qui s'ouvraient sur le pourtour de son visage. Victor était très sensible sur cet effet. J'ai poussé le concept jusqu'au bout parce que les dessins de Brad ressemblaient trop, à mon goût, au Predator. J'ai finalement proposé cette sorte d'intérieur de pieuvre retournée. Victor est toujours ouvert aux suggestions. Quand il a vu les premières séances d'essayage du costume du Creeper par exemple, il a décidé de montrer la créature nue beaucoup plus longtemps. Normalement, nous ne devions la découvrir dans son entier qu'à la toute fin du film. C'est aussi moi qui ai eu l'idée de la créature qui marche comme une araignée au plafond du commissariat, et ce sont les cascadeurs qui ont ensuite réalisé l'effet. D'ailleurs, tous les départements ont travaillé main dans la main sur ce film. Je n'ai jamais vu ça.

Vu les délais qui vous étaient impartis, cette collaboration était salutaire, j'imagine...
Nous n'avons eu que six semaines et demie pour tout construire, ce qui est atrocement court. **Jeepers Creepers** fait partie de ces films où vous utilisez TOUT ce que vous allez construire. Pas question de faire des tests ou des essais avant. Dès que vous êtes engagés, c'est comme si l'on vous avait jeté dans un canon, que l'on vous propulsait dans les airs et que vous ne vous écrasiez que lorsque le film est terminé. Complètement sonné, vous vous demandez alors : *« Mais qu'est-ce qui vient de se passer ? »* (rires). Mais au final, je pense que cette précipitation est bénéfique pour le film. Il y a une énergie, une excitation que vous ne pouvez retrouver sur les projets de longue haleine.

Victor Salva vous a-t-il tout expliqué sur le Creeper ?
Victor est très secret là-dessus. Mais en réalité, je ne pense pas qu'il en sache beaucoup plus sur le monstre que nous et je crois que Victor voulait surtout faire un film effrayant, sans aucune explication.

Comment s'est déroulé le casting du remplaçant d'Henriksen ?
Victor me montrait des vidéos de l'acteur pressenti et je donnais mon aval. Mais très vite, nous nous sommes mis d'accord sur le choix de Jonathan Breck : son regard très intense nous a tout de suite convaincu. Son maquillage durait une heure et demie environ, puis nous avions besoin d'une bonne demi-heure pour lui faire enfiler le costume du Creeper. Lui, comme sa doublure, était super heureux avec le maquillage. Kevin Ball, la doublure, est même resté douze heures dans le costume à attendre que l'on vienne le chercher pour tourner ! On n'a toujours pas réussi à comprendre comment le mec a pu tenir aussi longtemps là-dedans. Il n'est même pas allé aux toilettes ! Je crois qu'il s'est vraiment pris au jeu : comme c'est un fan de comics, il s'est éclaté en prenant des postures de super vilain.

Le climat très humide de la Floride ne devait pas vous faciliter la tâche...
Vous pouvez le dire. Certaines pièces en mousse de latex se détérioraient rapidement ou ne pouvaient carrément pas être moulées. Parce que, comme nous n'avions pas eu le temps de tout construire à L.A., nous avions installé un labo sur le tournage pour terminer notre travail. Finalement, nous avons employé pour le Creeper de la mousse de latex, certes, mais aussi de la silicone, qui est un matériau plus résistant, et de la gélatine pour certaines parties de son visage.

Parlez-nous des corps qui tapissent l'antre du Creeper.
Nous avons moulé huit personnes différentes, dont Justin Long,

Dessin conceptuel de Brian Penikas.

puisqu'un moulage de son corps allait être nécessaire de toute façon pour la conclusion du film. Nous avons ensuite tiré un peu plus de cinq épreuves de chaque moule. Au final, nous avons réalisé quarante-huit faux corps pour cette scène. De plus, une fois arrivé en Floride, le décorateur Steven Raidler a contacté des musées de cire et leur a emprunté une quarantaine de corps supplémentaires pour finir d'habiller le décor.

Le budget réduit a-t-il été un problème ?
Oui, malheureusement. Alors que nous avions déjà bien attaqué notre travail, la production nous a téléphoné pour nous demander si nous pouvions revoir notre budget à la baisse. Par exemple, nous devions construire un faux bras pour une scène dans laquelle le Creeper « vole » la main d'un détenu. J'ai donc décidé d'embaucher un amputé de la main, et de me contenter d'une fausse main. Le problème, c'est que personne en Floride ne voulait jouer dans un film ! Ils étaient tous très suspicieux et avaient peur que leur entourage se moque d'eux. On a fini par trouver la perle rare, mais le mec avait un bras trop maigre : son amputation ne faisait pas vraie ! Résultat des courses : nous avons quand même dû faire un faux bras en entier et nous avons caché à la caméra le vrai bras de l'amputé.

Vous a-t-on demandé d'adoucir certaines choses vis-à-vis de la censure ?
En fait, ce sont les parties intimes du Creeper qui nous ont le plus embarrassés. Soit nous options pour une sculpture du type poupées de Ken et Barbie, soit nous faisions un pénis totalement monstrueux. On a fait des essais suivant cette dernière option, mais Victor a refusé tout net de montrer ça à l'écran. Finalement nous avons trouvé un compromis plus sage. Ce qui nous a sauvés, c'est que le Creeper est poilu, ce qui nous a permis de rester décent. Je pense que c'est une bonne chose que le Creeper possède une pilosité d'ailleurs, parce que ça nous permet de nous démarquer des archétypes du costume de monstre. De plus, ça donne du caractère à la créature, presque de la sensualité, surtout si l'on considère que le monstre possède des poils sur ses parties génitales, spécificité qu'il partage avec les humains.

Le monstre a d'ailleurs une sensualité dérangeante...
Vous l'avez remarqué aussi ? Franchement, on ne s'en est pas rendu compte en faisant le monstre, même si on a réalisé que quelque chose de bizarre se tramait quand Jonathan se mettait à renifler ses victimes. Le Creeper est un sacré petit coquin !

Vous ne pensez pas qu'il serait génial qu'il rejoigne les Movie Maniacs de Mc Farlane ?
Vous ne croyez pas si bien dire : Mc Farlane nous a contacté pendant le tournage du premier film pour acheter la licence. Croyez-le ou non, mais nous étions tellement obsédés par notre boulot que nous n'avons même pas pris le temps de donner suite à son appel ! Maintenant que **Jeepers Creepers 2** est en route, j'ai un rendez-vous demain matin à la MGM avec tous ces types pour discuter des produits dérivés. J'exigerai que ce soit un gars de mon studio qui sculpte la figurine du Creeper. C'est une promesse !

Special thanks to Brian - the man who never sleep - Penikas

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Test pour le visage du Creeper ouvert.

Scultpure en cours du visage ouvert du Creeper... ... et la version définitive.

Peinture du costume en mousse de latex du Creeper.

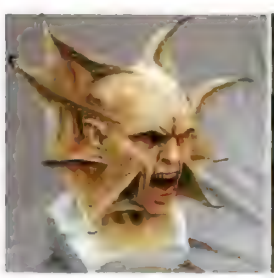
Jonathan Breck essaie pour la première fois le costume non peint du Creeper.

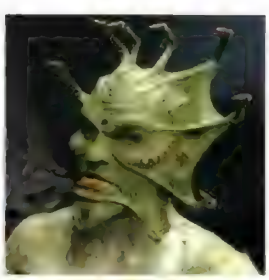
Deux moulages des corps en terre glaise destinés aux murs de l'antre du Creeper.

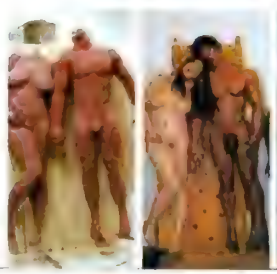
Les mêmes corps terminés.

Une des victimes du Creeper en stade terminal de maquillage.

Un aperçu de la collection de victimes du Creeper prêts à être fixés sur le décor.







Chromosome XXX

JASON X
DE JAMES ISAAC

VINGT ANS AU COMPTEUR, ET TOUJOURS BON PIED BON ŒIL, LA FRANCHISE VENDREDI 13. PREUVE EN EST CE DIXIÈME OPUS, UN SLASHER-SF QUELQUE PEU AGITÉ DE LA CARAFE, QUI MARQUE UNE ÉTAPE SUPPLÉMENTAIRE DANS LE PROCESSUS DE MYTHIFICATION DE SON HÉROS : L'INOXYDABLE JASON VOORHEES !

Il faut d'ores et déjà préciser que le principe de conception de **Jason X** est extraordinairement malin, à l'image de l'accroche du film : « *Evil Gets An Upgrade* » (Le Mal subit une révision). Tandis que son pote Michael Myers s'enferme à n'en plus finir dans des schémas basiques fomentés par de fausses idées neuves (dans le 8, il va massacrer des ados adeptes de l'Internet), Jason se retrouve hors de son élément, dans un futur lointain qui permet au réalisateur James Isaac de créer un univers fantasmé, réceptacle des différentes cultures que la science-fiction a englobé ces 20 dernières années. Ainsi le gros Jason, après un long sommeil cryogénique, se retrouve en 2455 dans un vaisseau spatial bourré de teenagers, moins crétins qu'à l'accoutumée (quoique…), et d'une technologie supra avancée qui va prendre son importance dans le film. Complètement dépassé par les événements, le Gros va évidemment foncer dans le tas. Comme le précisait Guillermo Del Toro (cf. Mad 143) : « *La culture populaire a suffisamment évolué pour qu'on puisse aujourd'hui combiner divers éléments (jeux vidéos, mangas, comic-book) de façon organique. Tout se mêle en un élément culturel de plus en plus cohérent* ». Et c'est très probablement de cette manière que James Isaac a pensé son concept en s'amusant à ramener une figure archétypale, mythique même, dans un contexte nouveau, imprégné de diverses références à ladite culture populaire. Le réalisateur déclare d'ailleurs que son maître à penser reste David Cronenberg, qui, mieux que quiconque, avait compris cette évolution culturelle (**Videodrome**). Constatation amusante : ce dernier fait une petite apparition dans **Jason X** pour se faire méchamment dégommer dès la première bobine. De là à dire qu'il s'agit d'une note d'intention, il n'y a qu'un pas à faire que nous franchissons sans aucun problème, vu la suite du métrage…

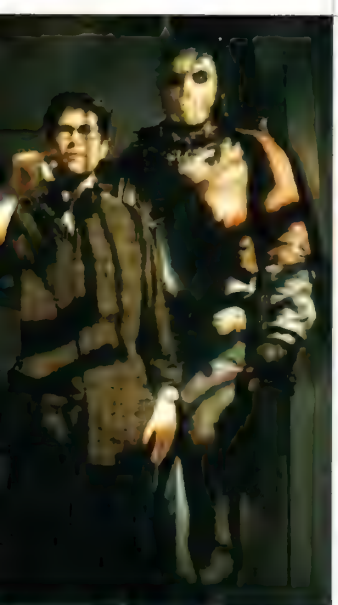
Car si le concept de **Jason X** est hautement malin, on ne peut pas en dire autant du film qui, dans une séquence de dialogue particulièrement révélatrice, fait dire à l'un de ses protagonistes : « *Il a un cerveau tellement minuscule qu'on se demande comment il peut utiliser ses fonctions motrices…* ». Une fois cette problématique posée, on comprendra qu'il est impossible de faire marche arrière d'autant que le réalisateur affirme directement son amour pour le Gros, en en faisant la star directe du film, à l'inverse des récents slashers qui prônent le teenager comme figure héroïque. Par marche arrière, on entend qu'il est désormais impossible de faire un film à la hauteur de son principe de base. **Jason X** sera donc un film uniquement centré sur Jason, ce qui est déjà ultra enthousiasmant. Placé au centre d'une série de séquences toutes plus jouissivement débiles les unes que les autres, le Gros se réveille ainsi à l'odeur de la luxure (véridique !), massacre des teenagers virtuels dans un environnement fictif sans comprendre ce qui lui arrive et renaît de ses cendres, tel un phénix, dans une armure de combat carrément empruntée au Terminator. Et encore, on ne parle pas d'un retour inattendu dans le Crystal Lake des glorieuses eighties ! Probablement pressé par des producteurs qui lui demandent de remplir le cahier des charges (en gros, un massacre toutes les dix minutes), James Isaac ne parvient malheureusement pas à dépasser l'idée de départ qui ne lui servira donc de prétexte qu'à quelques séquences gratinées. En soit, c'est déjà énorme, vue la médiocrité d'une série dont la popularité est entièrement due à sa figure principale. Mais c'est peu en regard des capacités que le concept laissait entrevoir. On regrettera ainsi le manque d'iconisation formelle de Jason (qui aura servi sur **Predator**, transformant ainsi un slasher de luxe en grande œuvre abstraite) ainsi que l'entêtement de ce cahier des charges qui empêche toute véritable dérive scénaristique. Mais bien évidemment, on comprend que ces exigences sont celles que le concept nous promettait. En l'état, **Jason X** s'avère être un super spectacle débilos qui ne tente jamais de péter plus haut que son cul. Et finalement, vu la somme des talents engagés, c'est déjà énorme…

Stéphane MOISSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: JAMES ISAAC. SCÉN. : TODD FARMER. DIR PHOT.: DERICK V. UNDERSCHULTZ. MUS.: HARRY MANFREDINI. PROD.: NOEL CUNNINGHAM, SEAN S. CUNNINGHAM *(RICHIE CUNNINGHAM, NON… JE DÉCONNE !)*, JAMES ISAAC & MARILYN STONEHOUSE POUR CRYSTAL LAKE ENTERNTAINMENT INC., FRIDAY X PRODUCTIONS & NEW LINE CINEMA. INT.: KANE HODDER, LEXA DOIG, PETER MENSAH, LISA RYDER, CHUCK CAMPBELL, MELYSSA ADE, JONATHAN POTTS, DAVID CRONENBERG… DUR.: 1H33. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 31 JUILLET 2002.

INTERVIEW JAMES ISAAC
LA MACHETTE ET LA CAMÉRA

RÉALISATEUR D'UN FAUX **HOUSE 3** (**THE HORROR SHOW** EN V.O.), JAMES ISAAC REVIENT DERRIÈRE LA CAMÉRA APRÈS UN BREAK DE 12 ANS. CE N'EST PAS POUR AUTANT QU'IL AURA CHÔMÉ PUISQU'ON POUVAIT LE RETROUVER DANS DIVERS GÉNÉRIQUES DE FILMS À DIVERS POSTES : RÉALISATEUR DE SECONDE ÉQUIPE (SUR **ALLÔ MAMAN, C'EST ENCORE MOI** ET **LES DÉMONS DU MAÏS 5**), RESPONSABLE DU DÉVELOPPEMENT (SUR **LE FESTIN NU**) OU ENCORE RESPONSABLE DES EFFETS SPÉCIAUX (SUR **EXISTENZ**). À LA TÊTE DE **JASON X**, IL SIGNE LE MEILLEUR **VENDREDI 13** À CE JOUR. VOUS ME DIREZ... C'ÉTAIT PAS DUR...



James Isaac et son pote Jason.

On dirait que* Jason X *est le plus gore des* vendredi 13. *Ceux des années 80 n'étaient pas aussi sanglants...

Je ne saurais dire si mon film est le plus sanglant de toute la série... On a pratiquement pu tout faire passer sans trop de problèmes. On l'a montré aux gens de la MPAA en se disant qu'on aurait à couper beaucoup de choses. Mais apparemment, ils se sont bien amusés durant la projection ; c'était un pré-montage assez grossier, et ils avaient l'air plutôt satisfaits du résultat : comprenez qu'ils ne nous ont pas demandé de couper beaucoup de choses. Par exemple, la scène où l'un des militaires se retrouve empalé sur la grosse vis durait une bonne minute, quelque chose de bien dégueulasse. On l'avait fait exprès pour être sûr de pouvoir en garder une partie et effectivement, ils nous ont demandé de raccourcir la séquence de quelques plans. Pour le type qui se fait couper en deux au niveau de la taille et qui continue de vivre, j'avais décidé de tourner la séquence sous tous les angles possibles, parce que je me suis dit que ça allait sauter et je voulais garder l'intensité de la scène intacte. Et pourtant, aucune coupe n'a été exigée pour cette scène ! Ils se sont exprimés sur la mort de David Cronenberg en arguant qu'il y avait trop de sang et qu'il fallait couper un peu. Ça ne m'a posé aucun problème puisqu'en fait, le sang en question avait été recréé en synthèse. Il a suffi de le retirer. On s'en est bien tiré en fait, mais je n'ai jamais su ce qui a facilité cette indulgence à notre égard. Laissez-moi vous dire que ces gens-là forment un groupe tout à fait bizarre. On ne sait pas qui ils sont et si ça se trouve, ils se retrouvent tous dans une cave et décident du sort d'un film. Mais allez savoir, ils ont été cléments avec nous plus que de raison. Comme la norme l'exige, nous devions leur fournir une copie du film, mais ce film a été tourné sur pellicule puis transféré en haute définition au moment du montage, pour être de nouveau transféré sur pellicule lors de la sortie. Nous n'avions donc aucune copie disponible, juste une VHS que nous leur avons envoyée. Ils ont ensuite rappelé, pour préciser qu'ils avaient bien aimé, et ils ne nous ont même pas demandé de couper des choses vraiment précises. Ils ont juste suggéré certaines parties du film, du bout des lèvres. On a dû tout faire nous-mêmes...

Jason X *est relativement différent des précédents opus. Vous vouliez marquer une différence ?*

C'était très important pour moi, c'est sûr ! Je voulais vraiment faire un film différent et fun autour du personnage de Jason. C'est très exactement ce que j'ai précisé au producteur Sean Cunningham et à Michael DeLuca chez New Line. L'idée, c'était de dévier de ce qui a été fait neuf fois auparavant et de dépenser un peu plus d'argent pour un meilleur rendu, qui engloberait des éléments de science-fiction, du cinéma d'action et de la comédie. Est-ce que c'était jouable ? Je n'en savais rien à l'époque, mais il est certain que ça allait dans le sens de ce que j'aime. Il fallait prendre quelques risques pour ne pas répéter une formule déjà trop usitée.

Vous pensez qu'il existe certaines conventions qu'on ne doit pas sacrifier dans un* vendredi 13 *?

Oui, bien sûr. Dès le départ, je voulais évoquer Crystal Lake, qui est un endroit incontournable dans cette série. Je voulais également rester fidèle aux caractéristiques de Jason, à ce qu'il

KANE HODDER MON BOUCHER, C'EST UN ARTISTE !

À LA FOIS CASCADEUR SUR DE GROS PROJETS (**LE DERNIER SAMARITAIN, SEVEN, SPAWN, DEMOLITION MAN**) ET FIGURANT NOTOIRE DANS DES SÉRIES B BURNÉES (**PRISON, BEST OF THE BEST, SCANNER COP 2** OU ENCORE **WISHMASTER**), KANE HODDER INCARNE ICI POUR LA QUATRIÈME FOIS NOTRE JASON D'AMOUR. CE QUI N'EST PAS ÉTONNANT FINALEMENT PUISQU'IL A ÉTÉ RECENSÉ COMME LE PLUS GROS BÉBÉ NÉ À AUBURN EN CALIFORNIE. FORCÉMENT DE BONNE AUGURE POUR INCARNER « LE GROS »...

C'est la quatrième fois de suite que vous enfilez le masque de Jason. Quel effet ça fait ?
Pour moi, Jason Voorhees est le personnage que j'ai eu le plus de plaisir à jouer. Il suffit juste que j'enfile son costume et instantanément, je cerne son caractère psychologique, ce qui n'est pas bien dur, vous en conviendrez. Non franchement, ça ne me demande pas beaucoup de préparations pour rentrer dans la peau de Jason Voorhees.

Et d'en sortir alors ?
Ah ça, c'est décevant ! Je dois enlever le masque et me comporter comme une personne normale, gentille. C'est tellement amusant de jouer la plus terrible incarnation du Mal quand on se retrouve sur le plateau. Sur **Jason X**, j'ai pris encore plus de plaisir parce que je joue deux personnages différents. Enfin, différents... Je ne dirais pas ça. Jason et Uber Jason sont bel et bien la même entité, mais je me suis assuré d'y apporter quelques différences subtiles, comme dans la façon de marcher. Uber Jason semble un peu moins lourdaud dans sa manière de bouger, ce qui est normal puisqu'il a été modifié, mécaniquement amélioré. J'espère que ces différences se remarquent dans le film car, en ce qui concerne le Jason d'origine, je ne change rien. Certes, le costume diffère de films en films, mais sa manière d'exécution est toujours la même.

À propos de costumes, celui du Uber Jason a l'air bien lourd à porter, non ?
Non, il n'était pas très lourd. Le vrai problème, c'est qu'il n'était surtout pas très souple. Ainsi, les parties mécaniques sur les bras et les jambes limitaient le mouvement et c'était donc plus difficile de jouer un Jason légèrement plus vif. Mais bon, je ne me plains pas puisque ce costume constitue également une des raisons pour lesquelles **Jason X** est, à mon sens, le meilleur des **vendredi 13** sur lesquels j'ai pu travailler. Les autres raisons sont le script bien sur, très riche en scènes fortes, et un humour décalé qui ne se moque jamais du personnage principal. (ah ? - ndlr)

Il paraît que vous vous êtes fait tatouer une marque représentative de Jason. C'est vrai ?
Je ne sais pas si ça vient de Jason mais je me suis fait tatouer le mot « Kill » sous ma lèvre inférieure, oui...

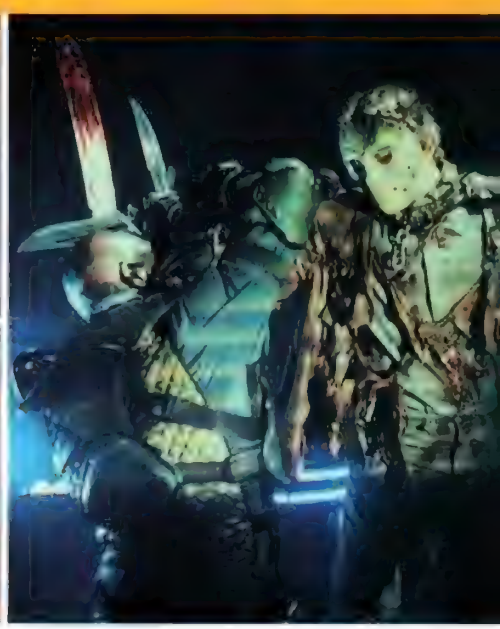
Pourquoi ?!?
Pourquoi ?!? (il rigole) Parce que j'aime interpréter ce personnage et que je me suis dit que ça plairait peut-être aux fans de savoir que je me suis fait faire ce tatouage pour honorer le travail de cette figure du Mal. Même moi, ça me plaît bien...

Mais ça a dû faire vachement mal non ?
Pas du tout... Je vous rappelle que mon premier métier reste celui de cascadeur, même si j'adore faire l'acteur, et forcément, je me suis mangé de plus belles raclées que ce simple petit tatouage de rien du tout...

On sait bien que Jason ne peut pas parler mais si c'était le cas, il dirait quoi ?
Il hurlerait : *« putain ! mais ça fait mal !!! »*, vu le nombre de coups qu'il s'est ramassé dans la tronche. Mais en fait, je pense que Jason ne parle jamais car il s'agit d'une figure monolithique. Il ne parle pas, n'écoute pas, il tue ! C'est sa raison d'être principale. Mieux, c'est sa seule raison d'être...

Et incarner Jason au jour le jour, c'est comment ?
Je fais tout pour m'amuser le plus possible. Rien que le fait de l'incarner m'amuse énormément. Mais j'en fais des tonnes sur le tournage, je mets tout le monde dans l'ambiance. Même sur la séquence la plus simple du monde, j'ajoute toujours mon petit grain de sel afin de ne pas souffrir de la routine et de donner une certaine image du personnage. Ainsi, pendant que la caméra tourne, il m'arrive de pousser un énorme cri, qui sera forcément coupé au montage, juste comme ça, pour m'amuser. Et même si je sais que ça ne sera pas filmé, j'aime bien aller voir mes partenaires et les surprendre d'un seul coup pour qu'ils se mettent à sauter au plafond. Un autre exemple : avec le costume de Uber Jason, on ne voit aucune partie de mon corps. Il m'est donc arrivé de rester immobile un bon moment en attendant qu'un visiteur sur le plateau vienne me toucher en pensant qu'il s'agissait d'un mannequin. À ce moment, je lui sautais dessus pour lui foutre une trouille bleue. Bon sang, je me marre bien en incarnant Jason !

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS



représentait. Je n'ai jamais voulu rire de lui, ni de la franchise, mais plutôt rire avec lui. Et surtout, je voulais absolument retrouver Kane Hodder dans le rôle car Kane connaît Jason. Je dirais même plus : il est Jason ! Du moins, il est persuadé d'être Jason, ce qui fait très peur ! (rires) Il vous a dit qu'il avait un « Kill » tatoué sous la lèvre inférieure ? Bref, j'essayais de savoir ce qui se passait dans sa tête durant tout le tournage, ne serait-ce qu'à travers les expressions de son visage, mais Kane ne lâchait jamais son masque ! Quoi qu'il en soit, Kane prend le rôle de Jason très au sérieux et j'ai dû me plier, sans trop forcer d'ailleurs, à ce point de vue. Nous avons donc passé beaucoup de temps à parler de ce que Jason ferait ou ne ferait pas. Et encore, sur le plateau, il m'arrivait de m'emporter et d'expliquer aux techniciens et aux acteurs la scène que j'avais en tête en précisant bien : *« Jason va rentrer par ici, va décapiter untel, tomber par terre... »* ou je ne sais quoi encore. Je faisais mon petit speech, puis Kane venait me voir, se baissait pour se mettre à ma hauteur et lâchait calmement : *« Jason ne ferait jamais ça »*. Et moi de lui répondre : *« oui ok, tu as raison »* en me retenant de trembler ! (rires).

À propos du costume, la décision de le changer vient de vous ?
C'est-à-dire que je ne me suis pas mis en tête de le changer pour le plaisir. J'ai l'impression que dans l'épisode précédent, Jason s'était alourdi. On voyait le haut de son crane chauve, il avait une allure plus pataude et je voulais le rendre plus puissant, plus évocateur du mal. Nous avons donc décidé de garder les chaînes qui l'emprisonnent au début du film comme partie intégrante du costume à cause des effets de la cryogénisation. Pour être honnête, je le préfère ainsi. Grâce au talent de Stephan Dupuis, qui je pense est l'un des meilleurs maquilleurs au monde, nous avons pu redonner au personnage une certaine crédibilité, qui avait été quelque peu endommagée sur les plus récents des épisodes précédents.

Photos de cette page : Sitôt réveillé, ce bon vieux Jason (Kane Hodder) va avoir du fil à retordre avec les habitants du vaisseau spatial, et notamment (à gauche) avec l'androïde Kay-Em 14 (Lisa Ryder).

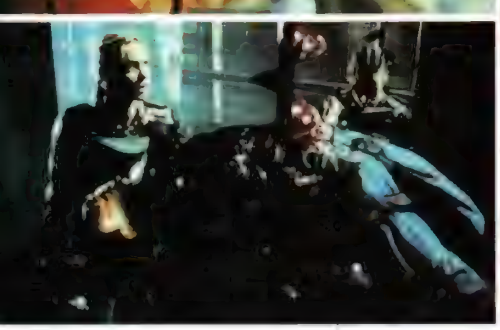
Pourquoi avoir situé le film en 2455 ?
Pour pouvoir faire ce que je veux ! Comme je vous l'ai dit auparavant, l'idée principale est de pouvoir changer de direction, amener le personnage vers d'autres horizons. Il n'y a que dans le futur, à l'intérieur même d'un vaisseau spatial, que je pouvais créer un environnement virtuel que je renverrais à Jason pour le voir réagir différemment. De plus, il me semble qu'un tel concept pourrait permettre à Sean Cunningham, ou à quiconque prendra la relève, de partir sur de nouvelles bases pour un éventuel onzième film qu'ils peuvent faire avec le Jason habituel ou même le Uber Jason. Mon principe était surtout de mixer les éléments pour voir ce qui en résulte.

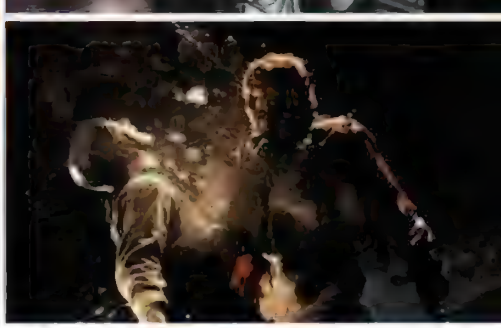
***Avec* Jason X, *on dirait que vous ne tenez pas compte de* Jason va en Enfer...**
Non, je ne dirais pas ça. Prenez le générique d'ouverture de mon film. Il s'agit clairement de mon interprétation de l'Enfer avec des mouvements de caméra amples qui révèlent que l'on se trouve en fait dans le corps de Jason, qui lui-même se retrouve enchaîné... C'est très allégorique bien sûr, mais c'est ma manière de faire le lien avec l'épisode précédent, de montrer qu'on extirpe Jason de l'Enfer pour une nouvelle aventure.

Le concept spatial est hautement gonflé tout de même : vous auriez pu livrer le pire film au monde...
Oui c'est vrai, j'y ai pensé. Posez les conditions dans ces termes-là : *« Jason dans l'espace »*. Évidemment, ça sonne complètement con, à l'écoute. Mais en changeant d'époque, je pouvais éventuellement dépasser le cliché standard du jeune adolescent glandeur, fumeur de pétards, qui ne cherche qu'à tirer des coups et attend finalement son heure comme le reste du casting. La différence, c'est que les ados de mon film sont au courant très très vite de ce qui se passe et ils ne tentent pas seulement de survivre. Alors que leur environnement particulier se désagrège petit à petit, ils essayent de rentrer chez eux. Il y a des règles dans un **vendredi 13**, c'est sûr : les ados doivent pour la plupart se faire massacrer. Mais quitte à faire ça, autant essayer de rendre le tout plus intéressant, et d'une certaine manière plus original dans le contexte d'un film d'horreur.

On parlait du costume tout à l'heure, mais quelle est l'histoire derrière celui de Uber Jason ?
À la base, mon scénariste Todd Farmer et moi avions en tête de montrer les ados en train de construire un robot ou une arme technologique qui leur permettrait de tuer Jason de manière radicale. Puis, nous voulions que celui-ci ressuscite de manière spectaculaire. Nous avons pensé à cette nanotechnologie que nous avons décidé de montrer dès le début avec la blessure de Rowan, en forme d'amorce pour la résurrection de Jason. En ce qui concerne le costume, je voulais un design puissant, sexy même, mais très fidèle au masque de Jason. J'ai lancé ces idées à Stephan, qui a produit quelques dessins qui ont donné ce look : un mélange entre la chair humaine et le métal. Je voulais également que le costume puisse refléter la lumière, pour pouvoir également créer des jeux d'ombres et instaurer une certaine ambiance.

Vous n'avez pas eu peur que ça paraisse trop propre ?
Je n'y ai jamais vraiment pensé en ces termes-là. Mais c'est vrai que nous avons créé une sorte de contraste avec le Jason organique, sale, lié aux environnements qui l'entourent comme le fameux lac. Je ne voulais pas donner une énième variation de ce look-là. On a peut-être pris un risque dans le sens où nous nous sommes attaqués à une institution qui possède ses fans hardcore et qu'il ne fallait surtout pas fâcher. Mais nous avons décidé que cela valait le coup de tenter ce risque et nous n'avons pas reçu de plaintes jusqu'ici.





Sur cette page :
De la découverte de son corps cryogénisé à sa transformation en Uber Jason , le « Gros » de Crystal Lake va laisser une fois de plus un nombre impressionnant de macchabées dans son sillage.

Page de droite :
Le fringuant et redoutable Uber Jason dans toute la splendeur de sa renaissance.

Durant la fin de l'ère Paramount de la série, la variété des armes durant les meurtres était constante alors que dans votre film, Jason utilise surtout sa machette. C'est un retour aux sources ?
Exactement ! Je voulais revenir à ce qui représentait Jason au tout début. Jason et sa machette, c'est très précisément l'image que nous avons du personnage en tant qu'icône. C'est pourquoi j'ai fait les choses très simplement : Jason baisse les yeux, il tombe sur une très belle machette et paf... c'est reparti ! Aussi, je ne voulais pas qu'il utilise d'autres objets forcément, mais surtout les éléments qui l'environnent, comme dans cette scène où Jason plonge la tête d'une jeune étudiante dans le gel cryogénique et la casse ensuite sur un coin de table. C'est idiot, mais lorsque l'on fait ce genre de films, il y a un moment où vous devez vous poser sur une chaise et vous prendre la tête entre les mains et réfléchir à un énième meurtre original ! Nous en avions trouvé d'autres très sympas, mais le budget ou la complexité du maquillage ne nous ont pas permis de les accomplir. Mais bon, je n'ai pas tenté de battre le record de la série en termes de meurtres, cela m'aurait complètement distrait de mon but premier : raconter une histoire. Kane lui, faisait une liste de tous les meurtres et un jour, il est venu me voir avec un air assez satisfait : *« Tu sais Jim,* **Jason X** *est le* **vendredi 13** *dans lequel il y a le plus de meurtres »*. Je l'ai regardé avec ma tête levée en lui répondant : *« Ok... cool... »*, en essayant toujours de dissimuler ma chair de poule !

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

REQUIEM
DE HERVÉ RENOH

FRENCH CONNECTION

APRÈS **UN JEU D'ENFANTS**, L'ANTHOLOGIE DE SÉRIES B PRODUITE PAR FIDÉLITÉ PRODUCTIONS, ET BAPTISÉE À RAISON « BEE MOVIES », NOUS LIVRE CET ÉTÉ DEUX NOUVEAUX PETITS FILMS D'HORREUR TOURNÉS À L'ÉCONOMIE : **REQUIEM** ET **BLOODY MALLORY**. LE PREMIER PRÉTEND SE RAPPROCHER D'UNE SORTE DE **USUAL SUSPECTS** MYSTIQUE TANDIS QUE LE DEUXIÈME, NETTEMENT MOINS BON ET DONC CHRONIQUÉ EN CATIMINI EN FIN D'ARTICLE, SE PRÉSENTE SOUS LA FORME D'UN FILM DE MONSTRES LOUFOQUE. HÉLAS, BIEN PLUS QUE L'ÉCONOMIE DES MOYENS, C'EST CELLE DES TALENTS QUI SEMBLE ÊTRE LA MARQUE DE CETTE COLLECTION. ÉTAT DES LIEUX PLUS OU MOINS MITIGÉ.

SYNOPSIS

Marcus (Moussa Maaskri), criminel endurci incarcéré après avoir été dénoncé par un des membres de son gang, s'évade de prison avec trois complices et trouve refuge dans un monastère cistérien coupé du monde. Un huis-clos infernal et meurtrier s'installe alors entre les évadés et les moines qu'ils retiennent en otage, auxquels s'ajoute une jeune femme, Carla, qui s'est arrêtée pour la nuit. La tension monte progressivement entre les différentes parties, surtout que Christian (Patrick Dell'Isola), homme d'église au passé trouble, ne compte pas se laisser faire. Comme on dit, l'habit ne fait pas le moine...

CANTIQUE DE LA RACAILLE

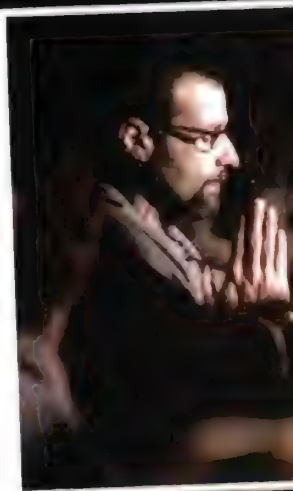
MYSTIQUE ET VIOLENT, REQUIEM VÉHICULE INDÉNIABLEMENT UN UNIVERS PROPRE À SON RÉALISATEUR, HERVÉ RENOH. NÉANMOINS, UNE FOIS DE PLUS, ON EST EN PRÉSENCE D'UN FILM DE GENRE FRANÇAIS DONT LES INTENTIONS TRANSPARAISSENT ASSEZ MAL À L'ÉCRAN.

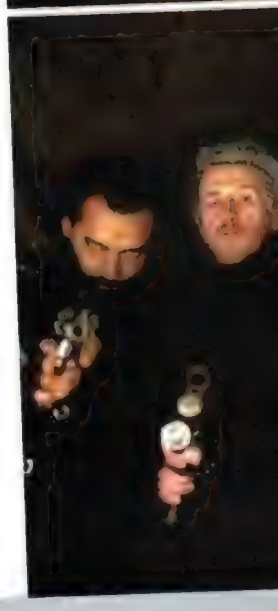
Avant de souligner les qualités et les défauts du premier film d'Hervé Renoh, une mise au point nous semble nécessaire. Car le concept même des Bee Movies obéit à une contradiction qui risque de jouer contre la série. Le paradoxe de **Requiem** se résume à deux chiffres. Alors que le budget total du film tourne autour d'un ridicule 1,30 millions d'euros, sa promotion avoisinera les 700 000 euros, soit un budget promotionnel équivalent à une production d'au moins 10 millions d'euros. Chose logique lorsque l'on considère que le film sortira (et là encore on notera l'absurde disproportion de ce chiffre) sur près de 150 copies. Pour dire les choses autrement : ces authentiques séries B en termes de production, possèdent la couverture médiatique et marchande de séries A de haut standing. Cette exploitation contre-nature de la collection a de grandes chances de faire beaucoup de mal aux Bee Movies et en particulier à **Maléfiques** et **Requiem**, les deux plus petits budgets de la série. Aurions-nous la même exigence si nous découvrions ces films comme ils devraient l'être, lors d'une diffusion en double programme par exemple ? Probablement pas. Surtout qu'à une époque où un **Arack Attack** à 50 millions de dollars est qualifié de «bis» (y compris par la Mad Team), le terme «série B» a totalement perdu sa valeur sémantique. Impossible, donc, de parler de **Requiem** sans remettre les choses à leur place. Dont acte.

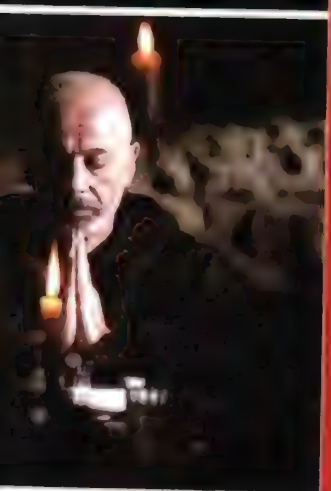
Pour le reste, nous ne saurions trop vous conseiller de lire l'interview du réalisateur : vous y constaterez à quel point les conditions de production peuvent affecter le résultat final. Vous y noterez aussi la somme impressionnante de courage et de ténacité qu'Hervé Renoh a dû déployer pour que son film existe. Ceci dit, **Requiem** est loin d'être exempt de défauts. Si l'on voudra bien excuser la mise en scène brouillonne, on aura par contre plus de mal à justifier le scénario très prévisible (même si le réalisateur s'en défend, le film fut vendu en partie par Fidélité et Canal + Écriture comme une version monastique d'**Usual Suspects**) et une baisse de rythme au milieu du film due, en grande partie, à un discours souvent pompeux sur la religion. Non pas que ce qu'Hervé Renoh déclare sur le sujet soit particulièrement crétin, faux, dérangeant, ou que sais-je encore. Mais il arrive trop souvent qu'il se trompe de priorité, utilisant sa thématique religieuse trop comme une fin, pas assez comme un moyen. **Requiem** semble alors pêcher par prétention, un défaut qui risque d'être rédhibitoire pour nombre de ses spectateurs. Pourtant, dans le cas contraire, en particulier lors d'une première bobine et d'un final mystiques à souhait, **Requiem** ne manque ni de saveur, ni d'énergie. On sent d'ailleurs le réalisateur habité par ce film qui rappelle dans ses meilleurs moments certains polars frondeurs que l'Italie a commis dans les années 70. Des films bruts, malpolis et qui sacrifiaient tout à l'adrénaline. Autant dire, des qualités très appréciables qui méritent amplement toute notre indulgence de militants du genre.

Anne-Laure GAUBERTHIER

FRANCE. 2001. RÉAL. ET SCÉN.: HERVÉ RENOH. DIR. PHOT.: GILLES ARNAUD. MUS.: JÉRÔME COULLET. PROD.: MARC MISSONIER ET OLIVIER DELBOSC POUR FIDÉLITÉ PRODUCTIONS, MARS FILMS, FILM OFFICE ÉDITIONS. INT.: PATRICK DELL'ISOLA, JULIE-ANNE ROTH, MOUSSA MAASKRI, JO PRESTIA, MARC CHAPITEAU... DUR.: 1H35. DIST.: MARS FILMS. SORTIE LE 14 AOÛT 2002.







INTERVIEW HERVÉ RENOH
AU NOM DU PÈRE, DU BIS ET DU SAINT ESPRIT

ÉLEVÉ À LA DURE ÉCOLE DE L'ASSISTANAT, HERVÉ RENOH A RÉALISÉ QUELQUES PUBS ET COURTS-MÉTRAGES, DONT **L'ENNEMI** AVEC DENIS LAVANT, AVANT D'ÉCRIRE ET DE METTRE EN SCÈNE **REQUIEM**, SON PREMIER FILM, QU'IL DÉFEND AVEC LUCIDITÉ ET ENTHOUSIASME.

Comment es-tu arrivé sur la collection des Bee Movies ?
J'avais contacté Canal + pour plusieurs projets de longs et ils trouvaient mes histoires très chouettes, mais trop chères. Quand la collection des Bee Movies s'est créée, ils m'ont donc demandé si je pouvais écrire un scénario qui exigerait peu de moyens. Les Bee Movies sont au départ une démarche très commerciale de la part de Fidélité. Ce n'est, en soi, pas du tout condamnable, si ce n'est qu'il y a derrière ce projet une idée assez étriquée de ce que doit être un film commercial pour jeune. Il y a actuellement en France une confusion entre le film de genre et le Teen Movie. Or, avec **Requiem**, je voulais faire un film 100 % de genre, mais qui soit adulte. Il a fallu lutter avec Fidélité pour qu'ils acceptent ce concept.

Je trouve justement certaines pointes d'humour déplacées. C'est la production qui les a imposées ?
Non. Il y avait même plus d'humour noir dans le scénario et nous en avons beaucoup coupé au montage. Je ne sais pas trop quoi penser de l'humour de **Requiem** avec le recul... Il y a des gags purement visuels et un peu bizarres qui fonctionnent bien, mais c'est vrai que j'aime moins tout ce qui passe par les dialogues. Quant aux doutes de Fidélité sur les possibilités commerciales de **Requiem**, ils se sont surtout répercutés sur la production pure. Ainsi, deux semaines avant le tournage, nous ne savions toujours pas si le film allait ou pas se faire. **Requiem** a failli être stoppé en cours de route également, lorsque la production s'est aperçue qu'au bout de deux semaines de tournage, j'avais utilisé la totalité de la pellicule prévue pour tout le film. Nous tournions alors trente plans par jour et ils ont alors compris que le film, avec ses 2300 plans montés, allait dépasser son budget en postproduction. Mais malgré tout, je persiste à penser que je suis un miraculé, puisqu'au départ **Requiem** devait être tourné en DV. Heureusement, Kodak a sorti sa nouvelle caméra 16mm, la Minima, et avec leur support, nous avons pu tourner le film en pellicule. Mais à dix jours du tournage, nous batailions encore pour que le film ne soit pas en DV.

Combien a coûté Requiem ?
Le film s'est fait avec des clopinettes, en l'occurrence quelque chose comme huit millions de francs. Plus concrètement, ça signifie que nous avons tourné en trente jours, avec une équipe de dix-huit personnes. Ça signifie aussi qu'une grande partie du film a été faite caméra à l'épaule, tout simplement parce que nous avions zéro machinerie sur le tournage. On a juste bricolé un steadycam avec l'assistant opérateur. Nous avons aussi dû couper beaucoup de choses en cours de tournage. Les Bee Movies t'apprennent à aller à l'essentiel, faute de quoi tu ne peux pas mettre en boîte ton film. Ainsi, des flash-backs qui expliquaient ce que le héros vivait entre le casse et son arrivée au monastère ont été retirés du script. Du coup, certains points du scénario sont devenus obscurs. J'ai aussi fait beaucoup de sacrifices sur mon découpage. Nous tournions tellement à l'économie que nous comptions les impacts de balles qui touchaient les murs. Nous étions, littéralement, à deux ou trois balles près. La fusillade de fin, par exemple, a été tournée en deux heures. Il n'y a donc pas le dixième de ce que je voulais faire. Malgré tout, j'assume **Requiem** complètement, avec ses défauts et ses qualités. Ce que j'aime dans ce film, c'est son énergie. Et cet atout est aussi dû aux conditions de tournage.

Le film a toujours était aussi violent ?
Le film est méchant, pas violent. Dès le début, je voulais déstabiliser le spectateur en montrant avec le viol puis le meurtre de la petite fille, que tout pouvait arriver dans **Requiem**. La mort d'un enfant est intéressante d'un point de vue narratif au cinéma parce que c'est encore un tabou. Et dès que l'on brise ce tabou, on acquiert une grande puissance auprès du spectateur qui s'attend alors à tous les extrêmes. Si une chose a beaucoup évolué pendant l'écriture, c'est le dénouement. Nous avons eu énormément de discussions pour savoir, par exemple, qui était Goliath. D'ailleurs, Gilles Adrien, mon directeur de la photo, me répétait sur le tournage : *« Je ne comprends pas le scénario, mais c'est pas grave*

parce que mon film préféré est **Le Faucon maltais**, *et c'est le genre d'histoire que personne ne comprend totalement ».*

Pourtant ta fin est extrêmement didactique...
Je ne suis pas d'accord. Pour moi, cette fin est moins conçue dans la perspective d'expliquer la révélation que dans l'espoir de provoquer une émotion. J'ai tenté d'utiliser le flash-back non pas comme un outil narratif, mais comme un outil dramatique, presque un gimick visuel.

As-tu conscience que cette fin, faute d'option quant au coupable, est très prévisible ?
Ce n'est définitivement pas le point fort du film. En même temps, ce n'est pas un vrai problème parce que **Requiem** est un faux whodunit. Ce qui tient à mon avis le spectateur en haleine, ce n'est pas de savoir qui a fait le coup, mais plutôt comment tout cela va se résoudre. Et tout est relatif. Le grand public, par exemple, est surpris par la fin.

Tu parles de projection-test ?
Oui, j'ai fait une projection-test pendant le montage et une à la fin de la post production. C'était passionnant. J'ai l'impression que le spectateur aujourd'hui est spécialement apte à décoder toutes les feintes narratives, mais que le plaisir qu'il peut ressentir sur des films de ce genre se situe ailleurs. Ça tient plus du sensitif que du cérébral. Ce qui correspond d'ailleurs à ma définition du cinéma de genre, un cinéma qui parle plus aux tripes qu'à l'intellect. Le public est toujours prêt à suspendre son cynisme si on l'emmène dans des sensations très fortes. J'ai ainsi essayé d'obtenir dans **Requiem** une écriture cinématographique abstraite, de travailler sur le côté poétique, plus que pragmatique, du film.

Ce qui explique ton emploi de faux raccords par exemple...
Ou encore l'utilisation parfois de flous...

Travaille-t-on ce genre de réalisation en amont ?
Oui, tout à fait, même si ce sont des effets qui se créent surtout au montage. J'ai fait beaucoup de storyboards très détaillés. Nous indiquions même les intentions de lumière, les dominantes de couleurs... Mais une fois que je les ai faits, je les ai rangés dans un carton pour me jeter totalement dans l'énergie du tournage. Ce qui est amusant, c'est qu'au final tu reviens à ta première impulsion. Ainsi, j'ai ressorti mes storyboards au début du montage, et je me suis aperçu que je les avais suivis très fidèlement malgré moi.

Ce parti pris d'écriture cinématographique me semble très dangereux pour un premier film.
Sauf que je travaillais avec un monteur aguerri et que j'ai moi-même une grande expérience du montage. Jean De Garigues, le monteur, est un génie. Je suis revenu du tournage persuadé que certaines séquences n'étaient pas montables. Mais Jean est allé chercher des plans qui appartenaient à d'autres scènes pour combler des manques et il a fait un boulot incroyable. On a bidouillé plein de choses en post-production, comme les voix des flics que nous avons rajoutées en Off pour expliquer des choses que nous n'avons pas pu tourner.

Et j'imagine que vous n'aviez pas droit aux retakes...
Fidélité a quand même accepté de nous payer une journée de retakes, mais elle a surtout servi à la scène de bagarre finale entre Christian et Marcus. Cette scène a été tournée en quatre fois ! La première fois, à cause du mauvais temps, tout le système de flamme qui entourait le crucifix était bousillé. La deuxième fois, une partie du décor avait été démontée. Nous ne pouvions donc tourner qu'un seul des axes nécessaires. Un mois plus tard, nous avons tenté de mettre la scène en boîte à côté du décor de la prison, mais les acteurs étaient tellement épuisés (c'était la fin du tournage) qu'ils se sont blessés dès la deuxième prise et nous avons dû arrêter le tournage. Enfin, j'ai comblé tant bien que mal les manques pendant la quatrième cession de tournage qui a eu lieu en studio.

Parle-nous de la musique...
Jérôme Coullet a tout fait dans une cave sous-équipée, en trois semaines, pendant que nous réalisions le mixage. Nous mixions la journée et la nuit j'allais chez lui pour travailler sur la musique. Mais tout le film a été fabriqué comme ça. Les effets spéciaux visuels par exemple ont été faits avec rien. Ce sont deux directeurs techniques de **Vidocq** qui ont monté leur boîte, Froggy, et ils ont accepté de nous faire un devis défiant toute concurrence parce que nous étions leur premier long. Ils ont retouché une centaine de plans dans le film.

Les plans 100 % numériques du monastère et de la prison avaient été décidés dès le début ?
Non, pas du tout. Mais le décor du monastère était trop petit pour des plans larges en situation, il faisait quelque chose comme dix mètres par douze. Même chose pour la prison, qui est en pleine ville. Je pense qu'au final, ces plans accentuent le caractère gothique du film.

Où as-tu tourné ?
Le monastère dans lequel nous avons filmé appartient à un propriétaire privé. D'ailleurs, le seul jour où il est venu sur le tournage, c'était lors de l'égorgement du moine sur l'autel. Il y a eu une sévère discussion avec lui pour que nous puissions continuer à filmer dans sa propriété. C'était un lieu habité, vraiment, et des choses bizarres se sont passées sur ce lieu de tournage, comme de très nombreux accidents. Tous les acteurs ont été blessés. Par exemple, nous mettions dans les flingues un peu d'acide pour que le canon fume. C'était la seule solution que nous pouvions nous offrir, mais elle était dangereuse. Et lors d'une prise, l'acide a atterri dans l'œil d'un

acteur. Il est passé à deux doigts de devenir définitivement borgne !

J'ai eu un problème avec ton discours sur la religion...

Ce qui m'intéresse, c'est de faire coexister plusieurs niveaux de lecture. Même si un film comme **Requiem** doit fonctionner surtout sur les tripes, j'aime l'idée que le cérébral ne soit pas en reste. En l'occurrence, je voulais poser la question qui est, pour moi, le fondement du scepticisme religieux : devant l'évidence du Mal, comment peut-on conserver la foi ? Je l'ai fait d'une façon sérieuse, peut-être trop didactique, peut-être même très naïve. Les théologiens ont probablement dépassé depuis longtemps ce débat qui, malgré tout, me tient vraiment à cœur.

Mais ne t'es-tu jamais demandé si ce débat risquait d'être déplacé ?

C'est un équilibre difficile à trouver. Je pense qu'il y a des moments où on y arrive très bien, notamment avec le personnage de la femme, parce que tout passe dans des répliques très courtes. À l'inverse, je pense que nous sommes trop explicites dans les scènes avec Rafik. Mais je ne voulais surtout pas que le discours sur la religion passe être récupéré par des nouvances fascisantes. C'est-à-dire que je ne devais pas limiter mon message à la religion chrétienne et j'avais envie d'enfoncer le clou très tardivement. D'autant que les hasards du casting ont fait que Marcus, le méchant, était joué par Moussa Maaskri, qui est Arabe. Maintenant, mon film reste avant tout, un divertissement.

Une scène comme celle du « tunnel » n'a pu être réalisée que par une personne mystique. Vrai ?

Oui, ça correspond à mon vécu. Ce film cherche à savoir si une renaissance est possible, un thème qui appartient totalement aux codes du film de genre. Nous sommes proches des mythes du western par exemple. Pour la petite histoire, j'ai grandi en Italie, et j'ai été élevé par des religieux extrêmement sévères. Ça explique peut-être certaines choses.

Justement, est-ce que des autorités religieuses ont participé au film ?

J'ai consulté un moine et j'ai fait aussi des recherches sur la prison. Ces rencontres m'ont beaucoup apporté. Plus un film est barré, plus, je pense, il doit avoir des ancrages très profonds dans la réalité. La vie monastique telle que décrite dans **Requiem** reste une réalité aujourd'hui. De plus, sur le tournage même, nous avons bénéficié de l'aide d'un curé du coin qui nous a prêté énormément d'accessoires pour habiller les décors. Maintenant, je pense que le film peut être très choquant pour les religieux, notamment parce que pour eux le rituel, la forme, est aussi importante que le fond. Je ne suis pas d'accord avec cette idée... Excepté en matière de cinéma. Mais c'est peut-être parce que le cinéma est ma religion.

Propos recueillis par Anne-Laure GALBERSTADT

BLOODY MALLORY ● CRITIQUE

ZÈDE MOVIE

VOULU COMME UN DÉMARQUAGE FRANÇAIS DE LA SÉRIE TÉLÉ *BUFFY*, BLOODY MALLORY REPRÉSENTE LA QUINTESSENCE DU FILM NON-FAIT, PARTANT DANS TOUTES LES DIRECTIONS SANS JAMAIS ARRIVER NULLE PART. RÉSOLUMENT INDÉFENDABLE.

C'est malheureux à dire (et encore plus à écrire) mais **Bloody Mallory** constitue un nouvel exemple de la paralysie créative qui caractérise le renouveau actuel du cinéma de genre français. Annoncé comme le premier grand film de monstre hexagonal, le film de Julien Magnat est à l'arrivée un objet hirsute et mal foutu, tout juste digne d'un gros Z mexicain des années 80. Dès les premières minutes du film, on assiste ainsi, l'air interdit, à un spectacle totalement incohérent et très vite, on en vient à se demander comment d'importantes structures de production ont pu investir les yeux fermés dans un scénario pareil.

Bloody Mallory, jeune femme ayant assisté à la possession de son mari par un démon le soir même de ses noces, fait désormais partie d'une organisation gouvernementale secrète, chargée de traquer et de détruire les entités diaboliques peuplant nos belles contrées. Secondée par la petite Talking Tina (une gamine télépathe) et par l'exubérante Vena Cava (une drag-queen bardée d'explosifs), Mallory va devoir résoudre une nouvelle énigme : retrouver le Pape, qui a été kidnappé par une horde de goules.

Une telle intrigue appelait d'entrée un traitement potache, à mi-chemin entre le film amateur et la parodie. Pourtant, il n'en est rien. Du début à la fin, le film est une accumulation de tout ce qu'il ne faut pas faire : des gags poussifs (une brute épaisse plongée dans la lecture de Picsou Magazine), un discours prétendument satirique (la caricature des instances religieuses est tellement énorme et simpliste qu'elle ne ferait même pas bondir la bigote la plus acharnée), des situations déconcertantes (Mallory discutant avec une chauve-souris enfermée dans un sac), des dialogues affligeants (et qui atteignent le point de non-retour quand ils touchent aux interrogations existentielles de Mallory), des personnages crispants au possible, servis par des acteurs complètement livrés à eux-mêmes... La liste est longue, très longue. Enfin, unique composante susceptible a priori de rattraper le naufrage, la réalisation se fait remarquer par son inexistence la plus totale. Malgré une enveloppe de 14 millions de francs et des moyens techniques qui essaient de se la jouer (le film a été tourné en Super 16 puis kinescopé en 35 mm), Julien Magnat ne semble faire aucun effort pour insuffler un tant soit peu d'énergie à son métrage. L'exemple le plus flagrant étant la manière systématique qu'il a de ne pas filmer les séquences de combat : un personnage amorce un coup de pied dans un plan et son adversaire se retrouve aussitôt par terre dans le plan suivant. Entre les deux, pas la moindre présence d'un insert sur le coup porté, et au final, aucun impact visuel. Le film entier fonctionne ainsi, sur ce principe de renoncement, jusqu'aux effets spéciaux, affreusement inexploités : le « terrifiant » Berserker, lors d'une scène où il pourchasse les héros, se résume ainsi à un museau et quelques dents filmés en gros plans tremblotants. Maladroit sans être touchant, ridicule sans être marrant, parfois prétentieux, la plupart du temps ennuyeux, **Bloody Mallory** ne sert finalement qu'à constater une évidence que nos compatriotes ne semblent pas avoir assimilée (du moins pas encore) : faire un film d'horreur ne s'improvise pas. Cette propension à croire que le film va se faire tout seul nous montre, une fois de plus, que même ses thuriféraires français les plus passionnés n'éprouvent pas de respect réel et profond pour le cinéma de genre. « *Ça viendra* » clame une petite voix de plus en plus inaudible...

Arnaud BORDAS

FRANCE. 2001. RÉAL.: JULIEN MAGNAT. SCÉN.: JULIEN MAGNAT ET STÉPHANE KAZANDJIAN. DIR. PHOT.: NICOLAS DUCHENE. MUS.: KENJI KAWAÏ. PROD.: MARC MISSIONNIER, OLIVIER DELBOSC ET ÉRIC JEHELMANN POUR FIDÉLITÉ PRODUCTIONS, ALQUIMIA, MARS FILMS, FILM OFFICE. INT.: OLIVIA BONAMY, JEFF RIBIER, VALENTINA VARGAS, ADRIA COLLADO, LAURENT SPIELVOGEL... DUR.: 1H34. DIST.: MARS FILMS. SORTIE LE 17 JUILLET 2002.

DOG SOLDIERS
DE NEIL MARSHALL

CHIENS DE GUERRE

SOYONS HONNÊTE, À MAD, ON AIME PAS TROP DOG SOLDIERS. NÉANMOINS, POUR UNE FOIS QUE JULIEN SÉVÉON, NOTRE SPÉCIALISTE DU CINÉMA ASIATIQUE, S'ENTHOUSIASMAIT POUR UN FILM ANGLO-SAXON, ON A DÉCIDÉ DE RANGER NOS ARGUMENTS, DE LUI LAISSER CARTE BLANCHE. ET DE DONNER LA PAROLE À NEIL MARSHALL, RÉALISATEUR DU FILM, ET AU LÉGENDAIRE BOB KEEN, RESPONSABLE DES EFFETS SPÉCIAUX. C'EST PAS TOUS LES JOURS QU'ON VOIT UN FILM DE LOUPS-GAROUS MADE IN ENGLAND !

Une nuit de pleine lune, une maison isolée dans les bois, des militaires paniqués et une horde de loups-garous affamés : voilà bien de quoi réveiller les ardeurs des passionnés de cinéma de genre.

Si vous êtes un amoureux du cinéma d'horreur tel qu'on le pratiquait il y a une ou deux décennies, alors **Dog Soldiers** est fait pour vous. Un film qui est loin d'être révolutionnaire - là n'est d'ailleurs pas son propos - mais qui se révèle être une bonne série B, sans prétention aucune, sincère dans son approche et au final extrêmement divertissante. Un film assez anachronique actuellement, vu que les petites productions horrifiques des années 90 ont eu salement tendance à jouer à fond la carte de la dérision, avec tout ce qu'il faut d'humour potache pour lycéens, de clins d'œil pompeux et de happy ends grangnan. Neil Marshall, pour qui c'est le premier film, dirige son escapade horrifique avec un sérieux qui fait plaisir à voir, malgré la présence, il faut croire incontournable, de deux ou trois gags qui viennent alourdir l'action. L'histoire, simpliste au possible, montre un groupe de militaires s'amusant à faire la guerre dans les splendides Highlands d'Écosse. Mais leurs petites aventures de gamins attardés ne tardent pas à dégénérer lorsqu'ils découvrent un campement militaire entièrement saccagé et maculé de sang, ainsi qu'un survivant, incapable d'aligner plus de deux mots. Lorsque la nuit tombe, les apprentis guerriers sont soudainement attaqués par des bêtes gigantesques. C'est la fuite à travers les bois, et la petite équipe se retrouve miraculeusement sauvée par une conductrice et sa jeep qui passait par là. Direction la maison de la charmante demoiselle qui leur fait rapidement un topo de la situation : c'est la pleine lune et les créatures qui rôdent dehors ne sont rien de moins que des loups-garous. La nuit promet d'être longue...

Né de l'initiative des producteurs d'Hellraiser, Dog Soldiers est le film d'horreur anglais qui aura connu le plus gros succès lors de son exploitation en Grande-Bretagne, avec 2 millions de livres sterling de recettes au box office à ce jour.

Qu'il est agréable de se retrouver devant un film sentant bon les années 70 et 80. Un film qui nous renvoie vers quelques-uns des meilleurs exemples de l'époque, **Hurlements** et **Peur Bleue** en tête *(voilà un rapprochement entre un chef d'œuvre et un navet assumé dont nous te laissons l'entière responsabilité, mon cher Julien - ndlr)*, voir aussi des œuvres un peu plus anciennes comme **La Nuit des morts vivants**, auquel la dernière partie du film fait bien entendu ouvertement référence. Un mélange de survival, genre bien en vogue il y a une quinzaine d'années, de grosse action pétaradante et d'horreur gore. Marshall n'hésite effectivement jamais à verser des hectolitres de sang, n'oubliant pas par la même occasion l'aspect grand-guignolesque, ou du moins délirant, du gore. Même si **Dog Soldiers** ne restera probablement pas dans les annales du genre, cela n'empêchera sûrement pas le public de prendre son pied devant un film aux intentions aussi sympathiques.

Julien SEVÉON

GB/LUXEMBOURG 2001 RÉAL ET SCEN. NEIL MARSHALL DIR. PHOT. SAM MCMURDY MUS. MARK THOMAS SFX MAQUILLAGES : BOB KEEN. PROD. CHRISTOPHER FIGG ET TOM REEVE POUR KISMET ENTERTAINMENT GROUP, LUXEMBOURG FILM FUND, THE CAROUSEL PICTURE COMPANY, THE NOEL GAY MOTION PICTURE COMPANY ET THE VICTOR FILM COMPANY. INT. SEAN PERTWEE, KEVIN MCKIDD, EMMA CLEASBY, LIAM CUNNINGHAM, THOMAS LOCKYER. DUR. : 1H49. DIST. SND. SORTIE LE 14 AOÛT 2002.

NEIL MARSHALL TOURNE AVEC LES LOUPS

APRÈS TROIS SCÉNARIOS ET UN COURT FILMÉ À LA FIN DE SES ÉTUDES (UN FILM D'ACTION AVEC DES ZOMBIES), NEIL MARSHALL S'ATTAQUE AVEC DOG SOLDIERS À SON PREMIER LONG MÉTRAGE : UN FILM DE LOUPS-GAROUS SAIGNANT ET PLEIN D'ACTION. UN PREMIER PAS DERRIÈRE LA CAMÉRA QUI LAISSE PRÉSAGER UN CERTAIN RENOUVEAU DU CINÉMA DE GENRE ANGLAIS.

Les soldats découvrent le corps d'une vache, atrocement mutilé, et se demandent tous ensemble : « Mais que fait Brigitte Bardot ? ».

Malgré leur entrainement draconien, les militaires n'étaient pas préparés à affronter un ennemi aussi sauvage que les loups-garous qui peuplent les contrées sauvages d'Écosse où ils ont été envoyés en manœuvre !

N'était-ce pas risqué, pour votre premier film, de vous attaquer à un monstre aussi connu et déjà vu que le loup garou ?
Le loup-garou est mon monstre préféré. Selon mon point de vue, il n'y a pas eu de bons films de loups-garous depuis la fin des années 70/début des années 80. J'adore par exemple **Le Loup-garou de Londres**. La suite, par contre, **Le Loup-garou de Paris**, a été une énorme déception. Il y a aussi eu des films comme **La Compagnie des loups**, une très belle réussite, mais qui n'est pas vraiment un film de loups-garous. Il y a effectivement eu beaucoup de films dédiés à ce monstre, mais il y en a eu encore plus sur les vampires, et cela n'a jamais empêché personne de continuer à en tourner. Dans **Dog Soldiers**, je n'ai pas pris le point de vue de l'humain qui se transforme en loup-garou, comme c'est souvent le cas, j'ai pris le point de vue des victimes.

Cela faisait longtemps que l'on n'avait pas vu un pur film d'horreur provenant d'Angleterre, n'aviez-vous pas peur d'effrayer les producteurs ou de ne pas attirer le public ?
Je n'avais pas vraiment peur, mais le film a effectivement mis du temps à se faire. Les producteurs n'étaient pas très chauds pour s'embarquer dans un film d'horreur. On a proposé le scénario à de nombreuses compagnies, beaucoup de gens nous ont dit aimer l'histoire, mais ils n'étaient pas prêts à le financer. Puis Christopher Figg, le producteur d'**Hellraiser**, est arrivé et a tout de suite été intéressé par le projet.
Je ne sais pas pourquoi les producteurs étaient aussi frileux. Après tout, l'horreur a connu sa période de gloire en Angleterre par le passé. Même le public en demande depuis le succès de **Scream**.
Dog Soldiers n'a pas été un succès phénoménal mais il a très bien marché, et c'est d'autant plus étonnant qu'il n'y avait aucune star. Par contre on n'a pas attiré un très grand public féminin, suite à tous les articles qui ne parlaient que du sang et des tripes que l'on pouvait voir !

Justement, la censure anglaise est très stricte. Avez-vous dû calmer vos appétits sanglants ?
Non, on a été entièrement libre. On s'attendait à ce que le film soit interdit aux moins de 18 ans, mais il n'a finalement été interdit qu'aux moins de 15 ans. Et en plus, aucune coupe n'a été nécessaire !

Votre film démarre un peu comme une mise en boîte de l'armée, puis finit par une véritable glorification de l'uniforme. Au final, Dog Soldiers est-il un film pro ou anti-armée ?
J'ai essayé de faire un film pro-soldats d'une certaine façon. La fraternité qui les unit, l'héroïsme de ces hommes sont des aspects qui m'intéressent beaucoup. Je ne voulais pas me moquer d'eux ; s'ils semblent amusants, c'est grâce à leur caractère particulier, pas à cause de leur uniforme. C'est un film pro-soldats, sur ces individus, pas pro-armée. Il y a une différence.

Dog Soldiers rappelle à la fois Hurlements pour les loups-garous et La Nuit des morts vivants pour l'attaque de la maison. Est-ce que ces films ont joué une quelconque influence lors de l'écriture du scénario ?
C'est bizarre, mais je n'ai jamais vu **La Nuit des morts vivants**. J'ai bien vu **Zombie** et **Le Jour des morts vivants**, mais jamais le premier opus. Cette idée de la maison assiégée découle plus de films comme **Assaut**, **Zulu** ou **Rio Bravo**. Par contre, pour les loups garous, **Hurlements** a effectivement joué un rôle, en particulier dans leur image, même si nous l'avons reformulé à notre sauce.

Le film débute vraiment comme un film d'horreur et s'oriente rapidement vers l'action pure.
Je suis un fan de ces deux genres. James Cameron les a très bien mixés en faisant **Aliens**. Je voulais mélanger l'action et l'horreur, parce que, égoïstement, c'est exactement le genre de film que je veux voir.

Le ton très premier degré du film nous renvoie aux productions horrifiques des années 70 et 80 où le genre était pris très au sérieux. Êtes-vous nostalgique de cette époque ?
Absolument. C'est l'époque où j'ai commencé à regarder ce genre de films. J'avais alors 10 ans. Ça m'a inspiré pour devenir réalisateur. Les films de l'époque étaient honnêtes, ce qui n'est plus le cas maintenant. Certains critiques anglais ont écrit que mon film était *« old fashioned »*, ce qui est, pour moi, le plus grand des compliments.

On retrouve aussi un peu l'esprit des films de monstres des années 50, où l'on devait attendre la fin pour pouvoir apercevoir l'horrible créature.
Oui, absolument. La meilleure forme d'horreur reste celle que votre imagination peut créer. Le fait de ne pas montrer les loups-garous était donc parfaitement voulu. **Les Dents de la mer** et de nombreux autres films fonctionnent exactement sur ce constat, il faut garder quelque chose d'excitant pour la fin.

Malgré le sérieux de l'histoire, vous avez incorporé quelques gags, plutôt bienvenus, dans le film.
C'est de l'humour noir, lié aux personnages et aux situations qu'ils vivent. L'humour procure un contraste très intéressant avec l'horreur, il permet de créer une certaine confusion auprès du public, ce qui le fera d'autant plus sursauter lorsque l'on reviendra aux scènes horrifiques.

Dog Soldiers est votre véritable premier métrage. Qu'y a-t-il eu de plus difficile à faire ?
C'est une question difficile car j'ai vraiment adoré tout le travail de tournage. Le plus dur a sûrement été de réunir l'argent. Et on a aussi eu des conditions météorologiques catastrophiques. Mais le fait d'être sur le plateau, de tourner le film, c'est vraiment ce que je voulais. Les acteurs se sont investis dans le projet à 200 %. Toute l'équipe était vraiment super. Le tournage s'est passé sans souci durant les six semaines... si l'on met de côté le temps !

Vous avez d'autres films d'horreurs en projets ?
Il y en a un en projet, mais mon prochain film sera différent. L'histoire se passera trente ans après la mort du Roi Arthur, ce sera une sorte de thriller moyenâgeux. Mais j'ai plein d'autres projets, de SF, d'horreur, même un western. J'adore le cinéma de genre, pas seulement l'horreur.

Propos recueillis et traduits par Julien SÉVÉON

INTERVIEW BOB KEEN

MONSTRES À POILS

BOB KEEN, RESPONSABLE DE LA CRÉATION DES LOUPS-GAROUS SUR **DOG SOLDIERS**, A UN PARCOURS DES PLUS ÉTONNANTS. À 18 ANS, IL SE RETROUVE COMME APPRENTI SUR **STAR WARS** AVANT D'ENCHAÎNER PAR LA SUITE SUR DE NOMBREUX CLASSIQUES HORRIFICO-FANTASTIQUES DES ANNÉES 80 ET 90, DONT NOTAMMENT LES DEUX SUITES DE **LA GUERRE DES ÉTOILES**. SON PARCOURS L'A AMENÉ À DEVENIR UN PROCHE COLLABORATEUR DE CLIVE BARKER, À TRAVAILLER SUR DES FILMS COMME **DARK CRYSTAL**, **KRULL**, **HIGHLANDER 1** ET **2**, **ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE**, **CANDYMAN**, **RONIN** ET DE NOMBREUX AUTRES. RETOUR SUR LA CARRIÈRE DU BONHOMME.

Même réfugiés dans une maison isolée au fond des bois, les militaires continuent à subir les assauts des loups-garous. Ici, Cooper (Kevin McKidd) est attaqué par surprise par un des monstres alors qu'il soignait un de ses amis, grièvement blessé.

Vous étiez très jeune quand vous avez commencé à travailler dans le cinéma. Votre première expérience était sur* Star Wars. *Comment vous êtes-vous retrouvé sur ce film ?

Je sortais tout juste de l'école. Aucun de ceux qui travaillaient avec moi sur le film ne savait de quoi il parlait, on pensait que c'était une histoire de gars qui passaient leur temps à courir dans des couloirs ! On a plutôt eu un choc quand on a vu le résultat final.

C'est en fait le père d'un ami d'école qui travaillait sur le film. J'ai toujours voulu travailler dans les effets spéciaux. Tout petit, je voulais être magicien. Un jour, j'avais six ans, mon père m'a emmené voir **Thunderbirds** et je me suis rendu compte que les magiciens modernes, c'étaient ceux qui faisaient les effets spéciaux.

Je n'ai eu qu'un minuscule aperçu de ce qu'était ce travail sur **Star Wars**. Je devais vraiment apprendre le metier, alors je suis retourné étudier et je suis devenu un apprenti « model maker ».

***Vous avez ensuite travaillé sur* Superman, Alien *et* L'Empire contre-attaque.**

Je suis vraiment rentré dans le monde du cinéma avec **L'Empire contre-attaque**. J'y ai rencontré à cette époque Nick Maley, qui est devenu un ami et un partenaire de travail. On a travaillé ensemble pendant sept ans sur des films comme **La Forteresse noire**, **Lifeforce**... Jusqu'à **Highlander** en fait. Nick avait commencé à travailler sur le film, mais rien n'allait comme il voulait. Et au milieu du tournage, il est tombé malade. Je l'ai alors remplacé, on a dû tout refaire. Puis j'ai eu une offre de la 20th Century Fox pour travailler sur **Aliens**. Je n'ai pas été jusqu'au bout du film, car en plein tournage, on m'a passé le scénario d'un jeune réalisateur nommé Clive Barker. L'histoire était très étrange. J'ai rencontré Clive, et on a travaillé ensemble pendant 6 mois, avant même que quiconque n'arrive sur le tournage. C'était sûrement l'expérience créative la plus intéressante et la plus agreable que j'ai eu. On s'affrontait dans des tournois de ping-pong mental, où Clive lançait une idée, sur laquelle il fallait rebondir... Ce film a démarré une relation durable, et j'ai ensuite travaillé sur **Hellraiser 2** et **3**, **Cabal**... C'était une très bonne période.

On a lancé notre propre compagnie, qui s'appelait Image Animation et qui maintenant se nomme Image Effects, parce que l'on ne fait pas tant d'animation que ça. C'est là que j'ai rencontré Neil Marshall. Neil est le premier jeune réalisateur que je rencontre qui soit aussi concentré, tout comme Clive. Neil savait exactement ce qu'il voulait, mais il ne savait pas comment y arriver. On a travaillé sur le concept des loups-garous, on a exploré leurs styles, leurs possibilités. Le film a été tourné au Luxembourg, on a eu un emploi du temps inflexible, on tournait tous les jours de nombreux plans. Je suis très fier du film.

Vous avez été en effet associé avec Clive Barker. Est-ce que vous vous retrouvez dans son univers personnel ?

L'univers de Clive est brillant. Il a des pensées très noires, comme tout le monde après tout. La différence, c'est qu'il est assez honnête pour reconnaître qu'il les a. Son mode de pensée est très intéressant à visiter. Ces films actuels sont beaucoup plus intenses, plus fous. Il aborde de nouvelles idées.

Il y avait une première version de **Cabal** qui était vraiment extraordinaire, elle a été faite avant que les studios ne mettent leur nez dedans. Le film se concentrait plus sur les Nightbreed, qui étaient vraiment montrés différemment. On regrette vraiment de ne pas avoir gardé une copie de cette version... Les cadres n'ont pas compris le film, ils l'ont saboté. Je ne sais pas si le matériel original existe encore. Probablement... Il faudrait quelqu'un pour tout remettre en place.

Qui a eu l'idée du look de Pinhead ?

Clive et moi. L'idée de base était différente, mais à cause du temps et de l'argent limité, nous avons accouché de ce résultat-là. On faisait des essais de costumes sur Doug Bradley, on prenait ces mesures et alors que je traçais des traits sur sa tête, Clive a dit que c'était exactement ça. En fait Pinhead doit beaucoup à Doug Bradley, à sa façon de jouer, à son approche du personnage.

***En 1983, vous avez travaillé sur le superbe* La Forteresse noire.**

C'était une expérience très intéressante de travailler avec Michael Mann. Il a une imagination fantastique. Le problème, c'est qu'il changeait souvent d'idées, alors on devait tout refaire. On a créé six ou sept versions du monstre que l'on n'a pas vues à l'écran. Son idée de la créature était difficile à mettre en scène, il

voulait un être sombre qui vive entouré de fumée noire. On a travaillé pendant dix mois, six jours par semaine. Au bout d'un moment, on se retrouve dans un état second. J'ai pris un mois de repos après le tournage, et même là je ne réussissais pas à récupérer. Le tournage a été vraiment épuisant.

C'est dommage que le film ait été charcuté.
Oui, la version cinéma est incroyablement plus courte. Le film de Michael devait tourner autour des trois heures. Il y a eu tellement de coupes, c'est vraiment dommage. Il y a une version longue qui a un peu circulé durant quelques festivals. Peut-être que l'on pourra voir un jour un director's cut en DVD...

***Un autre film marquant des années 80 sur lequel vous avez travaillé, c'est* Lifeforce.**
Tobe Hooper est fou ! Il est vraiment barré ! Il se baladait avec son gros cigare, me demandant de balancer cinquante morts pour telle scène. À ma grande surprise, tout ce que l'on a fait s'est retrouvé dans le montage final. Généralement, on ne voit que 30 % de notre travail, mais là, Hooper voulait tout ! C'était vraiment super de bosser avec lui. Il a vraiment un esprit tordu. C'était très amusant. C'est en tout cas l'un des films sur lesquels je me suis le plus éclaté.

***Votre travail vous a aussi amené à travailler sur le très spécial* Inseminoïd.**
C'était avec Nick Maley, qui avait notamment écrit le scénario. Peu de gens ont vu ce film en fait. C'est Run Run Shaw qui l'a financé (oui, oui, Mr Shaw Brothers ! - ndlr). **Inseminoïd** a été tourné très rapidement en 18 ou 19 semaines (rires). On a tourné dans des grottes souterraines, qui font des dizaines de kilomètres de long. C'était durant un été caniculaire, mais en bas, il faisait un froid glacial. On était en combinaison polaire et dès que l'on sortait, il fallait se dévêtir rapidement, tellement il faisait chaud ! Le film était très ambitieux pour son budget. Mais avec la séquence de viol et les morts très violentes, le film a un côté assez dérangeant, ce qui explique peut-être pourquoi peu de gens l'ont vu (rires) !

Et il y a aussi* Hardware, *un petit film de science-fiction très novateur.
J'adore ce film. C'est l'œuvre d'un autre réalisateur débutant, Richard Stanley. On n'avait pas d'argent du tout, à tel point que **Hellraiser** passerait presque pour un gros budget, comparé à ce film ! Stanley est vraiment un réalisateur sous-estimé. Pourtant il a tout : l'imagination, l'énergie... C'est vraiment dommage que l'on ne lui ait pas laissé l'occasion de faire d'autres films comme ça.

Votre travail vous a aussi amené sur* Event Horizon, *qui est l'un des meilleurs films d'horreur des années 90.
Event Horizon est le plus gros budget sur lequel j'ai eu l'occasion de travailler. C'est une sorte d'histoire de maison hantée dans l'espace. Le film va assez loin, il a définitivement un côté très novateur. **Event Horizon** est aussi ce que j'appelle un film de « survivors ». On a vraiment été jusqu'au bout de nous mêmes durant le tournage. On se tapait des journées de 22 heures. Les conditions étaient très dures.

L'idée de créer un film gothique dans l'espace était très judicieuse.
C'était l'idée du réalisateur. Il voulait créer une sorte de cathédrale dans l'espace. L'ampleur des effets spéciaux était vraiment gigantesque, car on a créé de nombreux éléments en taille réelle. Cela rend bien l'impression de petitesse des acteurs qui se trouvent à l'intérieur. Le travail des SFX a vraiment été fascinant, même si l'expérience fut exténuante.

Vous avez par ailleurs réalisé sept films.
Mon premier film est arrivé en fait alors que j'étais sur **L'Histoire sans fin.** C'est en travaillant en tant que réalisateur de seconde équipe ou réalisateur des effets spéciaux que j'ai pris goût à ce travail. C'est un challenge très différent. J'ai fait plusieurs films pour enfants (**To Catch a Yeti** entre autres), puis j'ai tourné mon premier film d'horreur, **Proteus.** Je me dis que je pourrais faire beaucoup mieux maintenant, me concentrer plus sur les personnages notamment. Je ne pouvais pas changer les dialogues. Maintenant, ça n'arriverait plus (rires) !

***Avant de travailler sur* Dog Soldiers, *vous aviez déjà créé un loup-garou pour* Waxwork. *Ceux de* Dog Soldiers *font par contre immanquablement penser à* Hurlements.**
On avait décidé de créer une sorte d'image horrifique universelle. J'avais effectivement commencé à jouer avec cette idée de loup-garou sur **Waxwork.** On voulait créer des êtres rapides, bâtis comme des coureurs de fonds, sans la moindre trace de graisse. Neil savait depuis le début que son film n'était pas un film sur les loups-garous mais un film qui parle de l'ennemi à nos portes. Ça aurait pu être les Japonais durant la Seconde Guerre Mondiale. Ce qui l'intéressait plus, c'était les gens qui se retrouvent confrontés à cette situation.

Malgré les similitudes avec* Hurlements, *le design des loups-garous est plutôt novateur.
J'admire effectivement beaucoup **Hurlements**, mais on a essayé de faire ce que personne n'avait fait auparavant. On voulait des loups-garous rapides et agressifs, des sortes de super loups-garous, très grands, avec une touche **Hurlements.**
La tête des loups-garous était très complexe. Il y avait 26 moteurs à l'intérieur. On a fait des tonnes de recherches sur les dents. Pour la forme corporelle de ces créatures, on a essayé de mixer sur un ordinateur un homme et un loup pour voir quels éléments pouvaient ressortir. Si l'on avait eu plus d'argent, on aurait crée une louve-garou, avec six tétons. Peut-être pour la suite...

Il va donc y avoir une suite ?
Je n'ai jamais dis ça (rires) !

Les loups-garous se déplacent comme dans une sorte de ballet. Était-ce votre idée ?
En fait ce sont des danseurs qui se trouvent sous les costumes, parce qu'il nous fallait des gens avec une certaine grâce et qui soient en même temps très secs. Ça a été difficile de trouver les bonnes personnes pour pouvoir jouer les loups-garous. Si l'on avait pris des cascadeurs, ils se seraient déplacés comme des cascadeurs. Non pas que j'ai quoi que ce soit contre eux, mais ce n'est pas ce que l'on recherchait (rires) ! Il a cependant fallu reformater leur gestuelle, car on avait parfois l'impression qu'ils dansaient trop ou que leurs mouvements devenaient beaucoup trop élégants. Il fallait qu'ils restent terrifiants, que l'on perçoive bien l'aspect animal du loup.

Propos recueillis et traduits par Julien SÉVÉON

A gauche :
Les militaires fouillent la maison où ils se sont barricadés dans ses moindres recoins pour s'assurer qu'aucun loup-garou n'a réussi à y pénétrer.

Ci-dessous :
Megan (Emma Cleasby), consciente que des loups-garous rôdent dans la forêt, croise la route des militaires et les invite à venir se réfugier chez elle après qu'ils aient découvert le campement dévasté d'un autre bataillon.

Les loups-garous de Dog Soldiers rappellent ouvertement ceux de Hurlements. Le réalisateur Neil Marshall souhaitaient qu'ils soient rapides et élégants dans leurs mouvements, tout en conservant un aspect proprement terrifiant.

ARAC ATTACK
DE ELLORY ELKAYEM

Arachnofolie

DES ARAIGNÉES PARTOUT ! C'EST LE CONCEPT FORT PEU NOVATEUR DE LA NOUVELLE PRODUCTION EMMERICH/DEVLIN. ON ESPÉRAIT UN BON GROS FILM DE MONSTRE À L'ANCIENNE. RÉSULTAT : LE SPECTATEUR PEU EXIGEANT POURRA TROUVER SON BONHEUR DANS CETTE HORRIBLE INVASION CERTES SYMPATHIQUE MAIS EXEMPTE DE TOUT DÉBORDEMENT.

Lorsque Chris McCormick (David Arquette) retourne dans la petite ville d'Arizona qui l'a vu grandir, il retrouve un pays moribond. La faute en incombe à un maire vénal et magouilleur (Leon Rippy) qui a fait construire, contre quelques juteux pots de vin, un centre commercial fatal pour le centre ville. Mais le politicien véreux ne s'arrête pas en si bon chemin et stocke en douce, contre une enveloppe conséquente, quelques bidons de produits chimiques. Comme de bien entendu, le contenu des bidons en question se déverse aux abords d'un élevage d'araignées lors d'un accident. Les vilains insectes grossissent jusqu'à une taille conséquente, et se mettent en tête d'attaquer la petite ville qui ne peut plus compter que sur le courage de Chris et de la shérif Sam Parker (Kari Wurher).

Arac Attack est certes l'œuvre d'un fan du genre, puisque le réalisateur Ellory Elkayem, en est à son troisième film de monstre (quand même). Mais c'est avant tout une production Emmerich/Devlin, avec ce que cela comporte de petits avantages et de grands inconvénients. Les avantages, on les connaît : un bon rapport qualité prix (le film est gavé d'effets spéciaux), un niveau technique tout à fait honorable (avec une mention spéciale pour la photo et les bestioles synthétiques), un sens du casting plutôt brillant et une efficacité digne des petits artisans ricains des eigh-

ties. Passons aux inconvénients. Première déception pour les cinéphages décadents que nous sommes tous : le film est d'une sagesse assez déconcertante pour un bon monster movie. Pas une goutte de sang, pas de cadavres à moitié digérés, pas de monstre délirant de trente mètres de haut en guise de boss final et, en prime, un petit discours anti-nicotine (une grande première pour ce grand fumeur d'Emmerich). Nous espérions tous assister à un **Nuit des chauve-souris/Anaconda** cossu. Nous nous retrouvons avec un sous-**Gremlins** (pour être très méchant) ou un nouveau **Tremors** (pour être plutôt gentil). Car une fois de plus, Emmerich et Devlin s'inspirent moins des séries B des années 50, que des descendants eighties de ces classiques signés Bert I. Gordon ou Jack Arnold. Forcément, l'hommage sent un peu le réchauffé. Autre gros problème coutumier du tandem terrible d'**ID4** : le manque d'imagination. Comme tous les films issus de leur collaboration (**Stargate** excepté), **Arac Attack** en donne bêtement pour son argent. Entendez par là que des araignées, vous allez en bouffer un paquet : elles se comptent par centaines, dévorent (proprement donc) de l'humain à tour de patte, explosent dans des gerbes de couleur chatoyantes au moindre coup de feu et détruisent des voitures, des grilles de supermarché, des autruches... Bref, c'est l'abondance. Problème : ce foisonnement est contrebalancé par un script peu inventif qui grille toutes ses cartouches dès la première heure. Une fois parvenu à ce stade, **Arac Attack** nous a présenté toutes ses araignées, démontré toutes leurs aptitudes et détaillé toutes leurs méthodes de chasse. Ne reste plus qu'à attendre le final forcément explosif, et les quelques gags éparpillés ici et là, et le tour est malheureusement joué. Une baisse de régime d'autant plus dommage que le script carré nous exposait une galerie d'archétypes souvent savoureux sur un rythme soutenu dans sa première partie. Ceci dit, il reste très plaisant de se laisser avoir par cette petite arnaque profondément sympathique. C'est l'été, que diable !

Anne-Laure GAUBERTHIER

EIGHT LEGGED FREAKS. ÉTATS-UNIS. 2002. RÉAL.: ELLORY ELKAYEM. SCÉN.: JESSE ALEXANDER, RANDY KORNFIELD ET ELLORY ELKAYEM. MUS.: JOHN OTTMAN. DIR. PHOT.: JOHN BARTLEY, ASC, CSC. SPFX VISUELS : THOMAS DADRAS ET KAREN GOULEKAS POUR CFX. SPFX MAQUILLAGES : BILL " SPLAT " JOHNSON PROD.: DEAN DEVLIN, ROLAND EMMERICH, BRUCE BERMAN, KELLY VAN HORN POUR CENTROPOLIS, ELECTRIC, VILLAGE ROADSHOW ET WARNER BROS. INT.: DAVID ARQUETTE, KARI WUHRER, SCOTT TERRA, DOUG E. DOUG, SCARLETT JOHANSSON, LEON RIPPY... DUR.: 1H38. DIST.: WARNER. SORTIE LE 31 JUILLET 2002 .

Photos de la double page, de gauche à droite et de haut en bas :
Le maire (Leon Rippy), Pete Willis (rick Overton) et Sam Parker (Kari Wuhrer) face aux arachnides géants.

Une des scènes dite de la « mer d'araignée » qui fit passer quelques nuits blanches aux techniciens de CFX, et plus spécialement aux responsables du composite.

Chris Mc Cormick (David Arquette) et Harlan Griffith (Doug E. Doug) sous les assauts de la tarentule dans la caravane-station de radio d'Harlan.

SPIDER-MEN

PAOLO MOSCATELLI ET ABRA GRUPP

SUR LES EFFETS SPÉCIAUX D'ARAC ATTACK

ON A DÉJÀ PU REMARQUER LE TRAVAIL DE PAOLO MOSCATELLI EN TANT QUE SUPERVISEUR DES IMAGES DE SYNTHÈSE SUR **PEUR BLEUE** DE RENNY HARLIN ET **THE PATRIOT** DE ROLAND EMMERICH, FILM À L'OCCASION DUQUEL IL REJOINT LES RANGS DE LA SOCIÉTÉ CRÉÉE PAR EMMERICH ET DEAN DEVLIN LORS DE **GODZILLA**, CENTROPOLIS FX. ABRA GRUPP, RESPONSABLE DU COMPOSITE SUR **ARAC ATTACK**, A OCCUPÉ LES MÊMES FONCTIONS AU SEIN DE CENTROPOLIS SUR **GODZILLA**, **PASSÉ VIRTUEL**, **STUART LITTLE** OU ENCORE **THE PATRIOT**. POUR **ARAC ATTACK**, TOUS LES DEUX ONT TRAVAILLÉ SOUS LA DIRECTION DE LA «FEMME DE FER» DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS, LA REDOUTABLE ET RESPECTÉE KAREN GOULEKAS. UNE FOIS LES PLANS TRUQUÉS DU FILM D'ELLORY ELKAYEM BOUCLÉS, LES DEUX TECHNICIENS ONT ENCHAÎNÉ SUR **WILLARD**, REMAKE D'UN FILM D'HORREUR DES ANNÉES 70 DANS LEQUEL UN HOMME DRESSE DES CENTAINES DE RATS POUR CONDUIRE UNE REVANCHE PERSONNELLE.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Les araignées envahissent le centre commercial dans l'une des nombreuses scènes de foules numériques d'Arack Attack. CFX est allé jusqu'à incruster plus de 200 araignées numériques dans les plans les plus complexes du film.

Le fils du maire, joué par le comédien allemand Matt Czuchry, tente d'échapper à la gigantesque reine des araignées, une créature spécialement difficile à animer à cause de sa taille gigantesque.

L'acteur Leon Rippy brandit l'un des membres d'araignée créé par le maquilleur Bill « Splat » Johnson.

AGENDA

Paolo Moscatelli : J'ai entendu parler pour la première fois d'**Arac Attack** en mai 2000. Pendant les huit mois suivants, nous nous sommes lancés dans une intense et longue période de recherches. En tout, j'ai travaillé vingt mois sur ce film, pour un total de deux cents un plans truqués.

Abra Grupp : Pour ma part, j'ai commencé à travailler sur **Arac Attack** en février 2001 et j'ai bouclé mes plans en mars 2002. Le fait que la date de sortie du film ait été repoussée [de janvier à l'été 2002 - ndlr] nous a donné davantage le temps de peaufiner nos trucages. Nous avons surtout pu ajouter des détails sur l'animation faciale des créatures.

Paolo : Plus nous avancions dans notre travail, plus le réalisateur nous demandait *« plus d'araignées, de plus en plus proches de la caméra »*. Ce qui pour nous se traduisait par *« plus de temps à passer sur l'animation et sur les rendus de nos créatures en synthèse »*.

Abra : Malgré cette exigence sans cesse croissante, peu de plans truqués sont arrivés en dernière minute, ce qui est très rare pour une production hollywoodienne. Cela vient en partie du fait que, très tôt dans la production, nous avons réalisé une première ébauche de tous nos plans en basse résolution. Rapidement, Ellory Elkayem a pu obtenir une idée assez précise du résultat final, et il a même pu exploiter cette première ébauche lors de quelques projections tests. Ce premier montage nous a permis d'éviter un grand nombre de mauvaises surprises plus tard dans la postproduction.

Paolo : Mais de toute façon, même si par chance vous n'avez pas une surcharge de travail pendant la postproduction, vous aurez toujours l'occasion de travailler encore plus avec ce que nous appelons à Centropolis des « plans CBB » [pour Could Be Better = pourrait être mieux - ndlr].

PRÉPARATION

Abra : J'ai vraiment grandi avec ces bandes d'horreur campy à la **Tarantula**, et autres Bert I. Gordon. Et nous nous sommes reportés à ces séries B pour certains concepts de réalisation. Nous leur avons piqué par exemple des angles de caméra particulièrement bien conçus. Les choses bien designées ne se démodent jamais. En outre, les producteurs recherchaient vraiment ce style de look de série B. Le truc, c'était de parvenir à obtenir des effets aussi réalistes que possibles, sans trahir l'aspect cheap et artisanal de ces productions. L'équilibre n'a pas toujours été facile à trouver, d'autant que dans le genre, depuis les arachnides de **Starship Troopers**, l'exigence du public est vraiment énorme.

Paolo : Outre les traditionnels storyboards, nous avons réalisé des Animatics pour la scène dans laquelle des motards sont chassés par des araignées sauteuses, parce que c'était une séquence spécialement difficile à concevoir sans savoir précisément quel serait l'apport des effets visuels. De plus, nous avons réalisé tôt dans la production plusieurs cycles d'animation pour chaque race d'araignée, histoire d'être fin prêts quand la production attendrait son grand rush. Les cycles montraient les araignées en train de marcher, de courir, de sauter ou de tuer. Il nous suffisait ensuite d'enchaîner ces cycles pour obtenir très rapidement une première ébauche de l'animation. Pendant la fabrication de ces cycles, nous avons également pu repérer très vite quelles seraient les créatures qui allaient nous donner le plus de problèmes. En l'occurrence, la grande tarentule fut difficile à animer : il fallait que ses mouvements soient suffisamment lents pour lui fournir une masse conséquente, et suffisamment rapides pour qu'elle attrape sans mal ses proies.

LE LOOK

Paolo : Nous nous sommes limités à cinq espèces d'araignées : la tarentule, l'araignée cracheuse, l'araignée sauteuse, la tisseuse circulaire, l'araignée trappe. Initialement, nous avions opté pour une approche très scientifique du design des arachnides. Nous comptions nous baser sur des livres de biologie, sur des films documentaires et sur des tonnes de photos. Mais en cours de réalisation, nous avons ajouté quelques traits morphologiques bien dégoûtants pour accentuer leur look terrifiant. Nous nous sommes en particulier attachés à rendre leurs mandibules spécialement repoussantes et menaçantes. Ceci dit, nous n'avons pas non plus eu trop besoin d'exagérer, et si vous les observez à travers une loupe, vous constaterez que les araignées ont vraiment l'air de monstres au look complètement déjanté. C'est notre excellent superviseur des modèles 3D, Bret Saint Clair, qui a modélisé de A à Z les créatures. Nous avons envoyé ensuite nos créatures à Bill « Splat » Johnson, le superviseur des maquillages [chef maquilleur sur **Boxing Helena**, **The Patriot** et assistant de Stephan Dupuis sur **Robocop 3** – ndlr], pour que ses cadavres d'araignées correspondent parfaitement à nos bestioles numériques.

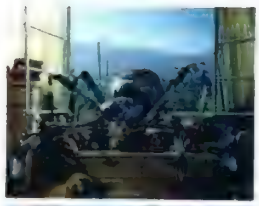
CENSURE

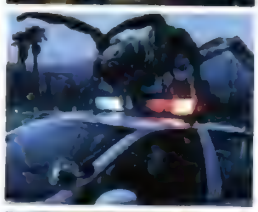
Abra : Les directives concernant la censure étaient très précises et strictes : il ne pouvait y avoir absolument aucune pénétration d'un être humain par une araignée.
Paolo : Nous nous sommes donc énormément restreints sur les attaques des araignées. Vous ne verrez pas d'humain blessé dans **Arac Attack**, sinon nous n'aurions jamais obtenu une classification PG-13 [interdit aux enfants de moins de treize ans non accompagnés – ndlr]. Par contre, comme le sang des araignées est vert-jaune, nous pouvions nous défouler un maximum sur la mort des monstres, et comme vous l'avez vu, nous ne nous sommes pas gênés. Ces trucages étaient d'ailleurs souvent très difficiles à réaliser. Je pense en particulier à un effet spécial numérique montrant une tisseuse circulaire qui explose en gros plan, avec tous les débris de sa carcasse retombant sur le sol. Nous nous sommes faits quelques cheveux blancs sur ces images ! Bill « Splat » Johnson et les gens des effets spéciaux physiques ne se sont chargés des araignées que lorsqu'elles sont immobiles, c'est-à-dire mortes. Il en allait de même pour leurs entrailles : ils ont fabriqué des litres de sang d'arachnides (en réalité une mixture à base de purée de pois et de pommes !) pour en recouvrir les acteurs ou les décors. Mais dès qu'une araignée explose à l'écran, elle est estampillée à 100 % Centropolis, sang et viscères compris.

LA MER D'ARAIGNÉES

Abra : Les plans montrant ce que nous avons surnommé la « mer d'araignées », à savoir les scènes avec une foule d'arachnides géantes cernant le centre commercial ou coursant les humains dans les mines, ont été très difficiles à réaliser à cause du nombre de petits caches nécessaires. À chaque fois que nous pensions en avoir terminé avec ces satanés plans, nous repérions un petit détail oublié. Une araignée passait à travers un obstacle, il manquait une réflexion, une personne tombait sans qu'aucune araignée ne s'en saisisse... Bref, chaque araignée représentait en elle-même toutes les difficultés d'un seul plan composite. Sachant que certaines de ces scènes comportent plus de deux cents araignées, je vous laisse imaginer la galère !
Paolo : Pour parvenir à réaliser ces scènes, nous travaillons la foule d'araignées par couches successives, puis nous les réunissions dans le composite final. Nous pensions pouvoir utiliser abondamment dans ces plans les cycles d'animation que Kevin Lee avait réalisés pendant la période de développement, mais très vite cette méthode s'est révélée très peu effective : un élément de décor, un figurant humain, une interaction avec une autre araignée numérique nous empêchaient de nous contenter de ces animations préprogrammées. Nous avons alors dû animer à la main la grande majorité de ces créatures, ce qui nous a donné un sacré surplus de travail. Sachez aussi que nous n'avons jamais utilisé de caméra pilotée par ordinateur. Tous les mouvements de caméra des plans truqués ont été repérés par ordinateur en postproduction.

Dans les cinq photos ci-dessous, les araignées sont des créatures 100 % virtuelles crées par l'équipe de CFX. À noter que la scène de poursuite entre les motos tout terrain et les araignées sauteuses (photo du bas) fut la seule à avoir été pré-visualisée en animatique, des story-board conçus en synthèse 3-D.





TRAPPE

Abra : Pour les effets spéciaux dans lesquels les araignées trappes s'emparent de leurs proies, nous avons mélangé le numérique avec des effets spéciaux physiques. Sur le tournage, les techniciens des effets spéciaux physiques avaient creusé des trous là où les personnages devaient être aspirés par les araignées. Les cascadeurs doublant les victimes portaient un harnais, lui-même relié à un câble qui les conduisait dans le trou. Au moment opportun, nous tirions le câble et le cascadeur était précipité dans le gouffre. En post production nous effacions le câble et ajoutions notre araignée et la trappe en 3D. Ce genre de mélange entre le physique et le virtuel est, lorsqu'il est bien fait, toujours très convaincant.
Abra : Parfois nous nous contentions de suivre les indications du storyboard ou les directives que le réalisateur donnait sur le plateau pour l'animation des monstres. Mais la grande majorité des actions de nos araignées virtuelles a été ajustée tout au long du montage et de la post production.

BEST-OF

Paolo : Mon plan préféré est celui montrant un gars qui essaie de sauver ses fesses en montant dans son camion. Une araignée trappe défonce alors la porte de son véhicule, pendant qu'une autre se saisit du conducteur. C'est un plan bourré d'action, où les effets mécaniques (la porte était arrachée par un câble lors des prises de vue) se mélangent parfaitement bien avec l'animation numérique, et où la double interaction rend le plan, je trouve, particulièrement dynamique.
Abra : J'adore la scène dans laquelle la tarentule attaque la caravane. L'échelle de la créature, comme son interaction avec la caravane et la voiture de police fonctionnent très bien. Et puis cette scène a vraiment le goût de ces films de monstre de la vieille école. J'adore également la séquence du début dans laquelle Tom Noonan montre à son jeune ami les araignées enfermées dans des aquariums, parce qu'elle mélange des vraies araignées et des araignées virtuelles. Et je vous mets au défi de différencier les numériques des réelles.

Special Thanks to Diane St Clair, Paolo Moscatelli and Abra Grupp.

Propos recueillis, traduits et mis en forme par Anne-Laure GAUBERTHIER

La communau

LE CINÉMA ESPAGNOL N'ARRÊTE PLUS DE NOUS SURPRENDRE CES DERNIERS TEMPS. DERNIER AVATAR EN DATE DE CE QUE L'ON PEUT RAISONNABLEMENT APPELER UNE NOUVELLE VAGUE IBÉRIQUE, **MES CHERS VOISINS** VIENT CONFIRMER AVEC ÉCLAT LE TALENT INCONTESTABLE ET PROTÉIFORME DE SON AUTEUR, ALEX DE LA IGLESIA, AU TRAVERS D'UN VAUDEVILLE LOUFOQUE ET VIREVOLTANT QUI, N'AYONS PAS PEUR DES MOTS, DÉCHIRE LA RACE DE SA MÈRE.

Le dernier essai fantastique d'Alex De La Iglesia remonte au **Jour de la Bête** en 1995. Entre-temps, notre homme a affiné son style, augmenté ses moyens de production, et est devenu à peu de choses près le réalisateur le plus populaire de son pays. C'est donc en toute logique cette période d'explosion que les distributeurs français ont décidé de boycotter gaiement, en envoyant le tétanisant **Perdita Durango** (« sidequel » de **Sailor & Lula** qui atomise son modèle) prendre la poussière sur les étagères des vidéo-clubs, et en boudant purement et simplement le sublime **Muertos de Risa**, une fable historico-hystérique à la **Guerre des Rose**, accessoirement l'une des meilleures comédies de situation de ces vingt dernières années.

En leur temps, **Action mutante** et **Le Jour de la Bête** affichaient les désirs d'un fanboy élevé au biberon du cinoche d'exploitation. Mais la rencontre avec Almodóvar, producteur de son premier film, allait développer chez De La Iglesia un net penchant pour l'Esperpento, ce mode dramatique qui consiste à voir l'Espagne comme une déformation grotesque de la civilisation européenne. Il emprunterait donc à Pedro ses excès (de couleurs, de gestuelle, de « gueules » et de répliques) en les faisant transiter par une maîtrise technique infiniment plus sûre et plus élégante (un peu comme si McTiernan s'appropriait l'univers marqué d'un Tim Burton). **Muertos de Risa** et **Mes chers voisins** sont les purs produits de cette fusion. Le premier devait énormément aux expériences personnelles de son auteur (voir interview), le second serait avant tout un exercice de style, calé sur une histoire typique de siège physique et psychologique.

Julia (Carlen Maura), agent immobilier, frustrée par sa petite existence, décide de passer une soirée dans l'appartement luxueux qu'elle tente de vendre. Une fuite d'eau à l'étage supérieur va lui faire découvrir le cadavre décomposé de son voisin, ainsi que les quelques millions de pesetas que le vieux planquait dans sa cuisine. Julia décide de s'emparer de l'argent, sans se douter que la « communauté » de l'immeuble surveille ses moindres faits et gestes. Ces gens bien comme il faut sont prêts à tout pour empêcher cet argent de quitter l'édifice. Julia est dorénavant leur prisonnière…

Avec un postulat aussi linéaire, quasi-théâtral et propre à tous les développements, **Mes chers voisins** admet d'emblée son artificialité, son jeu de références à une multitude de cinématographies, et en profite pour étaler sans honte un patchwork de citations. Tourné quasi-exclusivement dans un décor

té de l'Hispano

Page de gauche : Julia (Carmen Maura) découvre l'appartement renfermant le pactole qui va lui pourrir la vie.

Page de droite : La communauté des voisins, un concentré hautement explosif de rancœurs, de jalousie et d'avidité.

d'immeuble qui renvoie à certains films fantastiques décalés (**Le Locataire** et **Delicatessen**), le film débute par rien moins qu'un hommage aux travellings d'ouvertures de Luc Besson (gloups), pour fort heureusement enchaîner sans tarder avec un petit clin d'œil gorissime, suivi d'un générique à la Saul Bass (notons au passage l'excellent score elfmanien de Roque Baños). Boosté par son jeu d'influences, conscient d'œuvrer à la fois dans les attentes de son public populaire et dans ses désirs de cinéaste cinéphile, Alex De La Iglesia jongle avec joie, et non sans danger, avec la marque des plus grands, de la précision rythmique et esthétique d'un Billy Wilder (le ballet des parapluies dans la scène d'ouverture, la soirée des voisins, la lente descente vers la folie) à l'hommage appuyé à Alfred Hitchcock (le cliffhanger final) en passant par les effets grossissants d'un Brian De Palma sans oublier au passage une allusion inattendue à **Matrix**. Bref, De La Iglesia s'amuse et joue les amuseurs publics, fait du coude aux spectateurs de sa génération (un geek déguisé en Dark Vador se masturbe à sa fenêtre et sent la « force » monter en lui) et des clins d'œil à leurs parents (le casting cumule d'anciennes gloires aujourd'hui oubliées). L'un dans l'autre, le cinéaste n'est pas dupe de sa condition, à la fois satisfait par les largesses de son métier, le luxe dont il bénéficie, mais également prisonnier d'un box-office local qui acclame ses comédies, et ses comédies seulement. Bref, au même titre que son héroïne, De La Iglesia sent confusément qu'il aimerait partir ailleurs avec ses budgets sous le bras, mais il ignore à vrai dire à quoi cet ailleurs correspond. Il lui reste l'option du pétage de plomb, sur place, ce qu'apparemment il vient d'entamer avec son « western marmitaco » **800 balles**. Et sachant qu'il projette à la suite un film de pirates outrancier, on ne peut que lui souhaiter à vie cette « prison populaire » où bouillonne sa créativité.

Certes, dans le maelström actuel du cinéma espagnol, on trouvera toujours plus provocant qu'Alex (Julio Medem, Bigas Luna), plus esthétisant (Nacho Cerdà), plus porté vers l'efficacité hollywoodienne (Alejandro Amenabár, Jaume Balagueró) ou plus glorieux sur le marché international (Pedro Almodóvar). Mais personne ne semble, mieux que lui, synthétiser ce renouveau, et cumuler toutes les qualités de ses confrères.

Oui, Alex De La Iglesia est le plus complet des cinéastes espagnols contemporains, et peut-être même de toute l'Europe. Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Rafik DJOUMI

Perdita Durango : édité en VHS version française par FPE (montage intégral), en DVD zone 2 anglais sous le titre **Dance With the Devil** (censuré).
Muertos de Risa : édité en DVD zone 2 espagnol par Mangafilms (sous titres anglais).

LA COMUNIDAD. ESPAGNE. 2000. RÉAL.: ALEX DE LA IGLESIA. SCÉN.: JORGUE GUERRICA ECHEVERRÍA ET ALEX DE LA IGLESIA. DIR. PHOT.: KIKO DE LA RICA. MUS.: ROQUE BAÑOS. PROD.: ANDRES VICENTE GÓMEZ POUR LOLAFILMS. INT.: CARMEN MAURA, EDUARDO ANTUÑA, MARÍA ASQUERINO, JESÚS BONILLA, MARTA FERNÁNDEZ MURO... DIST.: LOLISTAR. DUR.: 1H45. SORTIE LE 3 JUILLET 2002.

INTERVIEW

ALEX DE LA IGLESIA
NOTRE CHER VOISIN

PRIVÉ DE SES PLUS GROS FILMS (**PERDITA DURANGO** N'EST SORTI QU'EN VIDÉO ET **MUERTOS DE RISA** DEMEURE SCANDALEUSEMENT INÉDIT), LE PUBLIC FRANÇAIS N'A PAS EU LA CHANCE D'ASSISTER À L'EXPLOSION D'ALEX DE LA IGLESIA DEPUIS **LE JOUR DE LA BÊTE**. DOMMAGE, CAR À TRAVERS LUI, L'EUROPE PROUVE QU'IL N'Y A PAS QU'EN NOUVELLE-ZÉLANDE QUE DES CINÉASTES FOUS, ISSUS DE L'ÉCOLE DU GORE, PEUVENT PARVENIR À MATURITÉ DE TON ET DE STYLE, TRAUMATISER LE BOX-OFFICE LOCAL ET RAFLER LES PRIX ACADÉMIQUES SANS SE TRAHIR LE MOINS DU MONDE.

Ci-dessus :
Alex De La Iglesia et son actrice Carmen Maura. Ils se sont tellement bien entendus sur le plateau de **Mes chers voisins** qu'ils vont remplier ensemble pour **800 balles**.

À droite, de haut en bas : Julia se rebiffe et organise la riposte contre ses inquiétants voisins.

L'immeuble devient une véritable jungle, parcourue de pièges mortels, comme cet ascenseur que devait emprunter Julia.

Photos sur la page de droite :
La tension monte et, très vite, cède la place à la violence, transformant un vaudeville insolite en authentique survival.

Vous êtes en train de finir le montage de* 800 balles. *Pouvez-vous nous en parler ?

800 balles est ce que j'appelle un Marmitaco Western (recette de cuisine basque) par opposition au Western Spaghetti. Ce genre de film se tournait beaucoup en Espagne, et le genre a totalement disparu. Mais les décors et les seconds couteaux de cette grande période demeurent. Dans le film, ces acteurs spécialisés survivent aujourd'hui en faisant un show plutôt médiocre pour touristes allemands. Ils se battent, font des faux duels, tombent des toits, des chevaux. Néanmoins, ils sont heureux au cœur de cette ville stupide, car ils vivent dans un western et c'est tout leur univers. Arrive un beau jour la nouvelle propriétaire, Carmen Maura, qui va tenter de détruire cette ville pour transformer le terrain en parc d'attractions moderne. Cette nouvelle rend les occupants de la ville complètement fous (à force de tomber des toits et des chevaux, ils étaient déjà un peu toqués) et ils décident d'acheter 800 balles pour remplacer leurs balles à blanc et défendre leur ville contre les forces de l'ordre, la transformant en véritable fort assiégé. Dans un sens, puisque Carpenter s'inspirait du western en faisant **Assaut**, c'est un juste retour des choses que je fasse un western, même comique, qui ait tant à voir avec **Assaut**. Et cette idée de types prisonniers d'une chimère, du passé, qui se défendent du monde extérieur, me plaît bien. En fait, si le film comporte encore plus d'instants comiques que mes précédents, il est aussi en un sens beaucoup plus dramatique, étant donné cette situation désespérée.

Mes chers voisins ***est déjà désespéré quand même. On imagine mal en France une comédie populaire qui osciller entre situation, burlesque et gore, avec une actrice de premier plan...***

En Espagne, tant que tes films fonctionnent bien, il n'y a pas de problème. La censure te fiche une paix royale. Je pourrais très bien faire un film ultra-sanglant, ou même faire du porno si ça me prenait ! Le seul censeur, c'est le public. Pour ce qui est de l'actrice, Carmen Maura me semblait tout simplement la seule grande actrice du pays à pouvoir tenir ce rôle à cheval entre l'humour et la terreur, être à la fois Bette Davis et Carol Lombard. Alors si les actrices françaises n'osent pas ce genre de choses, c'est dommage...

Quand on voit* Muertos de Risa *et* Mes chers voisins, *on a tendance à penser que vous êtes un des rares aujourd'hui, à avoir bénéficié des grandes leçons de Billy Wilder, en ce qui concerne la structure, le rythme d'une comédie.

Hola... Je sais pas... (visiblement gêné)... Billy Wilder quand même... Je suis sous le choc là. Non, non, je ne suis qu'un misérable. Billy Wilder c'est un des créateurs du langage cinématographique. Moi, je ne suis qu'un clown dans la machine à laver (référence à une pub espagnole dont Alex a tiré le titre de son roman *Payasos en la lavadora* - ndlr).

Vous avez travaillé avec le producteur Andrès Vicente Gómez du Jour de la Bête jusqu'à Mes chers voisins. Mais 800 balles s'est fait sans lui. Vous êtes fâchés ?

En quelque sorte. Andrès est un super producteur, et nous avons passé ensemble des années irremplaçables. Nous devions

faire ensemble **La Trampa de Fu Manchu**. Pendant trois ans, Jorge Guerricaechevarría et moi-même avons élaboré 80 versions du script avec la collaboration de David Newman (**Bonnie & Clyde**, **Le Reptile**, **Superman**). C'est une comédie d'action, à vocation internationale, avec tournage à Rome, New York, Shangaï. Nous avions fait les repérages. Tout était prêt. Il ne manquait plus qu'un casting d'acteurs mondialement connus. Antonio Banderas était intéressé par le rôle du détective Smith, et je voulais Alan Rickman dans le rôle de Fu Manchu. Malgré cela, Andrès n'a pas trouvé l'argent. Nous voulions 20 millions de dollars et il n'en a trouvé que 10. Alors, on s'est un peu engueulé et je suis parti monter ma propre boîte.

Il y a une rumeur comme quoi Lolafilms a proposé le projet à un autre réalisateur.

De toute façon oui, **Fu Manchu** appartient à Andrès. Il peut très bien le faire avec un autre s'il le désire. En attendant, avec Panico Films, on va faire nos propres trucs, et les faire bien.

On ne peut s'empêcher de penser que* Perdita Durango *était une tentative de percer sur le marché américain, et que ce film particulièrement extrême a effrayé ses distributeurs. En bref, est-ce que ce fut une expérience malheureuse ?

Je n'ai jamais vu ce film comme un échec en tout cas. Andrès adorait le film, et comprenait très bien ce que je cherchais à faire. Il n'avait pas du tout peur de l'ultra-violence, bien au contraire. Il pensait même que cet extrémisme apporterait quelque chose de différent, de fou, qui le distinguerait et lui donnerait ses chances commerciales. C'est un film où les héros sont des tueurs, où les « méchants » sont des adolescents innocents, où le spectateur se sent complice des actes de véritables psychopathes. Et c'est ce qui m'intéressait : rompre avec une certaine logique propre au cinéma américain dans sa manière de traiter les vilains. Et puis, basse vengeance, dans **Perdita Durango**, tous les imbéciles, les lâches, les victimes sont américains. Seuls les hispaniques y ont du charisme. En fait, le film a très bien fonctionné, sauf en Espagne. Hélas, beaucoup de pays l'ont méchamment coupé (en Angleterre notamment - ndlr).

Ce que je trouve « amusant », c'est que le film est une « sidequel » de* Sailor & Lula, *qui était vendu en son temps comme

Dans cette colonne, les premières photos de 800 balles, le faux western qu'Alex De La Iglesia est en train de tourner dans le sud de l'Espagne. Un univers balisé, des tronches burinées, un ton entre comédie outrancière et tragédie contemporaine, et au milieu de tout ça, le père Alex et sa caméra. Y'a bon !

un film « fou et violent ». Or, en étant 100 fois plus fou et violent,* Perdita Durango *semble totalement dépasser ses fonctions, ses limites commerciales pourrait-on dire.

Beaucoup de gens me disent ça effectivement. Mais nous nous sommes rendus compte que le roman reposait énormément sur des personnages ayant existé, notamment ce tueur adepte des rites sataniques qu'interprète Javier Bardem. Et nos recherches nous ont menés sur la piste de celle qui pourrait être la vraie Perdita Durango, une étudiante d'Austin ayant mal tourné. Il se trouve que la réalité dépasse largement la fiction, et nous n'avons rien inventé, ni le trafic de fœtus entre le Mexique et les États-Unis, ni le cannibalisme, ni la prise d'otages des deux jeunes américains. Rendez-vous compte qu'après avoir avalé leur breuvage d'os humains bouillis, ils allaient tranquillement en classe ! Charles Manson, à côté, c'était un enfant de chœur. De plus, ces personnages étaient étonnamment respectés dans les environs où ils ont sévi ; on les considérait presque comme des Robin des Bois. S'il n'y avait pas eu l'affaire de ces deux américains, ils continueraient aujourd'hui leurs rites et leurs horreurs.

Et vous enchaînez avec cette comédie noire qu'est* Muertos de Risa*, qui, derrière ses apparences de farce cynique, retrace d'une manière absolument non didactique, tout un pan de l'histoire récente de l'Espagne et de ses médias.

Oui, ma vision de l'histoire en tout cas, d'après mes propres souvenirs. J'étais content de l'expérience de **Perdita Durango**, mais l'accueil en Espagne n'a pas été aussi bon que ce qu'on imaginait. Certains critiques reprochaient au film de les avoir secoués, stressés, d'être sordide, alors que c'est exactement la note d'intention. Comme s'ils se plaignaient qu'une comédie les fasse rire ! Bref, l'opinion du public et des critiques m'importe, mais en l'occurrence, j'avais fait exactement ce que je voulais et cela me suffisait. Par contre, j'ai extrêmement souffert sur **Muertos de Risa**, dont le thème était trop proche de moi. C'est mon rapport à la vie, au cinéma, aux gens de ce métier, qui y est dépeint. Le film décrit le milieu dans lequel j'évolue, les affres du carriérisme, de la jalousie et ce qu'elle peut engendrer comme mal, notamment vis-à-vis de ceux qu'on aime ou qu'on admire. Les conditions de production n'étaient pas non plus les meilleures possibles, le tournage avait lieu très loin de Madrid, et la conjonction de tout cela a rendu l'expérience difficile.

Ça c'est fascinant ! Le résultat est incroyablement vivace et régénérant. Comment peut-on faire un film en étant aussi mal et lui conférer autant d'énergie positive ?

Je l'ignore ; ça reste un mystère. **Mes chers voisins** s'est fait dans les conditions opposées. On tournait dans un décor construit juste à côté de chez moi, avec des acteurs de théâtre émerveillés que le cinéma s'intéresse de nouveau à eux, tellement rodés qu'ils comprenaient immédiatement ce que j'attendais d'eux, désireux de bien faire. C'étaient des conditions idéales. À vrai dire, j'étais tellement bien dans ma peau que j'étais persuadé, du coup, que le film serait raté !

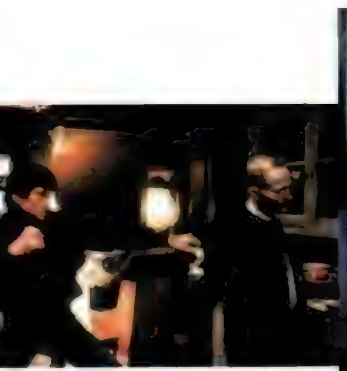
Vous êtes presque prisonnier aujourd'hui de votre image d'amuseur public, et du succès de vos comédies. Et quelque part, on vous « refuse » des projets comme* Fu Manchu *pour cause budgétaire.* Mes chers voisins *raconte le calvaire d'une femme qui, avec une énorme somme d'argent entre les mains, est prisonnière d'un groupe de messieurs et mesdames tout-le-monde. La « Comunidad », c'est votre public ?

Oui. Chaque film est comme une fuite en avant. J'ai l'impression qu'un grand monstre est en train de me poursuivre, et il m'obsède. Ce grand monstre, c'est l'ennui, l'ennui de la vie. Et d'ailleurs, Billy Wilder aussi disait ça ! Chaque film, du coup, est comme une palissade que l'on placarde contre la vie, où l'on s'assure d'avoir quelque chose à faire et éviter ainsi de se faire manger par la vie. Le film fini, il faut se dépêcher de trouver une autre palissade pour survivre. Et on a l'obligation de se surprendre soi-même en plus de divertir les autres. Le style n'existe pas en soi. C'est en revoyant ses propres films qu'on y découvre des récurrences, une même voix, qui est l'expression de votre personne et dont vous ignoriez la présence. J'aimerais bien pouvoir m'étonner moi-même en faisant un film froid, psychologique, qui aille contre ma nature et contre ce que le public attend de moi. On me demande sans arrêt de refaire un film comme **Le Jour de la Bête**. Je sais que j'en suis parfaitement capable, et que je pourrais même le refaire en bien mieux, mais ce serait compromettre mon mouvement de fuite. Par contre, je ne pourrais jamais faire un film qui ne déborde pas d'émotions. Ça, c'est impossible.

Propos recueillis par Rafik DJOUMI et traduits par Victoria SAEZ

ON CONTINUE NOTRE SÉRIE SPÉCIALE 30E ANNIVERSAIRE, DÉSORMAIS MYTHIQUE. POUR L'OCCASION, ON A DÉCIDÉ DE FLINGUER DÉFINITIVEMENT NOTRE RÉPUTATION DANS LE MILIEU, EN VOUS CONCOCTANT UN FLORILÈGE DES PIRES FILMS DE LA CRÉATION. 30 FILMS IN-DÉ-FEN-DA-BLES, 30 PERLES DÉVIANTES QUI NOUS ARRACHENT DES CRIS DE BONHEUR À CHAQUE VISION, 30 OVNIS QUE VOUS NE TROUVEREZ JAMAIS DANS LA VIDÉOTHÈQUE D'UN CINÉPHILE RESPECTABLE ET QUI, SOYEZ EN SÛRS, NE SERONT JAMAIS CHRONIQUÉS DANS LES COLONNES DE TÉLÉRAMA (OU ALORS PAS AVEC LE MÊME ENTHOUSIASME). AVANT !

NOS 30 NANARS ASSUMÉS



REMO, SANS ARME ET DANGEREUX
(1985) DE GUY HAMILTON

Vous me faites marrer avec **Matrix**. Comme si, quinze ans avant le hit des Wachowski, un film occidental n'avait pas déjà intégré la « suspension d'incrédulité » du cinéma asiatique. Ce précurseur, c'est **Remo**, avec dans le rôle-titre l'acteur le plus sympa du monde, Fred Ward. On y voyait déjà ce dernier adopter des philosophies orientales, se risquer dans des défis casse-cou dignes des cascadeurs hongkongais (la scène de la statue de la Liberté) et même inventer le bullet time. Alors bien entendu, en 1985, le numérique n'existait pas encore et les acteurs devaient se contenter de bouger leur tête très vite pour nous faire croire à leur pouvoir. Et alors ? Je vois pas où est le problème...

J.D.

MORTAL KOMBAT 2
(1997) DE JOHN R. LEONETTI

Le premier était B, le second sera Z, c'est ainsi ! Le réalisateur John R. Leonetti dispose d'un budget deux fois supérieur à l'original et livre un rendu trois fois inférieur. De quoi le sacrer génie du bis foirasse, surtout quand il s'agit de cadrer des monstres aux faciès caoutchouteux sur des transparences bien transparentes, ou encore de filmer des combats en plaçant la caméra de l'autre côté de l'action. Le plaisir jouissif se décuple véritablement lorsque les personnages lancent des punchlines toutes plus débilos les unes que les autres (*« Je lui ai grillé le cul ! »*) et que le réalisateur se laisse aller à filmer un combat de catch féminin dans la boue. Un futur classique moi je vous dis !

S.M.

LABYRINTH
(1986) DE JIM HENSON

Ce devait être *Alice au pays des merveilles* par l'équipe de **Dark Crystal**, soit un véritable rêve pour tout amateur de fantasy. Il en est sorti David Bowie chantant avec des gnomes, et une adolescente branchée accompagnée d'un nain urologue. Explications ? Le producteur a fait modifier en amont la plupart des éléments scénaristiques (Bowie était l'amant de la jeune fille) et a lui-même tout remonté de A à Z, en convaincant le réalisateur que c'était « pour son bien ». Reste l'énergie des animateurs d'Henson et les gags prout prout de Terry Jones pour sauver l'honneur... À propos : **Dark Crystal** était le bébé de Gary Kurtz (**Star Wars**, **L'Empire contre attaque**), **Labyrinth**, celui de George Lucas (**Le Retour du Jedi**, **Au temps de la guerre des étoiles**, **Howard the Duck**).

R.D.

KING KONG 2
(1986) DE JOHN GUILLERMIN

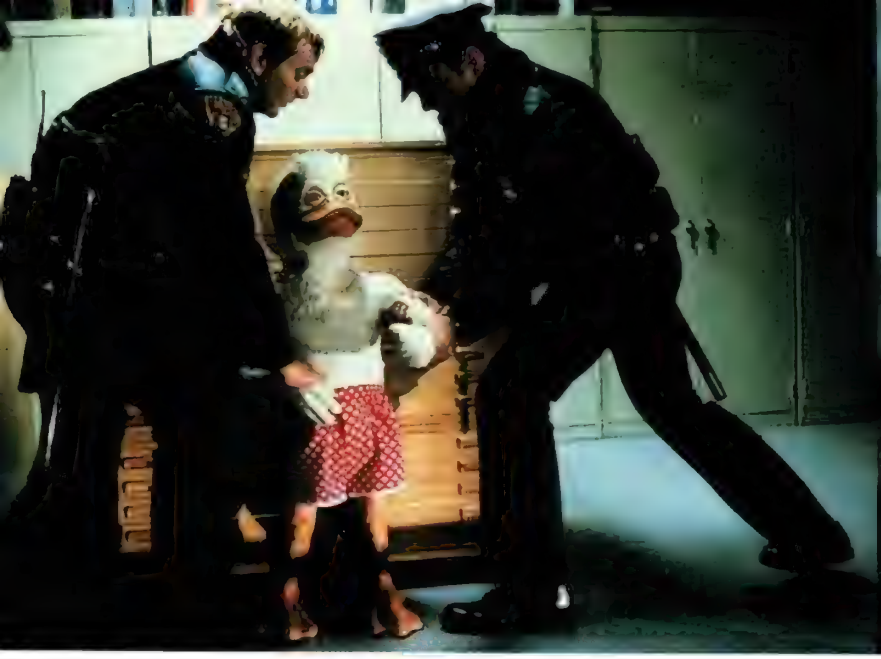
Si le remake foireux de 1976, produit par Dino De Laurentiis, avait su rester dans les limites de la décence, en 1986, notre rital mégalo décide de produire cette suite improbable, qui explose définitivement les limites du n'importe quoi, aidé en cela par les effets spéciaux crapoteux du non moins mégalo Carlo Rambaldi. Le gros Kong est opéré du cœur par Linda Hamilton dans une scène de billard valant son pesant de bananes, puis, regonflé à bloc, s'en va saillir une immense Lady Kong à la poitrine opulente, dans une forêt en plastique cernée de tanks Playmobil. Passé un tel degré de débilité, on tutoie carrément le sublime !

A.B.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
(1978) DE RALPH BAKSHI

Quand on découvre, à un très jeune âge, le dessin animé de Bakshi, sans avoir jamais entendu parler de Tolkien, l'esprit opère un tri inconscient, zappe la qualité graphique honteuse, les partis pris minimalistes (3 péquenots à la bataille d'Helm's Deep, un Balrog à peine plus terrifiant qu'un ours) pour ne retenir que la stupéfiante force mythologique du récit original. Pauvre Bakshi, spécialiste des paris impossibles et des emmerdes financières, abandonné par ses producteurs dans cette entreprise démente d'adapter les 2/3 de la trilogie en un seul film complètement fauché. Malgré une succession de foirages artistiques et commerciaux, il y a de la vraie noblesse dans ses ambitions jamais concrétisées.

R.D.



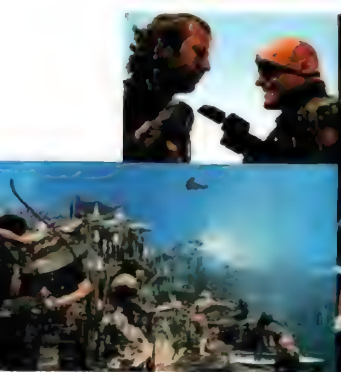
HOWARD THE DUCK (1986) DE WILLARD HUYCK

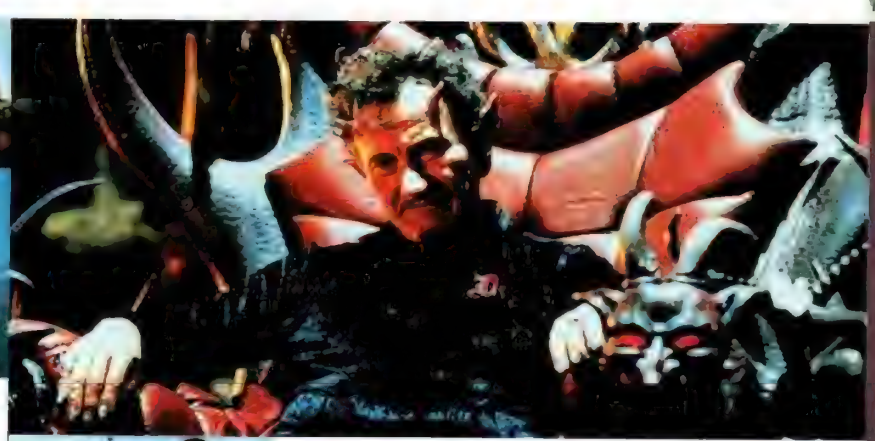
« *Mais comment a-t-on pu financer un truc pareil ?* » C'est la question qui revient le plus souvent vis-à-vis des films schtarmbouzes à budget démesuré (mes préférés). Dans le cas d'**Howard the Duck**, les pontes d'Universal ont une excuse en béton : **Star Wars**. Quand vous avez en face de vous l'homme qui a créé, avec un budget dérisoire, LE « plus grand phénomène interplanétaire inattendu de tous les temps », vous la fermez et vous dîtes « oui », y compris lorsqu'il vous parle d'un canard de l'espace obsédé sexuel et guitariste de rock qui sauve le monde des griffes d'un crustacé géant avaleur d'univers ! C'est George Lucas, l'homme qui a donné à la Fox et à Paramount des franchises plus que juteuses. Il doit savoir de quoi il parle. Voilà comment Universal a balancé 30 millions dans son « blockbuster » au moment même où, pour la moitié de cette somme, la concurrence préparait **Aliens**. Imaginez l'embarras ! Celui du pauvre scénariste Willard Huyck, catapulté réalisateur malgré lui, dont la carrière a été stoppée net, celui du compositeur John Barry qui s'oppose toujours à l'édition de sa musique aussi hilarante que nulle, celui de l'acteur Jeffrey Jones, qui livrait pourtant une prestation mémorable (un scientifique possédé par l'esprit du méchant, qui annonce pendant tout le film la fin du monde alors que personne ne l'écoute !). Imaginez l'embarras de Phil Tippet, qui oublie étrangement ce titre dès qu'il parle de sa carrière, et pour finir, imaginez l'embarras de la caissière qui me criait : « *Encore vous ? Mais pourquoi vous retournez voir cette merde, enfin ?* ».

R.D.

ANACONDA (1997) DE LUIS LLOSA

Comment prendre un scroll de série Z à peine digne d'un tâcheron italien pour le transformer en grosse prod' ? En engageant des stars parbi ! Bien que Jennifer Lopez, Ice Cube et cette trouche de cuir de Jon Voight répondent présent à l'appel, **Anaconda** reste un Z grand cru, entièrement redevable au « talent » de Luis Llosa. Passe encore que le bestiau fasse du saut à l'élastique avec ses victimes et n'en finisse pas de crever, mais lorsque Jon Voight, à l'article de la mort, continue de cabotiner sévère (il fait une œillade à la Lopez) et que le réalisateur tente des plans improbables (vue subjective de l'intérieur de l'estomac du reptile), impossible de rester de marbre. Une merveille ! S.M.





WATERWORLD (1995)DE KEVIN REYNOLDS

L'un des films qui ont participé à la chute de Kevin Costner, jadis enfant chéri de l'Amérique. Mais il est vrai qu'un projet ayant pour héros un mutant aquatique en liberté, qui boit son pipi pour se désaltérer et qui flanque des coups de rame aux femmes pour les jeter à la flotte, avait peu de chance de trouver son public. Pourtant, ce **Mad Max** océanique aux décors impressionnants regorge de superbes scènes d'action propulsées par une musique flamboyante et s'orne d'un final carrément émouvant. Vivement que la version longue, diffusée sur le câble en plein écran, soit éditée dans un beau DVD.

C.D.

LITTLE NICKY (2000) DE STEVEN BRILL

Scénario immuable de film schtarmbouze : un type enchaîne les cartons avec des budgets inexistants. On lui file une montagne de fric les yeux fermés et il pète les plombs. S'il n'a jamais vraiment percé sur le marché français, Adam Sandler, aux USA, c'était du 100 millions cash, voire plus. D'où l'idée de le laisser aux commandes d'une comédie fantastique hors de prix qui allait, à n'en pas douter, renvoyer **Men In Black** dans une autre galaxie. Seulement voilà : sans argent, Adam Sandler devait s'en remettre entièrement à ses semi-improvisations verbales héritées du ***Saturday Night Live***, et ça les américains adorent. Mais avec autant de sousous (80 millions tout de même, soit plus que **X-Men**), il allait enfin pouvoir concrétiser ses visions d'artiste avant-gardiste les plus folles, entendez par là des corbeaux géants sodomites, des diables avec des nichons sur la tête pelotés par des ersatz de Chewbacca, des curés débonnaires qui prêchent la débauche avec les pieds dans une pizza, Harvey Keitel gigotant sans bras ni jambes, Tarantino en prédicateur aveugle qui se mange des poteaux, Henry Winkler alias Fonzi bouffé par des guêpes (2 fois !), un bouledogue se saoulant la gueule avec des strip-teaseuses... Stupéfaction et consternation totale à la projection de presse ! Dans le silence macabre, on n'entend plus que les éclats de rire ininterrompus des deux crétins de Mad Movies au premier rang. L'embarras est tel que même les attachées de presse ne voudront jamais croire que nous avions « *réellement aimé ça* » !

R.D.

OZONE (1986) DE MATT DEVLEN

Film 100 % paysan tourné entre potes pour à peine 5 000 dollars dans la maison et le champ de la mère du réalisateur, **Ozone** cumule des dialogues improvisés au jour le jour, des acteurs recrutés sur leur incompétence et des zombies bariolés à outrance. Les auteurs poussent même le bouchon jusqu'à filmer un protagoniste en train de pisser en plan fixe pendant cinq bonnes minutes. Certains appellent ça du foutage de gueule. Moi j'vous le dis mes p'tits gars, ça sent bon le gros Z cinq étoiles !

D.G.

L'ÎLE DU DR MOREAU (1996) DE JOHN FRANKENHEIMER

« Il reste un grand film à faire avec le roman d'H.G. Wells » nous annonçait dernièrement un Bordas les lunettes sur le pif et la pipe au bord des lèvres. Cause toujours l'asticot, la New Line aura frappé fort en cette année 1996, avec cette version trasho-mongolo-foireuse de **L'Île du Dr. Moreau** pleine de bestiaux handicapés du faciès. Commencé par Richard Stanley, très vite parti communier avec la nature, ce chef d'œuvre de non-cinéma sera terminé par John Frankenheimer, qui s'est très rapidement refusé à faire une seconde prise pour chaque plan tourné, l'avantage étant de pouvoir inclure un bêtisier directement dans le film, comme dans cette séquence censément très sérieuse où un David Thewlis (dans le rôle d'Edward Douglas) secoue un Val Kilmer pété à la schnouf ! Mais évidemment, des séquences anthologiques de la sorte, **L'Île du Dr. Moreau** en regorge à la pelle : Marlon Brando, dans le rôle-titre (du Docteur hein, pas de l'île, bande de médisants !), portant un fez réfrigérant sur la tête, que sa fille adoptive remplit amoureusement de glaçons, ou encore le même en train d'entamer un canon au piano avec son petit animal domestique incarné par le nabot Nelson de la Rosa (Ratman !!!). Une séquence parodiée dans **Austin Powers 2** par ailleurs… N'oublions pas de parler du final complètement malade, rappelant **Les Feebles** de Peter Jackson, durant lequel les humanimaux prennent les tromblons pour exprimer leur colère avec violence. On en passe et des meilleures bien sûr, mais sachez également que ce film comporte des hommes déguisés en singes. Ah oui, forcément, ça donne envie…

S.M.

LA SOUPE AUX CHOUX (1981) DE JEAN GIRAULT

Bien sûr, le roman de René Fallet traitait clairement de la peur et de l'incompréhension des paysans face à la percée de la modernisation qui se déroulait sous leurs yeux et le film de Jean Girault (**Pouic-Pouic**, **Les Charlots font l'Espagne**, un génie quoi !) respecte en quelque sorte cette aspect social mais franchement, est-ce de notre faute si l'on retient surtout la séance de pets du duo De Funès/Carmet ou encore le langage « bullesque » de cette bonne vieille Denrée incarnée avec passion par ce sympathique Jacques Villeret ? Non, bien évidemment, c'est naturel… c'est aussi ça, être un humain. Ainsi, le Glaude et le Bombé se retrouvent un soir de belle lune à lâcher furets sur furets sans savoir qu'ils lancent en fait des appels soniques vers Oxo, une planète inconnue du système solaire, et se retrouvent bien fins lorsqu'ils voient débarquer un de ses ambassadeurs qu'ils surnomment aussi sec la Denrée (ça s'invente pas, merde !). Ce dernier goutte la soupe aux choux des deux vieux et en ramène un échantillon sur sa planète. En guise de remerciement, la Denrée ressuscite la Francine, la femme du Glaude, morte dix ans plus tôt. Les ennuis commencent, d'autant plus que le maire veut raser leur petit bout de terre pour construire un parc d'attractions. Mais derrière la bêtise crasse de son humour à deux balles, **La Soupe aux choux** cache un véritable cœur d'or qui nous permet de nous attacher aux personnages. On se ferait presque prendre au piège si le plan final (le trio de zouaves, complètement pompette, s'envole vers Oxo) ne nous rappelait pas la condition nanaresque du film. Et oui, même les plus grands nanars recèlent des perles d'émotion…

S.M.

PIRANHA 2 - LES TUEURS VOLANTS (1981) DE JAMES CAMERON

James Cameron, dans nos 30 nanars assumés ! Étonnant, non ? Et pourtant, même si l'on y retrouve certaines petites touches typiquement cameroniennes (Lance Henriksen, l'héroïne farouche…), **Piranha 2** est un nanar de la plus belle espèce. Des poissons carnivores qui se mettent à voler, des gourdasses décervelées et peu vêtues, des séquences gore surréalistes (une pouascaille volante, planquée dans un macchabée, sort de sa cachette et fout le bronx dans la morgue)… C'est monstrueusement nul, mais nom d'un chien, c'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de se taper un navet signé par la main d'un grand.

A.B.

KAMIKAZE (1986) DE DIDIER GROUSSET

Des nanars, la filmographie de Luc Besson en compte un bon paquet. Et quel que soit le poste qu'il occupe ! Mais aucun n'arrive à la cheville de **Kamikaze**, sur lequel il officiait en tant que producteur et co-scénariste. Très sincèrement, cette histoire de vieux fonctionnaire au chômage et alcoolique qui prend plaisir à dégommer des speakerines idiotes en direct depuis son appartement vaut son pesant de cacahuètes ! Surtout que dans le rôle, Michel Galabru assure un max, et nous fait mourir de rire lorsqu'il sort ses nombreux *« salooope ! »* avec son style inimitable. Pris au premier degré, le scénario de **Kamikaze** pourrait passer pour le plus fasciste jamais écrit, mais dans ce contexte, c'est le pied !

D.G.

RICOCHET (1991) DE RUSSELL MULCAHY

Denzel Washington, ex-flic devenu procureur émérite, est harcelé par John Lithgow, un psychopathe revanchard qu'il avait mis sous clé quelques années auparavant. Sur cette base, Lithgow livre une prestation énorme déblatérant des punch-lines bien vulgos et passant son temps à se recoiffer d'un air onctueux, tandis que Mulcahy (qui sortait juste de **Highlander 2**) fait virevolter sa caméra au p'tit bonheur, pour filmer des scènes toutes chantes, comme celle où, en pleine prison d'état, un tournoi de gladiateurs (le sous-texte homo du film est très très appuyé) oppose des taulards vêtus de costumes tailles dans des bottins (!). Crétinos et survolté, donc jouissif.

A.B.

AU TEMPS DE LA GUERRE DES ÉTOILES* (1978) DE DAVID ACOMBA ET STEVE BINDER

Vous avez 8 ans. Vous avez vécu de plein fouet le traumatisme **Star Wars** un an auparavant, et TF1 vous propose un épisode inédit supervisé par George Lucas en personne, avec le casting du film ! Le rêve ! Jusqu'à ce que vous découvriez maman Chewbacca préparant un steak de bantha pour l'anniversaire de papa, Leia chantant (faux) une berceuse sur le thème principal, un vilain soldat impérial brisant

de rage le jouet de bébé Chewbacca (qui s'enfuit et manque de se casser la gueule), des chanteurs disco miniatures et tout bleus, des comiques de [illegible] qui tournent par la tête, etc… A 8 ans, horrifié, vous criez *« Plus jamais ça »* ! Et pourtant, 20 ans plus tard, vous découvrez **Épisode 1**.

R.D.

(*) Lucas a fait supprimer toute copie de ce monument, et fait fermer les sites qui proposent de le visionner. Dépêchez vous de le télécharger pendant qu'il est temps, à l'adresse [illegible]

CONGO (1995) DE FRANK MARSHALL

À quoi reconnaît-on un vrai nanar jouissif ? Au type qui se déguise en singe et qui fait le zozo pendant tout le film ! Parfaitement madame, c'est comme ça et pas autrement ! Forcément, à ce niveau, **Congo** se pose carrément là. Ici, le singe est une femelle et se nomme Amy. Et Amy est très intelligente, puisqu'elle parle d'une voix synthétique en faisant plein de gestes de singes, boit du martini qu'elle rote de contentement, sans compter qu'elle fume les cigares du baroudeur Ernie Hudson, qui ne se demande pas ce qu'il fout là puisqu'il n'est pas à son premier cachet-on près. Lorsqu'il s'agit d'aller retrouver le brave Bruce Campbell qui s'est perdu dans la jungle, elle répond présent à l'appel et s'en va avec une équipe pleine de chercheurs pour le retrouver. Mais le Congo est un pays très dur, avec plein de guerres civiles tout le temps, plein de méchants politiciens très corrompus et plein de porteurs noirs qui ont très peur dans la jungle et espèrent que l'homme blanc les protègera avant qu'ils ne tombent d'une falaise. Et aussi la jungle est très grande et pleine de falaises alors ils tombent souvent et du coup, pas facile de trouver Bruce Campbell en portant soi-même ses valises. En plus, un méchant Tim Curry cherche à tromper tout le monde pour s'enrichir et comme c'est pas très bien filmé le Congo, ben faut le faire pour s'y retrouver. Mais à la fin, tout va bien parce que des mecs déguisés en singes blancs se font dégommer la gueule à coups de rayons lasers qui découpent la viande et que y'a un message de paix et d'écologie. Et moi je suis content, j'ai perdu la moitié de mon cerveau… Trop bien !

S.M.

LES PRÉDATEURS DE LA NUIT (1988) DE JESUS FRANCO

Lorsque Jess Franco s'amuse à remaker **Les Yeux sans visage** de Franju avec son pote René Chateau et un bon casting international de bisseux (Helmut Berger, Brigitte Lahaie, Chris Mitchum, Caroline Munro, Telly Savalas, Anton Driffing, Florence Guérin, Howard Vernon et encore plein d'autres), inutile de préciser que la poésie de l'original n'est pas au rendez-vous ! Franco, la poésie, il en a rien à carrer. Il préfère largement filmer ses actrices en porte-jarretelles, foutre des coups de perceuse dans la poire de ses acteurs, leur arracher la peau du visage avec beaucoup de complaisance et même enfoncer une seringue dans l'œil de Stéphane Audran. Ça tombe bien, nous aussi ! D.G.

HOLLYWOOD CHAINSAW HOOKERS (1988) DE FRED OLEN RAY

En préparant la liste de ce dossier, toute l'équipe de Mad s'est demandée pourquoi je n'y avais pas mis **L'Invasion des cocons** de Fred Olen Ray. Pff… Ce que personne ne semble comprendre, c'est qu'à mes yeux, **L'Invasion des cocons** est un VRAI bon film. Par contre, le même Olen Ray s'est en effet rendu coupable d'un authentique nanar de grand cru avec **Hollywood Chainsaw Hookers**, l'histoire de putes qui font partie d'une secte vouant un culte aux tronçonneuses. Il faut voir Michelle Bauer, entièrement nue, coiffée d'un bonnet de bain, recouvrir de plastique un portrait d'Elvis avant de découper en morceau sa victime ! Olen Ray se vante d'avoir tourné ce film en moins de deux jours… Mais c'est donc ça ! D.G.

HARLEY DAVIDSON & L'HOMME AUX SANTIAGS (1991) DE SIMON WINCER

Le pur concept improbable : Réunir deux stars sur le retour, leur coller une panoplie tendance Village People, leur donner des noms à coucher par terre et les mettre dans une situation périlleuse à base de nouvelles drogues, de vilains costards-cravates qui dealent et d'hommes de mains recouverts de longs manteaux de cuirs blindés au kevlar ! Mickey Rourke est donc Harley Davidson et Don Johnson incarne Marlboro. Ces deux meilleurs amis du monde se retrouvent ainsi en 1996 et tentent de sauver le bar de leur enfance, qui menace de fermer pour cause d'expiration de bail. Ils décident donc de monter un casse ensemble pour récupérer le fric nécessaire et se plantent en piquant du « rêve de cristal », la nouvelle drogue tendance qui s'injecte dans les yeux ! Forcément, lorsqu'il faut monter un chantage contre les dealers, qui ne rigolent pas, ils font moins les malins, d'autant que leur équipe se fait démonter aussi sec. À ce niveau, **Harley Davidson et l'homme aux santiags** se transforme en buddy-movie dégénéré dans lequel les deux stars tentent de prendre la pose « Madmaxienne » mais finissent plus par ressembler à ce bon vieux Johnny, se pestant à la gueule via des bons mots rigolisants du type *« cher ami, je la porte assez grosse pour que tu l'ais dans l'os ! »*. On atteint carrément le nirvana lorsque cette bonne trogne de Robert Ginty (l'Exterminator, les mecs !), en pilote d'hélicoptère, joue du tromblon devant un immeuble en verre et que le sort du bad guy se joue à cause d'une santiag trouée (!!!). Forcément, ça laisse des bons souvenirs !

S.M.

SIMON SEZ
(1999) DE KEVIN ELDERS

Génialissime dans l'art d'être nul lors de sa prestation aux côtés de Jean-Claude Van Damme dans **Double Team**, Dennis Rodman revient en solo et se surpasse pour les besoins de **Simon Sez**. Malgré tout, ce n'est pas lui qu'on retiendra le plus dans cette espèce de bordel entièrement bricolé en freestyle. Il se fait largement voler la vedette par Macro et Micro, deux moines péteurs et amateurs de disco, par Filip Nikolic des 2 Be 3, qui dévale les rues de Nice à bord d'un caddie de supermarché et surtout par l'« humoriste » Dane Cook qui, lors d'une scène, rentre dans le cadre pour faire une imitation du raptor de **Jurassic Park** et en ressort aussitôt. Il ne manquait plus que les faux rires de sitcom ! Un film digne du pire Max Pecas, et donc génial.

D.G.

BATTLEFIELD EARTH
(2000) DE ROGER CHRISTIAN

Ron L. Hubbard, à ses heures perdues, était un grand comique : il faut en effet avoir un sens de l'humour en béton pour écrire un roman racontant l'histoire d'une race de grandes quignes rastas aérodynamiques qui envahissent la Terre. Le réalisateur Roger Christian l'a bien compris et se met au niveau en penchant sa caméra au moindre plan (à moins qu'il soit pied-bot). Quant à John Travolta et Forest Whitacker, grands fans de l'Hubbard, ils incarnent à merveille les Simpsons du futur dans les rôles respectifs d'Homer et Barney, les piliers de comptoir buvant de la pisse bleutée. Et George Lucas, qui aime bien rire, adore cette adaptation. Il a bien raison !

S.M.

LE JUSTICIER DE NEW YORK (1985) DE MICHAEL WINNER

Troisième volet de la mythique série du **Justicier dans la ville**, **Le Justicier de New York** est l'ultime fleuron d'un genre qui fit les beaux jours du polar américain dans la période 1970-1985 : le film d'autodéfense. Un genre passionnant en soi, n'en déplaise aux peine-à-jouir qui stigmatisent le fascisme larvé de ces films-là tout en bavant devant les expéditions punitives d'un Batman. Pour devenir accro, c'est pas difficile : il suffit de tomber en arrêt devant l'affiche démentielle du 3e **Justicier**. Le monolithique Charles Bronson y brandit une énorme mitrailleuse Browning sur fond de Grosse Pomme en feu. Après, il ne vous reste plus qu'à voir l'objet en question. Et là, mes enfants, c'est carrément l'extase ! 1h30 de violence surréaliste, où Bronson démastique du loubard sous les acclamations des vieux du quartier. Le flic du coin (cette vieille ganache de Ed Lauter) vient sermonner un peu Charlie, mais vu que le Charlie, il a un argumentaire en béton (c'est normal, c'est quand même Bronson, merde !), le flic tombe d'accord avec lui. Et ça repart de plus belle ! Comme tout le monde est avec lui (les vioques, les flics, les clodos, les chats de gouttière…), Bronson décide de terminer sa croisade en déblayant le chef des marlous au lance-roquettes, et à bout portant siou plaît, pour être bien sûr qu'il est mort, le salopiot. Et le tout filmé au grand angle par Mister Michael Winner, qui avait résolument abandonné le registre de la violence sèche propre aux deux premiers volets de la saga pour verser dans la surenchère cartoonesque. Un certaine idée du bonheur…

A.B.

TERRAIN MINÉ (1994) DE STEVEN SEAGAL

Avant 1994, Steven Seagal faisait déjà de grands films humanitaires, comme **Justice sauvage** ou **Désigné pour mourir**, à base d'explosions de grosses putes au riot gun et de rastas décapités à coups de manchettes. Mais lorsque notre saumon agile passe derrière la caméra pour faire son **Citizen Kane** à lui, il enterre carrément tous ses efforts précédents. Faut dire, il triche aussi… On le retrouve ainsi dans la peau de Forest Taft, un mec qui ne se chie pas dessus quand ça pète derrière lui. Dans l'idée de sauver la banquise et ses habitants, Forest Seagal marrave les salopiots qui déversent du pétrole dans l'océan en leur cassant les bras en 53 morceaux. Laissé pour mort le cul sur la glace, il se réveille chez les Inuits qui lui apprennent le respect de la vie, de la mort, de la nature et des ours. Une fois la leçon assimilée, Steven Taft repart, gonflé à bloc, pour encore plus déchirer la façade des hommes du méchant Michael Caine. Et Steven Seagal d'enquiller les dialogues anthologiques dans la bouche des mercenaires qui traquent notre héros : « *Tonto, tu me gardes cette porte comme si c'était le pucelage de ta sœur !* », « *Et je vais te fourrer ce flingue dans le cul et te faire sauter la cervelle* » ou encore « *Ce type, tu le laisses à poil sur la banquise, le lendemain, tu le retrouves au bord de ta piscine, les poches bourrées de pesos, en train de tringler ta femme le sourire plein la gueule !* ». Et après un final apocalyptique où Steven Gump bousille une usine de pétrole tout seul avec ses petits bras, le réalisateur qu'il est nous assène un vrai message d'amour de la nature en dénonçant le complot des grands industriels qui nous cachent qu'il existe des voitures fonctionnant à l'électricité ! Voilà ce que j'appelle un vrai film d'auteur, nardin imouk !

S.M.

FLASH GORDON (1980) DE MIKE HODGES

Lorsque l'on parle de **Flash Gordon**, il est de bon ton de rappeler qu'avant d'écrire **La Guerre des étoiles**, George Lucas voulait adapter la bédé démente d'Alex Raymond, mais que Dino De Laurentiis lui avait damé le pion en acquérant les droits d'adaptation à prix d'or. Cette anecdote trop fameuse explique que **Flash Gordon** soit considéré à tort comme un pauvre démarquage yankee de **Star Wars**. Une méprise que la musique de Queen (qui fait montre d'un art déjà consommé du sampling), ou le réjouissant cabotinage d'un casting presque entièrement anglais ont fortifié. Mais en réalité, cette énorme production De Laurentiis est un authentique produit italien. Baroque à souhait, joyeusement sexy (la chaste princesse Aura de la bédé est transformée en nymphomane qui couche avec papa et trompe sans vergogne son Prince Barin de mari), excessif, d'un mauvais goût et d'une vulgarité superbement ostentatoires, le **Flash Gordon** version eighties est une boursouflure qu'il faut ranger quelque part entre le **Diabolik** de Mario Bava, **Star Crash** de Luigi Cozzi et Federico Fellini. On ne s'étonnera d'ailleurs pas de trouver l'un des plus fidèles collaborateurs du réalisateur de Casanova, Danilo Donati, en tant qu'ensemblier et costumier. On ne s'étonnera pas non plus d'apprendre que De Laurentiis a tenté pendant très longtemps de convaincre Fellini (qui définissait déjà son **Satyricon** comme un film de science-fiction) de réaliser ce film. Revoyez **Flash Gordon** avec en tête sa réelle nationalité. Vous allez découvrir un nouveau film.

J.D.

VIRUS CANNIBALE (1981) DE BRUNO MATTEÏ

On aimerait bien cataloguer Bruno Matteï « plus mauvais réalisateur au monde », mais cette distinction est condamnée à l'échec sémantique dans la mesure où l'homme a atteint, par sa seule mise en scène, un niveau inégalé dans l'humour involontaire et décalé. Un conducteur de jeep, censé être dans la jungle mais filmé dans la banlieue de Naples, c'est le niveau 1 du ratage. Lorsque le conducteur tourne la tête à gauche et qu'on enchaîne sur un plan de singe acrobate tiré d'un documentaire, c'est le niveau 2. Lorsque le conducteur tourne la tête dans l'autre sens, et qu'on enchaîne sur un plan de gerboise australienne en train de faire des petits bonds, on a sauté d'un coup vers les niveaux 5, 6 et 7, de véritables parenthèses spatio-temporelles que seuls les grands philosophes et Bruno Matteï ont pu atteindre un jour. **Virus Cannibale** cumule tellement de « ratages » d'un plan à l'autre, avec une telle gradation dans le n'importe quoi, qu'on hésite en fait entre la « poésie naïve », le « génie conceptuel reptilien » ou simplement la folie. Quel homme aurait l'idée de filmer un toboggan en pleine jungle sans la moindre explication ? Un mercenaire, sosie du chanteur Dave, en chapeau haut de forme et tutu rose qui chante « Singin' in the Rain » en se faisant tuer (moment dramatique psychologique) ? Sa voisine de palier zombifiée se faisant kicker par un des acteurs ? Non, franchement, Matteï est un génie, un bienfaiteur de l'humanité même, si tant est que le rire soit le propre de l'humanité. À ce propos, si vous n'avez jamais réveillé un immeuble à coups d'éclats de rire, c'est que vous n'avez jamais montré **Virus Cannibale** à la fiancée d'Olivier Desbrosses. R.D.

PIÈGE À HONG-KONG (1998) DE TSUI HARK

Une conjonction explosive d'éléments sous tension. 1/ un réalisateur de premier plan, expérimental, un tantinet marxisant, enragé à l'idée de devoir « faire ses preuves » pour des capitalistes américains, 2/ une star épuisé par ses abus de substances illicites, qui ne comprend plus ce qu'il fait et s'en remet au cinéaste de génie pour sauver sa carrière, 3/ un spécialiste des rôles de side-kick insupportables qu'on a placé là dans l'espoir de rajouter quelques « touches d'humour », 4/ Hong Kong, la ville de tous les excès... Voilà comment Tsui Hark, dans un premier temps, va faire subir à Van Damme les pires humiliations : chanter de la pop chinoise idiote avec le sourire, être filmé en mode super deformed (à la ***Collège Fou Fou Fou***), porter le jogging de Mario David (prof de muscu dans les comédies de Louis de Funès, qui furent des cartons en Asie), se faire fouetter les fesses avec une anguille, etc... le tout au travers d'un film à la mise en scène tout à la fois incroyable d'audace et incroyablement nulle (plan subjectif de pied rentrant dans une godasse, caméra filant dans les circuits téléphoniques pour imager les coups de fil), monté sur un script totalement incompréhensible (pourquoi Paul Sorvino meurt-il trois fois en une demi-heure ? Pourquoi une course de pousse-pousse avec des nains ?) le tout supervisé par personne et sorti sur le marché sans aucun ménagement. A posteriori, on constate avec stupéfaction que Tsui Hark expérimentait là ce qui allait le mener à la bombe **Time and Tide**, et que l'OVNI vandammesque demeure, après plusieurs visions, toujours aussi vivifiant et aussi drôle... à l'exception du side-kick comique bien sûr ! R.D.

CYBORG (1989) D'ALBERT PYUN

Le cas Albert Pyun est improbable. Tout le prédisposait à se faire un nom, à se bâtir une carrière en or 24 carats. Et malgré tout, que nenni ! Pourtant, le bonhomme a quand même commencé en tant qu'assistant d'Akira Kurosawa. Tout ça pour quoi ? Pour pondre le sous heroïc fantasy **L'Épée sauvage**, la comédie post-apocalyptique **Le Dernier missile**, le slasher universitaire **Campus** et enfin **Cyborg**, son **Mad Max** à lui. Dans ce dernier, Jean-Claude Van Damme, alors au firmament de sa carrière, est un combattant émérite dont la famille a été exterminée par une bande de sauvages. Tout en les cartonnant lorsqu'il croise leur chemin, il lutte aux côtés de quelques survivants pour trouver un antidote à l'épidémie qui ravage la Terre. Van Damme s'en donne à cœur joie et fait son cacou à la moindre occasion : un grand écart facial par-ci (entre deux murs, à plusieurs mètres de hauteur !), des poses kung-fu inutiles par-là. Le reste du casting est un concours de sales trognes, comme si les acteurs, à l'exception des brutes Vincent Klyn et Ralph Moeller, avaient été recrutés derrière les barreaux. Le scénario est d'une incohérence à toute épreuve et les combats tombent comme des cheveux sur la soupe à rythme régulier. Comme par miracle, même avec trois sous et quelques bouts de taule en poche, Pyun arrive à faire un film qui ressemble à un western spaghetti de seconde zone. Y'a pas à dire, il assure grave Albert ! D.G.

Dossier réalisé par Arnaud BORDAS, Cédric DELELÉE, Rafik DJOUMI, Julien DUPUY, Damien GRANGER et Stéphane MOÏSSAKIS

LES MAÎTRES DE L'UNIVERS (1987) DE GARY GODDARD

Dans le style concept inédit, **Les Maîtres de l'univers** se pose un peu là. Le film n'est en effet adapté ni d'un roman, d'une bédé ou de trading cards, mais de jouets ! Une telle audace inspire déjà le respect. Alors, évidemment, les cinéphiles hautins auront tôt fait de se gausser de l'inanité d'une telle source. On leur rétorquera que le film de Gary Goddard se livre à un audacieux et rare mélange des genres (seul **Krull** et le très cool **Yor** d'Antonio Margheriti avaient tenté une telle mixture), soutenu par le savoir faire du truqueur Richard Edlund et le visuel souvent inventif des designers William Stout et Moebius. J.P.

HIGHLANDER ENDGAME (2000) DE DOUGLAS AARNIOKOSKI

Depuis le temps que Christophe Lambert souhaitait « *retrouver le romantisme du premier* **Highlander** », il y est enfin parvenu. Ce quatrième volet reprend tous les éléments qui ont fait le succès de l'original : les paysages écossais, les flash-backs, une belle histoire d'amitié, un bad-guy dingo, une musique accrocheuse, et le romantisme, donc. Y sont adjoints des emprunts à la série télé amenés par la présence d'Adrian Paul, très convaincant dès qu'il manie l'épée. Résultat, on obtient le meilleur film de la série depuis le premier. Il existe trois montages différents : l'américain, l'européen et enfin un excellent director's cut disponible en DVD Zone 1. There can be only one ! C.D.

STAR WARS

JABBA ET LEIA
sont vendus séparément

© Lucasfilm Ltd.

METAL GEAR II

Toute l'actualit
des objets collecto
de l'été, pour le
fans de Star War
McFarlane, les Muppets o
Bruce Lee et des nouvelle
résines en import US

BOUTIQUE - 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS
M°PLACE DE CLICHY
OUVERT : LUNDI 14H-20H • DU MARDI AU SAMEDI 11H-20H

VENTE PAR CORRESPONDANCE :
LUNDI 14H-20H DU MARDI AU VENDREDI 11H-12H30
et 14H-20H AU 01 42 70 83 93 • email : serviceclients-videopole@wanadoo.fr

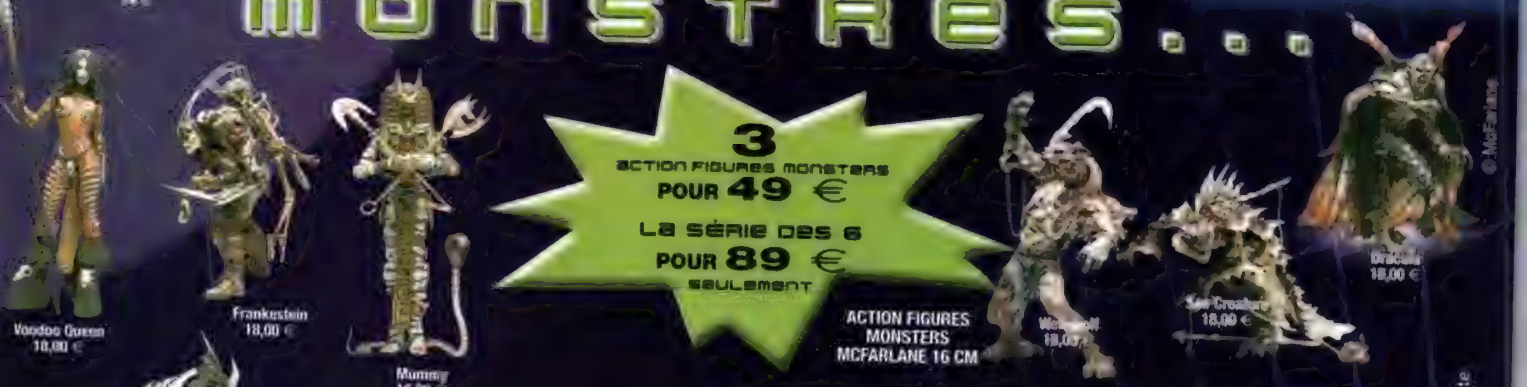
DE PRODUITS DÉRIVÉS

VIDEOPOLE

HOME CINEMA — DVD — PRODUITS DÉRIVÉS

SPIDER-MAN

MONSTRES...



SPAWN

* Prix valable pour toute commande d'une série complète passée avant le 31 juillet 2002

PRÉCOMMANDE DISPO FIN JUILLET

Renvoyez ce bon de commande à : VIDEOPOLE - 19 Rue Pasteur 92300 LEVALLOIS PERRET

PRODUITS	REF.	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

FRAIS DE PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO sous 2 à 3 jours à reception de votre commande (dans la limite des stocks disponibles). Voir ci-dessous.

SOUS-TOTAL

Frais de port et d'emballage

TOTAL A PAYER

Montant de votre commande TTC	Frais de port TTC* (conditionnement, assurance, livraison compris)
- de 30€	5.5€
de 30 à 150€	7.5€
+ de 150€	14.5€

*valable pour la France métropolitaine. Autres déstinations : nous consulter

☐ chèque JE JOINS MON RÉGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE

☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

MM7/02

NOM :..... PRÉNOM :.....

ADRESSE :.....

CODE POSTAL :..... VILLE :.....

TEL :..... NÉ(E) LE :..... e.mail :.....

Je désire recevoir le catalogue été 2002 ☐

Je désire être informé des prochaines offres Vidéopole ☐

Je désire être informé par e.mail de l'ouverture du site internet de vidéopole ☐

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 14 AOUT

JEU GRATUIT
DOG SOLDIERS

50 LOTS À GAGNER

LES 50 GAGNANTS RECEVRONT UNE INVITATION AU CINÉMA POUR 2 PERSONNES + 1 TEE-SHIRT

COCHEZ LA BONNE RÉPONSE ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE : **MAD MOVIES** - JEU BLADE II - 17 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM ..... ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE ..... TEL .....

QUESTION : DANS LA LISTE SUIVANTE, QUEL FILM N'EST PAS UN FILM DE LOUP-GAROU ?

☐ A/ WOLF ☐ B/ LE PACTE DES LOUPS ☐ C/ LE LOUP-GAROU DE LONDRES

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, organisé du 05/07/2002 au 20/07/2002 par CPF, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 20/07/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris.** Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles.

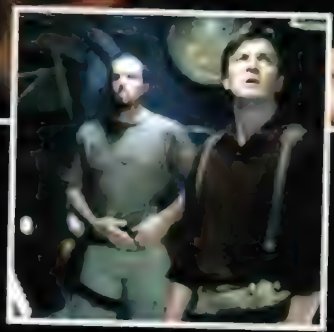
Les gagnants des lots seront déterminés par les 50 premières bonnes réponses reçues avant la clôture du jeu et seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **50 places de cinéma pour 2 personnes et 50 tee-shirts.** Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour chacun des lots gagnés.

La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable des pertes ou retards de courrier pour les réponses ou les lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 20/07/2002. Conformément à la loi informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

« Payback time ! »



sommaire

#88 DVD
McTiernan, **La Communauté de l'anneau**, Verneuil, Stuart Gordon, Brian Yuzna, Carpenter. Désolé, mais l'actualité DVD est aussi monomaniaque que nous, alors on en rajoute une couche avec joie.

#96 TÉLÉ MANIAC
Le créateur de ***Buffy*** s'envoie dans l'espace. Yannick Dahan est allé fouiner dans le projet ***Firefly***, mais trouve pour l'instant que ça manque cruellement de pyjamas.

#97 ANIME NATION
Si l'on en croit Bertrand Rougier, ***Big O*** pourrait très bien être le premier anime nippon trop occidental pour le public japonais. Ça éveille la curiosité.

#98 PLAYMAD
Tous mimis tout cracras les Pikmin. Mais méfiez-vous pourtant, car derrière l'innocence se cache la nouvelle création d'un visionnaire : Shigeru Miyamoto.

#99 TOP GOODIES
Nouvelle fournée des Movie Maniacs, une cinquième série qui mêle Sarah Connor à la nouvelle création de Clive Barker. Du grand standing.

#100 MELOMAD
Le retour des légendes Jerry Goldsmtih et John Williams. Victoire par K.O. assez inattendue de l'un sur l'autre, et explication en détail des défauts apparents du perdant

#101 SANG D'ENCRE
N'en pouvant plus d'attendre le **Hellboy** de Del Toro, Arnaud s'est jeté sur la traduction française de la bédé mythique, tout en feuilletant de son moignon libre l'entretien fleuve de John Carpenter, et en se faisant réciter le *Mr X* de Peter Straub. Bon sang mais calmez-le !

MC TIERNAN'S TOUCH (NOMADS, PREDATOR, SPEED & ROLLERBALL)

Après le commentaire audio de **Piège de cristal** (chroniqué dans le Mad 140), on attendait forcément celui de **Predator** comme une nouvelle démonstration de force. Autant le dire tout de suite, il n'en est rien. En effet, John McTiernan nous en apprendra finalement plus sur les problèmes de production (et dieu sait s'il y en a eu) que sur son propre dessein de mise en scène, même si au détour de certaines scènes majeures (la fusillade détruisant un pan entier de jungle), il se laisse aller à quelques explications particulières, mais surtout d'ordre thématique. D'une certaine manière, le projet lui aurait échappé des mains sur certains points (il semblerait que la fusillade du camp soit uniquement l'œuvre de la seconde équipe), même s'il a pu rattraper certaines de ses erreurs durant la période où le tournage a été interrompu pour plusieurs mois. Venant du circuit indépendant avec **Nomads** (qui vient de sortir en zone 1 chez MGM en VOST), McTiernan avoue clairement avoir fait un acte politique avec **Predator**, tentant ainsi une percée dans l'univers des majors et tout ce que cela comporte de compromission. Le Making of (intitulé « S'il peut saigner, on peut le tuer ») revient d'ailleurs sur le problème principal de la production au moment du tournage : ce foutu **Predator**. Des images d'archives nous montre le premier design conçu, un croisement entre un mollusque et le chanteur Carlos. Bref, pas de quoi la ramener tant le film courrait à la catastrophe. Appelé à la rescousse, Stan Winston composera le fabuleux concept que l'on connaît aujourd'hui (certaines des idées lui auront d'ailleurs été soufflées par James Cameron himself). Mais ne nous leurrons pas : même dans l'état, le Predator aurait pu souffrir d'une mise en images ridicule et à ce niveau, c'est bel et bien le travail de McTiernan qu'il faut congratuler ainsi que la persévérance de Joel Silver, qui l'aura imposé à la tête du film, ayant vu son potentiel sur un **Nomads** qui, finalement, fonctionnait lui aussi sur les mêmes principes d'abstraction et d'iconisation (à un moindre niveau il est vrai).

Un autre des éléments que **Nomads** et **Predator** partagent, et qui sera exploré de nouveau par le réalisateur avec **Rollerball**, sera la mise en abyme globale du film par le traitement de l'image. Explications : si on accepte la mise en scène comme une forme de langage, dont le découpage serait la grammaire, on découvre que les thématiques des films sont abordées par le biais d'un écran, quel qu'il soit. Qu'il s'agisse de l'appareil photo de Pommier/Brosnan dans **Nomads**, la vision thermique du **Predator** ou encore les renvois aux principes télévisuelles dans **Rollerball** (notamment dans la séquence en infra-rouge), chaque élément renvoie au spectateur une image faussée de ce qu'il attend. Le massacre de Dutch/Schwarzenegger ne sera perçu qu'à travers les yeux du Predator tout comme l'ensemble de l'imagerie « spectacle » de **Rollerball**, qui nous renvoie clairement notre beauferie à la gueule (on voulait voir du bourrin, nous voilà servis !). Entre les deux films, une forme de cynisme se sera clairement installée, mais jamais au détriment de la forme, comme certains peuvent l'entendre. **Rollerball** reste clairement un film estampillé John McTiernan, d'autant plus que c'est bel et bien un remontage effectué par ses soins que nous avons pu voir en salles. Le récent DVD Zone 1 propose d'ailleurs la version R du film, agrémentée de quelques plans violents (le sang sur les visages avait été effacé numériquement) et de quelques séquences de transitions manquantes. Le film ne change pas tellement dans son propos mais s'en sort mieux au niveau du travail psychologique de certains des personnages (Aurora en premier).

Une dernière mise en parallèle, pour le moins troublante, nous est suggérée par l'actualité DVD. McT affirme, dans le commentaire audio de **Die Hard 3**, avoir travaillé un temps sur le projet **Speed** avant de passer la main, chose confirmée par le producteur du film sur le commentaire audio de la nouvelle édition collector parue chez FPE (par ailleurs très orientée promo). On remarque ainsi les nombreuses similitudes entre le Keanu Reeves du film de Jan De Bont et le Chris Klein de McTiernan (même morphologie aux traits fins et élancés, même attitude type surfeurs et surtout, même carrière pré-action puisque Reeves était surtout

Ci-dessus : Nomads et Predator, de John McTiernan. En bas, à gauche : Speed, de Jan De Bont, projet sur lequel McT avait un temps travaillé.

connu pour les comédies **Bill and Ted**). S'il est évident que McT recherchait ce type de personnalité pour son Jonathan Cross (allant même jusqu'à proposer le rôle à Keanu Reeves, qui l'a refusé), on se demande quelle a été son influence sur l'actioner de Jan De Bont, tant certaines idées (la vision du bad guy Dennis Hopper, à travers de multiples caméras) se rejoignent. Cela expliquerait bien la qualité du film, en opposition avec les autres films de De Bont, mais bon, c'est bien connu : à Hollywood, tout se conserve, rien ne se perd !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - COMMENTAIRE SOUS-TITRÉ - MAKING-OF - FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES - PORTRAIT DU PREDATOR - GALERIE DE PHOTOS (SUR **PREDATOR**) - COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - INTERVIEWS - SCÈNES INTÉGRALES - GALERIE PHOTOS - MAKING-OF - NOTES DE PRODUCTION - SCÉNARIO - CLIP MUSICAL - BANDE ANNONCE ET TV SPOTS (SUR **SPEED**).

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VOST ET VF CANADIENNE DE **ROLLERBALL**) ET 2.0 (VOST DE **NOMADS**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTE - CLIP VIDÉO - DESCRIPTIF - BANDES ANNONCES (SUR **ROLLERBALL**) - BANDE ANNONCE (SUR **NOMADS**).

HEROÏC FANTASY, LA SUITE

(LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU & LEGEND - DIRECTOR'S CUT)

Pour peu que vous ne l'ayez remarqué, une mutation essentielle semble avoir touché Hollywood ces trois dernières années, et touche à l'assimilation de ce qu'on appelait il y a peu la sous-culture, aujourd'hui rebaptisée culture populaire. Il aura suffi que les studios se peuplent doucement d'un staff né dans les années 60 et 70, pour qu'instamment, fleurissent des adaptions réellement ambitieuses et respectueuses de divers comic books et, dans le cas qui nous interesse, d'un film d'heroic fantasy aux allures de classique imposant et parfaitement oscarisable. Il y a 16 ans de cela, Ridley Scott se heurtait aux pires résistances, à des montagnes d'incompréhension, alors qu'il tentait de monter ce rêve fou qu'était **Legend**. Aujourd'hui, Peter Jackson bénéficie d'un soutien sans condition pour mener à bien un pari largement plus insensé. 16 ans d'attente auront été nécessaires aux fans que nous sommes pour pouvoir enfin contempler la vision originelle de Scott (même si elle demeure partielle, étant donné la disparition d'une séquence-clé). À peine quelques mois, pour que le volet de Jackson se voit offrir deux montages et deux éditions DVD, dont la plus simple qui nous parvient en ce mois d'août est déjà très largement « spéciale ». Sur le DVD de **Legend**, Scott, meurtri, en vient à expliquer comment il fut l'artisan de sa propre annihilation, et massacra son propre chef-d'œuvre pour répondre aux besoins supposés de son époque. Ce sera l'occasion pour le public français de découvrir avec effroi, sur le deuxième disque, ce montage américain vomitif qui restait jusqu'alors une simple évocation (l'Europe eut heureusement droit au « compromis » qui a récemment été édité en Zone 2). Une décision qui acheva de transformer le visionnaire qu'il était en simple exécutant, dès son film suivant et jusqu'à aujourd'hui. Cruelle ironie, c'est le succès de ses récentes compromissions qui assure à **Legend** cette renaissance inespérée. De son côté, Jackson, gâté par un succès cosmique et quelques prix aussi multiples que bienvenus, a d'emblée droit à SA propre édition, le méga-coffret 4 DVD qui sortira en novembre. L'édition dite « simple » (désolé, mais là, le terme mérite les guillemets), en plus de nous garantir le montage salle (nous n'y avons pas si souvent droit en cas de director's cut), nous révèle en filigrane la dévotion de New Line envers son enfant prodige. Les trois documentaires principaux, ainsi que la quinzaine de featurettes annexes (celles du site officiel qui précédèrent la sortie) ont beau être frappé du sceau « promotionnel », ils sont quasiment tous axés autour du réalisateur. Fait rarissime qui prouve sa canonisation. Ceci n'empêchera nullement Jackson de reconnaître en quoi le travail de Scott et de son chef-op Alex Thomson, rappelant celui du tandem Michael Powell/Jack Cardiff, a pavé la voie esthétique de **LOTR** dans sa retranscription à l'écran et en mouvement d'une imagerie jusque-là réservée aux enluminures de beaux livres de conte. Et d'ailleurs, si le DVD de **Legend** garantira aux 99 % d'entre vous qui ne l'ont pas découvert en salles (hé hé) un véritable choc esthétique, le DVD de **LOTR** vous fera également réaliser avec stupéfaction que l'essentiel des copies salles étaient bien loin de rendre justice à la véritable qualité éthérée, parfois diaphane, du film de Jackson.

PS : notons que **LOTR** est devenu à ce point un enjeu commercial, que chaque doc prend soin de pixeliser la moindre marque presente à l'écran !

Rafik Djoumi

DVD ZONE 2 **LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU**
ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 EX (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST ET VF) : 3 DOCUMENTAIRES - 15 FEATURETTES - BANDES ANNONCE - SPOTS TV - VIDEO CLIP - PRÉSENTATION DES **DEUX TOURS**.

DVD ZONE 1 **LEGEND**
ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9) 5.1 (VOST) SUR LES DEUX VERSIONS. SUPPLÉMENTS (VO) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING-OF - SCORE ISOLÉ DE TANGERINE DREAM - ARCHIVES DE DEUX SÉQUENCES PERDUES - STORYBOARDS - VIDEO CLIP - BANDES ANNONCE - CLIPS TV - PHOTOS.

CONTAMINATION

D'ANTHONY HICKOX

On ne le dira jamais assez, Anthony Hickox est l'un des réalisateurs les plus doués de sa génération. Fils du mythique Douglas Hickox (entré dans la légende avec **Théâtre de sang**, où Vincent Price assassinait huit critiques de théâtre en s'inspirant des pièces de Shakespeare) et frère aîné d'un James bien décidé à perpétuer l'héritage cinématographique familial (voir **Bloodsurf**, dans ce numéro), Anthony Hickox fait une entrée fracassante dans le petit monde de la série B bien torchée en 1988 avec le very gory **Waxwork**. Suit une flopée de titres qui confirment rapidement tout le bien qu'on pouvait penser de ce réalisateur capable de mêler le film de vampires au western (**Sundown**), de ressusciter une franchise foireuse (**Warlock 2**), d'amener Pinhead et ses potes cénobites vers un délire très comics (**Hellraiser 3**) ou de parodier **La Maison du Diable** et **Alien** (Waxwork 2). Après **Full Eclipse**, son film de loups-garous super-héros, il tombe un peu en disgrâce aux yeux de la presse spécialisée. Son adaptation de **Prince Valiant** laisse tout le monde de marbre, se plante lamentablement au box-office et condamne par la même occasion ses films futurs au purgatoire. La sortie ce mois-ci de **Contamination**, son 14e film, sonne ainsi comme une revanche.

Joseph Muller (Peter Weller, émouvant et juste), chercheur au chômage en plein divorce, provoque accidentellement dans un laboratoire hongrois, la fuite d'un virus mortel. En cavale, contaminé et contagieux par simple contact, Joseph Muller devient rapidement l'homme le plus recherché du pays. Une chasse à l'homme s'organise, menée par David Withman (William Hurt), un spécialiste américain en quête de rédemption après la mort de sa femme qui ne tardera pas à se heurter aux derniers relents de la guerre froide.

Les années passent, le talent d'Hickox demeure. Il s'évertue et réussit à dépeindre des personnages réels et attachants, soigne ses images (rarement la beauté des pays de l'Est n'a été si bien mise en avant) et en profite pour dénoncer sans détour la vénalité des grands groupes pharmaceutiques. Un auteur, Hickox ? Peut-être, mais avant tout un cinéaste précieux au savoir faire indéniable. Reste plus qu'à voir si **Last Run** et **Federal Protection**, ses deux nouveaux films, viennent confirmer cette très bonne impression.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ALLEMAGNE/USA. 2000. RÉAL.: ANTHONY HICKOX. INT.: WILLIAM HURT, PETER WELLER, KATJA WOYWOOD, MICHAEL BRANDON, NATASCHA MCELHONE... FORMAT 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 2.0 (VF) ET 5.1 (VO). DIST.: FILM OFFICE.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Claws of steel

DE WONG JING

Le cinéma de Hong Kong n'est plus celui que l'on a connu avant la rétrocession de 1997. Aussi, la mission de cette collection lancée par Christophe Gans (également réalisateur à ses heures perdues) était de rappeler, en ces temps de mode asiatique (merci **Matrix**, merci **Tigre et Dragon**), quels sont les chefs d'œuvre de cette cinématographie autrefois barrée, donc réjouissante. Si **The Killer**, **Zu** et **Fist of Legend** se sont imposés d'eux-mêmes, autant dire tout de suite que ce **Claws of Steel** mange les pissenlits par la racine. Connu internationalement sous le titre de **Last Hero in China**, ce film réalisé par Wong Jing (le Jean-Marie Poiré asiatique) conte une aventure du célèbre Wong Fei Hung mais sous le mode de la comédie débile et surtout débilitante. Et si ce n'est la présence de Jet Li dans le rôle du fameux docteur, rien ne rappèle la magnificence des réalisations de Tsui Hark (la série des **Il était une fois en chine**, bien sûr). Entre cadres mous et gags foirasses, **Claws of Steel** est proposé dans une copie limpide mais sans suppléments. Le film intègre donc la prestigieuse collection, probablement dans un pur souci de rentabilité (Jet Li fait vendre), et si c'est ce qui permet aux éditions prochaines de **À toute épreuve** (en septembre prochain) et **The Blade** (un peu plus tard) de sortir, on ne va pas s'en plaindre. Amen !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS.

Verneuil à l'honneur

(MÉLODIE EN SOUS-SOL & UN SINGE EN HIVER)

TF1 Vidéo se décide enfin à ressortir ces deux chefs d'œuvre que sont **Un singe en hiver** et **Mélodie en sous-sol** dans des éditions DVD dignes de ce nom. **Mélodie en sous-sol**, jusqu'ici disponible dans une pitoyable édition colorisée, se retrouve donc paré de ses magnifiques atours de polar noir et blanc. Film de casse implacable et élégant, servi par deux acteurs inoubliables (Gabin et Delon), un scénario en béton armé (Simonin/Audiard) et une musique entêtante, cette œuvre reste encore aujourd'hui époustouflante, par la manière qu'a Verneuil d'axer le déroulement de l'intrigue sur la perception qu'ont les gangsters de leur environnement. À tel point que le spectateur pourra s'amuser à dessiner un plan assez détaillé du casino à l'issu de la projection. Du grand art ! **Un singe en hiver**, lui, en plus de démontrer l'éclectisme de son auteur, prouve sa capacité à parfaitement gérer un parti pris instable, à savoir raconter l'histoire d'amitié entre deux alcooliques (Gabin et Belmondo) sous forme de tragi-comédie désenchantée, où une émotion à fleur de peau le dispute à un sens de la bouffonnerie quasiment héroïque. Les deux éditions sont présentées dans de superbes masters, avec des suppléments passionnants, où interviennent notamment Jacques Bar (producteur) et Claude Pinoteau (assistant réalisateur). Du grand art, j'vous dis...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.0 ET 5.1 ARKAMYS ET MONO. SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES.

HORRORVISION

DE DANNY DRAVEN

Nouveau lieu de hantise à la mode, le Net est au centre de l'histoire de ce **Horrorvision**, réalisé par le jeunot Danny Draven (**Hell Asylum, Cryptz**).

Scénariste débutant en pleine négociation avec Miramax, Dez (Jake Leonard, sosie troublant de Bruce Campbell) arrondit ses fins de mois en jouant les webmasters pour des sites pornos. Écumant le Net avec assiduité, comme certaines personnes de la rédaction le font avec les bars et les tripots de la capitale, il ne tarde pas à se connecter sur Horrorvision.com, un site pirate et extrême, condamnant ses malheureux visiteurs à une mort cérébrale et digitale. Sa copine ne tardant pas à en faire les frais (dans une scène mémorable, où notre héros benêt s'empresse d'appeler une ambulance en la voyant se faire digitaliser et aspirer par son ordinateur), Dez se retrouve bien malgré lui à la tête d'une croisade contre Manifesto, le mal virtuel responsable de ce foutoir... Le petit Draven aime le genre et pille ouvertement ses références à visage découvert : son pseudo (Daniel Hageman de son vrai nom) et la bande originale indus/néo-métal de son film (excellente au demeurant) montrent que **The Crow** a sûrement été pour lui un gros choc passionnel ; le mentor black du héros est le bodysnatcher du Morpheus de **Matrix** ; le monstre final semble sortir tout droit du **Hardware** de Richard Stanley et les boules de métal agressives nous ramènent sans détour à la belle époque des **Phantasm** de Don Coscarelli. Un cocktail old school/new school pas si désagréable que ça, malgré l'absence totale d'ambition. À l'instar de **Witchouse 2**, le DVD d'Horrorvision nous propose un très bon making-of rempli de scènes de tournage, de conceptions d'effets-spéciaux et d'interviews. À la vue de ces images, une évidence s'impose : le manque de moyens de l'entreprise est totalement compensé par un amour entièrement dévoué au genre et à la serie Z bricolée entre amis en particulier. L'esprit Full Moon par définition.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL.: DANNY DRAVEN. INT.: JAKE LEONARD, MAGGIE ROSE FLECK, JOSH COVITT, JAMES BLACK...TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE - FILMOGRAPHIES - MAKING OF (30 M 55 S) - TEASER FULL MOON. DIST.: WARNER.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

CONFLITS SUR PELLICULE

(LA CANNONIÈRE DU YANG TSE, LA GRANDE ÉVASION, LES CHIENS DE GUERRE, L'EXPRESS DU COLONEL VON RYAN, UNDER FIRE, L'OMBRE D'UN GÉANT, UN HOMME DE FER)

L'avalanche de films de guerre que vient de lâcher l'éditeur FPE dans nos bacs (sans le moindre ménagement pour nos bourses de compulsifs notoires) explicite le sens même que l'on donne en ces pages au mot « genre ». Car sans atteindre forcément l'infinie richesse du western, le film de guerre offre ici l'amplitude de ses thèmes et tonalités à travers des œuvres qui s'inscrivent chacune entièrement dans sa définition rigoureuse. Si l'on retire de la liste l'emblématique **Grande évasion**, qui réunit à lui seul la quasi-totalité des constantes, on cherchera en vain le trait d'union entre les autres titres. Qu'est ce qui rapproche de purs véhicules académiques pour stars installées, tels que **L'Ombre d'un géant** ou **L'Express du Colonel Von Ryan**, de ce film de gang déguisé qu'est **Les Chiens de guerre**, joyeuse œuvre de voyous burnés qui suit difficilement les traces d'un **Dernier train du Katanga** ? Y-a-t-il un rapport entre le magnifique **La Canonnière du Yang Tse** (son sens du spectacle post-David Lean, sa tonalité douce-amère, son sentiment de désespoir) et l'ultra-politisé **Under Fire**, charge furieuse contre l'interventionnisme impérialiste US ? À vrai dire oui. Il y en a un, et il s'appelle Maître Goldsmith, qui signe ici deux de ses meilleures partitions, exécutant prestigieux sur le film de Wise, et quasiment co-réalisateur sur celui de Spottiswoode. Mais même sa démarche musicale prouverait à elle seule le grand écart entre ces deux œuvres qui se réclament pourtant du même modèle (la romance impossible sous les canons de l'histoire). Tous ces titres combinent en fait deux autres « genres » bien définis : le film épique et/ou romantique, et le cinéma d'action. Ce qui nous fait d'autant plus regretter la disparition totale d'un autre sous-genre pourtant autrefois prisé : le film de soldats (que John Woo tente de ressusciter avec **Windtalkers**). Fleuron de ce courant, l'étonnant **Un homme de fer** d'Henry King, cumule la chronique propre au sous-genre (ici une base aérienne anglaise durant les premiers raids en Europe) avec des portraits psychologiques bluffants de réalisme et de crudité. Le caractère généralement fantasque, voire fantaisiste, du film de guerre hollywoodien (sauf exception génialo-spielbergienne) est ici balayé au profit d'une étude vertigineuse de l'âme même du conflit, de sa raison d'être. À redécouvrir.

Rafik DJOUMI

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 1.37, 1.85, 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **LA GRANDE EVASION**) 4.0 ET 2.0 (VO ET VF DE **LA CANNONIÈRE DU YANG TSE**) 2.0 ET 1.0 (POUR LE RESTE). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES (SUR **LA GRANDE ÉVASION**) COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES RADIOPHONIQUES (SUR **LA CANNONIÈRE DU YANG TSE**) - BANDES ANNONCES (POUR LE RESTE).

STAR TREK NEXT GENERATION SAISON 2 Vanick Dahan ayant fait son superbe coming out le mois dernier, on ne va pas le commenter : « mais putaing les gars, c'est génial cette série ! ». La saison 2 vient de sortir pour tous ceux qui sont d'accord avec lui. (Paramount)

BARTON FINK La Palme d'or des tranches Coen (comme l'éditeur, mais sans le H et avec pas de cheveux) sort en catimini, sans supplément aucun mais pour le modique somme de 15 euros. Forcément, on ne va pas pleurer, malgré une compression approximative. (TF1 Vidéo)

LES SEIGNEURS Recette pour le grand « petit film » de Philip Kaufman. 15 Euros pour découvrir cette merveille nostalgique qui range du côté des bad boys des années 50/60, c'est franchement rien. Vivement consulté pour la suite ! (TF1 Vidéo)

HIGHLANDER 2 Il s'agit ici du remontage américain d'époque, toujours aussi bordélique mais sans le climax dans les étoiles. Pas de panique, le film reste toujours aussi con et maintenant que la pluie est passée (c'est ça, la suite d'Highlander ?!?), bien vous pouvez toujours le coller dans vos navets assumés. Mais faut l'assumer hein ! (TF1 Vidéo)

BLOW Cette édition compte une pléthore de suppléments chiadés pour ce film laborieux, traitant des conséquences diverses et malheureuses de la drogue sur la vie de George Jung, plus gros trafiquant des années 70, interprété ici par Johnny Depp. À noter : le réalisateur Ted Demme est mort le 13 janvier dernier des suites d'une crise cardiaque due à l'absorption de cocaïne. (Metropolitan)

LE CHASSEUR Le dernier film de Steve McQueen. Pas nécessairement une perle, mais le charisme de la star fait toujours, 22 ans après sa disparition, son effet dans ce petit polar alors encore empreint d'une touche formelle propre aux seventies. On ne boude pas son petit plaisir... (Paramount)

SCRATCH Un incroyable documentaire sur les figures importantes de la scène Hip Hop dont font partie les interviewés, tels que Mix Master Mike (des Beastie Boys) ou encore Afrika Bambaataa. À découvrir pour se rendre compte à quel point cette culture aura pris son importance dans le cinéma urbain d'aujourd'hui. De toute façon, si vous matez pas, une horde de Damien Granger viendra vous raser les parties génitales en guise de punition ! À vous de voir vous êtes prévenus... (Metropolitan)

THE TERROR/DEMENTIA 13 Jamais de votre vie et dévédéphile vous ne verrez une copie du The Terror de Roger Corman aussi dégueulasse. À côté, cela pas bien réjouissante du Dementia 13 de Coppola fait figure de beauté picturale. Un double programme tellement hideux qu'il en deviendrait presque collector pour tester votre matériel dans le sens inverse ! (Sony Music)

LE VERDICT Sidney Lumet pas aussi en forme que dans 12 hommes en colère, mais la performance de Paul Newman vaut largement le détour. Bonnement mené et avec un Bruce Willis en figurant chevelu (à vous de le trouver). Que demande le peuple ? (FPE)

THE SCORE Un thriller réalisé par le mec qui fait la voix de Yoda et Miss Piggy ? Et oui ! Et sans pour autant nous coller le vertige suspense de la mort, Frank Oz nous prouve bien la versatilité de son talent avec ce véhicule pour stars (De Niro, Norton, Brando) sympathiquement branlé, qui évite de justesse la mention « thriller pour papa ». (FPE)

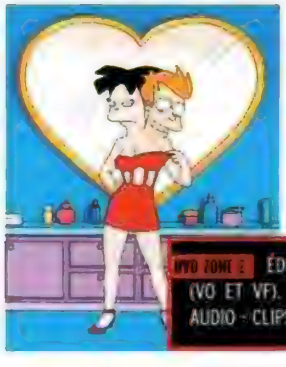
L'UNIVERS DE MATT GROENING

(*FUTURAMA* SAISON 1 & *LES SIMPSON* SAISON 2)

Si l'on devait illustrer par l'exemple les bienfaits du garde-fou en territoire scénaristique, on n'hésiterait pas à mettre côte à côte ces deux séries du même auteur Matt Groening. Conçue au départ comme une issue à l'univers « étriqué » des ***Simpson***, la série ***Futurama*** s'était garantie, à travers l'anticipation, un univers sans aucune barrière et aucun frein aux délires de son équipe. Il en résulte une écriture qui adopte presque inconsciemment le processus inverse de celle des ***Simpson***, basant l'intitulé de chaque épisode sur un gag, une idée loufoque ou symbolique, en tentant a posteriori d'en épuiser les possibilités humoristiques. La série des ***Simpson***, de par sa texture « réaliste » et contemporaine, oblige ses créateurs à définir avant tout un récit structuré, c'est-à-dire une situation, avant même d'y glisser le premier gag. Le résultat est éloquent. ***Les Simpson*** (à travers notamment cette saison 2 et la suivante) est un modèle de comédie de situation sous format sériel, alors que ***Futurama*** ressemble plus à un patchwork anarchique de blagues potaches. Pourtant, à même créateurs, même humour. Les deux séries ont beau partager ce mélange surprenant d'iconoclasme et de conservatisme,

Futurama s'avère bien vite un piège à créativité. D'ailleurs, au fil des épisodes, l'équipe de Matt Groening abandonnera le « tout-anticipation » pour loucher de plus en plus vers une version modernisée des ***Simpson***, faisant même de son principal acteur comique (le robot Bender) un démarquage voyant d'Homer. À la lumière de cette explication, les commentaires audio respectifs de ces deux coffrets se chargent d'apporter la touche finale. Celui des ***Simpson***, résolument dénué de toute info ou anecdote, est une merveilleuse partie de déconne entre potes, où la verve humoristique d'un Jim Brooks (scénariste de la série ***Taxi*** d'Andy Kaufman, et récemment réalisateur de **Pour le pire et pour le meilleur**) éclate au grand jour. À l'inverse, durant celui de ***Futurama***, les auteurs semblent redécouvrir leur travail d'un œil critique, et notamment sur la structure, tout en réagissant peu à leurs propres gags. Et l'évocation constante des ***Simpson*** en tant que phénomène culturel n'arrange franchement pas l'ambiance.

Rafik DJOUMI



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - CLIPS - FEATURETTES.

The unknown

DE MICHAEL HJORTH

Un **Blair Witch** suédois, ça vous dit ? Même s'il restera une date dans l'histoire du cinéma, force est de constater que le film de Myrick et Sanchez n'est plus vraiment à la mode aujourd'hui. Peu importe, le réalisateur Michael Hjorth (un baroudeur de la série télé suédoise) compte bien réitérer l'exploit des deux petits malins ricains et nous refait le coup du reportage-vérité filmé à l'arrache.

Un reportage axé sur un groupe de cinq biologistes partis faire des analyses dans une forêt détruite par un gigantesque incendie. La découverte d'un étrange fœtus calciné va rapidement entraîner nos héros dans une spirale de peur, de violence et... d'ennui pour le spectateur.

On bavarde beaucoup dans **The Unknown**. On bavarde dans une caravane, sous une tente, autour d'un barbecue ou encore en disséquant un fœtus qui ressemble beaucoup plus à un gigot d'agneau qu'à un rejeton du monstre indescriptible de **The Thing** comme le prétend la jaquette. Rallumez vos torches, la grande flippe n'est pas au rendez-vous. Le seul moment d'ambiance est à créditer au générique final, où défilent des dessins d'arbres et de ronces menaçants. Bref, **The Unknown** vient gentiment se ranger aux côtés d'**In the Woods** et de **The Last Broadcast**, les deux rejetons les plus connus de **Blair Witch**, et nous prouve que la sorcière de Burkitsville détient toujours le monopole de la terreur forestière moderne.

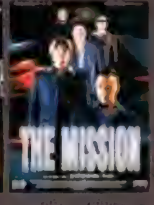
Alexandre BUSTILLO

DVD INCONNU SUÈDE. 2000. RÉAL. : MICHAEL HJORTH. INT. : JACKOB ERICKSON, MARCUS PULM, TOMAS TIVEMARK, AN-SUFIE RASE... FORMAT : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). DIST. : TF1. DISPONIBLE EN VHS ET DVD

LA FUREUR DES JUSTES

([illegible] & [illegible])

Deux des plus fortes personnalités hong-kongaises à ne pas encore avoir déserté l'ex-colonie britannique se retrouvent ainsi en complète opposition formelle alors que les éditions françaises de leurs films sortent au même moment. Si **Time and Tide** et **The Mission** restent deux polars survoltés, leurs traitements diffèrent on ne peut plus clairement. Le premier fait montre d'une maestria filmique proprement hallucinante, faite de mouvements de caméra traquant sans cesse la forme la plus expérimentale, tandis que le second cache bien son jeu en jouant d'une immobilité qui se révèle toujours, au dernier moment, dévastatrice. Dans les deux cas, le spectacle proposé fourmille d'idées à la seconde et déclenche une certaine furie émotionnelle d'une intensité rare. **Time and Tide** a beau être proprement incompréhensible narrativement parlant, il annonce le retour de son Tsui Hark de réalisateur au panthéon des sages qui contemplent la nature humaine (à la manière de **Green Snake**). A contrario, **The Mission** nous montre un Jonnie To moins expressif qu'à la période **Lifeline**, mais dont l'optique est bien celle de contenir une rage qui ne s'exprimera que par brefs instants, la rendant ainsi proprement palpable. Notons que le commentaire audio de Tsui Hark présent sur l'édition Zone 1 de **Time and Tide** a disparu dans sa traversée de l'Atlantique. Il était là, puis pouf ! Il a disparu... Pas cool.



Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT & TF1 VIDEO. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE TIME AND TIDE) 4.1 ET 2.0 (VO ET VF DE **THE MISSION**). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDE ANNONCE – FILMOGRAPHIES (SUR **TIME AND TIDE**) INTERVIEW - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES – GALERIE DE PHOTOS (SUR **THE MISSION**).

BLOODSURF

DE JAMES D.R. HICKOX

Son frère ayant lâché la série B horrifique pour des œuvres plus matures et réfléchies (voir **Contamination**), James D.R. Hickox reprend le flambeau (qu'il avait déjà vaillamment entretenu avec **Children of the Corn 3**, un très bon film rempli de meurtres sadiques et de monstres tentaculaires) avec **Bloodsurf**, un monster movie nostalgique des productions italiennes des années 80 comme **Apocalypse** dans l'océan rouge et autres **Alligator**.

Une bande de jeunes surfeurs arrive en Thaïlande avec une seule idée en tête : « rider » au milieu des requins. Cet exploit, vu dans ***Jackass*** (une émission américaine où des kids sont prêts à faire les pires conneries du monde, même les plus dangereuses, au nom du fun), va vite tourner court avec l'intervention d'un gigantesque crocodile qui, après avoir bouffé les requins, aimerait bien se taper nos amis les surfeurs comme dessert.

Malgré quelques fautes de goûts liées à l'étroitesse du budget (les stockshots), **Bloodsurf** est une aubaine pour l'amateur éclairé et nous dresse une galerie de portraits sortis d'une autre dimension : alors que tout le monde copule sauvagement, le bellâtre de service préfère aller se faire une vague plutôt qu'une meuf, un vieux loup de mer alcoolique se prend pour le capitaine Achab et deux pin-ups se caressent les seins pour appâter le monstre. Le monstre ? Parlons-en de ce fameux crocodile. Réalisé par l'incontournable (eu égard à son ventre élevé à la Budi) John Carl Buechler, la bestiole n'hésite pas à sauter comme un dauphin hors de l'eau pour bouloter un trafiquant de drogues à l'hygiène douteuse, à avaler directement un mec et sa planche, à bouffer les jambes d'un autre qui ne seront plus reliées à son torse que par son intestin grêle et à bondir d'arbres en arbres dans un final hilarant. Devant un tel programme, le spectateur ébahi se rendra rapidement compte que James Hickox vient simplement d'inventer la machine à remonter le Z. Elle marche et le voyage s'impose.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2000. RÉAL. : JAMES D.R. HICKOX. INT. : ARCHIE ADAMOS, SUSAN AFRICA, KATE FISCHER, JOE WEST... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE. DIST. : UNIVERSAL. DISPONIBLE EN VHS ET DVD

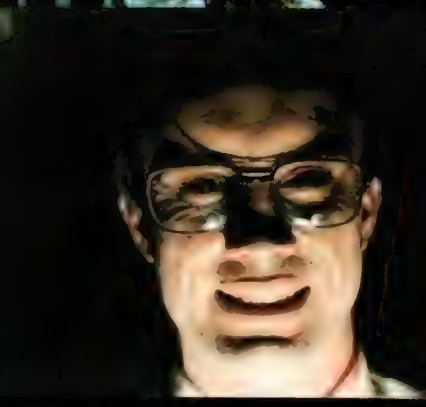
La maison des damnés

DE JOHN HOUGH

Dans la grande saga des maisons hantées au cinéma, le film de John Hough fait partie des bonnes surprises. Le script de Richard Matheson (déjà à la barre de celui de **Duel**) déblatère consciencieusement le cahier des charges imputable au genre (portes qui claquent, poltergeists, possessions et atmosphère gothique) mais avec assez de respect et de premier degré pour que le film fonctionne à merveille. Assez rare en vidéo, l'édition en DVD de **La Maison des damnés** est donc une très bonne nouvelle, même si les puissances des ténèbres se sont bien gardées de nous offrir une interactivité autre qu'une petite bande-annonce.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : 20TH CENTURY FOX. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.



RE-ANIMATOR

DE STUART GORDON

Si la qualité d'un supplément se mesure à son apport sur la perception et la connaissance que l'on peut avoir d'un film, alors on peut sans craindre dire que les bonus de cette toute nouvelle édition de **Re-Animator** sont parmi les meilleurs qu'il nous ait été donné de voir. Le commentaire audio de Stuart Gordon et les interviews vidéos révèlent en effet que ce que nous connaissons depuis toujours comme un sommet de gore et d'humour burlesque a bien failli être un film d'horreur très sérieux comme il en pullulait au milieu des années 80, étant même envisagé au départ comme une anthologie télévisée, plus fidèle à Lovecraft dans l'esprit que le produit fini. Nul doute que l'ambiance de franche camaraderie, perceptible dans le commentaire de Brian Yuzna et des acteurs, a grandement contribué à modifier la nature initiale du projet. Les scènes coupées et rallongées viennent entériner cet état de fait, la plupart des segments retirés du montage final étant beaucoup plus sérieux ou terrifiques que le reste du métrage. Au vu de la qualité de ces suppléments, difficile de concevoir comment l'éditeur Elite a pu autant de mal à passer le cap du Laserdisc. Les fans du film seront en tout cas ravis par ce DVD, à la copie irréprochable (exception faite d'un changement de couche un peu brutal) qui leur permettra de patienter tranquillement en attendant **Beyond Re-Animator**, troisième volet de la série, prévu pour très bientôt, avec Brian Yuzna à la barre.

Mathieu CAILLET

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ELITE ENTERTAINMENT. TRANSFERT : 1.85 (16/9). SON : 5.1, DTS ET 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : 2 COMMENTAIRES AUDIO - SCORE ISOLÉ - INTERVIEWS VIDÉOS - SCÈNES COUPÉES ET RALLONGÉES - ANALYSE DE LA MUSIQUE - STORYBOARDS - GALERIES DE PHOTOS - BANDES-ANNONCES ET SPOTS TV - FILMOGRAPHIES.

Batman le film

DE LESLIE H. MARTINSON

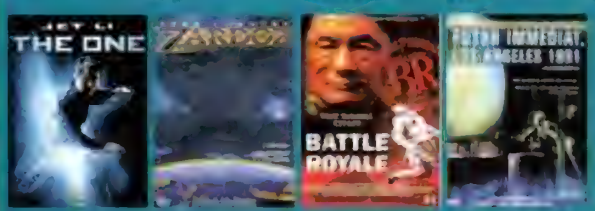
On en parlait le mois dernier dans notre dossier comics et le voilà qui déboule en DVD : **Batman le film** est enfin disponible dans notre belle contrée, et dans une copie proprement sublime qui plus est ! Rhaaa Lovely ! On en apprend pas forcément des masses sur le commentaire audio du dynamic duo Adam West et Burt Ward, si ce n'est que, contrairement aux idées reçues, ce film n'a pas inspiré la série télé mais qu'il a été au contraire conçu entre les deux premières saisons de celle-ci, suite à son succès fracassant. Au départ, c'est l'inverse qui était prévu, pour pouvoir imposer la série, qui n'en a pas eu besoin. Si le reste du commentaire se concentre en anecdotes de plateau, il est amusant de constater à quel point les acteurs, en bons forains, se prêtent au jeu et retrouvent, parfois l'espace d'un instant, la peau de leur personnage respectif pour en offrir toujours plus à l'auditeur. Si le film se suffit bien évidemment à lui-même, c'est un plus non négligeable. Pur produit sixties, jusque dans son esthétique outrancière et le jeu sur-caricatural des acteurs (mention au regretté Burgess Meredith, l'entraîneur des **Rocky**, dans le rôle du Pingouin), **Batman le film** et la série qui l'a engendré, restent toujours victimes d'une incompréhension aberrante : beaucoup de spectateurs le jugent encore au premier degré, ce malgré la note d'intention du générique (« ce film est dédié aux amoureux de l'absurde »). Comme dirait le caped crusader lui-même, d'un air pincé : « Oh les vilains p'tits monstres ! ».

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTES - BANDES ANNONCES - GALERIE DE PHOTOS.

VISIONS DU FUTUR

(BATTLE ROYALE, FUTUR IMMÉDIAT, THE ONE, ZARDOZ)



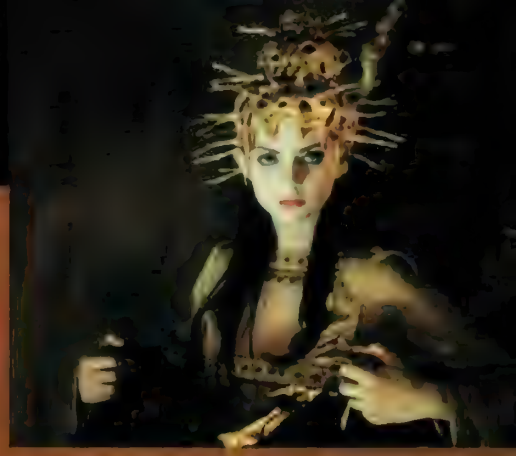
Zardoz, **The One**, **Futur immédiat** et **Battle Royale**. Quatre films qui, en apparence, n'ont rien à voir les uns avec les autres, mais qui pourtant conditionnent leur traitement en fonction d'une donnée de base : l'anticipation. Imaginer un futur proche, ses radicalisations comme ses utopies, à l'aune des dérives du temps présent, telle a toujours été la force du cinéma américain (et du cinema japonais contemporain, comme en témoignent les films de Tsukamoto ou de Kiyoshi Kurosawa). Un cinéma qui a su distiller de nombreuses interrogations au sein de genres ultra codés, faciles d'accès, où le spectacle apparent cautionne les choix idéologiques posés en filigrane. Ce fut le cas de **Starship Troopers**, de **Rollerball**, comme celui de **The One**, de **Futur immédiat** ou de **Battle Royale**, qui sortent ce mois-ci en DVD dans des éditions (soyons francs) pas franchement transcendantales. Sans jamais atteindre l'intelligence des premiers, ces films (très) bancals ont au moins le mérite d'interpeller en surface certains concepts ou de se poser en pamphlets audacieux.

Postulat sociologique (intégration, racisme, tolérance) dans le mauvais **Futur immédiat** de Graham Baker qui, au travers du buddy-movie, imagine l'immigration d'aliens sur notre planète. Concept métaphysique, celui du multivers (piqué à la littérature heroïc fantasy de Moorcock et Zelazny) dans le bourrin et plutôt fun **The One** de James Wong, où divers avatars d'un même être parcourent l'espace-temps pour s'affronter. Pamphlet culturel ultra-violent, enfin, avec le barbare **Battle Royale** de Kinji Fukasaku, qui imagine une société japonaise facho obligeant ses enfants à s'entretuer. Seul **Zardoz**, ovni intellectuel (et ultra kitsch !!) questionnant un monde soumis à ses croyances mythologiques, sort du lot, son orientation étant plus masturbatoire que divertissante. Bref, critique d'un retour à la barbarie ou prétexte conceptuel à des films de genre pas vraiment folichons, ces films caractérisent assez bien la norme de l'anticipation au cinéma : une audace (**Battle Royale**) pour beaucoup de timidité (**The One** et **Futur immédiat**). **Zardoz** reste à part, car son intelligence est à la mesure de sa mise en image : étrange, hors norme, rare. À noter enfin, qu'hormis les nombreuses featurettes sur les excellents SFX de **The One**, ces éditions ne proposent, au mieux, qu'un commentaire audio. C'est pas génial (écouter James Wong, ça vous intéresse ?) mais c'est déjà ça...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT, FPE, M6 VIDÉO. TRANSFERT 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **THE ONE** ET **BATTLE ROYALE**) 4.1 (VO ET VF DE FUTUR IMMÉDIAT) 3.0 ET 2.0 (VO ET VF DE **ZARDOZ**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO DU RÉAL - FEATURETTES (SUR **THE ONE**) COMMENTAIRE AUDIO (SUR **ZARDOZ**) FEATURETTES (SUR **FUTUR IMMÉDIAT**) JEU - MAKING OF - FEATURETTE (SUR **BATTLE ROYALE**).

Ci-dessous, de gauche à droite : Zardoz, Futur immédiat et The One. En haut : Battle royale.



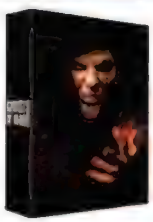
DAGON

DE STUART GORDON

« C'est dans un état bien particulier que j'écris ces mots, puisque cette nuit je ne serai plus. »
C'est sur cette phrase que s'ouvre *Dagon*, la courte nouvelle (9 pages) écrite par Lovecraft et tirée du recueil du même nom, recueil précieux puisque composé essentiellement de nouvelles inédites (*Le Clergyman maudit*, *La Malédiction de Sannath* ou encore *L'Etrange maison haute dans la brume*) et de pages poétiques inconnues (*Celephais*, *La Quête d'Iranon*). **Dagon**, le film, n'a lui quasiment rien à voir avec la nouvelle puisqu'il est en fait adapté d'une autre nouvelle de Lovecraft : *Cauchemar sur Innsmouth*.
Dagon résonne comme une corne de brume dans les ténèbres, annonçant le retour de Stuart Gordon, l'un des cinéastes les plus importants pour le genre et épaulé pour l'occasion par la désormais incontournable Fantastic Factory.
Mouillant au large des côtes espagnoles, un voilier de plaisance se retrouve piégé au milieu d'une gigantesque tempête. Devant fuir, ses occupants échouent dans le petit port de pêche d'Imboca, une paisible localité en apparence seulement, puisqu'elle abrite les adorateurs de Dagon, une divinité assyro-babylonienne, adorée successivement à Sumer, à Akkad puis chez les Philistins.
Se servant de la peau humaine pour dissimuler leur monstrueuse identité, les membres de cette secte païenne considèrent l'arrivée de ces étrangers comme une bénédiction et une opportunité d'acquérir de la chair fraîche. Battue par les vents et la pluie, la petite ville d'Imboca se referme comme un coquillage sur ces visiteurs, les condamnant à une lente et sombre agonie...
Stuart Gordon, la résurrection ! Un peu mis sur la touche depuis quelques années, le mythique réalisateur de **Re-Animator**, de **From Beyond** et de **Dolls** fait un come-back fracassant avec un vrai film d'horreur, au sens noble du terme. Rarement un film n'a été autant en osmose, de par ces images (avec un final esthétiquement parfait, nous renvoyant sans détour aux scènes sous-marines d'**Inferno** de Dario Argento), avec une littérature fantastique et envoûtante où les légendes se racontent à la lueur des lampes-tempêtes, où les monstres se dissimulent dans les ténèbres et le brouillard pour mieux surprendre et où le spectateur/lecteur se surprend à fantasmer sur pareille aventure, quelque en soit le prix à payer.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ESPAGNE/USA 2000. RÉAL : STUART GORDON. INT : EZRA GODDIN, FRANCISCO RABBAL, RAQUEL MERONO, UXIA BLANCO, JOSÉ LIFANTE... IMAGE : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). DIST. : STUDIO CANAL.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD



GHOSTS OF MARS

DE JOHN CARPENTER

Reprenant la majorité des suppléments disponibles sur l'édition Zone 1, en y rajoutant de maigres choses, le **Ghosts of Mars** édité par Film Office fait la part belle à John Carpenter. Logique, dans le sens où le réalisateur est plus reconnu chez nous qu'aux États-Unis, malgré son nom qui précède à chaque fois les titres de ses films. En effet, le metteur en scène apparaît à chaque fois très brièvement pour présenter les featurettes présentes et en résumer le contenu en une phrase. Ici, la star, ce n'est ni Ice Cube, ni Natasha Henstridge, mais bel et bien Big John.
Cette évidence est par ailleurs entérinée par la présence d'un bouquin (chroniqué dans le Sang d'encre de ce numéro) et la B.O. du film, items uniquement présents sur la version collector du film. S'ils ne vous intéressent pas, autant se reporter à l'édition prestige, qui contient donc deux DVD. On y retrouve ainsi le commentaire audio du réalisateur, assisté par la bombasse Natasha Henstridge, complètement transfigurée dans le film, mais ici très limitée au niveau de la conversation (Rafik D., de Paris, vous en dira quelque chose !). On apprend donc rien de bien précis sur le film, mais entendre le réalisateur draguer ouvertement sa star principale est toujours chose amusante. Cependant, bien que le disque 2 propose diverses featurettes (sur le tournage, les SFX et le scoring du film), rien ne pourra empêcher la déception quant à une compression on ne peut plus hasardeuse. Si vous êtes pointilleux de ce côté-là, autant se reporter sur le Zone 1, codé R.C.E., si toutefois vous pouvez le lire (Rafik D., de Paris, vous en dira aussi quelque chose !).

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FILM OFFICE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING-OF - FEATURETTES - FILMOGRAPHIES - GALERIE DE PHOTOS, DESIGNS ET AFFICHES - BANDES ANNONCES.

Firefly

➜ par Yannick DAHAN

QUAND LE CRÉATEUR DE *BUFFY* LAISSE TOMBER SA DONZELLE PRÉ PUBÈRE POUR IMAGINER UN FUTUR TRAGIQUE EN PROIE AUX AFFRES DE LA GUERRE, ON PEUT DÉCEMMENT ESPÉRER UNE SÉRIE AU POTENTIEL ÉNORME...OU BIEN LE CONTRAIRE

Une bande d'ados permanentés, des histoires de lycée aussi captivantes que celles de ***Beverly Hills*** et des fights chancelants contre des vampires, auxquels on ne peut décemment pas croire. Qui aurait pu, à l'origine, imaginer qu'une série comme ***Buffy*** puisse un jour devenir un tel phénomène cathodique ? Personne, qui plus est si l'on a eu la « chance » de voir le nanar dont elle est l'adaptation. Pourtant, les faits sont là, et malgré les réticences qu'elle peut à juste titre inspirer, ***Buffy*** est une série qui cartonne. Les scénarios chaque fois plus sombres et complexes, qui ont su extrapoler sur un postulat de base plutôt limité, y sont sans doute pour beaucoup. Mais c'est avant tout la personnalité de son créateur, Joss Whedon, et son implication totale tout au long de la série, qui a pu assurer à ***Buffy*** une certaine cohérence.

Aussi est-on contraint d'aborder son nouveau projet, intitulé ***Firefly***, avec des sentiments contradictoires. Une certaine méfiance bien sûr, car Joss Whedon compte à son actif les scénarios peu reluisants de **Alien Resurrection** (sic) et de **Titan A.E** (re-sic !), et parce que sa série-phare ne gravite, après tout, qu'autour d'un ersatz de Britney Spears donnant des coups de tatane avec la grâce sibylline d'un Van Damme sous somnifères. Mais un peu d'espoir quand même, car le succès de ***Buffy*** permet désormais à Whedon de concrétiser un projet bien plus ambitieux.

Prévu à l'origine pour 2003, puis finalement programmé sur Fox Network pour octobre 2002, suite à l'abandon (décidé récemment) de la série ***Dark Angel*** produite par James Cameron, ***Firefly*** est un projet que Joss Whedon mûrit depuis deux ans. L'action se déroule 400 ans dans le futur, au lendemain d'une gigantesque guerre civile, et se concentre sur les péripéties d'un vaisseau marchand nommé Serenity. À son bord, des hommes et des femmes rescapés du conflit, qui essaient tant bien que mal de survivre, acceptant toutes sortes de boulots, même illicites, pourvu que leur vaisseau ne s'arrête jamais de voyager. Mais entre les planètes liées à l'Alliance galactique et celles qui délimitent désormais la Nouvelle Frontière, la route n'est pas toujours sûre...

Malgré ce postulat de SF guerrière, ***Firefly***, comme toute bonne série qui se respecte, traite en réalité de questions psychologiques, historiques et philosophiques. Joss Whedon ne cache d'ailleurs pas ses motivations premières, Firefly se posant en version futuriste de la bataille de Gettysburg et de la Reconstruction qui s'en suivit : *« je voulais que ce soit l'histoire d'un homme qui a combattu avec les Sudistes, qui a perdu et qui désormais n'aime plus personne. Cette série ne s'intéresse pas à ceux qui ont fait l'Histoire mais à ceux que l'Histoire a piétinés. Elle s'intéresse à leurs vies, à leur combat, et à leur quête d'identité dans un monde de ténèbres »*. Une série futuriste, plombée par les conséquences d'une guerre chaotique, avec des personnages meurtris, tristes et désenchantés, qui sont prêts à tout pour assurer leur survie ? Damned, on n'avait jamais vu ça ! Certes, l'axiome de départ ressemble étrangement à celui de ***Babylon 5***, sauf que l'équipage en question n'est pas impliqué dans les décisions étatiques. Loin des guerres de généraux, ***Firefly*** s'intéresse à des hommes simples, à ces pions, spectateurs des grands événements du monde, qui paient pour les erreurs des autres. C'est dans ces enjeux d'un quotidien impossible, phagocyté par l'empreinte indélébile d'une guerre dont ils sont les victimes oubliées, que ***Firefly*** prélève sa substantifique moelle.

Bien entendu, tout ça est très joli sur le papier, mais encore faut-il que Whedon développe un univers visuel à la mesure de son concept. Certains seront sans doute rassurés car c'est quasiment toute l'équipe de ***Buffy*** et ***Angel*** qui s'y colle (ouais, super chouette, top fun !!). Des scénaristes aux cascadeurs, en passant par le directeur artistique, les responsables de ***Firefly*** font quasiment tous partie de la famille Whedon. Un petit nouveau cependant : la société Radium, qui devra mettre en boîte les nombreux effets spéciaux de la série. Rien que sur le pilote, réalisé par Joss Whedon lui-même, plus de 80 plans digitaux seront nécessaires (des plans de vaisseaux bien sûr, mais aussi d'êtres synthétiques), ce qui laisse augurer du meilleur en termes de spectaculaire ampoulé. De toute évidence, rien n'a encore filtré (le pilote de deux heures est en cours de finalisation), mais comme Mad Movies est une pépinière d'investigateurs en herbe (et ouais !!), nous avons réussi à dégotter sur le Net quelques vidéos pirates, de courtes durées certes, mais assez éloquentes pour jauger des effets visuels. Verdict : ambitieux mais trop numérique. À moins d'avoir assisté à des premières ébauches, les mouvements des vaisseaux, comme le look des paysages, participent du syndrome **Star Wars** : trop propres pour être honnêtes !

Reste alors le casting, plutôt rassurant au regard de la horde californienne qui se balade dans ***Buffy***. Malgré une ex de ***Beverly Hills***, Rebecca Gayhart, c'est une pléthore de jeunes acteurs en provenance du cinéma qui occuperont les postes clé : Adam Baldwin (le GI ramboesque de **Full Metal Jacket**, plus tout jeune, c'est vrai !), Alan Tyduk (l'écuyer débile de **Chevalier**) ou encore Nathan Fillion (**Il faut sauver le soldat Ryan**) dans le rôle principal, celui du capitaine désabusé du vaisseau Serenity. Projet ambitieux doté de moyens conséquents et d'une équipe qui a fait ses preuves (***Buffy*** cartonne, ça m'énerve !), **Firefly** doit désormais passer le cap de l'audience ricaine. Mais quand on sait que la Fox vient de demander à Whedon de retourner le pilote (8,7 millions de dollars quand même !) parce qu'il privilégiait la psychologie à l'action, on se dit que c'est pas gagné...

Site Internet : http://www.fox.com/firefly/
Diffusion : octobre aux États-Unis. Inconnue en France.

→ par Bertrand ROUGIER

Big O

DEPUIS PLUS DE VINGT ANS LA SUNRISE PRODUIT CHAQUE ANNÉE UNE SÉRIE DE «ROBOTS» QUI DÉBAROQUE SUR LES PETITS ÉCRANS NIPPONS AU MOMENT DE LA RENTRÉE DES CLASSES. L'EXPÉRIENCE AIDANT, LES EXÉCUTIFS DE LA VÉNÉRABLE SOCIÉTÉ SEMBLAIENT PARFAITEMENT MAÎTRISER LE CONCEPT DE CETTE FRANCHISE ATYPIQUE, JUSQU'AU JOUR OÙ ILS DÉCIDÈRENT DE LAISSER LES COUDÉES FRANCHES À QUATRE FOUS FURIEUX...

En dépit de la médiocrité de certains shows télé, les grands studios japonais parviennent toujours à assurer la rentabilité de leurs produits grâce à des politiques de mercatiques efficaces. Malgré ses évidentes qualités artistiques, **Big O** faillit pourtant être l'une des exceptions à la règle. Il faut dire qu'en laissant à Satô Keichii, Katayama Kazuyoshi (le réalisateur de **Big O**), Yamashita Akihiko et Konaka Chiaki la direction d'un projet destiné au grand public, les experts-comptables prenaient des risques évidents. Les trois premiers trublions cités furent respectivement mecha-designer, directeur de l'animation et character-designer de la formidable série d'OAV **Giant Robo** (dont les 7 épisodes sont désormais disponibles en version française). Quant à Konaka Chiaki, qui est ici chargé du script et des dialogues, sa réputation s'est considérablement accrue depuis qu'il a collaboré à la conception de **Lain**. Sur le plan de la construction et des obsessions thématiques, **Big O** ressemble donc énormément au monument de la « science-fiction rétro » qu'est **Giant Robo**.

Malheureusement pour les producteurs, les consommateurs d'OAV, public exigeant de connaisseurs et d'acheteurs compulsifs, n'ont finalement que peu de points communs avec les téléphages, public familial et consensuel. Aussi, faire débarquer **Big O** (show blindé de références aux comic books et privé de gimmicks marchands – Pin-Up, ados, bestioles, trucs mignons – dans un marché déjà saturé de « Transformers ») sur le canal crypté « wowow » semblait être un pari très risqué. Rien ne préparait vraiment les spectateurs à ce qu'ils allaient voir : un ersatz de Batman bourré de talent et d'imagination.

Or, bien que, pour des raisons historiques évidentes, la société japonaise soit perméable à la culture yankee, la bédé US n'est jamais parvenue à s'imposer dans l'archipel, car la production de mangas dépasse largement, notamment en terme quantitatif, les standards américains. Logiquement, **Big O** fut interrompue prématurément après la diffusion du treizième épisode.

Roger Smith (= Bruce Wayne) est un négociateur (= un justicier) qui tente de garder son identité secrète tout en déjouant les plans des malfrats. Milliardaire, il est aidé dans sa tâche par Norman (= Alfred), un majordome zélé. Mais il est également secondé par un jeune compagnon passablement cynique et émancipé, R. Dorothy (= Robin), qu'il a rencontré au hasard de l'une de ses missions. Amateur de gadgets en tout genre, doté d'une intelligence rare et d'une forme physique hors du commun, Roger poursuit les bandits en Griffon (- Batmobile), lorsqu'il n'emploie pas le réseau de galeries souterraines reliant son manoir à la grande cité...

Il y a deux différences principales entre l'univers de Batman et celui de **Big O**. D'abord, les « super-vilains » de la série nippone jouent dans un registre plus étendu (gros robots, monstres, fantômes du passé) que ceux du comics américain. Ensuite, l'intrigue de **Big O** s'articule autour d'une idée singulière et vraiment très amusante : la population de Paradigm City a perdu la mémoire de tout événement survenu il y a plus de trente ans. Cet artifice scénaristique confère à **Big O** la dimension d'une œuvre de science-fiction « classique » et un canevas vraiment dense, qui offre un contraste saisissant avec la fausse nonchalance de l'intrigue (et des héros).

Malheureusement, les emprunts à ***Mission : Impossible***, aux séries B américaines et à la série ***Batman Beyond*** (conçue en partie au Japon), mixés à l'utilisation de figures majeures issues de **Lupin III**, **Kishin Heidan** et **Steam Detectives** ont rendu le show trop spécifique et référencé pour séduire les masses nippones. Au final, ce sont paradoxalement les qualités de **Big O** qui ont conduit à son éviction prématurée de la petite lucarne nippone. Les freaks occidentaux devraient au contraire se laisser séduire par ce melting-pot composé de nombreux ingrédients directement issus de leur culture. Pour preuve, d'un point de vue technique, l'aplat est privilégié à tout autre mode de colorisation et les décors sont ébauchés avec un nombre de traits réduits, proches de la ligne claire. De plus, au niveau de la narration, on retrouve dans **Big O** beaucoup d'idées issues de la littérature anglo-saxonne, dont des emprunts directs à *Caves of Steel* d'Isaac Asimov...

Pour vendre la série au Japon, les similitudes de construction et d'enjeux entre **Big O** et le manga *Metropolis* de Tezuka furent mises en avant (voir numéro précédent). Affirmer que ce compliment n'est pas usurpé devrait suffire pour exciter votre curiosité. Non ?

Les illustrations de cette page :
© Sunrise/Courtesy of Dynamic Vision.

Big O, une sorte de relecture de l'univers de Batman où les gros robots tiennent une place importante.

NEWS

→ par Rafik DJOUMI

Pikmin

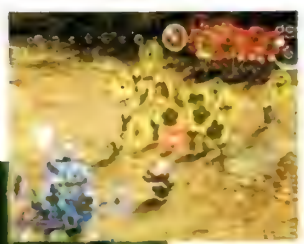
NINTENDO / GAMECUBE

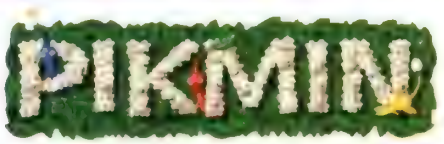
QUAND LE PARRAIN INCONTESTÉ DU JEU VIDEO DECIDE DE LANCER UNE FRANCHISE, IL EST TEMPS D'OUVRIR GRAND NOS YEUX ET NOS OREILLES. AVEC PIKMIN, MYAMOTO INVENTE LE JEU ADULTE ENFANTIN AUSSI SIMPLE D'ACCES QUE COMPLEXE DANS SES FONDEMENTS

Voilà plus de vingt ans que Shigeru Miyamoto fait office de parrain officiel de l'univers vidéoludique, avec la rare satisfaction de ne pas avoir eu à attendre la mort pour entrer dans la légende. Non content d'avoir inventé, presque malgré lui, le concept de game-artist, à une époque où le videogame ne connaissait que des programmeurs, il s'est fait connaître des occidentaux pour avoir insulté notre légendaire ethnocentrisme, le jour où une enquête très officielle révéla que les créations de « Mr Nintendo » (Mario, Donkey Kong, Zelda, Yoshi, Luigi, etc...) étaient plus connues de nos têtes blondes que Mickey ou Donald. Mais pour les autres game-artist qui le suivent depuis le début, Miyamoto est d'abord et avant tout une sorte de Méliès de la console. S'il n'est pas à l'origine de concepts déterminants (à la **Space Invaders**, **Tetris**, **Doom** ou **Sim**), il a systématiquement contribué à dévoiler le paysage derrière le petit muret, faisant mûrir le jeu de plate-forme vers le concept d'aventure (la saga **Mario**), prouvant que l'addition des genres donnait un produit plutôt qu'une somme (**Zelda**), sans parler d'un soin maniaque qui fait les cauchemars de ses associés (**Mario 64**, premier jeu de l'ancienne console Nintendo, n'a pas trouvé un seul challenger en six ans !). Car en tant que directeur du département développement de Nintendo, Miyamoto, (toujours « simple » employé malgré l'empire qu'il a assuré à la compagnie) a aussi la charge de prouver les capacités techniques de chaque produit maison. Alors qu'on attendait raisonnablement que Mario contribue une nouvelle fois à lancer la nouvelle console Nintendo, c'est son cousin Luigi qui s'accommoda modestement de cette tâche à travers un jeu de plate-forme old fashion (**Luigi's Mansion**). Mais c'est au travers de l'inattendu **Pikmin** que l'offensive Miyamoto prend vraiment forme. Plutôt que de chercher à convaincre des capacités graphiques du Gamecube (d'autres jeux s'en chargeront), cet expert du ludique avant tout, attaché à la simplification maximale de la jouabilité, s'est attelé au genre adulte par excellence qu'est le jeu de stratégie en temps réel, réputé pour la complexité de sa manipulation, et d'en faire ici un produit d'appel grand public.

Le postulat est d'une confondante simplicité. Après un crash sur une planète étrange, les pièces de votre vaisseau ont été dispersées dans une forêt aux proportions démesurées. Vous avez assez d'oxygène pour une durée de trente jours. Pour vous aider à rassembler et réparer les éléments du vaisseau, vous n'avez d'autre choix que de vous en remettre à une étrange espèce mi-animale mi-végétale, les Pikmins, que vous pouvez planter et reproduire jusqu'à obtenir de véritables petites armées aussi craquantes que disciplinées, et les assigner à des tâches spécifiques en gérant à la fois votre temps, vos troupes et les activités respectives.

Comme on le voit, a priori, le concept suit plus ou moins la voie tracée par les Sim et autres Warcraft qui ont fait les grandes heures du PC. La gestion des groupes bénéficie des récentes avancées, visuellement stupéfiantes, qui ont déjà trouvé leurs applications sur Xbox avec **L'Odyssée de Munch**, et à niveau nettement plus complexe dans les SFX du **Seigneur des anneaux**. Très vite, votre écran est peuplé d'une centaine de Pikmins interagissant avec le plus grand naturel en toute individualité, bénéfice de l'intelligence artificielle qui modifie a vitesse grand V notre rapport aux jeux vidéo dans leur ensemble.





Or, c'est justement à travers cette I.A. que Miyamoto explore une voie révolutionnaire, puisque la gestion de vos sentiments va très vite avoir une place prépondérante dans le gameplay. Récemment, le jeu de Sony, **Ico**, avait fait très fort en nous plongeant dans un univers à la **Prince of Persia**, où le véritable enjeu n'était pas tant de sauver notre peau que de protéger une jeune fille. Les développeurs étaient parvenus à déclencher, chez l'essentiel des joueurs, un rapport affectif et paternaliste bluffant pour cette création virtuelle, et à en faire le moteur réel du jeu. **Pikmin** pousse ce concept encore plus loin. Tout a été soigneusement étudié pour créer un véritable rapport sentimental envers vos créatures. Elles sont mimi, elles ont une confiance aveugle en vous, veulent vous aider, et vous devez passer du temps à les observer, à les comprendre pour mieux les utiliser. Or, il vous sera quasiment impossible de réussir votre mission sans sacrifier quelques-uns de vos bons-hommes, et écouter ensuite les pleurs déchirants de leurs camarades. La pure « stratégie » en prend dès lors un coup, au profit d'une gestion de vos propres sentiments.

Si tous les joueurs n'ont pas la patience et l'organisation mentale pour gérer des tableaux et des données multiples à la **Sim** ou à la **Warcraft**, tout le monde a des sentiments ! C'est par ce biais que Miyamoto transforme en un tournemain le jeu de stratégie en véritable produit grand public et pose une nouvelle condition à notre rapport à la « fiction » du jeu. L'attachement sentimental à Mario était avant tout le fait de l'égocentrisme (Mario est le joueur). L'attachement sentimental à un personnage de film résulte d'un phénomène de projection. Mais l'interaction qui unit le joueur à ses Pikmins est d'un tout nouvel ordre, et ne lasse pas de fasciner et d'effrayer en même temps. Que **Pikmin** soit né de l'imagination de développeurs japonais, traditionnellement animistes, n'a du coup rien d'étonnant. Miyamoto résume à sa manière cette vision de son travail : *« Les consoles sont les matrices d'une nouvelle interactivité créative »*. L'homme emploie à bon escient le terme « créatif », plutôt que « artistique », conscient qu'ici, tout se joue à double sens, de ses créations vers le public et inversement. On savait qu'avec **Pikmin**, la légende du videogame nous préparait un jeu craquant, zen et grand public. On ignorait par contre qu'il nous conduirait aux rives du questionnement philosophique !

➜ par Numa RODA-GIL

Movie Maniacs 5
LE RETOUR DES CLASSIQUES

LA NOUVELLE GAMME MOVIE MANIACS DE CHEZ MC FARLANE TOYS ARRIVE À LA FIN DE L'ÉTÉ. IL EST DONC GRAND TEMPS DE FAIRE DE LA PLACE SUR VOS ÉTAGÈRES...

Pour la cinquième fois, les designers se sont encore surpassés pour produire une série de jouets qui va un peu nous faire oublier les vagues **Episode 2** et **Spider-Man** qui occultent depuis quelques mois le reste de l'actualité des produits dérivés.

La grande force de cette nouvelle gamme Movie Maniacs est qu'elle est justement libérée de l'actualité cinématographique. Mis à part la figurine Tooth Fairy tirée du film du même nom, que nous ne connaissons pas encore, l'assortiment se concentre sur des grands classiques. Cette fois-ci, c'est Ridley Scott et James Cameron qui sont à la fête...

Pour accompagner le T-1000 et le Schwarzie sortis dans la série précédente, arrivent maintenant Sarah Connor et le très attendu T-800. La figurine de Sarah ressemble à s'y méprendre à l'actrice. Les sculpteurs se sont vraiment lâchés en proposant deux têtes différentes pour ce personnage. La version avec la casquette évoque totalement la scène où, tourmentée par ses cauchemars, Linda Hamilton va tout défoncer chez Cyberdine. Rarement, un simple jouet aura réussi à retrouver l'esprit d'une scène clé d'un film aussi mythique que **Terminator**. De son côté, le T-800 s'annonce comme la figurine ultime. Après les tentatives rigolotes de Kenner au début des années 90 avec sa gamme Terminator bêtement ciblée sur les enfants, les collectionneurs étaient restés sur leur faim. À part une ou deux maquettes japonaises hors de prix et surtout introuvables, aucun endoskelette digne de ce nom n'était disponible. Les premières photos de l'action figure ressemblent à s'y méprendre à des photos de promotion du film. On croirait véritablement voir un des robots grandeur nature construits par l'équipe de Winston pour les scènes d'introduction de **T2**. Bien sûr, la figurine manquera sûrement un peu d'articulations (point faible des jouets Mc Farlane) mais vos GI Joes n'ont qu'à bien se tenir. Si dans la prochaine gamme, ils nous sortent un John Connor et un cadavre de Dyson, on pourra préparer **T3** dans notre salon sans attendre l'été 2003 !

L'autre point fort des Movie Maniacs série 5 est la figurine de Darkness, le diable de **Legend**. Quand on se remémore l'apparition de ce démon dans le film de Ridley Scott, on s'aperçoit que c'est la seule chose qui n'a pas vieilli dans cette production. Sortir ce jouet aujourd'hui, c'est rendre hommage à une équipe qui, à l'époque, s'était donné un mal de chien pour rendre crédible ce « big bad guy ». L'acteur n'arrivait pas à garder l'équilibre sur ses sabots, les cornes en fibres de verre tombaient sans arrêt... Dans le montage final, les plans avec le diable sont souvent furtifs, pour masquer tous ces problèmes. Maintenant, grâce à cette figurine ultra fidèle aux designs originaux, on peut enfin profiter pleinement de ce monstre devenu au fil du temps une des icônes du cinéma fantastique.

Harcelés par les fans et les collectionneurs, les responsables des licences chez Mc Farlane ont enfin réussi à décrocher les autorisations pour sortir les incontournables Alien et Predator. Pour fêter ça, ils ont décidé d'inaugurer la licence avec un coffret de luxe où l'on retrouvera les deux extraterrestres en pleine discussion musclée. Le film **Alien versus Predator**, souvent évoqué mais ne voyant décidément pas le jour, ce somptueux coffret nous permettra d'attendre encore en relisant nos bons vieux comics de chez Dark Horse. Il y a fort à parier que comme pour **Terminator**, les prochaines séries Movie Maniacs étofferont leur collection avec d'autres modèles, d'autant plus que H.R. Giger collabore maintenant avec la marque. À suivre de très près, donc.

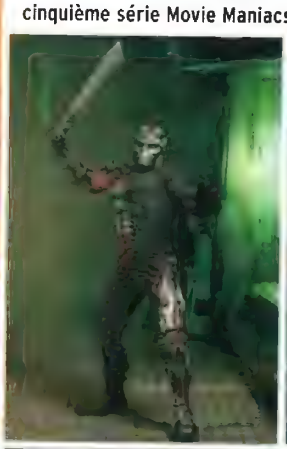
Les deux dernières figurines sont le Wishmaster, tiré de la production de Wes Craven et le nouveau Jason. Le Wishmaster ayant le même style « Hard Rock » que les comics Mc Farlane, il ressemble à un énième Spawn. De son côté, le Jason nous dévoile le nouveau look de notre serial killer préféré. Aïe ! L'emblématique masque de hockey a disparu au profit d'un look technoïde totalement éloigné de ce que l'on avait l'habitude de voir traîner autour de Crystal Lake. Un nouveau look que vous pourrez découvrir dès le 31 juillet dans **Jason X**, dixième **Vendredi 13** du nom.

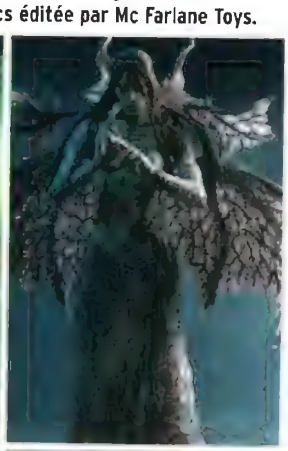
Pour finir, comme l'année dernière, la gamme est accompagnée d'une figurine de 40 centimètres reprenant un des modèles de la série précédente. Cette année, nous avons droit à Edward Scissorhands. Ultra fidèle au film de Burton, ce jouet, sans être un must, mérite une place dans votre collection, malgré sa taille imposante. Des rumeurs avaient annoncé un Arnold à la même échelle, mais on ne voit rien venir...

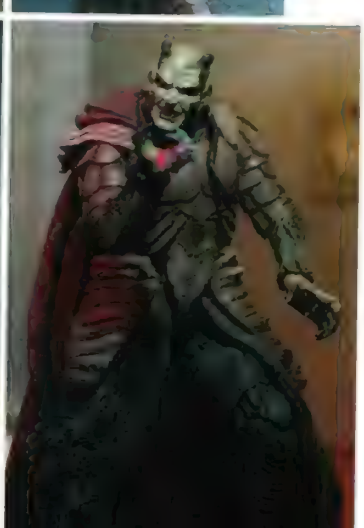
Bref, encore une fois, Mc Farlane Toys nous aura calmé. Vivement la prochaine fournée !

(Ces jouets sont disponibles à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tel. : 01 40 51 82 55)

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Darkness, Uber Jason, Tooth Fairy, les deux versions de Sarah Connor, le T-800 et le Wishmaster, les nouvelles figurines de la cinquième série Movie Maniacs éditée par Mc Farlane Toys.







→ par Rafik DJOUMI

L'Âge de glace

David Newman (Varese)

À côté d'un Randy qui beugle à mourir chez Pixar, et d'un Thomas qui frise un peu souvent la pose, le plus complet des descendants du grand Alfred Newman demeure David, et il serait de toute évidence l'illustrateur officiel des dessins animés Fox (voir **Anastasia**) si le studio en produisait plus de deux par décennie. Marchant sur les traces du duo Powell/Gregson-Williams qui œuvre pour les productions Pixar, le score de **L'Âge de glace** finit, et c'est étonnant, par trouver ses marques les plus intéressantes dans ses passages les plus sombres ou les plus mélancoliques (les tigres ou les humains). Autant d'accès élégants ou explosifs qui nous font regretter que David n'ait jamais retrouvé le panache qu'il avait autrefois conféré au **Fantôme du Bengale**. (34 MN)

L'Échine du diable

Javier Navarrete (Milan)

Connaissant les goûts décalés de Guillermo Del Toro, on pourrait penser sans peine qu'il a vu le premier film du compositeur Javier Navarrete, **Tras el Cristal**, duel sordide et volontiers sado-maso entre un docteur nazi et son patient pré-ado. Une œuvre barrée qui faisait déjà grand cas d'une musique omniprésente. Toujours est-il qu'au-delà d'un sordide de surface, **L'Échine du Diable** est d'abord et avant tout un cri du cœur, et c'est en conséquence la mélancolie qui prédomine ici dans le score symphonique de Navarrete. Portée exclusivement par un thème de quatre notes descendantes, la musique se cherche avant tout des raisons d'être orchestrales plutôt que mélodiques, recours classique du film d'horreur, et de fantôme en particulier. Il en résulte un effet à l'image qui s'amenuise forcément à l'écoute du disque. L'auditeur s'en remettra donc à ses souvenirs pour retrouver le lit où ce score prend réellement toute son ampleur. (65 MN)

Mission évasion

Rachel Portman (Universal/Decca)

La surprise du moment. Malgré des efforts certains consentis sur **Pyromaniac's Love Story** ou **Pinnocchio**, on avait appris à ne plus rien attendre de Rachel Portman. Mais à une époque où toute tentative mélodramatique est confiée aux bons soins des programmeurs du studio Media Venture, il est toujours préférable de retrouver la riche culture orchestrale d'une ancienne étudiante de l'Université d'Oxford. Délicate, très chargée, dans la droite lignée d'un Vaughan Williams, l'écriture de Rachel souligne ici des éléments aussi basiques que la neige, la peur, le ressentiment, avec élégance, préciosité et efficacité. Le thème principal, d'une simplicité confondante (voir **L'Échine du Diable** plus haut), est ici tordu par de multiples expérimentations orchestrales, allant de l'extrême sécheresse à de grandes nappes de cordes chargées d'émotion. Pro et sans faute. (65 MN)

La Somme de toutes les peurs

Jerry Goldsmith (Elektra)

Après deux scores plus qu'embarrassants et très mal desservis par leurs éditions respectives (**Le Masque de l'araignée** et **The Last Castle**), le petit monde de la BOF se demandait s'il était temps d'enterrer sa plus grande légende. Il aura suffi de 6 minutes d'une aria latine céleste, portée par des chœurs graves et un orchestre sous influence (de **Lancelot**, **Mulan** et **Le 13ème guerrier** entre autres !) pour que notre maître à tous réintègre le trône qu'il n'aurait jamais dû quitter. La suite de l'album ne désemplit pas, tant Jerry s'amuse manifestement à parcourir tout un pan de son art (de **Air Force One** aux récents **Star Trek**) en mixant des éléments qu'on pourrait croire incompatibles. Voyez The Deal, où un thème emprunté à **Lionheart** est servi par des instruments nord-africains et une rythmique héritée de **Basic Instinct**. Mais la raison qui porte le compositeur à puiser ainsi dans le sac à malices le plus redouté de la confrérie musicale n'a, en définitive, rien de noble. L'an dernier, il annonçait d'emblée que, musicalement, ce nouveau Jack Ryan *«irait dans une direction résolument opposée aux deux derniers !»*, sous-entendu les deux seuls épisodes mis en musique par son ennemi de toujours, James Horner. OK, l'attitude n'est pas très sport, mais qui a dit que les artistes de haut rang devaient être de braves gars ? Le résultat est là. Imparable. Reconnaissons malgré tout que l'album ici présenté ne rend que partiellement justice à la furieuse débauche musicale qui parcourt le film. Mais bon, faute de grives… (49 MN)

L'Attaque des clones

John Williams (Sony Classical)

→ par Arnaud BORDAS et Éric VOGEL

Hellboy : Les Germes de la destruction

MIKE MIGNOLA - DELCOURT - 132 PAGES - 13,95 €

Initialement publiée chez Zenda, la saga *Hellboy* ressort chez Delcourt. À l'occasion de la sortie de ce quatrième tome, baptisé *Les Germes de la destruction*, un superbe coffret est également disponible, réunissant les quatre volumes déjà parus. S'il arrive donc en quatrième position dans l'ordre de parution, *Les Germes de la destruction* s'avère néanmoins parfait pour les néophytes pénétrant dans l'univers de Hellboy pour la première fois, puisqu'il narre les origines du héros.

Révélé au tournant des années 80 et des années 90, par des œuvres revisitant avec inspiration les grandes figures du comic book (*Gotham by Gaslight*, un Batman situé au XIXe siècle !) ou de la littérature (l'adaptation en bédé du **Dracula** de Coppola, meilleure que le film), le talent phénoménal de Mike Mignola a carrément explosé en 1994 avec la création de ce personnage unique qu'est Hellboy. Enfant-démon arraché à l'Enfer par les nazis, durant les dernières heures de la Seconde Guerre Mondiale, pour servir d'arme secrète contre les alliés, Hellboy est en fait recueilli par le gouvernement américain, élevé par le Professeur Bruttenholm et intégré à sa majorité au Bureau de la Défense et de la Recherche Paranormale. Il devient alors détective du surnaturel, passant le plus clair de son temps à enquêter sur des affaires mystérieuses et à combattre de monstrueuses créatures surgis d'endroits innommables. Il est secondé par l'étrange Abe Sapien, sorte d'être amphibie aux origines troubles, et par Elizabeth Sherman, jeune femme aux pouvoirs pyrotechniques dévastateurs.

Mixant avec maestria l'univers gothique et dépressif d'un Lovecraft et le dynamisme visuel d'un Jack Kirby (d'entrée de jeu, deux références écrasantes), Mignola plante un décor hautement original, et y parachute un personnage improbable, un démon ayant renié ses racines (ses cornes sont coupées), dur à cuire nonchalant et goguenard, dans la plus pure tradition du détective « hard boiled ». Le trait sobre et expressif, rehaussé par une maîtrise de l'encrage proprement stupéfiante, un sens du découpage confinant au génie et un art consommé de la pose « comics », Mignola sculpte des cases hallucinées, où le Hellboy livre des combats dantesques contre des créatures issues de divers récits ou croyances du monde entier (ses enquêtes l'emmènent ainsi en Écosse, en Amérique, au Japon, en Allemagne...). Vous l'aurez compris, *Hellboy* s'impose dès la première lecture comme un morceau de bravoure définitif et comme une référence majeure du comic book. Bref, une « *authentique œuvre d'art* » comme le souligne avec justesse le romancier Robert Bloch dans son excellente préface. On rappelle qu'en 2004 sortira l'adaptation sur grand écran, réalisée par Guillermo Del Toro, en étroite collaboration avec Mignola. Comme dirait Stéphane Moïssakis : « *Oh bon sang ! Ça va chier !* »...

A.B.

Mr X

PETER STRAUB - PRESSE POCKET - 697 PAGES - 7,50 €

Mr X est un pavé de sept cent pages, déconstruit dans tous les sens et ambigu en diable. Bref, un livre difficile à résumer. Disons juste qu'il s'agit d'un homme qui, à la mort de sa mère, décide d'enquêter sur sa famille et découvre qu'il a un frère jumeau. Pendant ce temps, un être maléfique vêtu de noir se rapproche dangereusement, bien décidé à le tuer. Comble du pire, ce dernier pourrait bien être ce père qu'il n'a jamais connu. L'enquête amorcée par le héros l'amènera toujours plus en arrière, dans les affaires sordides de sa famille, liées irrémédiablement à celles de la petite ville dans laquelle il est né. Bonne histoire, mais l'âme du roman est ailleurs, dans les superpositions hallucinées de divers points de vue, d'espaces temps et de mises en abymes. Sur son livre, l'auteur laissera délibérément planer l'ombre de Lovecraft. Son mystérieux Mr.X citera ainsi *L'abomination de Dunwich* et *L'affaire Charles Dexter Ward* comme références majeures, prenant les ouvrages du maître de Providence comme autant de prophéties qui lui sont adressées. Si Peter Straub en est à son quatorzième livre (rappelons qu'il en a aussi écrit un avec Stephen King), il fait toujours preuve d'un imaginaire et d'une audace très juvénile. Mais à force de multiplier les doubles, les faux-semblants et les complots de famille, le romancier rend commun ce qui semblait incroyable et perd en chemin un peu de notre attention. Mr. X reste un grand roman formaliste, impeccablement structuré, mais il lui manque un peu de cette horreur viscérale, indicible, que nous communiquent encore les grands classiques de Lovecraft.

E.V.

John Carpenter par John Carpenter

[illegible] - LE CINÉPHAGE - [illegible] PAGES - [illegible]

Créateur de la défunte revue Le Cinéphage (où notre Rafik Djoumi fit ses premières armes), Gilles Boulenger publie depuis quelques années, aux éditions du Cinéphage, une série de bouquins consacrée aux cinéastes que l'on aime. Après notamment *Tim Burton par Tim Burton* et *Le Petit livre de William Friedkin*, voici donc *John Carpenter par John Carpenter*. Le concept de l'ouvrage est assez simple : un long entretien passant en revue toute la carrière du cinéaste, film par film, précédé d'un bel avant-propos signé Tommy Lee Wallace, confrère et ami fidèle de Big John.

Les propos de Carpenter sont réellement passionnants et confirment la plupart du temps l'image que l'on se fait du bonhomme en regardant ses films. Alternant lucidité, pragmatisme, modestie, mais faisant également preuve d'une farouche détermination quant à ses desiderata artistiques, Carpenter apparaît tel qu'en lui-même : un créateur qui sait où il va, un vrai « tough guy ». « *Sa carrière est celle d'un survivant*, raconte Tommy Lee Wallace, *aussi dur et résistant que n'importe lequel de ses héros de cinéma, capable de triompher et d'affronter l'adversité la plus âpre.* » Et des problèmes, des désillusions, des malentendus, Carpenter en a rencontrés un certain nombre tout au long de sa carrière, comme il le raconte lui-même. Pourtant, il s'est toujours relevé, simplement parce qu'il avait une idée très précise de ce qu'il voulait faire et des priorités qui étaient les siennes. « *Les films fonctionnent mieux lorsqu'ils sont en mouvement*, explique-t-il, *quand une action se déroule, quand quelque chose se passe, quand il y a des conflits et des forces en opposition. C'est pour cela que les gens vont au cinéma.* » Y a-t-il meilleure définition du cinéma que nous défendons dans ces colonnes ?

À noter : cet ouvrage n'est pas disponible en librairie. Vous le trouverez joint à l'édition DVD collector Zone 2 (cf. rubrique DVD de ce numéro) de **Ghosts of Mars**.

A.B.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastiques / inf. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Peplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang (gore) / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / inf. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maitres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastique» / «**vendredi 13** / Frecambeau / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy le mythe» / «Langue : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les f.f. d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV **Freddy**...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «I.M : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy IV*** / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «La Malédiction» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones IV*** / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les f.f. de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garous» / **Wolf** / **Sous les Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / Entretien avec un Vampire / **Freddy 7** / Inuhiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. Carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes** / **Babe**...

100 Spécial 100 pages / ***X-Files*** / **Toy Story** / «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 Sp. 100 pages / ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maitre des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Supernaturels» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «Tromb»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier «Momies» / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bonnes secondes du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / Dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de 2 à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les différents visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'oeuvre oubliés»...

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **Dossier spécial 30 ans** «1972-2002 : Les années Mad» / **Star Wars 2** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la Cannon...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jesus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / ent. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...

16 Spécial Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'Inspecteur Harry» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzenegger, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

27 Dossier «Super Ninjas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Fesse»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Les hommes d'action»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Mens»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Operas» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Operas» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Actions : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «Bonnes»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophe»...

66 *X-Files* / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 *X-Files* / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Hexploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon : le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / *Oz* / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / Bmm / dossier «On les filles fi...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy & Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / MM 2000...

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Keanu / Way of the Gun...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90). Pour l'étranger : 5 € par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le mandat-international ou le paiement direct par carte bancaire.
Hors-série n°1 Carpenter. France : 7 € par exemplaire (participation aux frais de port incluse).
Dom-Tom et étranger : 9 € par exemplaire.

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** et/ou de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL ..... VILLE .....
PAYS .....

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Date d'expiration : |_|_|_|_|
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR WWW.MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89
90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101
102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113
114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125
126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137
138 139 140 141 142

Hors série n°1 Carpenter

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 27
29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41
42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 87 88 89

par Rafik DJOUMI

TOUJOURS LES MÊMES CONSIGNES POUR LES CINÉASTES EN HERBE QUI DÉSIRENT NOUS ENVOYER LEUR CRÉATION. ENVOYEZ À MAD VOS K7, ET MÊME, POUR CEUX QUI LE PEUVENT, VOS VCD, DVD OU AUTRES FICHIERS VIDÉO SUR CDR. MERCI ÉGALEMENT DE JOINDRE DES PHOTOS EXPLOITABLES DE VOS FILMS (ÇA FAIT GAGNER UN TEMPS PRÉCIEUX).

CARTONMAN ET LES FILLES

Sortez les poubelles et prenez garde, car Cartonman, le premier héros entièrement recyclable, arrive ! À travers trois mini-sketches qui empruntent presque inconsciemment à **Frankenstein** (en gros, Cartonman a le béguin pour une fifille et finit par la tuer), le réalisateur Laurent Hart, armé d'une DV, d'un compotaire et d'une quantité infinie d'effets, filtres et autres patches, transforme sa joyeuse déconne en un clip survolté, coloré, flashy, 3D, 2D, jeu de collages aux gags subliminaux, où le plan le plus long n'excède pas la milliseconde. Voilà un homme qui a manifestement été traumatisé par le générique de ***Rapido*** et l'intégrale de ***L'Œil du cyclone***. Il était donc inévitable que ses expérimentations ne finissent, un jour ou l'autre, par débarquer sur Canal Plus. Cette nouvelle série, **Cartonman et les filles**, fut donc produite avec l'assentiment de la chaîne et diffusée dans l'émission ***Midnight +***. Avec son concept déclinable à toutes les sauces, Laurent Hart s'est même permis de développer 12 jeux inspirés par son icône (dispos sur www.goa.com) et a présenté un pilote à la chaîne spécialisée Game One.

Laurent Hart – 01 42 93 70 94 – closer@club-internet.fr

CRIMES ET DÉGUISEMENTS

Dans quelle contrée latino-américaine le réalisateur Tristan Schulman est-il allé se réfugier ? Figurez-vous qu'il y a peu, je recevais son court-métrage **Crimes et déguisements**. Dans cette comédie plutôt bien balancée, en scope couleur siouplaît, on y voyait un amateur de slashers quelque peu désœuvré, qui décidait un soir, comme ça, de se revêtir d'une bure noire et d'un masque de squelette, et d'aller buter une de ses copines, non sans l'avoir auparavant harcelée au téléphone. Quelques jours plus tard avait lieu cette désastreuse affaire de meurtre screamesque à Nantes, qui nous valut une grosse diarrhée médiatico-décérébrée (au passage, je m'excuse auprès des auditeurs de RMC pour les banalités foudroyantes que j'ai pu y exprimer, mais bon bein, fallait voir les questions du journaliste aussi !). Bref, n'écoutant que mon devoir, je m'empressais de dénoncer Tristan Schulman aux autorités compétentes, de la police de la moralité aux instances du Vatican, car nous avions manifestement affaire ici à un terroriste moral qui, à l'instar de Wes Craven, corrompait notre belle jeunesse pleine de vie à travers des appels aux meurtres déguisés en comédies soi-disant loufoques et de fiction. Mais ça ne se passera pas comme ça… Abattons la bande à Schulman ! Supprimons Mad in France ! Brûlons le 17 rue Rodier ! Gasp, je m'emporte, avé mon ulcère se réveille…

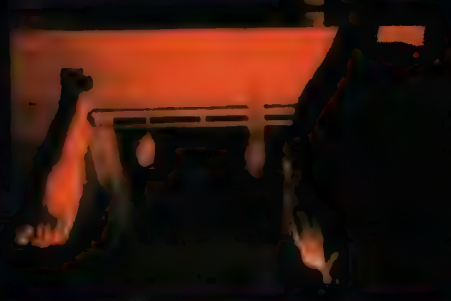
(c'est bon Tristan, tu peux revenir en France, c'était une blague)

Parano Films / Gulliver Productions – 5 bis cité Aubry 75020 Paris – 01 43 48 30 00

OSCILLATIONS

S'il fallait une preuve que les super-héros sont déclinables à quasiment toutes les sauces, on conseillerait vivement la vision d'**Oscillations**, et son Batman revu et corrigé par l'esthétique du serial-killer movie. Si ce moyen-métrage respecte la narration des films comics (présentation sociale à travers des flashs médiatiques, traumatisme passé du héros, rivalité, enquête, confrontation), tout y est soigneusement décalé par le parti pris visuel et sonore. Ainsi, le meurtre des parents de Bruce Wayne, l'Arkham Asylum, la cave du héros, son attitude de vigilante, le Joker et même une Batgirl versée dans le SM ou un Robin torturé, deviennent-ils instantanément des figures typiques des films craspecs à la **Henry - portrait of a serial killer** (mais je vous rassure, rien d'aussi dérangeant et gerbos que les drags queens de Joel Schumacher). Bref, l'idée est ingénieuse, et assez bien exploitée, quand bien même on regretterait un manque évident de moyens qui handicape l'ambition de l'entreprise (notamment à la prise de vue). Mais loin de condamner ce dernier point, on se réjouit de voir quelques petits malins comprendre ce que le format court peut offrir comme alternatives uniques au long. Notons pour finir quelques légers effets gore assurés par Jacques-Olivier Molon (**Bloody Mallory**) et un score «nine inch nailesque» qui complète ces festivités dépressives.

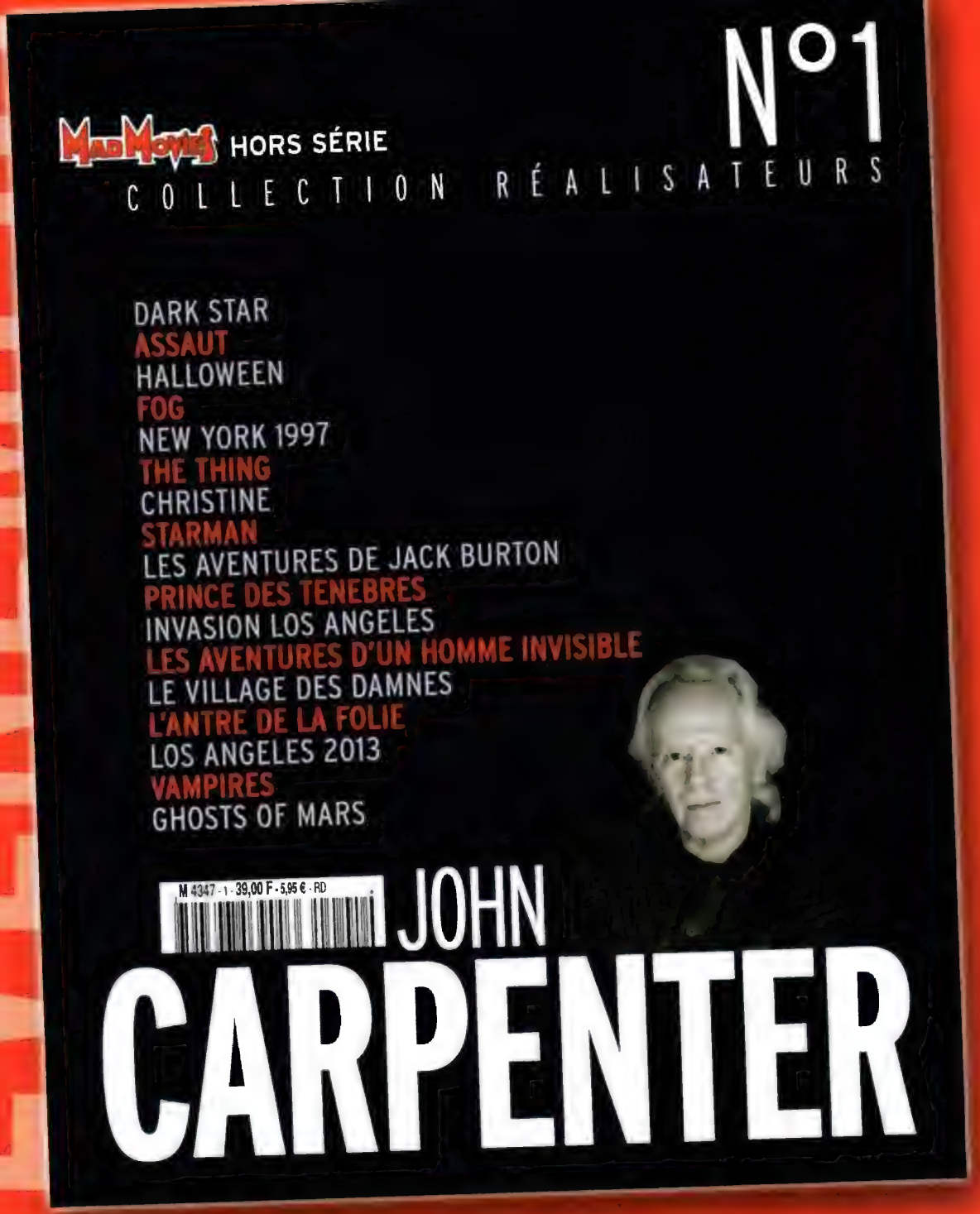
Arnaud Gautier – 28 rue Lesage 75020 Paris – 06 61 97 90 55 – levitriol@free.fr



vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez-nous : une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone)

Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

Vous cherchez une équipe technique ou artistique, proposez vos services dans le cadre du cinéma d'amateur : nous insérons vos petites annonces à la même adresse.



LE HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Pour commander découpez (ou photocopiez) le bon de commande remplissez-le et envoyez-le avec votre règlement à l'adresse suivante

D.I.P.
MAD MOVIES HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris cedex 19

UNCUT MOVIES présente

Vous serez littéralement hypnotisé et horrifié par le bain de sang et le festin anthropophage qui se déroulera sous vos yeux ! Par pitié, munissez-vous d'un sac à vomi avant de regarder ce film ! Une production TROMA (THE TOXIC AVENGER, TERROR FIRMER) qui renvoie LA NUIT DES MORTS-VIVANTS à un simple conte pour enfants !

SKINNED ALIVE est un film gore époustouflant qui présente la plus belle famille de tarés que l'on ait vue depuis MASSACRE À LA TRONCONNEUSE et LA COLLINE A DES YEUX. SKINNED ALIVE est présenté dans une *édition collector* comprenant le film dans sa version intégrale remasterisée et le making of d'une durée de 35 minutes.

"Un hommage très dénudé aux films de Mario Bava et de Dario Argento."
- Mad Movies

PSYCHOS IN LOVE est une œuvre définitivement culte qui vous hantera pour des nuits et des nuits à venir...

Scènes érotiques extrêmes, meurtres gore, viols barbares et nécrophilie sont au programme de ce film choc.

SITE INTERNET

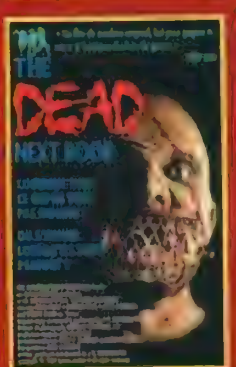
http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

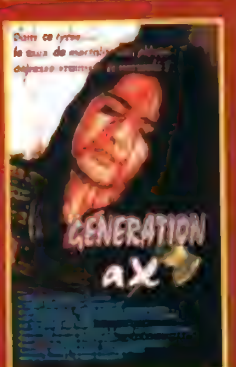
LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

L'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma.

Une œuvre hyper sanglante destinée à satisfaire les amateurs de gore les plus exigeants.

"Tout l'esprit TROMA rassemblé dans un seul film. Indispensable au néophyte."
- Mad Movies





Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPECIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ GENERATION aX
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*

** Déconseillé aux moins de 16 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

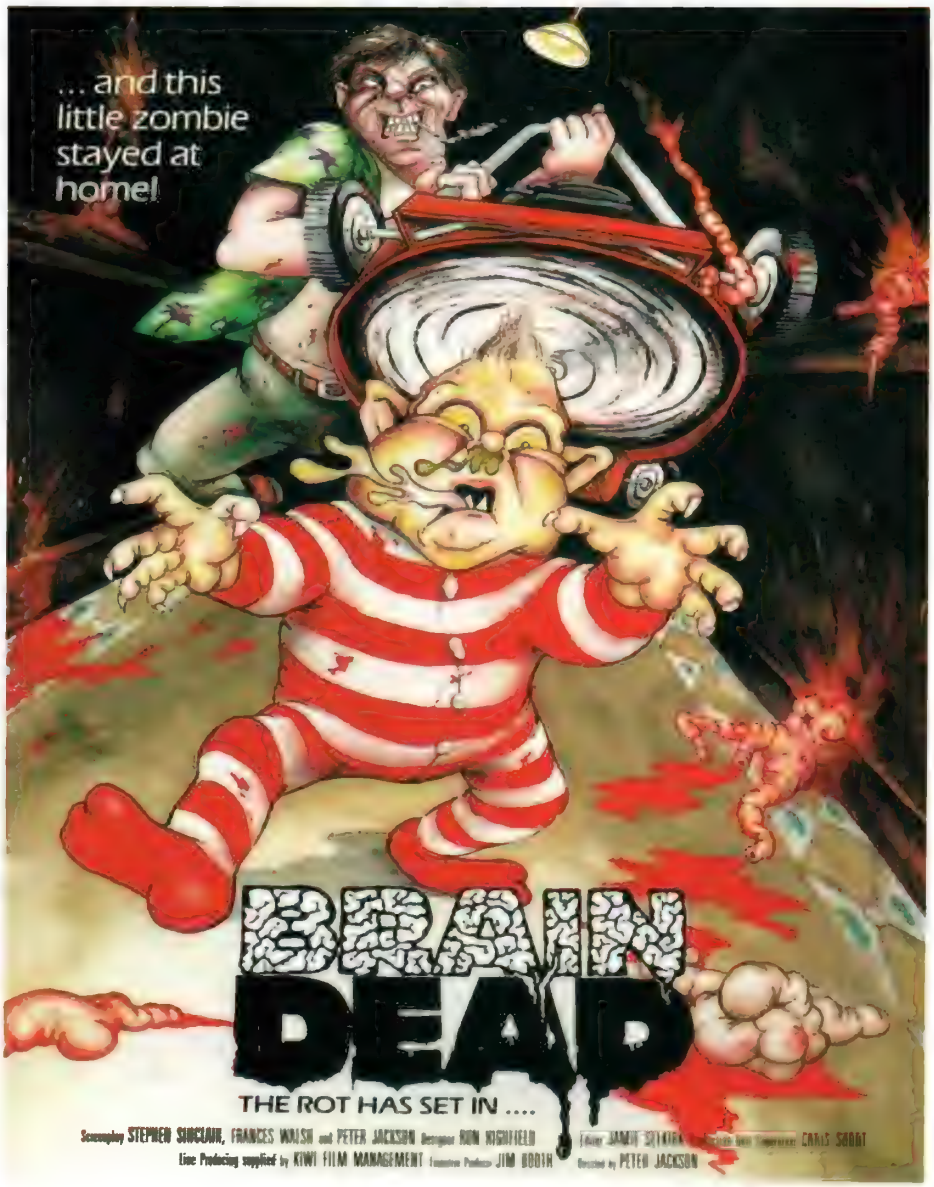
Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 29



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BRAIN OF BLOOD

OU **THE CREATURE'S REVENGE**, OU **THE BRAIN**. 1971. RÉAL.: AL ADAMSON. SCÉN.: JOE VAN RODGERS, KANE W. LYNN. INT.: KENT TAYLOR, GRANT WILLIAMS, REED HADLEY, REGINA CARROLL, VICKI VOLANTE, ANGELO ROSSITO. PROD.: SAM SHERMAN, AL ADAMSON, HEMISPHERE. USA.

Un savant fou s'ingénie à transplanter le cerveau d'un leader du Proche-Orient décédé dans la tête d'un colosse défiguré (traduction : maquillé grave !). À long terme, il pense ainsi prendre le contrôle des nations arabes, et plus si affinités. Le producteur Sam Sherman conçut l'idée de ce script audacieux après la mort de l'Egyptien Nasser survenue l'année précédente, mais n'octroie que fort peu de moyens à son réalisateur Al Adamson, auteur de nanars insur-

Brain of Blood et son monstre à la tête en plâtre...

montables (voir aux titres **Blood of Dracula's Castle** et **Blood of Ghastly Horror**). Le dialogue pèse lourd, les péripéties manquent, l'humour involontaire plane assez grave, et seule une interprétation plus référentielle que véritablement talentueuse motivera l'intérêt du fantasticophile impénitent : Kent Taylor (**The Day Mars Invaded Earth**, **The Crawling Hand**, **Phantom from 10 000 Leagues**), John Bloom, dans le rôle du monstre (**Amok**, **L'Homme à deux têtes**, **Dracula Versus Frankenstein**, du même Adamson), Angelo Rossito, le nain à la fabuleuse carrière (de **Freaks** à **Mad Max 3**), et jusqu'à Grant Williams, « L'Homme qui rétrécit » en personne.

THE BRAIN SMASHER... A LOVE STORY

VID.: **LE LOTUS ROUGE**. 1993. RÉAL. ET SCÉN.: ALBERT PYUN. INT.: ANDREW DICE CLAY, TERI HATCHER, BRION JAMES, YUJI OKUMOTO, DEBORAH VAN VALKENSBURGH. PROD.: TOM KARNOWSKY, KING ROAD ENTERTAINMENT/WETHERLY PRODUCTIONS. USA.

Un videur de boîte de nuit, tellement féroce qu'on le surnomme « The Brain Smasher », protège une jolie top model (Teri Hatcher) traquée par une bande de yakusas hystériques. L'objet de la poursuite : un mystérieux lotus rouge censé contenir « la clé de l'ultime pouvoir » tellement recherchée. Une comédie d'action menée tambour battant par Albert Pyun, qui s'inspire là assez visiblement des **Aventures**

de Jack Burton. Avec au générique une certaine Queen Kong (qui ne serait autre que la trop méconnue Dee Booher).

THE BRAIN THAT WOULD'NT DIE

1962. RÉAL. ET SCÉN.: JOSEPH GREEN, D'APRÈS REX CARLTON. INT.: HERB EVERS, BRUCE BRIGHTON, VIRGINIA LEIGH, ADELE LAMONT, DORIS BRENT. PROD.: REX CARLTON, MORT LANDSBERG, AIP. USA.

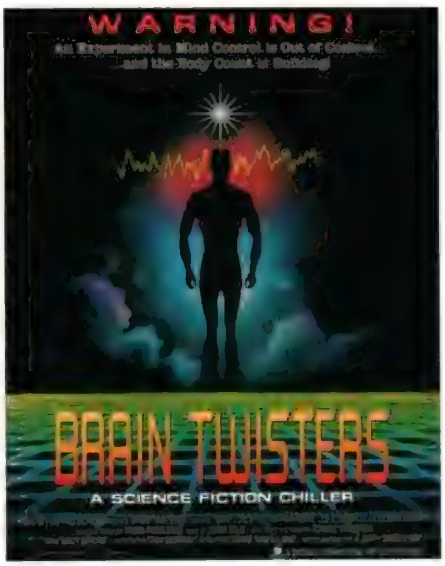
Si chacun s'accorde à faire remonter les origines du gore au **Blood Feast** d'Herschell Gordon Lewis, chacun serait bien surpris de découvrir cette curiosité datant de l'année précédente, mais déjà annonciatrice d'un **Re-animator** tout aussi pervers et délirant. Dans sa clinique privée, un chirurgien expérimente sur ses patients des transplantations d'organes obtenus dans des cimetières, ceci au grand désespoir de son médecin de père en appelant à la stricte déontologie. Lorsque sa copine finit décapitée par accident, il récupère sa tête qui, branchée à une machinerie complexe, survit

dans un liquide nutritif et se plaint fort de son nouvel état. Grâce à l'aide d'un horrible mutant, fruit d'une expérience ratée, mais qu'elle contrôle par télépathie, la jeune moitié (enfin... presque !) élimine son amant sur le point de lui greffer le corps d'une strip-teaseuse encore assez gironde. Perversion sexuelle, humour noir (le praticien scotche à un moment la bouche de la tête sectionnée, trop bavarde à son goût), cannibalisme, gore à outrance (bras arraché, gorge déchirée à pleines dents), sadisme permanent, et surtout conclusion inhabituelle où le monstre s'échappe avec la strip-teaseuse dans les bras, **The Brain that Would'nt Die** joue l'audace, la surprise et l'excentricité, à l'image de son « Craignos Monster » pas possible à tête de Toxic Avenger.

BRAIN TWISTERS

1991. RÉAL. ET SCÉN.: JERRY SANGIULIANO. INT.: TERRY LONDEREE, FARRAH FORKE, JOE LOMBARDO, DONNA BOSTANY. PROD.: DIANNE SANGIULIANO, CROWN INTERNATIONAL/HIGHLITE FILM. USA.

Un scientifique commandité par une organisation secrète conduit de science-fictionnelles expériences visant à s'emparer de la conscience des étudiants d'un campus, alors poussés aux pires excès : suicides, meurtres, ou bien simples hallucinations. L'étudiante Laurie Stevens, épaulée par l'enquêteur Frank Turi, parviendra à remettre les choses en ordre et les cerveaux en place. Petit suspense et maigres effets. (M90P.53).



BRAINDEAD

OU **DEAD ALIVE**. 1992. RÉAL.: PETER JACKSON. SCÉN.: JIM BOOTH, FRANCES WALSH, STEPHEN SINCLAIR. INT.: TIMOTHY BALME, IAN WATKIN, STUART DEVENIE, ELIZABETH MOODY, DIANA PENALVER, BRENDA KENDALL. PROD.: JIM BOOTH, WINGNUT FILMS. NOUVELLE-ZÉLANDE.

Sur le classique scénario prétexte des films de zombies des années 80 (un mal étrange affecte un ou plusieurs personnages qui progressivement contaminent les autres), Peter Jackson signe le plus efficace et le plus drôle des films gore. S'il s'inspire à l'évidence de George Romero, Sam Raimi, et surtout de Stuart Gordon, époque **Re-Animator**, l'auteur de **Bad Taste** et des **Feebles** sacrifie en fait au cartoon,

Braindead : Don Camillo chez les morts-vivants...

chaque effet spécial amenant invariablement son nouveau gag macabre. Zombies découpés au hachoir ou broyés à la tondeuse à gazon, instestins véloces s'enroulant autour des victimes, arrachage d'un cœur montré à sa propriétaire horrifiée, bébé-zombie sado-maso-farceur, moults corps écartelés et démembrés, curé-kick-boxer-mort-vivant et forniqueur (très fort-niqueur, même...), mais toujours illuminé par la foi (« *Au nom de Dieu, je vous botte le cul* » !), Jackson s'éclate à fond avant l'intimiste **Heavenly Creatures** et le célébré **Seigneur des anneaux.** Un bien bel exemple de polyvalence cinématographique. Prix des Effets Spéciaux, Prix de la Critique et Grand Prix au Festival d'Avoriaz 1993... par ailleurs dernier du nom. (M76P.41, M79P.45, M81P.37,M137P.30)

BRAINDRAINER

1998. RÉAL ET SCÉN.: MIKE LEGGE. INT.: PHIL FOUGERE, BRUCE HARDING, TODD MILLER, TONY FERREIRA, MICHELLE LEIBOWITZ, SYDELLE PITTAS, REBECCA TREDEAU. PROD.: MIKE LEGGE. USA.

« *Hold on to your skull* » clame l'affiche aux éventuels badauds, ce qui laisse supposer du sérieux. Mais en fait pas du tout, car **Braindrainer** trouve son inspiration du côté des nanars des années cinquante, revisités à la manière des cartoons à la *Rocky & Bullwinckle*. L'agresseur vient encore une fois de l'espace, sous la forme d'un météorite appliqué à sucer le cerveau des humains pour les abandonner ensuite à l'état de zombies. Un hypnotiseur illuminé (Mike Legge en personne) et une super méchante appelée Spider Woman (Michelle Leibowitz) imaginent aussitôt de domestiquer la mystérieuse roche afin de sou-

Brainscan : le Trickster, maitre du jeu...

mettre à leurs ordres la population et ainsi s'emparer du pouvoir. Gros délire, petit budget, mais bonne série Z dirigée, écrite, montée, produite et jouée par Mike Legge, collaborateur de quelques anthologies science-fictionnelles, **Creaturealm : Demons Wake, Alien Agenda : Under the Skin**, ou autres comédies horrifiques comme **Cut Throats** et encore **Stumped**, avec les spécialistes Roxanne Michaels et Debbie Rochon.

BRAINSCAN

1994. RÉAL.: JOHN FLYNN. SCÉN.: ANDREW KEVIN WALKER, D'APRÈS BRIAN OWENS. INT.: EDWARD FURLONG, FRANK LANGELLA, JAMIE MARSH, AMY HARGREAVES, CLAIRE RILEY DAVID HEMBLEN. PROD.: MICHAEL ROY, TRIUMPH/CORAL. USA

Venu du polar musclé (**Pacte avec un tueur, Justice sauvage, Haute sécurité**), John Flynn aborde le shocker pour ados fans de cyber-trucs, accros à leur console pour se consoler sans doute d'un monde réel encore plus lénifiant. Le « Brainscan », justement, les transporte dans un autre univers dont la particularité consiste à réveiller les mauvais instincts de l'utilisateur pour le pousser au meurtre. Inspiré par ce CD Rom interactif et son maître de jeu sarcastique, le Trickster, le jeune Mike (Edward Furlong) ne sait bientôt plus s'il évolue dans la réalité quotidienne ou bien dans sa représentation fictive, comme si par cette parabole John Flynn et son scénariste voulaient nous faire mesurer le danger des jeux électroniques tendant à virtualiser la violence et ainsi la normaliser à l'insu même de ses joueurs irresponsables. Un discours plutôt intolérant, jusqu'au final rationnel ramenant Mike à la stricte réalité des choses, libre alors d'effectuer de nouveaux choix. Game over !

BRAINSTORM

1982. RÉAL.: DOUGLAS TRUMBULL. SCÉN.: ROBERT SIZEL, PHILIP FRANK MESSINA, BRUCE JOEL RUBIN. INT.: CHRISTOPHER WALKEN, CLIFF ROBERTSON, JOE DORSEY, NATHALIE WOOD, LOUISE FLETCHER. PROD.: DOUGLAS TRUMBULL, J. F. PRODUCTION. DISTR.: CIC USA.

Maigre délire à la Trumbull, entre **2001, l'odyssée de l'espace** et **Silent Running**, assorti d'une métaphysique conclusive à la **Trou Noir** qu'on croirait sortie directe de chez Tonton Disney. Une équipe scientifique travaille sur un support

Brainstorm : l'émotion vraie en casque intégral...

capable d'enregistrer les émotions vécues par un cobaye pour les transmettre ensuite à d'autres utilisateurs au moyen d'un casque approprié. Luttes de pouvoirs, main-mise d'investisseurs projetant de futures applications militaires, étude de mœurs à travers le couple désuni Christopher Walken/Nathalie Wood, dérive catho d'une Louise Fletcher décédée planant aux cieux en compagnie de petits anges battant des ailes, le script fait tout ce qu'il peut pour hisser le sujet au niveau de ses somptueuses images et manifestement n'y parvient pas tout à fait.

THE BRAINSUCKER

1988. RÉAL. ET SCÉN.: HERB ROBINS. INT.: JONATHAN MIDDLEMAN, HERB ROBINS. PROD.: DAWN MIDDLEMAN. RAEDON. USA

Jonathan Middleman incarne le malheureux (mad ?) Max, un vagabond devenu tueur involontaire, suite aux expériences pratiquées sur lui par un docteur fou dans sa tête. Il se plaint à l'occasion de son triste sort à la caméra, avant de sacrifier à son nouveau vice d'enfoncer un gigantesque tire-bouchon dans la nuque de ses victimes. Vaille que vaille, un duo de flics (dont un Français !) s'attache à ses pas. Justice sera ainsi faite, mais à quel prix ? « *Le pire film de tous les temps* » annonce très sévère le site IMDB, apparemment peu convaincu par cette nouvelle tentative, il est vrai plutôt naïve, de l'auteur d'un **The Worm Eaters** (« le mangeur de vers ») tout aussi étonnant.

BRAINWAVES

OU **SHADOW OF DEATH**. 1982. RÉAL. ET SCÉN.: ULLI LOMMEL. INT.: KEIR DULLEA, PERCY RODRIGUES, SUZANNA LOVE, VERA MILES, TONY CURTIS, PAUL WILSON. PROD.: ULLI LOMMEL, MOTION PICTURE MARKETING. USA

Brainwaves, un peu comme le **Brainstorm** de Douglas Trumbull, aborde le thème du transfert d'énergie mentale d'un personnage à l'autre. Suzanna Love plongée dans le coma après un accident automobile reçoit en effet la mémoire d'une jeune morte et devient du même coup la proie du meurtrier de sa donneuse. Tony Curtis, shooté à mort durant le tournage, aux dires du réalisateur lui-même, incarne l'étrange Dr. Clavius, inventeur du révolutionnaire computer capable de transférer les esprits. Quant à la jolie victime, Corinne Alphen, il s'agit en fait de notre chère Corinne Wahl (**Equalizer 2000**, **Cheeseburger Film Sandwich**), une fois encore largement déshabillée.

BRANCALEONE S'EN VA-T-AUX CROISADES

1970. RÉAL.: MARIO MONICELLI. SCÉN.: AGE (AGENORE INCROCCI), UMBERTO SCARPELLI, MARIO MONICELLI. INT.: VITTORIO GASSMAN, ADOLFO CELI, STEFANIA SANDRELLI, LUIGI PROIETTI, GIANRICO TEDESCHI, BEBA LONCAR. PROD.: ALFREDO MELIDONI, MARIO CECCHI GORI, FAIR FILM/ONCIC. ITALIE.

La suite, quatre ans après, de **L'Armée Brancaleone** où Barbara Steele, à moitié nue, s'y faisait fouetter d'importance par Vittorio

Victorio Gassman fait les croisades dans L'Armée Brancaleone.

Gassman. Le final nous montrait Brancaleone en route pour les Croisades, et les mêmes scénaristes reprennent l'affaire en main sur le ton de la comédie satirique italienne avec l'intrusion cette fois de divers éléments fantastiques, dont une sorcière, un moine fanatique, la mort en personne, et Dieu lui-même aidant à l'occasion Brancaleone et sa petite troupe de tarés notoires. Le récit emprunte le ton de la chevalerie picaresque, à la manière du *Don Quichotte* de Cervantès, en ironisant au passage sur les superstitions populaires, le pouvoir inique des gens d'église et la manipulation des individus au nom même de leur foi inébranlable.

THE BRASS BOTTLE

1923. RÉAL.: MAURICE TOURNEUR. SCÉN.: FRED KENNEDY MYTON, D'APRÈS UNE PIÈCE DE F. ANSTEY. INT.: ERNEST TORRENCE, HARRY MYERS, ROY COLLINS, CLARISSA SELWYN, CHARLOTTE MERRIAM. PROD.: MAURICE TOURNEUR, FIRST NATIONAL. USA.

Après ses débuts en France où il s'attaque à des versions du **Mystère de la Chambre Jaune** (d'après Gaston Leroux), ou du **Système du Dr. Goudron et du Pr. Plume** (d'après Poe), Maurice Tourneur part aux Etats-Unis pour rivaliser avec les plus grands de l'époque, touchant à tout, et notamment au genre fantastique avec **The Blue Bird**, **Hand Of Peril**, **Trilby**, **Prunella** ou **The Undying Flame**... Il s'appuie là sur une œuvre de F. Anstey (Thomas Anstey Guthrie) ayant déjà inspiré en 1914 le cinéaste britannique Sidney Morgan pour un film au même titre. Comme dans le classique conte des *Mille et une nuits*, un génie découvert dans une lampe mystérieuse vient aider son heureux détenteur, aux prises ici avec un démon cyclopéen. Anstey devait rédiger en 1885 *The Tinted Venus*, lui aussi plusieurs fois adapté à l'écran, dont une version avec Ava Gardner dans le rôle de la statue de la déesse Vénus animée d'un souffle de vie (**Un caprice de Vénus**, 1948).

THE BRASS BOTTLE

VID.: **LA LAMPE MAGIQUE**. 1964. RÉAL.: HARRY KELLER. SCÉN.: OSCAR BRODNEY, D'APRÈS LA PIÈCE DE F. ANSTEY. INT.: TONY RANDALL, BURL IVES, KAMALA DEVI, BARBARA EDEN, PARLEY BAER. PROD.: ROBERT ARTHUR, UNIVERSAL/SCARUS. USA.

« Si vous avez trois vœux à formuler, que le premier soit de ne jamais regarder ce film » avertissait autrefois le très sévère John Stanley dans son ***Creature Features Movie Guide***. En fait, il exagère à peine, car ce classique récit d'un génie trouvé dans une bouteille n'est ni drôle ni véritablement féerique. Burl Ives interprète le Djinn (fort peu tonique !), victime depuis trois mille ans d'une sentence prononcée par le roi Salomon, et qui cherche par tous les moyens à remercier son providentiel libérateur (Tony Randall, rôle-titre dans **The Seven Faces of Dr. Lao**), mais pour lui attirer en définitive plus d'ennuis que de réels bienfaits. Estimant que *« Ce que l'on obtient trop aisément s'apprécie trop légèrement »* (la morale de l'histoire...), le héros demande au génie d'effacer tout souvenir de sa mémoire pour reprendre sa vie plus calme d'auparavant. Barbara Eden, qui joue ici la fiancée de Randall, sera dès l'année suivante un autre génie sorti d'une bouteille dans la série TV ***I Dream of Jeannie*** (en France : ***Jinny de mes Rêves***).

A BRAVE KING

YONGSA-WANG. 1976. RÉAL.: KWON YOUNG-SUN. SCÉN.: AN JUN-OH. INT.: BANG HEE-JEONG, KIM JONG-SUK. PROD.: LEE JEON-CHEOL, NAM A PICTURE CO. LTD. CORÉE DU SUD.

Afin de contrarier le projet de sa fille Su-jeong d'épouser le valeureux et aimé Ho-dong, le seigneur du royaume de Star déclare qu'il la donnera à celui qui apportera en son château un trésor. Ho-dong, détenteur d'une boîte magique, participe à cette quête, mais le rusé Wang Bang-wul, son rival, concocte un plan maléfique et remporte la victoire. Frustrés, Ho-dong et sa bien-aimée se réfugient dans la boîte magique qui les transporte à notre époque actuelle. Cette expérience provoque des événements heureux, ils apparaissent à la télé et y gagnent un prix. Ils décident alors de retourner à Star, qui est désormais sous le joug du félon Wang Bang-wul, délivrent le père de Su-jeong, et rétablissent la paix dans le royaume.

Brave New World : Mustapha Mond (Leonard Nimoy), grand contrôleur d'un monde inhumain.

BRAVE NEW WORLD

1980. RÉAL.: BURT BRINKERHOFF. SCÉN.: DORAN WILLIAM, D'APRÈS ALDOUS HUXLEY. INT.: KEIR DULLEA, BUD CORT, RON O'NEAL, KRISTOFFER TABORI, JULIE COBB, MARCIA STRASSMAN, JONELLE ALLEN. PROD.: JACQUELINE BABBIN, UNIVERSAL TELEVISION. USA.

Une première adaptation à la TV du célèbre et visionnaire *Brave New World* (*Le Meilleur des mondes*), qui reste, avec *Un bonheur insoutenable* d'Ira Levin, *1984* de George Orwell, ou *Une utopie moderne* d'H.G. Wells, un des grands manifestes de l'écrivain inquiet par la dérive de nos sociétés modernes vers l'oligarchie et l'uniformisation des citoyens. Huxley imagine un monde de l'an 2500 particulièrement pessimiste où l'amour, la culture, la famille, et jusqu'aux simples émotions ont disparu. Il y recommande une *« reconquête de la liberté dans une non-violence stoïque »* et dénonce les méfaits d'une science plus soucieuse d'asservir l'individu que de l'amener à la véritable connaissance. Ses héros, John Savage ou Bernard Marx (!), résistent, mais finiront pourtant broyés par le régime, effacés par le grand ordinateur de la mémoire collective.

BRAVE NEW WORLD

1998. RÉAL.: LESLIE LIBMA, LARRY WILLIAMS. TV. SCÉN.: DAN MAZUR, DAVID TAUSIK, D'APRÈS ALDOUS HUXLEY. INT.: PETER GALLAGHER, LEONARD NIMOY, TIM GUINEE, RYA KIHLSTEDT, SALLY KIRKLAND, KATIE DESHAN. PROD.: MICHAEL R. JOYCE, DAN WIGUTOW, STUDIOS UNIVERSAL PICTURES. USA.

Seconde adaptation télévisuelle du même roman d'Aldous Huxley, qui s'attache surtout à suivre l'amour interdit entre Leneena et le héros Bernard Marx (Peter Gallagher), jusqu'au final idyllique montrant le couple fuir cette société répressive pour élever leur enfant d'après l'ancienne méthode éducative. La portée politique de l'œuvre littéraire s'en trouve d'autant négligée, comme s'il fallait réduire la réflexion et la satire sociale, dès lors qu'on s'adresse au plus grand nombre à la télévision.

BRAZIL

1984. RÉAL.: TERRY GILLIAM. SCÉN.: TOM STOPPARD, CHARLES MC KEOWN, TERRY GILLIAM. INT.: JONATHAN PRYCE, JACK PURVIS, BRIAN MILLER, KIM GREIST, ROBERT DE NIRO, IAN HOLM, IAN RICHARDSON. PROD.: ARNON MILCHAN, TWENTIETH CENTURY FOX. DISTR.: FOX HACHETTE. GB.

Caricature féroce de la bureaucratie dominante (*« Si l'installation prenait feu, il faudrait que j'aille*

faire remplir un formulaire avant d'ouvrir le moindre robinet » se plaint le chauffagiste Robert de Niro), mais aussi de l'économie de marché (la pauvre veuve contrainte de régler les frais judiciaires inhérents à l'exécution de son mari jugé par erreur), **Brazil** nous conte l'éternelle histoire de l'individu épris de liberté, prisonnier d'un horrible régime politique. Tout comme le Winston Smith du roman de George Orwell, Sam Lowry, le héros, prend conscience de l'absurdité du système en découvrant l'amour, cette fois sous les traits d'une jeune marginale. S'il ne démonte pas les mécanismes du pouvoir, comme son modèle littéraire, il s'invente pour sa part un univers secret où ne l'atteindront jamais ses bourreaux : le rêve. Seul moyen d'évasion où, tel un archange, il vole au secours de sa promise menacée de tous les dangers. Entre ce paradis onirique et l'enfer de la réalité quotidienne, Gilliam brosse là une fresque cruelle et brillante, traversée de fulgurants tableaux visionnaires préfigurant nos sociétés actuelles, comme cette succession ininterrompue de panneaux publicitaires ornant le bord des routes, et cachant du même coup une nature désespérément morte. Un inquiétant chef-d'œuvre, déjà prémonitoire. (M34P.26, M58P.25,M100P.76,M134P.50).

BRASIL ANO 2000

1968. RÉAL. ET SCÉN.: WALTER LIMA JR. INT.: ANNECY ROCHA, IRACEMA DE ALENCAR, ENIO GONCALVES, MANFREDO COLASSANTI, RODOLFO ARENA, RAUL CORTEZ. PROD.: MAPA FILMES. BRÉSIL.

Toujours intéressant d'observer la façon dont les cinéastes voyaient l'an 2000 du fin fond de leurs années soixante, et combien il se trompaient sévères la plupart du temps. L'action se déroule dans la campagne brésilienne après la Troisième Guerre Mondiale et montre comment le pays tente de se reconstruire en appliquant une autre politique, tandis que les paysans dressent une fusée spatiale, désormais considérée comme un nouveau totem. Un rien nostalgique, mais tout de même fort optimiste, le récit fait la part belle à une musique colorée et aux nombreuses chansons typiques.

BREAKFAST OF ALIENS

1990. RÉAL.: DAVID LEE MILLER. SCÉN.: DAVID LEE MILLER, VIC DUNLOP. INT.: INDY SHRINER, VIC DUNLOP, DEBORAH HOBART, JOHN HAZELWOOD, STEVE FRANKEN. PROD.: BRIAN JAMES ELLIS, DAVID LEE MILLER, HEMDALE. USA.

Un livreur de pizzas passablement nigaud voit sa personnalité changer du tout au tout après l'absorption d'un minuscule extraterrestre tombé dans son bol de céréales. Cette possession par voie orale l'entraîne d'abord à diverses débauches, traitées sur le ton humoristique, car il s'agit d'une comédie, avant de le transformer en monstre visqueux à la recherche d'autres humains à convertir.

THE BREAKTROUGH

OU **THE LIFEFORCE EXPERIMENT**. VID.: **L'ULTIME EXPÉRIENCE**. 1993. RÉAL.: PIERS HAGGARD. TV. SCÉN.: MIKE HODGES, GERALD MACDONALD, D'APRÈS LE ROMAN DE DAPHNÉ DU MAURIER. INT.: DONALD SUTHERLAND, MIGUEL FERNANDES, MIMI KUZYK, VLASTA VRANA, CORIN NEMEK. PROD.: NICHOLAS CLERMONT, FILMLINE INTERNATIONAL/SCREEN PARTNERS, SCI-FI CHANNEL. GB/CANADA.

Bien que tiré du roman homonyme de Daphné du Maurier, *The Breakthrough* (en France, *La Brèche*), ce téléfilm semble singulièrement s'inspirer du **Brainstorm** de Douglas Trumbull revisité plus haut. Donald Sutherland, en savant hirsute, y manipule un appareillage complexe capable de visualiser les pensées de ses cobayes, et rêve de capturer l'énergie vitale des mourants à l'instant précis de leur passage dans l'au-delà (avec le classique tunnel lumineux apparaissant au moribond sur le point d'arpenter l'autre monde). La hardiesse du sujet n'empêche pas l'ennui de s'installer, aggravé par la lenteur du déroulement et la narration en voix off de Jessica (Mimi Kuzyk), une programmatrice à la solde de la CIA, qui commandite le projet et tente de détourner les recherches à des fins sans doute inavouables. La conclusion nous parle néanmoins d'une vie paisible après la mort, à la grande satisfaction morale de tous les protagonistes encore vivants. (M91P.49).

THE BREED

2001. RÉAL.: MICHAEL OBLOWITZ. SCÉN.: CHRISTOS N. GAGE, RUTH C. FLETCHER. INT.: ADRIAN PAUL, BOKEEM WOODBINE, PETER HALASZ, BAI LING, JAMES BOOTH, MING LO. PROD.: KELLI KONOP, STARZ ! PICTURES. USA.

Adrian Paul quitte un temps le plateau de la série ***Highlander*** pour ce film d'action produit par le câble, hésitant sans cesse entre **Blade** et **Dark City**. L'association de flics mal assortis qui fait généralement les bonnes histoires concerne cette fois un policier ordinaire (Bokeem Woodbine) et un flic-vampire, l'attendu Adrian Paul. À charge pour eux de combattre quelques vampires dissidents (dont le vilain Dr. Cross, joli nom pour un vampire !), au sein d'une communauté de suceurs de sang depuis longtemps intégrée à la population normale, un peu à la manière des extraterrestres de la série **Alien Nation** (**Futur immédiat** et ses suites). Tournage en Hongrie pour les décors gothiques, satire d'une dictature futuriste pour les implications politiques, et quelques bagarres chorégraphiées à la John Woo pour faire joli.

BREEDERS

1986. RÉAL. ET SCÉN.: TIM KINCAID. INT.: LANCE LEWMAN TERESA FARLEY, NATALIE O'CONNELL, MARK LEGAN, FRANCES RAINES, PAT RIZZOLINO. PROD.: CYNTHIA DEPAULA, TYCIN /EMPIRE. USA.

Tim Kincaid ne possède pas une once de génie, mais il s'en moque bien et préfère aligner les clichés d'usage toujours prétextes à déshabiller ses jolies actrices, tandis que le script assure le service minimum. Comme ici, où un curieux monstre insectoïde venu de l'espace s'évertue tout simplement à violer les vierges de rencontre dans le but d'assurer sa descendance sur notre planète. Avant l'attaque, les victimes, apparemment très coopératives, prennent leur douche, pratiquent l'aérobic en nu intégral,

s'apprêtent à se coucher, ou bien se livrent à d'autres activités fort dévêtues que le cinéaste saisit avec une rare complaisance en y mettant le temps qu'il faut. Ed French réussit là quelques sanglants effets de maquillage, Kincaid nous cadre une étonnante scène d'orgie dans un liquide visqueux garanti d'outre-espace, et le dialogue d'une banalité rare s'adresse surtout aux amateurs d'humour involontaire. *« C'est drôle, chaque viol a été très violent* (ce qui arrive plus souvent qu'on le pense, des spécialistes vous le confirmeront volontiers) *et le cerveau des victimes a fonctionné de façon intensive comme s'il n'avait plus rien d'humain »* s'étonne ainsi un médecin légiste. Une fulgurance cérébrale qui a manifestement épargné le scénariste, c'est déjà ça !

Breeders : l'affreux mutant, résultat d'amours contre-nature.

FRITZ LANG ÉTAIT UN MYSTIFICATEUR NÉ. SA CARRIÈRE DURANT, IL NIA SON APPARTENANCE À L'ÉCOLE EXPRESSIONNISTE, ALORS QU'IL EN RÉALISA L'UN DES CHEFS-D'ŒUVRE, **LES TROIS LUMIÈRES**. LES TRACES DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR L'EXPRESSIONNISME SUR LANG SONT BIEN SÛR VISIBLES DANS **METROPOLIS** (ÉCLAIRAGES DRAMATIQUES ET DYNAMIQUES, CADRAGES OBLIQUES, DÉCORS ARTIFICIELS OU GIGANTESQUES ÉCRASANT LES PERSONNAGES). AINSI, CE FILM APPARTIENT À LA FOIS PLEINEMENT À UNE ÉPOQUE ET À UN STYLE TOUT EN S'IMPOSANT COMME SON ABSOLUE NÉGATION, SA TRANSCENDANCE. DE CETTE CONTRADICTION NAQUIT UNE ŒUVRE D'UNE EXCEPTIONNELLE RICHESSE THÉMATIQUE, CONJOINTEMENT HANTÉE PAR LE DOUTE ET PORTÉE PAR UNE FOI INÉBRANLABLE DANS LE POUVOIR DE LA MISE EN SCÈNE.

Metropolis

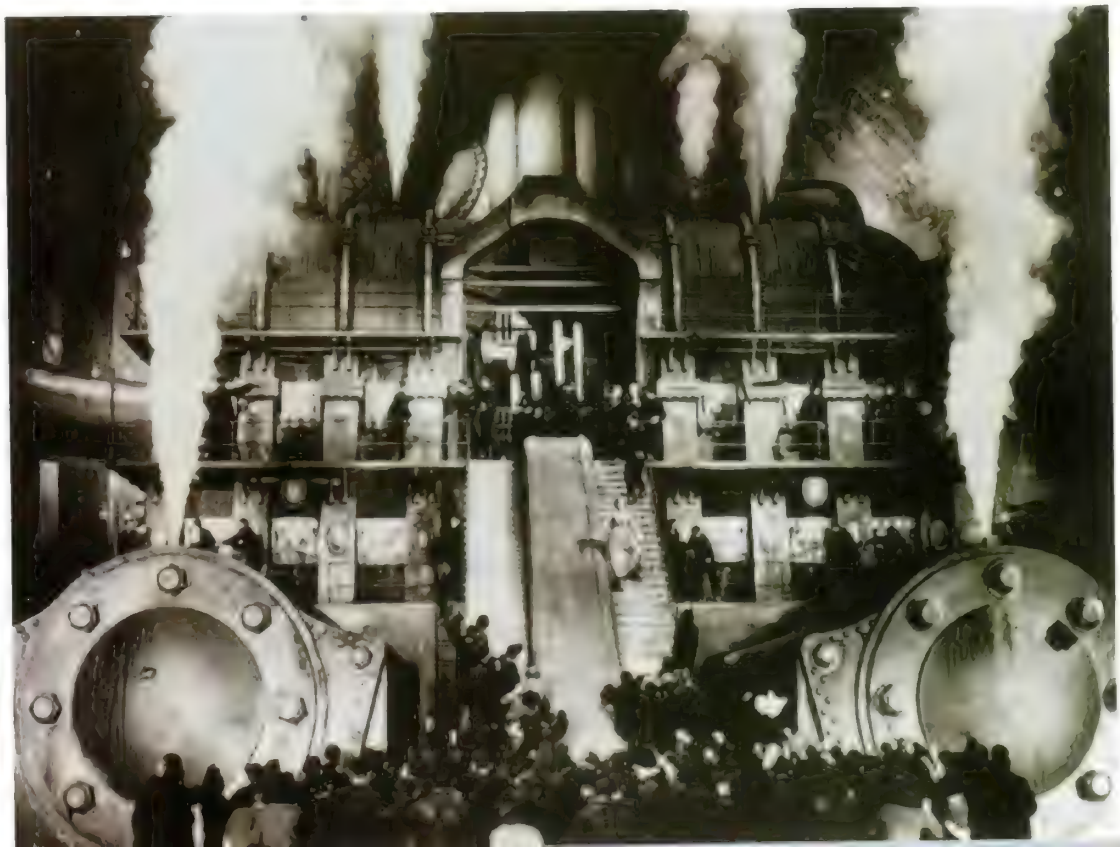
RÉSUMÉ

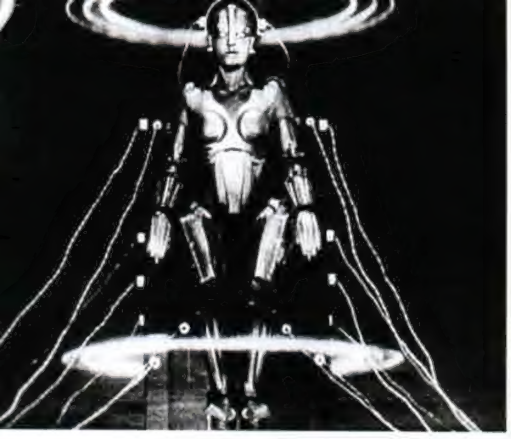
Freder, le fils du maître de Metropolis (Joh Fredersen) connaît une existence idyllique jusqu'au jour où il aperçoit une jeune femme venue de la cité ouvrière, Maria. En cherchant à la retrouver, Freder découvre que les manutentionnaires sont les esclaves soumis au « Dieu-Moloch », la machine qui insuffle la vie à la grande métropole. Maria leur promet qu'un médiateur viendra bientôt les délivrer de leur souffrance. Mais, elle est enlevée par Fredersen, qui fait créer un double mécanique de la jeune femme qu'il peut manipuler à sa guise. Il incite alors l'androïde à prêcher en faveur d'une révolte qu'il sait pouvoir briser, de manière à humilier la plèbe. Mais Fredersen perd le contrôle du robot pendant que les ouvriers détruisent les machines. Cette catastrophe provoque un déluge qui inonde la cité où vivent les enfants. Heureusement, Freder et Maria parviennent à les sauver. Metropolis est en ruine quand, sur le parvis de la cathédrale, Freder devient le médiateur entre le patronat (son père) et le peuple qui, ensemble, doivent rebâtir la grande cité.

Metropolis est le sommet de la politique de production « Pommer », où la liberté était octroyée à un créateur au-delà de toute considération économique. Pour preuve, le film ne fut achevé qu'au terme d'un marathon de deux ans qui épuisa 600 000 mètres de négatifs, 40 millions de marks-or et plus de 27 000 comédiens de toutes les nationalités.

INSUCCÈS

C'est lors du voyage d'affaires emmenant Lang et Pommer aux USA (1924) à bord du S.S. Deutschland que naquit l'idée de **Metropolis** (au moment où le port de New York apparut à l'horizon). Les deux hommes décidèrent alors qu'il s'agissait du film dont ils avaient besoin pour voler des parts de marché aux Américains. Lang gribouilla un premier jet du script dans les transports en commun US. Le scénario définitif fut rédigé par Thea Von Harbou 1/, médiocre romancière obsédée par les fantaisies mièvres et rétrogrades. Bien qu'elle pervertit le grand dessein de son époux, Thea savait comment conférer une dramaturgie cinématographique à la littérature populaire. Sa sensibilité fleur bleue était pleinement assumée par Lang, qui canalisait ses effusions négatives grâce à ses





talents de chef d'orchestre et d'architecte 2/ (les enfants blottis en pyramide autour de Maria).
Cependant, en dépit des efforts des deux artistes, **Metropolis** ne fut pas un succès immédiat et devint de surcroît rapidement désuet aux USA, où le son synchrone annihilait le cinéma muet. Pommer fut congédié et le studio Ufa entama sa lente agonie…
Pourtant, **Metropolis** marquait un progrès radical dans le domaine du filmage et des effets spéciaux. C'est ce long-métrage qui popularisa l'utilisation de la caméra mobile. Le métrage tout entier est un hymne à la passion et à la volonté artistique. Ce qui nous paraît aujourd'hui démodé ne doit pas occulter l'excellence de l'exécution technique. Le son a été visualisé avec une telle intensité que l'on a l'impression d'entendre le martèlement des machines et les sirènes des usines. Un demi-siècle avant **Star Wars**, des centaines de modèles réduits et animés évoluaient déjà entre les maquettes des gratte-ciel.

VISIONNAIRE

Chaque scène du film est une conjugaison optique et mécanique : surimpressions complexes (balle d'argent décrivant des cercles rapides autour du robot Maria), rétroprojecteur synchronisé à la caméra pour simuler les écrans de « télévisions » (qui n'avaient pas encore été inventés !). Pour l'explosion, lors de l'inondation grandeur nature des sous-sols, Lang voulait d'abord montrer le souffle et ensuite Freder rejeté en arrière par l'éclair. Pour cela il fit monter sa caméra sur une balançoire. Pendant le mouvement vers l'avant, Freder semble plaqué au mur. Au cours du retour en arrière, le spectateur perçoit l'explosion. Enfin, le procédé des miroirs de Shüfftan fournit à Lang des possibilités décoratives grandioses en lui permettant de doubler la taille de ses bâtiments (Lang affirma qu'ils étaient construits à l'échelle 1:1). Quant à l'androïde, sa carapace fut composée d'une solution de « bois plastique » malléable durcissant rapidement à l'air. Pour la fabriquer, Brigitte Helm fut soumise à un moulage en plâtre de son corps. Le « bois plastique » fut ensuite déposé sur le mannequin à l'aide de rouleaux à pâtisserie. Puis le matériau solidifié fut poli et laqué de manière à posséder une convaincante apparence métallique… De tels effets, il faut le signaler, durent à l'époque tous être inventés, Lang ayant personnellement mis la main à tous les trucages.
Cette débauche de pyrotechnie a éclipsé les monstres **Caligari** et **Nosferatu**, qui se sont effacés devant un autre cauchemar, celui de la modernité. Inspiré de Wells, le point de départ de l'intrigue de **Metropolis** n'est certes pas original. Lang laisse libre cours à son imagination, à son sens des foules et de la géographie en combinant des éléments dramatiques souvent empruntés à l'actualité, mais aussi à des œuvres de fiction (*Frankenstein*). Il a donc été accusé de multiples plagiats et de conclure en demi-mesure. La préfiguration des architectures du totalitarisme dans **Metropolis** ont même fait passer Lang pour le complice de l'idéologie nazie. Or, c'est confondre ce qui est montré et ce qui est dit. Sans cesse le cinéaste met en doute les constructions qu'il élabore et, en révélant que toute architecture est un piège (la demeure de Rotwang, la dictature, le mensonge, les thèses fascistes), il dévoile comment une entreprise des extrêmes et de la calomnie aboutit au désastre.
D'autre part, **Metropolis** est la ville symbolique par excellence. S'il existe une opposition verticale divisant, séparant les classes sociales, une opposition horizontale sépare le pouvoir technique et économique (les tours) du pouvoir spirituel (la cathédrale). Quant à l'usine, centre de la cité, organe vital, point nodal de la circulation, elle est explicitement comparée au Moloch, la divinité biblique qui dévore les victimes qu'on lui envoie en sacrifice.

COMPROMISSION

Lang fut particulièrement intéressé dans **Metropolis** par l'affrontement entre la magie, l'occultisme et la technologie. Mais il n'osa pas, à cause du public, approfondir cette thèse, ni exhiber son pandémonium. Pourtant, il avait rêvé, et filmé, des effets beaucoup plus puissants que ceux que nous connaissons. Au moment de la création du robot, des forces maléfiques étaient libérées de la cathédrale où les maintenait la foi catholique. Les ouvriers saccageaient alors non seulement les machines, mais aussi toute la production de ces dernières (voitures, horloges, immeubles). Quand les ingénieurs venaient réparer les dégâts, des gargouilles grimaçantes s'animaient et les prenaient d'assaut, attirées par les flammes des lampes à souder. Deux fins étaient également envisagées, le film devant se clore soit sur Fritz Rasp, rigide, vêtu de noir, incarnation d'une morale sévère, disant au prêtre tombé à genoux : *« remerciez le ciel »* ; soit sur Freder et Maria quittant en astronef le monde désormais condamné.
Au lieu de cela, **Metropolis** s'achève sur une poignée de main entre le capital et le travail. Cette réconciliation inadmissible dans la réalité est le moment le plus compromis de toute l'œuvre de Lang, qui subit sans doute l'influence de sa femme, mais aussi celle des cinéastes Russes et des romanciers anglais progressistes. *« Je suis très sévère envers mes films »*, avouait Lang. *« On ne peut plus dire maintenant que le cœur est le médiateur entre la main et le cerveau, car il s'agit d'un problème économique. Cette conclusion ne m'a jamais satisfait. c'est pourquoi je n'aime pas* **Metropolis** ». Toutefois, il ne faut pas oublier que dans la scène précédant l'épilogue, Lang montre des ouvriers déshumanisés avançant mécaniquement en rang, résignés à redevenir des esclaves.
Les camps de concentration hitlériens n'étaient pas des mines, mais des ruines. Le Führer fit d'une version corrompue de l'utopie de Lang (réunir le capital et les masses laborieuses) l'un de ses principaux instruments de propagande et de démagogie… Aujourd'hui, on peut affirmer que **Metropolis** a bouleversé l'histoire du septième art, notamment en lui offrant une raison critique, sociale et en repoussant ses limites techniques et narratives (la SF devint un genre majeur). Mais on doit surtout être troublé en constatant que si **Metropolis** avait été correctement décrypté en son temps, c'est carrément la face du monde qui aurait été transformée. Édifiant !

Bertrand ROUGIER

1/ Elle fut membre actif du parti Nazi, notamment suite à la fuite de Lang aux USA.
2/ Sa formation initiale.

ALLEMAGNE. 1927. RÉAL.: FRITZ LANG. SCÉN.: FRITZ LANG ET THÉA VON HARBOU. DIR. PHOT.: KARL FREUND ET GUNTHER RITTAU. MUS.: GOTTFRIED HUPPERTZ. PROD.: ERICH POMMER POUR UNIVERSUM FILM A.G. INT.: ALFRED ABEL, GUSTAV FROHLICH, BRIGITTE HELM, RUDOLF KLEIN-ROGGE, FRITZ RASP… DUR.: 2H33. SORTI EN 1927.

UN HOMME LIBRE

En 1933, Lang fut convoqué devant Goebbels. Il se rendit au ministère de la Propagande en pantalon rayé, jaquette et col dur. *« Je suis navré »* lui dit Goebbels, *« mais nous avons dû confisquer votre film* (**Le Testament du Docteur Mabuse**), *nous n'en aimons pas la fin. Que le criminel devienne fou ne suffit pas, il faut qu'il soit détruit par le peuple. Par contre, Hitler a vu Metropolis. Il a décidé que vous seriez l'homme qui nous donnerait LE film Nazi… »*.
Pour dissuader Goebbels de l'enrôler, Lang affirma que sa mère était juive. Mécanisme de défense fou ! Mais Goebbels balaya l'objection : *« Ce qui est juif, nous en décidons »*. À peine rentré chez lui dans un état d'agitation extrême, Lang fila à la gare. Il prit une réservation sous un nom d'emprunt, compartiment fumeur, et embarqua pour Paris. Il cacha le magot qu'il avait dérobé à son épouse dans la cuvette des toilettes en le fixant avec du ruban adhésif…

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

■ Vds Mad Movies n°31, 43, 64 et L'Écran Fantastique du n°181 au 188. Prix à partir de 4 €. Georges au 06 81 65 27 02.

■ Collectionneur propose nombreux collectors sur la série *V* : les minis navettes en maquette, la poupée visiteur *(un peu gonflante cette poupée, d'ailleurs)*, les figurines espagnoles + nombreuses séries en vidéo anciennes et récentes. Liste disponible contre une enveloppe timbrée. Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Rech. VHS originales de **Toxic Avenger 1** et **2**, **Le Manoir de la terreur**, **Voix profondes**, **Frayeurs**, **L'Enfer des zombies** (V.I.). Thomas au 03 87 93 31 78.

■ Vds romans SF, heroïc fantasy, fantastique et policier, toutes collections, environ 200 titres. Échange possible. Liste complète contre 1 timbre. Emmanuel Brouillet, 17 Villa du Bel-Air, 75012 Paris.

■ Vds revues cinéma L'Écran Fantastique du n°1 au 200 + divers n° de Studio, liste sur demande. Jérôme Dupuis, Le Perpignan Bât. A1, 133 av Général Leclerc, 38200 Vienne.

■ Rech. Playstation 2 Magazine n°56, VHS originales de **Démons 1** et **2**. Vds revues Marvel France (X-Men, X-Force, Wolverine). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

■ Vds comics Lug/Semic/Aredit/Marvel France : Strange, Titans, Nova, RCM, Top BD, Spider-Man, X-Men, Daredevil, Captain America, Conan, Les Vengeurs... et pleins d'autres à bons prix. Rachid au 06 13 98 92 93.

■ Rech. jaquettes : **Terror Vision** (Vestron), **Amazonia** (UGC), **Stuff** (CBS), **Return to Horror High** (INP), **Prophéties** (CIC), **Ghost Town** (Fox PFC), **America 3000** (Vestron), **Terreur à domicile** *(ça résume assez bien la vie conjugale de Mme Djoumi, ce titre)* (Warner) et **Blood Feast** (Hollywood). Rémy Delpodio, 20 rue Croix de Régnuers, 13001 Marseille.

■ Vds affiche originale thaïlandaise du film **Une nuit en enfer** 15 €. Tel : 03 29 56 27 44.

■ Vds DVD zone 1 et 2, 15 € pièce, affiche ciné 1960 à 1995 lot/détail, 600 pièces, jeu photos, revues : Première, Starfix, EF, Ciné News, Mad Movies, Impact, Clap Mag/hors- séries, Studio + comics image, jaquette vidéo. Liste contre 4 timbres. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. Tel : 01 48 95 38 02.

■ Propose plus de 800 titres VHS tous genres confondus (bis italiens, giallo, horreur, fantastique, SF, manga...) à prix intéressants. Liste sur demande contre 1 timbre. Francis Perrin, 30 av du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

■ Vds films minables *(ça a le mérite d'être clair)* en K7 ou DVD tels que **T-Rex** ou **Maximum Overdrive**. Liste contre une enveloppe timbrée. César Léoni, rue Rouget de Lisle, 08000 Charleville-Mezières.

■ Rech. en excellent état revues Fantastyka n° 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. Michel Kerhom, 164 rue de Kervily, 29760 Penmarch. Tel : 02 98 58 80 89.

■ Vds les 5 premiers coffrets ***X-Files*** (saisons 1 à 5) en K7 vidéo (très bon état) ainsi que les 3 guides officiels. Tel : 06 14 04 41 72.

■ Vds DVD import horreur : **Nightmare City** (Umberto Lenzi), **Horror of Spider Island**, **Dead and Buried (Réincarnations)**, **Re-Animator**, **Bloody Bird**, Hammer films et d'autres encore... Stéphane après 19 heures au 06 69 73 30 45 ou au 02 40 69 79 48.

■ Jeune maquilleuse cherche courts-métrages amateurs ou événements, performances... pour grossir son expérience. Si vous avez un projet me concernant, contactez-moi ! Sandrine Lacroix au 06 12 02 11 37 ou au 06 18 99 47 33.

■ Vds grand choix DVD 4 à 20 €, CD 6 à 10 € et K7 2 à 10 €. Liste sur demande. Prix selon quantité et port non compris. Tel : 01 46 20 55 34 (15 à 22h) ou e-mail madcine@aol.com.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Le gros Roger est vraiment insupportable. Dès qu'on le laisse tout seul, il fait des conneries, le gros Roger. On s'absente deux minutes, on revient et vlà-t'y-pas qu'il a sali sa belle chemise toute neuve en renversant sa pizza dessus...
heu... comment ?... ah bon...
Et bien, en fait, on me signale que le gros Roger est mort...

Les cinq premiers à trouver le titre du film où figure notre ami recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 143 était **Blood Salvage** (USA - 1990), de Tucker Johnston. C'était tellement peu connu, que personne ne l'a reconnu (logique !). Cette fois-ci, ça devrait être un peu moins ronge-tête...

JOHN CARPENTER VOUS INVITE EN ENFER !

GHOSTS OF MARS

ÉDITION PRESTIGE 2 DVD

- Introduction de John Carpenter invité spécial du DVD français de *Ghosts of Mars*
- dts + DOLBY DIGITAL 5.1 sur la VF et la VOST
- Commentaire audio de John Carpenter et Natasha Henstridge (sous-titrée français)
- Making-of du film
- Making-of des effets spéciaux
- Les coulisses de l'enregistrement de la B.O.F.
- Les projets d'affiche
- Interviews...

COFFRET COLLECTOR LIMITÉ : LES 2 DISQUES DE L'ÉDITION PRESTIGE + LA B.O.F. + UN LIVRE INÉDIT

L'intégralité de la bande originale du film écrite et supervisée par John Carpenter
Featuring : ANTHRAX, STEVE VAI (le guitar-hero), BUCKETHEAD (Guns N'Roses)...
Près de 45 minutes de Heavy Metal.

JOHN CARPENTER PAR JOHN CARPENTER
Un livre inédit proposé pour la première fois en France. Près de 300 pages d'entretiens illustrées de photos pour la plupart inédites, dans lesquelles John Carpenter parle de tous ses films, de *Dark Star* à *Ghosts of Mars*.

ÉGALEMENT DISPONIBLE EN VHS À PRIX CHOC !

www.ghostsofmars-ledvd.com

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

CTV

FILM OFFICE

fun radio

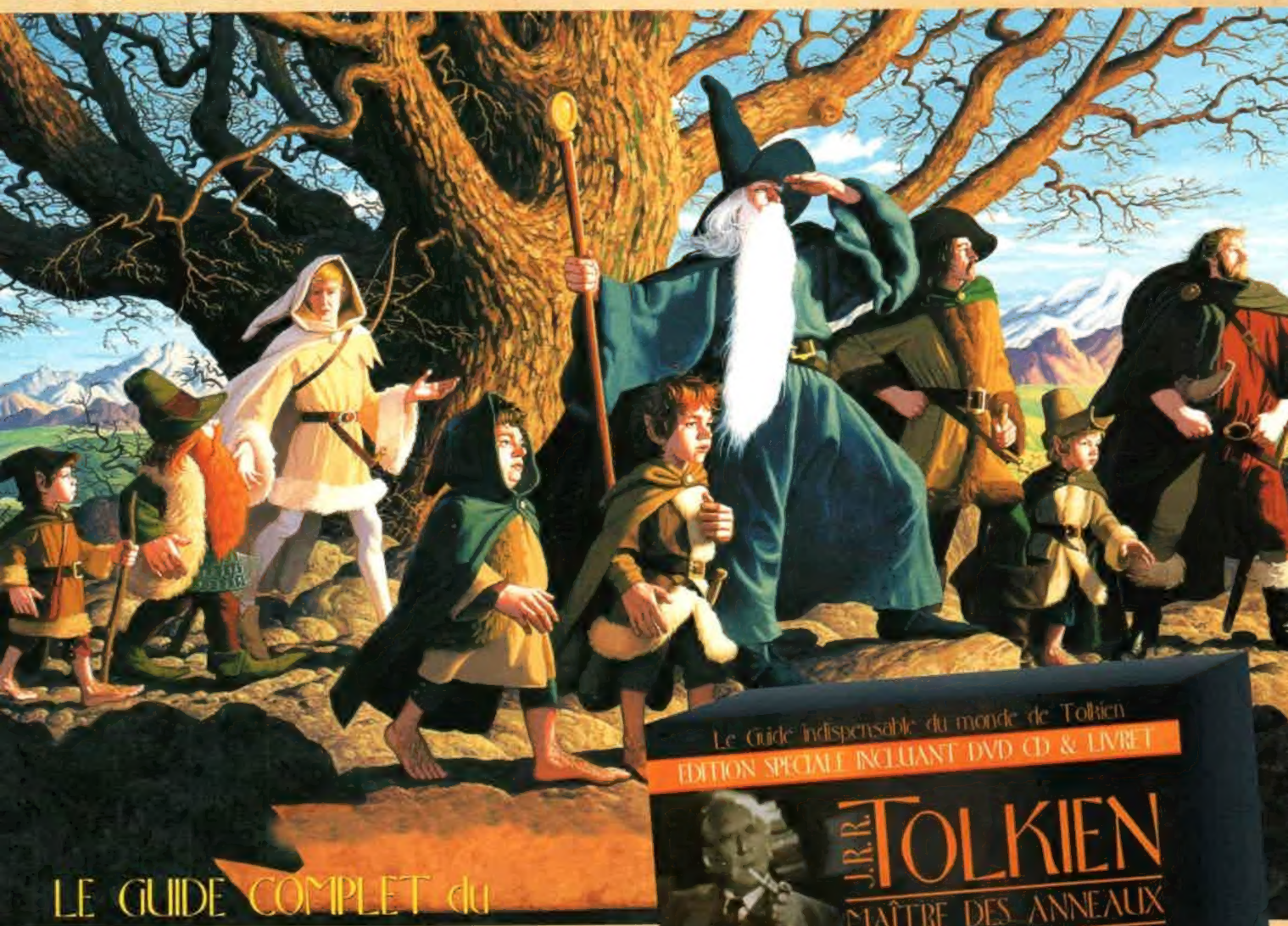
Alerte orange
Document non contractuel. Film interdit aux moins de 12 ans lors de sa sortie en salles. CD disponible sans Jewel box.

eagle vision

UNIVERSAL

présentent

Bienvenue dans le Monde des Anneaux



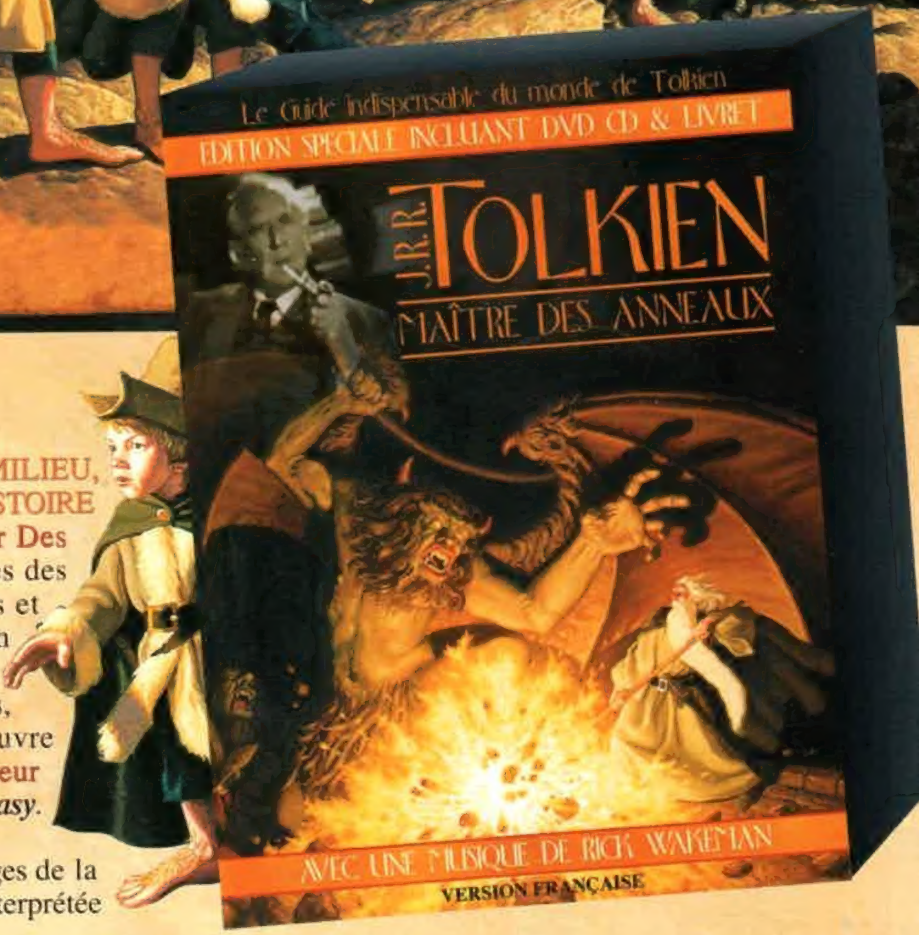
LE GUIDE COMPLET du Seigneur des Anneaux

Un DVD ludique et pédagogique.

LA GEOGRAPHIE DE LA TERRE DU MILIEU, en images 3D et en animation digitale. L'HISTOIRE COMPLETE et les sources du Seigneur Des Anneaux richement illustrées de gravures des frères Hildebrant, de séquences filmées et d'animation. Des interviews de J.R.R. Tolkien qui lit des passages de Bilbo le Hobbit. Les commentaires d'éminents spécialistes, d'artistes, de musiciens sur la vie et l'œuvre de Tolkien et la place unique du Seigneur des Anneaux dans la littérature d'*héroic fantasy*.

Plus :

en CD, une balade musicale dans les paysages de la **Terre du Milieu** imaginée, composée et interprétée par Rick Wakeman.



PLUS DE DEUX HEURES DE PROGRAMMES

Présenté et sous-titré en français.

Sortie le lundi 5 Août

DVD VIDEO